



Evelyn Stewart Murray

1890

BARZAZ BREIZ

CHANTS POPULAIRES

DE LA

BRETAGNE

RECUEILLIS, TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR LE VICOMTE

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HUITIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1883

À

MA TENDRE ET SAINTE MÈRE

MARIE-URSULE FEYDEAU DU PLESSIX-NIZON

COMTESSE DE LA VILLEMARQUÉ

Boed a rea d'ann neb en doa naon,
Ha louzou d'ann neb a oa klaon.
LE TEMPS PASSÉ, p. 399.

PRÉFACE

Un sentiment que je n'ai pas besoin d'exprimer m'inspira l'idée de ce livre où mon pays s'est peint lui-même et qui l'a fait aimer. En le réimprimant, peut-être pour la dernière fois, sans cesser d'être sous le charme des premiers jours, je le dédie à celle qui le commença, bien longtemps avant ma naissance, qui en enchanta mon enfance, qui fut pour moi une de ces bonnes fées que la légende place auprès des berceaux heureux.

Ma mère, — qu'on pardonne ces redites à la piété d'un fils, — ma mère, qui était aussi celle des malheureux, avait rendu la santé à une pauvre chanteuse ambulante de la paroisse de Melgven. Émue par les regrets de la pauvre femme, qui ne savait comment la remercier, n'ayant rien à lui offrir que des chansons, elle la pria de lui en dire une, et fut si frappée du caractère original de la poésie bretonne, qu'elle ambitionna depuis et obtint souvent ce touchant tribut du malheur.

Plus tard elle le sollicita, mais ce n'était plus pour elle-même.

Telle a été l'origine en quelque sorte domestique, j'oserais dire presque pieuse, de la présente collection dont j'ai trouvé les plus belles pièces écrites vers les premières années du siècle sur des feuilles du cahier de recettes où ma mère puisait sa science médicale.

Pour rendre le recueil à la fois plus complet et digne d'un intérêt vraiment littéraire et philosophique, aucun soin n'a été épargné. J'ai parcouru en tous sens, pendant bien des années, les parties de la Basse-Bretagne les plus riches en vieux souvenirs, passant de Cornouaille en Léon, de Tréguier en Goélo et en Vannes, assistant aux assemblées populaires comme aux réunions privées, aux pardons, aux foires, aux noces, aux *grandes journées* agricoles, aux fêtes du lin ou *liniéries*, aux veillées, aux fileries ; recherchant de préférence les mendiants, les *pillaouer* ou chiffonniers ambulants, les tisserands, les meuniers, les tailleurs, les sabotiers, toute la population nomade et chanteuse du pays ; interrogeant les vieilles femmes, les nourrices, les jeunes filles et les vieillards, surtout ceux des montagnes, qui avaient fait partie des bandes armées du dernier siècle, et dont la mémoire, quand elle consent à s'ouvrir, est le répertoire national le plus riche qu'on puisse consulter. Les enfants même, dans leurs jeux, m'ont quelquefois révélé des trésors. Le degré d'intelligence de ces personnes variait souvent mais ce que je

puis affirmer, c'est qu'aucune d'elles ne savait lire, et que par conséquent pas une de leurs chansons n'avait pu être empruntée à des livres.

Celles que j'ai puisées dans le portefeuille des érudits bretons, qui m'ont libéralement permis de compléter mes recherches au moyen des leurs, n'étaient pas moins purement orales, comme j'en ai acquis la preuve aux lieux mêmes où on les chante.

Dans la masse des matériaux ainsi obtenus, et qui feraient bien des volumes, les uns étaient remarquables au point de vue de la mythologie, de l'histoire, des vieilles croyances ou des anciennes mœurs domestiques ou nationales; d'autres n'avaient qu'une valeur poétique ; quelques-uns n'en offraient sous aucun rapport. J'ai donc été forcé de choisir, mais je n'ai pas craint d'être trop sévère et de me restreindre extrêmement, me rappelant l'avis d'un maître, que la discrétion, le choix, sont le secret de l'agrément en littérature[1].

Pour avoir des textes aussi complets et aussi corrects que possible, je me les suis fait répéter souvent par différentes personnes et en différents lieux.

Les versions les plus détaillées ont toujours fixé mon choix ; car la pauvreté ne me semble pas le caractère des chants populaires originaux ; je crois, au contraire, qu'ils sont riches et ornés dans le principe, et que le temps seul les dépouille. L'expérience prouve qu'on n en

[1] M. Sainte-Beuve.

saurait trop recueillir de versions. Tel morceau qui paraît complet au premier abord, est reconnu tronqué lorsqu'on l'a entendu chanter plusieurs fois, ou présente des altérations évidentes de style et de rhythme dont on ne s'était pas douté. Les versions d'un même chant s'éclairant l'une par l'autre, l'éditeur n'a donc rien à corriger, rien à suppléer, et doit suivre avec une rigoureuse exactitude la plus répandue. La seule licence qu'il puisse se permettre est de substituer à certaines expressions vicieuses, à certaines strophes moins poétiques, les stances, les vers ou les mots correspondants des autres leçons. Telle a été la méthode de Walter Scott : je ne pouvais suivre un meilleur guide.

Le classement que j'ai adopté pour les textes n'est autre que celui des chanteurs eux-mêmes : ils ne connaissent plus guère que trois espèces de cantilènes : des chants mythologiques, héroïques, historiques, et des ballades, qu'ils appellent généralement du nom de *gwers*, et dont ils qualifiaient autrefois quelques-uns de *lais ;* des chants de fête et d'amour qu'ils nomment quelquefois *kentel* et le plus souvent *sôn* ou *zôn;* enfin des légendes et des chants religieux.

Les pièces de chaque catégorie ont été rangées, les unes par ordre d'idées, les autres par ordre chronologique. Si elles contenaient un plus grand nombre d'idées et de souvenirs du passé, elles justifieraient le titre du recueil, qui serait véritablement alors le BARZAZ BREIZ, ou l'*Histoire poétique de la Bretagne.*

L'histoire, dis-je, car ce qui frappe le plus dans cette suite de morceaux épisodiques, sans lien apparent, œuvre de plusieurs milliers de poëtes rustiques inconnus les uns aux autres et même séparés par les siècles, c'est le caractère commun, c'est le sentiment patriotique, c'est le drame merveilleux qui résulte de tant de scènes diverses, c'est l'expression énergique et fidèle d'une nationalité vivace que la France a eu tant de peine à absorber. On sent battre là le cœur d'une noble race; les poëtes nationaux lui ont donné une voix ; ils se sont faits l'organe des passions de tous ; l'opinion s'est incarnée en eux; ils ont chanté jour par jour les faits et gestes de leur pays avec l'accent du patriote et l'émotion du témoin oculaire. Voilà l'histoire vivante dont ma mère a écrit les premières pages sous la dictée d'un contemporain de quinze siècles.

Sans aucun doute cette histoire s'est plus d'une fois transfigurée; aussi l'ai-je appelée *poétique*. Mais combien de détails intimes, de particularités de mœurs qui échappent aux historiens, la poésie bretonne a sauvés! comme sa naïveté est précieuse et instructive! Je ne fais que répéter ce que vingt critiques ont écrit; pour les plus indifférents au côté patriotique, c'est le fond même des chants bretons qui a paru plein d'intérêt; ce sont les croyances et les sentiments qui ont charmé par leur énergie ou leur grâce ; ce sont les coutumes, les usages du pays, décrits avec une vigueur si précise ; c'est l'originalité. c'est l'infinie délicatesse, caractère même de la

race, qu'on a signalé comme admirable, comme éclatant mieux là que partout ailleurs.

Il ne s'agit donc pas ici d'un intérêt purement local, mais bien d'un intérêt français ; car l'histoire de la Bretagne a toujours été mêlée à celle de la France, et la France est aussi celtique par le cœur que l'Armorique est française aujourd'hui sous le drapeau commun. Ne puis-je pas dire après Fauriel, Jacob Grimm et Ferdinand Wolf, qu'il s'agit d'un intérêt encore plus général ? L'accueil fait au Romancero breton dans toute l'Europe ne l'a-t-il pas prouvé ?

Un mot sur cette nouvelle édition, à laquelle donne lieu l'accueil sympathique dont je parle.

Elle diffère en quelques points des précédentes.

Quoique resserrée dans un seul volume, on y trouve, outre plusieurs couplets et refrains complémentaires, cinq nouvelles pièces, dont quatre d'une inspiration très-primitive, et la cinquième toute moderne, mais bien touchante. Je les ai recueillies, avec beaucoup d'autres, sans me déplacer, de la bouche des femmes de l'Arèz, qui descendent tous les hivers dans la vallée pour chercher du chanvre à filer. Leur mémoire est une source intarissable qui alimente les veillées des montagnes, et elles commencent toujours par payer en chansons, aux gens qu'elles visitent, le don qu'ils ne manquent jamais de leur faire. Quantité de complaintes viennent, grâce à elles, jusqu'à moi tous les ans ; je n'ai pu entendre

celle qui forme l'appendice de ce reçueil sans avoir les yeux mouillés.

Une traduction soigneusement revue et qui serre le texte de très-près, est placée cette fois, non en regard, mais au-dessus du breton, comme dans les éditions classiques. Je n'ai pas cru manquer de respect à ma langue maternelle en la traitant comme on traite celle de Virgile. Une vraie faute eût été d'en atténuer les trivialités dans une traduction d'une élégance menteuse. Mais aucun philologue n'ignore que si l'idiome breton est rustique, il n'est jamais grossier : on sent qu'il a passé par la bouche des mères.

Le commentaire dont chaque chanson est suivie offrait encore plus de difficultés que la traduction. Je me suis efforcé de le rendre digne d'une critique sérieuse et éclairée. J'ose espérer que les personnes vraiment versées dans l'histoire des idées et des faits chez les Bretons ne trouveront pas trop souvent la mémoire populaire de nos poëtes en désaccord avec cette histoire, et ne se refuseront pas à reconnaître avec moi la vraisemblance de certains rapports historiques qu'un scepticisme outré a pu seul repousser. En tout cas, je n'ai cherché que la vérité. Quand on sait combien elle est belle, commode même, a dit l'illustre historien du *Consulat et de l'Empire*, car elle explique tout, on ne veut, on n'aime, on ne poursuit qu'elle, ou du moins ce qu'on prend pour elle.

Le même sentiment et le désir de répondre à des

observations aussi courtoises que fondées, m'ont conduit à modifier quelques assertions un peu exagérées de l'Introduction. J'ai voulu la mettre au niveau des progrès que la philologie et la poésie comparées ont faits depuis plusieurs années. Aller plus loin eût été courir le risque de tomber dans des hypothèses qui n'ont rien de scientifique.

Pour satisfaire un dernier vœu, j'ai complété par toutes les mélodies bretonnes originales, dont j'avais publié seulement quelques-unes, les paroles des pièces de cette collection. Si l'air ne fait pas la chanson, quoi que dise le proverbe, il a son importance et les paroles ne sont qu'une des parties de toute chanson. Selon le conseil de mon savant confrère, M. Vincent, chaque air a été écrit tel qu'il a été entendu, sans aucun changement et sans accompagnements, comme l'ont fait MM. Moriz Hartmann et Ludwig Pfau à la fin de leur traduction en vers allemands de mon recueil[1]. Les personnes qui regretteraient les accompagnements des éditions précédentes en trouveront de très-convenables à choisir, soit dans les traductions de MM. Adalbert Keller et de Seckendorff[2], soit dans celle de M. Tom Taylor, où ils admireront en même temps de beaux vers anglais calqués sur les paroles bretonnes[3].

[1] *Bretonische Volsklieder.* Koln, 1859.
[2] *Volsklieder aus der Bretagne.* Tubingue, 1841.
[3] *Ballads and Songs of Brittany.* London, 1865.

INTRODUCTION

I

« S'il s'est conservé quelque part, en Gaule, des bardes, et des bardes en possession de traditions druidiques, ce n'a pu être que dans l'Armorique, dans cette province qui a formé, pendant plusieurs siècles, un État indépendant, et qui, malgré sa réunion à la France, est restée celtique et gauloise de physionomie, de costume et de langue, jusqu'à nos jours[1] ! »

Telle est l'opinion d'un critique français trop tôt ravi à la science et à ses amis. Quelque peu ambitieuse qu'elle soit, elle eût passé, près des savants du dernier siècle, pour une hypothèse absurde ; les anciens Bretons étant à leurs yeux des barbares « qui ne cultivaient point les muses, et leur langue, à en juger par celle des Bretons d'aujourd'hui, un jargon grossier qui ne paraît pas pouvoir se prêter à la mesure, à la douceur et à l'harmonie des vers[2]. »

Ainsi pensaient les hommes éclairés de cette époque ; ils mettaient de niveau, dans l'ordre des intelligences, l'Armori-

[1] J. J. Ampère, *Histoire littéraire de la France*, t. I, p. 78.

[2] *Dictionnaire Breton*, préface de D. Taillandier, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, p. 9.

cain et le sauvage du Kamtchatka: mais, en vérité, c'était pousser trop loin l'indulgence pour le premier, et se rendre coupable d'une grave injustice à l'égard du second; car le sauvage des glaces du Nord a une poésie qui lui est propre, et le Breton n'en aurait pas.

Cette manière de voir n'était point nouvelle. Abailard traitait ses compatriotes de barbares; il se plaignait d'être forcé de vivre au milieu d'eux, et se vantait de ne pas savoir leur langue, qui, disait-il, le faisait rougir[1]. Au reste, l'histoire de Bretagne n'offre pas seule ce phénomène; il se rencontre dans celle des Gallois, des Irlandais et des montagnards de l'Écosse, qui ont été, à l'égard de l'Angleterre, dans les mêmes rapports nationaux que les Armoricains à l'égard de la France; il doit se présenter dans l'histoire de tous les petits peuples qu'ont fini par s'incorporer les grandes nations qui les avoisinent.

Partout une espèce d'anathème a été lancée contre ces races malheureuses que leur fortune seule a trahies: partout, frappées d'ostracisme, elles ont été longtemps bannies du domaine de la science; et même aujourd'hui qu'elles n'ont plus à gémir sous la tyrannie du glaive, le despotisme intellectuel ne les a pas encore délivrées de son joug sur tous les points de l'Europe.

Plus juste en France qu'à l'étranger, et moins préoccupée d'idées d'un autre temps; plus éclairée, plus accueillante, et tout à fait dégagée des liens étroits d'un patriotisme exclusif, la critique moderne comprend mieux ses devoirs. Des hauteurs sereines où elle règne, elle jette un bienveillant et libre regard autour d'elle. Vainqueurs et vaincus réconciliés, grands et peuple, égaux à ses yeux, sont admis à sa cour. Comme elle a reçu avec orgueil les palmes lyriques du troubadour provençal et les lauriers épiques du trouvère français,

[1] Lingua mihi ignota et turpis. (*Epist.*)

elle accueille gracieusement le rameau de bouleau fleuri, couronne des vieux bardes, que la muse bretonne, longtemps fugitive et proscrite, vient lui offrir à son tour.

II

Quoiqu'il ne soit pas de mon sujet d'écrire l'histoire des anciens bardes, il me semble indispensable, pour l'intelligence des considérations dans lesquelles je vais entrer, de placer ici un petit nombre d'observations sommaires sur leur langue, leur état et leur condition dans l'île de Bretagne, dans la Gaule et dans l'Armorique.

Mais une première question se présente :

Les bardes antérieurs à l'ère chrétienne sont-ils bien les ancêtres des bardes de nos jours, et leur langue est-elle l'aïeule de la langue de ces derniers?

J'ai essayé de répondre ailleurs [1] à cette question importante que d'autres philologues ont traitée depuis de manière à satisfaire les juges les plus prévenus et à fixer enfin l'opinion de l'Europe savante [2]; on me permettra donc de ne pas rentrer aujourd'hui dans la discussion des faits, et de me borner à reproduire les conclusions de la science.

Un certain nombre de mots cités par les écrivains grecs ou latins comme appartenant à la langue des bardes de la Gaule ou de l'île de Bretagne, à commencer par leur nom lui-même [3], se retrouvent, avec le sens qu'ils leur donnent, dans la bouche

[1] *Essai sur l'histoire de la langue bretonne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, servant d'introduction aux Dictionnaires français-breton et breton-français et à la Grammaire de le Gonidec, 2 vol. in-4°.

[2] A l'inappréciable *Grammatica celtica* de Zeuss, il faut joindre les belles études de Jacob Grimm, de Gluck, Diefenbach, Adolphe Pictet et Whitley Stokes

[3] *Bardus*, gallice, *cantor* appellatur. (Pomponius Festus, lib. II.)

des poëtes modernes de la Bretagne française, du pays de Galles, de l'Irlande et de la Haute Écosse.

Une foule de noms d'hommes, de peuples, de lieux mentionnés dans les écrits des Anciens sont communs à ces différents pays, ou ont des racines communes.

Les dictionnaires bretons, gallois, irlandais et gaëliques offrent une multitude de locutions semblables exprimant la même idée, et l'on pourrait, à l'aide de ces dictionnaires, composer un vocabulaire dont chaque expression appartiendrait à chacun des idiomes cités en particulier, et à tous en général.

Enfin, leur grammaire présente des caractères fondamentaux identiques.

Donc la langue des poëtes modernes de la Bretagne, du pays de Galles, de l'Irlande et de la Haute Écosse représente, plus ou moins, quant au fond, celle des anciens bardes; elle appartient à une couche aussi évidemment celtique que les idiomes romans appartiennent à une couche latine.

Les chantres fameux dont les arrière-descendants se font entendre encore dans les mêmes contrées, passaient pour originaires de la Grande-Bretagne [1]. Initiés comme les augures à la science divinatoire, ils partageaient avec les druides la puissance sacerdotale, et formaient, dans la société, une des classes les plus honorées [2].

Le plus ancien monument qui en fasse mention remonte à quelques siècles avant l'ère chrétienne.

Plusieurs vieux historiens, dit Diodore de Sicile, Hécatée entre autres, nous apprennent qu'il y a une île de l'Océan, opposée à la Gaule celtique et située vers le nord, où le Soleil est adoré par-dessus toutes les divinités. Les habitants le célèbrent perpétuellement dans leurs chants, lui rendent les plus

[1] Disciplina in Britannia reperta. (Cæsar, *De Bello Gallico*, lib. VI.)
[2] Strabon, *Geog.*, IV, p. 248.

grands honneurs et passent pour ses prêtres. Le dieu a dans cette île un magnifique bois sacré, au milieu duquel s'élève un temple merveilleux de forme circulaire, rempli de votives offrandes. La ville voisine lui est également dédiée ; un grand nombre d'entre les habitants savent jouer de la harpe, et en jouent dans l'intérieur du sanctuaire, en chantant à la louange de leur divinité des hymnes sacrés où ils vantent ses actions glorieuses ; le gouvernement de la cité et la garde du temple appartiennent aux bardes[1], qui héritent de cette charge par une succession non interrompue[2].

Au caractère religieux, les bardes joignaient un caractère national et civil, qu'il n'est pas moins important de remarquer. Dans la guerre, ils animaient de leurs prophétiques accents le courage de leurs compatriotes, en leur prédisant la victoire ; dans la paix, tout à la fois juges des mœurs et historiens, ils célébraient les nobles actions des uns, et dévouaient au blâme les actions coupables des autres[3]. Si l'on consultait les lois de Moelmud, qui passent, près de quelques critiques, pour un remaniement ultérieur de lois préexistantes à l'établissement du christianisme, mais qui, du moins, sont antérieures à celles de Hoel le Bon, législateur gallois du dixième siècle, on les trouverait assez d'accord avec les autorités anciennes que nous venons de citer.

Selon ces lois, le devoir des bardes est de répandre et de maintenir toutes les connaissances de nature à étendre l'amour de la vertu et de la sagesse. Ils doivent tenir un registre de chaque action mémorable, soit de l'individu, soit de la tribu ; de tous les événements du temps, de tous les phénomènes de

[1] Βορεάδας. Un critique allemand propose de lire Βάρδους. En tout cas, ces ministres du Soleil ne peuvent être que des bardes. Elien le reconnait formellement en traduisant Βορεάδας par Ποήτας. (XI. H. A. et Diod. Sic., ed. Petr. Wess., t. I, liv. II, p. 159.)

[2] Diod., *ib.*, p. 159.

[3] Οὓς μὲν ὑμνοῦσι οὓς δὲ βλασφημοῦσι. (Diod., liv. V.)

la nature, de toutes les guerres, de toutes les victoires; ils sont chargés de l'éducation de la jeunesse; ils ont des franchises particulières; ils sont mis de niveau avec le chef et l'agriculture, et regardés comme un des trois *piliers* de l'existence sociale[1].

Quoi qu'il en soit, cette institution paraît s'être conservée plus longtemps et plus purement chez les Bretons insulaires que chez les Gaulois, parmi lesquels elle avait été importée, dit-on[2], puisque César nous apprend que quiconque aspirait à connaître à fond les mystères de la science devait aller les apprendre de la bouche des bardes de l'île de Bretagne.

L'Armorique souffrait néanmoins exception; bien qu'elle fît partie de la Gaule, et qu'elle en parlât un dialecte[3], sa position géographique, ses forêts, ses montagnes et la mer l'avaient mise à l'abri des influences étrangères, et ses bardes conservaient encore au quatrième siècle de l'ère chrétienne leur caractère primitif.

Ausone connut l'un d'eux qui était prêtre du Soleil, comme les bardes insulaires dont parle Hécatée : « C'était, dit-il, un vieillard; il se nommait Phœbitius; il composait et chantait des hymnes[4] en l'honneur du dieu Bélen; il appartenait à une famille de druides de la nation armoricaine. »

Mais ces poëtes ne devaient pas tarder à dégénérer : Ausone semble l'insinuer, quand il fait observer que Phœbitius est pauvre, malgré son illustre origine, et que son état ne l'a guère enrichi.

Les bardes insulaires subissaient déjà le sort des bardes gaulois; quelques-uns d'entre eux prennent encore, il est vrai, à la fin du cinquième siècle, le triple nom de barde, de

[1] Myvyrian Archaiology of Wales, t. III, p. 291.
[2] In Galliam translata esse existimatur. (Cæsar, lib. VI.)
[3] Non usquequaque utuntur lingua, sed paululum variata. (Strabon, *Géog.*)
[4] Beleni *Æditus*. Sur le sens à donner à ce mot, voy. Horace, ép. II, I, 230.

devin et de druide [1]; ils gourmandent les rois et les peuples ; ils dispensent librement le blâme et la louange; leur personne n'a pas cessé d'être inviolable et respectée; ils se vantent d'être les descendants directs des anciens bardes de l'île de Bretagne [2]; cependant le plus grand nombre, sinon tous, n'ont pu se soustraire à l'influence des événements qui entraînent l'Europe entière vers des destinées nouvelles; ils sont tombés dans un état peut-être moins subalterne que celui des bardes gaulois, mais certainement bien inférieur à la position sociale qu'ils occupaient jadis.

Leurs plus anciens monuments poétiques, contre l'authenticité desquels les objections ont complétement disparu devant les investigations d'une critique éclairée et impartiale, comme l'a très-bien dit M. Renan, nous signalent cette décadence. Ils nous montrent les bardes pour la plupart sous le patronage des chefs nationaux. Nous les voyons s'asseoir à leur table, coucher dans leur palais, les accompagner à la guerre. Ils forment une portion régulière et constituée de chaque famille noble; ils y occupent un rang distingué, ils ont des droits et des priviléges, en même temps que des devoirs à remplir [3].

Or cette époque était celle où les Bretons insulaires émigraient en masse en Armorique. Leur premier passage avait eu lieu du plein consentement des habitants de l'île; maintenant ils étaient forcés : les Bretons fuyaient la domination saxonne.

En allant par delà les mers chercher leur nouvelle patrie, dit un auteur contemporain, ils chantaient sous leurs voiles, au lieu de la chanson des rameurs [4], le triste psaume des Hébreux, sans doute traduit en breton pour la circonstance :

[1] Myvyrian, t. I, p. 26 et 30. Cf. Prudence : non *bardus* pater aut avus *augur* Rem docuere Dei (Apoth. v. 296).

[2] *Ibid.*, p. 25, 27, passim.

[3] *Ibid.*, t. I, p. 4, 19, 35, 57, passim.

[4] Celeusmatis vice sub velorum finibus cantantes. (Gildas, *De Excidio Britanniæ.*)

« Vous nous avez livrés, Seigneur, comme des brebis pour un festin, et vous nous avez dispersés parmi les nations. »

Les émigrations devinrent si fréquentes et si nombreuses que l'île parut dépeuplée [1], et que peu de siècles après, le chef saxon Ina, craignant de manquer de sujets, députa vers les émigrés pour les prier de revenir, leur faisant les plus belles promesses. Égalant, absorbant même la population indigène, ils n'eurent pas de peine à faire prévaloir parmi elle leurs lois et leur forme de gouvernement. Aussi l'Armorique se divisait-elle, au cinquième siècle, comme la Cambrie, en plusieurs petits États indépendants. C'étaient les comtés de Vannes, de Cornouaille, de Léon et de Tréguier, pays celtiques par leur langage, leurs coutumes et leurs lois. Les peuples qui en faisaient partie, outre leur évêque venu de l'île, avaient, comme les Bretons cambriens, leur chef particulier, quelquefois dominé par un chef suprême d'abord éligible, mais qui plus tard devint héréditaire, et qui finit par réunir à sa couronne les comtés indépendants voisins de son domaine.

Maintenant on concevra facilement pourquoi les plus anciens de ces princes dont l'histoire nous a transmis les noms : Riotime, ce konan ou chef couronné des Bretons, qui a pu être le prototype du fabuleux Conan Mériadec ; Gradlon-maur, Budik, Houel, Fragan et les autres, sont tous des insulaires.

Leurs bardes, qui formaient une partie essentielle de chaque famille noble chez les Cambriens aux cinquième et sixième siècles, les accompagnèrent en Armorique.

De ce nombre fut Taliésin, à qui on donne le titre de prince des bardes, des prophètes et des druides de l'Occident [2]. Les anciennes annales des Bretons du continent, comme celles de

[1] Spoliata emarcuit Britannia. (*Henric. Hutindon*, ap. D. Morice, preuves, t. I, col. 164.)

[2] Myvyrian, t, I. p. 26, 30, 34.

l'île de Bretagne, le font vivre sur la fin de sa vie au pays des Vénètes, près de l'émigré Gildas, ancien barde lui-même, qui passe pour l'avoir converti au christianisme[1].

Dans un comté voisin régnait alors le chef Jud-Hael ou Judes le Généreux, aussi de race cambrienne. Or Jud-Hael, peu de temps après l'arrivée du barde sur le continent, avait eu un songe; il avait rêvé qu'il voyait une haute montagne au sommet de laquelle s'élevait, sur une base d'ivoire, une grande colonne dont les pieds s'enfonçaient profondément dans la terre, et dont le front chargé de rameaux touchait le ciel. La partie inférieure était de fer, brillant comme l'étain le plus poli et le plus épuré; tout autour étaient attachés des anneaux de même métal, auxquels on voyait suspendus des cuirasses, des lances, des casques, des javelots, des freins, des brides et des selles, des trompettes guerrières et des boucliers de toute forme. La partie supérieure était d'or et brillait, dit l'historien de Jud-Hael, comme un phare élevé sur le bord de la mer; tout autour étaient attachés des anneaux d'or auxquels pendaient des candélabres, des encensoirs, des étoles, des ciboires, des calices et des évangiles. Comme le prince admirait cette colonne, le ciel s'ouvrit, une jeune fille d'une merveilleuse beauté en descendit, et s'approchant de lui : « Je te salue, dit-elle, ô chef Jud-Hael : je suis celle à qui tu confieras pour quelque temps la garde de cette colonne et de tous ses ornements; j'y suis prédestinée. » Ayant ainsi parlé, le ciel se ferma, et la jeune fille disparut.

Le lendemain en s'éveillant Jud-Hael se souvint de son rêve, et comme personne ne pouvait lui en donner l'explication, il pensa qu'il fallait envoyer consulter le barde Taliésin, fils d'Onis, ce devin d'une si rare sagacité, dont les chants merveilleux, interprètes de l'avenir, prédisaient aux hommes leurs

1 Venit enim noviter de partibus Armoricanis,
Dulcia quo didicit sapientis dogmata Gildæ.
(*Vita Merlini Caledoniensis*, p. 28.

destinées[1]. Taliésin, alors exilé de son pays natal, habitait, comme on l'a dit, de ce côté-ci de la mer, près de Gildas, au pays gouverné par le comte Warok[2]. Le messager royal se rendit vers lui et lui rapporta ces paroles de Jud-Hael : « O toi qui interprètes si bien toute chose ambiguë, vois et juge le songe merveilleux que j'ai fait, et que j'ai conté à beaucoup de gens sans que personne ait pu me l'expliquer. » Puis il lui fit part du songe de son maître.

« Ton seigneur Jud-Hael règne bon et heureux, répondit le barde, mais il aura un fils qui régnera meilleur et plus heureux que lui sur la terre et au ciel, et qui sera père des plus braves enfants de toute la nation bretonne, lesquels seront pères eux-mêmes de comtes royaux et de pontifes bienheureux, et régneront sur les successeurs du chef de la race, dans tout le pays, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Or ce chef de la race sera l'un des plus grands d'entre les guerriers de la terre et n'aura point d'égal parmi les guerriers du ciel : la première moitié de sa vie appartiendra au siècle, la seconde moitié à Dieu. »

En quittant le monde, après un règne glorieux, pour entrer dans le cloître, Judik-Hael, fils de Jud-Hael, réalisa la prédiction de Taliésin et contribua beaucoup à étendre la renommée du poëte en Armorique.

D'autres bardes, et en grand nombre, y émigrèrent comme lui. Deux des plus célèbres, saint Sulio et Hyvarnion, y moururent. La vocation poétique du premier, que les Gallois appellent saint Y Sulio, et dont ils ont quelques poésies, se décida et fut assurée d'une manière assez singulière.

[1] Taliesinus, bardus, filius Onis, fatidicus præsagacissimus qui per divinationem, præconio mirabili fortunatas vitas et infortunatas disserebat fortunatorum hominum et infortunatorum per fatidica verba. (Ingomar, ap. Chron. Briocense. *Biblioth. reg.*, Mss n° 6003.)

[2] Ad provinciam Waroki ad Locum Gildæ (Lok Gweltas?) ubi erat peregrinus et exul. (*Ibid.*)

Il jouait un jour avec ses frères dans les jardins de son père, comte de Powys, quand il entendit au dehors les sons d'un instrument de musique mêlés à des chants. C'étaient des moines qui passaient, leur abbé à leur tête, une harpe à la main, en chantant les louanges de Dieu. Le saint enfant fut si ravi de la beauté de leurs hymnes, qu'il dit à ses frères : « Retournez à vos jeux, vous autres ; pour moi, je m'en vais avec ces personnes-ci, car je veux apprendre d'elles à composer de beaux cantiques comme elles en savent faire. » Il suivit les moines, et ses frères coururent annoncer sa fuite à leur père, qui envoya trente hommes armés avec ordre de tuer l'abbé et de lui ramener son fils. Mais les religieux l'avaient prévenu en envoyant l'enfant dans un monastère d'Armorique, dont plus tard il devint prieur[1].

Hyvarnion, d'une classe inférieure à celle de saint Sulio, paraît n'avoir quitté l'île de Bretagne que pour chercher sur le continent, où la paix la plus grande régnait, disait-on, les moyens d'exercer son art en pleine sécurité.

« Comme il estoit, dit Albert le Grand, parfaict musicien et compositeur de balets et chansons, le roy Childebert, qui se délectoit à la musique, l'appointa en sa maison et lui donna de grands gages. » Mais ce ne fut pas la seule cause qui le fixa en Armorique : une nuit, continue le naïf traducteur, il songea qu'il avoit espousé une jeune vierge du païs. Un ange lui estoit apparu en lui disant : Vous la rencontrerez demain, sur votre chemin, près de la fontaine : elle s'appelle Rivanone[2]. »

Cette jeune fille était de la même profession que lui[3] ; il la rencontra en effet près de la fontaine : il l'épousa et eut d'elle un fils nommé Hervé, qui naquit aveugle, et chantait, dès

[1] D. Lobineau, *Vie des saints de Bretagne*, p. 253, 2e édit, t. I, et le *Myvyrian*, t. I, p. 200.

[2] *Vie des saints de Bretagne*, p. 145. Cf. La *Légende celtique*, 3e édition, et la vieille légende latine du *Portefeuille des Blancs-Manteaux*, t. XXXVIII, fol. 857.

[3] D. Lobineau, *ibid.*, p. 264. Cf. La *Légende celtique*.

l'âge de cinq ans, des cantiques faits par sa mère en attendant qu'il en composât lui-même d'admirables dont l'écho est venu jusqu'à nous.

Ainsi le génie des bardes de l'île de Bretagne s'unissait à la muse d'Armorique, loin des villes, dans la solitude : mystérieux et poétique hymen dont l'avenir devait recueillir les fruits.

Cette fusion des deux génies gaulois et breton s'opérait incontestablement par l'action du christianisme. On se tromperait toutefois en croyant qu'elle eut lieu sans opposition, et que les bardes héritiers de la harpe et des secrets des anciens druides armoricains ne firent aucune résistance à l'invasion d'une croyance nouvelle qui les dépouillait de leur sacerdoce. Si Taliésin désabusé consacrait au Christ les fruits d'une science mystérieuse mûrie au pied d'un autel proscrit; si les moines, prenant la harpe du barde, entraînaient dans le cloître les enfants des chefs; si la mère chrétienne enseignait à son fils au berceau à chanter le Dieu mort en croix, il y avait encore des âmes fidèles au culte des ancêtres; il y avait au fond des bois quelques débris dispersés des colléges druidiques, errants de cabane en cabane, comme ces druides fugitifs de l'île de Bretagne dont parle Tacite. Ils continuaient de donner aux enfants d'Armorique des leçons traditionnelles sur la Divinité, telle que la comprenaient leurs pères[1], et le faisaient avec assez de succès pour effrayer les missionnaires chrétiens et les forcer à les combattre adroitement par leurs propres armes[2]. Devenus hommes, leurs élèves marchaient au combat en invoquant le Dieu-Soleil, ou dansaient, au retour, en son honneur la chanson du glaive, *roi de la bataille* couronné par l'arc-en-ciel[3]. Leur connaissance des choses de la nature,

[1] Voyez *le Druide et l'Enfant*, p. 1.

[2] *Ibid.*, p. 15. Sur cette contre-partie chrétienne et sa popularité dans toute la France au moyen âge, V. Stober, *Elsassiches Volksbüchlein*, p. 147; Pr. Tarbé, *Romancero de Champagne*, t. I, p. 5; et J. Bugeaud, *Chants popul. de l'Ouest*, t. II, p. 273.

[3] *La Danse du glaive*, p. 74.

dont ils s'occupaient si curieusement dans les écoles, celle qu'ils avaient de la médecine et de l'agriculture, assurait leur autorité sur le peuple des campagnes, qui retenait en même temps et les conseils utiles et les leçons païennes.

Parmi ces bardes rebelles au joug de la foi nouvelle, il en est un particulièrement fameux; c'est Kian, surnommé Gwenc'hlan, ou l'homme de *race sainte*, né en Armorique au commencement du cinquième siècle. Taliésin, qui, dans sa jeunesse, le connut, dit qu'il composa en l'honneur des guerriers de sa patrie de nombreux chants d'éloges[1], sans doute du genre de ceux des anciens bardes gaulois vantés par Lucain[2], et que Dieu voulut bien, à la prière des bardes ses amis, retarder le moment où il devait cesser de faire entendre ses beaux chants. La chronique de Nennius, écrite au neuvième siècle, le met, avec Taliésin lui-même, Aneurin et Lywarc'h-Henn, au nombre des bardes qui illustrèrent le plus la poésie bretonne[3]. Au quinzième, on fit faire sur un manuscrit beaucoup plus ancien une copie de ses poëmes, qui se conservait encore au dernier siècle dans l'abbaye de Landévénec, où dom Le Pelletier, qui en cite quelques vers dans son dictionnaire, les a consultés. Le père Grégoire de Rostrenen nous apprend qu'elles portaient le titre de *Diouganou* (prophéties) : « Ce prophète, dit-il, ou plutôt cet astrologue très-fameux encore de nos jours parmi les Bretons, et dont j'ai vu les prophéties entre les mains du R. P. dom Louis Le Pelletier, était natif du comté de Goélo, en Bretagne-Armorique, et prédit, environ l'an 450, comme il le dit lui-même, ce qui est arrivé depuis dans les deux Bretagnes[4]. »

[1] Myvyrian, t. I, p. 55 et 56.

[2] *Laudibus* in longum, vates, dimittitis ævum,
Plurima, securi, fudistis carmina, bardi.
(*Pharsal.*, lib. I.)

[3] Simul, uno tempore, in poemate britannico claruerunt. (Ex Nenni Mss. Johann. Cott., *Spect. ad geneal. saxon*, ap. Gale, xv, script., vol. III, p. 116.

[4] *Dictionnaire français-breton*, p. 463.

Gwenc'hlan est toujours aussi célèbre que du temps où ces lignes furent écrites; mais le précieux recueil de ses poésies a disparu pendant la Révolution, et nous sommes forcés d'en juger par le peu de vers que la tradition populaire a sauvés du naufrage. Il s'y montre sous un double aspect : comme agriculteur et comme barde guerrier.

L'agriculteur, type éclairé de l'homme des champs dans les sociétés primitives, et pilier de l'existence sociale chez les anciens Bretons, est un pauvre vieillard aveugle; il va de pays en pays, assis sur un petit cheval des montagnes, que son jeune fils conduit par la bride. Il cherche un champ à cultiver et où il pourra bâtir. Comme il sait quelles plantes produit la bonne terre, de temps en temps il demande à l'enfant : « Mon fils, vois-tu verdir le trèfle? — Je ne vois que la digitale fleurir, répond l'enfant. — Alors, allons plus loin, » reprend le vieillard. Et il poursuit sa route. Lorsqu'il a enfin trouvé le terrain qu'il cherche, il s'arrête; il descend de cheval, et, assis sur une pierre, au soleil, il indique à son fils les engrais les plus propres à fertiliser le sol et l'ordre des travaux que la culture exige, selon les différentes saisons. La conclusion de ses leçons d'agriculture est très-encourageante :

« Avant la fin du monde la plus mauvaise terre produira le meilleur blé. »

Ses doctrines comme barde guerrier ne sont pas à beaucoup près aussi consolantes, et il le faut mettre, avec Aneurin, au nombre des bardes qui, au lieu de rester étrangers à la guerre, selon certains statuts que l'on attribue à leur ordre, ont rougi le glaive de sang. Le sang des prêtres chrétiens, le sang des moines usurpateurs de la harpe bardique et ravisseurs de la jeune noblesse qu'ils vont élever à leur tour, est surtout celui dont Gwenc'hlan paraît altéré. Il prédit, avec une joie féroce, qu'un jour les hommes du Christ seront traqués et hués comme des

bêtes sauvages; qu'on les égorgera en masse; que leur sang, coulant à flots, fera tourner la roue du moulin, et qu'elle n'en tournera que mieux! Sa haine éclate avec une violence nouvelle quand il parle d'un prince chrétien, en guerre avec sa nation, et dont la brutale colère lui fit crever les yeux. Conviant, au milieu de la nuit, les aigles du ciel à un horrible festin de ses ennemis, il leur fait tenir ce langage : « Ce n'est point de la chair pourrie de chiens ou de moutons, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut. »

Puis, à l'exemple des druides dont les hymnes guerriers soutenaient le courage des Gaulois compagnons de Vindex, en leur prédisant la victoire; à l'exemple de Taliésin et de Merlin pronostiquant la ruine de la race saxonne et le triomphe des indigènes; Gwenc'hlan, dans une poétique imprécation qui rappelle les *diræ preces* des druides de l'île de Mona, annonce la défaite des étrangers chrétiens; il voit le chef armoricain attaquer son rival; il l'excite; l'ennemi tombe baigné dans son sang, il voit son cadavre abandonné sur le champ de bataille en pâture aux oiseaux de proie, et livre sa tête au corbeau, son cœur au renard, et son âme au crapaud, symbole du génie du mal[1].

Au milieu de ces cris de vengeance, une plainte toute personnelle échappe quelquefois au vieillard aveugle et malade : comme toujours, l'invincible nature gémit : *J'étais jeune et superbe!* Mais bientôt le barde fait taire l'homme, en lui montrant la loi fatale des druides, et, pour consolation, le repos dans l'immortalité après la triple épreuve de la métempsycose.

Les chants des poëtes gallois, contemporains de Gwenc'hlan, portent la même empreinte profonde de mélancolie, de fatalisme et d'enthousiasme; ils respirent le même esprit prophétique et national; toutefois ils ne sont pas purement païens;

[1] *Prophéties de Gwenc'hlan*, p. 20, 21 et 22.

ils offrent en général un mélange de superstitions druidiques et d'idées chrétiennes; les auteurs ne haïssent point l'Église (ils le disent, du moins), et s'ils l'attaquent, c'est uniquement dans la personne de ses moines de race étrangère, qu'ils flétrissent du nom de fourbes, de gloutons et de méchants.

La victoire du christianisme était donc beaucoup moins avancée en Armorique que dans l'île, à la fin du cinquième siècle, mais dès le milieu du sixième elle était assurée. L'histoire nous l'atteste, et la tradition poétique vient joindre son autorité à celle de l'histoire.

Les paysans bretons en retenant les vers païens dont nous venons de parler, ont sauvé de l'oubli d'autres vers qui attestent la lutte du christianisme naissant contre le vieux druidisme et qui présagent la défaite prochaine de celui-ci. L'un des morceaux conservés par la tradition nous montre le barde Merlin en quête d'objets sacrés pour les druides : une voix l'apostrophe et l'arrête impérieusement, en lui adressant ces belles paroles qu'on retrouve dans plusieurs chants des anciens bardes gallois : « Dieu seul est devin[1]. »

L'autre, dont l'héroïne est une magicienne, offre un étalage encore plus complet de science divinatoire et cabalistique. Taliésin passe pour avoir composé un chant dans le même goût, où il se vante aussi d'être le premier des devins, des enchanteurs, des astrologues et des bardes du monde; mais sa harpe est loin d'avoir la gamme lugubre, fantastique et sauvage de l'instrument d'airain de la magicienne bretonne. Toutefois, au moment où la sorcière vient de couronner son épouvantable apothéose, en s'écriant : « Si je passais sur terre encore un an ou deux, je bouleverserais l'univers, » une voix semblable à celle qui s'est fait entendre à Merlin lui adresse cette sublime apostrophe : « Jeune fille ! jeune fille ! prenez

[1] *Merlin-devin*, p. 63.

garde à votre âme; si ce monde vous appartient, l'autre appartient à Dieu[1]! »

La même lutte ayant eu lieu en Irlande entre le druidisme et le christianisme, les mêmes souvenirs en sont restés dans la mémoire des poëtes populaires. On a publié un dialogue entre Ossian et saint Patrice, où l'apôtre de l'Irlande s'efforce pareillement de détourner le barde de ses vieilles superstitions[2].

Nous pourrons encore trouver çà et là quelques éléments druidiques égarés au milieu de la poésie bretonne, mais elle sera désormais chrétienne. Le chant de la magicienne semble l'anneau qui la rattache au bardisme païen, en marquant le passage des doctrines anciennes aux nouveaux enseignements.

La poésie chrétienne elle-même ne put se soustraire entièrement à l'action du passé. De même que les évêques de la Gaule, ces *druides chrétiens*, comme les appelle Joseph de Maistre, conservèrent, suivant l'expression du même philosophe, une certaine racine antique qui était bonne; de même qu'ils greffèrent la foi du Christ sur le chêne des druides et qu'ils n'abattirent pas tous ces arbres sacrés; ainsi les poëtes nouveaux ne brisèrent point la harpe des anciens bardes, ils y changèrent seulement quelques cordes. Ce fait, dont les monuments gallois des temps barbares nous offrent la preuve, est appuyé sur deux chants bretons de même date. L'auteur du premier met en scène un saint doué, comme les anciens druides, de l'esprit prophétique, et lui fait prédire au roi d'une autre Sodome la submersion de sa capitale[3]; le second fait prophétiser à un barde chrétien l'invasion de la peste en Bretagne[4].

[1] *Loïza*, p. 138.
[2] Miss Brooke, *Irish Poetry*, p. 75. Cf. ma *Légende celtique*.
[3] *Submersion de la ville d'Is*, p. 39.
[4] *La peste d'Elliant*, p. 52.

Par une coïncidence assez remarquable, Taliésin, à la même époque, prédisait l'arrivée du même fléau, en Cambrie, et en menaçait un puissant chef gallois[1].

Les chants que nous venons de mentionner, en y ajoutant les pièces intitulées : *l'Enfant supposé*, *le Vin des Gaulois*, *la Marche d'Arthur* et *Alain le Renard*, sont le dernier souffle de la poésie savante des Bretons d'Armorique. Nous allons entrer dans le domaine de leur poésie traditionnelle plus particulièrement populaire.

III

Tandis que la muse des bardes d'Armorique chantait sur un mode dont l'art guidait les tons, près d'elle, mais cachée dans l'ombre, une autre muse chantait aussi. C'était la poésie populaire, poésie inculte, sauvage, ignorante; enfant de la nature dans toute la force du terme, sans autre règle que son caprice, souvent sans conscience d'elle-même, jetant comme l'oiseau ses notes à tout vent; née du peuple, et vivant recueillie et protégée par le peuple; confidente intime de ses joies et de ses larmes, harmonieux écho de son âme, dépositaire, enfin, de ses croyauces et de son histoire domestique et nationale.

Cette poésie vécut aussi dans l'île de Bretagne. Les bardes lui firent la guerre. Aneurin croit devoir nous prévenir que ses chants sont bardiques et non populaires, tant il paraît redouter qu'on les assimile aux rustiques effusions des ménestrels. Chez les Bretons d'Armorique, au contraire, les ménestrels finirent par vaincre les bardes. Aussi les triades galloises mettent-elles les Armoricains au nombre « des trois peuples

[1] Myvyrian, t. I, p. 27.

qui ont corrompu le bardisme primitif, en y mêlant des principes hétérogènes. »

La poésie populaire avait fait déjà, du vivant de Taliésin, des conquêtes assez nombreuses pour qu'il crût nécessaire de l'attaquer à force ouverte. Le temps a respecté une satire pleine de verve et de colère, où le barde l'anathématise sous le nom de poésie de *kler* ou d'écoliers.

Les *kler*, s'écrie-t-il : les vicieuses coutumes poétiques, ils les suivent ; les mélodies sans art, ils les vantent ; la gloire d'insipides héros, ils la chantent ; des nouvelles, ils ne cessent d'en forger ; les commandements de Dieu, ils les violent ; les femmes mariées, ils les flattent dans leurs chansons perfides, ils les séduisent par de tendres paroles ; les belles vierges, ils les corrompent ; toutes les fêtes profanes, ils les chôment ; les honnêtes gens, ils les dénigrent ; leur vie et leur temps, ils les consument inutilement ; la nuit, ils s'enivrent ; le jour, ils dorment ; fainéants, ils vaguent sans rien faire ; l'église, ils la haïssent ; la taverne, ils la hantent ; de misérables gueux forment leur société ; les cours et les plaisirs, ils les recherchent ; tout propos pervers, ils le tiennent ; tout péché mortel, ils le célèbrent ; tout village, toute ville, toute terre, ils les traversent ; toutes les frivolités, ils les aiment. Les commandements de la Trinité, ils s'en moquent ; ni les dimanches, ni les fêtes, ils ne les respectent ; le jour de la nécessité (de la mort), ils ne s'en inquiètent pas ; leur gloutonnerie, ils n'y mettent aucun frein : boire et manger à l'excès, voilà tout ce qu'ils veulent.

« Les oiseaux volent, les abeilles font du miel, les poissons nagent, les reptiles rampent.

« Il n'y a que les kler, les vagabonds et les mendiants qui ne se donnent aucune peine.

« N'aboyez pas contre l'enseignement et l'art des vers. Silence, misérables faussaires, qui usurpez le nom de bardes ! Vous ne savez pas juger, vous autres, entre la vérité et les fables. Si vous êtes les bardes primitifs de la foi, les ministres de l'œuvre de Dieu, prophétisez à votre roi les malheurs qui l'attendent. Quant à moi, je suis devin et chef général des bardes d'Occident [1].

[1] Myvyrian, t. I, p. 56.

Cette curieuse diatribe, éternel cri de l'art contre la nature ignorante, trop violente sans doute pour être prise à la lettre, est cependant d'une grande valeur historique. Le poëte nous apprend quels étaient les auteurs des chants qui couraient dans la foule, et quel était le genre de leurs compositions au sixième siècle.

Il les divise en *kler*, ou écoliers-poëtes, en chanteurs ambulants, et en mendiants; il leur attribue des chansons héroïques et historiques; des chansons de fêtes et d'amour, composées sans goût, sans art, sans critique, et dans des formes nouvelles; les unes sur des événements du temps, ou sur des personnes vivantes, les autres adressées aux femmes et aux jeunes filles. Une assemblée d'évêques tenue à Vannes, en l'année 465, défendait aux prêtres armoricains, aux diacres et aux sous-diacres, d'assister aux réunions profanes où l'on entendait ces chants érotiques[1], et comme s'ils eussent redouté, jusque dans le sanctuaire, l'invasion de la musique profane, ou comme si elle y était déjà entrée, ils prescrivaient au clergé d'Armorique d'avoir une manière de chanter uniforme[2].

Gildas, en s'élevant contre les prêtres qui prennent plaisir à écouter les vociférations de ces poëtes populaires, colporteurs de fables et de bruits ridicules, plutôt que de venir entendre, de la bouche des enfants du Christ, de suaves et saintes mélodies[3], non-seulement confirme l'autorité de Taliésin, lorsque le barde appelle les ménestrels des conteurs de nouvelles, mais encore nous révèle dans la poésie armoricaine du sixième siècle un troisième genre, non plus

[1] Ubi amatoria cantantur. (*Conc. Ven.*, ap. D. Morice. *Histoire de Bretagne* pr., . I, p. 184.)

[2] Ut intra provinciam, psallendi una sit consuetudo. (*Ibidem*, p. 184.)

[3] Præconum ore ritu bacchantium concrepante..... ad ludicra et ineptas sæcularium fabulas strenuos et intentos... Canora Christi, tyronum voce suaviter modulante. (Gildas, *Epist.*, p. 13 et 22, ap. Gale)

l'œuvre des bardes ou des ménestrels profanes, mais des poëtes ecclésiastiques.

A ce dernier genre appartenaient ces hymnes que chantaient sous leurs voiles, dans la traversée, les exilés de l'île de Bretagne en Armorique; les poëmes religieux de saint Sulio; les cantiques que la mère de saint Hervé enseignait à son fils, comme ceux qu'il composa lui-même et qui le firent choisir pour patron par les poëtes de son pays; et enfin, ces légendes rimées, en l'honneur des saints, que répétait le peuple dans les cathédrales peu d'années après leur mort[1].

Les Bretons armoricains avaient donc, au sixième siècle, une littérature contenant trois genres très-distincts de poésie populaire, à savoir : des chants mythologiques, héroïques et historiques; des chants de fêtes et d'amour; des chants religieux et des vies de saints rimées.

IV

La poésie populaire, dans tous les temps et chez tous les peuples, dès sa naissance, atteint son complet développement. Comme la langue et avec la langue du peuple, elle peut mourir, mais ne change pas de nature. Nous pensons donc qu'on s'égarerait en y cherchant les traces d'un progrès semblable à celui qui règne dans la poésie écrite et artificielle. Elle est complète par cela même qu'elle existe, et il faut la juger comme un tout homogène pour en avoir une idée juste. Les remarques que nous allons soumettre au lecteur seront donc générales, et pourront con-

[1] *Vita sancti Dubricii*, ap. Joh. Price, *Hist. Brit.*, p. 127.

venir indifféremment à toutes les époques de l'histoire de la poésie bretonne, depuis les temps les plus reculés. Nous verrons plus tard, en descendant le courant des âges, quelles nuances particulières lui ont données les événements, les mœurs et les temps.

Le principe de toute poésie populaire, c'est l'âme humaine dans son ignorance, dans sa bonne foi, dans sa candeur native; l'âme, « non sophistiquée, dit Montagne, et sans cognoissance d'aulcune science ni mesme descripture[1]; » et cependant, pressée par un besoin instinctif de confier à quelque monument traditionnel le souvenir des événements qui surviennent, les émotions qu'elle éprouve, les dogmes religieux ou les aventures des héros.

De ce principe découle une vérité admise par les juges les plus compétents en fait de poésie orale, et qui doit servir de base à tout ce qui suivra, savoir, que les poëtes vraiment populaires sont, en général, contemporains de l'événement, du sentiment, ou de la tradition ou croyance religieuse dont ils sont l'organe, et que, par conséquent, pour trouver la date de leurs œuvres, il faut chercher à quelle époque appartiennent soit les événements et les personnages qu'ils mentionnent, soit les sentiments qu'ils expriment, soit les opinions ou traditions pieuses qu'ils consacrent[2].

Le jugement de la critique s'appuie sur le témoignage des poëtes populaires eux-mêmes :

« Comme je ne sais point lire, dit un chanteur grec, pour

[1] *Essais*, liv. I, c. LIV 54.

[2] Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Introduction, passim; J. J. Ampère, *Histoire littéraire de la France*, t. I, p. 21; Grimm, *Deutsche Haus und Kindermarchen*. Introduction, passim, et *Deutsche Mythol.*, 1844, t. I, p. 408 et 416; Lüs, *Edda*, p. 61; Ferdinand Wolf, *Uber die Lais*, p. 559; Adolf Wolf, *Volkslieder aus Venetien*. M. Nigra est venu joindre son autorité à celle de ces maîtres : « La poesia storica, popolare e tradizionale, è coeva, nelle sue origini, al fatto per essa descritto. » (*Canzoni popolari del Piemonte. Rivista contemporanea*. Genn., 1858, p. 51.)

ne point oublier cette histoire, j'en ai fait une chanson, afin d'en conserver le souvenir[1]. »

« Celui qui vous chante cette chanson, dit l'auteur de la *Bataille de Morat*, peut maintenant se nommer; il a été lui-même témoin de ce qu'il raconte: il s'appelle Jean Ower[2]. »

Cette vérité s'applique, dans sa généralité, aux trois genres de compositions populaires de la Bretagne précédemment indiqués; les écrivains du moyen âge la reconnaissaient comme nous aujourd'hui :

« Les Bretons, disait Marie de France, au treizième siècle, ont coutume de faire des lais[3] sur les aventures qui ont lieu pour qu'on ne les oublie pas; j'en ai rimé quelques-uns en français[4]. »

Les auteurs anonymes des lais de l'Épine[5] et d'Havelok[6], tiennent le même langage.

Leur témoignage sur l'usage breton de mettre en chanson les événements contemporains, reçoit une force nouvelle de l'examen de la poésie bretonne.

Le poëte qui a célébré la victoire du héros Lez-Breiz (le Morvan de l'histoire), sur les Franks, termine de la sorte une des parties de son poëme national :

« Ce chant a été composé pour garder le souvenir du com-

[1] Histoire de Georges Katoverga, *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. II.

[2] X. Marmier, *Chants de guerre de la Suisse*. (*Revue des Deux Mondes*, 4e série p. 215, 1836.)

[3] *Lais*, en irlandais *chanson*, en gallois *son*, *voix* et *chant*, en breton *son lugubre* (V. Bostrenen, *Dict.*, t. I, p. 251.) Il n'est plus en usage que dans ce dernier sens, mais il a dû exprimer l'idée d'une *ballade élégiaque*, à en juger par le morceau que nous possédons, et auquel Marie de France donnait ce nom.

[4] *Lai d'Equitan, sire de Nantes*. Marie de France. (Ap. Roquefort, t. I, p. 114 et prologue, p. 44.)

[5] De l'aventure que dit ai,
Li Breton en firent un Lai. (*Ibid.*, p. 580.)

[6] Li ancien, por remenbrance,
Firent un Lai de sa victoire,
Et que touz jors en soit mémoire...
Un Lai en firent li Breton.
(*Lai d'Havelok et d'Argentille*, manuscript. reg. n° 7595.)

bat : qu'il soit répété par les hommes de la Bretagne, en l'honneur du bon seigneur Lez-Breiz : qu'il soit longtemps chanté au loin à la ronde pour réjouir tous ceux du pays »

Voici maintenant le début de la ballade du *Rossignol*, que Marie de France a arrangée, et dont je publie l'original : « La jeune épouse de Saint-Malo pleurait *hier* à sa fenêtre. »

Cette précision de date se retrouve au commencement ou dans l'épilogue d'un grand nombre d'autres pièces : « Je frémis de tous mes membres, dit l'auteur des *Trois moines rouges;* je frémis de douleur en voyant les malheurs qui frappent la terre, en voyant l'événement qui vient d'avoir lieu près de la ville de Quimper. »

« Moi qui ai composé cette chanson, nous fait observer à son tour l'auteur de *Geneviève de Rustéfan*, j'ai vu le prêtre dont je parle, qui est maintenant recteur de la paroisse, pleurer bien souvent près de la tombe de Geneviève. »

« Le vingt-septième jour du mois de février de l'année 1486, pendant les jours gras, dit le chantre du *Carnaval de Rospor-den*, est arrivé un grand malheur dans cette ville. »

« En cette année-ci, 1693, répète mot à mot un autre chanteur, est arrivé un grand malheur dans la ville de Lannion. »

Il me serait facile de multiplier les exemples, en les empruntant à des pièces qui se rapportent sans contestation aux événements des trois derniers siècles.

Les chansons d'amour portent aussi invariablement la date du sentiment qu'elles expriment.

Un jeune homme, trahi par sa *douce* et chantant sa rupture avec elle, se plaint de ne pas savoir écrire et d'être ainsi arrêté dans son poétique essor :

« Si je savais, s'écrie-t-il, lire et écrire ainsi que je sais rimer, comme je ferais vite une chanson ! »

Les cantiques, expression d'une croyance ou d'un sentiment religieux, et les légendes, récit des aventures d'un saint per-

sonnage, n'ont pu de même naître que sous l'empire des opinions ou des traditions dont on les a faits dépositaires.

Il serait puéril d'essayer de le démontrer à l'égard des premiers. Quant aux vies de saints, comme ceux qui les riment savent lire et écrire, et ont pu ne pas les emprunter à la tradition orale, il nous semble nécessaire d'insister : la légende de saint Efflamm nous offre un argument sans réplique.

En terminant le récit des aventures du saint et de sa fiancée, l'hagiographe populaire ajoute :

« Afin que vous n'oubliiez pas ces choses qui n'ont encore été consignées en aucun livre, nous les avons tournées en vers pour qu'elle soient chantées dans les églises. »

C'est dire assez que l'actualité et la bonne foi sont deux qualités inhérentes au vrai chant populaire. Le poëte de la nature chante ce qu'il a vu ou ce qu'on lui a rapporté, ce que tout le monde sait comme lui; il n'a d'autre mérite que celui du choix des matériaux et de la forme poétique. Son but est toujours de rendre la réalité; car les hommes très-près de la nature, selon la remarque de Chateaubriand, se contentent dans leurs chansons de peindre exactement ce qu'ils voient; l'artiste, au contraire, cherche l'idéal; l'un copie, l'autre crée; l'un poursuit le vrai, l'autre la chimère; l'un ne sait pas mentir et doit à ses naïvetés des grâces par quoi ses œuvres se comparent à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme l'a si bien dit Montaigne[1]; l'autre se plaît à feindre et réussit par la fiction.

Cette opinion est aussi celle des frères Grimm. Nous pouvons affirmer, observent-ils, que nous n'avons pu parvenir à découvrir un seul mensonge dans les chants du peuple[2]. Aussi, quand un paysan breton veut louer une œuvre de ce genre, il ne dit pas : *C'est beau;* il dit : *C'est vrai.*

[1] *Essais*, liv. I, c. LIV.
[2] *De.tsche Haus und Kindermarchen*, Introd., 2e éd. Berlin, 1819.

Mais un examen détaillé de la poésie populaire de Bretagne, dans son état actuel, infaillible garant de son état passé, jettera un plus grand jour sur la question. Voyons donc quel est aujourd'hui le mobile de cette poésie, eu égard à ses trois genres littéraires, et quels en sont les auteurs.

Et d'abord, à qui s'adresse-t-elle? — A tous ceux qui parlent breton, au petit peuple des villes, aux habitants des bourgs, des villages et des campagnes, à la masse de la population bretonne, à douze cent mille individus sans culture, sans autre science que l'instruction orale qu'ils reçoivent du clergé, et sans autres biens que le trésor de chants et de traditions qu'ils amassent depuis des siècles; gens avides d'émotions et de nouvelles, pleins d'imagination, de mémoire et de besoin de connaître, qui vont demander aux chanteurs leurs plaisirs intellectuels de chaque jour.

Chroniqueur et nouvelliste, romancier, légendaire, lyrique sacré, le poëte est tout pour eux.

Le rôle de chroniqueur est celui qu'il joue le plus habituellement. Tout événement, de quelque nature qu'il soit, pour peu qu'il soit récent, et qu'il ait causé une certaine rumeur, lui fournit la matière d'un chant; si le poëte est en renom, et si l'événement est propre à faire honneur à une famille, cette famille vient souvent le trouver pour le prier de composer un chant qu'elle paye généreusement : j'en ai eu maintes fois la preuve. C'est la foule qui lui indique les sujets qu'il doit traiter; ce sont les goûts, les instincts, les passions de la foule qu'il suit; il exprime ses idées, il traduit son opinion, il s'identifie complétement avec elle. Ceci est d'ailleurs, pour les chants du poëte, et par contre-coup pour sa réputation, une question de vie ou de mort; le peuple est juge et partie, il faut lui plaire à tout prix. Si le chanteur s'avisait de traiter un sujet d'une époque reculée, un sujet étranger aux idées, aux mœurs et aux habitudes actuelles, de prendre pour héros de

ses poëmes des personnages avec lesquels le public ne serait pas déjà familiarisé, que la génération nouvelle, ou du moins la génération qui s'en va, ne connaîtrait pas; s'il lui prenait envie de rimer des aventures qui n'offriraient point à la foule un intérêt récent, croit-on que son œuvre aurait du succès, qu'elle se graverait dans les esprits, en un mot, qu'elle deviendrait populaire et traditionnelle? Mille fois non!

Du reste, il n'est très-souvent que le guide d'une réunion en verve. Quelqu'un arrive à la veillée et raconte un fait qui vient de se passer : on en cause; un second visiteur se présente avec de nouveaux détails, les esprits s'échauffent; survient un troisième qui porte l'émotion à son comble, et tout le monde de s'écrier : « Faisons une chanson! » Le poëte en renom est naturellement engagé à donner le *ton* et à commencer; il se fait d'abord prier (c'est l'usage), puis il entonne : tous répètent après lui la strophe improvisée; son voisin continue la chanson : on répète encore : un troisième poursuit, avec répétition nouvelle de la part des auditeurs; un quatrième se pique d'honneur; chacun des veilleurs, à tour de rôle, fait sa strophe; et la pièce, œuvre de tous, répétée par tous, et aussitôt retenue que composée, vole, dès le lendemain, de paroisse en paroisse, sur l'aile du refrain, de veillée en veillée. La plupart des ballades se composent ainsi en collaboration : j'ai assisté plus d'une fois à leur naissance. Cette manière d'improviser a un nom dans la langue bretonne, on l'appelle *diskan* (répétition), et les chanteurs *diskanerien;* souvent elle est excitée par la danse; jamais il ne viendrait à l'esprit de personne de proposer de mettre en chanson le récit d'un événement qui ne serait pas nouveau. Ainsi, la popularité d'un chant dépend des racines plus ou moins profondes que l'événement, le sentiment ou la croyance qui en est le sujet, a jetées dans les esprits, avant qu'on s'en soit emparé pour les chanter. « On ne crée pas plus un morceau de poésiepopu-

laire, disent excellemment les frères Grimm, et surtout on ne le fixe pas plus dans la mémoire de tout un peuple, qu'on ne crée *a priori*, et qu'on ne fait parler une langue à une nation entière. Tenter d'improviser en pareil cas, est une entreprise extravagante, dans laquelle il faut désespérer de réussir. L'homme qui veut faire isolément de la poésie populaire, en tirer de son propre fonds, échoue habituellement, on pourrait presque dire inévitablement, dans la tâche qu'il s'est proposée. »

Un chant existe depuis longtemps, parce qu'il s'est trouvé, au moment où il est né, dans les conditions les plus favorables à une longue existence. Dans les mêmes conditions d'être, un autre jouira du même privilége, mais il ne pourra s'en passer. Réflexion naïve à force d'être juste.

Les chants populaires ressemblent à ces plantes délicates qui ne se couronnent de fleurs que lorsqu'elles ont été semées dans un terrain préparé d'avance.

Quoique les gens du peuple, en Basse-Bretagne, soient généralement doués d'un esprit poétique assez remarquable, et qu'on puisse attribuer indifféremment leurs chansons à la masse, sans distinction de sexe, d'âge ou d'état ; cependant, il est certains individus qui passent pour leurs auteurs : ce sont les meuniers, les tailleurs, les *pillaouers* ou chiffonniers, les mendiants, et ces poëtes ambulants qui ont retenu le nom usurpé, incompris désormais, hélas! et bien déchu, de *barz* (barde).

Personne, excepté les *kloer*, que Taliésin appelait *kler*, et les prêtres, dont nous parlerons tout à l'heure, ne se trouve dans une position aussi favorable au développement des facultés poétiques ; personne n'est mieux fait pour jouer le rôle de chroniqueur et de nouvelliste populaire. Leur vie errante, l'exaltation de leur esprit, qui en est la suite naturelle, leurs loisirs, tout les sert merveilleusement.

La seule différence qu'il y ait entre l'existence du meunier

et celle des autres chanteurs de ballades, c'est qu'il rentre chaque soir au moulin; comme eux, du reste, il fait le tour du pays; il traverse les villes, les bourgs, les villages; il entre à la ferme et au manoir, il visite le pauvre et le riche; il se trouve aux foires et aux marchés, il apprend les nouvelles, il les rime et les chante en cheminant; et sa chanson, répétée par les mendiants, les porte bientôt d'un bout de la Bretagne à l'autre.

En effet, les mendiants, en cela semblables aux anciens rapsodes et aux jongleurs, colportent et répètent plus souvent les chansons des autres qu'ils n'en composent eux-mêmes. Il est très-remarquable que, méprisés ailleurs et le rebut de la société, ces gens soient honorés en Bretagne, et presque l'objet d'un culte affectueux; cette commisération toute chrétienne emploie les formes les plus naïves et les plus tendres dans les dénominations qu'elle leur donne; on les appelle : *bons pauvres, chers pauvres, pauvrets, pauvres chéris,* ou simplement *chéris;* quelquefois on les désigne sous le nom d'*amis* ou de *frères du bon Dieu.* Nulle part le mendiant n'est rebuté; il est toujours sûr de trouver un asile et du pain partout, dans le manoir comme dans la chaumière. Dès qu'on l'a entendu réciter ses prières à la porte, ou dès que la voix de son chien a annoncé sa présence (car il est souvent aveugle et n'a généralement d'autre guide qu'un chien), on va au-devant de lui, on l'introduit dans la maison, on se hâte de le débarrasser de sa besace et de son bâton, on le fait asseoir au coin du feu, dans le fauteuil même du chef de famille, et prendre quelque nourriture. Après s'être reposé, il chante à son hôte une chanson nouvelle, et ne le quitte jamais que le front joyeux et la besace plus lourde. Aux noces, on le trouve à la place d'honneur au banquet des pauvres, où il célèbre l'épousée qui le sert elle-même à table

Le *barz* occupe dans l'ordre (qu'on me passe cette expres-

sion ambitieuse), un rang plus élevé que les autres chanteurs, il représente assez bien, avec le poëte mendiant, mais moins en laid, il faut en convenir, ces gueux et ces ménestrels vagabonds, ombres des bardes primitifs, à qui Taliésin donnait l'injurieux sobriquet de bardes dégénérés, et auxquels il faisait un crime de vivre sans travail et sans gîte, de servir d'échos à la voix publique, de débiter les nouvelles en vogue parmi le peuple et de courir les fêtes et les assemblées. Aucun des reproches qu'il leur adresse ne serait déplacé dans un sermon des missionnaires bretons; nous en avons entendu plus d'un tenir, à l'égard des chanteurs populaires, un langage peu différent de celui du satirique cambrien.

On pourrait démêler encore, dans les traits des *barz* ambulants, quelques rayons perdus de la splendeur des anciens bardes. Comme eux ils célèbrent les actions et les faits dignes de mémoire; ils dispensent avec impartialité, à tous, aux grands et aux petits, le blâme et la louange; comme eux ils sont poëtes et musiciens; dans mon enfance, ils essayaient de relever le mérite de leurs chants, en les accompagnant des sons très-peu harmonieux d'un instrument de musique à trois cordes, nommé rébek, que l'on touchait avec un archet, et qui n'était autre que la rote des bardes gallois et bretons du sixième siècle[1].

On sait que ceux de ces poëtes qui étaient aveugles faisaient usage de certaines petites baguettes ou tailles, dont les coches, disposées d'une façon particulière, leur tenaient lieu de caractères, et fixaient dans leur mémoire les chants qu'ils voulaient y graver. Cette espèce de mnémonique s'appelait en Galles l'alphabet des bardes[2]; plusieurs aveugles s'en servent encore

[1] Chrota britanna. (*Venant. Fortunat.*, lib. VII, p. 170.) Marie de France la dit aussi populaire que la harpe :

> Fu Gugemer le lai trovez
> Que hom dist en harpe è en rote. (*Poësies*, t. I, p. 115.)

[2] Coelbren y Beirdd. (Jones, *Musical and poetical Remains*, t. III, p. 4.)

aujourd'hui en Basse-Bretagne pour se rappeler le thème et les diverses parties de leurs ballades.

On sait aussi qu'il était défendu aux bardes cambriens, par leurs propres lois, de s'introduire dans les maisons sans en avoir préalablement obtenu la permission, et qu'ils la demandaient en chantant à la porte[1]. C'est un usage auquel les chanteurs bretons ne manquent jamais de se conformer; leur salut habituel est : « Dieu vous bénisse, gens de cette maison! Dieu vous bénisse, petits et grands! » Ils n'entrent que lorsqu'on leur a répondu : « Dieu vous bénisse aussi, voyageur, qui que vous soyez. » Si on tarde à leur répondre d'entrer, ils doivent passer leur chemin.

Enfin, comme les anciens bardes domestiques chez les Gallois[2], ils sont l'ornement de toutes les fêtes populaires, ils s'assoient et chantent à la table des fermiers, ils figurent dans les mariages du peuple, ils fiancent les futurs époux en vertu de leur art, selon d'antiques et invariables rites, même avant que la cérémonie religieuse ait eu lieu. Ils ont leur part dans les présents de noces. Ils jouissent d'une grande liberté de parole, d'une certaine autorité morale, d'un certain empire sur les esprits; ils sont aimés, recherchés, honorés, presque autant que l'étaient ceux dont ils mènent à peu près la vie, dans une sphère moins élevée.

De l'histoire sérieuse à la chronique légère, de la chronique au roman d'amour, et de celui-ci au simple récit d'une intrigue amoureuse, ou seulement à l'effusion d'un sentiment vif et personnel, la transition est facile. Nous devons même dire que les chants historiques dont le thème est un événement public ou privé peu important, et les chants domestiques qui offrent quelques traits piquants par leur actualité, rentrent souvent les uns dans les autres.

[1] Pennant, *Tour in Wales*, t. I, p. 459 et seq

[2] Myvyrian, t. II, p. 537.

En ce cas, les derniers sont encore l'œuvre des meuniers, ou, le plus souvent, des tailleurs. Le caractère particulier du tailleur est la causticité et la raillerie; « son oreille est longue, dit le proverbe breton, son œil nuit et jour ouvert, et sa langue aiguë. » Rien ne lui échappe : il chansonne impartialement tout le monde, disant en vers ce qu'il ne pourrait dire en prose. Cela le fait souvent comparer au barbier breton qui, ayant découvert un jour que son maître avait des oreilles de cheval, comme le roi Midas, alla couper, sur la grève, un roseau dont il fit une flûte, pour répandre en tout lieu la nouvelle. Les chants du tailleur sont souvent des satires lors même qu'elles semblent l'être moins. Toute leur valeur, comme celle des ballades, dépend de leur actualité. Le tailleur est au courant de toutes les intrigues secrètes. Il surprend parfois les amours au coin des bois, le soir en revenant chez lui, et se donne le malin plaisir d'en effeuiller la fleur.

On en peut dire autant du meunier et du pillaouer; ils mériteraient donc assez le reproche que Taliésin adressait à certains chanteurs populaires de son temps : toutefois, s'ils raillent la conduite du prochain, on peut leur rendre cette justice qu'ils ne calomnient jamais.

Les chansons d'amour, quand elles n'ont pas pour auteurs les jeunes filles mêmes qui ont aimé, sont en général l'œuvre des *kloer*, qui y figurent aussi le plus souvent comme acteurs et comme poëtes. Cette poésie intime, personnelle et sentimentale, forme dans la littérature populaire de Bretagne une branche très-distincte et non moins curieuse, sinon aussi importante, que la branche purement historique.

On donne aujourd'hui le nom de *kloer* (au singulier *kloarek*) aux jeunes gens qui font leurs études pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il correspond exactement au gallois *kler*, qui avait très-anciennement une des significations du latin *clerus* dans la basse latinité, et du français *clerc d'école*, dans les vieilles

chansons. Nous avons vu que déjà du temps de Taliésin, il se prenait, comme de nos jours, dans le sens de ménestrel, de barde d'un rang inférieur, d'écolier-poëte.

Les kloer bretons appartiennent en général à la classe des paysans et quelquefois du petit peuple des villes et des bourgades : les anciens siéges épiscopaux de Tréguier et de Léon, et ceux de Quimper et de Vannes, sont les villes qui en réunissent le plus ; ils y arrivent par bandes, du fond des campagnes, avec leur costume national, leurs longs cheveux, leur langue et leur naïveté rustique. La plupart n'ont guère moins de dix-huit à vingt ans. Ils vivent ensemble dans les faubourgs ; le même galetas leur sert de chambre à coucher, de cuisine, de réfectoire et de salle d'étude. C'est une existence bien différente de celle qu'ils menaient dans les champs ; une révolution complète ne tarde pas à s'opérer en eux ; à mesure que leur corps s'énerve et que leurs mains blanchissent, leur intelligence se développe, leur imagination prend l'essor. L'été et les vacances les ramènent au village ; c'est « la saison, dit un poëte breton, où les fleurs s'ouvrent avec le cœur des jeunes gens. » Comment le leur resterait-il fermé ? On ne parle autour d'eux que de fêtes, de plaisirs : s'ils se promènent dans la campagne, pour étudier plus librement, ils sont distraits par les rires joyeux de fringantes jeunes filles aux costumes coquets, qui passent avec leurs galants pour aller à quelque Aire Neuve ; s'ils restent prudemment au village, le verger où ils cherchent l'ombre et la solitude n'est pas moins tentateur : la branche de plus d'un pommier fait briller à leurs yeux de ces vertes *pommes d'amour* enveloppées d'un papier indiscret auquel les ciseaux d'un jeune homme ont confié un nom chéri, en laissant au soleil le soin de le graver sur le fruit en caractères de feu. Partout des écueils ; aussi, rarement les kloer reviennent à la ville sans y rapporter le germe d'une première passion. Avec elle s'élève dans leur âme un

grand orage; un combat s'y livre entre Dieu et l'amour; parfois l'amour est le plus fort. L'oisiveté, la réflexion, l'idée d'un bonheur prochain qu'on pourrait cueillir, le contraste de la gêne, des privations, de la servitude présente avec la liberté des bois, l'isolement, le mal du pays, les regrets, contribuent à développer ce sentiment qui n'existait qu'en germe. Un souvenir, un mot, un air qu'on se rappelle : que sais-je? parfois le son d'un instrument sauvage qui s'éveille au fond du vallon, le font éclater tout à coup; alors l'écolier jette au feu ses livres de classe, maudit la ville et le collége, renonce à l'état ecclésiastique, et revient au village.

Mais, le plus souvent, Dieu l'emporte. En tout cas, l'écolier-poëte a besoin de « soulager son cœur, » c'est son expression; ses confidences, il les fait à la muse; c'est elle qui reçoit ses premiers aveux, qui sourit à ses joies d'enfant, qui essuie ses larmes : naïves et mélancoliques existences qu'Emile Souvestre a peintes d'après nature en des pages charmantes.

Ce qu'on vient de lire fera comprendre pourquoi le vieux satirique que nous avons cité plus haut accuse les kloer de son temps de flatter les femmes par des chansons perfides, et de corrompre les jeunes filles.

Par un instinct naturel à tous les poëtes vraiment populaires, les kloer dont nous parlons n'écrivent jamais. On dirait qu'ils redoutent pour leurs œuvres le sort de ces chansons patoises que vendent, sous leur nom, dans les foires des villes, aux servantes et aux valets, les estimables libraires qui les fabriquent ou les refont. Les kloer préfèrent le siége rustique, mais solide, que leur élève dans son cœur l'habitant des campagnes, au piédestal qu'une publicité banale offre à ses courtisans; et ils ont raison. La mémoire de l'ouïe, comme l'appellent les anciens bardes, est, en effet, bien autrement tenace que la mémoire des lettres. Écrire et se faire imprimer serait pour les poëtes populaires renon-

cer à voir leurs chants appris par cœur et répétés de génération en génération.

Devenus prêtres, les kloer brûlent ce qu'ils ont adoré; ainsi Gildas oubliant, sous le froc du moine, que dans sa jeunesse il avait fait partie du corps des bardes, déclamait contre eux. Kloer, les poëtes populaires dédaignaient les chants des mendiants et des chanteurs nomades; prêtres, ils dédaignent les kloer et leur art, les mendiants et leurs chansons.

Et, cependant, ils tiennent aux uns comme aux autres par plus d'un lien encore. Ils empruntent aux kloer leurs effusions d'amour, et, en changeant l'objet, ils les font monter vers le ciel en cantiques pieux. Les sentiments qu'ils expriment étant toujours vivants dans les cœurs, leurs œuvres, en cela différentes des ballades et des chants domestiques, n'ont besoin, pour devenir populaires, que d'être faites dans une forme vulgaire qui les rende accessibles à l'intelligence et à la mémoire du peuple; elles se retiennent et se transmettent d'âge en âge, comme des prières. Il n'est donc possible de savoir la date de leur composition qu'en connaissant l'époque précise où vivaient leurs auteurs,

Quant aux histoires édifiantes qui sont le thème des légendes, c'est tout différent. Ces compositions rentrent dans le domaine des chants historiques, et elles n'ont de gage de vie et de popularité qu'autant qu'elles sont fondées sur un ensemble de traditions déjà répandues dans la foule.

Après avoir étudié les chants populaires de la Bretagne, quant à leur principe, montrons que, par leurs éléments constitutifs, leur forme et leur style, ils conviennent aux époques où vécurent les personnages qu'ils mentionnent, et où eurent cours les sentiments, les mœurs et les idées qu'ils nous font connaître.

V

On trouve parmi les chants qui forment ce recueil :

Des ballades dont les personnages ont existé dans l'intervalle qui s'étend depuis le cinquième siècle jusqu'à nos jours;

Des chansons qui se rapportent à des superstitions druidiques depuis très-longtemps incomprises; à des fêtes dont l'origine et les cérémonies se perdent dans la nuit des temps; à un ordre de choses qui a cessé d'être depuis le quinzième siècle; à des événements sans importance qui ont eu lieu à la même époque;

Enfin, des légendes de saints bretons des premiers siècles de l'ère chrétienne, et des cantiques qui se rattachent aux fêtes les plus anciennes du catholicisme, ou qui ont pour sujet quelques-unes de ses doctrines fondamentales.

Or, à quelle époque, si l'on ne tenait aucun compte des caractères d'actualité de la poésie populaire indiqués plus haut, devrait-on attribuer les ballades et les chants domestiques des Bretons, car nous ne parlons ni de leurs cantiques, dont les auteurs probables sont connus, ni des légendes auxquelles s'appliqueront nos réflexions sur les chants héroïques et historiques ?

Est-il vrai que ces poésies ne remontent pas au delà du seizième siècle, comme on l'a prétendu? Mais alors, autant vaut les croire toutes modernes, car il n'y a pas de raison pour qu'elles soient nées plutôt au seizième siècle qu'au quatorzième ou qu'au dix-neuvième. Est-ce que l'histoire d'Arthur, de Merlin, de Morvan, de Noménoë, d'Alain Barbe-Torte, ces héros bretons des vieux âges, était de nature à intéresser

beaucoup plus les auditeurs du temps de la duchesse Anne que les auditeurs d'aujourd'hui, lesquels aiment cent fois mieux entendre la dernière chanson nouvelle?

Est-ce que les malheurs d'un jeune Breton, prisonnier des hommes du Nord, ou ceux d'un autre guerrier, auxiliaire obscur de la conquête de l'Angleterre, expédition dont les paysans ne se doutaient pas plus au seizième siècle qu'à présent, pouvaient les toucher davantage?

Est-ce qu'Abailard et Héloïse, la dame de Faouet ou la dame de Beauvau, dont les maris partent pour la croisade, ou les Templiers, ou Jean le Conquérant, Jeanne de Montfort et tant d'autres sujets surannés étaient de nature à stimuler bien vivement la curiosité populaire au seizième siècle et à faire vivre le poëte?

On en peut dire autant des chansons domestiques. Si ces jeux-parties, qu'on chante en dansant autour des monuments celtiques, au solstice d'été, cérémonie qui rappelle d'une manière frappante celles qu'on célébrait à la même époque autour de monuments semblables, dans l'île de Bretagne, et dont les bardes gallois ont conservé le souvenir[1]; si ces drames nuptiaux, dont le style varie au gré du chanteur, mais dont le thème et la forme ne changent jamais; si des élégies amoureuses, composées par des malheureux attaqués de la lèpre, fléau dont il ne restait plus de traces en basse Bretagne à la fin du quinzième siècle; si tous ces chants datent du règne de la duchesse Anne, alors il faut croire que le druidisme florissait encore assez à cette époque en Armorique pour avoir pu y établir des fêtes et inspirer des hymnes; que les actes du concile de Vannes, qui mentionnent au cinquième siècle les cérémonies et les chansons d'amour des noces[2], sont

[1] Myvyrian, t. I, p. 60, 61. 74.

[2] Nuptiarum convivia... ubi amatoria cantantur, et motu corporum choris et saltibus efferuntur. (*Loco supra citato.*)

des titres apocryphes; que la lèpre désolait encore la Bretagne postérieurement à l'année 1500; ou bien que tous les auteurs des chants mentionnés sont des imposteurs du temps de la duchesse Anne, qui, par la force du génie, ont deviné l'histoire des siècles passés[1].

Mais, en supposant, nous dit-on, que les événements dont on vient de parler aient pu donner naissance à des chants quelconques, il est impossible que ces chants nous soient parvenus sans avoir éprouvé une transformation complète.

A cela nous n'avons qu'une réponse à faire : c'est que les allusions des chanteurs populaires, soit aux événements, soit aux personnages de leur temps, sont généralement justifiables, c'est que les aventures qu'ils attribuent à leurs héros sont vraies, ou du moins vraisemblables; c'est que les mœurs, les idées, les costumes qu'ils leur prêtent, sont naturels et conviennent à l'époque où se passent les faits mentionnés. Nous parlerons du style plus tard.

Ainsi, quand l'auteur de la ballade de Merlin nous le représente, tantôt comme un devin puissant, tantôt comme un barde malheureux qui fuit la compagnie des hommes, quoi de plus naturel? Merlin n'était-il pas surnommé *chef des enchanteurs?* n'a-t-il pas écrit un poëme sur ses malheurs et sur sa vie sauvage[2]? Quand le poëte fait allusion à un chef armoricain, qui donne à sa fille le pays de Léon en dot, ne retrouvons-nous pas une preuve de cette donation, avec le nom de la princesse, dans une charte du onzième siècle[3]? Quand il fait offrir, avec des pelleteries, des

[1] L'opinion que nous combattons ici fut d'abord celle de Raynouard. Mieux informé, il reconnut son erreur et prouva qu'il en était complétement revenu en publiant à ses propres frais un des plus anciens monuments écrits de la poésie bretonne: *le Mystère de sainte Nonne.*

[2] Myvyrian, t. I, p. 79.

[3] *Carta Alani Fergan.* ap. D. Morice, *Histoire de Bretagne,* preuves, t. I, col. 707. V., plus loin, *Merlin-Barde,* notes, p. 77.

colliers d'or aux chefs bretons nobles, par cette distinction, ne les place-t-il pas, à l'exemple du barde Aneurin[1], au-dessus des guerriers ordinaires?

Le poëte armoricain qui chante la vendange armée des Bretons sur le territoire des Franks n'est-il pas d'accord avec Grégoire de Tours, victime de leurs pillages? la *danse du glaive*, qu'il décrit, n'est-elle pas figurée sur des médailles celtiques récemment découvertes?

L'auteur de *l'Épouse du croisé* n'attache-t-il pas sur l'épaule de chaque chevalier cette croix rouge que les soldats bretons ne portèrent qu'à la première expédition?

Le barde ambulant à qui nous devons *la Fiancée de Satan*, ne nous apprend-il pas qu'il n'avait que douze ans quand eut lieu un enlèvement qu'il chante? Pour peindre d'un trait le ravisseur, ne le compare-t-il pas à un chef breton qu'il a connu et qui est mort en 1253? ne décrit-il pas l'armure d'un chevalier du treizième siècle comme les auteurs des poëmes de Lez-Breiz et de Nomenoé avaient précédemment décrit pièce à pièce des costumes guerriers du neuvième?

Le baron de Jauioz n'offre-t-il pas un certain vêtement en usage au treizième siècle[2] à la jeune Bretonne qu'il emmène en France? Quel poëte populaire autre qu'un contemporain aurait pu la vêtir ainsi? quel autre qu'un contemporain aurait pu savoir que du Guesclin avait la tête frisée comme un lion, que Jeanne de Montfort s'habillait de fer, comme Jeanne d'Arc, et que les vainqueurs de la bataille des Trente portaient à leur casque, au retour de cette joûte célèbre, des fleurs de genêt cueillies dans une *genetaie* que l'histoire du temps place précisément auprès du lieu du combat?

Il est inutile d'insister; la contemporanéité des auteurs res-

[1] Myvyrian, t. I, p. 4. Cf. mes *Bardes bretons du sixième siècle*. 2e édit., p. 275.

[2] *Pawish, paresca*, « Vestis species: mantellum sine penna, et sendato et fresa. » (Ducange, *Statuta Massiliensia*, ad ann. 1276.)

sort de la plupart des pièces héroïques ou historiques de ce recueil. Oui, leur première inspiration remonte à l'objet même qui a frappé les poëtes, et admettre que les chants relatifs aux événements des trois derniers siècles sont contemporains des sujets, c'est admettre implicitement le même fait pour ceux des époques antérieures. Qu'on prenne au hasard le premier venu, on y verra le siècle revivre avec le caractère et les couleurs qui lui sont propres.

Si le temps et la circulation ont rendu moins saillant le type de certaines médailles poétiques, si les traits sont plus vagues et les lignes moins accusées qu'à l'époque où elles furent frappées, la rude main des âges n'a pu effacer complétement l'empreinte primitive, toujours distincte et saisissable.

Quant aux chansons de fêtes et d'amour, quoiqu'il soit moins facile de déterminer leur date d'une manière précise, les sentiments qu'elles expriment n'ayant point d'âge, elles offrent néanmoins çà et là des caractères certains de contemporanéité.

Le *fils du lépreux* se sent mourir, consumé par le mal affreux qui n'a cessé qu'à la fin du quinzième siècle en Bretagne : tout le monde le fuit, et même celle qu'il aimait.

Le meunier qui chante ses amours aver la belle meunière de Pontaro parle, comme de son seigneur, du jeune baron Hévin de Kymerc'h, que la généalogie de cette maison fait vivre en 1420.

Les légendes rentrent, en partie, comme nous l'avons remarqué, dans la classe des chants historiques, et ce que nous disons des ballades leur est souvent applicable.

Dans la légende rimée de saint Efflamm, Arthur n'est pas invincible, il a besoin, pour ne pas périr, d'un secours miraculeux ; il n'a ni le costume, ni les mœurs empruntées que lui donneront les trouvères du moyen âge ; ce n'est pas encore le roi chevalier, c'est une sorte de Thésée aux prises avec des monstres. Le chef armoricain Gradlon est dépeint, dans la légende de saint Ronan, comme un monarque imprudent, témé-

raire, prompt à écouter les conseils dangereux; il condamne l'innocence. C'est l'homme tel qu'il appartient à l'histoire, et nullement le héros des poëmes chevaleresques, qui lui prêteront « un beau corps, un cœur franc, » et qui le surnommeront pour cette raison, « le Grand[1]. »

Cependant nous avons des monuments poétiques dont il est impossible de constater la date, au moins par les moyens précédemment indiqués; je veux parler des chants qui appartiennent à cette portion de toute poésie populaire qui traite du monde invisible et de ses habitants, dans leurs rapports avec les humains. Nous verrons bientôt si on peut parvenir à leur assigner une date probable, en recourant à d'autres moyens; mais il nous semble nécessaire d'étudier d'abord leurs mystérieux acteurs.

VI

Les principaux agents surnaturels de la poésie populaire de Bretagne sont les fées et les nains.

Le nom le plus commun des fées bretonnes est *Korrigan*, qu'on retrouve, bien qu'altéré par une bouche latine, sous celui de *Garrigenæ*, dans une des éditions de Pomponius Mela, et presque sans altération sous celui de *Koridgwen*, dans les poëmes des anciens bardes gallois. Chez l'écrivain latin, il désigne les neuf prêtresses ou sorcières armoricaines de Sein; chez les poëtes cambriens, la principale des neuf vierges qui gardent le bassin bardique.

Ce nom semble venir de *korr*, petit[2], diminutif *korrik*, et de *gwen* ou *gan*, génie[3].

[1] Gent ot le cors é franc le cuer,
Pur cou ot nom Graalent-muer.
(Roquefort, t. I, p. 487.)

[2] Arm. *kor.*; gall. *corr.*; féminin, *corres*; cornique *cor*; gaëlic *gearr* en grec *κόρος* (cf. *κουραί*, les nymphes, et *κούρητες*, lat. *curtus*, franç. *court*, autrefois *cort*.

[3] Il signifie encore *ingénieux* en breton, et s'y retrouve dans *gan*-az, astucieux,

Les korrigan prédisent l'avenir; elles savent l'art de guérir les maladies incurables au moyen de certains charmes qu'elles font connaître, dit-on, à leurs amis; protées ingénieux, elles prennent la forme de tel animal qu'il leur plaît; elles se transportent, en un clin d'œil, d'un bout du monde à l'autre. Tous les ans, au retour du printemps, elles célèbrent une grande fête de nuit. Une nappe, blanche comme la neige, est étendue sur le gazon, au bord d'une fontaine; elle se couvre d'elle-même des mets les plus exquis; au milieu brille une coupe de cristal qui répand une telle clarté qu'elle sert de flambeaux. A la fin du repas, cette coupe circule de main en main; elle renferme une liqueur merveilleuse, dont une seule goutte rendrait, assure-t-on, aussi savant que Dieu. Au moindre bruit humain tout s'évanouit.

C'est, en effet, près des fontaines que l'on rencontre le plus fréquemment les korrigan, surtout des fontaines qui avoisinent des dolmen; elles en sont restées les patronnes, dans les lieux solitaires d'où la sainte Vierge, qui passe pour leur plus grande ennemie, ne les a pas chassées. Les traditions bretonnes leur prêtent une grande passion pour la musique et de belles voix, mais elles ne les font point danser comme les traditions germaniques. Les chants populaires de tous les peuples les représentent souvent peignant leurs cheveux blonds, dont elles paraissent prendre un soin particulier. Leur taille est celle des autres fées européennes; elles n'ont pas plus de deux pieds de hauteur. Leur forme, admirablement proportionnée, est aussi aérienne, aussi délicate, aussi diaphane que celle de la guêpe : elles n'ont d'autre parure qu'un voile blanc qu'elles roulent en écharpe autour de leur corps. La nuit, leur beauté est dans tout son éclat; le jour, on voit qu'elles ont

dans gwazik-*gan* et Mor-gan, comme dans le nom gallois *Gwen*-dydd, en lat. du moyen âge *Ganieda*. (Cf. Canidia, genius, ganna, geniscus, geniciales feminæ.) Il correspond à l'*alp* germanique, d'où les *elfes* ou fées.

les cheveux blancs, les yeux rouges et le visage ridé : aussi ne se montrent-elles que la nuit et haïssent-elles la lumière. Tout en leur personne annonce des intelligences déchues. Les paysans bretons assurent que ce sont de grandes princesses qui, n'ayant pas voulu embrasser le christianisme quand les apôtres vinrent en Armorique, furent frappées de la malédiction de Dieu. Les Gallois voient en elles les âmes des druidesses condamnées à faire pénitence. Cette coïncidence est frappante.

Partout on les croit animées d'une haine violente contre le clergé et la religion, qui les a confondues avec les esprits de ténèbres, ce qui paraît les irriter beaucoup. La vue d'une soutane, le son des cloches les met en fuite. Les contes populaires de toute l'Europe tendraient, du reste, à confirmer la croyance ecclésiastique qui en a fait des génies malfaisants. En Bretagne, leur souffle est mortel; comme en Galles, en Irlande, en Écosse et en Prusse, elles jettent des sorts; quiconque a troublé l'eau de leur fontaine, ou les a surprises, soit peignant leurs cheveux, soit comptant leurs trésors auprès de leur dolmen (car elles y recèlent, dit-on, des mines d'or et de diamant), est presque toujours sûr de périr, particulièrement si c'est un samedi, jour consacré à la Vierge, qu'elles ont en horreur.

Presque toutes les traditions européennes leur attribuent aussi un penchant prononcé pour les enfants des hommes et les leur font voler. Cette croyance, comme toutes celles qui sont relatives aux fées, doit être fondée sur quelque événement réel; peut-être sur les habitudes bien connues des sorcières et des bohémiennes : aussi les fées sont-elles l'effroi de la paysanne des vallées de l'Oder, comme celui de la paysanne d'Armorique. Celle-ci met son nourrisson sous la protection de la sainte Vierge en lui passant au cou un chapelet ou un scapulaire, préservatif certain contre toute espèce d'êtres malfaisants. Les korrigan ne sont pas, au reste, les seuls génies qui

dérobent les enfants ; on en accuse également les Morgan ou esprits des eaux, aussi du sexe féminin : elles entraînent, dit-on, au fond des mers ou des étangs, dans leurs palais d'or et de cristal, ceux qui viennent, comme le jeune Hylas, jouer imprudemment près des eaux.

Leur but, en volant les enfants, est, disent les paysans, de régénérer leur race maudite. C'est aussi pour cette raison qu'elles aiment à s'unir aux hommes : pour y arriver elles violent toutes les lois de la pudeur [1] comme les prêtresses gauloises [2].

Les êtres qu'elles substituent parfois aux enfants des hommes sont pareillement de race naine et passent pour leur progéniture ; comme elles, ils portent les noms de *korr*, *korrik* et *korrigan*, qui s'appliquent aux deux sexes. On les appelle aussi *kornandon*, *gwazigan* et *duz* ou lutin. Ce dernier nom est celui du père de Merlin et d'une ancienne divinité adorée dans le comté d'York par les Bretons, qui la redoutaient fort, s'imaginant qu'elle pouvait surprendre les femmes dans leur sommeil.

La puissance des nains est la même que celle des fées, mais leur forme est très-différente. Loin d'être blancs et aériens, ils sont généralement noirs, velus, hideux et trapus ; leurs mains sont armées de griffes de chat et leurs pieds de cornes de bouc ; ils ont la face ridée, les cheveux crépus, les yeux creux et petits, mais brillants comme des escarboucles ; leur voix est sourde et cassée par l'âge. Ils portent toujours sur eux une large bourse en cuir qu'on dit pleine d'or, mais où ceux qui la dérobent ne trouvent que des crins sales, des poils et une paire de ciseaux. Ce sont les hôtes des dolmen ; ils passent pour les avoir bâtis ; la nuit, ils dansent alentour, au clair des étoiles, une ronde dont le refrain primitif était :

[1] V. le *Seigneur Nann et la Fée*, p. 43.
[2] Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. II, p. 93.

« Lundi, mardi, mercredi, » auquel ils ont ajouté par la suite : « jeudi et vendredi » ; mais ils se sont bien gardés d'aller jusqu'au samedi et surtout jusqu'au dimanche, jours néfastes pour eux comme pour les fées. Malheur au voyageur attardé qui passe ! il est entraîné dans le cercle et doit danser parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le mercredi est leur jour férié ; le premier mercredi de mai, leur fête annuelle ; ils la célèbrent avec de grandes réjouissances, par des chants, des danses et de la musique.

Les Bretons, comme les Gallois, les Irlandais et les montagnards de l'Écosse, les supposent faux monnayeurs et très-habiles forgerons. C'est au fond de leurs grottes de pierre qu'ils cachent leurs invisibles ateliers. Ce sont eux qui ont écrit ces caractères cabalistiques qu'on trouve gravés sur les parois de plusieurs monuments celtiques du Morbihan et particulièrement à Gawr-iniz, ou l'île du Géant : qui viendrait à bout de déchiffrer leur grimoire connaîtrait tous les lieux du pays où il y a des trésors cachés. Taliésin se vantait d'en avoir le secret[1].

Les nains sont sorciers, devins, prophètes, magiciens. Ils peuvent dire comme leur frère Alvis, de l'Edda : « J'ai été partout et je sais tout. » Les jeunes filles en ont grand'peur, et goûtent peu, quoiqu'elles ne soient plus aussi dangereuses qu'au siècle de Merlin, leurs privautés lutines. Le paysan, en général, les redoute pourtant moins que les fées : il les brave volontiers et s'en rit s'il fait jour, ou s'il a pris la précaution de s'asperger d'eau bénite ; il leur attribue la même haine qu'aux fées pour la religion ; mais cette haine prend une tournure plutôt malicieuse et comique que méchante. On dit, à ce sujet, qu'on les a surpris, au brun de nuit, commettant en rond et en se tenant par la main, avec mille éclats de rire diaboliques, certains actes moitié sérieux, moitié bouffons, mais toujours fort impies et cyniques... au pied des croix des carrefours.

[1] Myvyrian, t. I, p. 34.

Telle est, d'après la tradition actuelle, la physionomie des nains bretons; plusieurs des traits qu'elle présente leur sont communs avec les génies des autres peuples, particulièrement avec les Courétes et Carikines[1], dont le culte, importé sans doute par les navigateurs phéniciens, existait encore dans la Gaule et dans l'île de Bretagne, au troisième siècle de notre ère[2].

La mythologie phénicienne nous ramène donc à la mythologie celtique; les carikines et courètes de l'Asie, aux korrigan et korred bretons.

Les anciens bardes, en nous faisant connaître la déesse Keridgwen, l'associent à un personnage mystérieux qui a beaucoup d'affinité avec nos nains. Ils l'appellent Gwion, *l'esprit*, et le surnomment *le pygmée*[3]. Son existence se trouva liée d'une façon assez étrange à celle de la déesse. Comme il veillait au vase mystique qui contenait l'eau du génie de la divination et de la science, vase qui rappelle d'une manière frappante la coupe des Courètes[4], trois gouttes bouillantes lui étant tombées sur la main, il la porta à sa bouche, et soudain l'avenir et tous les mystères du monde se dévoilèrent à lui. La déesse irritée voulant le mettre à mort, il s'enfuit, et, pour lui échapper, il se changea tour à tour en lièvre, en poisson, en oiseau, tandis qu'elle-même devenait tour à tour levrette, loutre et épervier; mais le génie ayant eu l'inspiration fatale de se métamorphoser en grain de froment, la déesse, changée tout à coup en poule noire, le distingua de son œil perçant au milieu du monceau de blé où il s'était blotti, le saisit du bec, l'avala, et grosse aussitôt, elle mit au monde, au bout de neuf mois, un enfant charmant, qui s'appela Taliésin, nom com-

[1] Strabon, X, p. 466 et seq. 475.
[2] *Idem*, IV, p. 198, et Diodore de Sicile, IV, 56.
[3] Myvyrian, t. I, p. 17.
[4] Strabon, X, p. 472.

mun, à ce qu'il paraît, aux chefs des bardes et des devins bretons[1].

L'eau merveilleuse du vase magique est nommée par les bardes *l'eau de Gwion*[2]. L'île d'Alwion[3], ou de Gwion, dont on a fait Albion, et qu'un ancien poëte gallois appelle le pays de Mercure[4], paraît lui devoir son nom. Gwion a, en effet, beaucoup de rapport avec ce dieu[5]. On sait que l'Hermès celtique était la plus grande divinité des Bretons insulaires; qu'ils en avaient chez eux, au témoignage de César, une infinité d'idoles; qu'ils honoraient en lui l'inventeur des lettres, de la poésie, de la musique, de tous les arts; qu'ils l'invoquaient dans leurs voyages et lui attribuaient une grande influence sur le commerce et les marchés[6].

Un bas-relief antique, gravé par Montfaucon, le représente sous la figure d'un nain tenant une bourse à la main[7]. C'est précisément ainsi que les anciens bardes représentent Gwion; ils l'appellent même « le nain à la bourse[8]. »

Or, les nains d'Armorique, comme nous l'avons vu, ont aussi une bourse. Tous les autres attributs de Gwion et de l'Hermès gaulois, la science magique, poétique, cabalistique, alchimique, métallurgique, divinatoire, ils la possèdent, et leur jour de fête est le jour de Mercure. Il semblerait donc qu'il n'y eût aucun doute à avoir sur l'identité de ces person-

[1] Myvyrian, t. I, p. 17, 18, 36, 37.

[2] *Idem*, t. II, p. 17, 38, 175.

[3] *Sic* Eustates, et non Albion (*Commentar. in Dion.*, p. 563). *Sic* Agathemerus (*Géograph.*, II, c. IX). Le G disparaît dans les mots composés.

[4] Myvyrian, t. I, p. 158.

[5] Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer aussi le rapport qui existe entre ce Gwion et Gigon, dieu du commerce et inventeur des arts, chez les Phéniciens et les Tyriens. Dans les mystères des cabyres de Samothrace, tandis que la grande divinité travaille à l'œuvre du monde, il l'aide dans ses opérations magiques, comme Gwion aide Koridgwen. Sa taille et sa figure sont celles des Courètes : c'est lui qui conduit leurs danses.

[6] César, VI, c. XVII.

[7] Montfaucon, t. IV, p. 414.

[8] Myvyrian, t. III, p. 161.

nages; mais il y a mieux : les noms mêmes sous lesquels on les désigne sont équivalents; les habitants du pays de Galles appellent indifféremment « herbe de Cor et herbe de Gwion[1], » une plante médicinale particulièrement affectionnée des nains, et les Gaulois, d'après une inscription trouvée à Lyon, appelaient Corig (petit nain), le dieu qui présidait au commerce des Gaules, patronisait les bateliers de la Saône et de la Loire, les voituriers et les peseurs[2].

Nous ne pousserons pas plus loin cette digression; il nous suffisait de faire voir que les nains bretons, aussi bien que les fées bretonnes, se rattachent, par leur nom et leurs principaux attributs, à l'ancienne mythologie celtique.

C'est une des raisons pour lesquelles il est impossible, comme nous l'avons dit, de déterminer la date des chants dont ils sont le sujet. Mais si on ne peut les ranger par ordre chronologique, du moins peut-on les renfermer dans une certaine période, en étudiant les allusions qu'ils contiennent, et en recherchant à quelle époque elles se rapportent. Voyons donc si les quatre ballades mythologiques que nous publions, et qui forment un cycle de récits à part, datent du seizième siècle plutôt que de tout autre temps antérieur ou postérieur.

Le premier représente un seigneur appelé Nann, qui va à la chasse à cheval et armé d'une lance. Nous savons qu'on se servait de la lance et du javelot à la chasse, au moyen âge, en Bretagne ; mais qu'on en ait fait usage au seizième siècle, jusqu'ici nous n'avons pu en découvrir de preuve. D'ailleurs, M. Adolf Wolf a démontré par la comparaison que la donnée de la ballade remonte au berceau même des races indo-européennes, et est le prototype d'un récit qui s'est localisé en mille endroits[3].

[1] Owen's *Welsh Dict.*, t. I, p. 126, éd. de 1832.
[2] Pardessus, *Histoire du commerce.*
[3] *Volkslieder aus Venetien*, p. 61.

Le second, qui est relatif à la naissance de Merlin, offrant le germe évidemment développé par les romanciers du moyen âge, doit être mis hors de question. Il en doit être ainsi du troisième, vu qu'il est populaire à la fois en Galles, où on le trouve dès le douzième siècle, et en Bretagne, et qu'il présente d'ailleurs une forme rhythmique archaïque.

Reste le dernier qui montre les Bretons en état d'hostilité flagrante contre les Français et leur roi, hostilité qu'on ne dira pas, je suppose, avoir eu lieu au seizième siècle alors que le roi de France était duc de Bretagne.

Ces chants n'étant donc pas du seizième siècle, ne datent-ils point de plus haut? Cette question nous conduit à examiner si la forme des poésies populaires de la Bretagne s'accorde bien avec le fond d'événements, de mœurs et d'idées qu'ils présentent.

VII

Les poésies populaires de toutes les nations offrent des analogies frappantes; on dirait qu'elles sortent de la même bouche et qu'elles peuvent se chanter sur le même air : cela se conçoit ; elles sont l'image de la nature dont le type se trouve gravé au fond des mœurs de tous les peuples, et dont les procédés sont partout identiques ; j'aime mieux cette raison, aussi admise par M. Mila y Fontanas et par M. de Puymaigre, que le système celto-latin de M. Nigra, quelque séduisant qu'il soit.

Entre les ballades vraiment originales et non empruntées qu'on chante en Espagne et en Italie, en Servie, en Scandinavie, dans les États d'Allemagne, en Écosse et en Bretagne, je ne vois d'autre différence que celle du caractère des habitants de ces contrées.

La muse méridionale est fière, passionnée, impétueuse et lyrique; la muse servienne s'élève souvent à la hauteur de la poésie épique; les muses scandinave et danoise sont tragiques et guerrières; le génie de la muse germanique est, selon Ferdinand Wolf, celui de la tragédie bourgeoise la plus touchante et la plus pathétique; le trait distinctif de la ballade écossaise est la mélancolie la plus douce. Quant à la muse bretonne, elle me paraît unir parfois à la sensibilité de la poésie germanique, la grandeur épique des poëtes serviens et la tristesse singulière de la poésie écossaise. Mais ce qui la caractérise surtout, ce qui éclate d'une manière admirable dans les chants bretons, c'est cette charmante pudeur, si délicatement indiquée par M. Renan, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne [1].

La manière dont composent leurs auteurs est analogue à celle des autres compositeurs populaires. Le poëte, ou plutôt l'auteur dramatique, car chacune de ses œuvres est un drame, indique souvent, dès le début, le dénoûment, dans quelques vers qui servent de prologue; puis il dispose la scène, y place ses acteurs, et les laisse discourir et agir librement; point de réflexions, elles doivent ressortir de l'ensemble des discours et des aventures; rien d'inutile; tout se tient, tout s'enlace, tout marche droit au but. Toujours à l'écart, l'auteur n'intervient qu'en de très-rares occasions, soit dans le courant de la pièce, lorsque le sens l'exige impérieusement, soit à la fin, lorsque le drame en suspens hésite au moment d'atteindre le but.

Son allure brusque et sans transition est parfaitement naturelle; il raconte un événement que tout le monde a présent à l'esprit; inutile donc qu'il entre dans de longs détails;

[1] *La poésie des races celtiques, Essais*, p. 334.

il suffit qu'il signale les traits saillants, et qu'il les mette dans un jour tel qu'ils puissent frapper l'esprit et se graver dans l'âme. Quelquefois la nature l'inspire à rendre l'art jaloux ; mais le plus souvent, enfermé sans guide dans le dédale de la routine, il est impuissant à se faire à lui-même des ailes pour s'envoler.

Homère, lui seul, en sortit. Des régions banales de la poésie vulgaire il sut s'élever jusqu'aux sommets les plus sublimes de l'art ; mais encore est-il juste de remarquer qu'il est fort souvent monotone comme tous les poëtes populaires. Ainsi, que ses acteurs aient à parler ou à agir, il les met constamment en scène de la même manière. Il emploie mille fois la même forme, il répète mille fois le même vers entier. Ses hérauts rapportent littéralement les messages des chefs. Ses épithètes sont presque toutes tirées de la nature, et se reproduisent uniformément :. Minerve a des yeux bleus, Junon des yeux de génisse, les Grecs de belles cnémides; la mer est toujours verte, le ciel toujours profond, la terre toujours vaste.

Tous les poëtes populaires offrent les mêmes formes, la même allure, les mêmes épithètes naturelles, pour ainsi dire stéréotypées. Nous n'en citerons pas d'exemples, ce recueil en offrira un trop grand nombre. Nulle variété dans la combinaison des matériaux mis en œuvre ; la lyre rustique est un instrument incomplet. Le rébek breton n'avait que trois cordes, la guzla servienne n'en a qu'une.

La chanson de fête et d'amour n'est ni aussi rude, ni aussi négligée, ni aussi décousue que le chant historique. Quelquefois elle revêt la forme de l'ode anacréontique, le plus souvent celle de l'idylle ou de l'églogue. C'est le dialogue de la ballade roulant sur un thème d'amour, moins le prologue, le dénoûment et les notes incidentes. Ici le poëte est toujours en scène; il est acteur : ce sont le plus souvent les émotions, les craintes, les espérances, les tristesses, les mécomptes ou les joies de son cœur

qu'il tâche d'exprimer; il pense, réfléchit et conclut tout haut.

Le cantique emprunte son allure, sa forme et son tour, partie aux chansons d'amour, partie aux hymnes d'église ; la légende populaire, partie à la ballade et partie à la prose latine. La légende ne perd point complétement pour cela l'allure dramatique de la ballade; mais cette allure est moins brusque, plus réglée, plus grave, plus cléricale; elle ne va plus le galop, si j'ose le dire, elle va l'amble. L'auteur s'efface moins, il parle plus longtemps, il raisonne; parfois il moralise; le récit tend à dominer l'action, comme dans les œuvres artificielles du même genre, qu'on ne chante point, mais qu'on lit, et qui par cela même ne sont pas populaires.

Le chant marié à la parole est en effet l'expression de la seule poésie vraiment populaire. Son union avec la musique est si intime que si l'air d'une chanson vient à se perdre, les paroles se perdent également. Nous en avons fait mille fois l'expérience, mille fois nous avons vu le chanteur s'efforcer vainement de rappeler dans sa mémoire les mots du chant qu'il voulait nous faire connaître, et ne parvenir à les retrouver qu'en retrouvant la mélodie. Avec le berger de Virgile, il aurait pu dire, en renversant le vers du poëte : *Numeros memini, si verba tenerem?*

Quelquefois l'air et les paroles naissent simultanément; l'inventeur de la poésie, dans les traditions cambriennes, est aussi l'inventeur de la musique. D'ordinaire l'air est ancien.

Le rhythme est comme l'aile du poëte populaire ; le rhythme l'enlève et le soutient dans son essor. Il ne pourrait composer sans fredonner un air qui lui donne la mesure; tous, excepté peut-être les kloer et les prêtres, qui suivent pourtant une méthode semblable à celle des autres poëtes populaires, ignorent les règles de la versification : plusieurs me l'ont souvent avoué. Ils sentent instinctivement, disent-ils, qu'ils doivent se conformer au *ton*, sous peine de blesser l'oreille

et l'harmonie; se reposer quand il se repose, s'arreter quand il s'arrête; faire accorder ensemble certaines finales qui suivent certains repos, et que l'air leur indique; leur science ne va pas plus loin.

La prosodie bretonne est donc fondée sur le mètre et la rime. Les vers s'assemblent de manière à former des distiques ou des quatrains généralement de mesure égale. Ces vers ont trois, cinq, six, sept, huit, neuf, douze, et jusqu'à treize et quinze syllabes. Ceux de douze, comme en français, ont une césure au sixième pied; ceux de treize syllabes, tantôt au sixième, tantôt au septième; ceux de quinze, au huitième. Chaque hémistiche, chaque vers, chaque strophe, doit offrir un sens complet, et n'enjamber jamais sur l'hémistiche, le vers ou la strophe suivante. C'est bien le caractère rhythmique d'une poésie faite pour être entendue et retenue par cœur. Les rimes ne se croisent point comme dans la poésie écrite; au moins ne connaissons-nous aucun chant vraiment populaire où cela ait lieu En général elles satisfont l'oreille; quelquefois elles ne présentent qu'une simple assonance; on remarquera qu'elles sont d'autant plus riches que le sujet du chant appartient à une époque plus reculée.

Telle est aujourd'hui la prosodie bretonne; mais elle a eu d'autres traits qu'elle a perdus et dont plusieurs monuments qui nous restent portent des traces évidentes. Outre la rime, elle a employé l'allitération, c'est-à-dire l'accord harmonieux des consonnes entre elles dans un même vers [1]; outre des distiques et des quatrains, elle a eu des tercets, formes artificielles, essentiellement opposées au génie de la vraie poésie populaire et qu'elle tenait des anciens bardes.

[1] Homère ne l'a pas dédaigné toujours, et nous pourrions lui emprunter maint exemple (*Odyssée*, IV, v. 489; *Ibid.*, VII, v. 104, 116 et 117); en voici un tiré de l'ancienne poésie italienne :

> E brava breve in eterno notturno;
> A mortali amar tale spento è spinto;
> E capo corpi de una è diurno.

Déterminer l'époque à laquelle l'allitération proprement dite, qu'il ne faut par confondre avec le système de rimes symétriques intérieures des écrivains bretons du quatorzième siècle[1] a cessé d'être en usage en Bretagne, ne serait pas chose facile. Elle existe d'une manière assez régulière dans tout le chant mythologique de *l'Enfant supposé*, que sa grande popularité en Cambrie et en Armorique, nous a fait juger antérieur au dixième siècle. *La Prophétie de Gwenc'hlan, la Submersion de la ville d'Is, la Marche d'Arthur, le Vin des Gaulois* et *la Danse du glaive, la Peste d'Elliant, Alain le Renard*, mais surtout *le Druide et l'Enfant*, pièces dont le fonds appartient à la période savante de la poésie bretonne, sont également allitérées, en tout ou en partie. L'allitération jouait un grand rôle dans la prosodie des bardes gallois de cette époque. Comme la ballade du *Rossignol*, qui a été traduite en français au treizième siècle, n'est point allitérée; comme celle de *Bran*, qui est dans le même cas, et *l'Épouse du croisé*, ne le sont pas davantage, je suis porté à croire cette forme tombée en désuétude en Armorique au douzième siècle.

Le tercet ou la strophe de trois vers rimant ensemble, devait aussi ne plus exister à la même époque, car les trois dernières pièces que nous venons de citer n'en contiennent pas. Les druides paraissent s'en être servis pour transmettre leurs enseignements à leurs élèves; au moins les seules de leurs maximes qui nous soient parvenues sont-elles renfermées dans des tercets. Le judicieux et savant critique Édouard Lhuyd la suppose le plus ancien rhythme dont les Bretons aient jamais fait usage. Nous sommes complétement de son avis, et nous le trouvons justifié par les monuments archaïques de leur poésie. Il est très-remarquable, en effet, que ce soit précisément la forme de ceux que nous avons tout lieu de croire antérieurs au dixième siècle.

[1] Cf. *Le grand mystère de Jésus*, Introd., p. cj et *Sainte-Nonne*.

En supposant qu'on ait admis ce qui précède, on pourra encore nous faire l'objection suivante :

Les chants populaires de la Bretagne, s'il en est de diverses époques, doivent en porter le cachet dans le style ; or, ils ont tous, à cet égard, la même teinte uniforme, ils sont tous écrits dans l'idiome moderne.

Nous allons essayer de répondre à cette objection.

VIII

Il existe entre la langue dont se servent les poëtes populaires de la Bretagne et les chants qu'ils composent, un désaccord singulier. La poésie est très-riche et la langue très-pauvre. La langue suffit tout juste à rendre, sans avoir recours aux formes grammaticales et aux vocabulaires étrangers, les idées du peuple qui la parle. Mais on peut voir qu'elle n'a pas toujours été aussi dénuée ; ses haillons laissent briller parfois les fils d'or d'une splendeur passée.

Sans sortir de notre sujet nous indiquerons sommairement quelques-unes des pertes grammaticales qu'elle a subies ; nous en pouvons juger en comparant sa syntaxe à celle des autres nations celtiques.

Ainsi, elle n'a plus de passif régulier, à la différence du gallois ; pour l'obtenir, elle est réduite à recourir aux auxiliaires. Ses substantifs n'ont conservé que deux désinences, l'une pour le singulier et l'autre pour le pluriel. Ses déclinaisons n'ont plus de cas, comme en a toujours le gaëlic ; elle les remplace par des prépositions marquant le rapport des mots entre eux. Elle a perdu les préfixes ainsi que l'accord, en genre et en nombre, du nom avec l'adjectif, lequel ne varie plus sa terminaison, selon que le premier est du masculin ou du féminin, au sin-

gulier ou au pluriel; elle n'indique plus les genres que par le changement des consonnes initiales muables; elle ne met plus guère qu'au singulier les substantifs précédés des noms de nombre cardinaux; elle a perdu la faculté précieuse de créer des mots nouveaux, à la manière des Gallois, à l'aide de radicaux anciens et de combinaisons savantes; enfin, elle manque très-souvent de liaisons grammaticales.

Quant à son vocabulaire, s'il est évidemment peu riche, il offre toutefois infiniment moins d'expressions étrangères qu'on pourrait le croire, et le peu de mots qu'il a empruntés au français [1], comme ceux qu'il doit au latin et aux idiomes germaniques avec lesquels il a été en contact immédiat pendant plusieurs siècles, il les a modifiés selon son génie particulier, de manière à se les rendre propres. Cette observation avait frappé Fauriel, et dans son rapport au Comité historique des Monuments écrits, sur les *Chants populaires de la Bretagne*, il constata que « l'ancienne langue des Bretons y est conservée dans un état de pureté que l'on ne soupçonnait pas [2]. »

Augustin Thierry expliquait le fait en disant que « les pauvres et les paysans de la Bretagne ont tenu fidèlement à leur vieille langue nationale, et l'ont conservée à travers les siècles avec la ténacité de mémoire et de volonté qui est propre aux hommes de la race celtique. »

A la ténacité bretonne, comme première raison de la persistance de l'antique idiome à ce singulier degré de pureté, on en peut ajouter une autre tirée de l'histoire même de cet idiome. Le mépris qu'ont affecté pour lui les savants étrangers et même bretons de presque tous les siècles; son état d'isolement, l'oubli profond dont il a été enveloppé, ont opposé autant de barrières aux atteintes des novateurs;

[1] Il va sans dire que nous ne parlons ici que du breton tel qu'il existe dans la bouche du peuple des campagnes et dans les poésies populaires.

[2] Séance du 26 mai 1838. *Procès verbaux du Comité*, p. 27 et 28. Impr. imp., 1850.

n'ayant guère été cultivé, et n'ayant eu, depuis le sixième siècle au moins, ni orateurs, ni philosophes, ni académies, ni, en un mot, de littérature proprement dite, il est resté invariable, et, en quelque sorte, à l'état brut, dans la bouche du peuple et des chanteurs populaires. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il n'ait éprouvé aucune altération, quelques-uns de nos chants prouveraient le contraire. Les plus anciens par le sujet et par le rhythme offrent çà et là certaines formes grammaticales, certains mots que les Bretons du pays de Galles ont conservés, et qui sont, ou bien hors d'usage aujourd'hui en Armorique, ou pris dans une acception différente[1]. Ils contiennent surtout des idées, et

[1] Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus frappé : *Gre* (p. 2), impér. de *ori*, en gallois répondre.— *Edrec'hit* (ibid.), imp. de *edryc'h*, en gall. voir.— *Kellung* (p. 8), prés. de *Kyllyngu*, en gall. décocher. — *Morvarc'h* (p. 21), cheval de mer, en gall. *morfarch*. — *Morgezeg* (ibid.), chevaux marins, en gall, *morgesyg*. — *Ar Penn-lu*, (mal. imp. *Par cun lu* (p. 22); (recte, p. 50), le chef d'armée, en gall. anc. *penllu*. — ***Brenn*** (p. 55), roi, ***brenin***, prince (p. 485), en gall. ***brenin***, anc. *brenn*, Cf. Brennus. — *Paz arc'hant* (p. 57), monnaie, en gall. *arian bath*, en corn. *bat*.— *Ha glevaz-te?* (p. 39), as-tu entendu ? Cf. avec le début de l'anc. poëme gallois : *A glyweis-ti?*— *Arabadiat* (p. 40), faire des folies, en gall. *arabeddu*.— *Peli* (p. 41), manteau, en gall. *pali* (cf. *pallium*).— *Laouer* (ibid.), pleine, auj. *leur*, en gall. *lawr*. — *Gwell na* (45), mieux que, en gall. *gwell na*, auj. en breton *gwell eged*. — *Stourmeaz* (p. 48), champ de bataille. Cf. *meez ar stourm* (p. 127). — *Kad* (p. 48 et 125), combat, en gall. *cad*.— *Kadour* (p. 50), guerrier, gall. *cadwr*.— *Kadir* (p. 121), champ de bataille.— *Adan* (p. 50), dessous, gall. *odan*, breton mod. *dindan*. —*Ri* (ibid.), rang, en gall. nombre.—*Bre* (ibid.), montagne, gall. *bre*.—*Glan* (ibid.), souffle, âme, auj. *halan*. — *Rong* (ibid.), entre, gall. *rhwng*. — *Am* (ibid.), pour, gall. *am*.—*As* (ibid.), âne, auj. *azen*, gall. *as*. — *Mael* (ibid.), soldat, gall. *mael*.—*Ra freo*, qu'il s'agite, subj. du verbe gall. *ffroi*, auj. *ffrawddaniaw*.—*C'houaz* (ibid. à la rime), sueur, auj. *c'houez*, gall. *chwys*. — *Edi* (p. 55), est, auj. *edeo*, gall. *ydyw*. — *Laez-Roue* (p. 58), pour *Roue al laez*, le roi des hauteurs : var. plus moderne, *lez Doue*, la cour de Dieu. —*Dioyel* (p. 59), sans crainte, *sic* dans le *Catholicon*, dans le vocab. corn. et en gall. — *Kaen* (p. 61), brillant, gall. *caïn*, anc. gaël., *cain*. — *Gwarez* (ibid.), il aide, gall. *gwareiddiaw*, protéger, gaël. *corain*. — *Loufren* (p. 70), caméristе, en gall. *law-forwyn* (handmaid). — *Diskel* (p. 81), plat, gall. *dysgl*., anc. *dysgyl* (Cf. *discus*).—*Tarzian* (ibid.), bouclier, targe, auj. *tiren*, en gall. *tarian*.— *gwenneck* (ibid.) blanc, auj. *gwenn*, en gall. *gwynig*. — *Lerek* (ibid.), cuirasse, gall. *lurig*, gaël. *lurech* (Cf. *lorica*).—*Roue-marchosi* (p. 94), pour *marchosi ar roue*, forme mod., l'écurie du roi.— *Kadoret* (p. 96), intronisé, gall. anc. *cadeiriawg*. —*Lester* (ibid.), vaisseau, auj. *lestr*, gall. *lestr*.— *Gelen* (p. 101), ennemi, anc. gall. *gelyn*.— *Drouk-kinnig* (p. 115), tribut ; de *droug*, fâcheux, et de *kinnig*, en gall. et en breton offrande ; dans les Actes du neuvième siècle, *munus*.— *Maour* (p. 114, à la rime) et

parfois des strophes entières, que le peuple ne comprend pas, — je l'ai dit et je le maintiens, — qu'il dénature étrangement, et dont nous n'avons pu nous-même retrouver le sens probable et la rédaction primitive qu'à l'aide d'un instrument précieux, la philologie et la poésie comparées. La comparaison des chants bretons des temps barbares avec les textes cambriens des sixième et septième siècles, était en effet le seul moyen d'arriver à la solution d'une question très-délicate de philologie et d'histoire, l'âge des uns pouvant être déterminé par celui des autres, dont il existe des manuscrits du douzième siècle, et même du neuvième, ce qui nous reporte presque à la grande époque de la littérature bardique [1]. Or, si quelque portion de la poésie traditionnelle des Armoricains rappelle l'art, le tour, le vocabulaire et la grammaire des anciens bardes cambriens, c'est, de l'aveu de tous, celle qui a trait aux temps héroïques; et certes les analogies de mœurs, de croyances et de sentiments n'y contredisent pas.

Je pense donc que, loin de pouvoir rien arguer contre l'antiquité des chants bretons, de la teinte généralement moderne de leur style, on trouve un argument très-fort en faveur de cette antiquité même dans les traces d'archaïsme idiomatique non moins que dans la passion sauvage et l'accent farouche dont sont empreints six ou sept des premiers.

Il ne me reste plus qu'à examiner la question de savoir si les

vor pour *mor* (p. 125), auj. *meur*, gall. *mawr*, gaël *mar*. — *Tiern* (p. 115) chef, et *penn-tiern* (p. 484) dans les Actes du neuvième siècle, *mach-tiern*; en gall. *teyrn*, en gaël. *tigern*. — *Bis* (p. 116), jamais; auj. *biskouz*, gall. *byth*. — *Setlet-hu* (p. 118), voilà, forme arch. aujourd'hui *setu* et *chetu*. — *Adar*, (p. 127), à la rime, oiseaux, gall. *aderyn*, pl. *adar*. — *Mor-adar* (ibid.) oiseaux de mer, etc. (forme et mot inusités).

L'indication des tournures grammaticales archaïques demanderait plus de place; les philologues les ont du reste déjà notées dans les *Séries*, la *Danse du glaive*, la *Marche d'Arthur*, la *Submersion de la Ville d'Is* et la *Tour d'Armor*.

[1] Voir mes *Notices des manuscrits des anciens Bretons* avec *fac simile* (*Archives des missions scientifiques*, vol. V, p. 254). Un critique peu crédule, M. Renan, a fait cet aveu : « Nous touchons cette époque de leur histoire d'aussi près et avec autant de certitude que l'antiquité grecque et romaine. »

chants populaires de la Bretagne ont subi, comme on l'a prétendu, une transformation totale quant au fond d'événements, de mœurs et d'idées qu'ils présentent, question déjà à moitié résolue, mais qui mérite d'être complétement traitée.

IX

Les chanteurs populaires, dit Walter Scott, ressemblent aux alchimistes qui changent l'or en plomb; ils corrompent *à dessein* les œuvres de l'auteur dont ils transmettent les chants à la postérité, au point de leur enlever leur esprit et leur style original[1].

Cette opinion nous semble bien exagérée. Les chants traditionnels sont, il est vrai, sujets à différentes altérations, mais qui n'ont rien de systématique. Le plus souvent elles sont le résultat du défaut de mémoire ou de quelque méprise des chanteurs, qui, substituent à des détails originaux d'autres traits empruntés à de vieilles chansons analogues tombées depuis longtemps dans le domaine public. Les lieux communs qu'on rencontre en si grand nombre dans toutes les poésies traditionnelles, et qui semblent cosmopolites, car chaque peuple peut les revendiquer, n'ont pas d'autre raison.

Il arrive aussi, en général, qu'au bout d'un certain nombre d'années, l'événement simple, naturel, historique que l'auteur a chanté, soit seul, soit en collaboration, s'est, en passant de bouche en bouche, singulièrement poétisé. La mort du héros du poëme, pour peu qu'il soit fameux, en entourant sa mémoire d'une espèce d'auréole populaire, y contribue plus que toute autre cause. On recherche, on répète jusqu'aux moindres circonstances de ses aventures; les plus inconnues sont les plus goûtées; le noyau principal se grossit de la sorte de

[1] MINSTRELSY, *Introductory remarks on popular poetry.*

traits fort souvent inexacts, mais qui passent pour vrais, et qu'on écoute toujours avidement. D'un autre côté, la vie du même personnage dans le monde des âmes, ses rapports avec les humains, dont le peuple ne doute pas; cette existence commencée sur la terre et qui se poursuit au delà du tombeau, ouvrent une carrière nouvelle à l'imagination populaire.

Que fera la muse rustique? Elle a traduit dans la langue des vers la première partie de l'histoire; elle est forcée de l'amplifier et de traiter la seconde. De là, sans doute, dans un cas, des substitutions, et dans l'autre, des développements et des additions inévitables; mais ces substitutions des continuateurs n'altèrent pas plus l'essence du chant primitif que des additions faites par l'auteur lui-même. Celui-ci greffe des tiges nouvelles sur un arbre qu'il a planté, ou accélère, par une culture plus soigneuse, la pousse de quelques branches moins vivaces; ceux-là ressemblent à la nature, qui, par d'éternels renouvellements, remédie à ses propres pertes. L'arbre de poésie, parvenu à son développement complet, peut donc de temps à autre, quoique vigoureux et plein de séve, laisser tomber des rameaux morts, bientôt remplacés par d'autres; mais, tant qu'il est debout, il reste inviolable et respecté.

Pour peu qu'on se donne la peine de recueillir quelques versions d'un même chant populaire, après un certain laps de temps, et de les comparer, on acquerra la preuve de cette fidéété de la tradition. Parmi ceux que je publie, il en est dont j'ai réuni jusqu'à vingt variantes, qui m'ont offert un fond identique d'événements, de mœurs ou de croyances, au bout de trente ans. Les unes étaient riches, détaillées et complètes, les autres pauvres, dépourvues d'ornements, tronquées; tantôt elles ne différaient entre elles que par des strophes ajoutées, retranchées ou corrompues, ou seulement par quelques vers; tantôt par l'omission du prologue ou de l'épilogue, tantôt par de simples locutions, surtout par des noms altérés; mais, je le

répéte, elles ne m ont jamais offert ni modification intime, ni variation rhythmique de nature à préjudicier gravement, soit à leur fond, soit à leur forme.

Si nous avons contre notre opinion le sentiment de Walter Scott, nous sommes heureux de pouvoir lui opposer l'autorité plus grande encore des frères Grimm; ils sont même allés jusqu'à dire que « le peuple respecte trop ses chants populaires pour ne pas les laisser tels qu'ils ont été composés et tels qu'il les a appris. »

Il est pourtant une réserve dont l'expérience et les recherches comparatives font un devoir, même en présence de pareils maîtres; le respect du peuple pour ses vieilles cantilènes, et la bonne foi avec laquelle il les transmet, n'excluent pas certaines confusions qui étonnent les collecteurs sous la plume desquels elles tombent au bout de plusieurs siècles. Je veux parler de l'attribution si ordinaire des aventures d'un héros des vieux âges à un héros venu plus tard, par suite de leur rapport, soit de nom, soit de caractère. C'est bien le cas de dire que *le mort saisit le vif*, mais il faut avouer que s'il lui doit un heureux surcroît de vie et de popularité, c'est souvent au détriment de sa physionomie primitive et de la tradition historique. Ai-je besoin de remarquer que les interpolations ne diminuent cependant en rien la considération du peuple pour les gens qui le passionnent par le récit des grandes choses d'autrefois?

X

Le peuple, en effet, écoute les chanteurs nationaux avec un recueillement religieux, et ceux de la Bretagne méritent son respect. Leur rôle n'est pas seulement d'amuser et

de plaire; ils ont à remplir une autre et plus grave mission. Ils sont les conservateurs de la langue, des annales populaires, des bonnes mœurs même, des vertus sociales, et, nous osons le dire, un des instruments de la civilisation, si par ce mot l'on veut entendre ce qui est beau, honnête et bien. Cette mission, ils l'ont comprise et remplie à toutes les époques.

Comme les bardes cambriens, leurs frères, ils ont chanté les destinées de leur patrie, ses malheurs et ses espérances: l'un d'eux fut pris par un chef étranger qui, pour le punir, lui fit crever les yeux et le jeta au fond d'un cachot, où il mourut, victime de son dévouement à la cause de son pays.

Un autre, à qui les ennemis avaient coupé la langue, afin de l'empêcher d'exciter ses compatriotes au combat, se faisait suivre d'un ménestrel qui chantait, aux accords de la harpe du barde mutilé : « Les Franks lui ont coupé la langue; mais il a toujours un cœur, un cœur et une main pour décocher la flèche de la mélodie. » Les Bretons alors étaient gouvernés par des chefs de leur race; ils répétaient avec leurs poëtes nationaux, et leur postérité, au bout de douze siècles, a répété ce cri vaillant : « On ne meurt jamais trop tôt quand on meurt en faisant son devoir! » Les grands noms d'Arthur, de Morvan-Lez-Breiz, d'Alain Barbe-Torte, et de Noménoë, offraient, à cette première époque, un beau sujet aux inspirations du barde. Avec leurs successeurs de race étrangère il tombe, et les ménestrels populaires prennent sa place. Mais si la langue d'or est coupée, les nouveaux poëtes ont toujours le cœur qui bat pour le pays; ils ont toujours la main qui lance la flèche de la mélodie nationale. Pendant tout le moyen âge, ils soutiennent de leurs accents patriotiques le courage des Bretons menacés par la Normandie, par l'Angleterre ou par la France; ils célèbrent les glorieuses rencontres où leurs compatriotes ont eu lieu de se signaler; ils chantent la résistance des paysans bretons à l'étranger, soit normand, soit français,

la bravoure des *Trente*, l'héroïsme de Jeanne de Montfort, le retour de Jean le Conquérant, le courage de Rolland Gouiket; ils marquent d'un stigmate immortel les traîtres qui préfèrent, comme Rohan, le joug doré de l'ennemi à la liberté pauvre et fière. Quand, plus tard, cette liberté a été glorieusement mise en gage entre les mains de la France; ils ont encore des chants de louanges pour ceux qui l'aiment et qui la défendent comme du Dresnay, pendant la Ligue, comme Pontcalec, sous la monarchie absolue : quand enfin, après plusieurs siècles, elle leur échappe au milieu d'une tempête qui ébranle l'Europe entière; quand leur pays est envahi, leur territoire ravagé, leurs anciens chefs de clan persécutés, et leurs prêtres bannis ou condamnés à mort, leur voix, s'éveillant tout à coup avec les sons du tocsin, salue l'étendard paroissial qui flotte au sommet des clochers, enflamme les bandes guerrières des paysans devenus soldats, et retrouve, pour chanter les compagnons des Cadoudal, des Tinténiac et des Cornouaille, l'inspiration des anciens bardes.

Ainsi, jamais la cause des poëtes nationaux bretons n'a été distincte de celle de leur pays. Soumise à des lois qui n'ont plus, grâce à Dieu, de privilégiés, sans rôle à jouer dans l'avenir comme nation, mais non sans regret du passé, la Bretagne se recueille aujourd'hui dans le sanctuaire domestique, à l'abri de ses vieilles croyances, de ses mœurs et de son langage, prêtant l'oreille à ses chanteurs dont la muse, désormais pacifique comme elle, n'est plus que celle du foyer.

De même qu'elle était autrefois l'expression fidèle des sentiments les plus nobles de la multitude; qu'elle faisait naître des arbrisseaux et chanter de blanches colombes sur la tombe des martyrs; qu'elle faisait sourire l'innocent au milieu des flammes, sauver par le dévouement chevaleresque la faiblesse opprimée; qu'elle célébrait la foi des serments, qu'elle livrait, avec une admirable impartialité, le fils coupable à

l'exécration de la postérité, en même temps qu'elle appelait ses bénédictions sur la mémoire de la mère et de l'aïeul; ainsi, toujours préoccupée du bien ou du mal, toujours pleine de respect pour l'équité, toujours honnête, morale, impartiale et sérieuse, la muse populaire de la Bretagne marche d'un pied libre et léger dans les sentiers qu'elle aime, entraîne tous les cœurs à elle, et conserve sur la multitude un empire absolu.

J'ai connu en Cornouaille un pauvre paysan appelé Loéiz Gwivar, qu'une infirmité avait fait surnommer Loéiz-Kam ou Louis le Boiteux ; il représentait physiquement trait pour trait, mais au sérieux, le nain fameux du roi François Ier : il était doué d'une intelligence remarquable; son humeur était douce, calme et parfaitement égale; il était poëte; il savait en outre par cœur un très-grand nombre de chansons dont j'ai retenu plusieurs, et bien qu'il passât pour un peu sorcier, ses mœurs avaient toujours été d'une sévérité irréprochable. Les anciens bardes, on s'en souvient, se vantaient aussi d'être sorciers et n'en étaient pas moins de fort honnêtes gens.

Quoi qu'il en soit, les connaissances magiques, vraies ou supposées, de notre poëte, vieux secrets traditionnels que lui avait enseignés son aïeul, jointes à sa probité personnelle, lui avaient donné dans sa paroisse une certaine autorité morale ; on venait le consulter ; ses avis avaient du poids, ses jugements étaient en général sanctionnés par l'opinion publique, et ses chants contenaient des enseignements utiles qui se gravaient dans les esprits.

Or il est un vice auquel le paysan breton, habituellement sobre, se livre trop volontiers aux jours de fête. La destruction de ce vice commun à tous les peuples de race celtique, et qui paraît avoir été jadis autorisé par leurs lois religieuses, est devenue, depuis l'établissement du christianisme, l'objet des efforts persévérants non-seulement du clergé, mais des bardes

eux-mêmes. Ses épouvantables suites jetèrent la consternation dans la paroisse du poëte : témoin de l'événement, il en fit une ballade « pour l'enseignement de chacun, » comme il nous le dit lui-même ; et son œuvre produisit un effet tellement salutaire que le nombre des habitués de taverne parut avoir diminué dans le canton qu'il habitait.

Je pourrais citer mille autres exemples de l'utilité pratique de notre poésie populaire. On sait qu'à l'époque où le choléra désolait la Bretagne, les médecins et l'autorité n'obtenant aucun résultat de leurs circulaires imprimées, un vieux libraire mit avec assez de succès en rimes l'exposé des remèdes propres à guérir de la maladie ; ses vers étaient cependant détestables ; les paysans eux-mêmes les jugeaient tels ; « au fond, peu importe, me faisait observer naïvement l'un d'eux, l'essentiel était que le choléra fût *chansonné;* il l'est : la chanson le fera fuir. » Bizarre superstition, sans doute, mais qui montre bien quel pouvoir le peuple attribue à la poésie. De là le proverbe breton : « La poésie est plus forte que les trois choses les plus fortes : le mal, le feu et la tempête. » C'est qu'en effet le poëte a des chants pour calmer toutes les douleurs : si la contagion a fait des orphelins ; si l'incendie a dévoré le toit d'un pauvre laboureur, si la barque de quelque pêcheur a sombré, il va, de village en village, suivi des victimes du désastre, quêter pour elles, en chantant leurs malheurs. Depuis longtemps les hommes éclairés de la Bretagne ont vu le parti qu'on pouvait tirer pour l'amélioration du peuple de ce puissant levier moral ; le clergé et l'administration ont souvent appelé à leur aide l'enseignement par la chanson.

Son importance devait aussi, tôt au tard, frapper les hommes d'État auxquels est confiée l'instruction publique en France. Il était réservé à un ministre dont l'esprit élevé saisissait et exécutait vite ce qui pouvait contribuer aux progrès des saines doctrines de prendre l'initiative. En publiant un ar-

rêté[1] pour former une commission chargée de « réunir les poésies consacrées à la religion, à ses souvenirs, à ses préceptes, que chante le peuple dans chacune des provinces de France ; toutes celles qui concernent les faits éclatants de l'histoire nationale; tous les chants traditionnels de nature à apprendre au peuple des villes et des campagnes à aimer Dieu, la patrie et ses devoirs ; » en publiant cet arrêté, le comte de Salvandy mérita bien de son pays. Ajouterai-je qu'il fit adresser à chacun des membres de la commission un exemplaire des *Chants populaires de la Bretagne*, et décerna au jeune collecteur la seule récompense qu'il pût lui offrir ? Si une nouvelle révolution empêcha cette commission de réaliser son projet, un autre ministre non moins ami de la muse rustique, M. Hippolyte Fortoul, lui donna un commencement d'exécution ; sur son rapport, l'Empereur actuel, alors Président de la République, décréta la publication des *Chants populaires de la France ;* un comité s'occupa de les faire recueillir, Ampère rédigea des instructions pour les membres correspondants, et un grand nombre de pièces furent adressées au Ministère, que l'éminent historien aujourd'hui placé à la tête de l'instruction publique ne laissera sans doute pas inédites, quoique le décret du 13 septembre 1852 ait été rapporté[2].

Les réunions qu'on fréquente le plus en Bretagne pour entendre les chanteurs, sont les fêtes des noces et de l'agriculture, les foires, les nuits funèbres où l'on veille et prie autour d'un lit de mort, les *linadek*, où l'on tire le lin, qui, dit-on, deviendrait étoupe, si l'on n'y chantait pas, mais surtout les fileries du soir.

Les habitants des campagnes se rassemblent principalement l'hiver à l'occasion de ces fileries. Réunis, dès six heures du soir, en cercle devant un large foyer dont la flamme éclaire

[1] *Moniteur* du 22 mai 1845.
[2] Elles trouveraient un digne éditeur en M. E. J. B. Rathery.

seule la chaumière, vieillards et jeunes gens, filles et garçons, chantent et content tour à tour. Quelquefois un poëte ambulant, qui va chantant de ferme en ferme, comme allaient ses aïeux de manoir en manoir, vient frapper à la porte au milieu de la nuit, et paye en chansons à ses hôtes l'hospitalité qu'on lui donne.

Mais aux foires, aux fêtes du lin et aux fileries on ne chante guère que des ballades; aux fêtes des noces et de l'agriculture, que des chansons d'amour, que des cantiques aux veillées funèbres; aux assemblées religieuses connues sous le nom de *Pardons*, qu'ils portaient déjà du temps où vivait Dante, on chante et des chants historiques, et des chants d'amour, et des cantiques et des légendes.

Les grandes réunions nationales chez tous les peuples anciens doivent leur origine à la religion. Les Gaulois s'assemblaient sous les ordres de leurs druides, dans un lieu consacré[1]. Les vieilles lois Moelmutiennes, qui font mention de réunions semblables dans l'île de Bretagne, antérieurement au dixième siècle, les appellent des « synodes privilégiés de fraternité et d'union, » et les disent présidées par les bardes[2]. Le christianisme leur fit perdre leur caractère païen, mais il ne parait avoir changé ni leur institution fondamentale, ni leurs cérémonies, ni leurs usages, ni le temps, ni le lieu des réunions; fidèle à sa prudente manière d'agir avec les barbares, il n'abattit pas le temple, il le purifia : le *menhir* est toujours debout, mais la croix le domine.

C'était aux solstices qu'avaient lieu en Cambrie, comme les assemblées druidiques, les plus grandes réunions chrétiennes; c'était dans les lieux consacrés par la religion des ancêtres, au sommet des tumulus, parmi les dolmen, au bord des

[1] Considunt in loco consecrato. (Cæsar, *de Bello gallico*, lib. VI.)
[2] Myvyrian, t. III, p. 290.

fontaines, qu'on se réunissait; c'était à l'occasion des fêtes qu'on y célébrait que revenaient périodiquement ces espèces de jeux olympiques, où les bardes, en présence d'un concours immense, tenaient leurs séances solennelles, et disputaient le prix de la harpe et de la poésie; où les athlètes entraient en lice et faisaient assaut de courage, d'adresse ou de vitesse, à l'escrime, à la lutte, à la course et à vingt autres exercices semblables dont parlent les anciens auteurs; c'était à ces fêtes que la foule trouvait dans la danse et la musique une diversion passagère aux soucis journaliers de sa misérable existence. Les sectaires intolérants qui divisent et dépoétisent le pays de Galles, leur ont enlevé tout caractère religieux; et il n'en reste que des débris sauvés à grand'peine par les associations bardiques, ces gardiennes de la nationalité galloise, qui désormais ne s'appuie plus que sur les mœurs, la langue et les traditions. En Bretagne, elles ont conservé leur génie primitif, et la religion a continué d'être l'âme de touchantes solennités qui promettent encore à nos vieux usages, à nos croyances vénérables, à notre langue, à notre littérature rustique, de longues années d'existence.

Chaque grand *pardon* dure au moins trois jours. Dès la veille, toutes les cloches sont en branle; le peuple s'occupe à parer la chapelle; les autels sont ornés de guirlandes et chargés de vases de fleurs; on revêt les statues des saints du costume national; le patron ou la patronne du lieu se distinguent comme des fiancés, l'un à un gros bouquet noué de rubans flottants aux couleurs éclatantes, l'autre à mille petits miroirs qui scintillent sur sa coiffe blanche. Vers la chute du jour, on balaye la chapelle, et l'on en jette les saintes poussières au vent, pour qu'il soit favorable aux habitants des îles qui doivent venir le lendemain; chacun étale ensuite, dans le lieu le plus apparent de la nef, les offrandes qu'il fait au patron. Ce sont généralement des sacs de blé, des écheveaux de

lin, des toisons vierges, des pains de cire, ou d'autres produits de l'agriculture, comme aux anciens jours[1]; puis des danses se forment au son du biniou national, de la bombarde et du tambourin, sur le tertre de la chapelle, au bord de la fontaine patronale, où quelquefois un dolmen en ruines, couvert d'un tapis de mousse, sert de siége aux ménétriers. Il y a moins d'un siècle que l'on dansait dans la chapelle même, pour honorer le saint du lieu[2]. On souffrait en quantité d'endroits, dit l'auteur de la vie de Michel le Nobletz, que les jeunes gens des deux sexes y dansassent durant une partie de la nuit, et l'on eût presque cru commettre quelque sorte d'impiété que de les empêcher de célébrer les fêtes des saints d'une manière si profane[3].

En certaines occasions, on allume encore la nuit des feux de joie dans un but semblable, sur le tertre de la chapelle et sur les collines voisines. Au moment où la flamme, comme un long serpent, déroule, en montant, ses anneaux autour de la pyramide de genêts et d'ajoncs qu'on lui a donnée à dévorer, et s'élance sur le bouquet qui s'élève à la cime, on fait douze fois processionnellement le tour du bûcher, en récitant des prières; les vieillards l'environnent d'un cercle de pierres, et placent au centre une chaudière, où l'on faisait cuire jadis des viandes pour les prêtres; aujourd'hui les enfants remplissent cette chaudière d'eau et de pièces de métal, et fixant quelques brins de jonc à ses deux parois opposées, ils en tirent des sons d'une harmonie, selon leur goût, tandis que les mendiants, à genoux à l'entour, la tête nue, et s'appuyant sur leurs bâtons, chantent en chœur les légendes du saint patron. Ainsi les an-

[1] Multitudo rusticorum.... exhibens lanas, vellera, formas ceræ (Gregor. Tur., *de Gloria confes.*, c. II).

[2] C'était évidemment un usage païen contre lequel, à toutes les époques, se sont élevés les évêques: « Statuimus ne choreæ fiant in ecclesiis... quod facientes aut cantilenas cantantes in iisdem excommunicamus, » etc. V. *Statuta synodalia eccles. Trecorensis*, ad ann. 1320, et *Statuta synodalia ecclesiæ Corisopitensis, ad ann.* 1768.

[3] *Le Parfait missionnaire*, p. 185.

ciens bardes chantaient, à la clarté de la lune, des hymnes en l'honneur de leurs dieux, en présence du bassin magique dressé au milieu du cercle de pierres, et dans lequel on apprêtait le repas des braves[1].

Le lendemain, au moment où l'aurore se lève, on voit arriver dans toutes les directions, de toutes les parties de la Basse-Bretagne, des pays de Léon, de Trégnier, de Goélo, de Cornouaille et de Vannes, des bandes de pèlerins qui chantent en cheminant. D'aussi loin qu'ils aperçoivent le clocher de l'église, ils ôtent leurs larges chapeaux, et s'agenouillent, en faisant le signe de la croix. La mer se couvre aussi de mille barques d'où partent des cantiques dont la cadence solennelle se règle sur celle des rames. Il y a des cantons entiers qui arrivent sous leurs bannières paroissiales, et conduits par leurs recteurs. D'aussi loin qu'on les aperçoit, le clergé du *pardon* s'avance pour les recevoir; les croix, les bannières, les statues des saints se saluent en s'inclinant, au moment où ils vont se joindre, tandis que les cloches joyeuses se répondent à travers les airs.

A l'issue des vêpres sort la procession. Les pèlerins s'y rangent par dialectes. On reconnaît les paysans de Léon à leur taille élevée, à leur costume noir, vert ou brun, à leurs jambes nues et basanées. Les Trégorrois, dont les vêtements gris n'ont rien d'original, se font remarquer, entre tous, par leurs voix harmonieuses; les Cornouaillais, par la richesse et l'élégance de leurs habits bleus ou violets ornés de broderies, leurs braies bouffantes et leurs cheveux flottants; les Vannetais, au contraire, se distinguent par la couleur sombre de leurs vêtements : à l'air calme et froid de ces derniers, on ne devinerait jamais les âmes énergiques dont ni César ni les armées républicaines ne purent briser la volonté. Mais il ne faut pas les juger sur les apparences : Corps de fer, cœurs d'acier, disait d'eux Napoléon.

[1] Myvyrian, t. I, p. 46.

Quand le cortége se développe, rien de plus curieux à observer que ces rangs serrés de paysans aux costumes variés et bizarres, le front découvert, les yeux baissés, le chapelet à la main ; rien de touchant comme ces bandes de rudes matelots, qui viennent, nu-pieds et en chemise, pour accomplir le vœu qui les a sauvés du naufrage, portant sur leurs épaules les débris de leur navire fracassé ; rien de majestueux comme cette multitude innombrable précédée par la croix, qui s'avance en priant le long des grèves, et dont les chants se mêlent aux roulements de l'Océan.

Il est certaines paroisses où, avant de rentrer dans l'église, le cortége s'arrête dans le cimetière ; là, parmi les tombeaux des ancêtres, le paysan le plus respectable et l'ancien seigneur du canton, la jeune paysanne la plus sage et l'une des demoiselles du manoir, debout sur les degrés les plus élevés de la croix, renouvellent solennellement, au nom de la foule prosternée, en étendant la main sur le livre des Évangiles, les saintes promesses du baptême. Ainsi, la religion confond tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions, dans ces pieuses assemblées, qui pourraient s'appeler encore des « synodes privilégiés de fraternité et d'union. »

Des tentes sont dressées dans la plaine ; les pèlerins y passent la nuit ; on veille fort tard, on reste pour écouter les cantiques que vont chantant d'une tente à l'autre les bardes populaires. Ce jour est tout entier consacré à la religion. Les plaisirs profanes renaissent avec l'aurore et les sons du hautbois.

A midi, la lice s'ouvre ; l'arbre des prix, portant ses fruits comme le pommier ses pommes, ainsi que cela se dit, s'élève triomphalement au centre ; à ses pieds mugit la génisse, gage principal du combat, les cornes ornées de rubans. Les jeunes filles et les jeunes femmes, juges influents des joutes, apparaissent montées sur les arbres environnants, à demi cachées, comme des fleurs, dans le feuillage ; la foule des hommes

reflue autour de l'enceinte ; mille concurrents se présentent. Des luttes, des assauts de vigueur ou d'adresse, des courses, des danses sans repos ni trêve, remplissent la soirée.

La veille et l'avant-veille ont appartenu aux mendiants et aux autres chanteurs accourus de tous les cantons de la Bretagne ; cette nuit appartient aux kloer. C'est le dernier soir du *pardon* qu'ils chantent, pour les jeunes filles, leurs chansons d'amour les plus nouvelles et les plus douces, réunis par groupes sous de grands chênes, à travers les rameaux desquels un rayon de la lune, qui glisse sur leur tête blonde, vient éclairer leur pâle et mélancolique visage.

Telles sont les racines profondes qu'a jetées la poésie dans les mœurs de ce peuple.

Au moyen âge, les Bretons Cambriens et les Bretons de l'Armorique, dans toutes leurs solennités, chantaient cet antique refrain : *Non! le roi Arthur n'est pas mort!*

Le chef de guerre illustre, qui savait vaincre leurs ennemis, était encore pour eux, à cette époque, un symbole de nationalité politique.

Il y a un certain nombre d'années, au milieu d'une fête de famille que donnaient aux Bretons d'Armorique leurs frères du pays de Galles, en voyant flotter au-dessus de ma tête les vieux drapeaux de nos aïeux communs ; en retrouvant des mœurs semblables à nos mœurs, des cœurs qui répondaient à nos cœurs ; en prêtant l'oreille à des voix qui semblaient sortir des tombeaux, éveillées comme par miracle aux accents des harpes celtiques ; en entendant parler une langue que je comprenais malgré plus de mille ans de séparation, je répétais, avec enthousiasme, le refrain traditionnel. Aujourd'hui, quand je détourne mes regards vers cette poétique terre de Bretagne qui reste la même alors que tout change autour d'elle, ne puis-je répéter avec les Bretons d'autrefois : *Non! le roi Arthur n'est pas mort!*

PREMIÈRE PARTIE

CHANTS MYTHOLOGIQUES

HÉROÏQUES, HISTORIQUES

ET BALLADES

LES SÈRIES

OU

LE DRUIDE ET L'ENFANT

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La pièce qui ouvre ce recueil est une des plus singulières et peut-être la plus ancienne de la poésie bretonne. C'est un dialogue pédagogique entre un Druide et un enfant. Il contient une sorte de récapitulation, en douze questions et douze réponses, des doctrines druidisiques sur le destin, la cosmogonie, la géographie, la chronologie, l'astronomie, la magie, la médecine, la métempsycose; l'élève demande au maître de lui chanter la série des nombres, depuis un jusqu'à douze, afin qu'il les apprenne. Chose extraordinaire, l'empire de l'habitude est si puissant en Basse-Bretagne, parmi le peuple des campagnes, que les mères, sans le comprendre, continuent d'enseigner à leurs enfants, qui ne l'entendent pas davantage, le chant mystérieux et sacré qu'enseignaient les druides à leurs ancêtres. Les difficultés qu'il présente sont telles, que je n'ose me flatter d'avoir toujours parfaitement réussi, soit dans ma traduction, soit dans les explications dont la pièce est suivie. Elle est particulièrement populaire en Cornouaille, où je l'ai entendu chanter pour la première fois à un jeune paysan de la paroisse de Nizon. Sa mère la lui avait apprise, me dit-il, pour lui former la mémoire; et, en effet, le chant est disposé de manière à offrir un excellent exercice de mnémonique. La même observation a été faite à Brizeux, dans la paroisse de Scaer, où il a recueilli des variantes précieuses qu'il m'a communiquées,

et à M. l'abbé Henry, dans celle de Saint-Urien, où la pièce est connue sous le titre grotesque de *Vêpres des Grenouilles* (*Gosperou ar Raned*).

LE DRUIDE.

Tout beau, bel enfant du Druide ; réponds-moi ; tout beau, que veux-tu que je te chante?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

— Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur ; rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du Druide ; réponds-moi ; que veux-tu que je te chante?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre deux, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

— Deux bœufs attelés à une *coque ;* ils tirent, ils vont expirer ; voyez la merveille!

AR RANNOU

— IES KERNE —

ANN DROUIZ.

Daik, mab gwenn Drouiz ; ore ;
Daik, petra fel d'id-de?
Petra ganinn-me d'id-de.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a eur rann,
Ken a oufenn breman.

ANN DROUIZ.

— Heb rann ar Red heb-ken :
Ankou, tad ann Anken ;
Netra kent, netra ken.

Daik, mab gwenn Drouiz ; ore ;
Daik, petra fel d'id-de?
Petra ganinn-me d'id-de?

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a zaou rann
Ken a oufenn breman.

ANN DROUIZ.

— Daou ejenn dioc'h eur gibi ;
O sachat, o souheti ;
Edrec'hit ann estoni!

Pas de série pour le nombre un: la Nécessité unique; le Trépas, père de la Douleur: rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du Druide; que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre trois, etc.

LE DRUIDE.

— Il y a trois parties dans le monde: trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne.

Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

Deux bœufs attelés à une coque, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant, etc. Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre quatre, etc.

LE DRUIDE.

Quatre pierres à aiguiser, pierres à aiguiser de Merlin, qui aiguisent les épées des braves.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

Heb rann ar Red heb-ken :
Ankou, tad ann Anken;
Netra kent, netra ken.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a dri rann, etc.

ANN DROUIZ.

Tri rann er bed-man a vez :
Tri derou, ha tri divez,
D'ann den ha d'ann derv ivez.

Teir rouantelez Varzin :
Frouez melen ha bleun lirzin;
Bugaligou o c'hoarzin.

Daou ejenn dioc'h eur gibi, etc.
Heb rann ar Red heb-ken, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in a bevar rann, etc.

ANN DROUIZ.

Pevar mean higolin,
Mean higolin da Varzin
Higolin klezeier vlin.

Tri rann er bed-man a vez, etc.
Daou ejenn dioc'h eur gibi, etc.
Heb rann ar Red heb-ken, etc.
Daik, mab gwenn Drouiâ; ore; etc.

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre cinq, etc.

LE DRUIDE.

Cinq zones terrestres: cinq âges dans la durée du temps; cinq rochers sur notre sœur.

Cinq pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre six, etc.

LE DRUIDE.

— Six petits enfants de cire, vivifiés par l'énergie de la lune; si tu l'ignores, je le sais.

Six plantes médicinales dans le petit chaudron; le petit nain mêle le breuvage, son petit doigt dans sa bouche.

Cinq zones terrestres, etc.

Quatre pierres à aiguiser, etc.

Trois parties dans le monde, etc.

Deux bœufs, etc.

La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a bemp rann, etc.

ANN DROUIZ.

Pemp gouriz ann douar;
Pemp darn enn hoar;
Pemp mean war hor c'hoar.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a c'houec'h rann, etc.

ANN DROUIZ.

— C'houec'h mabik great e koar,
Poellet gand galloud loar;
Ma n'ouzez-te, me oar.

C'houec'h louzaouen er perik
Meska'r goter ra'r c'horrik;
Enn he c'henou he vezik.
Pemp gouriz ann douar; etc.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre sept, etc.

LE DRUIDE.

— Sept soleils et sept lunes, sept planètes, y compris la *Poule*. Sept éléments avec la farine de l'air (les atomes).
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre huit, etc.

LE DRUIDE.

— Huit vents qui soufflent; huit feux avec le Grand Feu, allumés au mois de mai sur la montagne de la guerre.
Huit génisses blanches comme l'écume, qui paissent l'herbe de l'île profonde; les huit génisses blanches de la Dame.
Sept soleils et sept lunes, etc
Six petits enfants de cire, etc
Cinq zones terrestres, etc.

AR BUGEL.
— Kan d'in euz a zeiz rann, etc.

ANN DROUIZ.
— Seiz heol ha seiz loar,
Seiz planeden gand ar lar,
Seiz elfen gand bleud ann ear.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Ileb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AR BUGEL.
— Kan d'in euz a eiz rann, etc.

ANN DROUIZ.
— Eiz avel o c'houibannat;
Eiz tan gand ann Tantad,
E miz mae e menez kad.
Eiz onner wenn-kann-eon,
O puri enn enez don;
Eiz onner wenn d'ann Itron.
Seiz heol ha seiz loar, etc.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.

Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre neuf, etc.

LE DRUIDE.

— Neuf petites mains blanches sur la table de l'aire, près de la tour de Lezarmeur, et neuf mères qui gémissent beaucoup.

Neuf korrigan qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la pleine lune.

La laie et ses neuf marcassins, à la porte de leur bauge, grognant et fouissant, fouissant et grognant; petit! petit! petit! accourez au pommier! le vieux sanglier va vous faire la leçon.

Huit vents, etc.
Sept soleils et sept lunes, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.

Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a nao rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Nao dornik gwenn war dol leur,
E kichen tour Lezarmeur;
Ha nao mamm o keina meur.

E koroll, nao c'horrigan,
Bleunvek ho bleo, gwisket gloan,
Kelc'h ar feunteun, d'al loar-gann.
— Gouiz hag he nao forc'hellail,
E toullik dor ann houc'hzal,
O soroc'hal, o turc'hial,
O turc'hial, o soroc'hal :
Torc'h! torc'h! torc'h! d'ar wezen [aval!
Ann houc'h koz d'ho tiorreal.
Eiz avel o c'houibannat, etc.
Seiz heol ha seiz loar, etc.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.

Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre dix

LE DRUIDE.

— Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus venant de Nantes :
Malheur à vous! malheur à vous! hommes de Vannes!
Neuf petites mains blanches, etc.
Huit vents, etc.
Sept soleils et sept lunes, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.
Tout beau, bel enfant... Que te chanterai-je?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre onze, etc.

LE DRUIDE.

— Onze Prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées brisées;

Daou ejenn, etc.
Heb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz; ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz a zek rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Dek lestr tud gin a welet
O tonet euz a Naoned :
Goa! c'hui; goa! c'hui, tud Gwenned!
Nao dornik gwenn war dol leur, etc.
Eiz avel o c'houibannat, etc.
Seiz heol ha seiz loar, etc.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz; ore; etc.

AR BUGEL.

— Kan d'in euz unnek rann, etc.

ANN DROUIZ.

— Unnek Belek houarneset,
O tonet euz a Wened,
Gand ho c'hlezeier torret;

Et leurs robes ensanglantées; et des béquilles de coudrier; de trois cents plus qu'eux onze.

Dix vaisseaux ennemis, etc.
Neuf petites mains blanches, etc.
Huit vents, etc.
Sept soleils, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.
La Nécessité unique, etc.

Tout beau, bel enfant du druide; réponds-moi, que veux-tu que je te chante?

L'ENFANT.

— Chante-moi la série du nombre douze, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE.

— Douze mois et douze signes[1]; l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard.

Les douze signes sont en guerre. La belle Vache, la Vache Noire qui porte une étoile blanche au front, sort de la Forêt des Dépouilles;

Hag ho rochedou goadek;
Prenn-kolvez da vaz-loaek;
Euz a dri c'hant ho unnek.
Dek lestr tud gin, etc.
Nao dornik gwenn, etc.
Eiz avel, etc.
Seiz heol, etc.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Ileb rann ar Red, etc.
Daik, mab gwenn Drouiz, ore,
Daik, petra fel d'id-de
Petra ganinn-me d'id-de?

AR BUGEL.

— Kan d'in euza zaouzek rann,
Ken a oufenn breman.

ANN DROUIZ.

Daouzek miz, daouzeg arouez,
Ann diveza-andivez,
Saezer, hellink flimm he zaez.

Daouzeg arouez en emzraill.
Ar Vuc'h gen, ar Vuc'h Zu-baill,
O tonet oc'h Koad-ispail;

[1] Dans le zodiaque.

Dans sa poitrine est le dard de la flèche; son sang coule à flots; elle beugle, tête levée :

La trompe sonne ; feu et tonnerre ; pluie et vent; tonnerre et feu ; rien ; plus rien ; ni aucune série !

Onze prêtres armés, etc.
Dix vaisseaux ennemis, etc.
Neuf petites mains blanches, etc.
Huit vents, etc.
Sept soleils, etc.
Six petits enfants de cire, etc.
Cinq zones terrestres, etc.
Quatre pierres à aiguiser, etc.
Trois parties dans le monde, etc.
Deux bœufs, etc.

Pas de série pour le nombre un; la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur; rien avant, rien de plus.

NOTES

Les Druides, on le sait, étaient les instituteurs de la jeunesse. Ils avaient, dit César, un nombre immense de disciples[1]; l'enseignement qu'ils leur donnaient était oral et non écrit. Ils faisaient apprendre par cœur une multitude de vers sur les dieux, l'immortalité de l'âme et son passage d'un corps à un autre après la mort; les astres et les révolutions sidérales; le monde, la terre, et la mesure de l'un et de l'autre; enfin toutes les choses de la nature[2]. Leurs leçons étaient traditionnelles

---

Flemm ar zacz enn he c'herc'hen,
He goad o redeg oc'hpenn ;
O vlejal hi, sonn he fenn.

Korn o son boud : tan ha taran;
Glao hag avel, taran ha tan !
Tra ken mui-ken ; tra na rann !

Unnek belek houarneset, etc.
Dek lestr tud gin a welet, etc.
Nao dornik gwenn, etc.
Eiz avel, etc.
Seiz heol, etc.
C'houec'h mabik great e koar, etc.
Pemp gouriz ann douar, etc.
Pevar mean higolin, etc.
Tri rann er bed, etc.
Daou ejenn, etc.
Heb rann, ar Red heb-ken
Ankou, tad ann anken,
Netra kent, netra ken.

[1] Ad hos magnus adolescentium numerus disciplinæ causa concurrit. (*De bello gallico*, lib. VI.)

[2] Magnum numerum versuum... Multa de sideribus et eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura, etc. (*Ibid.*)

et sous forme de dialogue[1]. Diogène Laërce complète le témoignage de César en disant qu'ils y employaient souvent l'énigme et la figure[2]. Il nous prouve en outre, par une citation, que leur rhythme privilégié était le tercet, ou strophe de trois vers monorimes. Le chant armoricain offre donc, quant au fond et quant à la forme, les caractères généraux des leçons des Druides; on y retrouve les principales données de leur enseignement; il présente la même méthode technique, à savoir le dialogue et le tercet, et les *énigmes* n'y manquent pas; essayons de les deviner.

I. L'*Unité nécessaire*, que le maître identifie avec la *Mort*[3], pourrait être la divinité dont César rend le nom celtique par *Dis*, dieu des ombres chez les Romains. Les Gaulois, d'après les Druides, le regardaient comme le chef de leur race, et l'appelaient leur Père[4]. C'est peut-être aussi le Destin, le *Fatum*, dieu suprême de la plupart des peuples de l'antiquité.

II. Les *deux bœufs* sont probablement ceux de Hu-Gadarn, divinité des anciens Bretons. La mythologie celtique, en partie conservée dans les poëmes de quelques bardes gallois, nous apprend qu'ayant traîné hors des eaux du déluge, au moyen de fortes chaînes, un crocodile monstrueux qui avait été la cause de la submersion de l'univers, l'un mourut de fatigue, l'autre de chagrin de la perte de son compagnon[5]. La *coque*[6] qu'ils tirent après eux avec tant d'efforts serait celle du crocodile.

III. Les *trois vies* et les *trois morts* de l'homme semblent rentrer dans les *trois sphères d'existence* de la mythologie bardique : « Je suis né trois fois, » dit Taliésin[7].

Je ne sais si, en prêtant la même destinée à l'homme et au chêne, le poëte armoricain n'entendrait pas plutôt parler des Druides, dont cet arbre était le symbole, que de l'arbre lui-même. Le témoignage de Taliésin viendrait encore à l'appui de cette opinion : « *Chêne* est mon nom, » dit-il[8].

Les *trois royaumes de Merlin* paraissent correspondre avec la troisième sphère mythologique des traditions galloises, celle de la *Béatitude*[9]

Le Merlin, auquel sont soumis les trois royaumes célestes dont il est ici question, n'est, on le sent bien, ni le barde guerrier, ni le devin de ce nom; il est difficile de ne pas voir en lui une divinité celtique[10].

IV. Les *quatre pierres à aiguiser* que le poëte armoricain lui prête se réduisent à une seule dans les traditions galloises, qui les mettent au nombre des treize talismans dont Merlin fit présent aux Bre-

1 Disputant, et juventuti tradunt. (*De bello gallico.*)

2 *Præmia*, p. 5, liv. C., sect. VI.

3 En breton, *Ankou*; en gallois, *Angen*; en cornique, *Ankouin*, mourir et *oublier* (cf. avec l'armoricain *Ankounac'haat*).

4 Galli se omnes ab Dite patre prognatos prædicant, idque ab Druidibus proditum dicunt. (Lib. VI.)

5 *Myvyrian, Archaiology of Wales*, t. II, p. 57 et 74.

6 *Kib*, boite, coque, pot (Le Gonidec, *Dict.*, p. 89); pluriel, *kibou*, *kibi*, cercles. En gallois *kib* signifie vaisseau, coque, cosse d'un fruit, coquille. (*V.* Owen, *Welsh dictionnary.*)

7 *Myvyrian, Arch. of Wales*, t. I, p. 76.

8 *Ibidem*, p. 30.

9 Kylch y *Gwynfyd* (cf. l'armor. *Gwenvidigez*).

10 Pour les preuves je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon livre intitulé: *Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin*, p. 6 et suiv. et aux fragments n° VIII du présent recueil.

tons. « Cette pierre, disent-elles, vint en héritage à Tudno Tedgled, fils de Jud-Hael, chef armoricain. Il suffisait d'y passer légèrement les épées des braves pour qu'elles coupassent même l'acier; mais, loin d'aiguiser celles des lâches, elle les réduisait en poussière. De plus, quiconque était blessé par la lame qu'elle avait aiguisée mourait subitement[1]. »

V. Les *cinq zones de la terre* étaient connues des anciens bardes, comme les trois parties du monde. Un poëme attribué à Taliésin, et qui présente plusieurs points d'analogie avec le chant armoricain, offre la preuve de ce fait « La terre, dit-il, a cinq zones et se divise en trois parties: la première est l'Asie; la seconde, l'Afrique; la troisième, l'Europe[2]. »

Je ne vois pas qu'elle est cette *sœur* emprisonnée sous *cinq rochers*. Il est possible qu'il y ait quelque rapport entre elle et la personne à laquelle Merlin donne le même nom dans ses poésies.

VI. Les *enfants de cire* jouaient un grand rôle dans la sorcellerie du moyen âge. Quiconque voulait faire tomber son ennemi en langueur fabriquait une petite figure de cette espèce et la donnait à une jeune fille, qui la portait emmaillottée durant neuf mois dans son giron; les neuf mois révolus, un mauvais prêtre baptisait l'enfant, à la clarté de la lune, dans l'eau courante d'un moulin. On lui écrivait au front le nom de la personne qu'on voulait faire mourir, au dos le mot *Bélial*, et le sortilége ne manquait jamais d'opérer. Il fut pratiqué par le comte d'Étampes, aidé d'un moine noir, contre le comte de Charolais, en 1463[3], et fait le sujet de plusieurs anciennes ballades bretonnes.

Sauf la cérémonie du baptême, remplacée, dans le chant breton, par l'action de la lune, je ne vois rien dans ce maléfice, pas même le nom de Bélial, peu différent du celtique Bel, qui puisse l'empêcher de remonter aux Druides et de répondre au sortilége dont notre chant réveille l'idée. Mais pourquoi six enfants de cire plutôt que tout autre nombre?

Je vois mieux la raison des *six plantes médicinales* du bassin qu'un nain a mission de mêler. Les plantes dont il est ici question jouaient un grand rôle dans la pharmacie des Druides et des anciens bardes; mais les historiens latins n'en comptent que cinq, savoir : le sélage, la jusquiame, le samolus, la verveine et le gui de chêne, tandis que les poëmes mythologiques des Cambriens en nomment six, en joignant aux plantes désignées la primevère et le trèfle, à l'exclusion du gui, qui servait sans doute à d'autres usages. Selon eux, c'étaient les ingrédients d'un bassin pareil à celui du chant armoricain; comme lui, surveillé par un nain et contenant le breuvage du savoir universel. Trois gouttes du philtre magique ayant rejailli, disent les bardes, sur la main du nain, il porta naturellement le doigt à ses lèvres, et aussitôt tous les secrets de la science se dévoilèrent à ses yeux[4]. C'est pourquoi le nain du poëme armoricain a aussi le doigt dans la bouche.

VII. La division des éléments en sept, comme les planètes, les nuits et les jours, offre quelque chose de surprenant; c'était celle des anciens

[1] Jones, *Burdic musæum*, n° 47.
[2] *Myvyrian, Arch. of Wales*, t. I, p. 25.
[3] Voyez, pour les détails, l'élégante et populaire *Histoire des Ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, t. VII, p. 46.
[4] *Myvyrian, Arch. of Wales*, t. I, p. 17 et 5.

Bretons. Taliésin, outre la terre, l'eau, l'air et le feu, y comprend les atomes, ainsi que notre poëte, et y joint les brumes et le vent, sous-entendus par celui-ci[1].

VIII. Les *huit feux* rappellent les feux perpétuels qu'entretenaient les Druides dans certains temples de l'île de Bretagne, en l'honneur d'une déesse que Solin, poussé par la manie d'assimiler les divinités celtiques aux dieux des Grecs et des Romains, confond avec Minerve[2]; mais il ne mentionne pas le nombre de ces feux. Un poëme gallois, où l'on fait deviser Merlin et Taliésin, en nomme sept. « Il y a, dit l'auteur, sept feux supérieurs, symbole de sept batailles sanglantes[3]. Cette montagne de la guerre, où sont allumés les feux dont parle le poëte armoricain, ne paraît pas sans rapport avec le témoignage du barde cambrien. Le huitième feu, le feu principal semble être le *Bel-tan* que les Celtes d'Irlande allumaient sur les montagnes en l'honneur du soleil, au mois de mai, précisément à l'époque indiquée dans le poëme breton.

Un des plus anciens bardes gallois, Avaon, fils de Taliésin, passe pour avoir composé une hymne pyrolatrique où il chante le char du soleil et ses blonds coursiers, sous la figure du feu sacré :

« Il s'élance impétueusement, le feu aux flammes rapides et dévorantes! Nous l'adorons plus que la terre! Le feu! le feu! comme il monte d'un vol farouche! comme il est au-dessus des chants du barde! comme il est supérieur à tous les autres éléments! Dans les guerres, il n'est point lent!... Ici, dans ton sanctuaire vénéré, ta fureur est celle de la mer; tu t'élèves; les ombres s'enfuient! Aux équinoxes, aux solstices, aux quatre saisons de l'année, je te chanterai, juge brûlant, guerrier sublime, la colère profonde[4]! »

Les *huit génisses blanches de la Dame*, qui paissent l'herbe de l'île, peuvent ne pas être sans rapport avec les génisses blanches consacrées à une déesse celtique, adorée dans l'île de Mon, à l'époque où vivait Tacite. Si l'épithète de *don*, profonde, par laquelle le poëte armoricain qualifie l'île dont il parle, était une altération du mot *Mon*, l'identité serait parfaite Quoi qu'il en soit, *Inis Mon* signifie « l'île de la Génisse » dans le dialecte breton du pays de Galles[5].

IX. Une antique tradition relative aux côtes d'Aber-Vrac'h, en Armorique, mentionnée par un chroniqueur du quinzième siècle, et par d'autres écrivains bretons, me semble de nature à éclaircir la strophe des *neuf petites mains blanches* exposées sur la table de pierre, au pied de la tour de Lezarmeur, et des *neuf mères qui gémissent*. « Selon cette tradition, dit Pierre le Baud, on immolait jadis des enfants à une fausse divinité, sur un autel d'Aber-Vrac'h, dans un lieu appelé *Porz Keinan*, c'est-à-dire le Port des Lamentations, à cause des gémissements que poussaient les mères des victimes.[6] »

[1] *Myvyrian*, t. I, p. 25.
[2] Solin, *Polyhistor.*, cap. XXII.
[3] *Myvyrian*, ibid, p. 49.
[4] *Ibidem*, p. 43.
[5] Owen, *Welsh dict.*, t. II, p. 351.
[6] Cf. Grégoire de Rostrenen, *Dict.*, p. 360, et dom le Pelletier, *Dict.*, col. 474.

Les neuf *Korrigan* qui dansent à la clarté de la *pleine lune* autour de la fontaine sont les neuf *Korrigan*, ou vierges consacrées, des Armoricains, que Pomponius Mela dit prêtresses de l'île de Sein[1]. Mais pourquoi dansent-elles à la clarté et peut-être en l'honneur de la lune? Probablement parce que la lune était leur divinité. Arthémidore, cité par Strabon, assure que, dans une île voisine de l'Armorique, on lui rendait un culte sous le nom de *Koré* ou *Kori*[2]. Il ne dit pas le nom de l'île; mais comme, en plein dix-septième siècle, « c'était une coutume reçue dans l'île de Sein de se mettre à genoux devant la nouvelle lune et de réciter en son honneur l'oraison dominicale[3], » il y a toute raison de penser qu'Arthémidore veut parler de l'île en question. Au culte de la lune se rattachait peut-être celui des fontaines; ainsi s'expliquerait la ronde des Korrigan. Dans la même île où l'on s'agenouillait devant la nouvelle lune, « on avait coutume de faire, le premier jour de l'an, un sacrifice aux fontaines, chacun offrant un morceau de pain couvert de beurre à celles de son village[4]. »

J'arrive à la plus bizarre série du chant armoricain : *la laie, ses marcassins* et *le vieux sanglier* qui les instruit sous un pommier.

Le double symbole mythologique de cet arbre et de ces animaux remonte à une époque très-reculée. Une médaille bien connue, publiée par Montfaucon, représente un sanglier et une laie au pied de deux pommiers confondant leurs rameaux. S'il faut en croire l'historien de la première église chrétienne élevée dans l'île de Bretagne, la laie et les pommiers auraient été l'objet du culte des insulaires païens. « L'endroit, dit-il, où fut bâtie l'église s'appelait l'antique sanctuaire du pommier. Au milieu s'élevait un de ces arbres, et dessous une laie allaitait ses petits[5]. »

Un autre hagiographe du douzième siècle, parlant de la conversion des Bretons au christianisme, ajoute : « Un ange apparut en songe à l'apôtre du midi de l'île de Bretagne, et lui tint ce langage : Partout où tu trouveras une laie couchée avec ses petits, tu bâtiras une église en l'honneur de la sainte Trinité[6]. »

Deux poëmes politiques attribués à Merlin éclairent encore mieux le sujet. Le premier est intitulé *la Pommeraie;* le second a pour titre *les Marcassins*. Ces animaux figurent dans l'un et dans l'autre, et le barde les conseille de la même manière que le vieux sanglier instruit ceux du poëme armoricain. L'épithète d'*intelligents* et d'*éclairés* qu'il leur donne, le nom de *poëte des sangliers*, dont un barde du treizième siècle s'honore, ne permet pas de se méprendre sur le sens de l'expression métaphorique employée par Merlin. C'est évidemment à des disciples qu'il est censé parler.

« Pommiers élevés sur la montagne, dit-il dans une invocation aux arbres sous lesquels il se tient; ô vous, dont j'aime à mesurer le tronc, la croissance et l'écorce, vous le savez, j'ai porté le bouclier sur l'épaule

1 V. l'Introduction de ce recueil.
2 Strabon, lib. IV, p. 198.
3 *Vie de Michel le Nobletz*, par le P. de Saint-André, p. 185
4 *Ibidem*, p. 186.
5 Guillelmus Malmesburiensis, *Antiquitates Ecclesiæ Glastonbury*, (Gale, p. 295.)
6 Liber Landavensis. *Vita Dubricii*, p. 295.

et l'épée sur la cuisse; j'ai dormi mon sommeil dans la foret de Kelidon[1] ! »

Puis il ajoute : « Écoute-moi, cher petit marcassin, toi qui es doué d'intelligence, entends-tu les oiseaux? comme l'air de leurs chants est gai[2] ! »

Ailleurs il lui donne des conseils, et, chose digne de remarque, chacune des strophes de sa leçon débute par la formule doctorale qu'on vient d'entendre, comme chaque partie de la leçon de notre Druide à son élève par l'injonction pédagogique qu'on a lue :

« Écoute-moi, cher petit marcassin, dit-il, petit marcassin intelligent, ne va point fouir à l'aventure, au haut de la montagne; fouis plutôt dans les lieux solitaires, dans les bois fourrés d'alentour... » Sans insister, je conclus que le symbole étrange du chant armoricain cache la même réalité humaine que la figure des poëmes gallois.

X-XI. Avec les *dix vaisseaux ennemis* arrivant de Nantes dans la capitale des Vénètes, pour le malheur des habitants, avec les *onze Bélek* ou Prêtres, débris de trois cents, qui reviennent de Vannes, où ils ont été vaincus, comme l'atteste leur bâton de coudrier, symbole celtique de la défaite[3], nous semblons quitter le domaine de la mythologie pour entrer dans celui de l'histoire. Mais d'abord quelle est la vraie signification du mot *bélek?* S'il veut dire *prêtre* en général, aujourd'hui, il avait, au quatrième siècle, une signification plus precise, il indiquait un ministre du dieu *Bel*. Le témoignage d'Ausone est formel. Il croit faire honneur à un professeur de rhétorique de son temps en lui disant : « O toi, qui, né à Bayeux, descends d'une famille de Druides, tu tires ton origine sacrée du temple de Belen; à ce dieu devaient leur nom ceux qui étaient ses ministres, comme tes ancêtres[4]. » Ce fait admis, me serait-il permis de hasarder une hypothèse? On sait que la flotte de César partit de la Loire[5], et peut-être de Nantes même, pour venir attaquer la capitale des Vénètes ; on sait qu'il anéantit leur puissance maritime, qu'il vendit à l'encan tous ceux dont il put se rendre maître, qu'il fit égorger leur sénat et leurs prêtres. Les dix vaisseaux ennemis mentionnés par le poëte armoricain ne représenteraient-ils pas la flotte romaine tout entière, et les onze *bélek* fugitifs, les débris dispersés du collége druidique? César dit, à la vérité, que les Druides étaient étrangers à la guerre, et ceux-ci sont armés; mais il dit aussi qu'à la mort de l'archidruide, ils mettaient souvent l'épée à la main pour disputer l'autorité suprême[6]; à plus forte raison durent-ils prendre les armes pour défendre leur patrie en danger.

XII. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir le poëte armoricain re-

[1] *Myvyrian*, t. I, p. 150.

[2] *Ibid.*, p. 155.

[3] Reddidit Alfred Machtiern filius Gestin monachiam sancti Salvatoris (quam injuste per vim tenebat), in manu abbatis cum *virga corilina* ante Salomonem regem totius Britanniæ magnæque partis Galliarum. (Cartularium Rotonense; ad ann. 867 ; D. Morice, *Preuves*, t. I, p. 308 *V.* aussi sur le même symbole, dans Owen, *Dictionn.*, t. I, p. 234.)

[4] Tu Bajocasis stirpe Druidarum satus;
Beleni sacratum ducis e templo genus
Et *inde vobis nomina.* (Auson., *Profess.*, 4.)

[5] Naves ædificari in flumine Ligeri jubet. (Lib. VI.

[6] De principatu armis contendunt. (*Ibid.*)

garder la mort violente des prêtres du dieu Bel comme le présage de la révolution des douze signes du zodiaque et même de la fin du monde. Il est curieux de le voir donner pour présage de cet événement le meurtre de la *Vache sacrée* des Bretons, de « la vache noire à l'étoile blanche, » ainsi que la désigne expressément un ancien barde gallois; de la vache « vigoureuse, vigilante, bonne, belle entre toutes, sans laquelle le monde périrait[1]. » Nous voyons, au quatorzième siècle, un poëte cambrien, qui survécut à la persécution de ses confrères, peindre en traits prophétiques le soleil détourné de sa course et perdu dans les airs, les astres désertant leur orbe et tombant, comme une conséquence de la chute des bardes nationaux, et nous l'entendons s'écrier, avec désespoir : « C'est la fin du monde! » Cette concordance de doctrine est frappante. Évidemment l'auteur cambrien connaissait une partie des secrets dont l'Armoricain fait un si pompeux étalage, et il avait puisé au même courant traditionnel. Les bardes gallois du moyen âge, il ne faut pas l'oublier, étaient les descendants convertis des Druides, prêtres du dieu Bel, et les paysans du Gladmorgan, sans comprendre la portée du terme, donnent encore à ceux d'aujourd'hui le nom très-caractéristique d'*initiés de la vallée de Bélen*[2]. Le barde armoricain le mériterait bien plus.

Mais il est un fait qui donne à son œuvre une grande importance; c'est qu'il en existe une contre-partie latine et chrétienne. Je la trouve dans un recueil de cantiques bretons du moyen âge, réédité, en 1650, par Tanguy Guéguen, prêtre, le même qui publia la troisième édition du GRAND MYSTÈRE DE JÉSUS[3], et on la chantait encore, il y a peu d'années, au séminaire de Quimper. Le fait dont je parle prouve que les premiers apôtres des Bretons firent aux monuments de la poésie païenne de ce peuple la même guerre habile et une guerre du même genre qu'aux monuments matériels de sa religion. On savait déjà que, dans tout ce qui n'était pas en opposition directe avec le dogme catholique, ils s'étaient plutôt efforcés de transformer que de détruire, fidèles aux instructions du pape saint Grégoire le Grand, qui leur avait dit : « Retrancher tout à la fois, dans ces esprits incultes, est une entreprise impossible, car qui veut atteindre le faîte doit s'élever par degrés et non par élans... Gardez-vous donc de détruire les temples; détruisez seulement les idoles et remplacez-les par des reliques. »

Les missionnaires transportèrent donc la forme, le rhythme, l'air, la méthode élémentaire, toute l'enveloppe du chant païen dans la contre-partie chrétienne; l'enseignement seul fut changé. L'apôtre emprunte au Druide son système pour le combattre. Si l'un tire de ses poëmes sacrés la doctrine qu'il inculque à ses disciples, au moyen des douze premiers nombres, l'autre, adoptant les mêmes chiffres, attache à chacun d'eux une vérité tirée de l'Ancien ou du Nouveau Testament que les jeunes néophytes retiendront aisément par l'effet

[1] *Myvyrian*, t. I, p. 74, 75 et 29.
[2] Ed. Williams, *Poems*, t. II, p. 161.
[3] *An novelou ancien*, etc., an oll amantet gant Tanguy gueguen, belec. Quemper Caurentin MDCL, p. 105.

des répétitions. Les douze points qu'il enseigne sont : qu'il y a un Dieu, deux Testaments, trois grands prophètes, quatre évangélistes, cinq livres de Moïse, six cruches qu'on porta aux noces de Cana (souvenir du premier miracle de Jésus-Christ), sept sacrements, huit béatitudes, neuf chœurs d'anges, dix commandements de Dieu, onze étoiles qui apparurent à Joseph, enfin, douze apôtres.

Comme dans le breton, le disciple interroge le maître, qui, à chaque nombre nouveau, répète en sens inverse les nombres précédents, savoir : le deux et l'un après l'unité ; le trois, le deux et l'unité après le trois ; le quatre, le trois, le deux et l'unité après le quatre, et ainsi de suite jusqu'au bout, où il reprend les douze nombres sans s'arrêter, toujours en sens inverse.

Voici, du reste, le texte latin, d'après une copie que je dois à M. l'abbé Henry, et qui est plus complète que la rédaction imprimée par Guéguen :

— Dic mihi quid unus?
— Unus est Deus
Qui regnat in cœlis [1].

— Dic mihi quid duo?
— Duo sunt testamenta,
Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

— Dic mihi quid sunt tres?
— Tres sunt patriarchæ;
Duo testamenta;
Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

— Dic mihi quid quatuor?
— Quatuor evangelistæ;
Tres sunt patriarchæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid quinque?
— Quinque libri Moysis;
Quatuor evangelistæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid sunt sex?
— Sex sunt hydriæ
Positæ
In Cana Galileæ.
Quinque libri Moysis, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid septem?
— Septem sacramenta [2];

[1] Le refrain, selon Tanguy Guéguen, était
Unus est Christus
Qui regnat Deus.

[2] *Var.* de Guéguen : Septem candelabra
Ante Deum lucentia.

Sex hydriæ, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid octo?
— Octo beatitudines;
Septem sacramenta, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid novem?
— Novem angelorum chori;
Octo beatitudines, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid decem?
— Decem mandata Dei;
Novem angelorum chori, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid undecim?
— Undecim stellæ
A Josepho visæ;
Decem mandata Dei, etc.
Unus est Deus, etc.

— Dic mihi quid duodecim?
— Duodecim apostoli;
Undecim stellæ
A Josepho visæ;
Decem mandata Dei,
Novem angelorum chori,
Etc., etc., etc.
Unus est Deus
Qui regnat in cœlis.

La grande idée de l'unité divine est placée au début de la pièce chrétienne, et, revient à la fin de chaque strophe, jusqu'à la douzième, de même que le sombre dogme de la nécessité unique, de la douleur et de la mort, est ramené dans l'hymne païenne, comme origine et terme de toutes choses. Entre ces deux enseignements il y a l'immensité; le christianisme et le paganisme, la civilisation et la barbarie sont en présence, le Druide expose ses doctrines, et l'apôtre les combat; la jeune génération qui les écoute appartiendra au vainqueur. La lutte ayant cessé au sixième siècle, et les Armoricains étant presque tous devenus chrétiens à la fin de cette époque, comme l'histoire l'atteste[2], le monument païen qui nous occupe remonte à une date plus ancienne. Au moins la leçon du Druide à son disciple a-t-elle été donnée dans un temps où l'ordre avait encore des écoles en Armorique, et probablement par quelque prêtre de Belen, d'une de ces familles de Druides armoricains dont parle Ausone. La différence qu'il fait entre les ministres du culte bélénique et les Druides proprement dits, est précisément ce qui me

[1] Duodecim articuli fidei. (Guéguen.)
[2] Procope, *Ap. Scriptores rerum Gallicar.*, t. II, p. 31. Cf. *Vita Melani*, ad finem, vi sæcul scripta. Bolland., t. 1, n° 15, p. 4.

porte à croire que notre chant remonte, quant à l'inspiration, au commencement du cinquième siècle. Toutes les doctrines qu'il contient n'étaient pas celles des anciens Druides; on en chercherait vainement quelques-unes dans les témoignages antérieurs à la conquête romaine, tandis qu'elles se retrouvent, pour la plupart, dans les poëmes mythologiques des bardes cambriens leurs successeurs.

Aussi des voix tout à fait désintéressées et les plus compétentes en pareille matière, n'ont-elles pas hésité à ranger le dialogue armoricain et les chants bretons du même genre, parmi les monuments poétiques les moins douteux d'origine païenne[1].

[1] Voir le rapport de M. Ampère sur les *Poésies populaires de la France.* (*Bulletin du comité des travaux historiques*, année 1853, p. 253.)

II

LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Comme nous l'avons dit dans l'introduction de ce recueil, il est, parmi les chants populaires de la Bretagne, une pièce intitulée : *Prophétie de Gwenc'hlan*, que l'on attribue au barde du cinquième siècle de ce nom. Nous avons cité tout ce que les sources écrites nous ont fourni d'indications au sujet du poëte. Voici celles que nous offre la tradition.

Gwenc'hlan fut longtemps poursuivi par un prince étranger. Le prince, s'étant rendu maître de sa personne, lui fit crever les yeux, le jeta dans un cachot, où il le laissa mourir, et tomba lui-même, peu de temps après, sur un champ de bataille, sous les coups des Bretons, victime de l'imprécation prophétique du poëte.

Cette tradition s'accorde à merveille avec le chant suivant, recueilli en Melgven, que Gwenc'hlan passe pour avoir composé au fond de son cachot, quelques jours avant de mourir.

I

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux, je chante encore.

Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin cependant.

DIOUGAN GWENC'HLAN

— IES KERNE —

I

Pa guz ann heol, pa goenv ar mor,
Me oar kana war dreuz ma dor.

Pa oann iaouank me a gane;
Pa'z onn deut koz, me gan ivę.

Me gan enn noz, me gan enn de
Ha me keuziet koulskoude.

Si j'ai la tète baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.

Ce n'est pas que j'aie peur; je n'ai pas peur d'être tué.

Ce n'est pas que j'aie peur; assez longtemps j'ai vécu.

Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera; et quand on me cherche, on ne me trouve pas.

Peu importe ce qui adviendra. ce qui doit être sera.

Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin.

II

Je vois le sanglier qui sort du bois; il boite beaucoup; il a le pied blessé,

La gueule béante et pleine de sang, et le criu blanchi par l'âge;

Il est entouré de ses marcassins, qui grognent de faim.

Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre, à faire trembler le rivage d'épouvante.

Il est aussi blanc que la neige brillante; il porte au front des cornes d'argent.

L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux.

Mard-eo gan-in stouet ma bek,
Mar 'm euz keuz, ne ket heb abek.

Evid aoun me n'am euz ket,
Meuz ked aoun da vout lazet;

Evid aoun me n'am euz ket;
Amzer awalc'h ez onn-me bet.

Pa vinn ket klasket vinn kavet;
Ha pa 'z onn klasket ne'z onn ket.

Na vern petra a c'hoarvezo:
Pez a zo dleet a vezo.

Red eo d'ann holl mervel teir gwes,
Kent evid arzao enn-divez.

II

Me wel ann hoc'h'tont dioc'h ar c'hoad,
Hag hen gwall-gamm, gwallet he droad;

He vek digor ha leun a wad,
Hag he reun louet gand ann oad;

Hag he voc'higou tro-war-dro,
Gand ann naon braz o soc'ho.

Me wel ar morvarc'h enep-tont,
Ken a gren ann aot gand ar spont.

Hen ken gwenn evel ann erc'h kann;
Enn he benn kerniou arc'hant.

Ann dour dindan han o virvi,
Gand ann tan daran euz he fri;

Des chevaux marins l'entourent, aussi pressés que l'herbe au bord de l'étang.

— Tiens bon! tiens bon! cheval de mer; frappe-le à la tête; frappe fort, frappe!

Les pieds nus glissent dans le sang! Plus fort encore! frappe donc! plus fort encore!

Je vois le sang comme un ruisseau! Frappe fort! frappe donc! plus fort encore!

Je vois le sang lui monter au genou! Je vois le sang comme une mare!

Plus fort encore! frappe donc! plus fort encore! Tu te reposeras demain.

Frappe fort! frappe fort, cheval de mer! Frappe-le à la tête! frappe fort! frappe! —

III

Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,

Et il leur disait en les appelant :

— Levez-vous vite sur vos deux ailes!

Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut! —

Morgezeg enn dro d'ehan ker stank
Hag ar geot war lez ar stank.

— Dalc'h mat 'ta! dalc'h mat 'ta! mor-
[varc'h;
Darc'h gand he benn; darc'h mat 'ta,
[darc'h!

Ken a risk er goad ann treid noaz!
Gwas-oc'h-was! darc'h 'ta! gwas-oc'h-was!

Me wel ar goad evel eur waz!
Darc'h mat 'ta! darc'h ta! gwas-oc'h-was!

Me wel ar goad hed penn he c'hlin!
Me wel ar goad evel eul linn!

Gwas-oc'h -was! darc'h 'ta, gwas-oc'h
Arzaoi a ri benn arc'hoaz. [-was!

Darc'h mat 'ta! darc'h mat 'ta morvac'h,
Darc'h gand he benn, darc'h mat 'ta,
[darc'h. —

III

Pa oann em bez ien, hunet dous,
'Kleviz ann er 'c'hervel, enn nouz.

He erigou hen a c'halve;
Hag ann holl evned euz ann ne;

Ha lavare dre he c'hervel :
— Savet prim war ho tiou-askel!

Ne ket kik brein chas pe zenved,
Kik kristen renkomp da gaouet! —

— Vieux corbeau de mer, écoute; dis-moi : que tiens-tu là?

— Je tiens la tête du Chef d'armée[1]; je veux avoir ses deux yeux rouges.

Je lui arrache les deux yeux, parce qu'il t'a arraché les tiens.

— Et toi, renard, dis-moi, que tiens-tu là?

— Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien.

Qui a désiré ta mort, et t'a fait mourir depuis longtemps.

— Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là, au coin de sa bouche?

— Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage.

Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis

Contre le Barde qui n'habite plus entre Roc'h-allaz et Porz-gwenn. —

NOTES

Cette pièce est, par les sentiments, les croyances, les images, un débris précieux de l'ancienne poésie bardique.

Comme Taliésin, Gwenc'hlan croit aux *trois cercles de l'existence* et au

---

— Morvran goz, c'hleo; lavar d'i-me :
Petra c'hoari gen-oud aze?

— Tal Par enn-lu c'hoari gan-in;
He zaoulagad ru a fel d'in;

He zaoulagad a grapann net,
Abek d'az re en deuz tennet.

— Na te, louarn, lavar d'i-me
Petra c'hoari gen-oud aze?

— He galon a c'hoari gan-i
Oa ken diwir ha ma hani,

E deuz c'hoantaet da lazo,
E deuz da lazet a bell zo.

— Na te lavar d'i-me, tousek,
Petra rez aze 'korn he vek?

— Me a zo ama 'n em laket,
C'hortoz he ene da zonet.

Gan-i-me vo tra vinn er bed,
Enn damant glan oc'h he dorfed

E kever ar Barz na jomm ken
Etre Roc'h-allaz ha Porz-gwenn. —

[1] Le chef étranger qui fit prisonnier le poëte.

dogme de la métempsycose : « Je suis né trois fois, dit le poëte cambrien... j'ai été mort, j'ai été vivant ; je suis tel que j'étais... J'ai été biche sur la montagne... j'ai été coq tacheté... j'ai été daim de couleur fauve ; maintenant je suis Taliésin[1]. »

Comme Lywarc'h-Hen, il se plaint de la vieillesse, il est triste ; comme lui, il est fataliste . « Si ma destinée avait été d'être heureux, s'écrie le barde s'adressant à son fils qui a été tué, tu aurais échappé à la mort... Avant que je marchasse à l'aide de béquilles, j'étais beau... je suis vieux, je suis seul, je suis décrépit... Malheureuse destinée qui a été infligée à Lywarc'h, la nuit de sa naissance : de longues peines sans fin[2] ! »

De même que Gwenc'hlan représente le prince étranger sous la figure d'un sanglier, et le prince breton, sous celle d'un cheval marin, Taliésin parlant d'un chef gallois, l'appelle le « cheval de guerre[3]. »

L'histoire du barde aveugle d'Armorique chantant dans les fers son chant de mort, offre quelque analogie avec celle d'Aneurin qui, ayant été fait prisonnier à la bataille de Kaltraez, composa son poëme de *Gododin* durant sa captivité : « Dans cette maison souterraine, malgré la chaîne de fer qui lie mes deux genoux, dit-il, mon chant de Gododin n'est-il pas plus beau que l'aurore? » Le même poëme offre un vers qui se retrouve presque littéralement dans le chant armoricain : « On voit une mare de sang monter jusqu'au genou[4]. »

Le sens des strophes 23e, 24e et 25e du chant breton est exactement le même que celui de deux stances d'une élégie où Lywarc'h-Hen décrit les suites d'un combat :

« J'entends cette nuit les aigles d'Eli... Ils sont ensanglantés ; ils sont dans le bois... Les aigles de Pengwern appellent au loin cette nuit ; on les voit dans le sang humain[5]. »

Mais les bardes que nous venons de citer étaient tous plus ou moins chrétiens, et l'on doit croire que Gwenc'hlan ne l'était guère, en voyant la complaisance avec laquelle il dévoue la « chair chrétienne » aux aigles et aux corbeaux : on se rappelle qu'une tradition populaire lui fait dire : « Un jour viendra où les prêtres du Christ seront poursuivis, où on les huera comme des bêtes fauves[6]. »

Le carnage qu'on en fera, ajoute-t-il, sera tel « qu'ils mourront tous par bandes, sur le Menez-Bré, par bataillons[7]. »

Dans ce temps-là, dit-il encore. « la roue du moulin moulera menu : le sang des moines lui servira d'eau[8]. »

[1] *Myvyrian*, t. I, p. 37 et 76.
[2] *Ibid.*, p. 115 et 117 et *les Bardes bretons*, p. 136.
[3] *Ibid.*, p. 151.
[4] *Ibid.*, p. 7.
[5] *Myvyrian*, p. 109. Cf. *les Bardes bretons*, p. 76.

[6] Tud Jezuz-Krist a wallgasor,
Evel gouezed ho argador.

[7] M'az marvint holl a strolladou
War menez Bre, a vagadou.

[8] Rod ar vilin a valo flour,
Gand goad ar menec'h eleac'h dour

A l'en croire, ces choses arriveront bien avant la fin du monde ; alors la plus mauvaise terre rapportera le meilleur blé[1].

Enfin, la pièce, comme celles des anciens bardes gallois, était primitivement allitérée. Elle offre des traces trop multipliées de ce système rhythmique, pour que ce soit l'effet du hasard.

Nous avons dit que le peuple l'attribue à Gwenc'hlan ; les deux derniers vers confirmeraient cette opinion :

« Gwenc'hlan marque au commencement de ses prédictions, dit le P. Grégoire de Rostrenen, qu'il demeurait entre Roc'h-allaz et le Porzgwenn, au diocèse de Tréguier. »

Mais s'il est l'auteur de la pièce, elle est évidemment fort altérée dans la rédaction actuelle, et très-rajeunie de langage. C'est une observation que j'aurai souvent lieu de faire. Quant à l'accent poétique, le temps ne lui a rien ôté de sa vigueur première, et l'on a dit avec raison que le dernier cri de vengeance poussé par le vieux barde aveugle est, dans sa férocité sublime, presque digne du chantre d'Ugolin.

[1] Abarz ma vezo fin ar bed ;
Falla douar ar gwella ed.

Cette dernière strophe et la seconde sont citées par D. le Pelletier qui les a copiées sur le manuscrit original ; les deux autres appartiennent à la tradition.

III

LE SEIGNEUR NANN ET LA FÉE

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

En indiquant précédemment le caractère général des fées chez les différents peuples de l'Europe, et le caractère particulier des fées bretonnes, j'ai essayé de prouver que celles-ci paraissent avoir emprunté aux druidesses gauloises, non-seulement quelques traits essentiels de leur physionomie, mais jusqu'à leur nom de *Korrigan*. La ballade du seigneur Nann peut être citée comme exemple, pour montrer ce qui leur est propre, et ce qu'elles ont de commun avec les fées des autres peuples. Elle m'a été apprise, ainsi que la suivante, par une paysanne Cornouaillaise. Depuis lors je l'ai entendue chanter plusieurs fois en Léon : ce dialecte étant plus élégant que celui de Cornouaille, j'ai cru devoir le suivre.

Le seigneur Nann et son épouse ont été fiancés bien jeunes, bien jeunes désunis.

Madame a mis au monde hier deux jumeaux aussi blancs que neige; l'un est un garçon, l'autre une fille.

— Que désire votre cœur, pour m'avoir donné un fils? Dites, que je vous l'accorde à l'instant :

Chair de bécasse de l'étang du vallon, ou chair de chevreuil de la forêt verte?

AOTROU NANN HAG AR GORRIGAN

— ES LEON —

Ann aotrou Nann hag he briet
laouankik-flamm oent dimezet,
laouankik-flamm dispartiet.

Ann itroun e deuz ganet dec'h
Daou vugel ker kaer hag ann erc'h;
Unan zo paotr, ann all zo merc'h.

— Petra c'houl ho kalon a vad,
P'ec'h euz ganet eur mab d'he dad?
Livirit, m'her rei d'hoc'h timat :

Kik kevelek a stank ann diaz,
Pe kik karo ar forest c'hlaz?

— La chair du chevreuil est celle que j'aimerais, mais vous allez avoir la peine d'aller au bois. —

Le seigneur Nann en l'entendant saisit sa lance de chêne,

Et sauta sur son cheval noir, et gagna la verte forêt.

En arrivant au bord du bois, il vit une biche blanche;

Et lui de la poursuivre si vivement que la terre tremblait sous eux;

Et lui de la poursuivre aussitôt si vivement, que l'eau ruisselait de son front,

Et des deux flancs de son cheval. Et le soir vint.

Et il trouva un petit ruisseau près de la grotte d'une Korrigan,

Et tout autour un gazon fin; et il descendit pour boire.

La Korrigan était assise au bord de sa fontaine, et elle peignait ses longs cheveux blonds,

Et elle les peignait avec un peigne d'or (ces dames-là ne sont point pauvres).

— Comment êtes-vous si téméraire que de venir troubler mon eau!

Ou vous m'épouserez sur l'heure, ou, pendant sept années vous sécherez sur pied; ou vous mourrez dans trois jours

---

— Kik karo eo a gaffenn mad;
Hogen poan vezo mont d'ar c'hoad. —

Ann aotrou Nann pa he c'hlevaz,
Enn he c'hoaf dero a grogaz,

Ha war he varc'h du a lammaz,
Ha d'ar forest c'hlaz ez eaz.

War lez ar c'hoad pa oa digouet,
Eunn heizez wenn en deuz gwelet;

Hag hen mont buhan war he zro
Ken grene 'nn douar dindan ho;

Hag hen mont war he lerc'h raktal
Ken rede ann dour diouc'h he dal,

Ha diouc'h he varc'h a beb kostez.
Ken a zeuaz ann abardaez;

Ken a gavaz eur waz vihan
E-kichen ti eur Gorrigan,

Ha tro-war-dro eunn dachen flour;
Hag hen da zisken d'eva dour.

Ar Gorrig oa tal he feunten
O kriba he bleo hir melen,

Hag ho c'hribe gant eur grib aour
('Nn itrounezed-ze n'int ket paour).

— Penaoz oud-de ken dievez
Da zont da stravilla va gwez!

Dimezi d'in brema' refet,
Pe e-pad seiz vloaz e seac'hfet;
Pe a-benn tri deiz e varfet.

— Je ne vous épouserai point, car je suis marié depuis un an;

Je ne sécherai point sur pied, ni ne mourrai dans trois jours;

Dans trois jours je ne mourrai point, mais quand il plaira au bon Dieu;

Mais j'aimerais mieux mourir à l'instant que d'épouser une Korrigan!

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, faites-moi mon lit, s'il n'est pas fait;

Je me sens bien malade.

Ne dites mot à mon épouse; dans trois jours je serai mis en terre :

Une Korrigan m'a jeté un sort. —

Et, trois jours après, la jeune femme demandait

— Dites-moi, ma belle-mère, pourquoi les cloches sonnent-elles?

Pourquoi les prêtres chantent-ils en bas, vêtus de blanc.

— Un pauvre malheureux que nous avions logé est mort cette nuit.

— Ma belle-mère, dites-moi : mon seigneur Nann, où est-il allé?

— Il est allé à la ville, ma fille; dans peu de temps il viendra vous voir.

— Dimezi d'hoc'h me na rinn ket,
Rag eur bloaz-zo ounn dimezet;

Da zizeac'hi na jomminn ket,
Na benn trideiz na varvinn ket;

Na varvinn ket a-benn tri de,
Nemet pa vezo ioul Doue;

Met gwell eo d'in mervel breman
'Get dimizi d' eur Gorrigan!

— Va mammik keaz, ma am c'haret,
Aozet va gwele ma ne ket;
Gand ar c'hlenved ez ounn dalc'het.

Na livirit tra d'am friet,
A-benn trideiz ez vinn besiet;
Gand eur Gorrigan ounn bet skoet. —

Hag-abenn tri dervez goude
Ar c'hreg iaouank a c'houlenne :

— Livirit d'in-me, va mamm-gaer,
Ha perag e sonn ar c'hleier?

Perag e kan ar veleien
War al leur-zi, gwisket e gwenn?

Enn noz-man mervel e deuz gret.
— Eur paour-keaz hor boa kemeret

— Va mamm-gaer d'in-me leveret,
Va aotrou Nann peleac'h eo eet?

— E kear va merc'hig ez eo eet;
E-berr e teuio d'ho kwelet.

— Ma chère belle-mère, dites-moi : mettrai-je ma robe rouge ou ma robe bleue pour aller à l'église?

— La mode est venue, mon enfant, d'aller vêtue de noir à l'église. —

En franchissant l'échalier du cimetière, elle vit la tombe de son pauvre mari.

— Qui de notre famille est mort, que notre terrain a été fraîchement bêché?

— Hélas! ma fille, je ne puis plus vous le cacher, votre pauvre mari est là! —

Elle se jeta à deux genoux, et ne se releva plus.

Ce fut merveille de voir, la nuit qui suivit le jour où on enterra la dame dans la même tombe que son mari,

De voir deux chênes s'élever de leur tombe nouvelle dans les airs;

Et sur leurs branches, deux colombes blanches, si sautillantes et si gaies!

Elles chantèrent là au lever de l'aurore, et prirent leur volée vers les cieux.

NOTES

La grotte auprès de laquelle le seigneur Nann rencontre la Korrigan, et que le poëte donne pour demeure au génie, est un de ces monuments

---

— Va mamm-gaer geaz livirit d'in,
Ruz pe c'hlaz d'ann iliz ez inn?

— Va merc'hik deuet eo ar c'hiz
Da vont gwisket du d'ann iliz. —

Pazenn ar vered pa dreuzaz,
Bez he friet paour a welaz.

— Pe re hon dud-ni zo marvet,
Pa d-eo hon douar-ni fresket?

— Sioaz! va merc'h, n'hallann nac'h mui:
Ho priet paour a zo enn hi! —

War he daou-lin en em strinkaz,
Ha biken goude na zavaz.

Burzuduz vize da welet,
Ann noz goude ma oa leket
Ann itroun e bez he friet,
Gwelet diou wezen derv sevel
Diouc'h ho bez nevez d'ann uc'hel;
Ha war ho brank diou c'houlmik wenn,
Hag hi ken dreo ha kel laouen,
Eno 'kana da c'houlou de,
Hag o nijal d'ann nenv goude.

primitifs que l'on nomme en breton Dolmen, ou « *ti ar Gorrigan,* » et en français « Table de pierres, » ou « grotte aux Fées. » A peu de distance on trouve assez souvent une fontaine appelée Fontaine de la Fée (*Feunteun ar Gorrigan*). Comme on le sait, les fontaines et les pierres étaient anciennement l'objet d'un culte superstitieux, que différents conciles, et, entre autres, celui de Nantes, tenu vers l'an 658, proscrivirent et punirent sévèrement[1].

La ballade du seigneur Nann dont le nom est un diminutif du breton *Reunan*, c'est-à-dire *velu*, a passé en France où on l'appelle *Renaud*[2]; et le peuple chante aussi son histoire dans la haute Bretagne Les fragments que nous avons pu recueillir sont une traduction exacte des stances bretonnes; on en jugera par ces couplets :

— Oh ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Pourquoi les sings (cloches) sonnent ainsi?

— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.

— Oh ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?

— Prenez du noir, prenez du blanc ;
Mais le noir est plus convenant.

. . . .
— Oh ! dites-moi, ma mère, m'amie,
Pourquoi la terre est rafraîchie ?

— Je ne peux plus vous le cacher :
Votre mari est enterré. —

On chante, en Suède et en Danemark, une chanson sur le même sujet, intitulée : *Sire Olaf dans la danse des Elfes*, dont il existe plus de quinze variantes; je prends la suivante comme terme de comparaison avec la ballade bretonne :

« A l'aube du jour, sire Olaf est monté à cheval ; il a rencontré sur la route la danse brillante, le bal éclatant (des Elfes).

— Oh! la danse! la danse! Comme on danse bien sous le bocage! —

« Le roi des Elfes tendit la main à sire Olaf : — Sire Olaf, viens danser avec moi. — Oh! la danse! la danse! etc.

— Non! non ! C'est demain le jour de mes noces. Je ne veux pas danser. — Oh! la danse! etc.

« La reine des Elfes tendit sa main blanche à sire Olaf : — Viens, Olaf, viens danser avec moi. — Oh! la danse! etc.

— Non! non, je ne danserai pas. C'est demain le jour de mes noces — Oh! la danse! etc.

« La sœur des Elfes lui tendit sa main blanche. — Viens, sire Olaf, danser avec moi. — Oh! la danse! etc.

— Oh! non, je ne danserai pas. C'est demain le jour de mes noces. — Oh! la danse! etc.

[1] Veneratores lapidum... excolentes sacra fontium admonimus. (Baluze, t. I, p. 150.)
[2] Pr. Tarbé, *Romancero de champagne*, t. II, p. 125. Cf. de Puimaigre, *Chants populaires*, p.

« Et la fiancée disait ce jour-là : Dites-moi, pourquoi les cloches sonnent-elles ainsi?

— C'est la coutume de notre île que chaque jeune amant sonne en l'honneur de la fiancée. — Oh! la danse! etc.

« Mais nous n'osons te le cacher, ton fiancé, sire Olaf, est mort. Nous venons de ramener son cadavre. — Oh! la danse! la danse! Comme on danse bien sous la feuillée!

« Le lendemain, quand le jour parut, il y avait trois cadavres dans la maison de sire Olaf. — Oh! la danse! la danse! etc.

« C'étaient sire Olaf, sa fiancée, et sa mère, morte de douleur [1].»

Trois ballades smaalandaises, dont le héros s'appelle Magnus, lui font perdre la raison :

— Chef Magnus, chef Magnus, dit la fée, garde-toi bien de répondre *non!* Prends-moi pour ton épouse; ne me refuse pas, ne me refuse pas. Je te donnerai tant d'or et tant d'argent!

— Je suis fils du roi, je suis jeune et brave...; je ne t'épouserai pas.

— Oh! chef Magnus, chef Magnus, prends-moi pour épouse; ne me dis pas *non!* ne me dis pas *non!*

— Qui est-tu... pour vouloir m'épouser? Tu n'es pas chrétienne!

— Chef Magnus, chef Magnus, ne me dédaigne pas, ou tu deviendras fou, et tu resteras fou toute ta vie. Ne me dis pas *non!* — ne me dis pas *non!*

La ballade servienne de Marko et de la Wila suppose, comme la ballade bretonne, que l'on ne trouble pas impunément les eaux consacrées aux fées.

« Garde-toi, crie une voix au prince Marko, qui chasse et qui a soif; garde-toi de troubler les eaux du lac, car la Wila du gué sommeille sur ses ondes, et son île flotte sur les eaux vertes. Malheur au héros qui l'éveille! Malheur au cheval qui trouble les eaux de son lac! La Wila en exige un terrible péage : elle prend au héros ses deux yeux, et au cheval ses quatre pieds[2]. »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres chants populaires qui ont du rapport avec le nôtre; mais nous n'en avons trouvé aucun aussi complet; nous le croyons ancien, car il nous paraît très-probable que chacune de ses strophes était primitivement composée de trois vers, comme le sont encore la 1re, la 2e, la 3e, la 17e, la 22e, la 23e, la 24e et la 36e. Cette forme rhythmique passe, on le sait, pour le caractère certain d'une haute antiquité; elle a été employée par la plupart des bardes gallois du sixième siècle, et on n'en trouve que peu d'exemples depuis le douzième.

Je remarque qu'elle a disparu dans la rédaction vannetaise de notre pièce, publiée par M. Dufilhol, à la fin de son roman de *Guionvac'h*, d'après la tradition de Ploemeur, où l'on a localisé et rajeuni l'aventure de Nann, en l'appliquant à la mort tragique d'Alain de la Sauldraye, poursuivant la biche de Sainte-Ninnok. Voir l'*Itinéraire de Nantes à Brest*, de M. Pol de Courcy, p. 153.

[1] Swenska Viser III, p. 158 et 163 Danske Viser I, 138.

[2] Vulks Danitza, 4e parti, p. 39.

IV

L'ENFANT SUPPOSÉ

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La tradition mentionnée dans ce chant, qui est encore relatif aux fées, est une des plus populaires de la Bretagne. C'est, le plus souvent, un récit en prose mêlé de couplets, forme accusant évidemment une modification postérieure. Nous avons donc recherché s'il n'existait sur le même thème aucune œuvre complétement en vers, et nous avons été assez heureux pour découvrir le précieux fragment qu'on va lire.

Une mère perd son fils; les fées l'ont dérobé en lui substituant un nain hideux. Ce nain passe pour muet, et il se garde bien, en parlant, de démentir cette opinion, car il trahirait sa voix qui est cassée comme celle d'un vieillard. Cependant il faut que la mère l'y contraigne pour ravoir son enfant. Elle feint donc de préparer à dîner dans une coque d'œuf pour dix laboureurs; le nain étonné se récrie; la jeune femme le fouette impitoyablement; la fée l'entend, elle accourt pour le délivrer, et l'enfant qu'elle a dérobé est rendu à sa mère.

Marie la belle est affligée; elle a perdu son cher Loïk: la Korrigan l'a emporté.

— En allant à la fontaine puiser de l'eau, je laissai mon Loïk dans son berceau; quand je revins à la maison, il était loin;

AR BUGEL LAEC'HIET

— IES KERNE —

Mari goant a zo keuziet;
He Loik ker e deuz kollet;
Gand ar Gorrigan • ma eet.

— Pa'z iz da vid dour d'ar stiva
Va Loik leziz er c'havel;
Pa zeuiz d'ar ger hen oa pel.;

Et à sa place on avait mis ce monstre; dont la face est aussi rousse que celle d'un crapaud, qui égratigne, qui mord sans dire mot;

Et toujours demande à teter, et a sept ans passés, et n'est pas encore sevré.

— Vierge Marie, sur votre trône de neige, avec votre fils entre vos bras, vous êtes dans la joie, moi dans la tristesse.

Votre saint enfant, vous l'avez gardé; moi, j'ai perdu le mien. Pitié pour moi, mère de la Pitié!

— Ma fille, ma fille, ne vous affligez pas; votre Loïk n'est pas perdu; votre cher Loïk sera retrouvé.

Qui feint de préparer le repas dans une coque d'œuf pour dix laboureurs d'une maison, force le nain à parler.

Quand il a parlé, fouettez-le, fouettez-le bien; quant il a été bien fouetté, il crie; quand il a été entendu, il est enlevé promptement.

— Que faites-vous là, ma mère? disait le nain avec étonnement; que faites-vous là, ma mère?

— Ce que je fais ici, mon fils? Je prépare à dîner dans une coque d'œuf pour dix laboureurs de ma maison.

— Pour dix, chère mère, dans une coque d'œufs!

J'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche; j'ai vu le gland avant de voir l'arbre.

Al loen-man enn he lec'h laket,
He vek ken du hag eunn tousek,
A graf, a beg, heb ger e-bet;

Ha bron bepret 'ma klask kaouet,
Hag enn he zeiz vloaz e ma eet
C'hoaz ne ma ket c'hoaz dizonet.

Gwerc'hez Vari, war ho tron erc'h,
Gand ho kredur tre ho tiou-vrec'h,
E levenez 'm oc'h, me enn nec'h.

Ho mabik sakr c'hui a virez,
Me ma bini me a gollez.
Truez ouz-in mamm a druez!

— Ma merc'h, ma merc'h, na nerc'het ket!
Ho Loik ne 'd eo ket kollet,
Ho Loik ker a vo kavet.

« Neb ra van virv e gloren vi
Evid dek gonideg eunn ti,
A lak ar c'horrig da bregi.

« Pa'n deuz prezeget flemm-han, flemm!
Pa eo bet flemmet ken, a glemm;
Pa eo klevet, he lammer lemm. »

— Petra rit-hu aze, va mamm?
Lavare ar c'horr gand estlamme,
Petra rit-hu aze, va mamm?

— Petra rann ama va mab-mi?
Birvi a rann er blusken-vi,
Vit ann dek gonidek va zi.

— 'Vit dek, mamm ger, enn eur blusken!
Gweliz vi ken gwelet iar wenn,
Gweliz mez ken gwelet gwezen

J'ai vu le gland et j'ai vu la gaule; j'ai vu le chêne dans les bois de l'autre Bretagne, et n'ai jamais vu pareille chose.

— Tu as vu trop de choses, mon fils; *clic! clac! clic! clac!* vieux gaillard, ah! je te tiens!

— Ne le frappe pas, rends-le-moi; je ne fais pas de mal à ton fils; il est notre roi dans notre pays. —

Quand Marie s'en revint à la maison, elle vit son enfant endormi dans son berceau, bien doucement.

Et comme elle le regardait toute ravie, et comme elle allait le baiser, il ouvrit les yeux;

Il se leva sur son séant, et lui tendant ses deux petits bras : — Hé! mère, j'ai dormi bien longtemps! —

NOTES

Dans une tradition galloise analogue, la pauvre mère, trouvant aussi un nain hideux et vorace à la place de son enfant, va consulter le sorcier, et le sorcier lui dit : « Prenez des coques d'œufs, faites semblant d'y préparer à dîner pour les moissonneurs : si le nain témoigne de l'étonnement, fouettez-le jusqu'au sang; sa mère accourra à ses cris pour le délivrer, en vous ramenant votre enfant; s'il n'en témoigne pas, ne lui faites aucun mal. »

La mère suit le conseil, et tandis qu'elle remplit de soupe ses coques d'œufs, elle entend le nain se parler ainsi à lui-même d'une voix cassée :

« J'ai vu le gland avant de voir le chêne; j'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche : je n'ai jamais vu pareille chose[1]. »

Gweliz mez ha gweliz gwial,
Gweliz derven e koat Breiz-all,
Biskoaz na weliz kemend all.

— Re draou a welaz-te, va map;
Da flap! da flip! da flip! da flap!
Da flip, potr koz! ha! me da grap!

— Sko ket gant-han, lez-han gan-i;
Na rann-me droug da da hini,
Ma brenn er bro-ni gan-e-omp-ni. —

Mari d'ar ger pa zistroaz,
He bugel kousket a welaz
Enn he gavel, ha sioul eaz.

Hag out-han ker kaer pa zelle,
Ha da voket d'ean pa ee,
He zaoulagad a zigore.

Enn he gavazez 'n em zave,
He ziouvrec'hik d'ei astenne :
—Gwall-bell onn bet kousket, mamm-le!—

1. Gwelais mes kyn gwelet derwen;
Gwelais wy kyn gwelet iar wenn
Ericed ni welais efelhenn.

Tercet curieux, unique débris de je ne sais quel antique rituel, dont les vers, à trois mots et au dialecte près, cadrent exactement avec ceux de la ballade bretonne. Cela nous porte à croire que cette ballade remonte pour le fond à une époque antérieure à la séparation définitive des Bretons insulaires et des Bretons armoricains, opinion que rien ne paraît contredire, et que confirme, à notre avis, la forme ternaire des strophes, et l'allitération régulière qu'elle présente d'un bout à l'autre.

Par un hasard extraordinaire, un écrivain latin du douzième siècle, l'auteur de la légende de Merlin, met les paroles que nous venons de citer dans la bouche de son barde sorcier.

« Il y a dans cette forêt, dit Merlin, un chêne chargé d'années; je l'ai vu lorsqu'il commençait de croître... J'ai vu le gland dont il est sorti, germer et s'élever en gaule... J'ai donc vécu longtemps[1]. »

Si cette remarquable coïncidence n'était pas l'effet du hasard, elle prouverait que l'écrivain gallois, qui faisait ainsi parler Merlin, connaissait le chant populaire, et serait pour notre ballade une nouvelle preuve d'antiquité.

[1] *Vita Merlini Caledoniensis*, p. 47. Cf, *Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin*; p. 137.

V

LES NAINS

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Il en est des chants sur les Nains comme des chants dont les fées sont l'objet; ils sont très-rares, tandis que les traditions relatives à ces êtres surnaturels sont multipliées à l'infini. Celui que nous donnons ici revêt le plus souvent la forme d'un récit; il a tout l'air d'une satire contre les tailleurs, cette classe vouée au ridicule en Basse-Bretagne comme dans le pays de Galles, en Irlande, en Écosse, en Allemagne et ailleurs, et qui l'était jadis chez toutes les nations guerrières, dont la vie agitée et errante s'accordait mal avec une existence casanière et paisible. En Basse-Bretagne on dit encore proverbialement, qu'il faut neuf tailleurs pour faire un homme, et personne jamais ne prononce leur nom, sans ôter son chapeau et sans ajouter : « sauf votre respect. » La *Très-ancienne Coutume* de cette province aurait pu les ranger dans la classe des « vilains natres, ou gens qui s'entremettent de vilains métiers, comme être écorcheurs de chevaux, de viles bestes, garsailles, truandailles, pendeurs de larrons, porteurs de pastez et plateaux en tavernes, crieurs de vins, poissonniers; qui s'entremettent de vendre vilaines marchandises, et qui sont ménestriers ou vendeurs de vent; lesquels ne sont pas dignes de eux entremettre de droits ni de coustume. » On en jugera par le joli badinage suivant.

Paskou le Long, le tailleur, s'est mis à faire le voleur, dans la soirée de vendredi.

Il ne pouvait plus faire de culottes: tous les hommes sont partis pour la guerre contre ceux de France et leur roi.

AR C'HORRED

— IES KERNE —

Paskou-Hir, ar c'hemener,
Zo eet da ober al laer,
Abardae noz digwener.

N'helle mui ober bragou :
Eet ann dud d'ann armeou
Ouz re Vro-C'hall hag ho rou.

il est entré dans la grotte des Nains avec sa pelle, et il s'est mis à creuser pour trouver le trésor caché.

Le bon trésor, il l'a trouvé, et il est revenu chez lui en toute hâte; et il s'est mis au lit.

— Fermez la porte, fermez-la bien! Voici les petits *Duz* de la nuit.

— « Lundi, mardi, mercredi, et jeudi, et vendredi! » —

— Fermez la porte, mes amis : voici, voici venir les Nains!

Les voilà qui entrent dans la cour; les voilà qui dansent à perdre haleine.

— « Lundi, mardi, mercredi, et jeudi, et vendredi! » —

— Les voilà qui grimpent sur ton toit; les voilà qui y font une trouée.

Tu es pris, mon pauvre ami; jette vite dehors le trésor.

Pauvre Paskou, tu es mort! Asperge-toi d'eau bénite;

Jette ton drap sur ta tête; ne fais pas un mouvement.

— Aïe! je les entends rire; qui s'échapperait serait fin.

Seigneur Dieu! en voici un; sa tête s'avance par le trou;

Eet e 'tre ti ar C'horred
Gand he hall, ha da doullet
Da glask ann tensaour kuzet.

Ann tensaour mad a gavaz,
Ha d'ar ger o redek braz;
Ha'nn he wele 'n em lakaz.

— Sarret ann nor sarret kloz!,
Setu ann Duzigou noz.

— « Dilun, dimeurs, dimerc'her,
Ha diriaou ha digwener! » —

— Sarret ann nor, mignoned;
Setu, setu ar C'horred!

Maint o tont trebarz ar porz,
Maint enn han o tansal fors.

— « Dilun, dimeurs, dimerc'her
Ha diriaou ha digwener. » —

— Maint o piguat war da dei;
Maint 'ober eunn toull enn ei.

Krabet oud, mignonik paour,
Toll kuit buhan ann tensaour.

Paskou paour, te zo lazet!
Toll war-n-oud dour benniget;

Toll da liser war da benn;
Paskou, na fich ked a-greun.

— Sioaz-d'in! maint o c'hoarzin;
Neb a zidec'hfe ve fin.

Otrou doue! Setu'nan,
He benn dre'nn toull a welann;

Ses yeux brillent comme des charbons ! Il glisse le long du pilier.

Seigneur Dieu ! un, deux et trois ! les voilà en danse sur l'aire !

Ils bondissent et enragent. Sainte Vierge ! je suis étranglé !

— « Lundi, mardi, mercredi, et jeudi, et vendredi. » —

Deux, trois, quatre, cinq et six ! — « Lundi, mardi, mercredi !

« Tailleur, cher petit tailleur, on dirait que tu ronfles là !

« Tailleur, cher petit tailleur, montre un peu le bout de ton nez.

« Viens-t'en faire un tour de danse ; nous t'apprendrons la mesure ;

« Tailleur, cher petit tailleur ! Lundi, mardi, mercredi.

« Tailleur, tu es un fripon. Lundi, mardi, mercredi.

« Viens-t'en nous voler encore ; viens, méchant petit tailleur ;

« Nous t'apprendrons une danse qui fera craquer ton dos.

« Monnaie des Nains ne vaut rien. » —

NOTES

Une autre version de la même chanson attribue l'aventure à un certain fournier nommé Iannik-ann-Trevou. Plus fin que notre tailleur, en

---

He zaoulagad ru glaou tan !
'Ma enn traon gad ar peulvan.

'Trou Doue ! unan, daou, tri !
Mont enn dro war al leur zi !

Lamm a reont ha konari.
Taget onn, Gwerc'hez Vari !

— « Dilun, dimeurs, dimerc'her,
Ha diriaou ha digwener ! » —

Daou, tri, pevar, pemp ha c'houec'h !
— « Dilun, dimeurs, dimerc'her !

« Kemenerik, kemener,
Roc'ha rez aze, lerer !

« Kemener, kemenerik,
Tenn da fri mez eunn tammik !

« Deuz da ober eunn dro zans,
Ni ziskei d'id ar c'hadans ;

« Kemenerik, kemener !
Dilun, dimeurs, dimerc'her.

« Kemenerik te zo laer.
Dilun, dimeurs, dimerc'her.

« Deuz d'hon laeraz eur wech-all,
Deuz, koz kemenerik fall ;

« Ni ziskeio d'id eur bal
A rei d'az mell-kein strakal.
Paz arc'hant korr tra na dal. —

rentrant chez lui avec son trésor, il prend la précaution de couvrir de cendres et de charbons brûlants l'aire de sa maison, et quand les Nains arrivent au milieu de la nuit pour reprendre leur bien, ils se brûlent tellement les pieds, qu'ils déguerpissent au plus vite, en poussant des cris effroyables, mais non sans avoir préalablement tiré vengeance du voleur, dont ils brisent toute la vaisselle; et la chanson le dit :

« Chez Iannik-ann-Trevou, nous avons brûlé nos pieds cornus, mais fait bon marché de ses pots[1]. »

On remarquera que la chanson des Nains leur donne, entre autres noms, celui de *Duz*, diminutif *Duzik*, que portaient en Gaule ces mêmes génies du temps de saint Augustin[2]; qu'elle leur assigne pour demeure, comme aux Fées, les Dolmen, et qu'elle leur fait danser en chœur une ronde infernale, dont le refrain est toujours : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi. »

Un voyageur, attiré, dit-on, dans leur cercle, trouvant le refrain monotone, et y ayant ajouté les mots : « samedi et dimanche, » ce fut parmi le peuple nain une telle explosion de trépignements, de cris et de menaces, que le pauvre homme faillit mourir de peur : on assure que s'il eût ajouté aussitôt : « Et voilà la semaine terminée ! » la longue pénitence à laquelle les Nains sont condamnés, aurait fini avec la chanson.

Les Nains passent pour veiller, dans leurs grottes de pierres, à la garde d'immenses trésors; mais leur monnaie est de mauvais aloi.

La même opinion se trouve mentionnée dans un ancien recueil manuscrit de traditions galloises[3]

1 E ti Iannik-ann-Trevou
Hon euz rostet hor c'harnou
Ha gret foar gand he bodou.

2 Dæmones quos *Duscios* Galli nuncupant (*De civit. Dei*, lib. XV, c. XXIII).
3 Lyfr goc'h o Hergest, col. 705, cf. le *Greal*, p. 241.

VI

SUBMERSION DE LA VILLE D'IS

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Il existait en Armorique, aux premiers temps de l'ère chrétienne, une ville, aujourd'hui détruite, à laquelle l'anonyme de Ravenne donne le nom de Chris ou Keris. A la même époque, c'est-à-dire au cinquième siècle, régnait dans le même pays un prince appelé Gradlon et surnommé *Meur*, c'est-à-dire le Grand. Gradlon eut de pieux rapports avec un saint personnage, nommé Gwénnolé, fondateur et premier abbé du premier monastère élevé en Armorique. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cette ville, de ce prince et de ce moine; mais les chanteurs populaires nous fournissent d'autres renseignements. Selon eux, Ker-is ou la ville d'Is, capitale du roi Gradlon, était défendue contre les invasions de la mer par un puits ou bassin immense, destiné à recevoir l'excédant des eaux, à l'époque des grandes marées. Ce puits avait une porte secrète dont le roi seul gardait la clef, et qu'il ouvrait et fermait, quand cela était nécessaire Or, une nuit, pendant qu'il dormait, la princesse Dahut, sa fille, voulant couronner dignement les folies d'un banquet donné à un amant, déroba à son père la clef fatale, courut ouvrir l'écluse, et submergea la ville. Saint Gwénnolé passe pour avoir prédit ce châtiment qui fait le sujet d'une ballade qu'on chante à Trégunc.

I

As-tu entendu, as-tu entendu ce qu'a dit l'homme de Dieu au roi Gradlon qui est à Is?

LIVADEN GERIS

— IES KERNE —

I

Ha glevaz-te, ha glevaz-te
Pez a lavaraz den Doue
D'ar roue Gradlon enn Is be?

« Ne vous livrez point à l'amour; ne vous livrez point aux folies. Après le plaisir, la douleur!

« Qui mord dans la chair des poissons, sera mordu par les poissons; et qui avale sera avalé.

« Et qui boit et mêle le vin, boira de l'eau comme un poisson; et qui ne sait pas, apprendra. »

II

Le roi Gradlon parla :

— Joyeux convives, je veux aller dormir un peu.

— Vous dormirez demain matin; demeurez avec nous ce soir; néanmoins, qu'il soit fait comme vous le voulez. —

Sur cela, l'amoureux coulait doucement, tout doucement ces mots à l'oreille de la fille du roi :

— Douce Dahut, et la clef?

— La clef sera enlevée; le puits sera ouvert : qu'il soit fait selon vos désirs! —

III

Or, quiconque eût vu le vieux roi endormi, eût été saisi d'admiration,

---

— « Arabad eo en embarat!
Arabad eo arabadiat!
Goude levenez, kalonad!

« Neb e beg e kig ar pesked,
Gand ar pesked a vo peget,
Ha neb a lonk a vo lonket.

« Ha neb a ev, ha gwin a vesk,
A evo dour evel eur pesk;
Ha neb na oar a gavo desk. »

Ar roue Gradlon a venne
— Koanourien da, da eo gan-e
Monet da gouski eur banne.

— Da gouski afec'h antronoz,
Manet-hu gan-e-omp-ni fenoz:
Hogen pa vennit-hu, bennoz! —

Serc'heg a gomze war ma oue
Flourik-flour ouz merc'h ar roue:
— Klouar Dahut, nag ann alc'houe?

— Ann alc'houe a vezo tennet;
Ar puns a vezo dibrennet:
Pez a ioulit-hu ra vo gret! —

III

Hag ann neb en defe gwelet
Ar roue koz war he gousked,
Meurbed vije bet souezet,

D'admiration en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs comme neige flottant sur ses épaules, et sa chaîne d'or autour de son cou.

Quiconque eût été aux aguets, eût vu la blanche jeune fille entrer doucement dans la chambre, pieds nus :

Elle s'approcha du roi son père, elle se mit à genoux, et elle enleva chaîne et clef.

IV

Toujours il dort, il dort le roi. Mais un cri s'élève dans la plaine : — L'eau est lâchée ! la ville est submergée !

— Seigneur roi, lève-toi ! et à cheval ! et loin d'ici ! La mer débordée rompt ses digues ! —

Maudite soit la blanche jeune fille qui ouvrit, après le festin, la porte du puits de la ville d'Is, cette barrière de la mer !

V

— Forestier, forestier, dis-moi, le cheval sauvage de Gradlon, l'as-tu vu passer dans cette vallée?

— Je n'ai point vu passer par ici le cheval de Gradlon, je l'ai seulement entendu dans la nuit noire : *Trip*, *trep*, *trip*, *trep*, *trip*, *trep*, rapide comme le feu !

Souezet gand he bali moug,
Hag he vleo gwenn-kann war he choug,
He alc'houe aour ekerc'h'n he c'houg.

Neb a vije bet er c'heden,
En defe gwelet ar verc'h wenn
Goustad o vont tre, diarc'hen.

Tostat re oud he zad roue,
Ha war he daoulin 'n em stoue,
Ha ribla re sug hag alc'houe.

IV

Ato e hun, e hun aun ner.
Ken a glevet hed al laouer :
— Laosket ar puns ! beuzet ar ger ! —

— Otrou roue, sav diallen !
Ha war da varc'h ! ha kuit a-grenn !
Ma'r mor o redek dreist he lenn ! —

Bezet milliget ar verc'h wenn
A zialc'houezaz, goude koen,
Gore puns Keris, mor termen !

V

— Koadour, koadour, lavar d'i-me
Marc'h gouez Gradlon a welaz-te
O vont e-biou gand ar zaon-me?

— Marc'h Gradlon dre-ma na weliz
Nemed enn noz du he gleviz
Trip, trep, trip, trep, trip, trep; tan-tis !

— As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer, peignant ses cheveux blonds comme l'or, au soleil de midi, au bord de l'eau?

— J'ai vu la blanche fille de la mer, je l'ai même entendue chanter : ses chants étaient plaintifs comme les flots.

NOTES

La tradition relative à la destruction de la ville d'Is remonte au berceau de la race celtique, car elle est commune aux trois grands rameaux de cette race : les poëtes bretons, gallois et Irlandais l'ont chantée; on la trouve localisée en Armorique, comme en Cambrie, comme en Irlande. La possibilité de rapprocher ici les textes, de les compléter, de les contrôler les uns par les autres, est pour la philologie d'un intérêt extrême, dit très-bien M. Charles Magnin[1]; ils s'accordent à retracer avec une concise et effrayante énergie une catastrophe dont l'histoire n'a conservé qu'un vague et incertain souvenir. Les Armoricains font inonder la nouvelle Sodome par le débordement d'un puits; les Gallois et les Irlandais, d'une fontaine. Selon les uns et les autres, la fille du roi est la cause de l'inondation, et Dieu punit la coupable en la noyant, et en la changeant en sirène. Chose plus extraordinaire encore, la version galloise, qu'on a lieu de croire du cinquième siècle, et l'œuvre du barde Gwyddno[2], mais dont le manuscrit du moins appartient au douzième siècle, contient deux strophes qu'on retrouve presque littéralement dans le poëme armoricain. Le barde gallois commence de la manière dont celui-ci finit; quelqu'un vient réveiller le roi (le poëte l'appelle Seithenin) :

« Seithenin! lève-toi! et regarde! la terre des guerriers, les campagnes de Gwyddno sont envahies par l'Océan! »

Puis le poëte poursuit de ses malédictions la princesse :

« Maudite soit la jeune fille qui ouvrit, après son souper, l'huis de la fontaine, la barrière de la mer!

« Maudite soit l'éclusière qui ouvrit, après le péché, la porte de la fontaine à une mer sans frein!

« Les gémissements des ombres se sont élevés des plus hauts sommets de la ville, et montent jusqu'à Dieu : le besoin suit toujours l'excès[3]. »

— Gwelaz-te morverc'h, pesketour,
O kriba he bleo melen-aour
Dre ann heol splann, e ribl ann dour ?

— Gwelout a riz ar morverc'h wenn;
M'he c'hleviz o kana zoken :
Klemvanuz tonn ha kanaouen.

[1] *Journal des savants*, cahier de mai 1847, p. 268.
[2] L'*Archaiology of Wales* le fait vivre de 469 à 520.
[3] *Myvyrian, Archaiology of Wales*, t. I, p. 165.

Les marins gallois de la baie de Cardigan, qui occupe aujourd'hui, assure-t-on, le territoire submergé, prétendent voir, sous les eaux, des ruines d'anciens édifices; ceux de la baie de Douarnenez, en basse Bretagne, ont la même prétention. « Il se trouve encore aujourd'hui, disait, au seizième siècle, le chanoine Moreau, des personnes anciennes qui osen bien asseurer qu'aux basses marées, estant à la pesche, y avoir souvent vu des vieilles maseures de murailles[1]. »

Enfin, selon Giraud de Barry, les pêcheurs irlandais du douzième siècle, croyaient voir briller, sous les eaux du lac qui recouvre leur ville engloutie, les tours rondes des anciens jours.

Ainsi, dit poétiquement Thomas Moore, « dans ses songes sublimes, « la mémoire souvent surprend un rayon du passé; ainsi, soupirant, « elle admire, à travers les vagues du temps, les gloires évanouies qu'i « couvre. »

Parmi les traditions relatives à Gradlon en particulier, il en est une de nature à éclaircir certains points du poëme; elle nous a été conservée par un des plus charmants trouvères du treizième siècle, et regarde le fidèle coursier du roi. Marie de France assure qu'en fuyant à la nage, il perdit son maître, dont une bonne fée sauva la vie, et qu'il devint sauvage de chagrin : les Bretons, ajoute-t-elle, mirent en complainte l'épisode du cheval et du cavalier :

Graalon pas ne s'oublia,
Son blanc cheval fit amener.
. . . .
En l'eau entre tout à cheval.
L'onde l'emporte contre val;
Départi l'a de son destrier,
Graalon fut près de noyer.
. . . .
La damoiselle (la fée) en eut pitié
Par les flancs saisit son ami,
Si l'en amène ensemble od li (avec elle).
. . . .
Son destrier qui d'eau échappa
Pour son seigneur grand deuil mena.
En la forêt fit son retour,
Ne fut en paix ni nuit ni jour;
Des pieds grata, fortment hennit,
Par la contrée fut ouï.
Prendre cuident (le veulent) et retenir;
Oncques nul d'eux ne l' put saisir.
Il ne voulait nului (personne) atendre,
Nul ne le put lacier ni prendre.
Moult longtemps après ouït-on,
Chacun an, en cette saison
Que son sire partit de lui,
La noise et la friente (hennissement) et le cri
Que le bon cheval demenait
Pour son sire que perdu avait.
L'aventure du bon destrier,

[1] *Histoire de la Ligue en Bretagne*, p. 10.

L'aventure du chevalier,
Comme il s'en alla od (avec) sa mie,
Fut par toute Bretagne ouïe.
Un lai en firent les Bretons,
Graalon-meur l'appelle-t-on[1].

Dans la tradition originale, je l'ai dit, c'est la fille de Gradlon, et non le prince, qui se noie. Fuyant à toute bride sa capitale envahie par les flots qui le poursuivaient lui-même et qui mouillaient déjà les pieds de son cheval, il emportait sa fille en croupe, lorsqu'une voix terrible lui cria par trois fois : « Repousse le démon assis derrière toi ! » Le malheureux père obéit, et soudain les flots s'arrêtèrent.

Avant la révolution, on voyait à Quimper, entre les deux tours de la cathédrale, le roi Gradlon monté sur son fidèle coursier ; mais, en 93, son titre de roi lui porta malheur. Des vieillards se souviennent d'avoir assisté à une cérémonie populaire qui avait lieu autrefois, chaque année, autour de sa statue équestre.

Le jour de la Sainte-Cécile, un ménétrier, muni d'une serviette, d'un broc de vin et d'un hanap d'or, offert par le chapitre de la cathédrale, montait en croupe derrière le roi. Il lui passait la serviette autour du cou, versait du vin dans la coupe, la présentait au prince, comme eût fait l'échanson royal, et, la vidant lui-même ensuite, jetait le hanap à la foule, qui s'élançait pour le saisir. Mais quand l'usage cessa, la coupe d'or, dit-on, n'était plus qu'un verre. Puisqu'on a rétabli de nos jours la statue équestre, pourquoi pas aussi la fête primitive ?

Une dernière particularité intéressante de l'histoire poétique de Gradlon, et qui peut avoir un fondement historique, c'est la mention de cette clef d'or qu'il portait en sautoir. Childebert, selon Grégoire de Tours, en portait une semblable au cou.

Le poëme de la *Submersion d'Is* offre donc, par le fond, plusieurs preuves incontestables d'une antiquité reculée. Sa forme accuse la même date ; il est composé, comme celui du barde Gwyddno, dans le rhythme ternaire et dans le système de l'allitération. La langue présente d'assez grandes difficultés ; plusieurs tournures grammaticales et plusieurs expressions du poëme n'étant plus en usage. Quant à son mérite littéraire, M. Tom Taylor, qui l'a si bien traduit en anglais, s'exprime ainsi : « La rudesse pittoresque qu'on y remarque ne manque ni de trait, ni d'art dramatique, ni de vie ; l'action y est vivement mise en saillie. » Et l'éminent traducteur ajoute : « Sous ce rapport, ces ballades bretonnes me semblent incomparables dans leur genre[2]. »

[1] Le lai de *Gradlon-meur*, poésies de Marie de France, t. I, p. 549 et 550.
[2] *Ballads and Songs of Brittany*, p. 52.

LE VIN DES GAULOIS

ET LA DANSE DU GLAIVE

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

On n'ignore pas qu'au sixième siècle, les Bretons faisaient souvent des courses sur le territoire de leurs voisins soumis à la domination des Franks, qu'ils appelaient du nom général de Gaulois. Ces expéditions, entreprises le plus souvent par la nécessité de défendre leur indépendance, l'étaient aussi quelquefois par le désir de s'approvisionner chez l'ennemi de ce qui leur manquait en Bretagne, principalement de vin. Aussitôt que venait l'automne, dit Grégoire de Tours, ils partaient, suivis de chariots et munis d'instruments de guerre et d'agriculture, pour la vendange armée. Les raisins étaient-ils encore sur pied, ils les cueillaient eux-mêmes; le vin était-il fait, ils l'emportaient. S'ils étaient trop pressés ou surpris par les Franks, ils le buvaient sur place, puis, emmenant captifs les vendangeurs, ils regagnaient joyeusement leurs bois et leurs marais. Le morceau qu'on va lire a été composé, selon l'illustre auteur des *Récits mérovingiens*, au retour d'une de ces expéditions. Quelques habitués de tavernes, de la paroisse de Coray, l'entonnent, le verre en main, plutôt pour l'air que pour les paroles, dont ils ont cessé, grâce à Dieu, de saisir l'esprit primitif.

I

Mieux vaut vin blanc de raisin que de mûre; mieux vaut vin blanc de raisin.

— O feu! ô feu! ô acier! ô acier! ô feu! ô feu! ô acier et feu! ô chêne! ô chêne! ô terre! ô flots! ô flots! ô terre! ô terre et chêne! —

GWIN AR C'HALLAOUED

HA KOROL OR C'HLEZF

— IES LÉON —

Gwell eo gwin gwenn bar
Na mouar!
Gwell eo gwin gwenn bar.

— Tan! tan! dir! oh! dir! tan! tan! [dir ha tan!
Tann! tann! tir! ha tonn! tonn! tir ha [tir ha tann!

Sang rouge et vin blanc, une rivière! sang rouge et vin blanc!

— O feu! ô feu! etc.

Mieux vaut vin nouveau que bière; mieux vaut vin nouveau.

— O feu! ô feu! etc.

Mieux vaut vin brillant qu'hydromel; mieux vaut vin brillant.

— O feu! ô feu! etc.

Mieux vaut vin de Gaulois que de pommes; mieux vaut vin de Gaulois.

— O feu! ô feu! etc.

Gaulois, ceps et feuille à toi, ô fumier! Gaulois, ceps et feuille à toi!

— O feu! ô feu! etc.

Vin blanc, à toi, Breton de cœur! Vin blanc, à toi, Breton!

— O feu! ô feu! etc.

Vin et sang coulent mêlés; vin et sang coulent.

— O feu! ô feu! etc.

Vin blanc et sang rouge, et sang gras; vin blanc et sang rouge.

— O feu! ô feu! etc.

Gwell eo gwin nevez
Oh! na mez;
Gwell eo gwin nevez.
Tan! tan!...

Gwell eo gwin a lufr
Oh! na kufr;
Gwell eo gwin a lufr.
Tan! tan!...

Gwell eo gwin ar Gall
Nag aval;
Gwell eo gwin ar Gall.
Tan! tan!...

Gall, d'id, kef ha deil
D'id pez-teil!
Gall, d'id, kef ha deil.
Tan! tan!...

Gwin gwenn, d'id, Breton
A galon!
Gwin gwenn, d'id, Breton.
Tan! tan!...

Gwin ha goad a red
Enn gefred;
Gwin ha goad a red.
Tan! tan!...

Gwin gwenn ha goad ruz
Ha goad druz;
Gwin gwenn ha goad ruz.
Tan! tan!...

Goad ruz ha gwin gwenn
Eunn aouen!
Goad ruz ha gwin gwenn.
Tan! tan!...

C'est le sang des Gaulois qui coule; le sang des Gaulois.
— O feu! ô feu! etc.

J'ai bu sang et vin dans la rude mêlée; j'ai bu sang et vin.
— O feu! ô feu! etc.

Vin et sang nourrissent qui en boit; vin et sang nourrissent.
— O feu! ô feu! etc.

II

Sang et vin et danse, à toi, Soleil! sang et vin et danse.
— O feu! ô feu! etc.

Et danse et chant, chant et bataille! et danse et chant.
— O feu! ô feu! etc.

Danse du glaive, en cercle; danse du glaive.
— O feu! ô feu! etc.

Chant du glaive bleu qui aime le meurtre; chant du glaive bleu.
— O feu! ô feu! etc.

Bataille où le glaive sauvage est Roi; bataille du glaive sauvage.
— O feu! ô feu! etc.

Goad ar C'hallaoued
Eo a red;
Goad ar C'hallaoued.
Tan! tan!...

Goad ha gwin eviz
Er gwall vriz;
Goad ha gwin eviz.
Tan! tan!...

Gwin ha goad a vev
Neb a ev;
Gwin ha goad a vev.
Tan! tan!...

II

Goad gwin ha korol
D'id, Heol!
Goad gwin ha koro.
Tan! tan!...

Ha korol ha kan,
Kan ha kann!
Ha korol ha kan.
Tan! tan!...

Korol ar c'hleze,
Enn eze;
Korol ar c'hleze.
Tan! tan!...

Kan ar c'hleze glaz
A gar laz;
Kan ar c'hleze glaz.
Tan! tan!...

Kann ar c'hleze goue
Ar Roue.
Kann ar c'hleze goue.
Tan! tan!

O glaive! ô grand Roi du champ de bataille! ô glaive! ô grand Roi!

— O feu! ô feu! etc.

Que l'arc-en-ciel brille à ton front! que l'ac-en-ciel brille!

— O feu! ô feu! ô acier! ô acier! ô feu! ô feu! ô acier et feu! ô chêne! ô chêne! ô terre! ô flots! ô flots! ô terre! ô terre et chêne! —

NOTES

Il est probable que l'expédition à laquelle ce chant sauvage fait allusion eut lieu sur le territoire des Nantais, car leur vin est blanc, comme celui dont parle le barde. Les différentes boissons qu'il prête aux Bretons, le vin de mûre, la bière, l'hydromel, le vin de pommes ou le cidre, sont aussi celles dont ils usaient au sixième siècle.

Sans aucun doute, nous avons ici deux chants distincts, soudés par l'effet du temps. Le second commence à la treizième strophe, et est un hymne guerrier en l'honneur du soleil, un fragment de la Ronde de l'Épée des anciens Bretons. Comme les Gaëls et les Germains, ils avaient l'habitude de s'y livrer pendant leurs fêtes : elle était exécutée par des jeunes gens qui savaient l'art de sauter en mesure circulairement, en lançant en l'air et recevant dans la main leurs épées[1]. On la voit figurée sur trois médailles celtiques de la collection de M. Hucher : dans l'une, un guerrier bondit en brandissant d'une main sa hache de bataille, et rejetant, de l'autre, en arrière sa longue chevelure flottante; sur une seconde, un guerrier danse devant un glaive suspendu, et il répète évidemment, dit M. Henri Martin, l'invocation : « O glaive! ô grand roi du champ de bataille! ô glaive! ô grand roi! » Ceci, on le voit, nous rejetterait en plein paganisme. Il est du moins certain que la langue des sept dernières strophes est encore plus vieille que celle des douze autres. Quant à sa forme, la pièce entière est régulièrement allitérée d'un bout à l'autre, comme les chants des bardes primitifs, et soumise, comme eux, à la loi du rhythme ternaire. Je n'ai pas besoin de faire remarquer quel cliquetis d'armes entrechoquées elle rappelle à l'oreille et quel souffle strident respire la mélodie.

Kleze! Roue braz
Ar stourmeaz.
Kleze! Roue braz.

Kaneveden gen
War da benn!
Kaneveden gen!

— Tan! tan! dir! oh! dir! tan! tan dir ha tan!
Tann! tann! tir! ha tonn! tonn! tann! tir ha tir ha tann!

[1] Ollaus Magnus, *Histor. septent. gentium* (p. 408), de *chorea gladiatoria* vel *armifera saltatione*.

VIII

LA MARCHE D'ARTHUR

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La popularité dont jouit en Bretagne le nom d'Arthur est un des phénomènes les plus curieux de l'histoire de la fidélité bretonne. Ce nom, primitivement porté par une divinité guerrière, le fut, au sixième siècle, par un chef illustre, mort en défendant sa patrie, et auquel on attribua plusieurs des vertus surhumaines de son homonyme adoré. Les pères invoquaient le dieu en allant au combat; les fils chantèrent l'homme déifié, le jour de la bataille. Ni la défaite ni l'exil ne purent faire oublier Arthur aux Bretons. Sa renommée magique, traversant la mer avec eux, reçut en Armorique une vie toute nouvelle : il y devint, comme il était dans l'île de Bretagne, un symbole armé de la liberté nationale; et le peuple, à toutes les époques, depuis le sixième siècle jusqu'à nos jours, y répéta, en les adaptant aux circonstances, les traditions et les bardits dont il était le sujet. Ainsi, toutes les fois qu'une guerre se prépare, on voit, en signe avant-coureur, l'armée d'Arthur défiler à l'aube du jour au sommet des Montagnes-Noires, et l'on y répète encore le bardit suivant, qui s'est retrouvé, après douze cents ans, dans la bouche des Bretons armés pour défendre leurs autels et leurs foyers. Je l'ai appris d'un ancien chouan de Leuhan, qui l'a souvent chanté, m'a-t-il dit, en marchant à l'ennemi, dans les dernières guerres de l'Ouest.

Allons, allons, allons au combat! allons parent, allons frère, allons fils, allons père! allons! allons! allons tous! allons donc, hommes de cœur!

BALE ARZUR

— IES KERNE —

—Deomp, deomp, deomp, deomp, deomp, deomp, d'ar gad!
Deomp, kar, deomp, breur, deomp, map, deomp, tad!
Deomp! deomp! deomp holl! deomp'ta, tud vad!

Le fils du guerrier disait à son père un matin : — Des cavaliers au sommet de la montagne!

Des cavaliers qui passent montés sur des coursiers gris qui reniflent de froid!

Rangs serrés six par six; rangs serrés trois par trois; mille lances brillant au soleil.

Rangs serrés deux par deux, suivant les drapeaux que balance le vent de la Mort.

Neuf longueurs d'un jet de fronde depuis leur tête jusqu'à leur queue.

C'est l'armée d'Arthur, je le sais; Arthur marche devant au haut de la montagne.

— Si c'est Arthur, vite à nos arcs et à nos flèches vives! et en avant à sa suite, et que le dard s'agite! —

Il n'avait pas fini de parler que le cri de guerre retentit d'un bout à l'autre des montagnes :

— « Cœur pour œil! tête pour bras! et mort pour blessure,
« dans la vallée comme sur la montagne! et père pour ~~mère~~ fils,
« et mère pour fille!

« Étalon pour cavale, et mule pour âne! chef de guerre
« pour soldat, et homme pour enfant! sang pour larmes, et
« flammes pour sueurs !

Mab ar c'hadour a lavare,
Lavare d'he dad, eur beure :
— Marc'hegerien war lein ar bre!

Marc'hegerien o vont e-biou,
Mirc'hed adan-he, glaz ho liou,
Oc'h hinteal gand ar riou!

Stank-ha-stank, c'houec'h-ha-c'houec'h, e ri;
Skank-ha-stank, e ri tri-ha-tri;
Mil goaf oc'h ann heol o lintri;

Stank-ha-stank, e ri, daou-ha-daou,
O vont da heul ar banielaou.
Hag a vransell glan ann Ankaou.

Nao ban rong ann daou benn anhe;
Bagad Arzur, e goarann, e;
Arzur a-rok lein ar mene. —

— Mar ma Arzur ann hini eo,
Prim d'hor gwarek ha d'hor gwall veo!
Ha'rok d'he heul, ha flimm ra freo! —

Oa ked he c'her losket a-grenn,
Pa drouzkrozaz ar iouc'hadenn
Hed ar meneziou penn-d'ar-benn

— « Kalon am lagad! penn am brec'h!
« Ha laz am blons, ha traon ha krec'h!
« Ha tad am map, ha mamm am merc'h!

« Marc'h am kazek, ha mul am as!
« Penn-lu am mael, ha den am goas!
« Goad am daerou, ha tan am c'houez

« Et trois pour un, c'est ce qu'il faut, dans la vallée comme « sur la montagne, jour et nuit, s'il se peut, jusqu'à ce que les « vallées roulent des flots de sang.

« Si nous tombons percés dans le combat, nous nous bapti- « serons avec notre sang, et nous mourrons le cœur joyeux.

« Si nous mourons comme doivent mourir des chrétiens, des Bretons, jamais nous ne mourrons trop tôt! »

NOTES

Cette dernière strophe, dont les généreux sentiments forment un étrange disparate avec le reste de la pièce et qui y a sans doute été ajoutée par une voix moderne, a dû contribuer à sauver de l'oubli la *Marche d'Arthur*. Elle était toujours répétée trois fois par les chanteurs, qu'elle enthousiasmait. Les autres ne leur offraient probablement qu'un sens vague; la lettre et l'esprit sont si loin de la manière de parler et de penser d'aujourd'hui! Rien n'empêche de croire, comme on l'a prétendu, que le chant a passé du dialecte cambrien dans le dialecte armoricain, au septième siècle, à la séparation de l'un et de l'autre peuple. La pièce offre effectivement plusieurs tournures grammaticales elliptiques, un grand nombre d'expressions étrangères au dialecte du continent et la forme ternaire et allitérée des poëmes bardiques gallois. J'ajouterai que les connaisseurs s'accordent à trouver à la mélodie, qui est éminemment énergique et martiale, un caractère tout particulier d'antiquité.

« Ha tri am unan, evid mad!
« Traon ha krec'h, noz-de, mar gell pad,
« Ken a redo enn traoniou goad!

« Er stourmat treuzet mar kouezomp,
« Gand hor goad en em badezfomp,
« Ha laouen galon a varfomp.

« Mar marvomp evel ma dleet
« D'ar gristenien, d'ar Vretoned,
« Morse na varvimp re abred! » —

IX

LA PESTE D'ELLIANT

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La peste qui désola toute l'Europe au sixième siècle fit de grands ravages en Armorique : ceux qui en étaient frappés perdaient les cheveux, les dents et la vue, jaunissaient, languissaient et ne tardaient pas à mourir. Il y eut des cantons de la Bretagne armoricaine dont la population fut emportée tout entière. La paroisse d'Elliant, en Cornouaille, fut de ce nombre. Le pays voisin, et celui de Tourc'h en particulier, dut aux prières d'un solitaire nommé Ratian, qui y habitait, le bonheur d'être préservé du fléau. C'est ce que nous apprend l'auteur de la *vie de saint Gwénnolé*, écrite à cette époque et abrégée au neuvième siècle par Gurdestin, abbé de Landévenek.

Entre Langolen et le Faouet, habite un saint Barde, qu'on appelle Père Rasian;

Il a dit aux hommes du Faouet : Faites célébrer chaque mois une messe, une messe dans votre église.

La peste est partie d'Elliant, mais non pas sans fournée : elle emporte sept mille cent âmes!

En vérité, la Mort est descendue dans le pays d'Elliant, tout le monde a péri, hormis deux personnes,

---

BOSEN ELLIANT

— IES KERNE —

Tre Langolen hag ar Faouet
Eur Barz santel a vez kavet;
Hag hen Tad Rasian hanvet.

Laret en deuz d'ar Faouediz :
Laket eunn oferen beb miz,
Eunn oferen enn hoc'h iliz.

Eet eo ar vosen a Elliant,
Hogen ne ket eet heb forniant,
Eet zo gat-hi seiz-mil ha kant!

E bro Elliant, heb laret gaou,
E ma diskennet ann Ankaou,
Maro ann holl dud nemed daou :

Une pauvre vieille femme de soixante ans et son fils unique.

« La peste est au bout de ma maison, disait-elle; quand Dieu voudra elle entrera; lorsqu'elle entrera, nous sortirons. »

Sur la place publique d'Elliant, on trouverait de l'herbe à faucher,

Hormis dans l'étroite ornière de la charrette qui conduit les morts en terre.

Dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré, au pays d'Elliant, quel qu'il fût,

En voyant dix-huit charrettes pleines à la porte du cimetière, et dix-huit autres y venir.

Il y avait neuf enfants dans une même maison, un même tombereau les porta en terre,

Et leur pauvre mère les traînait.

Le père suivait en sifflant... Il avait perdu la raison.

Elle hurlait, elle appelait Dieu, elle était bouleversée corps et âme :

— Enterrez mes neuf fils, et je vous promets un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs.

Qui fera trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre asile.

Eur c'hroegik kouz tri-ugent vloa
Hag eur mab heb ken e devoa.

« Edi ar vosen 'penn ma zi ;
Pa garo Doue 'teui enn ti ;
Ni iei 'mez pa deui, » eme-z-hi.

E kreiz Elliant, er marc'hallec'h,
Geot da falc'hat e katec'h,

Nemed enn hentig euz ar c'harr
A gas re varo d'ann douar.

Kriz vije 'r galon na weije,
E bro Elliant, neb a vije :

Gwell't triouec'h c'harr tal ar vered
Ha triouec'h all eno' tonet.

Lec'h oa nao mab enn eunn tiad,
Eent d'ann douar enn eur c'harrad,
Hag ho mamm baour oc'h ho charrat.

Ho zad adren o c'houibannat :
Kollet gat-han he skiand-vad.

Hi a iude, galve Doue ;
Reustlet e oa korf hag ene :

— Laket ma nao mab enn douar,
Ha me roi d'hoc'h eur gouriz koar,

A rei teir zro endro d'ho ti,
Ha teir endro d'ho minic'hi,

J'avais neuf fils que j'avais mis au monde, et voilà que la Mort est venue me les prendre,

Me les prendre sur le seuil de ma porte; plus personne pour me donner une petite goutte d'eau! —

Le cimetière est plein jusqu'aux murs; l'église pleine jusqu'aux degrés;

Il faut bénir les champs pour enterrer les cadavres.

Je vois un chêne dans le cimetière, avec un drap blanc à sa cime : la peste a emporté tout le monde.

NOTES

La peste d'Elliant ne se chante jamais sans qu'on y joigne l'étrange légende que voici :

« C'était jour de pardon au bourg d'Elliant; un jeune meunier, arrivant au gué avec ses chevaux, vit une belle dame en robe blanche, assise au bord de la rivière, une baguette à la main, qui le pria de lui faire passer l'eau. — Oh! oui, sûrement, madame, répliqua-t-il; et déjà elle était en croupe sur sa bête, et bientôt déposée sur l'autre rive. Alors, la belle dame lui dit : — Jeune homme, vous ne savez pas qui vous venez de passer : je suis la Peste. Je viens de faire le tour de la Bretagne, et me rends à l'église du bourg, où l'on sonne la messe; tous ceux que je frapperai de ma baguette mourront subitement; pour vous, ne craignez rien, il ne vous arrivera aucun mal, ni à votre mère non plus. »

Et la Peste a tenu parole, me faisait observer naïvement un chanteur; car la chanson le dit :

> « Tout le monde a péri, excepté deux personnes :
> Une pauvre vieille et son fils. »

« Savez-vous, me disait un autre, comment on s'y prit pour lui faire quitter le pays? On la chanta. Se voyant découverte, elle s'enfuit. Il n'y a pas plus sûr moyen de chasser la Peste que de la chanter; aussi, depuis ce jour, elle n'a pas reparu. »

Comme nous l'avons déjà dit, la Peste d'Elliant a conservé le ton pro-

---

Nao mab em boa em boa ganet,
Setu gad ann Ankou int eet;

Gad ann Ankou e toull ma dour;
Den da hul d'in eul lommik dour! —

Leun e'r vered rez ar c'hleuniou,
Leun ann iliz rez ann treuzou;

Red eo benniget ar parkou,
Da lakat enn ho ar c'horvou.

Me wel er vered eunn derven,
Hag enn he beg eul liser wenn :
Eet ann holl dud gad ar vosen.

phétique de la poésie des anciens bardes, et quelques traces de la forme artificielle qu'ils donnaient à leurs chants. Par exemple, on aura remarqué que sept couplets sur vingt sont des tercets, et que le quatrième est allitéré. Si l'on se rappelle maintenant :

1° Que dans la poésie vraiment populaire de la Bretagne, les chants sont généralement contemporains des faits qu'ils célèbrent;

2° Que les chanteurs ne savent ni lire ni écrire, et n'ont par conséquent aucun autre moyen de transmettre à la postérité les événements de leur temps que de les mettre en vers aussitôt qu'ils se sont passés ;

3° Que l'événement ici relaté a eu lieu au sixième siècle, dans la paroisse d'Elliant ;

4° Que le poëte populaire nomme comme un contemporain, un saint personnage appelé Ratian, qui vivait effectivement à cette époque, et habitait entre Langolen et le Faouet, c'est-à-dire à Tourc'h[1]; enfin, si l'on examine avec une sérieuse attention l'œuvre dans toutes ses parties, peut-être pensera-t-on, comme nous, qu'il n'y a pas lieu de la croire postérieure à l'événement dont elle nous a conservé le souvenir.

Ce que nous ne présentons ici que sous la forme du doute, a été proclamé comme un fait et appliqué à la plupart des chants bretons, par M. Ferdinand Wolf, dans un savant ouvrage où il a bien voulu donner à nos idées le poids de son autorité[2].

Mais si nous faisons remonter jusqu'au sixième siècle la composition du chant breton, nous sommes loin de prétendre qu'il nous est parvenu dans sa pureté primitive. Probablement nous ne possédons qu'un fragment d'un poëme beaucoup plus étendu Ce qui est certain c'est que le ton en est épique.

Un intérêt particulier s'attache à lui : il est le premier qui ait été recueilli par ma mère : la pauvre veuve, sous la dictée de laquelle il fut écrit, habitait la paroisse de Melgven. On comprendra aisément, a dit M. Charles Magnin, qu'il ait vivement impressionné une imagination sensible et délicate.

[1] Sanctus Ratianus propter cladem suæ gentis deprecatus est Dominum, et sic in aliis locis multis ita et nunc exaudivit illum Dominus quando custodivit locum ejus (Turc'h) a supradicta mortalitate. (*V.* Cartul. abbat. Landeven. ap. D Morice, *Hist. de Bretagne*, t. I, preuves, col. 175; Cf. D. Lobineau, *Vies des saints de Bretagne*, Art. saint Gwénnolé; et l'abbé Tresvaux, *ibid*, 2e édition, t. I, p. 99.)

[2] *Uber de Lays*, p. 336.

X

MERLIN

FRAGMENTS DE BALLADES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

On a cru longtemps que deux bardes ont porté le nom de Merlin[1] ; l'un, qui serait né d'une vestale chrétienne[2], et d'un consul romain[3], aurait vécu au cinquième siècle sous le règne d'Ambroise Aurélien, et passé pour le premier des devins de son temps[4] ;

L'autre, qui ayant eu le malheur de tuer involontairement son neveu, à la bataille d'Arderiz où il portait le collier d'or, marque distinctive des chefs cambriens, aurait perdu la raison, et se serait retiré du monde. (vers la fin du sixième siècle).

Aujourd'hui les critiques s'accordent à voir dans le personnage de Merlin le héros unique d'une triple tradition, où il apparaît comme un être mythologique, historique et légendaire.

Qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur, pour les preuves, au livre que j'ai écrit sous le titre de MYRDHINN *ou l'enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence.*

Les Gallois possèdent des poésies de ce barde, mais malheureusement rajeunies et même transformées aux douzième et treizième siècles, dans un intérêt national.

Les Bretons d'Armorique ont seulement quelques chants populaires qui le concernent.

J'en ai retrouvé quatre, débris altérés d'un cycle poétique dont de nouvelles découvertes combleront sans doute les nombreuses lacunes. Le premier est une chanson de nourrice. Quoique Merlin n'y soit pas nommé, il s'agit évidemment de l'*être merveilleux* que son nom rappelle et de son origine mythologique ;

Le second fragment le représente comme un magicien ou un devin ;

Dans le troisième, qui est une ballade complète, il n'est plus que barde et joueur de harpe ;

[1] Les Gallois écrivent *Myrdhin*, *Merdhyn* et *Myrdin*, et prononcent à peu près *Merzlin*, les Armoricains, *Marzin*.

[2] *Ann-ap-léan*, « le fils de la nonne » (*Myvyrian*, t. I, p. 78). Nennius traduit *lean* par *vestalis*.

[3] Unus de consulibus Romanorum pater meus est. (Nennius, éd. de Gunn, p. 72.)

[4] *Prif Déwin Merddin-Emrys.* (*Myvyrian*, t. I, p. 78.)

Le quatrième nous le montre converti par le plus aimable des saints bretons, le bienheureux Kadok ou Kado.

La chanson de nourrice fait raconter à Merlin enfant sa génération mystérieuse, par sa mère elle-même qui veut l'endormir.

I

MERLIN AU BERCEAU

Voici treize mois et trois semaines que dans le bois je m'endormis.

Dors donc, mon enfant, mon enfant; dors donc, enfant, dors.

J'avais ouï chanter un oiseau qui chantait si bien, si doucement!

Dors donc, etc.

Qui chantait si bien, si doucement, plus doucement que l'eau qui coule.

Dors donc, etc.

Tant que, sans y prendre assez garde, je le suivis l'esprit charmé.

Dors donc, etc.

MARZIN

— IES KERNE —

I

MARZIN ENN HE GAVEL.

Brema trizek miz ha teir zun
E oann dindan ar c'hoad e hun.

Oh! hun eta, va mabik, va mabik;
Hun eta, toutouik lalla.

Kleviz o kana eul lapous,
Kane ken flour, kane ken dous.
Oh! hun eta, etc.

Kane ken dous, kane ken our,
Flouroc'h evid iboud ann our
Oh! hun eta, etc.

Kement ma'z-iz d'he heul, dibred
Touellet gant-han va spered.
Oh! hun eta, etc.

Je le suivis bien loin, bien loin; hélas! hélas! que j'étais jeune!
Dors donc, etc.

— O fille de roi, me disait-il, tu es belle comme la rosée du matin.
Dors donc, etc.

Le jour levant est ravi quand il te regarde; ne le sais-tu pas?
Dors donc, etc.

Le soleil lui-même est ravi. Et qui donc sera ton époux?
Dors donc, etc.

— Taisez-vous, taisez-vous, vilain petit oiseau; votre petit bec est trop libre.
Dors donc, etc.

Pourvu que le Roi du ciel jette un regard sur moi, que m'importe le regard de l'aurore?
Dors donc, etc.

Que m'importe le regard du soleil ou même de l'univers entier?
Dors donc, etc.

Si vous me parlez mariage, parlez-moi du Roi du ciel
Dors donc, etc.

D'he heul pell, pell, pell, pell ez iz;
Sioaz! sioaz d'am iaouankiz!
Oh! hun eta, etc.

— Merc'hik roue, e lavare,
Kaer oud evel gliz ar beure:
Oh! hun eta, etc.

Ar goulou-deiz zo souezet
Pa zell ouz it, na ouzez ket.
Oh! hun eta, etc.

Pa bar ann heol, souezet e.
Na piou a vo da bried-te?
Oh! hun eta, etc.

— Tavit, tavit, koz lapousik,
C'houi zo gwall lik enn ho pegik.
Oh! hun eta, etc.

Ma zelfe laez Roue ouz en
Gant goulou-deiz man na lakfen.
Oh! hun eta, etc.

Na lakfen man gand sell ann heol
Kenneubeut gand sell ar bed holl.
Oh! hun eta, etc.

Mar gomzet d'in oc'h dimizin
Komzet deuz Roue ann env d'in.
Oh! hun eta, etc

Et pourtant il chantait de plus en plus doucement, et moi, je le suivais, la tête basse.
Dors donc, etc.

Tant que je tombai endormie de fatigue sous un chêne, dans un lieu écarté.
Dors donc, etc.

Et là je fis un rêve qui me troubla au delà de tout.
Dors donc, etc.

Je rêvais que j'étais dans la maison d'un petit *Duz*, dans le cercle des eaux d'une petite fontaine.
Dors donc, etc.

Ses pierres étaient si transparentes! Ses pierres étaient si brillantes! Ses pierres étaient aussi diaphanes que le cristal!
Dors donc, etc.

Sur le sol, un tapis de mousse , des fleurs nouvelles semées dessus.
Dors donc, etc.

Comme le petit *Duz* n'était pas chez lui, j'étais sans frayeur et joyeuse.
Dors donc, etc.

Lorsque je vis venir de loin, à tire d'aile, une tourterelle.
Dors donc, etc.

Kana re brao-oc'h-brao alkenn;
Ha me d'he heul, souchet va fenn.
Oh! hun eta, etc.

Ken e koueziz skuiz-stank kousket
Dindan eunn derven, er gwasked.
Oh! hun eta, etc.

Hag eno am boe eunn hunvre
Am sapeduaz beteg re.
Oh! hun eta, etc.

E oann ebarz ti eunn Duzik;
A dro-war-dro eur feuntennik.
Oh! hun eta, etc.

He vein ker boull! he vein ker skler!
He vein ker splann evel-d-ar gwer!
Oh! hun eta, etc.

Eur gwiskad man war al leur-zi
Bleuniou-nevez street war-n-ezñi.
Oh! hun eta, etc.

Ann Duzik ne oa ked er ger;
Ha me diogel ha seder.
Oh! hun eta, etc.

Pa weliz o tont diouz a bell
Eunn durzunel a denn-askel.
Oh! hun eta, etc.

Et elle frappa de son bec au mur transparent de la grotte.

Dors donc, etc.

Et moi, simple, par pitié pour elle, d'aller lui ouvrir la porte.

Dors donc, etc.

Et elle d'entrer et de voler en cercle autour de la maison.

Dors donc, etc.

Tantôt mon épaule, tantôt mon front, tantôt elle effleurait mon sein.

Dors donc, etc.

Trois fois elle becqueta mon oreille, et de s'en retourner gaiement sous le bois vert.

Dors donc, etc.

Si elle était gaie, elle; moi, je ne le suis pas; maudite soit l'heure où je m'endormis!

Dors donc, etc.

Les larmes coulent de mes yeux d'avoir un berceau à balancer.

Dors donc, etc.

Que ne sont-ils dans l'abîme de glace, les Esprits noirs, tous, chair et os!

Dors donc, etc.

Hag e stokaz gand he begik
Diouz moger voull ti ann Duzik.
Oh! hun eta, etc.

Ha me sod, gant truez out-hi,
Mont da zigor ann nor d'ezhi.
Oh! hun eta, etc.

Hag hi ebarz, ha da rodal
Tro-war-dro d'ann ti, o nijal.
Oh! hun eta, etc.

Gwech war va skoaz, gwech war va fenn,
Gwech e nije war va c'herc'henn.
Oh! hun eta, etc.

Teir gwech ouz va skoarn a bokaz
Ha kuit dreo enn-dro d'ar c'hoat glaz.
Oh! hun eta, etc.

Mar oa dreo hi, me n'am onn ket;
Malloz d'ann heur e oann kousket.
Oh! hun eta, etc.

Ann dour a ver diouz va lagad
Pa dleann kavel luskellat.
Oh! hun eta, etc.

A-ioul vefe enn ifern skorn
Ann Duarded kig hag askorn!
Oh! hun eta, etc.

Que n'est-il faux mon rêve! Que ne suis-je inconnue à tout le monde!

Dors donc, etc.

L'enfant, tout nouveau-né qu'il était, se mit à rire, en répétant:

Dors donc, etc.

— Taisez-vous, ma mère, ne pleurez pas, je ne vous causerai aucun chagrin.

— Dors donc, etc.

— Mais c'est pour moi un grand crève-cœur d'entendre appeler mon père un Esprit noir.

— Dors donc, etc.

— Mon père, entre le ciel et la terre, est aussi brillant que la lune.

— Dors donc, etc.

— Mon père aime les pauvres gens, et, quand il le peut, il les aide.

— Dors donc, etc.

— Que Dieu préserve éternellement mon père de l'abîme de glace!

— Dors donc, etc.

— Mais bénie soit, au contraire, l'heure où je naquis pour faire le bien;

— Dors donc, etc.

A-ioul vefe gaou va hunvre!
Na ouife den diouz va doare!
Oh! hun eta, etc.

Ar mab, hag hen nevez-ganet,
O c'hoarzin en deuz diskanet:
Oh! hun eta, etc.

Tavit, va mamm, na welet ket,
Gan-in n'ho po preder e-bet.
Oh! hun eta, etc.

Nemet am euz gwall-galonad
Ober eunn Duard diouz va zad.
Oh! hun eta, etc.

Etre ann env hag ann douar,
Va zad zo ker kaen hag al loar;
Oh! hun eta, etc.

Va zad a gar ann dudou kez,
Ha pa gav ann tu ho gwarez.
Oh! hun eta, etc.

Ra viro Doue da vikenn
Va zad diouz puns ann ifern ien!
Oh! hun eta, etc.

Nemet bennoz a rann d'ann heur
E oenn ganet evid ann eur.
Oh! hun eta, etc.

— Où je naquis pour faire le bien de mon pays; que Dieu le garde de chagrin! »

— Dors donc, etc.

La mère demeura stupéfaite : « Voici un Prodige, s'il en fut jamais!

Dors donc, mon enfant; mon enfant, dors donc; enfant, dors. »

II

MERLIN-DEVIN

— Merlin, Merlin, où allez-vous si matin avec votre chien noir?

— Iou! iou! ou! iou! iou! ou! iou! ou! iou! ou!
Iou! iou! ou! iou! ou! —

— Je viens de chercher le moyen de trouver, par ici, l'œuf rouge,

L'œuf rouge du serpent marin, au bord du rivage, dans le creux du rocher.

Je vais chercher dans la prairie le cresson vert et l'herbe d'or,

Et le guy du chêne, dans le bois, au bord de la fontaine.

Oenn ganet evid eur va bro;
Doue diouz anken d'he miro!
Oh! hun eta,

Ar vamm a oe souezet braz :
« Heman zo Marz mar boe biskoaz!

Hun eta, va mabik, va mabik,
Hun eta, toutouik lalla! »

II

MARZIN-DIVINOUR.

— Marzin, Marzin, pelec'h it-hu,
Ken beure-ze, gand ho ki du?

— Iou! iou! ou! iou! iou! ou! iou
[ou! iou! ou
Iou! iou! ou! iou! ou! —

— Bet onn bet kas kaout ann tu,
Da gaout dreman ann ui ru,

Ann ui ru euz ann aer-vorek,
War lez ann od, toull ar garrek.

Mont a rann da glask d'ar flouren
Ar beler glaz ha 'nn aour ieoten,

Kouls hag huel-var ann derven,
Ekreiz ar c'hoad' lez ar feunten.

— Merlin! Merlin! convertissez-vous, laissez le guy au chêne,

Et le cresson dans la prairie, comme aussi l'herbe d'or.

Comme aussi l'œuf du serpent marin parmi l'écume dans le creux du rocher.

Merlin! Merlin! convertissez-vous, il n'y a de devin que Dieu. —

— Iou! iou! ou! iou! iou! ou! iou! ou! iou! ou!
Iou! iou! ou! iou! ou! —

III

MERLIN-BARDE

I

— Ma bonne grand'mère, écoutez-moi; j'ai envie d'aller à la fête;

A la fête, aux courses nouvelles que donne le roi.

— A la fête vous n'irez point, ni à celle-ci ni à aucune autre;

Vous n'irez point à la fête nouvelle; vous avez pleuré toute la nuit;

Marzin! Marzin! distroet endro;
Losket ar var gand ann dero,

Hag ar beler gand ar flouren,
Kerkouls hag ann aour-ieoten,

Kerkouls hag ui ann aer-vorek,
Etouez ann eon toull ar garrek.

Marzin! Marzin! distroet endrou :
Ne deuz divinour nemed Dou. —

— Iou! iou! ou! iou! iou! ou! iou! ou! iou! ou!
Iou! iou! ou! iou! ou!

III

MARZIN-BARZ.

I

Ma mamm-goz baour, em silaouet
D'ar fest am euz c'hoant da vonet;

D'ar fest, d'ar rederez neve
A zo laket gand ar roue.

— D'ar rederez na iefec'h ket,
D'ar fest-man na da fest e-bed;

Na iefec'h ket d'ar fest neve,
Goela peuz gret hed ann noz-me

Vous n'irez point, s'il tient à moi; vous avez pleuré en rêvant.

— Ma bonne petite mère, si vous m'aimez, vous me laisserez aller à la fête.

— En allant à la fête vous chanterez; en revenant vous pleurerez. —

II

Il a équipé son poulain rouge; il l'a ferré d'acier poli;

Il l'a bridé, et lui a jeté sur le dos une housse légère;

Et il lui a attaché au cou un anneau, et un ruban à la queue;

Et il est monté sur son dos, et est arrivé à la fête nouvelle.

Comme il arrivait au champ de fête, les cornes sonnaient;

La foule était pressée, et tous les chevaux bondissaient.

— Celui qui aura franchi la grande barrière du champ de fête au galop,

En un bond vif, franc et parfait, aura pour épouse la fille du roi. —

A ces mots, son jeune poulain rouge hennit fortement,

Bondit et s'emporta, et souffla du feu par les naseaux;

Na iefec'h ket, mar dal gan-e,
Goela peuz gret enn ho hunvre.

— Ma mammik paour, ma em c'haret,
D'ar fest em lesfec'h da vonet.

— O vont d'ar fest c'hui a gano,
O tont endro c'hui a oelo. —

II

He eubeul ru en deuz sternet,
Gad diren-flamm neuz han houarnet;

Eur c'habestr neuz laket 'nn he benn,
Hag eunn dorchen skanv war he gein;

E kerc'hen he c'houg eur walen,
Hag endro d'he lost eur zeien;

Ha war he c'hore 'ma pignet,
Hag er fest neve 'ma digouet.

E park ar fest pa oa digouet,
Oa ar gern-bual o vonet;

Hag ann holl dud enn eur bagad;
Hag ann holl virc'hed o lampat.

— Ann hini en devo treuzet
Kleun braz park ar fest enn eur red,

Enn eul lamm klok, distak, ha net,
Merc'h ar rou en do da bried. —

He eubeulik-ru, pa glevaz,
War bouez he benn a c'hristillaz;

Lammet a rez, ha konnari,
Ha teurel c'houez tan gad he fri;

Et jeta des éclairs par les yeux, et frappa du pied la terre;

Et tous les autres étaient dépassés, et la barrière franchie d'un bond.

— Seigneur roi, vous l'avez juré, votre fille Aliénor doit m'appartenir.

— Vous n'aurez point ma fille Aliénor, pas plus qu'aucun de vos semblables;

Ce ne sont point des sorciers que je veux pour maris à ma fille. —

Un vieil homme qui était là, et qui avait une barbe blanche,

Une barbe blanche au menton, plus blanche que la laine sur le buisson de lande;

Et une robe de laine galonnée tout du long d'argent;

Et qui était assis à la droite du roi, lui parla bas, alors.

Le roi, l'ayant écouté, frappa trois coups de son sceptre,

Trois coups de son sceptre sur la table, si bien que tout le monde fit silence :

— Si tu m'apportes la harpe de Merlin, qui est tenue par quatre chaînes d'or fin;

Si tu m'apportes sa harpe, qui est suspendue au chevet de son lit;

Ha luc'hed gad he zaoulagad,
Ha darc'h enn douar gad he droad ;

Ken a oa ar re-all trec'het,
Hag ar c'hleun treuzet enn eur red.

— Otrou roue, 'vel peuz touet,
Ho merc'h Linor renkann kaouet.

— Ma merc'h Linor n'ho pezo ket,
Na den evel-d-hoc'h ken-neubet ;

Ne ket kelc'herien a fell d'e,
Da rei da bried d'am merc'h-me. —

Eunn ozac'h koz a oa eno,
Ha gat-han eur pikol varo,

Eur varo enn he chik, gwenn-kann,
Gwennoc'h evit gloan war al lann,

Hag hen gwisket gad eur ze c'hloan,
Bordet penn-da-benn gad argant;

Hag hen enn tu deou d'ar Roue,
Out-han gourgomze, er pred oue.

Ar Roue pa'n deuz he glevet,
Dre deir gwech gand he vaz neuz skoet ;

Teir gwech gand he var war ann doll,
Ken a lakaz selaou ann holl :

— Mar gasez d'in telen Varzin
Dalc'het gant pider sug aour fin ;

Mar gasez he delen d'i-me
Zo staget e penn he wele ;

Si tu viens à bout de la détacher; alors, tu auras ma fille, peut-être. —

III

— Ma bonne grand'mère, si vous m'aimez, vous me donnerez un conseil;

Ma bonne grand'mère, si vous m'aimez, car mon pauvre cœur est brisé.

— Si vous m'eussiez obéi, votre cœur ne serait point brisé.

Mon pauvre petit-fils, ne pleurez pas, la harpe sera détachée;

Ne pleurez pas, mon pauvre petit-fils, voici un marteau d'or;

Rien ne résonne sous les coups de ce marteau-là. —

IV

— Bonheur et joie en ce palais; me voici venu derechef,

Me voici de retour avec la harpe de Merlin. —

Quand le fils du roi l'entendit, il parla bas à son père;

Et le roi, l'ayant écouté, répondit au jeune homme:

— Si tu m'apportes l'anneau qu'il a à la main droite;

Mar he distagez; aneuze
Az pezo ma merc'h, marteze.

III

— Ma mamm-goz baour, ma em c'haret,
Eunn ali d'i-me a refet;

Ma mamm-goz baour, ma em c'haret,
Rag ma c'halonik zo rannet.

— Ma ho pije sentet ouz-on;
Na vije rannet ho kalon.

Ma mabik paour, na oelet ket,
Ann delen a vo distaget;

Na oelet ket, ma mabik paour,
Setu aman eur morzoul aour;

Kemet tra ma zo na drouzfe,
Ma ve skoet gad ar morzoul-ze. —

IV

— Eurvad ha joa barz ann ti-me;
Chetu me digouet adarre;

Chetu me deuet adarre,
Ha telen Varzin gan-i me. —

Mab ar roue dal'm'he glevaz,
Oud he dad roue c'hourgomzaz;

Ar roue pa'n deuz he glevet;
D'ann den iaouank en deuz laret:

— Mar gasez d'-me he vizou
A zo gant han enn he zorn deou;

Si tu m'apportes son anneau, je te donnerai ma fille.—

Et lui de s'en revenir, en pleurant, trouver sa grand'mère bien vite.

— Le seigneur roi avait dit; et voilà qu'il s'est dédit!

— Ne vous chagrinez pas pour cela; prenez un rameau qui est là;

Qui est là dans mon petit coffre, et où il y a douze petites feuilles,

Et que j'ai été sept nuits à chercher, il y a sept ans, en sept bois.

Quand le coq chantera à minuit, votre cheval rouge sera à vous attendre;

N'ayez point peur, Merlin le Barde ne s'éveillera pas. —

Comme le coq chantait au milieu de la nuit noire, le cheval rouge bondissait sur le chemin;

Le coq n'avait pas fini de chanter, que l'anneau de Merlin était enlevé.

V

Le matin, quand jaillit le jour, le jeune homme était près du roi.

Et le roi, en le voyant, resta debout, tout stupéfait;

Mar gasez he vizou d'i-me
Te po ma merc'h digan-i-me. —

Hag hen da zont, o oela dru,
Da gaout he vamm-goz dioc'h-tu.

— Ann otrou roue'n doa laret,
Ha padal en deuz dislaret!

— Na chif ket evit kement-ze;
Tap eur skoultrik a zo aze;

A zo aze 'barz ma arc'hik,
Hag enn han daouzek deliennik,

Hag enn han daouzek delien grenn,
Hag hi ker kaer hag aour melen,

Hag onn bet seiz noz da gerc'hat,
Seiz vloa tremenet, e seiz koat.

Pa gano'r c'houg da hanter-noz,
Ho marc'h ru vo oc'h ho kortoz;

P'euz ker da gaout aon e-bet,
Merlin-Barz na zihuno ket. —

Pa gane 'r c'houg kreiz ann noz du,
Lamme war ann hent ar marc'h ru;

N'endoa ked ar c'houg peur-ganet,
Pa oa bizou Marzin lammet.

V

Antronoz pa zarc'haz ann de,
Oa eet da gaout ar roue.

Hag ar roue dal'm'he welaz,
Chommaz war zao, souezet-braz;

Stupéfait, et tout le monde comme lui : — Voilà qu'il a gagné sa femme! —

Et il sortit un moment avec son fils et le vieillard.

Puis ils revinrent avec lui, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite.

— C'est vrai, mon fils, ce que tu as entendu :
Aujourd'hui tu as gagné ta femme.

Mais je demande une chose encore; ce sera la dernière.

Si tu peux faire cela, tu seras le vrai gendre du roi;

Et tu auras ma fille, et de plus tout le pays de Léon, par ma race!

C'est d'amener Merlin le Barde à ma cour pour célébrer le mariage! —

VI

— O barde Merlin, d'où viens-tu, avec tes habits en lambeaux?

Où vas-tu ainsi, tête nue et nu-pieds?

Où vas-tu ainsi, vieux Merlin, avec ton bâton de houx?

— Je vais chercher ma harpe, consolation de mon cœur en ce monde;

Souezet, ha'nn holl evel-t-han
— Chetu gonet he c'hroek gant-han! —

Hag hen mont eunn tammig er mez,
He vab d'he heul hag ann oac'h kez.

Hag hi da zont gant-han endro,
Unan a gleiz, unan a-zeo.

— Gwir eo, ma mab, pez 't euz klevet :
Da c'hroek hiriou e 't euz goneet.

Hogen eunn dra c'hoaz e c'houlann,
Houman a vo ann divezan.

Mar deuz da ober kement-ze,
Vezi gwir vab-kaer ar roue;

Hag az po ma merc'h hag ouspenn
Ann holl vro Leon, dre ma wenn!

Digas Marzin-Barz tre em lez,
Da veuli ar briadelez. —

VI

Marzin-Barz, abeban e teuz,
Toullet da zillad treuz-didreuz?

Da belec'h ez-te evelhenn?
Diskabel-kaer ha diarc'hen.

Da belec'h ez-te evelhenn,
Marzin goz, gand da vaz kelen?

— Mont a rann da glask ma delen,
Frealz am c'halon er bed-men;

Chercher ma harpe et mon anneau, que j'ai perdus tous deux.

— Merlin, Merlin, ne vous chagrinez pas; votre harpe n'est pas perdue;

Votre harpe n'est pas perdue, ni votre anneau d'or non plus.

Entrez, Merlin, entrez; venez manger un morceau avec moi.

— Je ne cesserai de marcher, et je ne mangerai morceau,

Je ne mangerai morceau de ma vie, que je n'aie retrouvé ma harpe.

— Merlin, Merlin, obéissez-moi; votre harpe sera retrouvée. —

Elle le pria tant, qu'il entra.

Quand arriva, sur le soir, le jeune fils de la vieille femme; et le voilà dans la maison,

Et le voilà qui tressaille d'épouvante en jetant les yeux sur le foyer;

En y voyant le barde Merlin assis, la tête penchée sur sa poitrine.

Voyant Merlin sur le foyer, il ne savait où fuir.

— Taisez-vous, mon enfant, ne vous effrayez pas; il dort d'un profond sommeil;

Klask ma delen ha ma bizaou
Pere am euz kollet ho daou.

— Marzin, Marzin, na chifet ket,
Ho telen ne d-eo ket kollet;

Ho telen ne d-eo ket kollet,
Nag ho pizou aour ken-neubet.

Deut tre enn ti, dent tre, Marzin,
Da zibri enn tamm boued gan-in.

— Mont gant ma hent na zaleinn,
Na tamm boued e-bet na zebrinn,

Na zebrinn tamm boued war ar bed,
Ken n'am bo ma delen kavet.

— Marzin! Marzin! ouz-in sentet;
Ho telen a vezo kavet. —

Kement ma bet pedet gant-hi,
Kement e ma deut tre enn ti.

Ken a zigouezaz, da barde,
Mabig ar c'hroac'h goz; hag hen tre;

Hag hen da zridal spontet braz,
Endro d'ann oaled pa zellaz;

O welet Marzin-barz kluchet,
He benn war he galon stouet,

Oc'h he welet war ann oaled,
N'ouie doare pelec'h tec'het,

— Tevet, ma mab, na spontet ket,
Gand ar mourgousk e ma dalc'het

Il a mangé trois pommes rouges que je lui ai cuites sous la cendre;

Il a mangé mes pommes; voilà qu'il nous suivra partout.—

VII

La reine demandait, de son lit, à sa camériste :

— Qu'est-il arrivé dans cette ville? qu'est-ce que ce bruit que j'entends?

Quand je suis éveillée si matin; quand les colonnes de mon lit tremblent?

Qu'est--il arrivé dans la cour; quand la foule y pousse des cris de joie?

— C'est que toute la ville est en fête; c'est que Merlin entre au palais;

Avec lui une vieille femme, vêtue de blanc, et votre beau-fils à sa suite. —

Le roi l'entendit, et sortit, et courut pour voir.

— Lève-toi, bon crieur; lève-toi de ton lit, et vite!

Et va publier par le pays que tous ceux qui le voudront viennent aux noces;

Aux noces de la fille du roi, qui sera fiancée dans huit jours;

Lonket en deuz tri aval ru
Am euz poaet d'ean el ludu ;

Lonket en deuz ma avalou;
Setu hen d'hon heul e-peb-brou. —

VII

Ar rouanez a c'houlenne
Gand he loufren, euz hi gwele :

— Petra c'hoari gand ar ger-ma?
Pe safar a glevann ama?

Pa 'z onn dihunet ken pred-ze;
Ken a gren postou ma gwele?

Petra ze digouet barz ar porz,
Gand ann dud eno 'ioual fors?

— C'hoari gaer a zo er ger-ma :
Gant Marzin o tont enn ti-ma;

Eur c'hroac'hik koz gwenn-kann, raz-han,
Hag ho mab-kaer ive gant-han. —

Ar roue en deuz hi c'hlevet,
Hag hen mez, ha prim da welet.

— Sav alese, embanner mad;
Sav, deuz ta wele, ha timad!

Ha ke da gemenn dre ar vro.
Dont d'ann eured neb e garo;

Dont da eured merc'h ar roue
A vo dimet a-benn eiz-te;

Aux noces, gentilshommes de toutes les parties de la Bretagne;

Gentilshommes et juges; gens d'église et chevaliers;

Et d'abord les grands Comtes; et les pauvres gens et les riches;

Va vite et diligemment par le pays, messager, et reviens de même. —

VII

— Faites silence, tous, faites silence, si vous avez deux oreilles pour entendre!

Faites tous silence pour écouter ce qui est ordonné :

C'est la noce de la fille du roi; y vienne qui voudra dans huit jours;

A la noce, petits et grands qui demeurent en ce canton;

A la noce, gentilshommes de toutes les parties de la Bretagne,

Gentilshommes et juges, gens d'église et chevaliers;

Et d'abord les grands Comtes, et les riches et les pauvres;

Et les riches et les pauvres, ni or ni argent ne leur manquera;

Dont d'ann eured, tudjentiled,
Kement zo e Breiz hed-ha-hed;

Tudjentiled ha barnerien ;
Tud a iliz ha marc'heien;

Ha da genta ar Gonted vaour.
Ha tud pinvidik ha tud paour;

Ke buhan ha skanv dre ar vro,
Kannadour, ha deuz skanv endro. —

VIII

— Chilaouet holl; holl chilaouet,
Ma oc'h euz diouskouarn da glevet!

Chilaouet holl hag e klefet
Ar pez a zo gourc'hemennet :

Dont da eured merc'h ar roue,
Neb a garo, a-benn eiz-te;

Dont d'ann eured, braz ha bihan
Kement a zo er c'hanton-man ;

Dont d'ann eured, tudjentiled,
Kement zo e Breiz hed-ha-hed,

Tudjentiled ha barnerien,
Tud a iliz ha marc'hein;

Ha da genta ar Gonted-vaour
Ha re binvidik ha re baour,

Ha re binvidik ha re baour,
Na vanko d'he argant nag aour;

Il ne leur manquera ni chair, ni pain ; ni vin, ni hydromel à boire ;

Ni escabelles pour s'asseoir, ni valets vifs pour les servir ;

Il sera tué deux cents porcs et deux cents taureaux engraissés ;

Deux cents génisses et cent chevreuils de chacun des bois du pays ;

Deux cents bœufs, cent noirs, cent blancs, dont les peaux seront également partagées.

Il y aura cent robes de laine blanche pour les prêtres ;

Et cent colliers d'or pour les beaux chevaliers ;

Plein une salle de manteaux bleus de fête pour les demoiselles ;

Et huit cents braies neuves pour les pauvres gens ;

Et cent musiciens, sur leurs siéges, faisant de la musique jour et nuit sur la place ;

Et Merlin le Barde, au milieu de la cour, célébrera le mariage.

Enfin, la fête sera telle, qu'il n'y en aura jamais de pareille. —

Na vanko d'he kik na bara,
Na gwin, na dour-vel da eva,

Na skabellou da azea,
Na potred skanv d'ho servicha.

Daou c'hant penn-moc'h a vo laet
Ha daou c'hant penn-kole lardet ;

Daou c'hant inar, ha kant karo,
A gement koad a zo er vro,

Daou c'hant ejenn, kant du kant gwenn,
Vo roet ho c'hrec'hin dre rann krenn.

Kant sae a vo, hag a c'hloan gwenn,
Hag a vo roet d'ar veleien ;

Ha karkaniou aour a vo kant,
A vo roet d'ar varc'heien goant ;

Minteli glaz vo leiz eur zal
Da rei d'ar merc'hed da vragal ;

Hag eiz kant bragez neve c'hret,
Da rei d'ann dud paour da wisket ;

Ha kant soner war ho zorchen,
O son noz-de, war ann dachen ;

Ha Marzin-Barz e-kreiz al lez
O veuli ar briadelez.

C'hoari awalc'h a vo eno ;
Kement-all birviken na vo. —

IX

— Écoutez, cuisinier, je vous prie : est-ce que la noce est finie?

— La noce est finie, ainsi que la franche lippée.

Elle a duré quinze jours, et il y a eu du plaisir assez.

Ils sont tous partis chargés de riches présents, avec congé et protection du roi;

Et son gendre, pour le pays de Léon, avec sa femme, le cœur joyeux.

Ils sont tous partis satisfaits; le roi seul ne l'est pas;

Merlin encore une fois est perdu, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. —

IV

CONVERSION DE MERLIN.

Kado allait par la forêt profonde, agitant sa clochette aux sons clairs;

Quand bondit un fantôme à la barbe grise comme la mousse, et aux yeux bouillants comme l'eau du bassin sur le feu;

IX

—Klevet, keginour, me ho ped:
Hag ann eured zo achuet?

— Ann eured a zo achuet,
Hag ann holl draou a zo lipet.

Pemzek devez e deuz badét,
Ha dudi awalc'h a zo bet;

Eet int kuit holl gand profou mad,
Gand skoaz ar rou hag he gimiad;

Hag he vab kaer da vro Leon,
Gand he bried, dreo he galon.

Eet int holl kuit, ha laouen net;
Nemed ar roue ne d-eo ket;

Marzin c'hoaz eur wech, zo kollet,
N'ouzer doare pelec'h ma eet. —

IV

DISTRO MARZIN.

Kado o vont gand ar c'hoat don,
Gant-han he gloc'hik sklint o son;

Ken a ziredaz eunn tasman
Glaz he varo evel -d-ar man;

Hag he zaou-lagad o tevi,
'Vel dour ar c'haoter o firvi.

Kado, le saint, se rencontrait avec Merlin le barde, ce jour-là :

— Je te l'ordonne, au nom de Dieu ! dis-moi qui tu es ?

— Du temps que j'étais barde dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes.

Dès mon entrée dans les palais, on entendait la foule pousser des cris de joie.

Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombait l'or brillant ;

Les rois du pays m'aimaient ; les rois étrangers me craignaient ;

Le pauvre petit peuple disait : « Chante, Merlin, chante toujours. »

Ils disaient, les Bretons : « Chante, Merlin, ce qui doit arriver. »

Maintenant, je vis dans les bois ; personne ne m'honore plus maintenant.

Loups et sangliers, dans mon chemin, quand je passe, grincent des dents.

Je l'ai perdue, ma harpe ; ils sont coupés, les arbres d'où tombait l'or brillant.

Les rois des Bretons sont morts, les rois étrangers oppriment le pays.

Kado, ar sant, a zigoueze
Gant Marzin ar barz, enn deiz-se.

— Kemenn a rann enn han Doue !
Lavar d'i-me petra out-te? »

— Enn amzer ma oann barz er bed,
Me oa gand ann holl enoret ;

Dioc'htu ma 'z-enn 'barz ar zall,
E klevet ann holl o iouc'hal.

Dioc'htu ma kane va delen,
Koueze diouz ar gwez aour melen,

Roueou ar vro am c'hare,
Roueou all holl am douje ;

Ann dudigou paour lavare :
— « Kan, Marzin, kan, e peb mare.

Laret eure ar Vretoned :
« Kan, Marzin, ann traou da zonet. »

Brem[illegible]'hoajou e vevann,
Den [illegible]ad ouz in breman.

Bleizi, ha moc'h gwez, kreiz ma hent,
Tre ma'z-ann biou, a skrign ho dent,

Kollet eo gan-in va delen,
Pilet eo gwez ann aour melen ;

Roueou Breiz a zo maro.
Roueou all a wask ar vro ;

Les Bretons ne disent plus : « Chante, Merlin, les choses à venir. »

Ils m'appellent *Merlin le Fou*, et tous me chassent à coups de pierre.

— Pauvre cher innocent, revenez au Dieu qui est mort pour vous.

Celui-là aura pitié de vous ; à qui met sa confiance en lui, il donne le repos.

— En lui j'ai mis ma confiance, en lui j'ai confiance encore, à lui je demande pardon.

— Par moi t'accordent pardon le Père, le Fils et l'Esprit-Saint !

— Je pousserai un cri de joie en l'honneur de mon Roi, vrai Dieu et Homme !

Je chanterai ses miséricordes d'âge en âge, et au delà des âges.

— Pauvre cher Merlin, que Dieu vous entende ! que les anges de Dieu vous accompagnent !

NOTES

Les quatre fragments qu'on vient de lire ont grand besoin chacun de commentaire. Sans répéter ici ce que j'ai dit dans un ouvrage spécial, je me contenterai d'éclairer les hauteurs du sujet.

I. On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'accent païen qui éclate et triomphe auprès du berceau de Merlin. Il y a là un écho manifeste des

---

Na lavar ken ar Vretoned :
« Kan, Marzin, ann traou d[illegible]onet. »
Hi a ra ouz-in *Marzin-*,
A daoliou mein am c'hasont holl. »

— Paourkez diod, distroit endro.
Ouz Doue zo 'vid hoc'h maro.

Hennez en do truez ouz-hoc'h;
Da neb a fiz enn ha ro peoc'h.

— Enn ha fiziz, c'hoaz e fiziann,
Out-han truez a c'houlennann. —

— Dre-z-oun oc'h euz truez gant-han,
Enn Tad, e'r Mab, e'r Spered Glan !

— Me a losko eur iouc'haden
D'am Roue, gwir Zone ha den!

Me gano he vadelezou,
A oad da oad dreist ann oajou. —

— Paourkez Marzin, Doue d'ho klevo!
Elez Doue d'hoc'h ambrougo!

anciennes croyances celtiques, un souvenir vivant des superstitions de la Gaule, contre lesquelles la vraie religion eut à lutter. Mais à ce moment elles sont les plus fortes; le *Duz* est vainqueur par ses maléfices de la vierge chrétienne, et le produit merveilleux de leur union fatale tient plus de son père que de sa mère; il le défend contre elle; il le bénit; il s'annonce lui-même comme le bon génie de la nation bretonne.

II. Ce bon génie est en même temps un puissant magicien, un descendant des Marses, j'allais dire un Druide. En compagnie d'un chien noir, ou d'un loup familier, il parcourt dès l'aurore les bois, les rivages et les prairies; il cherche « l'œuf rouge du serpent marin », talisman que l'on devait porter au cou, et dont rien n'égalait le pouvoir.

Il va cueillir le cresson vert, l'herbe d'or et le guy du chêne. L'*herbe d'or* est une plante médicinale; les paysans bretons en font grand cas, ils prétendent qu'elle brille de loin comme de l'or; de là, le nom qu'ils lui donnent. Si quelqu'un, par hasard, la foule aux pieds, il s'endort aussitôt, et entend la langue des chiens, des loups et des oiseaux. On ne rencontre ce simple que rarement et au petit point du jour : pour le cueillir, il faut être nu-pieds, en chemise, et tracer un cercle à l'entour; il s'arrache et ne se coupe pas. Il n'y a, dit-on, que les saintes gens qui le trouvent. C'est le sélage de Pline. On le cueillait aussi nu-pieds, en robe blanche, à jeun, sans employer le fer, en glissant la main droite sous la main gauche, et dans un linge qui ne servait qu'une fois.

Quant au guy, on sait combien il était vénéré des Druides.

Mais d'où vient cette voix? Qui ose apostropher le magicien d'un pareil ton? Serait-ce déjà le saint évêque auquel la tradition bretonne attribue la conversion de Merlin? Au moins il est un fait très-curieux à constater, c'est que les belles paroles que le poëte met dans la bouche qui le gourmande se retrouvent dans plusieurs morceaux de poésie galloise, dont deux de Lywarc'h-Hen : *Hormis Dieu, il n'y a pas de devin* (*Namyn Duw nid oes devin*[1], a-t-il dit en faisant une profession de foi exactement semblable à celle de notre pièce, et où il n'y a de changé que l'ordre de la phrase et le dialecte.

III. Merlin a-t-il perdu plus tard sa puissance magique, le devin a-t-il été terrassé par un simple mot sorti d'une bouche chrétienne?

Quoi qu'il en soit, il est encore barde, car il porte l'anneau d'or et la harpe[2]. Mais on lui dérobe cette harpe; on lui arrache cet anneau; on le joue, on le charme; il marche nu-pieds, nu-tête; il porte des vêtements en lambeaux; il pleure; il est vieux, il est homme. Et, si on le recherche encore, si le peuple pousse des cris de joie, des *iou! iou!* pour saluer sa bienvenue, s'il paraît à la cour des chefs, c'est en souverain détrôné.

Aussi, dès qu'il le peut, s'échappe-t-il. Cette disparition est aussi constatée par les poëtes gallois. « Nul ne sait où est la tombe de Merlin, » dit un barde dont les poésies sont antérieures au dixième siècle[3]. Il s'em-

[1] *Les Bardes bretons*, p. 193. Cf. *Myvyr.*, I, p. 122 et 124.

[2] « Le barde de la cour reçoit du prince une harpe, et de la reine un anneau d'or. » (*Lois de Hoel-da*, c. 19. *Myvyrian*, t. III.)

[3] *Myvyrian*, t. I, p. 77.

barqua avec neuf autres bardes, disent les Triades, et on ne put parvenir à savoir ce qu'il devint[1]. Il nous apprend lui-même qu'il quitta la cour et s'enfuit dans les bois[2].

Notre ballade est aussi d'accord avec les traditions galloises, en lui prêtant un goût tout particulier pour les pommes et en le faisant tomber dans un piége où ces fruits sont l'appât. Il aimait tellement l'arbre qui les produit, qu'il lui a consacré un poëme :

« O pommier! dit-il, doux et cher arbre, je suis tout inquiet pour toi ; je tremble que les bûcherons ne viennent, et ne creusent autour de ta racine, et ne corrompent ta séve, et que tu ne puisses plus porter de fruits à l'avenir[3]. »

D'autre part, au douzième siècle, un poëte latin de Galles, écho de la tradition de son temps, fait tenir ce langage à Merlin : « Un jour que nous chassions, nous arrivâmes près d'un chêne aux rameaux touffus... A ses pieds coulait une fontaine bordée d'un gazon vert. Nous nous assîmes pour boire. Or, il y avait çà et là, parmi les herbes tendres, des pommes odorantes, au bord du ruisseau... Je les partageai entre mes compagnons, qui les dévorèrent; mais aussitôt ils perdent la raison, ils frémissent, ils écument, ils se roulent furieux à terre, et s'enfuient, chacun de son côté, comme des loups, en remplissant l'air de déplorables hurlements.

« Ces fruits m'étaient destinés; je l'ai su depuis. Il y avait alors en ces parages une femme qui m'avait aimé autrefois, et qui avait passé avec moi plusieurs années d'amour. Je la dédaignai, je repoussai ses caresses: elle voulut se venger ; et, ne le pouvant faire autrement, elle plaça ces dons enchantés au bord de la fontaine, où je devais revenir... Mais ma bonne étoile m'en préserva[4]. »

Peut-être est-ce la même sorcière que veut désigner la ballade bretonne. Merlin parle lui-même dans ses poëmes d'une certaine femme versée dans les sciences magiques, avec laquelle il dit avoir eu des rapports.

Le roi dont la ballade semble avoir gardé le souvenir paraît être Budik, chefs des Bretons d'Armorique, prince d'origine cornouaillaise, émigré de l'île de Bretagne. Il combattit les Franks, et défendit vaillamment contre eux la liberté de sa patrie; Clovis, n'ayant pu le vaincre, le fit assassiner (vers 509). Budik avait marié sa fille Aliénor à un prince qu'on ne nomme pas, et lui avait donné en dot plusieurs droits sur les côtes de Léon. C'était, d'après la *Charte d'Alan Fergan*, la tradition populaire du onzième siècle[5]; c'était aussi celle du quinzième[6]. Il y a lieu de croire que cette Aliénor est l'héroïne de la ballade, et que le jeune

[1] Trioed inis Prydain, *ibid.*, t. III, s. 1.
[2] *Myvyrian*, t. I, p. 150.
[3] *Ibid.*
[4] *Vita Merlini Caledoniensis*, p. 55.
[5] Vicecomes Leonensis protunc habebat quam plurimas nobilitates quas, ut dicebatur, Budicius, quondam rex Britanniæ, concesserat et dederat uni prædecessorum suorum in matrimonio. (*Carta Alani Fergan*, ap. D. Morice, et D. Lobineau, *Hist. de Bretagne.*)
[6] « Voix publique au païs est qu'icelly debvoir (de Léon) fust par un prince baillié en dot et en mariage faict d'une fille du dict prince à un des antécesseurs du vicomte de Léon. » (*Mémoire aux états* — 1478 — ap. D. Morice, *Histoire de Bretagne.*)

homme dont Merlin célèbre l'union avec elle [1], et à qui il fait gagner la souveraineté du pays de Léon, n'est autre que le fils de la magicienne; enfin que l'auteur de la *Charte d'Alan Fergan* et l'auteur du *Mémoire du vicomte de Rohan* connaissaient le poëme populaire : en ce cas, ce poëme serait le roman de l'histoire. L'époque où il a été composé nous semble assez difficile à déterminer. Tel qu'il est, il ne peut être contemporain de l'événement, et cependant il n'est certainement pas l'ouvrage des siècles de la grande chevalerie; il en porterait le costume, tandis que le sien se rapporte a un âge beaucoup moins civilisé. C'est ce qui nous induit à penser qu'il a subi les altérations qu'il présente antérieurement à cette époque.

IV. Plus historique, la tradition de la conversion de Merlin remonte aux temps les plus reculés; elle a été chantée par les bardes chrétiens des clans gaëliques, gallois et armoricains; il est doux de croire, avec eux, que, dans son infortune et sa vieillesse, il trouva pour consolatrice la religion de sa mère; une chose que notre poëte omet de dire, c'est qu'il périt assassiné comme Orphée. Mais le peuple ne fait pas mourir de tels hommes.

J'ai été mis sur la trace du poëme de Merlin par madame de Saint-Prix, qui a bien voulu m'en communiquer des fragments chantés au pays de Tréguier. Il serait à désirer que ceux qui existent dans la collection de M. de Penguern vissent aussi le jour, et vinssent, avec les précieuses découvertes de M. Gabriel Milin, compléter le cycle poétique de l'Enchanteur breton. Si, par sa forme rhythmique et son style, il est moins ancien que d'autres, il accuse par le fond des idées une inspiration très-primitive. Quoique l'air change à chaque morceau, et même le dialecte, je crois, vu l'uniformité du mètre, à l'unité de la composition originelle.

[1] « Les bardes célébreront dans leurs chants les mariages de la nation bretonne.
« Le chef des bardes aura une double part dans les dons royaux et dans les largesses faites à l'occasion du mariage de la fille du chef. » (*Lois de Moelmud* et *Lois de Hoel-da*. (*Myvyrian*, t. III, p. 255 et 361.

XI

LEZ-BREIZ

FRAGMENTS ÉPIQUES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Morvan, machtiern ou vicomte de Léon [1], si célèbre dans l'histoire du neuvième siècle, comme un des soutiens de l'indépendance bretonne, n'est pas moins fameux dans nos traditions populaires, où on le surnomme Lez-Breiz [2]. Je ne possédais qu'un fragment du cycle poétique dont il est le centre, lorsque je publiai les premières éditions des *Chants populaires de la Bretagne*, et le nom réel du héros n'y était pas mentionné ; de nouvelles découvertes sont venues m'apprendre qu'il s'agissait du rival de Louis le Débonnaire. Dans un vers que je n'ai aucune raison de croire interpolé, il s'appelle lui-même *Morvan* et se donne pour fils d'un *Konan*, ou chef couronné. Or, les vicomtes de Léon prétendaient descendre du fabuleux Konan Mériadek, et d'Argentré, rappelant que leur prétention était appuyée sur la tradition populaire, s'exprime ainsi : « Morvan estoit issu de la race, *comme on disoit*, de Conan [3]. »

Nous avons maintenant six fragments complets du poëme de Lez-Breiz : le premier roule sur son départ de la maison de sa mère, à l'âge où l'amour des armes s'éveille fortuitement dans son âme; le second regarde son retour; les autres, ses combats et sa mort, ou, pour mieux dire, la péripétie étrange en laquelle le patriotisme armoricain a changé le dénoûment avorté de l'histoire du héros breton. Après l'avoir montré vainqueur d'un guerrier à qui le roi des Gaulois, c'est-à-dire des Franks, avait donné mission de le tuer, puis d'un géant more doué de vertus magiques, le poëte le met aux prises avec le roi lui-même, plus heureux que ses émissaires. Vaincu et blessé mortellement, Lez-Breiz disparaît du milieu du monde, mais non sans espoir de retour.

Arthur chez les anciens Bretons, Holgar chez les Danois, don Sébastien en Portugal, l'empereur Frédéric Barberousse chez les Allemands, et Marco chez les Slaves, ont eu la même destinée poétique; leur vie, qui appartient à l'histoire, s'est exhalée en poésies dans les traditions de leurs compatriotes.

[1] Regnante domino imperatore Hludovico, anno XXII regni ejus, Morman *Machtiern*... (*Cartularium Rodonense*, ad ann. 800 ; Ap. de Courson, cf. D. Morice, preuves, t. 1, col. 265.)

[2] *Lez-Breiz* veut dire à la lettre : *Hanche de la Bretagne* (de *Lez*, hanche, au figuré, soutien, et de *Breiz*, Bretagne. *V.* Le Gonidec, au mot *Lez*). On l'appelle aussi quelquefois *Lezou-Breiz*. *Lezou* est le pluriel, aujourd'hui inusité, de *Lez*.

[3] *Histoire de Bretagne*, p. 103.

I

LE DÉPART.

I

Comme l'enfant Lez-Breiz était chez sa mère, il eut un jour une grande surprise;

Un chevalier s'avançait dans le bois, et il était armé de toutes pièces.

Et l'enfant Lez-Breiz, en le voyant, pensa que c'était saint Michel;

Et il se jeta à deux genoux, et il fit vite le signe de la croix.

— Seigneur saint Michel, au nom de Dieu, ne me faites point de mal!

— Je ne suis pas plus le seigneur saint Michel, que je ne suis un malfaiteur;

Je ne suis pas saint Michel, non vraiment; chevalier ordonné, je ne dis pas.

— Je n'ai jamais vu de chevaliers, pas plus que je n'ai entendu parler d'eux.

LEZ-BREIZ

— IES KERNE —

I

AR C'HIMIAD.

I

Pa oa potr Lez-Breiz e ti he vamm
En devoe bet eur pedez estlamm :

Eur marc'heg o tonet gand ar c'hoad,
Hag hen penn-da-benn harneset mad.

Hag ar potr Lez-Breiz dal' m' he welaz
Arvari oa Sant Mikel a reaz;

Ha war he zaou-lin en em strinkaz
Hag en em groaza prim a reaz

— Otrou Sant Mikel, enn han Doue
Na it ked da ober droug d'i-me!

— Ann otrou Sant Mikel ne d- onn ket,
Nag eunn droug-oberour ken-neubed,

Sant Mikel, a-vad, me n'am onn ket;
Marc'heg urzet, na lavarann ket.

—Gwelet marc'hek bi-koaz n'am euz gret,
Na komzet anezho ken-neubed.

— Un chevalier, c'est quelqu'un comme moi; en as-tu vu passer un?

— Répondez-moi d'abord vous-même; qu'est-ce que ceci? et qu'en faites-vous?

— J'en blesse tout ce que je veux; cela s'appelle une lance.

— Mieux vaut, bien mieux vaut mon casse-tête; on ne l'affronte pas sans mourir.

Et qu'est-ce que ce plat de cuivre-ci que vous portez au bras?

— Ce n'est point un plat de cuivre, mon enfant, c'est un *blanc*-bouclier.

— Seigneur chevalier, ne raillez pas; j'ai vu plus d'une fois des *blancs* monnoyés[1];

Il en tiendrait un dans ma main, tandis que celui-ci est large comme la pierre d'un four.

Mais quelle espèce d'habit portez-vous? c'est lourd comme du fer, plus lourd même.

— Aussi est-ce une cuirasse de fer pour me défendre contre les coups d'épée.

— Si les biches étaient ainsi enharnachées, il serait plus malaisé de les tuer.

Mais, dites-moi, seigneur, êtes-vous né comme cela? —

— Eunn den cvel-d-on ann hini eou;
Gwelaz-te unan o vont ebiou?

— Leveret-hu d' i-me da genta;
Petra ze, na petra rit, gant-ha?

— Pez am euz c'hoant a dizann gant-han;
Eur goaf a leverer anezan;

— Gwell eo gan-i, gwell eo va fenn-baz;
Na eer ked enn he arbenn heb laz;

Na petra ann diskel koueveur-ma
A zouget-hu dioc'h ho prec'h ama?

— Ne d-eo ket, mab, eunn diskel koueveur,
Eunn tarzian-gwennek he c'halveur.

— Otrou marc'hek, n'am goapeet ket;
Meur a wennek tarzet 'm euz gwelet

Derc'hel e rafe unan em dorn,
Kel ledan he-man hag eur menforn.

— Na pe seurd dillad a zo gan-e-hoc'h;
Ken pounner hag houarn, pounneroc'h.

— Eul lerek houarnet eo ive
D'am difenni deuz toliou kleze.

— Ma ve 'nn heized evelse sternet,
Diesoc'h e vizent da dizet.

Hogen, otrou, leveret d'i-me,
Ha ganet em oc'h bet evelse? —

[1] Il doit y avoir ici un mot mis pour un autre, les *blancs* ne datant que de l'an 1350 environ. Cependant il s'agit peut être de la monnaie appelée *Keinoc* (*gwennek*) dans les lois galloises du dixième siècle.

Le vieux chevalier, à ces mots, partit d'un grand éclat de rire.

— Qui diable vous a donc habillé, si vous n'êtes pas né comme cela?

— Celui qui en a le droit, c'est celui-là, mon cher enfant.

— Mais alors qui en a le droit?

— Personne que le seigneur Comte de Quimper.

Maintenant, réponds-moi à ton tour; as-tu vu passer un homme comme moi?

— J'ai vu passer un homme comme vous, et c'est par ce chemin qu'il est allé, seigneur. —

II

Et l'enfant de revenir en courant à la maison; et de sauter sur les genoux de sa mère, et de babiller.

— Ma mère, ma petite mère, vous ne savez pas? Je n'avais jamais rien vu de si beau;

Jamais je n'ai rien vu de si beau que ce que j'ai vu aujourd'hui :

Un plus bel homme que le seigneur Michel, l'archange, qui est dans notre église!

— Il n'y a pas d'homme plus beau pourtant, plus beau, mon fils, que les anges de notre Dieu.

Ar marc'hek koz, evel m' he glevaz,
Awalc'h he galon c'hoarzin a reaz.

— Piou, han diaoul 'ta, en deuz ho ster-
Ma ne d- oc'h bet evelse ganet? [net

— Ann hini en deuz gwir da ober,
Hen-nez en deuz gret, va mabik ker.

— Ha piou neuz brema gwir da ober?
— Den nemed ann otrou Kont Kemper.

Lavar ive ann tol-ma d'i-me;
Gwelaz-te eunn den evel-d-on-me?

— Eunn den evel-d-hoc'h am euz gwelet :
Ha dre-ze tre, otrou, e ma eet. —

II

Hag ar potr d'ar ger enn eur redek :
Ha war varlen he vamm, ha prezek :

— Ma mammik, ma mamm, na ouzoc'h
[ket?
Biskoaz tra ker brao n'am boa gwelet;

Biskoaz netra ker brao na weliz
Hag am euz gwelet hiriou ann deiz :

Braoc'h den hag ann otrou Mikel
A zo enn hon iliz, ann arc'hel!

— N' euz den, ma map, braoc'h koulz-
Braoc'h evid elez hon Doue. [koude,

— Sauf votre grâce, ma mère, on en voit; ils s'appellent, disent-ils, chevaliers;

Et moi je veux aller avec eux, et devenir chevalier comme eux. —

La pauvre dame, à ces mots, tomba trois fois à terre sans connaissance.

Et l'enfant Lez-Breiz, sans détourner la tête, entra dans l'écurie;

Et il y trouva une méchante haquenée, et il monta vite sur son dos;

Et il partit, courant après le beau chevalier, en toute hâte, sans dire adieu à personne;

Courant après le beau chevalier vers Quimper, et il quitta le manoir.

II

LE RETOUR.

Le chevalier Lez-Breiz fut bien surpris quand il revint au manoir de sa mère;

Quand il revint au bout de dix ans révolus, déjà fameux entre les guerriers.

—Sal-ho-kras, ma mamm, gwelet a reer;
Marc'heien, emint-hi, ho hanver;

Ha me a fell d'in monet gant ho,
Ha monet da varc'heg evel-t-ho. —

Ann itron gez, evel pa glevaz,
Teir gwech d'ann douar a fatigaz.

Ha potr Lez-Breiz, heb sellet adre,
Ebarz ar marchosi a caz tre,

Hag eur c'hoz-inkane a gavaz,
Ha prim war he c'hore a bignaz;

Hag hen kuit da heul ar marc'hek ken;
Kuit, ha timad, heb kimiada den;

Da heul ar marc'hek ken da Gemper;
Ha kuitat a eure ar maner

II

ANN DISTRO.

Marc'hek Lez-Breiz oe souezet braz
Da vaner he vamm pa zistroaz;

Pa zistroaz a-benn dek vloa krenn,
Kenvrudet etouez ar varc'heien.

Le chevalier Lez-Breiz fut surpris en entrant dans la cour du manoir;

En y voyant pousser les ronces et l'ortie, au seuil de la maison,

Et les murs à demi ruinés et à demi couverts de lierres.

Le seigneur Lez-Breiz voulant entrer, une pauvre vieille femme aveugle lui ouvrit.

— Dites-moi, ma grand'mère, peut-on me donner l'hospitalité pour la nuit?

— On vous donnera assez volontiers l'hospitalité, mais elle ne sera pas, seigneur, des plus brillantes.

Cette maison est allée à perte depuis que l'enfant l'a quittée pour faire à sa tête. —

Elle avait à peine fini de parler, qu'une jeune demoiselle descendit.

Et elle le regarda en dessous, et se mit à pleurer.

— Dites-moi, jeune fille, qu'avez-vous à pleurer?

— Seigneur chevalier, je vous dirai bien volontiers ce qui me fait pleurer :

J'avais un frère de votre âge, voilà dix ans qu'il est parti pour mener la vie de chevalier;

Marc'hek Lez-Breiz a oe souezet,
E porz ar maner pa oe digouet;

O welout eno drein o kreski,
Hag al lenad e toull dor ann ti,

Hag ar mogeriou hanter gouezet,
Hag a ilio hanter c'holoet.

Ann otrou Lez-Breiz, o klask mont tre,
Eur c'hragezik dall a zigore.

— Leveret-hu di-me, va mamm-goz,
Ha digemer a gaffeun henoz?

— Digemer awalc'h c'hui a gavo,
Naren, otrou, demeuz ar re vrao.

Eet eo ann tiegez-ma da goll
Aboue ma eet ar mab enn he roll. —

Ne oa ked he c'homz peur-achuet
Eur plac'h iaouang a zo diskennet,

Ha dam-zellet out-han a reaz,
Ha da oela dru en em lakaz.

— Plac'hik iaouank, d'i-me leveret,
Petra c'hoarvez gan-e-hoc'h pa oelet?

— Otrou marc'hek, d'hoc'h a lerinn-me
Petra c'hoarv gan-in pa oelann-me :

Eur breur enn oad gan-e-hoc'h am euz
Dek vloa zo da varc'heg e ma eet; [bet;

Et aussi souvent que je vois un chevalier, aussi souvent je pleure, seigneur.

Aussi souvent, malheureuse que je suis! je pleure en pensant à mon pauvre petit frère!

— Ma belle enfant, dites-moi, n'avez-vous point d'autre frère? n'avez-vous point de mère?

— D'autre frère! je n'en ai point sur la terre; dans le ciel, je ne dis pas :

Et ma pauvre mère, aussi elle, y est montée; plus personne que moi et ma nourrice dans la maison;

Elle s'en alla de chagrin, quand mon frère partit pour devenir chevalier, je le sais;

Voilà encore son lit de l'autre côté de la porte, et son fauteuil près du foyer,

Et j'ai sur moi sa croix bénite, consolation de mon pauvre cœur en ce monde. —

Le seigneur Lez-Breiz poussa un sourd gémissement; tellement que la jeune fille lui dit :

— Votre mère, l'auriez-vous aussi perdue, que vous pleurez en m'écoutant?

Ha kelliez-gwech marc'hek 'welann;
Kelliez-gwech, va otrou, 'oelann;

Kelliez-gwech, siouaz d'in, 'oelann;
Gand koun ouz ma breurik paour her grann!

— Va merc'hik koant d'i-me leveret,
Na breur all, na mamm n'hoc'h euz-hu ket?

— Breur all war ann douar n'am euz ket;
Er baradoz, na lavarann ket :

Ha ma mamm baour ive ez 'eet di;
Nemed on gant magerez enn ti;

Mont a reaz kuit gand ar c'hlac'har,
Pa eaz va breur da varc'hek, m'her goar,

Hi gwele c'hoaz enn-tu-all d'ann nor,
Hag e korn ann oaled he c'hador;

Ha gan-i-me he c'hroaz benniget,
Frealz am c'halon baour war ar bed. —

Ann otrou Lez-Breiz a hirvoude;
Ken a lavaraz ar plac'h goude :

— Ho mamm ive hoc'h euz-hu kollet,
O selaou ac'hanon pa welet?

— Oui! j'ai aussi perdu ma mère, et c'est moi-même qui l'ai tuée!

— Au nom du ciel! seigneur, si vous avez fait cela, qui êtes-vous? comment vous nommez-vous?

— Morvan, fils de Konan, est mon nom, et Lez-Breiz mon surnom, ma sœur.

La jeune fille fut si interdite qu'elle resta sans mouvement et sans voix ;

La jeune fille fut si interdite, qu'elle crut qu'elle allait mourir.

Tant qu'à la fin il lui jeta ses deux bras autour du cou et approcha sa bouche de sa petite bouche.

Et elle le serra dans ses bras, et elle l'arrosa de ses larmes :

— Dieu t'avait éloigné, et Dieu t'a ramené !

Dieu soit béni, mon frère, il a eu pitié de moi. —

III

LE CHEVALIER DU ROI.

I

Entre Lorgnez et le chevalier Lez-Breiz a été convenu un combat en règle.

— Ia! va mamm ive am euz kollet,
Ha me ma eunn am euz hi lazet!

— Hau Doue! otrou, m'ac'h euz her grct,
Piou oc'h-hu, ha penoz oc'h hanvet?

— Morvan, ap-Konan, eo va hano,
Ha Lez-Breiz, va c'hoar, va lez-hano. —

Ken souezet a oe ar plac'hik
Ken na fiche na lavare grik;

Ken souezet a oe ar plac'hik
Ken a vennaz gant-hi mervel mik;

Ken he ziou vrec'h d'he goug a dolaz,
Hag he vek d'he begig a lakaz;

Hag he vriata hi a reaz,
Hag enn he daelou hi he veuzaz :

— Doue en devoa da bellaet,
Ha Doue en deuz da dostaet!

Ra vezo, va breur, meulet Doue,
Truez en deuz bet ac'hanon-me. —

III

MARC'HEG AR ROUE.

I

Etre Lorgnez ha marc'hek Lez-Breiz
A zo bet tonket eunn emgann reiz.

Que Dieu donne la victoire au Breton et de bonnes nouvelles à ceux qui sont au pays!

Le seigneur Lez-Breiz disait à son jeune écuyer, un jour :

— Éveille-toi, mon écuyer, et te lève; et va me fourbir mon épée;

Mon casque, ma lance et mon bouclier; que je les rougisse dans le sang des Franks.

Avec l'aide de Dieu et de mes deux bras, je les ferai sauter encore aujourd'hui!

— Mon bon seigneur, dites-moi : n'irai-je pas au combat à votre suite?

— Que dirait ta pauvre mère, si tu ne revenais pas à la maison?

Si ton sang venait à couler sur la terre, qui mettrait un terme à sa douleur?

— Au nom de Dieu! seigneur, si vous m'aimez, vous me laisserez aller au combat.

Je n'ai pas peur des Franks; mon cœur est dur, tranchant mon acier.

Qu'on y trouve à redire ou non, où vous irez, j'irai moi-même;

Où vous irez, j'irai moi-même; où vous combattrez, je combattrai. —

Doue da rai gonid d'ar Breizad,
Ha d'ar re zo er ger kelou mad!

Ann otrou Lez-Breiz a lavare
D'he floc'hig iaouang, eunn deiz a oe :

— Dihun, va floc'h; ha sav alese;
Ha ke da spura d'in va c'hleze;

Va zokhouarn, va goaf ha va skoed,
D'ho rusia e goad ar C'hallaoued.

Gand skoazel Doue ha ma diou-vrec'h,
Me ho zavo c'hoaz hirio d'ann nec'h!

— Va otrou mad, d'i-me leveret : [ket?
Ha d'ann emgann d'hoc'h heul na inn

— Ha petra lavarfe da vamm ger,
Ma na zistrofez ket mui d'ar ger?

Pa redfe da wad war ann douar,
Piou lakefe termen d'he glac'har?

— Han Doue! otrou, ma em c'haret,
D'ann emgann c'hui va losko monet.

N'am euz ked aoun rag ar C'hallaoued;
Kriz eo va c'halon, va dir lemmet.

Beza drouk gand ann neb a garo,
Elec'h m'a eot me a ielo;

Elec'h m'a eot me a ielo;
'Lec'h m'a vrezelot, me 'vrezelo. —

II

Lez-Breiz allait au combat, son jeune page avec lui pour toute suite.

Passant près de l'église de Sainte-Anne d'Armor, il y entra.

— O sainte Anne, dame bénie ; je vins bien jeune vous rendre visite ;

Je n'avais pas vingt ans encore ; et j'avais été à vingt combats,

Que nous avons gagnés tous par votre assistance, ô dame bénie !

Si je retourne encore au pays, mère sainte Anne, je vous ferai un présent.

Je vous ferai présent d'un cordon de cire qui fera trois fois le tour de vos murs;

Et trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre cimetière, et trois fois le tour de votre terre, arrivé chez moi.

Et je vous offrirai une bannière de velours et de satin blanc, avec un support d'ivoire poli.

De plus, je vous donnerai sept cloches d'argent qui chanteront gaiement nuit et jour sur votre tête.

Et j'irai trois fois, à genoux, puiser de l'eau pour votre bénitier.

II

Monet eure Lez-Breiz d'ann emgann
Nemed he floc'hig iaouank gant-han.

Santez Anna 'r vor pa erruaz,
Tre 'barz he iliz hen a ieaz.

— Itron santez Anna benniget;
Iaouankig e teuiz d'ho kwelet;

Ne oann ked ugent vloaz achuet;
Hag e ugent stourmad e oann bet,

Hag ho holl hon euz ho gonezet,
Dre ho kennerz, itron benniget.

Mar dann-me c'hoaz war va c'hiz d'ar vro,
Mamm santez Anna, me ho kopro.

Me a raio d'hoc'h eur gouriz koer
A rai teir zro endro d'ho moger,

Ha teir d'hoc'h iliz, teir d'ho pered ;
Ha teir d'ho touar; pa venn digouet ;

Hag eur banniel voulouz-satin-gwenn,
Eunn troad olifant flour d'he dougen,

Ha seiz kloc'h arc'hant a roinn ouspenn
A gano ge, noz-dez, war ho penn.

Ha teir gwech ez inn war va daouliu
Da gerc'hat dour evit ho pinsin.

— Va au combat, va, chevalier Lez-Breiz; j'y vais avec toi. —

III

— Entendez-vous? voilà Lez-Breiz qui arrive; il est suivi sans doute d'une armée bardée de fer.

Tiens! il monte un petit âne blanc dont la bride est un licou de chanvre;

Il a pour toute suite un petit écuyer : mais on dit que c'est un terrible homme! —

Le jeune écuyer de Lez-Breiz, en les voyant, se serra de plus en plus contre son maître.

— Voyez-vous! c'est Lorgnez qui vient; une troupe de guerriers devant lui;

Une troupe de guerriers derrière lui; ils sont dix, et dix, et puis dix encore.

Les voilà qui arrivent au bois de châtaigniers : nous aurons, mon pauvre maître, bien de la peine à nous défendre!

— Tu iras voir combien ils sont quand ils auront goûté mon acier.

Frappe ton épée, enfant, contre mon épée, et marchons à eux. —

— Ke d'ann emgann, ke, marc'hek Lez-Breiz :
Mont a rann-me gen-oud-de ivez. —

III

— Klevet-hu? 'ma Lez-Breiz o tonet
Gant-han eur strollad hag hen fardet!

Ha! dindan han eunn azenik gwenn
Eur c'habestrik kanab enn he benn,

Hag eur floc'h bihan enn he gichen;
Hag hen, hervez ar vrud, eur gwall-zen.—

Floc'h bihan Lez-Breiz dal' m'ho gwelaz,
Tost-oc'h-tost d'he vestr en em riblaz :

— Sellet-hu! Lorgnez o tont enn hent!
Eur stroll marc'heien 'nn he ziagent.

Eur stroll marc'heien adren he gein :
Dek zo, ha deg all, ha deg ouspenn!

Ma int o tigout gand ar c'hoad kesten :
Beac'h a vo, mestr paour, en em zifenn!

— Gwelet pet zo anezho rit-te,
Pa ho devo tanvet va dir-me.

Stok da gleze, floc'h, ouz va c'hleze,
Ha deomp-ni arog enn ho bete. —

IV

— Hé! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz.

— Hé! bonjour à toi, chevalier Lorgnez.

— Est-ce que tu viens seul au combat?

— Je ne viens pas au combat seul;

Au combat seul je ne viens pas; sainte Anne est avec moi.

— Moi, je viens t'ôter la vie par l'ordre de mon roi.

— Retourne sur tes pas! va dire à ton roi que je me moque de lui comme de toi,

Que je me moque de lui comme de toi, comme de ton épée, comme des tiens.

Retourne à Paris, au milieu des femmes, y porter tes habits dorés;

Autrement, je rendrai ton sang aussi froid que le fer ou la pierre.

— Chevalier Lez-Breiz, dites-moi : en quel bois avez-vous été mis au jour?

Le dernier valet de ma suite ferait sauter votre casque de dessus votre tête. —

IV

— Ha! de-mad d'id-de, marc'hek Lez-Breiz
— Ha! de-mad d'id-de, marc'hek Lorgnez.

— Ha deut oud da unan d'ann emganu?
— N'onn ked deut d'ann emgann ma unan;

D'ann emgann ma unan ne dann ket,
Santez Anna zo gan-in kevred.

— Dont a rann-me aberz va roue
Da lemel digan-id da vuhe.

— Ke war da c'hiz! lavar d'az roue
Me ra fae out-han, 'vel anoud-de,

Me ra fae out-han 'vel anoud-de,
Vel deuz da gleze, 'vel deuz da re.

Ke da Baris, emesk ar merc'hed,
Da zougen da zillad alaouret;

Hend-all, e likinn da wad ken ien
Ha ma 'z eo ann houarn pe ar men.

— Marc'hek Lez-Breiz, d'i-me leveret.
E pe goad e m'oc'h-hu bet ganet?

Distera mevel zo em banden
A lemfe ho tok diwar ho penn. —

A ces mots, Lez-Breiz tira sa grande épée :

— Si tu n'as pas connu le père, je te ferai connaitre le fils ! —

V

Le vieil ermite du bois, debout sur le seuil de sa cabane, parlait ainsi doucement à l'écuyer de Lez-Breiz :

— Vous courez bien vite à travers le bois ! votre armure est souillée de fange et de sang.

Venez, mon enfant, dans mon ermitage ; venez vous reposer et vous laver.

— Ce n'est pas le moment de se reposer et de se laver, mais, certes, de trouver une fontaine ;

De trouver de l'eau par ici pour mon jeune maitre, tombé au combat, épuisé de fatigue ;

Treize guerriers tués sous lui ; le chevalier Lorgnez tué tout le premier !

Et moi, j'en ai abattu autant ; les autres ont pris la fuite. —

VI

Il n'eût pas été Breton dans son cœur, celui qui n'aurait pas ri de tout son cœur,

Lez-Breiz, dal'm'en deveuz he glevet,
He gleze braz en deuz diwennet :

— Ma ne t'euz ked anavet ann tad,
Me rai d'id anaout ar mab anat ! —

V

Lean koz ar c'hoad war dreuz he gell,
Hoc'h Lez-Breiz a lavare hel :

— Tiz zo war-n-hoc'h o redeg er c'hoad !
Sotret hoc'h harnez gand poultr ha goad ;

Deuet, mabik, tre em minic'hi ;
Deuet da ziskuiz ha da walc'hi.

— Ne ked dare diskuiz ha gwalc'hi ;
Nemed kaout eur feunteun, heb si ;

Kaout dour dreman d'am mestr iaouank
Hag hen kouezet enn emgann skuiz-
[stank

Trizek soudard lazet dindan han,
Marc'hek Lorgnez lazet da gentan !

Ha m'em euz diskaret kement-all ;
Lammout kuit ho deuz gret ar re-all. —

VI

Breizad enn he galon na vize,
Neb awalc'h he galon na c'hoarze,

En voyant l'herbe verte rougie du sang des Franks maudits.

Le seigneur Lez-Breiz, assis auprès, se délassait à les regarder.

Il n'eût pas été chrétien dans son cœur, celui qui n'eût pas pleuré à Sainte-Anne,

En voyant l'église mouillée des larmes qui tombaient des yeux de Lez-Breiz,

De Lez-Breiz pleurant, à genoux, en remerciant la vraie patronne de la Bretagne.

— Grâces vous soient rendues, ô mère sainte Anne! C'est vous qui avez gagné cette victoire! —

VII

En bon souvenir du combat, a été composé ce chant;

Qu'il soit chanté par les hommes de la Bretagne en l'honneur du bon seigneur Lez-Breiz!

Qu'il soit longtemps chanté au loin à la ronde, pour réjouir tous ceux du pays!

O welet ar ieot glaz ruiet
Gand goad ar C'hallaoued milliget.

Ann otrou Lez-Breiz, enn he gaonse,
O tiskuiza, out ho a zelle.

Kristen enn he galon na vize,
E Santez Anna, neb na oelze,

O welet ann iliz o leiza
Gand daoulagad Lez-Breiz o oela,

War he zaoulin, o oela Lez-Breiz,
O trugarekat gwir-warez Vreiz.

— Trugarekat! mamm Santez Anna!
C'hui hoc'h euz gonezet ann tol-ma! —

VII

Da zerc'hel koun mad euz ann emgann,
Eo bet savet ar barzonek-man,

Ra vezo kanet gant tud a Vreiz
Enn enor d'ann otrou mad Lez-Breiz!

Ra vezo kanet pell tro-war-dro,
Da lakat laouen holl dud ar vro!

IV

LE MORE DU ROI.

I

Le roi des Franks disait aux seigneurs de sa cour, un jour :

— Celui-là me rendra un hommage véritable qui viendra à bout de Lez-Breiz.

Me combattre, il ne fait pas autre chose, et tuer mes guerriers. —

Quand le More du roi entendit ces paroles, il se leva, en face du roi :

— Seigneur, je vous ai rendu un hommage sincère, et je vous ai souvent donné des garants ;

Mais puisque vous le voulez, aujourd'hui, le chevalier Lez-Breiz me servira de garant nouveau.

Si je ne vous apporte pas sa tête dès demain, je vous apporterai la mienne avec plaisir. —

II

Le lendemain de grand matin, le jeune écuyer de Lez-Breiz courait trouver son maître, tout tremblant :

IV

MORIAN AR ROUE

I

Roue ar C'hallaoued lavare
Da otrounez he lez, eur mare :

— Hen-nez a otreo d'in gwir feiz
A zeuio abenn eveuz Lez-Breiz.

C'hoari enep d'i-me, na ra ken,
Kerkouls ha laza va marc'heien. —

Morian ar roue dal' m'he glevaz
Dirag tal ar roue a zavaz :

— Otren, otrou, a riz d'hoc'h gwir feiz
Ha testou a brofiz aliez ;

Hogen pa vennit, hirio ann deiz,
Test a brofinn c'hoaz marc'hek Lez-Breiz.

Ma na gasann d'hoc'h warc'hoaz he benn,
Da eo d'in kas ma hini laouen, —

II

Floc'hik Lez-Breiz, antronoz-beure,
A rede d'he gaout aonik-tre

— Le More du roi est venu, et il vous a défié.

— S'il m'a défié, il faut que je réponde a son défi.

— Cher seigneur, vous ne savez donc pas? c'est avec les charmes du démon qu'il combat.

— S'il combat avec les charmes du démon, nous combattons, nous, avec l'aide de Dieu!

Va vite m'équiper mon cheval noir, tandis que je serai à me revêtir de mes armes.

— Sauf votre grâce, seigneur, si vous m'en croyez, vous ne combattrez pas sur votre cheval noir.

Il y a trois chevaux dans l'écurie royale; vous pourrez choisir entre eux trois.

Maintenant, s'il vous plaît de m'écouter, je vous apprendrai un secret.

C'est un vieux clerc qui me l'a enseigné, un homme de Dieu, s'il en est un au monde.

Vous ne prendrez pas le cheval bai, ni le cheval blanc non plus;

Vous ne prendrez point le cheval blanc; le cheval noir, je ne dis pas;

Celui-là est placé entre les deux autres, et c'est le More du roi qui l'a dompté

— Morian ar roue a zo deuet,
Hag ho ticheka en deveuz gret.

— Mar ma dicheka en deveuz gret,
Monet war he zicheg a ro red.

Otrou kez, na ouzoc'h ked eta?
Dre ardou ann diaol c'hoari a ra.

— Mar dre ardou ann diaol e c'hoari,
Dre gennerz Doue 'c'hoariomp-ni!

Ke primm da sterna va marc'h du d'i,
Keit ha ma venn oc'h am harnezi.

— Sal-ho-kraz, otrou, ma em c'hredet
War ho marc'h du na c'hoariot ket.

Tri marc'h zo er roue-marchosi;
C'hui po ann dibab anezho zvi.

Ha mar d- eo da d'hoch va c'h!evet-me,
Diskulia d'hoch eur rin a rinn-me.

Gand eur c'hloarek koz 'm euz he glevet,
Eunn den Doue, mar zo, war ar bed;

Ar balafrez gel na gemerfet,
Nag ar balafrez gwenn ken-neubet;

Ar balafrez gwenn na gemerfet,
Ann hini du na lavarann ket;

Hen-nez a zo e-kreiz e're-z-he;
Hag he zonver, Morian ar roue.

Si vous m'en croyez, prenez celui-là pour aller vous battre avec lui.

Quand le More entrera dans la salle, il jettera son manteau à terre.

Pour vous, ne jetez pas votre manteau à terre, mais suspendez-le.

Si vous mettez vos habits sous les siens, la force du noir géant doublera.

Quand le noir géant s'avancera pour vous attaquer, vous ferez le signe de la croix avec le fût de votre lance;

Puis, quand il fondra sur vous furieux et plein de rage, vous le recevrez avec le fer.

Avec l'aide de vos deux bras et de la Trinité, votre lance ne se rompra pas dans vos mains. —

III

Sa lance ne se rompit pas dans ses mains, avec l'aide de ses deux bras et de la Trinité!

Sa lance en ses mains ne branlait pas, quand ils chevauchèrent l'un contre l'autre;

Quand ils chevauchaient dans la salle, front contre front, fer contre fer, leurs lances rapides-aveugles en arrêt.

Ma em c'hredet, kemeret anean
Evit monet d'ann emgann gant han.

Pa zeuio ar Morian tre er zall,
E tolo d'ann douar he vantal.

Toled ked ho mantal d'ann douar,
Hogen leket anezhi war var.

Mar laka he zil'ad war ho re,
Dont a rai ar ronf du kre-oc'h-kre.

Ha pa zeuio war-n-hoc'h ar ronf du,
Gand prenn ho koaf ho kroaza 'reot hu;

Ha neuze pa lammo foll ha ter,
C'hui lakai ho koaf d'hen digemer.

Dre nerz ko tiou vrec'h hag ann Drinded,
Ho koaf enn ho torn na vreo ket. —

III

He c'hoaf enn he zorn na vreaz ket,
Dre nerz he ziou vrec'h hag ann Drinded!

He c'hoaf enn he zaouarn na flache,
Pa varc'heke 'nn eil deuz egile;

Pa varc'hekent er zal, tal-oc'h-tal,
Beg-oc'h-beg ho goafou herrus-dall;

Rapides-aveugles leurs coursiers hennissants, s'entre-mordant à faire jaillir le sang.

Le roi frank, assis sur son trône, regardait avec ses nobles;

Regardait et disait : « Tiens, tiens bon, noir corbeau de mer! plume-moi bien ce merle! »

Quand le géant l'assaillait furieux, comme la tempête le vaisseau,

Sa lance en ses mains ne branlait pas; ce fut celle du More qui se brisa.

La lance du More vola en éclats, et il fut démonté violemment.

Et lorsqu'ils furent à pied tous deux, ils fondirent l'un sur l'autre avec rage;

Et ils se donnèrent de tels coups d'épée, que les murs tremblaient d'épouvante;

Et que leurs armes jetaient des étincelles comme le fer rouge sur l'enclume.

Tant que le Breton, trouvant le joint, enfonça son épée dans le cœur du géant.

Le More du roi tomba; et sa tête rebondit sur le sol.

Lez-Breiz, voyant cela, lui mit le pied sur le ventre;

Herrus-dall ho c'hezeg o froennat,
O'n em danta ken a strinke goad;

Ar roue gall, hag hen kadoret,
Gand he dudchentil-veur o sellet,

O sellet hag o lavaret : « Dalc'h,
Dalc'h mad! morvran du! gra gand ar voualc'h! »

Pa lamme gant-han a ronf ken ter
Evel ann tourmant gand al lester.

He c'hoaf enn he zorn na flachaz ket;
Goaf ar Morian brevi e deuz gret.

Ken a oa goaf ar ronf skiriennet,
Hag hen enn eunn tol skarz divarc'het;

Ha pa oant war droad war al leur-zi
Diarbenna reont gand distalm kri;

Ha gand ar c'hleze en em fustont
Ken a grene 'r vuriou gand ar spont;

Ha ken a dole tan ho armou
Evel houarn ru war anneou.

Ken a gavaz ann tu ar Breton,
Ha' blantaz he glenv enn he galon;

Ken a gouezaz Morian ar roue,
Hag he benn gand al leur a stoke

Ha Lez-Breiz, pan deveuz her gwelet,
He droad war he gof en deuz laket;

Et en retirant son épée, il coupa la tête du géant more.

Et quand il eut coupé la tête du More, il l'attacha au pommeau de sa selle.

Il l'attacha au pommeau de sa selle par la barbe qui était toute grise et tressée.

Mais voyant son épée ensanglantée, il la jeta bien loin de lui :

— Moi, porter une épée souillée dans le sang du More du roi! —

Puis il monta sur son cheval rapide, et il sortit, son jeune écuyer à sa suite;

Et quand il arriva chez lui, il détacha la tête du More;

Et il l'attacha à sa porte, afin que les Bretons la vissent.

Hideux spectacle! Avec sa peau noire et ses dents blanches, elle effrayait ceux qui passaient;

Ceux qui passaient et qui regardaient sa bouche ouverte qui bâillait[1].

Or, les guerriers disaient : — Le seigneur Lez-Breiz, voilà un homme! —

Et le seigneur Lez-Breiz, alors, parla lui-même ainsi :

Hag he c'hoaf digant han a dennaz;
Ha penn ar Morian braz a droc'haz.

Ha penn ar Moriau pa oe troc'het,
Deuz penn he zibr en deuz he staget.

Deuz penn he zibr en deuz he staget
Dre he varo louet ha nezet.

Hag he gleze goadek pa welaz,
Pella ma hallaz hen he dolaz.

— Fae eo gan-in dougen eur c'hleze
Sotret e goad Morian ar roue! —

Hag hen da bignat war he varc'h feul,
Hag e-mez, gand he floc'hik d'he heuf;

Ha d'ar ger evel ma oe digouet,
Penn ar Morian en deuz distaget;

Hag euz he zor en deuz he staget,
Da rei da zeilet d'ar Vretoned.

Euzuz zell! du he zremm, gwenn he zent;
Ken a sponte neb a oa enn hent,

Neb a oa enn hent hag a zelle
Ouz he vek digor a vadaille.

Ken a lavare ar varc'heien :
— Ann otrou Lez-Breiz a zo eunn den! —

Hag ann otrou Lez-Breiz, a-neuze
A lavare ive evelse :

[1] La vue de la tête coupée de leur ennemi devait moins effrayer que réjouir les Bretons. Il est donc probable que l'original portait *hetuz* (agréable) au lieu d'*euzuz*, et *laouenne* (réjouissait) au lieu de *a sponte*.

— J'ai assisté à vingt combats, et j'ai vaincu plus de mille hommes;

Eh bien, je n'ai jamais eu autant de mal que m'en a donné le More.

Dame sainte Anne, ma chère mère, que vous faites de merveilles à mon occasion!

Je vous bâtirai une maison de prière, sur la hauteur, entre le Léguer et le Guindy[1]. —

IV

LE ROI.

Ce jour-là, le seigneur Lez-Breiz marchait à l'encontre du roi lui-même;

A l'encontre du roi pour le combattre, suivi de cinq mille hommes d'armes à cheval.

Or, comme il allait partir, voilà un coup de tonnerre, de tonnerre des plus épouvantables!

— E ugent stourmad em onn-me bet.
Hag oc'hpenn mil den am euz trec'het;

Ha biskoaz n'am boe kement a boan
Evel o c'hoari deuz ar Morian.

Itron santez Anna, va mamm ger,
C'hui a ra burzudou em c'henver!

Me a zavo d'hoc'h eunn ti-bedi,
War grec'h, etre Leger ha Gindi —

IV

AR ROUE.

Ann otrou Lez-Breiz, eunn deiz a oue,
A iee enn arbenn d'ar roue;

Enn arbenn d'ar roue d'ann emgann,
Pemp mil marc'hek mad a du gant han

Hag endra ma oa o kimiada,
Tan ann taran, tan ar foultrusa!

[1] Gwenc'hlan avait dit autrefois:

Evuruz, evuruz ann ti
E-tre beg Leger ha Gindi!

« Heureuse, heureuse la maison qui sera bâtie entre l'embouchure du Léguer et la rivière du Guindy! » Le poëte populaire s'est souvenu de l'antique prophétie du barde. Au lieu désigné, qui est en Trégastel, sainte Anne a une église presque aussi fréquentée que son grand sanctuaire d'Armor, près d'Auray, et offrant, dit M. du Mottay, tous les caractères de transition du douzième au treizième siècle. Lez-Breiz a laissé son nom au tertre voisin, qu'on appelle *Krec'h* MORVAN.

Son doux écuyer, y prenant garde, en augura mal :

— Au nom du ciel ! maître, restez à la maison ; ce jour s'annonce sous de fâcheux auspices !

Rester à la maison ! mon écuyer ; c'est impossible ; j'en ai donné l'ordre, il faut marcher !

Et je marcherai tant que la vie, que la vie sera allumée dans ma poitrine,

Jusqu'à ce que je tienne le cœur du roi du pays des forêts [1], entre la terre et mon talon. —

La sœur de Lez-Breiz, voyant cela, sauta à la bride du cheval de son frère :

— Mon frère, mon cher frère, si vous m'aimez, vous n'irez point aujourd'hui combattre ;

Ce serait aller à la mort ! et que deviendrons-nous après?

Je vois sur le rivage le blanc cheval de mer [2] ; un serpent monstrueux l'enlace,

Enlace ses deux jambes de derrière de deux anneaux terribles, et ses flancs de trois autres anneaux,

Et ses jambes de devant et son cou de deux autres encore, et il monte le long de son poitrail, il le brûle, il l'étouffe.

Hag he floc'h klouar dal'm' arvestaz,
Prederia enn droug a reaz :

—Enn han doue ! mestr, chommet er ger ;
Eur gwall zevez hiriou a gijer !

—Chomm er ger, va floc'h, ne hallann ket'
P'am euz laret mont, renkann monet !

Ha monet a rinn tra vo buhez,
Buhez enaouet ebarz am c'hreiz,

Ken a zalc'hinn kalon roue 'nn-argoad
E-tre ann douar ha sol va zroad. —

C'hoar Lez-Breiz, kerkent ha m'her gwelaz,
Gand kabestr marc'h he breur a zaillaz :

— Va breur, va breur ker, ma em c'haret,
D'ann emgann hiriou na eot ket ;

Nemed d'ar maro na afac'h ze !
Ha petra vo ann omp goude-ze?

Morvarc'h gwenn war ann od a welann ;
Eunn aer vraz divent endro d'ezhan ;

Endro d'he ziousker dren daou skoulm gwall,
Hag endro d'he vouelou tri skoulm all,

Daou endro d'he ziousker ha d'he c'houg ;
Hed he vrusk em stlej, hen gor, hen [moug.

[1] La France, par opposition aux côtes de l'*Armorique*.

[2] Symbole des Bretons comme habitants d'une contrée maritime, *Armor*, et de leur chef lui-même. (V. plus haut, p. 21.) La jeune fille fait ici preuve de ce bon sens précautionneux naturel aux femmes, et qui passait pour don de prophétie dans les sociétés primitives.

Et le malheureux cheval se dresse debout sur ses pieds, et renversant la tête de côté, il mord la gorge du monstre :

Le monstre bâille; il agite son triple dard rouge comme du sang, et déroule ses anneaux en sifflant ;

Mais ses petits l'ont entendu, ils accourent : fuis! la lutte est inégale, tu es seul. Oh! fuis, sain et sauf!

— Qu'il y ait des Franks par milliers! je ne fuis pas devant la mort! —

Il n'avait pas fini de parler, qu'il était déjà loin, bien loin de sa demeure.

V

L'ERMITE.

I

Comme l'ermite du bois d'Helléan [1] dormait, on frappa trois coups à sa porte.

— Bon ermite, ouvrez-moi la porte; je cherche un asile où me retirer.

Le vent souffle glacé du côté du pays des Franks : c'est l'heure où les troupeaux et même les bêtes sauvages ont cessé d'errer çà et là.

Ken a zav war he dreid ar marc'h kez,
Hag a-dreuz penn, e tant chig ar gwez;

Hi a vadaill, a dreflemm ru goad,
Ha dibuna' ra o c'houibanat;

Ken a glev he aered, hag e lamm :
Tec'h kuit, dispar, unik! tec'h dinam!

— Bez a C'hallaoued pez a garo!
Me na derc'hann ket rog ar maro! —

Ne oa ket peurlavaret he c'her,
Ha pa oa pellik, pell euz ar ger.

V

AL LEAN.

I

Pa oa kousket lean koad Hellean,
Tri zol war he zor a skoaz unan.

— Lean mad digoret ann nor d'in,
M'am bo minic'hi a vinic'hinn.

Ma ann avel kriz diwar vro-C'hall,
Pa na vresk na loen gwez na chatal:

[1] Ce bois faisait autrefois partie de l'immense forêt de Brécilien ou Brocéliande; il n'en reste plus que le nom.

Le vent souffle glacé du côté de la mer; il n'est pas bon d'être dehors.

— Qui êtes-vous, qui frappez à ma porte à cette heure de minuit et qui demandez à entrer?

— La Bretagne me connaissait bien; au jour de son angoisse j'étais *Lez-Breiz* (le soutien de la Bretagne).

— Je ne vous ouvrirai pas ma porte; vous êtes un séditieux, je l'ai ouï dire;

Vous êtes un séditieux, je l'ai ouï dire; vous êtes l'ennemi du roi béni.

— Je ne suis pas un séditieux, j'en prends Dieu à témoin, ni un traître non plus.

Maudits soient les traîtres, et le roi, et les Franks!

Leur langue sue, comme la langue du chien, une sueur qui fait trou comme la sueur des damnés.

Maudits soient les traîtres! sans eux j'aurais remporté la victoire.

— Fils de l'homme, garde-toi de maudire jamais ni ami, ni ennemi, ni personne ainsi;

Ni par-dessus tout le seigneur roi, car il est l'oint de Dieu.

— L'oint de Dieu, il ne l'est pas! l'oint du démon, je ne dis pas.

Ma ann avel garo diwar vor
Ne d-eo ket brao bout e toull ann nor.

— Na piou oc'h a skoit war va dor,
Da hanter-noz o c'houlen digor?

Am anavout mad a eure Breiz;
E deiz he anken me oa Lez-Breiz.

— Ma dor d'hoc'h-hu na zigorinn ket;
Klevout oc'h eur gelen, am euz gret;

Klevout oc'h eur gelen am euz gret,
Hag eneb d'ar roue benniget.

— Gelen, Doue zo test! n'em onn ket
Na trubard a hent-all, ken-neubed.

Va malloz a roann d'ann drubarded,
Ha d'ar roue ha d'ar C'hallaoued!

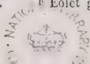
Ho zeod a doll c'houez evel teod ki,
C'houez a splui 'vel c'houez re o leski.

Va malloz a roann d'ann drubarded!
Paneved-ho am be gonezet.

— Mab-den, mir na villigi morse
Kar, na diskar, na den evelse;

Na dreist-ann-holl ann otrou roue,
Rag eolet e ma bet gand Doue.

— Eolet gand Doue ne ma ket bet:
Eolet gand ann diaol ne larann ket



L'oint de Dieu, il ne l'est pas celui qui ravage la terre des Bretons.

Mais l'argent qui vient du démon se dépense pour ferrer Pol[1];

Se dépense pour ferrer le vieux Pol, et toujours il est déferré[2].

Vieil ermite, ouvrez-moi, que j'aie une pierre où m'asseoir.

— Je ne vous ouvrirai pas ma porte ; les Franks me chercheraient querelle.

— Viel ermite, ouvrez-moi la porte, ou je la jette dans la maison. —

Le vieil ermite, entendant ces paroles, sauta à bas de son lit;
Et il alluma une petite torche de résine, et il alla ouvrir la porte.

Or, quand la porte fut ouverte, il recula épouvanté,

En voyant s'avancer un spectre tenant dans ses deux mains sa tête;

Les yeux pleins de sang et de feu, tournoyants d'une manière horrible.

— Silence ! vieux chrétien, ne vous effrayez pas; c'est le Seigneur Dieu qui l'a permis.

Eolet gand Doue ne ma ket bet
Neb a wast douar ar Vretoned :

Hogen pez a zeu a-berz ann Diaol
A zistro, vad, da houanra Pol,

Da houarna Pol-goz a zistro,
He droad gant han dishouarn ato.

Lean koz digoret ann nor d'in,
M'am bezo eur men hag azeinn!

— Va dor d'hoc'h-hu na zigorinn ket;
Trouz am befe gand ar C'hallaoued.

— Lean koz digoret ann nor d'i,
P'a-hent-all m'he zol ebarz ann ti. —

Al lean koz dal'm' en deuz klevet
Sevel deuz he wele en deuz gret;

Hag eur boudik rusken enaouaz,
Ha da zigor ann nor a eaz.

Hogen, pa oa ann nor digoret,
Argila gand spont en deveuz gret,

O welet a tonet eunn tasman
He benn etre he zaouarn gant-han

Leun a wad ha 'dan he zaoulagad,
O troidella euzuz anat.

— Tevet, kristen koz, na spontet ket;
Ann Otrou Doue liv en deuz roet,

[1] C'est le nom qu'on donne au diable en Basse-Bretagne.
[2] C'est-à-dire : bien mal acquis ne profite pas.

Le Seigneur Dieu a permis aux Franks de me décapiter pour un temps;

Et maintenant il vous permet à vous-même de replacer ma tête, si vous le voulez,

Parce que j'ai été débonnaire et secourable à mes sujets.

— Si le Seigneur Dieu me permet de replacer votre tête, selon mon bon vouloir,

Parce que vous avez été débonnaire et secourable à vos sujets;

Que votre tête soit replacée, mon fils, au nom de Dieu, Père, Fils et Esprit! —

Et par la vertu de l'eau bénite, le fantôme devint homme.

Quand le fantôme fut devenu homme, l'ermite parla de la sorte :

— Maintenant vous allez faire pénitence, rude pénitence avec moi;

Vous porterez pendant sept ans une robe de plomb cadenassée à votre cou.

Et chaque jour, à l'heure de midi, vous irez, à jeun, chercher de l'eau à la fontaine au sommet de la montagne.

— Qu'il soit fait selon votre sainte volonté; comme vous le dites, je le dis. —

Ann Otrou Doue liv en deuz roet
D'am dibenna berr, d'ar C'hallaoueu,

Ha liv a ra breman ive d'hoc'h
D'am daspenna, mar plijfe gan-e-hoc'h,

Abalamour ma oenn truezuz
E kever va zud ha damantuz.

— Mar ro d'in liv ann Otrou Doue
D'ho taspenna, mar plij gan-i-me,

Abalamour e oec'h truezuz
E kever ho tud ha damantuz;

Ra viot-hui, va map, daspennet
Enn han Doue, Tad, Mab ha Spered! —

Ha dre nerz euz ann dour benniget,
Ann tasman da zen a zo deuet.

Pa oe deuet ann tasman da zen,
Al lean a gomzaz evelhenn :

— Breman a reot eur binijen,
Eur binijen galet gan-i-men :

Eur zae blom e-pad seiz vloa 'zougfet,
Hag e kerc'hen ho koug chadennet;

Ha c'hui a iei peb kreiz-tez war-iun,
Da vid dour da feunteun-beg-ar-run.

— Ra vezo gret hervez hoc'h ioul c'hlan
'Vel ma leveret, hel lavarann.—

Quand les sept ans furent révolus, sa robe écorchait ses talons;

Et sa barbe, devenue grise ainsi que la chevelure de sa tête, descendait jusqu'à sa ceinture;

Á le voir, on eût dit d'un chêne mort depuis sept ans.

Quiconque l'eût vu ne l'eût pas reconnu;

Il ne le fut que par une dame vêtue de blanc qui passait sous le bois vert :

Elle le regarda et se mit à pleurer : — Lez-Breiz, mon cher fils, est-ce bien toi!

Viens ici, mon pauvre enfant, viens ici que je te décharge bien vite de ton fardeau;

Que je coupe ta chaîne avec mes ciseaux d'or : je suis ta mère, sainte Anne d'Armor. —

II

Or, il y avait sept ans et un mois que son écuyer le cherchait partout.

Et son écuyer disait ainsi en cheminant par le bois d'Helléan:

— Si j'ai tué son meurtrier, je n'en ai pas moins perdu mon cher seigneur. —

Alors il entendit à l'extrémité du bois les hennissements plaintifs d'un cheval.

Ha pa oe ar seiz vloa tremenet,
Seul he dreid gand he zae oa kignet :

Ha louet he varv ha bleo he benn,
Hag he varv o tont war he varlen;

Hag hen evel eur wezen dero
Hag a vize seiz vloa zo maro.

Ann neb en divize he welet,
N'en divize he anavezet;

Nemed eunn itron wenn her greaz,
O vont ebiou dindan ar c'hoat glaz:

Hag hi sellet out-han, ha goela :
— Lez-Breiz, va mab kez, ha te eo'ta !

Deuz ama, va mab paour, deuz ama,
M'az inn-me raktal d'az tizamma

M'az tichadenninn gand va gwentl aour:
Me eo da vamm, santez Anna 'r vour !—

II

Ha breman seiz vloa hag eur miz krenn
Oa he floch d'he glask e peb tac'hen.

Hag he floc'h a lavare 'vel-man,
O vont gant he hent e koad Hellean:

— Evid me bout lazet he lazer,
Me am euz kollet va otrou ker.—

Evel pa glevaz e penn ar c'hoat.
Eur marc'h ez-kanvuz o c'houirinat.

Et le sien, mettant le nez au vent, y répondit en caracolant.

Arrivé à l'extrémité du bois, il reconnut le cheval noir de Lez-Breiz.

Il était près de la fontaine, la tête penchée, mais il ne paissait ni ne buvait ;

Seulement il flairait le gazon vert et il grattait avec les pieds.

Puis il levait la tête, et recommençait à hennir lugubrement.

A hennir lugubrement : quelques-uns disent qu'il pleurait.

— Dites-moi, ô vous, vénérable chef de famille, qui venez à la fontaine, qui est-ce qui dort sous ce tertre?

— C'est Lez-Breiz qui dort en ce lieu ; tant que durera la Bretagne, il sera renommé ;

Il va s'éveiller tout à l'heure en criant, et va donner la chasse aux Franks ! —

NOTES

Il serait curieux de comparer le dernier chant de ce poëme avec un récit latin du temps, ouvrage d'un religieux frank nommé Ermold le Noir, qui suivit en Bretagne l'armée de Louis le Débonnaire, et qui a chanté sa victoire sur les Bretons. Même esprit, mêmes rôles, même caractères, et souvent mêmes faits. Je ne ferai qu'un rapprochement, mais il est frappant. Après avoir raconté le résultat de l'expédition de Louis le Débonnaire contre Morvan-Lez-Breiz, Ermold le Noir ajoute : « Quand Morvan eut été tué, on apporta sa tête toute souillée de sang à un moine appelé Witchar, qui connaissait bien les Bretons, et possédait sur les frontières une abbaye qu'il tenait des bienfaits du roi ; Witchar

---

Hag he varc'h kerkent ha ma fronaz,
Aschouirinat, o fringal, a reaz.

Hag e penn ar c'hoat pa oe digouet,
Marc'h du Lez-Breiz en deveuz gwelet.

Hag hen enn he stou 'tal ar feunten,
Nag eva na puri n'eure grenn ;

Nemed musa 'nn dirien c'hlaz n'eure ;
Ha gand karn he dreid a ziskrape.

Ha sevel he benn goude eure,
Ha c'houirinat kanvuz adarre ;

Ha c'houirinat kanvuz adarre :
Darn a lavar penoz e oele.

— Ozac'h koz, leo, o tont d'ar feunten,
Ha piou a gousk dindan ar voden?

— Lez-Breiz a zo dindan hi kousket :
Tra vezo Breiz a vezo brudet ;

Dihun a rai e berr o iouc'hal,
Hag a rei ho stal da're Vro-C'hall.

la prit entre ses mains, la trempa dans l'eau, la lava, et, en ayant peigné et lissé les cheveux, il reconnut les traits de Morvan[1]. »

L'ermite du poëme populaire, qui est évidemment le même que Witchar, prend aussi entre ses mains, comme on l'a vu, la tête de Morvan-Lez-Breiz, et il la trempe dans l'eau; mais cette eau est bénite, et sa vertu, jointe au signe de la croix, ressuscite le héros breton. Cependant tous les événements n'ont pas été aussi complétement transformés par le poete populaire, témoin la vengeance que l'écuyer de Morvan tire de la mort de son maître. Ici la tradition le dispute en précision à l'histoire; l'une met le récit de cette vengeance dans la bouche de l'écuyer : « Si j'ai tué, dit-il, son meurtrier, je n'en ai pas moins perdu mon cher seigneur ; » l'autre s'exprime de le sorte, avec moins de laconisme : « Au moment où un guerrier frank, nommé Cosl, tranchait la tête du Breton, l'écuyer de Morvan le frappa lui-même par derrière d'un coup mortel[2]. »

La sœur de Lez-Breiz peut avoir, comme l'ermite et l'écuyer, son prototype dans l'histoire. L'écrivain frank, à la vérité, lui donne une *femme* et non une *sœur ;* mais n'a-t-il pas à dessein confondu l'une et l'autre pour rendre odieux le vaincu? Il est permis de le penser quand on a lu les vers où il calomnie indignement les Bretons, sous prétexte de peindre leurs mœurs[3].

Des deux guerriers mentionnés dans le poëme populaire, aucun ne se retrouve chez l'auteur latin. Il nous apprend seulement, et son témoignage est corroboré par celui d'Eginhard, que Louis le Débonnaire, ayant conquis Barcelone, fit prisonnier, et retint près de lui pour le servir[4], plusieurs des Mores qui habitaient la ville[5]. C'était d'ailleurs la mode à la cour des rois de cette époque d'avoir pour officiers des hommes de race noire. Le More du poëme populaire est donc certainement un personnage réel. L'auteur breton n'est pas moins d'accord avec tous les historiens du neuvième siècle, quand il suspend la tête ensanglantée du vaincu au pommeau de la selle de Lez-Breiz, qui l'emporte comme un trophée; on trouve dans les chroniques du temps mille preuves de la persistance de cet usage barbare[6].

Je n'ai pu découvrir aucune allusion à l'autre guerrier vaincu par Lez-Breiz, et dont le poëte populaire a caché le nom sous l'injurieux sobriquet de Lorgnez (*la lèpre*). Les nombreuses variantes que j'ai recueillies du chant où il figure ne m'ont rien appris de satisfaisant; mais les injures qu'on lui met à la bouche sont déjà trop bien celles que les écrivains de cette époque prêtent aux Franks dans leurs querelles avec les Bretons,

1 Is caput extemplo latice perfundit et ornat
Pectine; cognovit mox quoque.
(Ermoldi Nigelli *Carmen de Ludovico pio*. D. Bouquet, 1, p. 47.)

2 Coslus equo cadens stricto caput abstulit ense...
Murmanis ante comes Costum percussit eundem.
(*Ibid.*)

3 Coeunt frater et ipsa soror.
(Ermoldi Nigelli, etc., p. 39.)

4 Servitio regis...
(Ermoldi Nigelli, etc., p. 26.)

5 Complures Saraceni comprehensi ad præsentiam imperatoris deducti sunt. (Eginhardi *Annales*, ibid., p. 23.)

6 Trucidaverunt et capita seorsum posuerunt. (Vita sancti Conwoionis. *Acta Benedic* sæc. IV, p. 199.)

pour qu'il n'appartienne pas à l'histoire. Son titre de *marc'hek* (chevalier), souvent répété dans la pièce et commun à Lez-Breiz lui-même, ne serait pas une raison de douter du fait ; car on le trouve employé dans des actes contemporains [1], et il doit être pris uniquement dans le sens d'*homme de cheval*, et non de *preux*. Si l'on hésitait à le croire, la couleur blanche du bouclier que le poëte breton fait porter, selon un usage du neuvième siècle, constaté par Ermold le Noir, à un des chevaliers qu'il nomme, trancherait toute difficulté [2].

Parmi les faits historiques qui ont simplement servi de point de départ aux inventions populaires, j'indique la disparition du corps de Morvan, enlevé par les Franks; les rapports qu'il eut après sa mort avec le moine Witchar, et sa sépulture, dont l'empereur Louis crut devoir régler lui-même le cérémonial, sans doute afin de dérober sa tombe à la piété rebelle des Bretons. Ceux-ci, les plus superstitieux du moins, s'imaginèrent aisément que, si leur défenseur avait été rappelé à la vie par le moine frank, comme le bruit en courait, il n'avait pu l'obtenir de lui qu'à des conditions aussi dures que celles auxquelles la famille de Morvan et eux-mêmes la recevaient du vainqueur. Ils supposèrent donc qu'il était retenu captif par le moine dans quelque retraite écartée où il subissait une pénitence très-rude, à laquelle il se soumettait, comme eux-mêmes se soumettaient à la loi de leurs conquérants. Mais, au milieu de leurs humiliations et de leurs souffrances, qu'ils lui faisaient partager avec eux en se personnifiant en lui, ils ne perdaient pas l'espoir. De même qu'ils croyaient au retour d'Arthur, mort en défendant son pays contre les Saxons, ils crurent que la servitude de Lez-Breiz, comme la leur, aurait un terme, et qu'il reviendrait se mettre à leur tête pour expulser les Franks. De là les recherches entreprises par son écuyer, dans le poëme populaire, et la découverte du souterrain où il dort : de là son prochain réveil, et le cri de guerre qu'il va pousser, après sept ans de servitude et de silence, c'est-à-dire, chose bien remarquable ! précisément sept ans après la mort de Lez-Breiz et la soumission de la Bretagne (818), l'année même (825) où un autre vicomte de Léon, Gwiomarc'h, nouveau *soutien des Bretons*, nouveau Lez-Breiz, appelant son pays aux armes, recommença plus vivement que jamais la guerre contre l'étranger.

Le poëme, dont cette importante circonstance fixerait l'inspiration première au moment où l'insurrection éclata, jouit à son apparition d'une telle popularité, qu'une partie passa dans le pays de Galles. Chanté d'abord, comme en Bretagne, il fut, avec le temps, remanié en prose par les Bretons d'outre-mer, et nous en retrouvons le début sous cette forme dans un de leurs contes nationaux, écrit avant le douzième siècle; mais la poésie, la naïveté, les détails charmants de l'original, l'allure même, si dramatique et si leste, ont disparu dans une sorte de résumé sans vie. J'ai déjà eu occasion de le remarquer ailleurs, cette dégradation est moins l'œuvre du temps que du changement de pays, car la tradition est encore vivante et fleurie de ce côté-ci du détroit, où elle a de profondes racines dans les souvenirs nationaux. L'absence de raci-

[1] Brezel-*Marc'hok* testis. (*Cartular. roton.* ad ann. 860. D. Morice, t. I, col. 304. Cf. de Courson.
[2] Scuta candida. (Ermoldus, *ibid.*, p. 42.)

nes semblables a conduit les Gallois à un singulier moyen pour y suppléer : ils l'ont greffée sur une de leurs tiges traditionnelles, attribuant à un des héros du pays de Galles, nommé Peredur, l'histoire de Lez-Breiz enfant.

Le conteur gallois a fait subir aux mœurs du jeune Breton le même changement qu'à la forme de l'œuvre originale ; les unes, à ce qu'il paraît, lui semblaient surannées, peut-être grossières, comme l'autre. Son héros est plus civilisé que celui du poëte populaire. Il ne prend pas la fuite, en vrai petit sauvage, sans dire adieu à sa mère ; il l'embrasse, au contraire ; il reçoit ses conseils, il part avec son agrément. Le poëme, dans le remaniement gallois, gagne donc en culture morale, fruit d'une civilisation supérieure, ce qu'il perd en forme primitive et naïve. Cette culture est encore plus développée et plus sensible aux douzième et treizième siècles, époque où il acquit par toute l'Europe une telle popularité, que Chrétien de Troyes, en France, et Wolfram d'Eschenbach, en Allemagne, s'en approprièrent des morceaux, qu'ils placèrent dans deux de leurs romans imités du conte gallois. Le départ du jeune Lez-Breiz et son retour au manoir de sa mère furent les chants qui fixèrent surtout leur attention. J'ai déjà publié le premier, d'après Chrétien de Troyes ; le second est encore inédit et mérite d'être reproduit ; mais l'amplification du trouvère français n'ayant pas moins de deux cent soixante-dix vers, tandis que l'original en a seulement cinquante, je me permettrai de l'abréger.

Après avoir raconté l'arrivée du chevalier, dont il change le nom en Perceval, comme les Gallois l'avaient changé en Peredur, et comme les Allemands le changèrent en Parcival, il rend de la manière suivante la reconnaissance du frère et de la sœur :

Hors d'une belle chambre vint
Une moult très-gente pucèle
Blanche, com' fleur de lys nouvelle
Moult etait richement vetue :
Est droit à Perceval venue.
Par Dieu, le roi de majesté,
L'a moult bonnement salué.
Perceval son salut lui rent,
Qui bien savait à escient
Qu'elle etait sa germaine suer (sœur).
Mais ne veut decouvrir son cuer (cœur)
Mie, si tost, ainz (mais) veut atendre
A demander et à entendre
Combien a que mourut sa mère
Et s'il n'a mais (plus) ne suer ne frere,
Oncle, parent ni autre ami.
Assis se sont illec (là) andui (tous deux).
La damoiselle a commandé
A un keu (cuisinier) qu'il hast (hachât) la viande,
Et puis à Perceval demande :
— Sire, où géutes- (couchâtes) vous ennuit (cette nuit)?
— Là ou n'eus guères de déduit (plaisir),
Fait Perceval, en la foret. —
La damoiselle sans arret
Commença des yeux à lermer (pleurer).
Perceval la vit soupirer.

Si lui dit: Qu'avez-vous, sœur belle?
— Sire, ce dit la damoiselle,
Pour vous me souvient de mon frère
Que ne vis desque (depuis que) petite ère (j'étais),
Et ne sais s'il est vif ou mort,
Mais en lui est tout mon confort;
Espérance ai qu'encor le voie.
Je ne sais que plus en diroie;
Mais quand vois aucun chevalier,
Si ne me peut le cœur changier
Ni muer qu'il ne m'attendrie.
— Certes, fait Perceval, amie,
Nul hom' ne s'en doit merveiller (étonner);
Mais or me dites, sans tarder,
Si vous serour (sœur) ni frère avez,
Plus que celui que dit avez.
— Certes, fait-elle, beau doux sire,
Bien vous en cuit (faut) la verté (vérité) dire:
Je n'ai plus frère ni serour;
J'en ai au cœur moult grand irour (chagrin),
Pour ce que suis seule en ce bois.
Bien dix ans (il y) a et quatre mois
Qu'il advint que mon frère ala
En cèle grant foret de là.....
A la cour du roi s'en ala,
Ne sais comment il esploita (agit);
Onques puis n'en ai ouï parler.
Quand de céans le vits aller
Ma mère si chaït (tomba) pamée;
De deuil fut morte (mourut) et afinée. —
Alors a Perceval pleuré;
Elle le prit à regarder,
Si lui vit la couleur muer (changer)
Et à larmes faire la trace
Qui lui courent aval (au bas de) la face.
Si lui a dit: Parfoi, biau sire,
Si votre nom me vouliez dire,
Sachiez que volontiers l'ouïrais.
Perceval dit: Je ne saurais
Mon nom céler (cacher), ma douce sœur.
. . . .
Grand pièce (longtemps) après a répondu.
— Suer, fait-il, en baptême fu
Par nom Perceval appelé. —
Quand elle ouït qu'il s'est nommé,
Si (elle) fut si ébahie et prise
Qu'à qui lui donât toute (la) Frise,
Elle n'aurait pu mot sonner (dire).
Perceval la vet (va) acoler (embrasser),
Et lui dit qu'il etait son frère,
Et que pour lui morte iert (était) sa mère.
Quand elle l'entend, si (elle) le baise,
Nule rien n'a qui lui depaise,
Mais moult grande joie s'entrefont.

[1] Voir le texte non rajeuni, dans *Li Romans de Perceval*, par Chrestiens de Troyes, manuscrit de la Bibliothèque impériale. Cangé, n° 7536.

On sent ici avec évidence la périphrase et l'imitation, comme l'a remarqué un juge excellent[1]. Le trouvère français n'est pas plus heureux que ne l'a été le conteur gallois; il ne fait, comme lui, qu'une froide copie d'un modèle original et charmant. Les ornements dont il charge ce modèle sont de mauvais goût et manquent de naturel. Ainsi, pendant que le poëte populaire représente la sœur du chevalier comme une pauvre orpheline, passant les jours et les nuits à pleurer et à attendre son frère; n'ayant pour compagne et pour servante que sa vieille nourrice aveugle, habitant un manoir en ruines, au seuil duquel croissent l'ortie et les ronces, le trouvère la dépeint richement vêtue, fraiche comme un lys, dans un opulent château, servie par des valets nombreux et donnant des ordres à son cuisinier pour qu'il traite bien son frère. En revanche il omet les paroles les plus touchantes de la jeune fille : « Je n'ai pas de frère sur la terre; dans le ciel, je ne dis pas.» Ce trait plein de délicatesse et de sensibilité, ce fauteuil maternel, vide, au coin du foyer; cette croix consolatrice, détails charmants, mais surtout cette question si pathétique de la jeune fille au chevalier qu'elle voit pleurer lorsqu'elle lui parle de sa mère : « Votre mère, l'auriez-vous aussi perdue, quand vous pleurez en m'écoutant? » tout cela manque dans le roman, malgré sa prolixité.

Ce n'est pas, au reste, la seule fois que les trouvères ont gâté, en y portant la main, des traditions rustiques; nous en verrons d'autres exemples. On dirait qu'il en est des souvenirs nationaux comme de ces plantes délicates qui ne peuvent vivre et fleurir qu'aux lieux où elles ont vu le jour.

Il était réservé à un poëte français et breton de notre temps, à Brizeux, de venger l'injure faite au vieux barde armoricain, et de montrer comment on peut faire passer un poëme d'une langue dans une autre sans lui ôter son caractère et son originalité. Le morceau qu'il a si bien traduit (*le Chevalier du roi*) est le premier que j'ai entendu chanter. Il me fut appris à la fois par une vieille paysanne de Lokéfret et par une jeune et charmante femme, trop tôt ravie à ceux qui l'aimaient, madame la comtesse de Cillart. Maintenant on le répète moins souvent que la traduction, dans les manoirs bretons.

Tous les enfants y savent celle-ci par cœur :

Entre deux guerriers, un Frank un Breton,
Un combat eut lieu, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,
Que Dieu le soutienne et marche avec lui!

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,
Eveille un matin son jeune écuyer :

— Page, éveille-toi, car le ciel est clair;
Page, apporte-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,
Dans le sang des Franks je veux la rougir...

Le traducteur poursuit ainsi sur l'air breton jusqu'à l'épilogue :

Pour le souvenir de ce grand combat
Ce chant fut rimé par un vieux soldat.

[1] M. Ch. Magnin, *Journal des savants*, 1847, p. 455.

Que dans la Bretagne il soit répété !
Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons,
Et semez la joie au cœur des Bretons [1].

Malheureusement la mort n'a pas permis au poete, qui semait lui-même la joie au cœur de ses compatriotes, de traduire Lez-Breiz jusqu'au bout.

J'ai complété ou rectifié ce poëme au moyen de différentes versions dont je suis redevable à M. Victor Villiers de l'Isle-Adam, à M. de Penguern, à M. P. de Courcy, et à plusieurs habitants des montagnes d'Arez et des Montagnes Noires. C'est là qu'on chante principalement l'enfance de Lez-Breiz, où l'auteur met si bien en relief le penchant du génie celtique pour une certaine simplesse, plus tard glorifiée. Son retour au manoir se chante à Plévin, ainsi que la belle légende formée des deux circonstances réelles de la mort du héros breton, sujet des chants cinquième et sixième, qu'Augustin Thierry a cités *in extenso* dans la dernière édition de ses *Dix ans d'études historiques* (p. 577).

Les livres, a-t-on dit, ont leur destinée ; il en est ainsi des chansons populaires, et souvent elle est fort curieuse. La légende de Lez-Breiz offre un exemple remarquable de la manière dont elles se perpétuent en se renouvelant sans cesse. A un courant traditionnel d'une époque très-ancienne est venu se mêler un courant historique tout nouveau ; le vieux nom de Lez-Breiz ou Lezou-Breiz, par sa ressemblance avec celui de *Les Aubrays*, que portait, au dix-septième siècle, le fameux Jean de Lannion, et l'analogie du caractère belliqueux et dévot des deux personnages, ont produit une confusion des plus favorables au rajeunissement du héros primitif. Sans nul doute, l'un doit à l'autre d'être demeuré populaire jusqu'à nos jours. En célébrant le dernier, après sa mort, les chanteurs de son pays de Goélo, et même ceux de Cornouaille, lui ont attribué les aventures fantastiques du prince léonnais; et comment n'auraient-ils pas été conduits à une appropriation si naturelle, quand un archéologue breton, à qui nous devons la publication du testament olographe du châtelain des Aubrays, daté du 21 janvier 1651, atteste avoir vu, dans le caveau d'une chapelle en ruines, sa tête sciée en deux, comme l'avait été la tête de Lez-Breiz, à côté de tibias gigantesques [2]?

[1] *Chant de Lez-Breiz* (œuvres complètes de Brizeux).

[2] Voyez l'intéressante notice de M. Ch. de Keranflech sur la chapelle de *Kermaria-Nisquit*, p. 11 (Nantes, V. Forest, 1857).

XII

LE TRIBUT DE NOMÉNOE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Noménoë, le plus grand roi que la Bretagne ait eu, poursuivit l'œuvre de la délivrance de sa patrie, mais par d'autres moyens que ses prédécesseurs. Il opposa la ruse à la force; il feignit de se soumettre à la domination étrangère, et cette tactique lui réussit pour arrêter un ennemi dix fois supérieur en nombre. L'empereur Charles, dit le Chauve, fut pris à ses démonstrations d'obéissance. Il ne devinait pas que le chef breton, comme tous les hommes politiques d'un génie supérieur, savait attendre. Quand vint le moment d'agir, Noménoë jeta le masque; il chassa les Franks au delà des rivières de l'Oust et de la Vilaine, recula jusqu'au Poitou les frontières de la Bretagne, et, enlevant à l'ennemi les villes de Nantes et de Rennes, qui, depuis, n'ont jamais cessé de faire partie du territoire breton, il délivra ses compatriotes du tribut qu'ils payaient aux Franks (841).

« Une pièce de poésie remarquablement belle, dit Augustin Thierry, et remplie de détails de mœurs d'époque très-ancienne, raconte l'événement qui détermina ce grand acte d'indépendance. » Selon l'illustre historien français, « c'est une peinture énergiquement symbolique de l'inaction prolongée du prince patriote et de son brusque réveil, quand il jugea que le moment était venu. » (*Dix ans d'études historiques*, 6e éd., p. 515.)

I

L'herbe d'or est fauchée; il a bruiné tout à coup.
— Bataille! —

DROUK-KINNIG NEUMENOIOU

— IES KERNE —

I

Ann aour ieoten a zo falc'het;
Brumenni raktal en deuz gret.
— Argad! —

[1] L'herbe d'or, ou le sélage, ne peut être, dit-on, atteint par le fer sans que le ciel se voile, et qu'il arrive un grand malheur. Cf. p. 76.

— Il bruine, disait le grand chef de famille du sommet des montagnes d'Arez;

— Bataille! —

Il bruine depuis trois semaines, de plus en plus, de plus en plus, du côté du pays des Franks,

Si bien que je ne puis en aucune façon voir mon fils revenir vers moi.

Bon marchand, qui cours le pays, sais-tu des nouvelles de mon fils Karo?

— Peut-être, vieux père d'Arez; mais comment est-il, et que fait-il?

— C'est un homme de sens et de cœur; c'est lui qui est allé conduire les chariots à Rennes,

Conduire à Rennes les chariots traînés par des chevaux attelés trois par trois,

Lesquels portent sans fraude le tribut de la Bretagne, divisé entre eux.

— Si votre fils est le porteur du tribut, c'est en vain que vous l'attendrez.

Quand on est allé peser l'argent, il manquait trois livres sur cent;

Et l'intendant a dit : — Ta tête, vassal, fera le poids. —

Et, tirant son épée, il a coupé la tête de votre fils.

— Brumenni ra, a lavare
Ann ozac'h-meur, euz lein Are;

— Argad ! —

Brumenni, teir zun zo, tenval
Ken tenval, war zuiou bro-C'hall,

Ken n'hallann gwelet e nep kiz
Ma mab o tonet war he giz.

Marc'hadour mad, o vale bro,
Klevaz-te roud ma mab Karo?

— Boud awalc'h, tad koz ann Are;
Daoust penoz eo, ha pe zoare?

— Den a skiant, den a galon;
Eet gand ar c'hirri da Roazon;

Eet da Roazon gand ar c'hirri,
Tennerien out-ho tri-ha-tri;

Drouk-kinnig Breiz gant-ho, hebzi
Hag hen rannet 'tre peb hini,

— Mar d-eo ho map ar c'hinniger,
He c'hortoz a reot enn-aner :

Pa eet da boeza ann arc'hant,
Fallout a eure tri war gant;

Ken a lavaraz ar merer;
— Da benn, gwaz, a rai ann arfer. —

Ha peg enn he glenv en deuz gret,
Ha penn ho map en deuz troc'het.

Puis il l'a prise par les cheveux, et il l'a jetée dans la balance. —

Le vieux chef de famille, à ces mots, pensa s'évanouir;

Sur le rocher il tomba rudement, en cachant son visage avec ses cheveux blancs;

Et, la tête dans la main, il s'écria en gémissant : — Karo, mon fils, mon pauvre cher fils! —

II

Le grand chef de famille chemine, suivi de sa parenté;

Le grand chef de famille approche, il approche de la maison forte de Noménoë.

— Dites-moi, chef des portiers, le maître est-il à la maison?

— Qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas, que Dieu le garde en bonne santé! —

Comme il disait ces mots, le seigneur rentra au logis;

Revenant de la chasse, précédé par ses grands chiens folâtres;

Il tenait son arc à la main, et portait un sanglier sur l'épaule,

---

Hag enn he vleo en deuz kroget,
Hag er skudel neuz hen tolet. —

Ann ozac'h koz dal' m'he glevaz,
Tost a oa d'ean ken na zemplaz;

War ar garreg a gouezaz krenn,
Kuzet he zremm gand he vleo gwenn;

He benn enn dorn, o lenva maour:
— Karo, va mab, va mabik paour! —

II

Ann ozac'h-meur o vont enn hent,
Gant han war he lerc'h he gerent;

Ann ozac'h-meur o vont e-biou
E-biou ker-veur Neumenoiou.

— Leveret-hu d'in penn-treizer
Hag hen ma ann otrou er ger.

— Pe ma hen, pe hen ne ma ket,
Doue r'hen dalc'ho e iec'hed! —

Oa ket peurlavaret he c'her,
P'oa digouet ann otrou er ger;

Digouet er ger euz a hersal,
He chas braz a-rog o fragal;

Enn he zorn he warek gant-ha.
Hag eur penn-moc'h gwez war he skoa,

Et le sang frais, tout vivant, coulait sur sa main blanche, de la gueule de l'animal.

— Bonjour! bonjour à vous, honnêtes montagnards; à vous d'abord, grand chef de famille;

Qu'y a-t-il de nouveau? que voulez-vous de moi?

— Nous venons savoir de vous s'il est une justice; s'il est un Dieu au ciel, et un chef en Bretagne.

— Il est un Dieu au ciel, je le crois, et un chef en Bretagne, si je puis.

— Celui qui veut, celui-là peut; celui qui peut, chasse le Frank,

Chasse le Frank, défend son pays, et le venge et le vengera!

Il vengera vivants et morts, et moi, et Karo mon enfant,

Mon pauvre fils Karo décapité par le Frank excommunié;

Décapité dans sa fleur, et dont la tête, blonde comme du mil, a été jetée dans la balance pour faire le poids! —

Et le vieillard de pleurer, et ses larmes coulèrent le long de sa barbe grise,

Et elles brillaient comme la rosée sur un lis, au lever du soleil.

Quand le seigneur vit cela, il fit un serment terrible et sanglant :

Ha fresk-beo ar goad o redek
War he zorn gwenn, demeuz he vek.

— Mad-d'hoch! mad-d'hoch! meneziz da;
Ha d'hoc'h, ozac'h-meur, da genta.

Petra zo c'hoarvet a neve?
Petra gen-hoc'h digan-e-me?

— Deut omp da c'hout hag hen 'z euz reiz;
Doue enn nenv ha tiern e Breiz.

— Doue 'z euz enn nenv, a gredann,
Ha tiern e Breiz, ma her gellann.

— Ann neb a venn, hennez a c'hall;
Ann neb a c'hall a gas ar Gall,

A gas ar Gall, a harp he vro,
Hag evit hi ter ha tero!

Kerkouls evit beo ha maro,
Evid on ha va mab Karo,

Va mabik Karo dibennet
Gand ar Gall esgumunuget;

Dibennet, flour, penn-melen-mell,
Da beurgompeza ar skudel! —

Hag hen da oela, ken a ieaz
He zaerou beteg he varv glaz,

Ken a lugerne evel gliz
War vleun lili, pa strink ann deiz.

Ann otrou, pa' n deuz her gwelet
Toui ru spontuz en deuz gret.

— Je le jure par la tête de ce sanglier, et par la flèche qui l'a percé;

Avant que je lave le sang de ma main droite, j'aurai lavé la plaie du pays! —

III

Noménoë a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais :

Il est allé au bord de la mer avec des sacs pour y ramasser des cailloux,

Des cailloux à offrir en tribut à l'intendant du roi chauve[1].

Noménoë a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais :

Il a ferré d'argent poli son cheval, et il l'a ferré à rebours.

Noménoë a fait ce que ne fera jamais plus aucun chef :

Il est allé payer le tribut, en personne, tout prince qu'il est.

— Ouvrez à deux battants les portes de Rennes, que je fasse mon entrée dans la ville.

C'est Noménoë qui est ici avec des chariots pleins d'argent.

— Descendez, seigneur; entrez au château; et laissez vos chariots dans la remise;

— Me hen toue penn ar gwez-man,
Hag ar zaez a flemmaz anean,
Kent ma gwalc'hinn goad va dorn deo,
Am bo gwalc'het gouli ar vro! —

III

Ann Neumenoiou en deuz gret
Pez na reaz bis tiern e-bed :
Mont gand sier war ann ochou,
Evit dastumi meinigou,
Meinigou da gas da ginnik
Da verer ar roue moalik.
Ann Neumenoiou en deuz gret,
Pez na reaz bis tiern e-bed :
Houarna he varc'h gand arc'hant fin,
Hogen he houarna gin-oc'h-gin.
Ann Neumenoiou en deuz gret
Pez na rai biken tiern e-bed :
Monet da bea ar c'hinnig,
Evit-han da voud pendevik.
— Digoret frank persier Roazon,
Ma 'z inn tre er ger war-eon.
Ann Neumenoiou zo aman,
Kirri leunn a arc'hant gant-han.
— Diskennet, otrou, deut enn ti,
Ha list ho kirri er c'hardi,

[1] L'empereur Charles surnommé le Chauve.

Laissez votre cheval blanc entre les mains des écuyers, et venez souper là-haut.

Venez souper, et, tout d'abord, laver; voilà que l'on corne l'eau; entendez-vous[1]?

— Je laverai dans un moment, seigneur, quand le tribut sera pesé. —

Le premier sac que l'on porta (et il était bien ficelé),

Le premier sac qu'on apporta, on y trouva le poids.

Le second sac qu'on apporta, on y trouva le poids de même.

Le troisième sac que l'on pesa : — Ohé! ohé! le poids n'y est pas! —

Lorsque l'intendant vit cela, il étendit la main sur le sac;

Il saisit vivement les liens, s'efforçant de les dénouer.

— Attends, attends, seigneur intendant, je vais les couper avec mon épée. —

A peine il achevait ces mots, que son épée sortait du fourreau,

Qu'elle frappait au ras des épaules la tête du Frank courbé en deux,

Et qu'elle coupait chair et nerfs et une des chaînes de la balance de plus.

Ha list ho marc'h gwenn gand ar flec'h,
Ha deut hu da goania d'ann nec'h.

Deut da goania, 'kent, da walc'hi;
Korna 'reer ann dour; klevet-hui?

— Gwalc'hi rinn, otrou, bremaik,
Pa vezo poezet ar c'hinnig. —

Kenta sac'h a oe digaset,
Hag hen er c'hiz mad liammet,

Kenta sac'h a oe digaset,
Ar poez enn han a oe kavet.

Eilved sac'h a oe digaset,
Kompez ive a oe kavet,

Tride sac'h oe poezet : — Hola!
Hola! hola! fallout a ra! —

Ar merer evel m'her gwelaz,
He zorn war ar zac'h astennaz;

El liammou a grogaz krenn,
O klask ann tu d'ho dieren.

— Gortoz, gortoz, otrou merer;
Va c'hleze ho droc'ho e-berr! —

Oa ked he gomz peurlavaret,
Pa oa he gleze diwennet,

Ha gand penn ar Gall daoubleget
Rez he ziou-skoa skoi en deuz gret,

Ken' droc'haz kik hag elfeien
Ha sug eur skudel c'hoaz oc'hpenn.

[1] On se lavait les mains, au son du cor, avant le repas.

La tête tomba dans le bassin, et le poids y fut bien ainsi

Mais voilà la ville en rumeur ! — Arrête, arrête l'assassin !

Il fuit ! il fuit ! portez des torches ; courons vite après lui !

— Portez des torches, vous ferez bien ; la nuit est noire et le chemin glacé ;

Mais je crains fort que vous n'usiez vos chaussures à me poursuivre,

Vos chaussures de cuir bleu doré ; quant à vos balances, vous ne les userez plus ;

Vous n'userez plus vos balances d'or en pesant les pierres des Bretons.

— Bataille ! —

NOTES

Ce portrait traditionnel du chef dont le génie politique sauva l'indépendance bretonne n'est pas moins fidèle, à son point de vue, que ceux de l'histoire elle-même. Aussi, Augustin Thierry n'a-t-il pas hésité à le placer dans la galerie que l'histoire contemporaine nous a conservée, et qu'il a si admirablement restaurée. Celle-ci justifie par son esprit général, sinon par aucun trait précis, l'exactitude de l'anecdote. Avant Noménoë, depuis dix ans au moins, les Bretons payaient le tribut aux Franks ; il les en délivre : voilà le fait réel. Le ton de la ballade est au diapason de l'époque. Lorsque la tête du Frank chargé de recevoir le tribut tombe dans la balance, où le poids manque, et que le poëte s'écrie avec une joie féroce : « Sa tête tomba dans le bassin, et le

---

Ha kouezet er skudel ar penn,
Hag hi kompez mad evelhenn.

Hogen sellet-hu trouz er ger :
— Arz al lazer! arz al lazer!

Ma kuit ! ma kuit ! kouet goulou ;
Deomp timad da heul he roudou !

— Keset goulou ; mad a refet ;
Du ann noz hag ann hent skornet,

Nemet ma usfec'h ho poutou,
'M euz aon, o tont war va roudou,

Ho poutou ler glaz alaouret;
Ho skudili na uzot ket,

Ho skudili aour gwech e-bet,
O poeza mein ar Vretoned.

— Argad ! —

poids y fut de la sorte! » on se rappelle qu'il y a peu d'années, Morvan, le Lez-Breiz de la tradition bretonne, disait, en frémissant de rage : « Si je peux le voir, il aura de moi ce qu'il me demande, ce roi des Franks, j lui payerai le tribut en fer [1]. »

En regard de la chanson épique inspirée à la muse nationale par le libérateur de la Bretagne, on mettra la chanson satyrique composée dans l'abbaye de Saint-Florent contre Noménoë. Les moines franks des bords de la Loire ne purent lui pardonner la destruction de leur monastère, et pour se venger, ils inventèrent la fable suivante qu'ils chantaient en chœur :

« En ce temps vivait certain homme qu'on appelait Noménoë;

« Il était né de parents pauvres; il charruait lui-même son champ;

« Mais il rencontra un trésor immense caché dans la terre;

« Moyennant lequel il se fit beaucoup d'amis parmi les riches;

« Puis, habile en l'art de tromper, il commença à s'élever,

« Si bien que, grâce à sa richesse, il finit par tout dominer. » etc.

Quidam fuit hoc tempore
Nomenoius nomine;

Pauper fuit progenie;
Agrum colebat vomere;

Sed reperit largissimum
Thesaurum terra conditum;

Quo plurimorum divitum
Junxit sibi solatium.

Dehinc, per artem fallere,
Cœpit qui mox succrescere,

Donec super cunctos, ope
Transcenderet potentiæ, etc. [2].

Pauvre latin, pauvres rimes, pauvre revanche.

[1] Si fortuna daret possim quo cernere regem...
Proque tributali hæc ferrea dona dedissem.
(Ermold. Nigell., ap. *Scriptores rerum gall. et franc.*, t. VI, p. 46.)

[2] D. Morice, *preuves*, t. I, p. 2.8.

XIV

ALAIN-LE-RENARD

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Alain, surnommé *Barbe-Torte* par l'histoire, et le *Barbu* ou le *Renard* par la tradition, exerça d'abord, dans les forêts de l'île de Bretagne, contre les sangliers et les ours, un courage qu'il devait faire servir plus tard à délivrer son pays de la tyrannie des hommes du Nord[1]. Ralliant autour du drapeau national les Bretons cachés dans les bois ou retranchés dans les montagnes, il surprit l'ennemi près de Dol, au milieu d'une noce, et en fit un grand carnage[2]. De Dol il s'avança vers Saint-Brieuc, où d'autres étrangers se trouvaient réunis, qui éprouvèrent le même sort. A cette nouvelle, dit un ancien historien, tous les hommes du Nord qui étaient en Bretagne s'enfuirent du pays, et les Bretons, accourant de toutes parts, reconnurent Alain pour chef (937).

Le chant de guerre qu'on va lire, et que j'ai recueilli, comme celui qui précède, dans les montagnes d'Arez de la bouche d'un vieux paysan, soldat de Georges Cadoudal, doit se rapporter à l'une des victoires d'Alain Barbe-Torte.

Le Renard barbu glapit, glapit, glapit au bois; malheur aux lapins étrangers! ses yeux sont deux lames tranchantes!

Tranchantes sont ses dents, et rapides ses pieds, et ses ongles rougis de sang; Alain-le-Renard glapit, glapit, glapit : guerre! guerre!

ALAN-AL-LOUARN

— IES KERNE —

Al Louarn barveg a glip, glip, glip, glip, glip er c'hoad;
Goa konikled arall-vro! lemm-dremm he zaoulagad !

Lemm he zent ha skanv he dreid hag he graban ru-goad;
Alan-al-Louarn a glip, glip, glip : argad! argad!

[1] Fortiter audax apros et ursos in silva. (*Chronicon Brioccn*. D. Morice, Preuves, t 1, col. 27.)
[2] Cum suis Britannis qui adhuc superstites erant... reperit turmam Normannorum nuptias celebrantem, quam ex improviso aggrediens detruncavit omnes. (*Chronicon Nanneten*. Ibid. I, p. 145.)

J'ai vu les Bretons aiguiser leurs armes terribles, non sur la pierre de Bretagne, mais sur la cuirasse des Gaulois.

J'ai vu les Bretons moissonner sur le champ de bataille, non pas avec des faucilles ébréchées, mais avec des épées d'acier;

Non pas le froment du pays, non pas notre seigle, mais les épis sans barbe du pays des Saxons, et les épis sans barbe du pays des Gaulois.

J'ai vu les Bretons battre le blé dans l'aire foulée, j'ai vu voler la balle arrachée aux épis sans barbe.

Et ce n'est point avec des fléaux de bois que battent les Bretons, mais avec des épieux ferrés et avec les pieds des chevaux.

J'ai entendu un cri de joie, le cri de joie qu'on pousse quand la battue s'achève, retentir depuis le Mont-Saint-Michel jusqu'aux vallées d'Elorn,

Depuis l'abbaye de Saint-Gildas, jusqu'au cap où finit la terre; qu'aux quatre coins de la Bretagne le Renard soit glorifié!

Qu'il soit mille fois glorifié, le Renard, d'âge en âge! qu'on garde la mémoire du chant, mais que l'on plaigne le chanteur!

Ar Vretoned a weliz o lemm' ho c'hlavier wall,
Naren war higolen Breiz nemed houarnez ar Gall.

Ar Vretoned a weliz o vedi er c'hadir,
Naren gant filsier-strob nemet klezeier-dir,

Ken-nebeud gwiniz ar vro ken-nebeud hor segal,
Nemet pennou-blouc'h Bro-zaoz ha pennou-blouc'h Bro-c'hall.

Ar Vretoned a weliz o vac'h el leur e louc'h,
Ken a lamme pellennou demeuz ar pennou-blouc'h;

Ha ne ket gant fustlou prenn a vac'h ar Vretoned,
Nemet gand sparrou houarned ha gand treid ar virc'hed.

Eur iouc'haden a gleviz, iouc'haden ar peur-zorn
Adalek krec'h sant Mikel tre-beteg traon Elorn,

Adalek ti sant Weltas tre-beteg Penn-arbed;
E pevar c'horn euz a Vreiz beet al Louarn meulet!

Beet kanmeulet al Louarn a amzer-da-amzer!
Beet koun euz ar ganaouen, beet klemm ouz ar c'haner!

Celui qui a chanté ce chant pour la première fois n'a jamais chanté depuis; hélas! le malheureux! les Gaulois lui ont coupé la langue.

Mais, s'il n'a plus de langue, il a toujours un cœur! un cœur, et une main pour décocher la flèche de la mélodie.

NOTES

On surnomme, en basse Bretagne, *épis sans barbe* ou *têtes rases*, les hommes qui coupent leurs cheveux, contre l'usage national. Ce nom, dans le bardit qu'on vient de lire, sert à distinguer les guerriers bretons des guerriers étrangers. Les premiers, selon Ermold le Noir, portaient, au neuvième siècle, les cheveux longs, comme les paysans aujourd'hui. Les Normands, au contraire, se rasaient les cheveux et la barbe[1] : Guillaume le Conquérant fit une loi de cette coutume aux Anglo-Saxons qu'il vainquit[2]. Notre poëte parle, à la vérité, de Gaulois (de *Franks*) et de *Saxons*, et non d'*hommes du Nord;* mais on ne peut douter, d'après le sujet de la pièce, que ces noms ne soient pour lui synonymes d'*ennemis* en général, et qu'ils ne regardent les étrangers vaincus par Alain Barbe-Torte.

Qui le croirait? Les Bretons modernes ont appliqué à leur chef de bandes le plus fameux les couplets composées en l'honneur du héros du neuvième siècle! Comme je demandais au paysan qui me les chantait quel était ce *Renard barbu* dont la chanson faisait mention : « Le général Georges sûrement! » répondit-il sans hésiter. On donnait effectivement à Georges Cadoudal le surnom de *Renard*, fort bien justifié par sa rare finesse.

Les poëmes des anciens bardes gallois, que celui-ci rappelle beaucoup, fourmillent d'interpolations semblables à celle que nous indiquons. En les adaptant aux événements de leur temps, les ménestrels du moyen âge substituèrent très-souvent des noms contemporains aux vieux noms nationaux, et quand ils ne firent pas cette substitution, leurs auditeurs la supposèrent parfois: il en est d'Alain le Renard, comme de Lez-Breiz.

Les trois strophes qui terminent la pièce ont évidemment été ajoutées par quelque chanteur à l'œuvre originale, mais elles ne sont ni moins anciennes de langue, d'idées, et de couleur, ni moins énergiques que les autres; elles ont même quelque chose de touchant et d'héroïque à la fois dont l'expression fait venir les larmes aux yeux.

Neb a ganaz ar gan-ma na ganaz eur wech-all,
War zigare, siouaz d'ean! dideotet gand ar Gall.

Hogen mar d-co dideotet ne d-co ked digalon!
Digalon, mank ken-nebeud o saezi saez ann ton.

[1] Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, t. I, p. 323.

[2] Anglis barbas radere ad instar Normannorum præcipit. (*Scriptores rer. danicar.*, t. III, p. 350.)

BRAN

OU LE PRISONNIER DE GUERRE

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

La ballade suivante rappelle le souvenir d'un grand combat livré, au dixième siècle, non loin de Kerloan, village situé sur la côte du pays de Léon, par Even le Grand[1], aux hommes du Nord. L'illustre chef breton les força à la retraite, mais ils ne s'embarquèrent pas sans emmener des prisonniers; de ce nombre fut un guerrier appelé Bran, probablement petit-fils d'un comte du même nom, souvent mentionné dans les Actes de Bretagne[2]. Près de Kerloan, au bord de la mer, se trouve un hameau où sans doute il fut fait prisonnier, car ce hameau s'appelle encore aujourd'hui en breton Ker-Vran, ou *village de Bran*[3]. Dans l'église de Goulven, dont le patron contribua à la victoire d'Even, on voit un ancien tableau représentant les vaisseaux étrangers qui s'éloignent. Mais la poésie, je dois le dire, a vaincu la peinture.

I

Le chevalier Bran a été blessé, car il s'est trouvé au combat de Kerloan.

Au combat de Kerloan, au bord de la mer, a été blessé le petit-fils de Bran le Grand.

Malgré notre victoire, il a été fait prisonnier et emmené au delà des mers.

BRAN

— IES LEON —

Marc'hek Bran a zo bet tizet;
Rag e kad Kerloan e ma bet.

E kad Kerloan, etal ar mor,
Oe tizet mab bihan Bran-Vor.

Daoust d'hor gonid oe kemeret,
Ha glaz-aleured oe kaset.

[1] D. Morice, *Histoire de Bretagne*, Preuves, t. I, col. 335.
[2] Id., *ibid.*, col. 308, 309, 315.
[3] La carte le désigne sous le nom de *corps de garde de Bran*.

Au delà des mers quand il arriva, enfermé dans une tour, il pleura.

— Ma famille tressaille et pousse des cris de joie ; et je suis sur mon lit : hélas !

Je voudrais trouver un messager qui portât une lettre à ma mère. —

Le messager trouvé, le guerrier lui donna ses ordres :

— Prends un autre habit, messager, l'habit d'un mendiant, par précaution ;

Et emporte ma bague, ma bague d'or, qui te fera reconnaître.

Quand tu seras arrivé dans mon pays, tu la montreras à madame ma mère ;

Et si ma mère vient pour me racheter, messager, tu déploieras un pavillon blanc ;

Et si elle ne vient pas, hélas ! tu déploieras un pavillon noir. —

II

Quand le messager arriva au pays de Léon, la dame était à souper.

Elle était à table avec sa famille, les joueurs de harpe à leur poste.

Ha glaz-aleuret pa zeuaz,
E-barz eunn tour, hen a oelaz :

— Va c'herent a drid hag a iou,
Ha me war va gwele : ah ! iou !

Me garfe kaout eur c'hannader
A zougfe d'am mamm eul lizer. —

Ar c'hannader pa oe kavet,
Ar marc'heg en deuz kemennet :

— Eur gwisk all, va den, a wiski,
Gwisk eur c'hlaskour boed azevri ;

Va bizou 'gemeri ivez ;
Va bizou aour, enn arouez ;

Ha d'am bro dal' ma tigouezi,
D'am mamm itron he ziskouezi.

Ha mar deu va mamm d'am dasprenn
Kannader, arouezi e gwenn ;

Ha, sioaz d'in, ma na zeu-hi ;
Va faotr, e du ec'h arouezi. —

II

Pa zigouezaz e bro Leon,
E oa o koania ann itron,

E oa gand he zud, diouc'h ann daol ;
Ann delenourien enn ho rol.

— Bonsoir à vous, dame de ce château, voici l'anneau d'or de votre fils Bran;

Son anneau d'or et une lettre : il faut la lire, la lire vite.

— Joueurs de harpe, cessez de jouer, j'ai un grand chagrin dans le cœur;

Cessez vite de jouer, joueurs de harpe, mon fils est prisonnier, et je n'en savais rien!

Qu'on m'équipe un vaisseau ce soir, que je passe la mer demain.

III

Le lendemain, le seigneur Bran demandait, de son lit :

— Sentinelle, sentinelle, dites-moi, ne voyez-vous venir aucun navire?

— Seigneur chevalier, je ne vois que la grande mer et que le ciel. —

Le seigneur Bran demanda encore à la sentinelle, à midi :

— Sentinelle, sentinelle, dites-moi, ne voyez-vous venir aucun navire?

— Seigneur chevalier, je ne vois que les oiseaux de mer qui volent. —

Le seigneur Bran demanda à la sentinelle, le soir :

— Nozvad d'e-hoc'h, itron ann ti-man :
Setu bizou aour ho map Bran,

He vizou kouls hag eul lizer :
Bed eo he lenn, he lenn e-berr. —

— Tavit, telenourien ho son;
Glac'har vraz a zo em c'halon ;

Tavit, telenourien, buhan,
Paket va mab, ne ouienn man!

Ra farder eul lestr d'in fenoz,
Ma treuzin ar mor antronoz! —

III

Antronoz, eveuz he wele,
Ann aotrou Bran a c'houlenne :

— Gedour, gedour, d'in livirit,
Lestr-e-bed o tont na welit?

— Aotrou, marc'hek, na welann-me
Nemed ar mor-braz hag ann ne.

Ann aotrou Bran a c'houlennaz
Gand ar gedour, da greiz-teiz c'hoaz :

— Gedour, gedour, d'in livirit
Lestr e-bed o tont na welit?

— Aotrou marc'hek, na welann tra
Nemed mor-ezned o nija. —

Ann aotrou Bran a c'houlennaz
Gand ar gedour d'ar pardaez c'hoaz.

— Sentinelle, sentinelle, dites-moi, ne voyez-vous venir aucun navire?

A ces mots, la sentinelle perfide sourit d'un air méchant :

— Je vois au loin, bien loin, un navire battu par les vents.

— Et quel pavillon, dites vite! est-il noir, est-il blanc?

— Seigneur chevalier, d'après ce que je vois, il est noir, je le jure par la rouge braise du feu! —

Quand le malheureux chevalier entendit ces paroles, il ne dit plus rien;

Il détourna son visage pâle, et commença à trembler la fièvre.

IV

Or, la dame demandait aux gens de la ville en abordant :

— Qu'y a-t-il de nouveau céans, que j'entends les cloches sonner?

Un vieillard répondit à la dame, quand il l'entendit :

— Un chevalier prisonnier, que nous avions ici, est mort cette nuit. —

Il avait à peine fini de parler, que la dame montait vers la tour,

En courant, en fondant en larmes, ses cheveux blancs épars;

— Gedour, gedour, d'in livirit
Lestr e-bed o tont na welit? —

Ar gedour-gaou, pa he glevaz,
C'hoarzin-droug out han a reaz :

— Eul lestr a welann-me pell-pell,
Hag hen foetet gand ann avel.

— Na pez' arouez? livirit krenn!
Daoust eo hi du, daoust eo hi gwenn?

— Aotrou marc'hek, 'vel ma welann,
Du eo, m'entoue ruz-glaou-tan! —

Ar marc'hek keaz, pa 'n deuz klevet,
Na mui na ken n'euz lavaret;

Distroi a reaz he zremm c'hlaz,
Ha gand ann derzien a grenaz.

IV

Hag ann itron a c'houlenne
Gand ar geriz pa zouare :

— Petra nevez a zo ama
Pa glevann ar c'hleier tinsa? —

Eunn den koz en deuz lavaret
D'ann itron pa'n deuz he c'hlevet :

— Eur ar marc'hek paket oa ama,
Mervel en deuz gret enn noz-ma. —

Oa ked he gomz peurlavaret.
Ann itron d'ann tour zo pignet.

Enn eur redeg, o oela ken,
Dispak-kaer gant-hi he bleo gwenn.

Si bien que les gens de la ville étaient étonnés, très-étonnés de la voir,

De voir une dame étrangère mener un tel deuil par les rues.

Si bien que chacun se demandait : — Quelle est celle-ci, et de quel pays? —

La pauvre dame dit au portier, en arrivant au pied de la tour :

— Ouvre vite, ouvre-moi la porte! Mon fils! mon fils! que je le voie! —

Quand la grande porte fut ouverte, elle se jeta sur le corps de son fils,

Elle le serra entre ses bras, et ne se releva plus.

V

Sur le champ de bataille, à Kerloan, il y a un chêne qui domine le rivage,

Il y a un chêne au lieu où les Saxons prirent la fuite devant la face d'Even le Grand.

Sur ce chêne, quand brille la lune, chaque nuit des oiseaux s'assemblent ;

Des oiseaux de mer, au plumage blanc et noir, une petite tache de sang au front.

Ken a oa 'r geriz souezet,
Souezet braz oc'h he gwelet,

Gwelet eunn itron zivroad
Oc'h ober kanv hed ar stread.

Ken a lavare peb unan :
— Piou eo houman, hag a-be-ban? —

Ann itron baour a lavare
Da dreizer ann tour, pa errue :

— Digor, digor, primm ann nor d'in!
Ma map! ma map! ra he welinn! —

Pa oa digoret ann nor vraz,
War gorf he map en em strinkaz;

Hag he vriataat a reaz,
Ha bikenn goude na zavaz.

V

E meaz ar stourm, e Kerloan,
Zo eunn derven a-uz ar c'hlan,

Eunn derven, e-leac'h m'argilaz
Ar Zaozon raog dremm Iouen-Vraz,

War ann derven, pa bar al loar,
Bep noz en em zastum adar,

Mor-adar du-baill ho fleuniou,
Eul lommig goad war ho fennou.

Avec eux, une vieille Corneille grisonnante, avec elle un jeune Corbeau [1].

Ils sont bien las tous deux, et leurs ailes sont mouillées; ils viennent de par delà les mers, de loin.

Et les oiseaux chantent un chant si beau, que la grande mer fait silence.

Ce chant-là, ils le chantent tout d'une voix, à l'exception de la Corneille et du Corbeau.

Or, le Corbeau a dit : — Chantez, petits oiseaux, chantez,

Chantez, petits oiseaux du pays, vous n'êtes pas morts loin de la Bretagne. —

NOTES

Dans les plus anciennes traditions bretonnes, les morts reparaissent souvent sur la terre sous la poétique forme d'oiseaux. Cette opinion était particulièrement en vogue au dixième siècle, époque où doit remonter l'inspiration de la ballade qu'on vient de lire; un barde gallois de ce temps nous l'atteste [2].

La circonstance du déguisement que prend le messager de Bran pour traverser plus sûrement les pays étrangers; l'anneau d'or qu'il emporte et qui doit le faire reconnaître; la perfidie de son geôlier, le pavillon noir et le pavillon blanc, tout cela a été emprunté à notre ballade par l'auteur du roman de Tristan, trouvère du douzième siècle, qui eut souvent recours aux chanteurs populaires bretons, comme il l'avoue lui-même [3].

On voit qu'il n'a fait que substituer l'amante à la mère, Iseult à la vieille dame bretonne, dans le dénoûment de son ouvrage, quand

---

Gant-ho, eur Vranez-goz louet,
Gant-hi eur Vran iaouank kevret.

Skuiz ho daou ha gleb ho eskel :
O tont glaz-aleured, ouc'h pell.

Hag ann ezned a gan eur c'han,
Ker kaer, ma tav ar mor ledan.

Ar c'han-ze, 'nn eur vouez hi he gan
Nemed ar Vranez hag ar Vran.

Hag ar Vran en deuz lavaret :
— Kanet, eznedigou, kanet.

Kanet, eznedigou ar vro;
Pell euz a Vreiz n'oc'h ket maro.

[1] *Bran*, le nom du jeune guerrier, signifie *corbeau* dans tous les dialectes bretons.
[2] Myvyrian, *Archaiology of Wales*, t. I, p. 175.
[3] V. *Les Romans de la Table ronde*. 4e édit., p. 80.

on compare, avec le paragraphe cinquième de la balladc, les vers suivants dont je rajeunis un peu le style :

Yseult est de la nef issue (sortie),
Ot (ouït) les grandes plaintes en la rue,
Les seins (cloches) aux moustiers, aux chapelles,
Demande aux hommes quelles nouvelles,
Pourquoi ils font tel soneis (soneries)
Et de quoi sont les plureis (pleurs).
Un ancien donc lui a dit :
Belle dame, si Dieu m'aït (m'aide)
Nous avons ici grand' douleur
Ne oncques gens n'eurent maür (plus grande)
Tristan, le preux, le franc est mort...
D'une plaie que en son corps eut
En son lit ore endroit (tout à l'heure) mourut.
Oncques si grand' chetivaison (malheur)
N'advint en cette région.
Dès que Yseult la nouvelle ot
De douleur ne put sonner (dire) mot;
De sa mort est si adolée! (désolée)
Par la rue va désafublé...
On s'émerveille en la cité
D'où elle vient, ki elle soit :
Yseult va là ou le corps voit,
Et se tourne vers l'Orient,
Pour lui prie piteusement :
« Ami Tristan, quand mort vous vois,
Par raison vivre puis ne dois;
Mort êtes pour la mienne amour
Et je meurs, ami, de tendrour (tendresse
Quand à temps je n'ai pu venir. »
De juste (auprès) lui va donc gésir (se coucher),
Elle l'embrasse et puis s'étend,
Son esperit aïtant (aussitôt) rend [1].

Cette paraphrase seule attesterait l'antériorité de la pièce armoricaine. Une autre circonstance fort intéressante, est la mention expresse de joueurs de harpe dans le château des seigneurs bretons. La harpe n'est plus populaire en Armorique; on se demandait même si elle le fut jamais. Maintenant il n'est plus douteux qu'elle y ait été en usage. Nos Actes en fournissent d'ailleurs d'autres preuves que je m'étonne de n'avoir jamais vues citées. L'un d'eux, de l'an 1069, passé au château d'Auray, par le comte Hoel, prouve que ces musiciens occupaient à la cour des chefs armoricains le même rang honorable que dans celle des princes gallois contemporains, car un joueur de harpe nommé Kadiou (*Kadiou Citharista*) signe avant sept moines, dont deux abbés crossés [2].

[1] Voir le texte original dans le *Roman de Tristan*, édit. de F. Michel, p. 83, 84 et 85.
[2] *Cartular. Kemperleg.*, ap. D. Morice, Preuves, t. I, col. 432.

XV

LE FAUCON

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Geffroi Ier, duc de Bretagne, était parti pour Rome, laissant le gouvernement du pays à Ethwije, sa femme, sœur de Richard de Normandie. Comme il revenait de son pèlerinage, le faucon qu'il portait au poing, suivant la coutume des seigneurs du temps, s'étant abattu sur la poule d'une pauvre paysanne et l'ayant étranglée, cette femme saisit une pierre et tua du même coup le faucon et le prince (1008). La mort du comte fut le signal d'une effroyable insurrection populaire[1]. L'histoire n'en dit pas la cause ; la tradition l'attribue à l'envahissement de la Bretagne par les étrangers que la duchesse douairière, veuve de Geoffroi, y attira, aux vexations qu'ils exercèrent contre les paysans, et à la dureté de leurs agents fiscaux. On chante encore dans les Montagnes Noires une chanson guerrière sur ces événements et j'en dois une version à un sabotier du pays. Singulière coïncidence! je l'ai entendu pour la première fois siffler à un jeune bouvier qui menait son bœuf au boucher. L'air, me dit-il, est celui de la circonstance, et on ne peut l'entendre sans pleurer.

Le faucon a étranglé la poule, la paysanne a tué le comte; le comte tué, on a opprimé le peuple, le pauvre peuple, comme une bête brute.

Le peuple a été opprimé, le pays a été foulé par des envahisseurs étrangers, par des envahisseurs des pays Gaulois, que la Douairière a appelés comme la vache le taureau.

AR FALC'HON

— IES KERNE —

Taget ar iar gand ar falc'hon,
Gand ar gouerez lazet ar c'hon;
Lazet ar c'hon, gwasket ann dud,
Ann dud paour evel loened mud.

Gwasket ann dud, mac'het ar vro
Gand alouberien aral'-vro,
Gand alouberien broiou-C'hall,
Ann Dredernerez oc'h hengial.

[1] Post mortem Gaufridi ducis;... Britanni in seditionem versi, bella commoverunt. Nam rustici insurgentes contra dominos suos congregantur. (Acta sancti Gildæ Ruyensis. D. Morice, *Histoire de Bretagne*, Preuves, t. I, col 355.)

Le pays grevé, une révolte a éclaté; les jeunes se sont levés, levés se sont les vieux; par suite de la mort d'une poule et d'un faucon, la Bretagne est en feu, et en sang, et en deuil.

Au sommet de la Montagne Noire, la veille de la fête du bon Jean, trente paysans étaient réunis autour du grand feu de joie. Or, Kado le Batailleur était là avec eux, s'appuyant sur sa fourche de fer.

— Que dites-vous, mangeurs de bouillie? payerez-vous la taxe! Quant à moi, je ne la payerai pas! j'aimerais mieux être pendu!

— Je ne la payerai pas non plus! mes fils sont nus, mes troupeaux maigres; je ne la payerai pas, je le jure par les charbons rouges de ce feu, par saint Kado et par saint Jean!

— Moi, ma fortune se perd, je vais être complétement ruiné; avant que l'année soit finie, il faudra que j'aille mendier mon pain.

— Mendier votre pain, vous n'irez pas; à ma suite je ne dis pas; si c'est querelle et bataille qu'ils cherchent, avant qu'il soit jour ils seront satisfaits!

— Avant le jour ils auront querelle et bataille! Nous le jurons par la mer et la foudre! nous le jurons par la lune et les astres! nous le jurons par le ciel et la terre! —

Mac'het ar vro, ha savet kroz,
Savet iaouank, ha savet koz;
War marv eur iar hag eur falc'hon,
Breiz e goad, e tan hag e kaon.

War mene du e gwel lann mad,
Tregont kouer endro d'ann tantad.
Ha Kado-gann, eno gant-he,
War he forc'h houarn a harpe.

— Petra leret-hu potred-iod,
Ha paea ar gwiriou a reot?
Evid-on-me na baeinn ket!
Gwell a ve gan-in bout krouget?

— Evid-on na rinn ken-neubeut!
Noaz va fotred, va chatal treud;
Na rinn ket m'entoue ru-glaou-tan,
Sant Kado kerkouls ha Sant-Iann!

— Me, ma danvez a ia da goll,
Da goll a cann enn holl-d'ann-holl;
Ken na vo ar bloaz achuet,
Vo red d'in mont da glask ma boed.

— Da glask ho poed na eot ket,
Enn tu gan-in ne larann ket;
Mar d-eo trouz ha kann a glaskont
Ken na vezo de a geffont!

— Kent ann de keffont trouz ha kann!
Nini hen toue mor ha taran!
Nini hen toue stered ha loar!
Nini hen toue neny ha douar! —

Et Kado de prendre un tison, et chacun d'en prendre un comme lui : — En route, enfants, en route maintenant! et vite à Guerrande! —

Sa femme marchait à ses côtés, au premier rang, portant un croc sur l'épaule droite, et elle chantait en marchant : — « Alerte! alerte! mes enfants!

« Ce n'est pas pour aller demander leur pain que j'ai mis au monde mes trente fils ; ce n'est point pour porter du bois de chauffage, oh! ni des pierres de taille non plus!

« Ce n'est pas pour porter des fardeaux comme des bêtes de somme que leur mère les a enfantés; ce n'est pas pour piler la lande verte, pour piler la lande rude avec leurs pieds nus.

« Ce n'est pas aussi pour nourrir des chevaux, des chiens de chasse et des oiseaux carnassiers; c'est pour tuer les oppresseurs que j'ai enfanté mes fils, moi! » —

Et ils allaient d'un feu à l'autre, en suivant la montagne :

— Alerte! alerte! *boud! boud*[1]*! iou! iou*[2]*!* Au feu, au feu, les valets du fisc! —

Quand ils descendirent la montagne, ils étaient trois mille et cent; quand ils arrivèrent à Langoad, ils étaient neuf mille réunis.

Hag hen da gemer eur skod-tan
Ha peb eunn eur skod evel-t-han :
— Enn hent, potred, enn hent breman!
Ha prim etresek Kerararan. —

He c'hreg gant-han er penn a-rok,
Gant hi war he skoa zeou eur c'hrog,
Hag hi o kana trema'iee :
— « Timat! timat! va bugale!

« Ne ket 'vit mont da glask ho boed,
Em euz va zregont mab ganet;
Ne ked evid dougen keuneut,
Oh! na mein-ben-rez ken-nebeut!

« Ne ked evid dougen ar zamm
E ma int bet ganet gand ho mamm,
Ne ked evit pila lann glaz,
Pila lann kri gand ho zreid noaz;

« Ne ked 'hend-all evit peuri
Ronsed, chas-red hag evned kri :
Nemed da laza 'r vac'herien,
Em euz-me ganet va mipien! » —

Ha deuz eunn eil tan d'egile
A eent, hed-ha-hed ar mene :
— Timat! timat! boud! boud! iou! iou!
Tan-ru war botred-ar-gwiriou! —

O tont d'ann traon gand ar mene
Tri mil ha kant a oa anhe;
Ha pa oant digouet e Langoad,
E oant nao mill enn eur bagad.

[1] C'est le son de la corne des pâtres.
[2] Cri de joie répondant au *hourra!* des Anglais.

Quand ils arrivèrent à Guerrande, ils étaient trente mille trois cents, et alors Kado s'écria :

— Allons! courage! c'est ici! —

Il n'avait pas fini de parler, que trois cents charretées de lande avaient été amenées et empilées autour du fort, et que la flamme, ardente et folle, l'enveloppait;

Une flamme si ardente, une flamme si folle, que les fourches de fer y fondaient, que les os y craquaient comme ceux des damnés dans l'enfer,

Que les agents du fisc hurlaient de rage en la nuit, comme des loups tombés dans la fosse, et que le lendemain, quand le soleil parut, ils étaient tous en cendre.

NOTES

Ainsi se vengeaient les campagnards bretons, forcés de se faire justice à eux-mêmes, à défaut de chefs nationaux de leur race pour la leur rendre. La sœur du duc de Normandie fit entourer, massacrer, disperser et poursuivre, par ses hommes d'armes, selon l'expression d'un contemporain, les bandes insurgées des pauvres paysans[1]. Mais, plus tard, le joug de l'étranger s'étant adouci en s'usant, comme il arrive toujours, un duc, plus humain et plus juste, voyant l'oppression dont le peuple était l'objet de la part des roturiers, que les nobles, revêtus du titre de sergents féodés, chargeaient d'exercer leurs fonctions, publia l'ordonnance suivante : « Pour ce que au temps passé nos sergentises ont esté données à personnes poy savantes et moins suffisantes, quant ad ce (c'est-à-dire non nobles); et quand elles ont esté données à personnes suffisantes, ceulx les affermoient à aultres personnes moins suffisantes, et en tel nombre que ce qui pouvoit estre gouverné par un seul estoit affermé à deux, trois, quatre ou cinq (intermédiaires), qui tous convenoient vivre

---

Pa oant digouet da Geraran,
E oant tregont mil ha tri c'hant;
Ha Kado a vennaz neuze :
— Ai'ta! ama 'nn hani e! —

N'oa ked he gomz peurlavaret,
Tri-c'hant karrad lann oa kaset
Ha laket tro-war-dro d'ar ger,
Hag ann tan enn hi fol ha ter;

Eunn tan ken fol, eunn tan ken ter
Ma teuze enn han ar ferc'hier,
Ma strake enn han ann eskern
Evel re zaoned enn ifern.

Ma iudent gant kounnar, enn noz,
Evel bleizi koezet er foz;
Ha tronoz pa zavaz ann heol,
Oa 'r gwiraerien luduet holl.

[1] Agmina rusticorum invadunt, trucidant, dispergunt, persequuntur. (*Histoire de Bretagn* Preuves, t. I, col. 335.)

soubz celles sergentises; et ainxi ont esté noz dits subjetz *mangiez, destruits*, et *grandement pillez*, et *justice célée*, et les rapports malilvesement et faulxement recordez... pour ce avons ordrenné et ordrennons que ceulx qui tendront et à qui nous donrons desoremes en avant sergentises en nostre duché, les serviront en leurs propres personnes, sans les bailler à ferme... et ne prendront ceulx sergents des subjetz de leurs sergentises, robes, pansions, louiers, ne aultres choses... ; vinages, bladages, gerbages, ne aultres exactions induës, et en ont levé plusieurs aultres et usé du contraire, dont nous entendons à les faire punir[1]. »

S'il n'y a pas de doute sur la cause de la Jacquerie chantée dans le bardit rustique, il y en a sur les premiers individus qui y prirent part, et le lieu où elle éclata. Malgré l'assertion du poëte, ou du moins des chanteurs, on ne peut croire qu'elle ait pris naissance dans les Montagnes Noires, car les Cornouaillais avaient leurs comtes particuliers au onzième siècle et n'étaient pas encore réunis au domaine ducal. L'esprit de résistance opiniâtre qu'ils ont si souvent montré leur aura fait attribuer une levée de bâtons à laquelle ils ont dû rester étrangers, et qui regarde principalement les paysans vannetais, leurs voisins. Partant, ils seraient innocents du sac de Guerrande, que ces derniers ont fort bien pu faire, à l'imitation des Normands.

[1] Établissements de Jean III. (*Histoire de Bretagne*, preuves, t. I, col. 1163 et 1164.)

XVI

HÉLOISE ET ABAILARD

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

L'histoire d'Héloïse et d'Abailard a fourni un sujet à notre poésie populaire; mais elle l'a chantée à sa manière. Ce ne sont ni les amours, ni les malheurs des deux amants qui l'ont frappée. La métamorphose qu'elle a fait subir à cette femme célèbre est fort étrange; on voudrait pouvoir en douter, mais il n'y a pas matière à l'ombre d'un doute. Les faits sont positifs : la charmante Héloïse est changée en affreuse sorcière.

On sait qu'elle passa avec Abailard plusieurs années au bourg de Pallet, près de Nantes (1099). Durant leur séjour en Bretagne, le bruit de son savoir se sera répandu partout; le peuple en aura été émerveillé, et comme, à cette époque de naïve ignorance, tout savant, sans l'orthodoxie, était un sorcier, on lui en aura départi les connaissances et les attributs : telle est la cause principale de cette transformation singulière. Mais elle n'eut pas lieu seulement en Bretagne; on la trouve jusqu'en Italie. Montrant à Ampère un débris de môle à Naples, un mendiant lui dit : *Lo fece Petro Bailardo per una Maga*, « Pierre Abailard a fait cela à l'aide d'une Magicienne. »

Je n'avais que douze ans quand je quittai la maison de mon père, quand je suivis mon clerc, mon bien cher Abailard.

Quand j'allai à Nantes, avec mon doux clerc, je ne savais, mon Dieu, d'autre langue que le breton;

LOIZA HAG ABALARD

— IES KERNE —

Ne oann nemed daouzek vloa pa guitiz ti ma zad,
Pa oann oet gand ma c'hloarek, ma Abalardik mad.

Pa oann-me oet da Naonet gand ma dousik kloarek
Ne ouienn ies, ma Doue, nemed ar brezonek;

Je ne savais, mon Dieu, que dire mon *Pater,* quand j'étais chez mon père, petite, à la maison.

Mais maintenant je suis instruite, fort instruite en tout point; je connais la langue des Franks et le latin, je sais lire et écrire,

Et même lire dans le livre des Évangiles, et bien écrire, et parler, et consacrer l'hostie aussi bien que tout prêtre.

Et empêcher le prêtre de dire sa messe, et nouer l'aiguillette par le milieu et les deux bouts;

Je sais trouver l'or pur, l'or au milieu de la cendre, et l'argent dans le sable, quand j'en ai le moyen :

Je me change en chienne noire, ou en corbeau, quand je le veux, ou en feu follet, ou en dragon;

Je sais une chanson qui fait fendre les cieux, et tressaillir la grande mer, et trembler la terre.

Je sais, moi, tout ce qu'il y a à savoir en ce monde; tout ce qui a été jadis, et tout ce qui sera.

La première drogue que je fis avec mon doux clerc, fut faite avec l'œil gauche d'un corbeau, et le cœur d'un crapaud;

Ne ouienn tra, ma Doue, met laret ma fater,
Pa oann-me plac'hik bihan e ti ma zad er ger,

Hogen breman, disket onn, disket onn mad a-grenn;
Me oar Galleg ha Latin, me oar skriva ha lenn;

Ia lenn e levr ann Aviel ha skriva mad ha preek,
Ha sakri ar bara-kann kerkouls ha peb belek;

Ha miret ouz ar belek da lar he oferen,
Ha skloumo ann alc'houilten e kreiz hag enn daoubenn.

Me oar kaout ann aour melen, ann aour touez al ludu;
Hag ann argant touez ann drez, pa'm euz kavet ann tu :

Me oar mont da giez du, pe da vran, p'am euz c'hoant;
Pe da botrik ar skod-tan, pe da aerouant;

Me oar eur zon hag a lak ann nenvou da frailla
Hag ar mor braz da zridal, hag ann douar da grena.

Me oar me kement tra zo er bed-man da c'houiet,
Kement tra zo bet gwechall, kement zo da zonet.

Kentan louzou am euz gret gant ma dousik kloarek,
Oe gand lagad klei eur vran ha kalon eunn tousek;

Et avec la graine de la fougère verte, cueillie à cent brasses au fond du puits, et avec la racine de l'*Herbe d'or* arrachée dans la prairie,

Arrachée tête nue, au lever du soleil, en chemise et nu-pieds.

La première épreuve que je fis de mes drogues, fut faite dans le champ de seigle du seigneur abbé :

De dix-huit mesures de seigle qu'avait semées l'abbé, il ne recueillit que deux poignées.

J'ai un coffret d'argent à la maison, chez mon père : qu l'ouvrirait s'en repentirait bien!

Il y a là trois vipères qui couvent un œuf de dragon ; si mon dragon vient à bien, il y aura désolation.

Si mon dragon vient à bien, il y aura grande désolation ; il jettera des flammes à sept lieues à la ronde.

Ce n'est pas avec de la chair de perdrix, ni avec de la chair de bécasse, mais avec le sang sacré des Innocents, que je nourris mes vipères.

Le premier que je tuai était dans le cimetière, sur le point de recevoir le baptême, et le prêtre en surplis.

Ha gand had ar raden glaz, don ar puns kant goured,
Ha grouiou ann aour-ieoten war ar prad dastumet;

Dastumet, diskabel-kaer, d'ar goulou-de a-grenn,
Nemed ma iviz gen-in, hag ouspenn dierc'henn.

Kenta 'toliz ma louzou da c'hout hag hen oa mad,
A oe e-kreiz park segal ann otrou ann Abad,

Deuz triouec'h bigouad segal doa hadet ann Abad,
N'en deuz bet da zastumi nemed diou guichennad.

Me 'm euz eunn arc'hig argant er ger e ti ma zad,
Ann hini hen digorfe en defe kalonad!

Hag enn han teir aer-wiber o c'houri ui aerouant,
Mar deu ma aerouant da vad, neuze vo nec'hamant.

Mar deu ma aerouant da vad, a vo gwall nec'hamant;
Seiz leo war-dro ac'hannen e teui da deureul tan.

Ne ket gand kik klujiri na kik keveleged,
Gand goad sakr ar re zinam eo int gan-in maget.

Ar c'hentan em boa lahet oa ebarz ar vered,
O vonet d'ar vadiant, hag ar beleg gwisket.

Quand on l'eut porté au carrefour, je quittai ma chaussure, et m'en allai le déterrer, sans bruit, sur mes bas.

Si je reste sur terre, et ma Lumière avec moi; si nous restons en ce monde encore un an ou deux;

Encore deux ou trois ans, mon doux ami et moi, nous ferons tourner ce monde à rebours.

— Prenez bien garde, jeune Loïza, prenez garde à votre âme; si ce monde est à vous, l'autre appartient à Dieu. —

NOTES

L'auteur suppose qu'Héloïse n'a que douze ans lorsqu'elle quitte la maison paternelle pour suivre son amant. Il y a, dans l'énumération qu'elle fait de ses talents, un certain orgueil qui commence par être naïf et finit par devenir horrible. On y trouve un bizarre mélange de pratiques druidiques et de superstitions chrétiennes. Héloïse est fort savante; elle sait la langue romane et le latin. Elle lit l'Évangile; les abbesses seules, entre les femmes, en avaient le droit au chœur. Ce fait est important; il prouve qu'Héloïse était déjà retirée au Paraclet lors de la composition du chant. Elle n'est donc pas seulement sorcière, elle est religieuse, *prêtresse* même, puisqu'elle prétend consacrer l'hostie.

Elle est alchimiste; elle se métamorphose à son gré: elle est tour à tour chienne noire, corbeau, dragon ou feu follet. Les âmes des méchants empruntent toutes ces formes.

Au pied du mont Saint-Michel, en Cornouaille, s'étend un vaste marais; si le montagnard voit passer, sur le soir, un grand homme maigre et pâle, suivi d'une chienne noire, qui se dirige de ce côté, il regagne bien vite sa cabane, il ferme sa porte au verrou et se met en prière, car la tempête approche. Bientôt les vents mugissent, le tonnerre roule avec fracas, la montagne tremble et paraît prête à s'écrouler; c'est le moment où le magicien évoque les âmes des morts.

Le *porte-brandon* ou feu follet est un enfant qui porte à la main un tison qu'il tourne comme une roue enflammée; c'est lui qui incendie les villages

---

Tre ma oa oet d'ar c'hroaz-hent, e tennez ma boutou,
Hag a iez d'he ziveia, didrouz, war ma lerou.

Mar jommann war ann douar, ha gen-in ma Goulaou,
Mar jommomp war ar bed-man, c'hoaz eur bloavez pe zaou;

C'hoaz eunn daou pe dri bloavez, ma dous ha me hou daou,
Ni a lakai ar bed-man da drei war he c'hinaou. —

— Evesait mad, Loizaik, evesait d'hoc'h ene,
Mar d-eo ar bed-man d'hoc'h-hu, da Zoue egile. —

que l'on voit brûler, la nuit, sans que personne y ait mis le feu. Le cheval malade qui se traîne vers l'écurie, c'est lui; on croit le tenir, il s'échappe en jetant son tison à la tête du pâtre qui veut le conduire à l'étable. La chèvre blanche égarée, qui bêle tristement, après le coucher du soleil, au bord de l'étang, c'est encore lui; elle fait tomber le voyageur dans l'eau et fuit en ricanant. Esprit, lutin, démon malicieux et moqueur, le *porte-brandon* met sa joie à narguer l'homme.

Héloïse a tout pouvoir sur la nature : elle connaît le présent, le passé, l'avenir; elle chante, et la terre s'émeut. Elle sait la vertu des simples; comme Merlin, elle cueille au point du jour l'herbe d'or; elle jette des sorts; elle fait couver des œufs de vipères qu'elle engraisse de sang humain; elle bouleverserait le monde. Cependant il y a une limite qu'elle ne franchit pas; où finit son empire commence celui de Dieu. Il est curieux d'entendre, au sixième siècle, le barde Taliésin faire étalage de ses connaissances de la même manière qu'Héloïse. Lui aussi se vante d'avoir subi ou de pouvoir subir des métamorphoses étranges; d'avoir été biche, coq et chien[1]; de connaître tous les mystères de la nature[2]; d'être l'instituteur du monde; de tenir enfermé dans ses livres bardiques le trésor entier des connaissances humaines[3].

Le poëte est d'accord avec l'histoire en faisant vivre Héloïse et son amant à Nantes ou aux environs; c'était le pays classique de la sorcellerie. Le druidisme avait eu un collége de prêtresses dans une des îles situées à l'embouchure de la Loire, et leur science avait laissé de si profondes traces dans les esprits, qu'au milieu du quatorzième siècle, elles ne s'étaient point encore effacées. Le nombre des sorcières se multipliait même tellement de jour en jour, que l'évêque diocésain crut devoir fulminer contre elles une bulle d'excommunication, avec toutes les cérémonies d'usage, en pleine cathédrale, au son des cloches, en allumant, puis éteignant les flambeaux, et foulant aux pieds le missel et la croix[4].

Les druidesses de la Loire, comme les vierges de l'archipel armoricain passaient aussi, pour être douées d'un esprit surhumain; sans doutes on croyait qu'elles pouvaient soulever par leurs chants la mer et les vents, prendre à leur gré la forme d'animaux divers, guérir de maladies incurables, connaître et prédire l'avenir[5].

Il est facile de voir, à ces traits, que le poëte a confondu Héloïse avec les prêtresses du culte antique de ses pères; lui aurait-il mis dans la bouche quelques débris de leurs hymnes, conservés par la tradition? Nous sommes porté à le croire, et telle est la raison qui nous fait attribuer à une partie du chant, en dépit de la langue qui est toute moderne, une antiquité très-reculée et bien antérieure au douzième siècle, auquel il semble appartenir.

Peu de pièces sont plus populaires; celle-ci se chante avec de légères

[1] Myvyrian, t. I, p. 35.

[2] Ib., *ibid.*, p. 21.

[3] Ib., *ibid.*, p. 20.

[4] *Sortiarias* quia quotidie multiplicantur in civitate et diœcesi Nannetensi... excommunicamus. (Statuta Ollivarii, episcopi Nannetensis, ad ann. 1354. D. Morice, *Histoire de Bretagne*, Preuves.)

[5] Traduntur maria et ventos concitare carminibus; seque in quæ vellint animalia vertere scire ventura et prædicare. (P. Mela, *de Situ orbis*, lib. III, c. VI.)

variantes dans les quatre dialectes bretons. Je la publie d'après une version cornouaillaise, mais évidemment elle a été composée dans le dialecte de Vannes. Les moines de Saint-Gildas de Rhuys, dont Abailard était abbé, et qu'il traita, comme on sait, avec un tel dédain philosophique qu'on le chassa du pays, pourraient bien n'avoir pas été étrangers à sa composition, et s'être faits l'écho satyrique des croyances populaires sur Héloïse, pour se venger de l'insolence de leur supérieur et venger, du même coup, les Bretons insultés par lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que, parmi des souvenirs évidemment druidiques, il s'est glissé, dans la pièce, quelques réminiscences toute classiques, dont les moines ont pu emprunter l'expression à leurs auteurs latins : sans parler de la *Magicienne* de Théocrite, Héloïse ne rappelle-t-elle pas, en effet, la Canidie d'Horace [1] ?

En écrivant sa belle Histoire d'Abailard, M. Ch. de Rémusat ne pouvait oublier la métamorphose de son héroïne par la poésie armoricaine [2].

[1] Cœlo deripere lunam vocibus possum meis. (*Epod.* XVII, 78.) Cf. Virgile : Carmina vel cœlo possunt deducere lunam. (*Eglog.* VIII. 69.)

[2] *Preuves et autorités de l'histoire d'Abélard*, t. I, p. 17.

XVII

LE RETOUR D'ANGLETERRE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Ce chant étant une épisode de la conquête de l'Angleterre par les Normands, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter nos prolégomènes à l'ouvrage d'Augustin Thierry, qui lui a donné place dans ses pièces justificatives.

« Guillaume, dit le grand peintre que nous venons de nommer, fit publier son ban de guerre (1066). Il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées.

« Le comtes Eudes de Bretagne envoya à Guillaume ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Alain[1], vinrent au rendez-vous des troupes normandes, accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays[2]. »

Parmi ces auxiliaires du duc de Normandie se trouvait un jeune Breton dont nos poëtes populaires nous ont conservé la touchante histoire.

Entre la paroisse de Pouldergat et la paroisse de Plouaré[3], il y a de jeunes gentilshommes qui lèvent une armée pour al-

---

ANN DISTRO EUZ A VRO-ZAOZ

— IES KERNE —

Etre parrez Pouldergat ha parrez Plouare,
Ez euz tudjentil iaouang o sevel eunn arme

[1] Alan, fils d'Hedwije, à laquelle le chant qu'on va lire donne le nom de *Duchesse*.
[2] T. I, liv. III, p. 323 et 328 (5e édition).
[3] Dans la baie de Douarnenez, à quatre lieues de Quimper, en Cornouaille.

ler à la guerre, sous les ordres du fils de la Duchesse, qui a rassemblé beaucoup de gens de tous les coins de la Bretagne;

Pour aller à la guerre, par delà la mer, au pays des Saxons. J'ai mon fils Silvestik qu'ils attendent; j'ai mon fils Silvestik, mon unique enfant, qui part avec l'armée, à la suite des chevaliers du pays.

Une nuit que j'étais couchée, et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter la chanson de mon fils; et moi de me lever aussitôt sur mon séant : — Seigneur Dieu! Silvestik, où es-tu maintenant?

Peut-être es-tu à plus de trois cents lieues d'ici, ou jeté dans la grande mer, en pâture aux poissons. Si tu eusses voulu rester auprès de ta mère et de ton père, tu serais fiancé maintenant, bien fiancé;

Tu serais à présent fiancé et marié à la plus jolie fille du pays, à Mannaïk de Pouldergat, à Manna, ta douce belle, et tu serais avec nous et au milieu de tes petits enfants, faisant grand bruit dans la maison.

J'ai près de ma porte une petite colombe blanche qui couve dans le creux du rocher de la colline; j'attacherai à son cou,

---

Evit monet d'ar brezel dindan mab ann Dukez,
En deuz dastumet kalz tud euz a beb korn a Vreiz;

Evit monet d'ar brezel dreist ar mor, da Vro-zoz.
Me'm euz ma mab Silvestik e ma int ouz he c'hortoz;
Me'm euz ma mab Silvestik ha n'em euz nemet-han
A ia da heul ar strollad, gand marc'heien ar ban.

Eunn noz e oann em gwele, ne oann ket kousket mad,
Me gleve merc'hed Kerlaz a gane son ma mab;
Ha me sevel em' c'haonze raktal war ma gwele :
— Otrou Doue! Silvestik, pelec'h oud-de breme?

Marteze em oud ouspenn tric'hant leo deuz va zi
Pe tolet barz ar mor braz d'ar pesked da zibri;
Mar kerez bea chommet gant da vamm ha da dad,
Te vize bet dimezet breman, dimezet mad;

Te vize bet dimezet hag eureujed timat
D'ar braoa plac'h euz ar vro, Mannaik Bouldergat
Da Vanna da zousik-koant, ha vizez gen-omp-ni
Ha gand da vugaligou; trouz gant-he 'kreiz ann ti.

Me am euz eur goulmik c'hlaz e kichenik ma dor,
Hag hi e toull ar garrek war benn ar roz e gor;

j'attacherai une lettre avec le ruban de mes noces, et mon fils reviendra.

— Lève-toi, ma petite colombe, lève-toi sur tes deux ailes; volerais-tu, volerais-tu loin, bien loin, par delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie?

Volerais-tu jusqu'à l'armée, et me rapporterais-tu des nouvelles de mon pauvre enfant?

— Voici la petite colombe blanche de ma mère, qui chantait dans le bois; je la vois qui arrive au mât, je la vois qui rase les flots.

— Bonheur à vous, Silvestik, bonheur à vous, et écoutez : j'ai ici une lettre pour vous.

— Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement; dans trois ans et un jour je serai près de mon père et de ma mère. —

Deux ans s'écoulèrent, trois ans s'écoulèrent...

— Adieu, Silvestik, je ne te verrai plus! Si je trouvais tes pauvres petits os, jetés par la mer au rivage, oh! je les recueillerais, je les baiserais! —

Elle n'avait pas fini de parler, qu'un vaisseau de Bretagne

Me stago deuz he gouzouk, me stago eul lizer
Gant seiennen va eured, ra zeui ma mab d'ar ger.

— Sav alese, va c'houlmik, sav war da ziou-askel
Da c'hout mar te a nichfe, mar te a nichfe pell;
Da c'hout mar te a nichfe gwall bell dreist ar mor braz,
Ha ouifez mar d-eo ma mab, ma mab er buhe c'hoaz?

Da c'hout mar te a nichfe tre-beteg ann arme,
Ha gasfez euz va mab paour timat kelou d'ime?
— Setu koulmik c'hlaz va mamm a gane 'kreiz ar c'hoat,
Me hi gwell erru d'ar gwern, me hi gwell o rezat.

— Eurvad d'hoc'h-hu, Silvestik, eurvad d'hoc'h, ha klevet:
Ama em euz eul lizer zo gan-in d'hoc'h kaset.
— Benn tri bloaz hag eunn devez me erruo da vad,
Benn tri bloaz hag eunn devez gant ma mamm ha ma zad. —

Achuet oa ann daou vloaz, achuet oa ann tri :
— Kenavo d'id, Silvestik, ne n'az gwelinn ket mui;
Mar kaffenn da eskern paour tolet gand ar mare,
Oh! me ho dastumefe hag ho briatefe. —

Ne oa ked he c'homz gant-hi, he c'homz peurlavaret,

vint se perdre à la côte ; qu'un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, et fracassé de l'avant à l'arrière, se brisa contre les rochers.

Il était plein de morts ; nul ne saurait dire ou savoir depuis combien de temps il n'avait vu la terre ; et Silvestik était là ; mais ni père, ni mère, hélas ! ni ami n'avait *aimé* ses yeux !

NOTES

La conquête de l'Angleterre remontant au onzième siècle, il y a tout lieu de croire que la rédaction première de cette ballade a été faite à la même époque. C'est l'opinion d'Augustin Thierry, qui l'a jugée aussi intéressante au point de vue historique qu'au point de vue poétique.

Plusieurs des chefs bretons, auxiliaires des Normands, se fixèrent dans les domaines qu'ils devaient à la victoire ; d'autres ne revinrent en Bretagne que longtemps après l'expédition. On comprend ainsi l'histoire de Silvestik. Mais qui était-il? était-il fils d'un noble ou d'un paysan? prenait-il part à la guerre comme sergent d'armes ou comme chevalier? Nous adopterions plutôt ce dernier sentiment. Mais l'histoire n'en dit rien. non plus que la tradition. En revanche, celle-ci nous a conservé de singuliers renseignements relatifs à un usage auquel le poëte fait allusion ; nous voulons parler du *ruban des noces*.

Anciennement, s'il faut en croire quelques vieilles gens de la campagne, le jour des noces, chez les nobles, avant que l'on se rendît à l'église et que le fiancé fût arrivé, la nouvelle mariée descendait dans la salle du manoir, où les parents et les amis se trouvaient déjà réunis ; elle allait s'asseoir sur un lit d'honneur, et le *Diskared* (on nommait ainsi le plus notable des amants supplantés) s'approchait pour lui ceindre le ruban des noces. Ce ruban devait être blanc comme l'innocence de la jeune fille, rose comme sa beauté, noir comme le deuil qu'allait prendre le diskared. Un baiser était le prix de la tâche contre nature que lui imposait la coutume.

On conservait précieusement le ruban des noces dans la cassette des joyaux de la famille, d'où il ne sortait qu'aux jours de fête. Les années venaient : le rose, le blanc et le noir du ruban passaient avec les fraîches couleurs de l'épouse, ses rêves naïfs de jeune fille et le chagrin du

---

Pa skoaz eul lestr a Vreiz war ann ot, hen kollet,
Pa skoaz eul lestr a vro penn-da-benn dispennet,
Kollet gant-han he raonnou hag he wernou breet.

Leun a oa a dud varo ; den na ouffe lavar,
Na gout pe geit zo amzer n'en deuz gwelet ann douar.
Ha Silvestik oa eno, hogen na mamm na tad,
Na mignon n'en doa, siouaz ! karet he zaou-lagad !

l'amant supplanté; mais l'amour qu'elle avait juré à son mari ne passait pas. Elle en gardait toujours le gage, qui la suivait jusque dans la tombe, comme un emblème d'éternelle foi.

La mère de Silvestik avait aussi son nœud de rubans; mais il ne lui ramena point son fils: la colombe messagère ne lui rapporta qu'un rameau d'espérance trompeuse, que la tempête devait effeuiller avec ses derniers beaux jours et ses dernières joies maternelles.

Dans la poésie populaire de toutes les nations celtiques les oiseaux servent de messagers : j'ai entendu chanter en Galles une chanson où un jeune homme parle ainsi à un merle :

« Oiseau noir au bec jaune (*aderyn du beg melyn*), va de ma part jusqu'à la maison qui est là-bas, avec cette lettre sous ton aile : elle est pour la jeune fille à qui j'ai donné mon amour. »

Une ronde française recueillie, en haute Bretagne, par le docteur Fouquet, m'offre le même motif, avec le rossignol à la place du merle. Sur les frontières du Maine l'alouette partage leur fonction .

M'amie reçoit de mes lettres
Par l'alouette des champs,
Et elle m'envoie les siennes
Par le rossignol chantant.

Mais les poésies d'origine celtique ne sont pas les seules qui confient de doux messages aux oiseaux; de la Normandie à la Lorraine, ils font cet office près des amoureux; ils le font en Italie, en Espagne et en bien d'autres pays. Chez nos Flamands de France (pour me borner à nous), le messager ailé est petit de corps et blanc de plumage, sans qu'on le dépeigne autrement : « Un petit oiseau, blanc comme neige, se balançait sur une branche d'épine : — Veux-tu être mon messager? — Je suis trop petit, je ne suis qu'un petit oiseau. — Il prit le billet dans son bec, et l'emporta en s'envolant[1]. » On mesure la distance qu'il y a de ces petits courriers emplumés à la mère-colombe, portant suspendue à son cou par le lien le plus sacré le message d'une autre mère C'est la différence qui existe entre la fiction légère et la réalité poignante; où l'une glisse l'autre appuie, et creuse jusqu'aux sources mêmes de l'émotion vraie; celle-ci ne finit-elle point par jaillir à la vue des yeux éteints que personne n'a *aimés*, c'est-à-dire fermés avec un baiser, à l'instant suprême?

[1] *Chants des Flamands*, recueillis par M. de Coussemacker.

XIX

L'ÉPOUSE DU CROISÉ

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

A quelques lieues de la jolie petite ville de Quimperlé, qui semble flotter sur les eaux d'Izol et d'Ellé, comme une corbeille de feuillage et de fleurs sur un étang, on trouve, en allant vers le nord, le gros village du Faouet. Les anciens seigneurs de ce nom, branche cadette de la noble et antique famille de Goulenn, ou Goulaine, selon l'orthographe vulgaire, tiennent une assez grande place dans l'histoire de Bretagne, et la poésie populaire les a pris pour sujet de ses chants. D'après elle, l'un d'eux, partant pour la terre sainte, confia sa femme aux soins de son beau-frère. Celui-ci promit d'avoir pour la dame tous les égards dus à son rang; mais à peine les croisés eurent-ils quitté le pays, qu'il essaya de la séduire. N'ayant pu y réussir, il la chassa de chez lui, et l'envoya garder les troupeaux. Une ballade très-répandue aux environs du Faouet et dans toute la Cornouaille conserve le souvenir du fait, qu'elle dramatise comme on va le voir.

— Pendant que je serai à la guerre pour laquelle il me faut partir, à qui donnerai-je ma douce amie à garder? — Conduisez-la chez moi, mon beau-frère, si vous voulez : je la mettrai en chambre avec mes demoiselles;

Je la mettrai en chambre avec mes demoiselles, ou dans la salle d'honneur avec les dames; on leur préparera leur nour-

---

GREG AR C'HROAZOUR

— IES KERNE —

Keit a vinu er brezel lec'h eo red d'in monet,
Da biou e roinn me ma dousik da viret?
— Digaset-hi d'am zi, va breur-kaer, mar keret
Me hi lakai e kampr gant va zemezeled;

Me hi lakai e kampr gant va zemezeled,
Pe barz ar zal enor gand ann itronezed.

riture dans le même vase; elles s'asseyeront à la même table. —

Peu de temps après, elle était belle à voir la cour du manoir du Faouet toute pleine de gentilshommes, chacun avec une croix rouge sur l'épaule, chacun sur un grand cheval, chacun précédé de sa bannière, et venant chercher le seigneur pour aller à la guerre.

Il n'était pas encore bien loin du manoir, que déjà son épouse essuyait plus d'un dur propos : — Otez votre robe rouge et prenez-en une blanche, et allez à la lande garder les troupeaux.

— Excusez-moi, mon frère; qu'ai-je donc fait? Je n'ai gardé les moutons de ma vie! — Si vous n'avez gardé les moutons de votre vie, voici ma longue lance qui vous apprendra à les garder. —

Pendant sept ans elle ne fit que pleurer; au bout des sept ans, elle se mit à chanter.

Or, un jeune chevalier, qui revenait de l'armée, ouït une voix douce chantant sur la montagne.

Enn eunn heveleb poud e vo gret d'he ho boed,
Ouz ann heveleb dol e veint azeet. —

Denn eunn nebeut goude kaer vije da welet
Porz maner ar Faouet leun a zuchentiled;
Peb kroaz ru war ho skoa, peb marc'h braz, peb banniel,
Evit klask ann otrou da vonet d'ar brezel.

Ne oa ked oet pell-meur er mez demeuz ann ti,
Pa oe laret d'he c'hreg kalz a brezegou kri :
— Diwisket ho prouz-ru, hag unan wenn gwisket,
Red eo monet d'al lann da beuri al loened.

— Ho tigare, va breur; petra em euz me gret?
Me ne m'onn bet biskoaz o peuri ann denved.
— Ma n' em-oc'h bet biskoaz o peuri ann denved,
Aman zo ma goaf hir a ziskei d'hoc'h monet. —

Bet eo epad seiz vloa, ne re nemed goela ;
Enn divez ar seiz vloa 'n em lakaz da gana.
Hag eur marc'heg iaouang o tont euz ann arme
A glevaz eur voez dous kana war ar mene.

— Halte! mon petit page; tiens la bride de mon cheval; j'entends une voix d'argent chanter sur la montagne; j'entends une petite voix douce chanter sur la montagne. Il y a aujourd'hui sept ans que je l'entendis pour la dernière fois.

— Bonjour à vous, jeune fille de la montagne; vous avez bien dîné, que vous chantez si gaiement?

— Oh! oui, j'ai bien dîné, grâces en soient rendues à Dieu! avec un morceau de pain sec que j'ai mangé ici.

— Dites-moi, jeune fille jolie qui gardez les moutons, dans ce manoir que voilà, pourrai-je être logé? — Oh! oui, sûrement, monseigneur, vous y trouverez un gîte et une belle écurie pour mettre vos chevaux.

Vous y aurez un bon lit de plume pour vous reposer, comme moi autrefois quand j'avais mon mari; je ne couchais pas alors dans la crèche parmi les troupeaux; je ne mangeais pas alors dans l'écuelle du chien.

— Où donc, mon enfant, où est votre mari? Je vois à votre main votre bague de noces! — Mon mari, monseigneur, est allé à l'armée; il avait de longs cheveux blonds, blonds comme les vôtres.

— Arz, va floc'hik bihan, krog e brid va marc'h-me;
Me glev eur voez argant kana war ar mene;
Me glev eur voezık flour war ar mene kana;
Hiriou a zo seiz vloa hi c'hleviz diveza.

— De-mad a larann d'hoc'h, plac'h iaouang ar mene;
Ha merniet mad hoc'h euz pa ganet ken ge se?
— Ia, merniet mad em euz, a drugare Doue:
Gand eunn tamm bara zec'h em euz debret ame.

— Leret d'in plac'hik koant o peuri ann denved
Hag hen er maner-ze halfenn bout kemeret.
— O! ia zur, ma otrou, digemer a geffet
Hag eur marchosi kaer da lakat ho ronsed.

Eur gwele mad a blun ho pezo da gousket
Evel-d-on-me gwechall pa oann gant ma fried;
Ne gouskenn ket neuze er c'hraou gand al loened,
Nag e skudel ar c'hi ne vize gret ma boed.

— Pelec'h eta, ma merc'h, pelec'h 'ma ho pried,
Pa welann enn ho torn liamm euz ho eured?
— Ma fried, va otrou, a zo eet d'ann arme;
Bleo melen hir en doa, melen evel ho re.

— S'il avait des cheveux blonds comme moi, regardez bien, ma fille, serait-ce point moi-même? — Oui, je suis votre dame, votre amie, votre épouse; oui, c'est moi qui m'appelle la dame du Faouet.

— Laissez là ces troupeaux, que nous nous rendions au manoir; j'ai hâte d'arriver.

— Bonheur à vous, mon frère, bonheur à vous; comment va mon épouse, que j'avais laissée ici?

— Toujours vaillant et beau! Asseyez-vous, mon frère. Elle est allée à Quimperlé avec les dames; elle est allée à Quimperlé, où il y a une noce. Quand elle reviendra, vous la trouverez ici.

— Tu mens! car tu l'as envoyée comme une mendiante garder les troupeaux; tu mens par tes deux yeux! car elle est derrière la porte, elle est là qui sanglote!

Va-t'en cacher ta honte! va-t'en, frère maudit! Ton cœur est plein de mal et d'infamie! Si ce n'était ici la maison de ma mère, si ce n'était ici la maison de mon père, je rougirais mon épée de ton sang! —

— Ma en doa bleo melen kerkouls evel-d-on-me,
Laket evez, va merc'h, na vije me a ve?
— Ia, me eo ho itron, ho tous hag ho pried,
Ma hano zo, e gwir, itron euz ar Faouet.

— Lezet al loened-ze ma ieffemp d'ar maner,
Mall a zo gan-i-me da erruout er ger.
— Eurvad d'id-de, va breur, eurvad d'id a larann;
Penoz ia ma fried am boa losket aman?

— Azeet-hu, va breur kadarn ha koant bepred!
Eet eo da Gemperle gand ann itronezed.
Eet eo da Gemperle elec'h ma zo euret,
Pa zistreio d'ar ger aman a vo kavet.

— Gaou a lerez d'in-me! rag t'ec'h euz he c'haset
Evel eur glaskerez da beuri al loened;
Gaou a lerez d'in-me e kreiz da zaoulagad,
Rag e ma dreon ann nour, aze, oc'h huanat!

Tec'h tu-ze gand ar vez! tec'h kuit, breur milliget!
Karget eo da galon a zroug hag a bec'hed!
Ma na ve ti ma mamm, ma na ve ti ma zad;
Me lakefe va c'hlenv da ruia gand da wad! —

NOTES

La croix rouge que fait porter le poëte sur l'épaule à chaque chevalier indique la date de la ballade, et à laquelle des guerres saintes elle se rapporte. La première est la seule où tous les croisés aient pris cette croix ; aux suivantes chacun portait la couleur de son pays, et l'on sait que le noir était celle de l'Armorique.

L'histoire nous apprend qu'Alain et les chefs bretons qui le suivirent en Palestine revinrent au bout de cinq ans ; le poëte populaire dit de sept : l'erreur vient sans doute des chanteurs, la mesure des mots *cinq* et *sept* étant la même en breton qu'en français.

Mais c'est la moindre des questions soulevées par la pièce qu'ils nous ont transmise : la question de son origine est autrement délicate. La retrouvant en Catalogne, en Provence et sur divers points de la France, M. de Puymaigre, qui en a publié une rédaction française, intitulée *Germaine*, n'hésite pas à croire à une imitation positive : au fait, la ressemblance est telle entre l'*Epouse du Croisé*, *Don Guillermo*, la *Pourcheireto*, et *Germaine*, qu'on ne peut l'attribuer à des rencontres fortuites ; le chant breton, ajoute-t-il, qui roule sur le même sujet, diffère par les détails du romance catalan et du romance provençal, mais tous trois ont certainement une origine commune. Sans se prononcer sur la question de priorité, entre l'œuvre néo-celtique et l'œuvre néo-latine, le prudent collecteur se borne à réclamer pour sa rédaction une ancienneté justifiée par certains détails de mœurs féodales bien connues. J'imiterai sa réserve, et n'entamerai point une discussion qui m'entraînerait un peu loin, mais je renvoie le lecteur, pour la solution du problème, au *Romancerillo catalan*, de M. Milà y Fontanals (p. 119), aux *Chants populaires de la Provence*, de M. Damase-Arbaud, aux *Chants populaires du pays Messin*, de M. de Puymaigre lui-même (p. 8), et enfin au recueil de M. Champfleury (p. 195).

XX

LE ROSSIGNOL

— DIALECTE DE LEON —

ARGUMENT

Cette ballade étant connue de Marie de France, et déjà populaire à l'époque où vivait ce charmant trouvère, qui l'a imitée, nous n'hésitons pas à la croire antérieure au treizième siècle. Nous l'avons entendu chanter en Cornouaille, dans les montagnes d'Arez; mais elle a dû être composée en Léon, car elle appartient plus particulièrement au dialecte de ce pays. L'événement qui en est le sujet a peu d'importance en lui-même. Le chanteur breton ne fait que l'indiquer, Marie de France le délaye.

Une dame de Saint-Malo aime un jeune homme et en est aimée: elle se lève souvent la nuit pour aller causer avec lui à la fenêtre, et les rues de la ville sont tellement étroites, les pignons tellement rapprochés, qu'elle peut lui parler à voix basse. Mais le mari, qui est un vieillard, et un peu jaloux, comme beaucoup le sont, se doute de quelque chose, prend l'éveil et interroge sa jeune femme. Celle-ci répond qu'elle se lève pour écouter un rossignol qui chante dans le jardin. Feignant de donner dans le piége, le vieux mari fait tendre des lacets. Par le plus grand hasard, un rossignol s'y trouve pris; il l'apporte à sa femme, l'étouffe sous ses yeux et lui ôte ainsi tout prétexte de se lever à l'avenir.

La jeune épouse de Saint-Malo pleurait hier à sa fenêtre haute :

— Hélas! hélas! je suis perdue! mon pauvre rossignol est tué!

— Dites-moi, ma nouvelle épouse, pourquoi donc vous levez-vous si souvent,

---

ANN EOSTIK

— IES LEON —

Greg iaouang a Zant-Malo, deac'h,
D'he frenestr a oele, d'ann neac'h :
— Sioaz! sioaz! me zo tizet!
Va eostik paour a zo lazet!
— Livirit d'in va greg nevez,
Perak 'ta savit kelliez,

Si souvent d'auprès de moi, au milieu de la nuit, de votre lit,

Nu-tête et nu-pieds? Pourquoi vous levez-vous ainsi?

— Si je me lève ainsi, cher époux, au milieu de la nuit, de mon lit,

C'est que j'aime à voir, tenez, les grands vaisseaux aller et venir.

— Ce n'est sûrement pas pour un vaisseau que vous allez si souvent à la fenêtre;

Ce n'est point pour des vaisseaux, ni pour deux, ni pour trois,

Ce n'est point pour les regarder, non plus que la lune et les étoiles;

Madame, dites-le-moi, pourquoi chaque nuit vous levez-vous?

— Je me lève pour aller regarder mon petit enfant dans son berceau.

— Ce n'est pas davantage pour regarder, pour regarder dormir un enfant;

Ce ne sont point des contes qu'il me faut : pourquoi vous levez-vous ainsi?

— Mon vieux petit homme, ne vous fâchez pas, je vais vous dire la vérité :

Kelliez diouz va c'hostez-me,
E kreiz ann noz, diouz ho kwele,

Diskabel-kaer ha diarc'henn,
Perak 'ta savit evelhenn?

— Mar zavann, den ker, evelse,
Ekreiz ann noz, diouz va gwele,

Da eo gan-in, setu, gwelet
Al listri braz mont ha donet.

— Ne d-eo ket, vad, evid eul lestr,
Az it kelliez d'ar prenestr;

Ne d-eo ked evid al listri,
Nag evid daou nag evit tri;

Ne d-eo ked evid ho gwelet,
'Ken-nebeud al loar, ar stered.

Va itron, d'i-me livirit,
Da berak bep noz e savit!

— Sevel a rann da vont da zell
Ouz va bugel enn he gavel.

— Ne d-eo ket ken evit sellet,
Sellet ouz eur bugel kousket;

Ne d-eo ket gevier a fell d'e.
Da berak savit evelse?

— Va denik koz, ma na derez,
Me lavaro ar wirionez :

C'est un rossignol que j'entends chanter toutes les nuits dans le jardin, sur un rosier;

C'est un rossignol que j'entends toutes les nuits; il chante si gaiement, il chante si doucement;

Il chante si doucement, si merveilleusement, si harmonieusement, toutes les nuits, toutes les nuits, lorsque la mer s'apaise! —

Quand le vieux seigneur l'entendit, il réfléchit au fond de son cœur;

Quand le vieux seigneur l'entendit, il se parla ainsi à lui-même :

— Que ce soit vrai, ou que ce soit faux, le rossignol sera pris! —

Le lendemain matin, en se levant, il alla trouver le jardinier.

— Bon jardinier, écoute-moi; il y a une chose qui me donne du souci :

Il y a dans le clos un rossignol qui ne fait que chanter, la nuit;

Qui ne fait, toute la nuit, que chanter, si bien qu'il me réveille.

Si tu l'as pris ce soir, je te donnerai un sou d'or. —

Le jardinier, l'ayant écouté, tendit un petit lacet;

Eunn eostig a glevann bep noz,
Er jardin war eur bodik-roz;

Eunn eostik bep noz a glevann;
Ken ge e kan, ken dous e kan!

Ken dous e kan, ker kaer, ken flor,
Bep noz, bep noz, pa zioul ar mor! —

Ann aotrou koz dal'm' he c'hlevaz,
Enn he galoun a brederiaz;

Ann aotrou koz dalm' he c'hlevaz,
Enn he galoun a lavaraz :

— Pe mar ma gwir, pe ma ne ket,
Ann eostig a vezo paket! —

Antronoz-beure, pa zavaz,
Da gaout ar jardinour ez eaz.

— Jardinour mad, sentit ouz-in;
Eunn dra zo a ra glac'har d'in :

E'r c'harz a zo eunn eostik-noz
Ne ra nemet kana enn noz;

Hed ann noz ne ra met kana,
Ken e ma ounn dihunet gant-ha.

Mar 'ma paket fenoz gan-id,
Eur gwenneg aour a roinn-me d'id. —

Ar jardinour pa'n deuz klevet;
Eunn ulmenig en deuz stegnet,

Et il prit un rossignol, et il le porta à son seigneur;

Et le seigneur, quand il le tint, se mit à rire de tout son cœur,

Et il l'étouffa, et le jeta dans le blanc giron de la pauvre dame.

— Tenez, tenez, ma jeune épouse, voici votre joli rossignol;

C'est pour vous que je l'ai attrapé; je suppose, ma belle, qu'il vous fera plaisir. —

En apprenant la nouvelle, le jeune servant d'amour disait bien tristement :

— Nous voilà pris, ma douce et moi; nous ne pourrons plus nous voir,

Au clair de la lune, à la fenêtre, selon notre habitude. —

NOTES

« Quelle grâce ! quelle malice ! s'écrie un des plus fins critiques français; ne dirait-on pas une sœur de Juliette ayant laissé son Roméo dans le jardin? [1] »

La paraphrase de cette ballade, dans Marie de France [2], commence par le préambule suivant :

Une aventure vous dirai
Dont les Bretons firent un lai;
Eostik a nom, ce m'est avis,
Si (ainsi) l'appellent en leur pays.
Ce est rossignol en français,
Et nightingale en droit anglais.

Hag ann eostig en deuz paket,
Ha d'he aotrou neuz hen kaset.

Hag ann aotrou, pa hen dalc'haz,
Awalc'h he galoun a c'hoarzaz,

Hag he vougaz, hag he daolaz,
War barlen wenn ann itron geaz.

— Dalit, dalit, va greg iaouank;
Setu aman hoc'h eostik koant;

Me 'm euz hen paket evid hoc'h;
Me chans, va dous, e plijo d'e-hoc'h.—

He den iaouank d'al' ma klevaz,
Gand glac'har vraz a lavaraz :

— Setu ma dous ha me tizet;
Ne hallfomp mui en em welet,

Da sklerder loar, d'ar prenester,
'Vel ma oamp boazet da ober. —

[1] A. de Pontmartin, *Causeries littéraires*, XXXIX (1859).
[2] *Poésies de Marie de France*, t. I, p. 314.

Le trouvère termine ainsi :

Cette aventure fut contée,
Ne put être longtemps celée (cachée);
Un lai en firent les Bretons,
Et le *Eostik* l'appelle-t-on.

La fidélité de l'imitation ne permet pas de douter que Marie de France n'ait traduit sur l'original. Les fleurs qu'elle a cru devoir y broder, et les traits charmants qu'elle omet, ne prouveraient pas le contraire. Si elle juge nécessaire d'apprendre au lecteur que *rossignol* se dit *eostik* en breton, et *nightingale* en anglais, c'est évidemment pour lui montrer qu'elle connait les langues bretonne et anglaise. Quand même elle n'aurait pas eu cette intention, on devinerait qu'elle entendait et parlait le breton à plusieurs expressions dont elle sème ses écrits, au mot *enkrez* (chagrin), par exemple, qu'elle francise en *engresté*, dans la pièce qui nous occupe. On le jugerait encore, à certaines manières de dire qu'offre très-souvent notre ballade, comme tous nos chants populaires, et qu'elle reproduit.

On le verrait surtout par la forme rhythmique de sa pièce, forme identique à celle de l'original, et dont les vers pourraient se diviser de même en distiques formant un sens complet, et se chanter sur l'air breton. Je vais plus loin (et ceci me porte a croire que notre version est bien publiée dans son dialecte naturel), Marie a très-probablement traduit d'après le dialecte de Léon, car c'est le seul où *rossignol* se soit toujours écrit et prononcé *eostik;* en Cornouaille, en Tréguier et en Vannes, on a constamment écrit *estik* ou *est*, comme en Cambrie *eos*.

Cette ballade a été rajeunie de nos jours par Brizeux, d'après les deux pièces bretonne et française.

XXI

LA FIANCÉE DE SATAN

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

« Quiconque est fiancé trois fois sans se marier va brûler en enfer. »

Cet aphorisme, qui fait le thème d'une vieille ballade, a sans doute son origine dans le respect que professaient autrefois les Bretons pour la sainteté des fiançailles; sa forme rhythmique est celle des maximes bardiques, et nous ne serions pas étonné que c'en fût une rajeunie.

Selon les bardes, les âmes avaient trois cercles à parcourir : le premier était le cercle de l'*infini;* le second, celui de l'*épreuve;* le troisième, celui de la *béatitude.* C'est ce qu'établissent des documents que nous ont laissés les Gallois du moyen âge[1].

L'âme, d'après nos poëtes d'Armorique, devait, avant d'arriver en enfer, passer par les étangs de l'Angoisse et des Ossements, les vallées du Sang, et enfin la Mer, au delà de laquelle s'ouvraient les bouches de l'Abîme ; un poëme cambrien antérieur au dixième siècle reconnaît aussi, dans le séjour de la Mort et des Peines, une vallée nommée la « vallée des Eaux de l'Angoisse[2]. » Il y avait de même dans le Niflyheim des Scandinaves un fleuve ou lac de la Douleur.

Voici maintenant ce que racontent Procope et Claudien :

« Les pêcheurs et les autres habitants des côtes de la Gaule qui sont en face de la Grande-Bretagne, dit le premier de ces auteurs, sont chargés d'y passer les âmes, et, pour cela, exempts de tributs. Au milieu de la nuit, ils entendent frapper à leur porte; ils se lèvent : ils trouvent sur le rivage des barques étrangères où ils ne voient personne, et qui pourtant sont si chargées, qu'elles semblent sur le point de sombrer et s'élèvent d'un pouce à peine au-dessus des eaux. Une heure leur suffit pour le trajet, quoique avec leurs propres bateaux ils puissent difficilement le faire dans l'espace d'une nuit[3]. »

« Il est un lieu, poursuit Claudien, il est à l'extrémité de la Gaule, un lieu battu par les flots de l'Océan..., où l'on entend les plaintes des ombres volant avec un léger bruit. Le peuple de ces côtés voit des fantômes pâles de morts qui passent[4]. »

On croit que Procope et Claudien, et les poëtes bretons, ont voulu désigner la pointe la plus reculée de l'Armorique, la pointe du Raz et la

[1] V. la TRIADE DES CERCLES. Owen's Pugh., *Dict.*, v. II, p. 214. Cf. les *Bardes bretons*. p. 389.
[2] Myvyrian, t. I, p. 74.
[3] *De Bell. goth.*, lib. IV, c. XX.
[4] Claudian., *in Rufin.*, lib. I.

baie des Ames ou des Trépassés, qui l'avoisinent; la plage des Ossements, les vallées nues et solitaires du cap situé en face de l'île de Sein; l'étang de Laoual, sur le bord duquel on voit, dit-on, errer, la nuit, les squelettes des naufragés, qui demandent une tombe; les bouches de l'Enfer de Plogoff, la ville d'Audierne; en un mot, toute cette côte affreuse de Cornouaille, hérissée d'écueils et couverte d'immenses ruines, où les tempêtes, les ravages et la désolation semblent avoir fixé leur empire.

Au moins ne peut-on nier que quelques trouvères français du douzième siècle en aient fait le séjour des âmes et des fées.

L'auteur du roman de *Guillaume au court nez*, qui travaillait à cette époque sur un fonds de vieilles traditions, suppose qu'un chevalier nommé Renoard parcourt les mers pour chercher son fils.

Le chevalier s'endort, la rame lui échappe des mains, sa barque erre à l'aventure; trois fées l'aperçoivent et s'approchent en se disant : « Emportons-le bien loin d'ici

En Odierne, la fort' cité manant,
Ou, si il veut, encore plus avant,
Jusqu'en la cit de Loquifer la grand [1].

Après avoir lu ces observations préliminaires que nous avons crues indispensables, on comprendra mieux la ballade qui suit.

Elle est l'œuvre d'un vieux poëte qui se qualifie de *barde ambulant*. Ses vers ont un caractère sombre et fantastique, tout à fait dans le goût des poëmes que l'on prêterait aux Druides; et l'on dirait d'un écho de leurs chants, si la foi chrétienne et les mœurs chevaleresques ne s'y mêlaient bizarrement aux superstitions galloises et armoricaines touchant la vie future.

I

Écoutez tous, petits et grands, le barde voyageur encore une fois.

J'ai composé un chant nouveau; jeunes et vieux, venez l'entendre.

Quand arriva ce que je vais dire, je n'avais pas douze ans finis,

---

AR PLAC'H DIMEZET GAND SATAN

— IES LEON —

I

Selaouit holl, bihan ha braz,
Ar barz-baleer eur wech c'hoaz.

Eur werz nevez am euz savet;
Koz ha iaouank, deuit d'he c'hlevet.

Ann dra-ma pa oa digouezet,
N'oann ked daouzek vloaz achuet.

[1] Selon l'orthographe bretonne, Lokifern (le lieu de l'enfer).

Je n'avais pas douze ans finis, et voilà que j'en ai soixante.

Vienne m'écouter qui voudra, écouter le grand voyageur;

Venez tous m'écouter, si vous voulez; dans peu, vous ne m'entendrez plus.

II

Il y a trois nuits que je n'ai dormi, et ce soir encore je ne dormirai point,

Car la vipère siffle; elle siffle au bord de la rivière.

Or, elle a dit en sifflant : — Voici encore une personne à moi!

J'en ai eu quatre de ce lieu, dont pas une n'a été portée en terre. —

Deux jeunes gens de qualité avaient été fiancés ce jour-là.

Dix-huit tailleurs avaient fait la robe de noces de la jeune fille;

Lui avaient fait sa robe de noces, où brillaient douze étoiles;

Où douze étoiles, et le soleil et la lune étaient peints.

Dix-huit tailleurs l'habillèrent; Satan seul la déshabilla.

Quand la messe eut été chantée, elle revint au cimetière.

N'oann ked daouzek vloaz achuet,
Ha setu m'em zri-ugentvet.

Deui d'am selaou neb a garo,
Da zelaou ar baleer-bro;

Deuit d'am selaou holl, mar keret;
Benn eur pennad na reot ket.

II

Teir noz n'am euz kousket banne,
Nag henoz na rinn adarre,

Gant c'houibanou ann aer-wiber,
O c'houibanat war lez ar ster.

Hi lavare dre he c'houiban :
— Setu gan-i-me c'hoaz unan!

Euz ar ger-ma 'm euz bet pevar,
Heb charrat nikun d'ann douar. —

Daou zen iaouang a ziaze
A oe dimezet ann deiz-ze.

Triouec'h kemener a oe bet
D'aoza d'ezhi sae he eured;

D'aoza d'ezhi sae he eured,
Oa enn hi daouzek a stered;

Oa enn hi daouzek a stered,
Hag ann heol hag al loar pintet.

Triôuec'h kemener d'he gwiska,
Nemet Satan d'he diwiska.

Ann oferen pa oe kanet,
E tistroaz barz ar vered.

En entrant dans l'église, elle était brillante comme la fleur du lis;

En repassant le seuil de la porte, elle était faible comme une tourterelle.

Survint un grand seigneur paré, couvert de fer de la tête aux pieds;

Un casque d'or sur la tête, un manteau rouge sur les épaules;

Ses yeux comme des éclairs, sous son casque, en sa tête;

Pour monture, une haquenée saxonne aussi noire que la nuit;

Une haquenée dont le sabot faisait jaillir du feu, comme celle du seigneur chevalier,

Du seigneur Pierre qui est à Izel-vet; Dieu lui fasse paix!

— Donnez-moi la nouvelle mariée, que je la conduise aux miens pour la leur faire voir;

Qu'aux miens je la conduise pour la leur faire voir; je serai de retour dans un moment. —

On avait beau attendre la nouvelle mariée, la nouvelle mariée ne revenait pas.

O vonet tre barz ann iliz,
Oa ker kaer evel bleun al liz;

O tont endro trezek dor-zal,
Oa ker vaen hag eunn durzunal.

Setu eunn aotrou braz fichet,
Hag hen penn-da-benn houarneset;

Hag eunn tok-houarn aour war he benn,
Hag eur paltok ruz war he gein;

He lagad evel luc'heden,
Didan he dok-houarn enn he benn;

Ha gant-han eunn inkane saoz;

Hag hen ken du evel ann noz,

Eunn inkane, tan diouc'h he dreid,
Evel hini 'nn aotrou marc'hek,

Ann aotrou Piar Izel-vet,
(Bezet gand Doue pardonet!)

— Taolit d'i-me ar plac'h neve,
Da gas da welet d'am zud-me;

Da gas d'am zud-me da welet;
Bremaig e vinn distroet —

Kaer oa gortoz ar plac'h nevez,
Ar plac'h nevez na zistroez

III

Comme les ménétriers de la fête s'en revenaient fort avant dans la nuit,

Arriva le grand seigneur magnifiquement vêtu :

— On s'est bien diverti à la fête?

— On s'est assez diverti à la noce ; mais la nouvelle mariée est perdue.

— La nouvelle mariée est perdue? Et seriez-vous bien aises de la voir?

— Nous serions assez aises de la voir, s'il ne nous en arrive aucun mal. —

Ils parlaient encore, qu'ils étaient rendus au rivage,

Et emportés par une petite barque, et qu'ils avaient passé la grande mer,

Et le lac de l'Angoisse et des Ossements, et qu'ils étaient aux bouches de l'enfer.

— Voici les ménétriers de vos noces, qui sont venus vous voir.

Que donnerez-vous à ces braves gens-ci, pour être venus vous rendre visite?

— Tenez le ruban de mes noces ; emportez-le, si vous voulez ;

III

Pa oa sonerien ann ebad
O tont d'ar gear noz-divezad,

Setu ann aotrou braz fichet :
— C'hoari gaer er fest a zo bet?

— C'hoari gaer awalc'h enn eured,
Med ar plac'h nevez zo kollet.

— Ar plac'h nevez a zo kollet?
Ha c'hoant vez gan-e-hoc'h d'he gwelet?

— C'hoant awalc'h hor be d'he gwelet,
Ma n'hor be poan na droug e-bed. —

Oa ked ho c'homz peurlavaret
Pa oant gand ann aod digouezet;

Ha gand eul lestr digemeret,
Hag ar mor braz a oa treuzet,

Lenn ann Anken hag ann Eskern,
Ha pa oant e toull ann ifern.

— Setu sonerien hoc'h eured
A zo deut evid ho kwelet.

Petra rofac'h d'ann dud vad-ma,
A zo deut d'ho kwelet ama?

— Dalit seizenen va eured,
Kasit-hi gan-e-hoc'h, mar keret;

Tenez l'anneau d'or de mes noces; portez-le chez moi à mon mari.

Dites-lui : « Ne pleure pas : elle n'a ni désir ni mal. »

Portez-le chez moi à mon mari, qui est veuf le jour de ses noces.

Assise sur une chaise dorée, j'apprête de l'hydromel pour les damnés. —

IV

Ils n'avaient pas fait un pas, qu'ils entendirent jeter un cri :

— Mille malédictions sur vous, ménétriers ! —

Le puits de l'enfer était sur sa tête.

Si elle eût gardé son ruban et l'anneau d'or de ses noces,

Et son anneau bénit, le puits de l'enfer était abîmé.

V

Quiconque est fiancé trois fois, trois fois sans se marier, va brûler en enfer;

Là, il est aussi séparé du paradis que la feuille morte l'est de la rose;

Aussi séparé du paradis de Dieu que la branche coupée l'est de l'arbre.

Dalit bizou aour va eured,
Kasit-han d'ar gear d'am fried.

Livirit d'ezhan : « na oel ket,
N'e deuz na c'hoant na droug e-bed. »

Kasit-han d'ar gear d'am fried,
A zo intanv deiz he eured.

Me zo enn eur gador aouret,
O veski mez d'ar re zaonet. —

IV

N'ho doa ket great eur gammed grenn,
Pa glevzont tenn' eur iouc'hadenn :

— Mil malloz d'e-hoc'h-hu, sonerien !—
Puns ann ifern oa war he fenn.

Mar defe he seizen miret
Kouls ha bizou aour he eured,

Kouls hag he bizou benniget,
Puns ann ifern oa kounfontet.

V

Ann neb a ra tri dimizi,
Tri dimizi heb eureuji,
Ez a d'ann ifern da leski,

Ken distak diouz ar baradoz,
Ha ma 'nn delien zeac'h diouz ar roz;

Ker kuit diouz baradoz-Doue,
Ha ma'r skour trouc'het diouz ar gwe

NOTES

Le fait qui a fourni le sujet de cette ballade fantastique au barde voyageur se devine : c'est un enlèvement. L'enfer, tel que le décrit ici le poëte, n'est ni l'enfer comme le conçoivent les Bretons d'aujourd'hui, ni l'enfer tel que le concevaient les Gaulois, bien que les abords en soient les mêmes; il nous retrace des caractères empruntés à l'un et à l'autre; ce qui est plus inattendu, il nous fait entrevoir les mystères du Walhalla des Scandinaves : les damnés boivent de l'hydromel, et la fiancée, assise sur un fauteuil doré, leur sert d'échanson. Elle ne forme aucun vœu; elle ne souffre pas; les démons n'ont aucun pouvoir sur elle, tant qu'elle porte des symboles bénits; mais elle les abandonne, et soudain le puits de l'abîme l'engloutit.

On devait se figurer ainsi l'enfer au moyen âge, et Satan, comme un chevalier, avec un manteau rouge, un casque d'or et des éclairs dans les yeux. Le barde lui fait monter une haquenée anglaise, pareille à celle d'un seigneur chevalier qui repose à Izel-Vet.

J'ai vu dans la chapelle de Lochrist d'Izel-Vet, à quelques lieues de Saint-Pol-de-Léon, dans le chœur, à droite de l'autel, près de la balustrade, une tombe plate avec la figure gravée en creux d'un chevalier tout armé, autour de laquelle est écrit en caractères gothiques :

HIC JACET ALANUS DE VILLAMAVAN
M... DIE FESTI BEA. . ANNO DM MCCLIII.
REQUIESCAT IN PACE.

C'est la sépulture d'Alain de Kermavan [1]. Il y a lieu de penser que la ballade fait allusion à lui; mais en l'appelant Pierre, elle change son nom de baptême. L'on doit croire qu'il n'était pas mort depuis très-longtemps, sans quoi le barde ne l'aurait pas cité comme exemple à ses auditeurs. Telle est la raison qui me fait assigner à la pièce une date antérieure à la fin du treizième siècle.

Je l'ai recueillie de la bouche du poëte paysan dont j'ai parlé dans l'introduction de ce livre.

[1] *La Bretagne contemporaine*, p. 73, et le *Nobiliaire breton*, de M. de Courcy, t. II, 2e édit.

XXII

LE FRÈRE DE LAIT

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Cette ballade, qui est une des plus populaires de Bretagne, et dont je dois des variantes à M. l'abbé Henry, se chante, sous des titres différents, dans plusieurs parties de l'Europe. Fauriel l'a publiée en grec moderne; Burger l'a recueillie de la bouche d'une jeune paysanne allemande, et lui a prêté une forme artificielle; *Les morts vont vite* n'est que la reproduction artistique de la ballade danoise : *Aagé et Elsé*. Un savant gallois m'a aussi assuré que ses compatriotes des montagnes du Nord la possédaient dans leur langue. Toutes reposent sur l'idée d'un devoir, l'obéissance à la religion du serment. Le héros de la ballade allemande primitive, comme le grec Constantin, comme le chevalier breton, a juré de revenir, et il tient parole, quoique mort.

Nous ne savons à quelle époque remonte la composition des deux chants allemand et danois, ni celle de la ballade grecque; la nôtre doit appartenir aux belles années du moyen âge, le dévouement chevaleresque y brillant de son plus doux éclat.

I

La plus jolie fille noble qu'il y eût en ce pays-ci à la ronde était une jeune fille de dix-huit ans, nommée Gwennolaïk.

Le vieux seigneur était mort, ses deux pauvres sœurs et sa mère; tous les siens étaient morts, hélas! excepté sa belle-mère.

AR BREUR MAGER

— IES TREGER —

I

Braoan merc'h dijentil a oa drema tro-war-dro,
Eur plac'hik triouec'h vloa, Gwennolaik he hano.

Maro ann otro koz he diou c'hoar baour, hag he mamm;
Maro holl dud'he zi, siouaz d'ei! med he lez-vamm.

C'était pitié de la voir, pleurant amèrement, au seuil de la porte du manoir, si douce et si belle!

Les yeux attachés sur la mer, y cherchant le vaisseau de son frère de lait, sa seule consolation au monde, et qu'elle attendait depuis longtemps;

Les yeux attachés sur la mer, y cherchant le vaisseau de son frère de lait. Il y avait six ans passés qu'il avait quitté son pays.

— Hors d'ici! ma fille, et allez chercher les bêtes; je ne vous nourris pas pour rester là, assise. —

Elle la réveillait deux, trois heures avant le jour, l'hiver, pour allumer le feu et balayer la maison;

Pour aller puiser de l'eau à la fontaine du ruisseau des nains, avec une petite cruche fêlée et un seau fendu.

La nuit était sombre; l'eau avait été troublée par le pied du cheval d'un chevalier qui revenait de Nantes.

— Bonne santé, jeune fille; êtes-vous fiancée? —
Et moi (que j'étais enfant et sotte!), je répondis : — Je n'en sais rien.

True oa he gwelet war dreuzo dor ar maner,
O skuillan daelo dru, hag hi ker reiz ha ker kaer!

O sellet war ar mor, o klask lestr he breur mager,
He holl gonfort er bed, oa he c'hortoz pell amzer;

O sellet war ar mor, o klask lestr he breur-mager;
Achuet oa c'houec'h vloa 'ba oa eet kuit deuz ar ger.

— Tec'het tu-hont, ma merc'h, hag it da glask al loened;
Ne eann ked d'ho magan evit chom aze chouket. —

Diou teir heur kent ann de hi oa dihunet gant hi,
Er goan, da c'houean tan, ha skuban peb korn ann ti;

Da vont da gerc'hat dour da feunteun-gwer-ar-c'horred,
Gand eur c'hoz-podik toull hag eur zeillik dizeonet.

Ann noz a oa tenval, ann dour oa bet stravillet
Gant karn marc'h eur marc'heg o tistrei euz a Naoned.

— Iec'hed mad d'hoc'h plac'hik; ha c'houi a zo dimezet? —
Ha me iaouang ha sod a respontaz : — N'ouzonn ket.

— Êtes-vous fiancée? Dites-le-moi, je vous prie.

— Sauf votre grâce, cher sire; je ne suis point encore fiancée.

— Eh bien, prenez ma bague d'or, et dites à votre belle-mère que vous êtes fiancée à un chevalier qui revient de Nantes;

Qu'il y a eu un grand combat; que son jeune écuyer a été tué, là-bas; qu'il a été lui-même blessé au flanc d'un coup d'épée;

Que, dans trois semaines et trois jours, il sera guéri, et qu'il viendra au manoir, gaiement et vite vous chercher. —

Et de courir aussitôt à la maison, et de regarder l'anneau: c'était l'anneau que son frère de lait portait à la main gauche!

II

Il s'était écoulé une, deux, trois semaines, et le jeune chevalier n'était pas encore de retour.

— Il faut vous marier; j'y ai songé dans mon cœur, et vous ai trouvé, ma fille, un homme comme il faut.

— Ha c'houi zo dimezet leveret d'in, me ho ped.
— Sal-ho-kraz, otro ker, dimezet c'hoaz n'em onn ket.

— Dalet ma gwalen aour, ha d'ho lez-vamm lavaret
'M oc'h dimet d'eur marc'heg o tistrei euz a Naoned;

Gwall c'hoari a zo bet, lahet he floc'hik, du-ze;
Hen tihet he unan er c'hof gand eunn tol kleze;

Benn teir zun ha tri de, ha pa vo deuet da vad,
E teuio d'ar maner, laouen ha skanv, d'ho kerc'hat. —

Hag hi d'ar ger doc'h-tu, ha sellet ouz ar bizo:
Bizo he breur-mager oa gant-nan enn he zorn deo!

II

Achuet oa eur zun, ha diou zun, hag ann deirved,
Hag marc'heg iaouank ne oa ket c'hoaz distroet.

— Red eo d'hoc'h dimizi sonjal 'm euz gret em c'halon,
Ha kavet am euz d'hoc'h, ma merc'h, eunn den a feson.

— Sauf votre grâce, ma belle-mère, je ne veux d'autre mari que mon frère de lait, qui est arrivé.

Il m'a donné mon anneau d'or de noces, et viendra bientôt, gaiement et vite, me chercher.

— Taisez-vous, s'il vous plaît, avec votre anneau d'or de noces, ou je prendrai un bâton pour vous apprendre à parler.

Bon gré, mal gré, vous épouserez Job le Lunatique, notre jeune valet d'écurie.

— Épouser Job! oh! l'horreur! j'en mourrai de chagrin! Ma mère! ma pauvre petite mère! si tu étais encore en vie!

— Allez vous lamenter dans la cour, lamentez-vous-y tant que vous voudrez. Vous aurez beau faire des grimaces, dans trois jours vous serez fiancée! —

III

Vers ce temps-là, le vieux fossoyeur parcourait le pays, sa clochette à la main, pour porter la nouvelle de mort.

— Priez pour l'âme qui a été le seigneur chevalier, de son vivant un homme de bien et de cœur,

---

— Sal-ho-kraz, va lez-vamm, 'm euz ker euz a zen e-bed
Med euz ma breur-mager, hag a zo er ger digouet.

Bet am euz digant-han gwalennig aour ma eured,
Ha dont a rei enn-berr laouen ha skanv d'am c'herc'het.

— Gand gwalen hoc'h eured, me ho ped, sarret ho pek,
Pe me dapo eur vaz hag ho tiskoo da breek.

Pe dre gaer, pe dre heg, red a vo d'hoc'h dimizi
Da Jobig Al-loarek, da botrig hor marchosi.

— Da Jobik menargars! mervel rinn gand ar c'hlac'har!
Ma mamm, ma mammik paour! mar vez c'hoaz war ann douar!

— It d'en em glemm er porz, klemmit kement ma karfet,
Kaer po ober taillo, benn tri de viot dimezet! —

III

Tro mare-ze a iez ar c'hleuzer koz dre ar vro,
Gant-han he gloc'h bihan, o kas kannad ar maro.

— Pedit, eid ann ene zo bet enn otro marc'hek,
Keit eo bet war ar bed eunn den mad ha kalonek,

Et qui a été blessé mortellement au flanc d'un coup d'épée, au delà de Nantes, dans une grande bataille, là-bas.

Demain, au coucher du soleil, commencera la veillée ; et après on le portera de l'église blanche à la tombe. —

IV

— Vous vous en retournez de bien bonne heure ! — Si je m'en retourne ? Oh ! oui vraiment ! — Mais la fête n'est pas finie, ni la soirée non plus.

— Je ne puis contenir la pitié qu'elle m'inspire, et l'horreur que me fait ce gardeur de vaches, qui se trouve face à face avec elle dans la maison !

A l'entour de la pauvre fille, qui pleurait amèrement, tout le monde pleurait, et même M. le recteur ;

Dans l'église de la paroisse, ce matin, tous pleuraient ; tous, et jeunes et vieux ; tous, excepté la belle-mère.

Plus les ménétriers, en revenant au manoir, sonnaient, plus on la consolait, plus son cœur était déchiré.

On l'a conduite à table, à la place d'honneur, pour souper ; elle n'a bu goutte d'eau ni mangé morceau de pain.

Ha ma bet gwall tihet er c'hof gand eunn toll kleze,
Enn tu all da Naoned, kreiz eunn emgann braz du-ze.

Warc'hoaz tro ar c'huz heol, e teraouo ann nozvez,
Ha kaset vo goude deuz ann iliz wenn d'he vez. —

IV

— C'houi ia d'ar ger a-bred ! — Ma 'z ann dar ger, oh ! ia de
— Ne ked achu ar fest, na ken-nebeud ar parde.

— N'onn ked evid herzel grand truc am euz out-hi,
O welet ar potr-saout tal-oc'h-tal gant-hi enn ti.

Endro d'ar plac'hik paour a oele leiz hi c'halon,
Ann holl dud a oele na zoken 'nn otro person ;

E iliz ar barrez, beure ma, 'nn holl a oele,
Re iaouang ha re goz, nemed hi lez-vamm na re.

Seul-vui ar zonerien, tont d'ar maner a zone,
Seul-vui he c'honfortec'h, seul-vui he c'halon ranne.

Kaset oe doc'h ann dol d'ar penn-kentan, da goania,
Ne deuz evet banne na debret eunn tamm bara.

Ils ont voulu la déshabiller tout à l'heure pour la mettre au lit; elle a jeté sa bague, déchiré son bandeau de noces;

Elle s'est échappée de la maison, les cheveux en désordre. Où elle s'est allée cacher, personne ne le sait. —

V

Toutes les lumières étaient éteintes, tout le monde dormait profondément au manoir; la pauvre jeune fille veillait, ailleurs, en proie à la fièvre.

— Qui est là? — Moi, Nola, ton frère de lait.

— C'est toi, bien toi, vraiment! C'est toi, toi, mon cher frère! —

Et elle de sortir et de fuir en croupe sur le cheval blanc de son frère, l'entourant de son petit bras, assise derrière lui.

— Que nous allons vite? mon frère! Nous avons fait cent lieues, je crois! Que je suis heureuse auprès de toi! Je ne le fus jamais autant.

Elle est encore loin la maison de ta mère? Je voudrais y être arrivée.

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous ne tarderons pas à y être. —

Eet int d'he diwiskan d'he lakat enn he gwele,
Strinket deuz he gwalen, roget he seien neve;

Ha kuit mez deuz ann ti, diskabel-kaer, da vale.
Lec'h ma eet da guhet den e-bed na oar doare. —

V

Lahet ann holl c'holo, ha kousket mad tud ann ti;
Ar plac'hik paour dihun, lec'h-all, ann derzien gant-hi.

— Na piou a zo aze? — Me, Nola, da vreur-mager.
— Te a zo aze, te! Te eo, te, ma breurik ker! —

Hag hi da lamm er mez, ha kuit war lost he varc'h gwenn,
He brec'hig endro d'ean, enn he c'haonze dreon he gein.

— Ni ia buhan, ma breur! Kant leo hon euz gret me gred!
Plijadur m'euz gen-oud m'am euz-me bet war ar bed.

Pell ma c'hoaz ti da vamm? me garfe bean digouet.
— Dalc'h mad, ato, ma c'hoar, vo ket pell vimp erruet. —

Le hibou fuyait, en criant, audev ant d'eux; aussi bien que les animaux sauvages, effrayés du bruit qu'ils faisaient.

— Que ton cheval est souple et ton armure brillante! Je te trouve bien grandi, mon frère de lait!

Je te trouve bien beau! Est-il encore loin ton manoir?

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous arriverons tout à l'heure.

— Ton cœur est glacé; tes cheveux sont mouillés; ton cœur et ta main sont glacés; je crains que tu n'aies froid.

— Tiens-moi bien toujours, ma sœur, nous voici tout près; n'entends-tu pas les sons perçants des gais musiciens de nos noces? —

Il n'avait pas fini de parler, que son cheval s'arrêta tout à coup, en frémissant, et en hennissant très-fort;

Et ils se trouvèrent dans une île où une foule de gens dansaient;

Où des garçons et de belles jeunes filles, se tenant par la main, s'ébattaient;

Tout autour des arbres verts chargés de pommes, et derrière, le soleil levant sur les montagnes.

Ar gaouen a dec'he, o ioual tre, dirag-he,
Kouls hag al loened gwez, gand ann trouz a oa gant-he.

— Da varc'h a zo ker reiz; da harnez a zo ken skler!
Me gav anoud kresket eunn tamm mad, ma breur mager!

Me gav anoud ken drant; pellik ma c'hoaz da vaner?
— Dalc'h mad ato, ma choar; pelloc'h e tigoueemp er ger.

— Da galon a zo ien, ha da vleo a zo glebet,
Da galon ha da zorn; me gred e teuz anouet.

— Dalc'h mad ato, ma c'hoar; setu ni tostik meurbet,
Na glevez ket moez skiltr sonerien drant hon eured? —

N'oa ked he gomz laret, he varc'h war zao a jomaz,
Ha dridal a reaz, hag a-boez penn c'houirinaz;

Hag he 'nn eunn enezen, kalz tud enn hi o tansal;
Potred ha merc'hed koant, dorn ha dorn, enn eur vragal;

Ha gwe glaz tro-war-dro hi karget a avalo,
Hag ann heol o sevel adreon war ar meneio;

Une petite fontaine claire y coulait ; des âmes y buvant, revenaient à la vie ;

La mère de Gwennola était avec elles, et ses deux sœurs aussi.

Ce n'était là que plaisirs, chansons et cris de joie.

VI

Le lendemain matin, au lever du soleil, des jeunes filles portaient le corps sans tache de la petite Gwennola, de l'église blanche à la tombe.

NOTES

Comme on se le rappelle, la ballade allemande finit à la manière des histoires de l'Hilden-Buch, par une catastrophe qui engloutit les deux héros; il en est de même de la ballade grecque publiée par Fauriel.

Nous avons vu que les anciens Bretons reconnaissaient plusieurs cercles d'existence par lesquels passaient les âmes, et que Procope place l'Élysée druidique au delà de l'Océan, dans une des îles Britanniques qu'il ne nomme pas. Les traditions galloises sont plus précises; elles désignent expressément cette île sous le nom d'île d'Avalon ou des Pommes.

C'est le séjour des héros; Arthur, blessé mortellement à la bataille de Camlann, y est conduit par les bardes Merlin et Taliésin, guidés par Barinte, le nautonier sans pair [1]. L'auteur français du roman de *Guillaume au court nez* y fait transporter par les fées son héros Renoard, avec les héros bretons.

Un des lais armoricains de Marie de France y conduit de même le da-

---

Hag eur feunteunik skler 'tont d'ann traon gand ar gwazio ;
Anaon oc'h eva, hag o tont adarre beo;

Mamm Gwennola gant-ho, hag he diou c'hoar war eunn dro.
C'hoari awalc'h eno, sonio ha iouadenno.

VI

Antronoz, d'ar zao heol, merc'hed iaouang a gase
Korf glan Gwennolaik deuz ann iliz wenn d'ar be.

[1] *Vita Merlini Caledoniensis*, p. 37.

moiseau Lanval C'est aussi là, on n'en peut douter, qu'abordent le frère de lait et sa fiancée. Mais nulle âme, dit-on, n'y était admise qu'elle n'eût reçu les honneurs funèbres; elle restait errante sur le rivage opposé jusqu'à l'heure où le prêtre recueillait ses os et chantait son hymne de mort. Cette opinion est aussi vivace aujourd'hui en Basse-Bretagne qu'au moyen âge, et nous y avons vu pratiquer les cérémonies funèbres qui s'y pratiquaient alors.

Dès qu'un chef de famille a cessé de vivre, on allume un grand feu dans l'âtre, on brûle sa paillasse, on vide les cruches d'eau et de lait de sa demeure (de peur, dit-on, que l'âme du défunt ne s'y noie). Il est enveloppé de la tête aux pieds d'un grand drap blanc; on le couche sous une tente funèbre, les mains jointes sur la poitrine, le front tourné vers l'Orient. On place à ses pieds un petit bénitier, on allume deux cierges jaunes à ses côtés, et on donne ordre au bedeau, au fossoyeur, ou quelquefois à un pauvre, d'aller porter « la nouvelle de mort. » Cet homme va de village en village, vêtu, en Tréguier, d'une souquenille noire semée de larmes, agitant une clochette et disant à haute voix « Priez pour l'âme qui a été *un tel;* la veillée aura lieu *tel jour*, à *telle heure*, l'enterrement le lendemain. »

De tous côtés, vers le coucher du soleil, on arrive au lieu indiqué. En entrant, chacun vient tremper dans le bénitier un rameau qu'il secoue sur les pieds du défunt. Lorsque la demeure est pleine, la cérémonie commence : on récite d'abord en commun les prières du soir et l'office des trépassés; puis les femmes chantent des cantiques. Le défunt reste toujours enveloppé. La veuve seule et ses enfants viennent soulever de temps à autre un coin du drap et le baiser au front. A minuit, on passe dans l'appartement voisin, où le « repas des âmes » est servi. Le mendiant s'y assoit à côté du riche : ils sont égaux devant la Mort. Au reste, comme nous aurons occasion de le dire encore, le pauvre est toujours associé aux douleurs comme aux plaisirs de tous, en Bretagne; il a sa place à la table de mort, comme au banquet des noces.

Au point du jour, le recteur de la paroisse arrive, et tout le monde se retire, à l'exception des parents, en présence desquels le bedeau cloue le défunt dans la bière. Aucun membre de la famille, ni la veuve, ni les frères, ni les sœurs, ni même le plus petit enfant, ne doit manquer à ce suprême et solennel adieu; c'est un devoir sacré. On charge ensuite le mort sur une charrette attelée de bœufs. Le clergé, précédé de la croix, ouvre la marche du cortége funèbre; ensuite vient le corbillard, que suivent la veuve et les femmes en coiffes jaunes et en mantelets noirs plissés, deuil des paysannes, et les autres parents, la tête nue et les cheveux au vent. On se dirige ainsi vers l'église du bourg, où l'on dépose la bière sur les tréteaux funèbres. La veuve reste agenouillée près de son mari pendant toute la cérémonie, et ne se relève que pour le suivre au cimetière.

Le plus grand silence a régné jusque-là; on n'entend que la voix des prêtres qui chantent les hymnes, et des cloches qui sonnent les glas. Mais aussitôt que l'officiant, debout sur le bord de la tombe, a murmuré les derniers mots de la prière des morts, que le fossoyeur a laissé glisser la bière dans la fosse, que l'on touche à l'instant où l'on va perdre pour

toujours celui qu'on aimait, au bruit sourd que rend la bière en tombant, un cri déchirant part de tous les cœurs; souvent la veuve et ses enfants veulent s'élancer après elle. Les hommes se jettent à genoux, en voilant leurs visages de leurs longs cheveux, comme ils le font en signe de deuil; la foule reflue épouvantée, et parfois le prêtre lui-même, quoique habitué à ces douloureux spectacles, ne peut retenir ses larmes.

Quand, au sombre tableau des funérailles bretonnes, d'où l'on dirait l'espoir banni, on oppose les sentiments pleins de promesses d'immortalité qui dictèrent le dénoûment de la ballade du *Frère de lait*, le contraste saisit l'esprit. Quel est donc ce clerc trégorrois dont l'âme confiante, ouverte du côté du ciel et oubliant la tombe, aspirait à la délivrance, à la vie sans fin, à la joie, à la pleine lumière? Ne conviennent ils pas bien au poëte breton les beaux vers du grand poëte français?

On dirait que son œil qu'éclaire l'espérance
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord.

XXIII

LE CLERC DE ROHAN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Jeanne de Rohan, fille d'Alain, cinquième du nom, vicomte de Rohan, et d'Aliénor de Porhoët, épousa, en l'an 1236, Mathieu, seigneur de Beauvau, fils de René, connétable de Naples[1]. L'histoire ne nous en dit pas davantage sur ces deux époux. Nos poëtes populaires sont moins laconiques ; ils racontent très-longuement les aventures de Jeanne et de son mari, qu'ils appellent Mazé de Traonioli, traduisant en breton les noms français Mathieu et Beauvau[2]. La mère de celui qui écrit ces lignes entendit chanter, au dernier siècle, plusieurs couplets de la ballade dont ils sont le sujet à une vieille femme de la paroisse de Névez, et elle fut si frappée de la beauté de la pièce, qu'elle en fit une copie à l'aide de laquelle a été retrouvé le chant tout entier.

I

Il était une gentille enfant de la famille de Rohan ; il n'y avait plus d'autre fille qu'elle.

Entre douze et treize ans, elle consentit à prendre un mari,

Elle consentit à choisir entre barons et chevaliers.

KLOAREK ROHAN

— IES KERNE —

Merc'hik koantig euz a Rohan ;
Ne oa merc'h nemet hi unan.

Etre daouzeg ha trizek vloaz,
Da oa d'ezhi kemer eur goaz,

Da oa d'ezhi ober dilen
Tre faroned ha marc'heien,

[1] D. Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 23.

[2] *Traon*, val (anciennement *tnou*), vallée, et *ioli*, beau, louable. « Le français *joli* est breton d'origine, ou bien resté en France depuis les anciens Gaulois. » (D. le Pelletier, *Dictionnaire*, col. 453.)

Entre chevaliers et barons qui venaient lui rendre visite;

Aucun d'eux ne lui plut, excepté le seigneur baron Mathieu,

Le seigneur châtelain de Beauvau, homme puissant d'Italie;

Celui-là plut à son cœur par sa loyauté et sa courtoisie.

Le bonheur des époux avait duré trois ans et demi,

Quand fut portée à tout le monde la nouvelle du départ pour la guerre d'Orient.

— Comme je suis du plus noble sang, il me faut partir le premier;

Donc, puisqu'il le faut, mon cousin, je te confie ma femme,

Je te confie ma femme et mon cher fils; aie bien soin d'eux, bon clerc. —

Le lendemain matin, comme il partait, bien monté, équipé et alerte,

Voici venir la dame qui descendait, en pleurant, les degrés du perron;

Elle descendait avec son enfant dans ses bras, et sanglotait, la bonne dame.

S'étant approchée de son mari, elle embrassa son genou,

Elle embrassa son genou et l'arrosa de ses larmes.

Tre marc'hcien ha baroned
Hag a zeue d'he darempret,

Na blije nekun d'ei anhe.
Med ann otrou baron Vaze,

Ann otrou kastel Traonioli,
Den klog a goste 'nn Itali.

Hennez a blijaz d'he c'halon,
Dre ma oa leal ha gwirion.

Tri bloavez hanter e oa bet
E plijadur ann daou bried;

Ken oe kaset kannad d'ann holl
Da vont d'ar brezel da zao-heol.

— Pa 'm onn deuz ar goad huella,
Red eo d'in monet da genta.

Arsa 'ta! kenderv, pa eo red,
D'id a rann karg ouz ma fried,

Ouz ma fried, ouz ma mab ker,
Kloarek mad, pez out-ho preder. —

Tronoz-vintin, pa ee kuit,
Marc'het mad, sternet, hag iskuit;

Setu ann itron, oc'h oelo,
O tiskenn gand ar pazenno :

O tont d'ann traon gand he c'hredur,
A hirvoude ann itron fur.

Enn he vete pa oa digouet,
Krog e penn he c'hlin e deuz gret,

E penn he c'hlin e deuz kroget,
Gant he daelou deuz hen glebet,

— Mon cher seigneur, oh ! je vous en supplie, au nom du ciel, ne me quittez pas ! —

Le seigneur, attendri, lui tendit la main,

Et il l'enleva de terre dans ses bras, et la fit asseoir devant lui;

Il la fit asseoir sur son cheval et l'embrassa.

— Chère petite Jeanne, cesse de pleurer; je serai de retour dans un an. —

Puis il prit son enfant de dessus les genoux de sa douce épouse,

Il le prit entre ses bras, et il le regardait avec tant d'amour !

— N'est-ce pas, mon fils, que, lorsque tu seras grand, tu viendras à la guerre avec ton père? —

Lorsqu'il sortit de la cour, grands et petits poussaient des cris,

Petits et grands, tout le monde pleurait; mais le clerc, lui, ne pleurait pas.

II

Le clerc perfide ainsi parlait à la jeune dame, un matin :

— Voici l'année finie, et la guerre aussi, je présume;

— Va otrou ker, ha ! me ho ped,
Enn han Doue ! n'am lezit ket ! —

Ann otrou, gand true out-hi,
A astennaz he zorn d'ezhi ;

Ha d'ann nec'h en deuz hi savet,
Hag enn he rog neuz hi laket ;

War he varc'h neuz hi azeet,
Hag he briatat en deuz gret.

— Jannedik kez, tao az oelo,
Evid eur bloa vinn deut endro. —

Hag he vap en deuz kemeret
Diwar barlenn he zous pried ;

Tre he ziou-vrec'h he gemeraz,
Hag out-han ker kaer a zellaz :

— Ne ket, ma mab, pa vi enn oad
A zi d'ar brezel gand da dad ? —

Pa oa o vont 'mez deuz ar porz,
Braz ha bihan a grie fors,

Bihan ha braz holl a oele;
Nemed ar c'hloareg, hen na ree.

II

Ar c'hloarek trubard lavare
D'ann itron iaouang, eur beure :

— Setu ar bloavez achuet,
Kerkouls hag ar brezel, me gred ;

Voici la guerre finie, et il ne revient pas au château.

Répondez-moi, ma sœur, ma dame, que dit votre cœur?

Est-ce à présent la mode pour les femmes de rester veuves, bien que leurs maris soient vivants?

— Tais-toi, misérable clerc! ton cœur est plein de péchés;

Si mon mari était ici, il te romprait les membres. —

Quand le clerc l'entendit, il se rendit secrètement au chenil,

Où, avisant le lévrier du seigneur, il lui coupa la gorge.

Et après l'avoir tué, il écrivit avec le sang,

Il écrivit une lettre au seigneur, et la lui adressa à l'armée.

Et dans cette lettre il y avait : « Votre femme, cher seigneur, est chagrine;

« Elle est très-chagrine, votre chère petite femme, à cause d'un malheur qui est arrivé :

« Elle est allée chasser la biche, et votre lévrier fauve est crevé. »

Le baron, ayant lu la lettre, y fit cette réponse :

« Dites à ma femme de ne pas se chagriner, nous avons de l'argent assez :

Setu achuet ar brezel,
Ha na zistro ked d'ar c'hastel.

Leveret d'in, va c'hoar itron,
Pez a vad a venn ho kalon?

Daoust hag eo deut ar c'hiz nevez,
Beo ann ozac'h, chom intanvez?

— Ser da vek, kloarek milliget!
Leun eo da galon a bec'hed;

Mar ve ma fried barz ann ti,
E dorfe d'id da izili. —

Ar c'hloarek pa'n deuz hi c'hlev
D'ar chas-si e-kuz ma eet,

Ki-red ann otrou neuz kavet,
Ha gouzoug en deuz kontellet.

Ha goude m'en deuz hen lazet,
Gand he wad en deveuz skrivet,

Skrivet en deveuz lizeriou
Da gas d'ann arme d'ann otrou :

Hag el lizeriou oa merket :
« Ho kreg, otrou ker, zo nec'het,

« Ho kregig gez zo gwall nec'het.
Enn abek d'eur reuz zo c'hoarvet :

« Da hersal ann heicz 'ma bet,
Hag ho ki-red-gial zo kreouet. »

Ar baron en deuz askrivet
D'al lizer, pa 'n deuz hen lennet :

« Laret d'am greg ket kemer nec'h,
Ni hon euz argant awalec'h ;

« Si mon lévrier fauve est mort, hé bien, j'en achèterai un autre, à mon retour;

« Toutefois, qu'elle n'aille pas trop souvent chasser la biche, car les chasseurs sont dérangés. »

III

Le méchant clerc vint trouver la dame une seconde fois :

— Vous perdez, ma dame, votre beauté, à pleurer ainsi nuit et jour.

— Je me soucie peu de ma beauté, quand mon mari ne revient pas.

— Puisqu'il ne revient pas, votre mari, sans doute qu'il est remarié ou mort.

En Orient, il y a de belles filles, qui, outre la beauté, ont beaucoup d'argent.

En Orient, on fait la guerre : bien des gens, hélas! y périssent.

S'il est remarié, maudissez-le; s'il est mort, oubliez-le.

— S'il est remarié, je mourrai; je mourrai s'il est mort.

— On ne jette pas le coffre au feu, pour en avoir perdu la clef;

« Mar d-eo maro va c'hi-red-gial,
O tont d'ar ger, me brenno 'nn all;

« Met na heuli re ann heiez,
Gand aon rag helourien direiz. »

III

Monet eure ar c'hloarek fall
Da ved ann itron eur wech-all :

— Koll a ret, itron, ho kened,
O welo noz-de 'vel ma ret.

— Me na rann fors gand va gened,
Pa na zeu endro, va fried.

— Pa na zeu ho pried endro,
Me chans, eo dimet pe maro.

E bro sao-heol zo merc'hed koant,
Hag ouspenn ho deuz kalz 'argant.

E bro sao-heol a zo brezel;
Eleiz, siouaz! a renk mervel.

Mar d-eo dimet, milliget-han,
Mar d-eo maro, ankouait-han.

— Mar d-eo dimet, me a varvo,
Me a varvo, mar d-eo maro.

— Ar bank enn tan na laker ket,
Dre ma ve ann alc'houe kollet;

Une clef neuve, à mon avis, vaut bien mieux qu'une vieille clef.

— Retire-toi, misérable clerc, ta langue est gangrenée par l'impudicité. —

Quand le clerc l'entendit, il se rendit secrètement à l'écurie.

Et là, il avisa le cheval du seigneur, le plus beau qu'il y eût dans tout le pays ;

Blanc comme un œuf et plus doux encore au toucher ; léger comme un oiseau, plein de cœur et de feu,

Qui jamais n'avait mangé d'autre fourrage que de la lande pilée et du seigle vert.

Le clerc, l'ayant considéré, lui enfonça son poignard dans le poitrail.

Quand il l'eut abattu, il écrivit au baron :

« Un autre malheur est arrivé au château (ne vous fâchez pas, cher seigneur) :

« Au retour d'une fête de nuit, votre cheval s'est cassé deux jambes. »

Le baron répondit : « Est-il possible que mon cheval se soit tué !

« Mon cheval tué ! mon lévrier crevé ! cousin clerc, conseillez-la !

Eunn alc'houe neo, war va mennoz,
Zo gwell eged eunn alc'houe koz.

— Tec'h tu-ze, kloarek reuzeudik,
Goret eo da deod gand traou-lik. —

Ar c'hloareg evel m'he c'hlevaz,
D'ar marchosi e-kuz a eaz,

Marc'h ann otrou en deuz kavet,
Kaeran oa er vro hed-da-hed ;

Gwenn evel vi ha flouroc'h c'hoaz ;
Prim evel evn, ha kas-digas ;

Ha biskoaz ieoten na beuraz
Nemet lann-bil ha segal glaz.

Ar c'hloarek pa 'n deuz arvestet,
He c'hour-glen 'nn he vrusk neuz plantet ;

Ha goude ma'n deuz hen pilet,
D'ar baron en deveuz skrivet :

« C'hoarvet eo eur reuz all er ger,
(Na deret ket, va otrou ker)

« O tont euz eur fest-noz d'ar ger
Torret gant ho marc'h he ziou-sker. »

Ar baron en deuz askrivet :
« Ha gwir eo ve va marc'h lazet !

« Lazet va marc'h ! kreouet va c'hi !
Kenderv kloareg, aliet-hi !

« Toutefois, ne la grondez pas, mais qu'elle n'aille plus aux fêtes de nuit;

« Ce ne sont pas seulement les jambes des chevaux, ce sont les unions qu'on y brise. »

IV

Quelque temps après le clerc revint à la charge :

— Vous m'obéirez, ma dame, ou vous allez mourir!

— J'aime mieux mourir mille fois que d'offenser Dieu mortellement. —

A ces mots, le clerc impudique ne se posséda plus de rage :

Il dégaîna son poignard, et le lui lança à la tête;

Mais l'ange blanc de la dame détourna le coup, et l'arme alla frapper la muraille.

Et la pauvre femme de s'enfuir, et de fermer la porte derrière elle.

Et lui de ressaisir son poignard, furieux comme un chien enragé;

Et de descendre les escaliers, deux à deux, trois à trois;

Et droit à la chambre de la nourrice, où l'enfant dormait doucement :

« 'Velken, ne ket red ober trouz,
Nemet mont mui d'ar festou-nouz;

« Ne ked hebken diou-sker ronsed.
Tor ri priejou a ve gret. »

IV

A-benn eur pennad goude-ze,
Teuaz ar c'hloareg adarre :

— Ouz-in, itron, a zentefec'h,
Pe brema raktal e varfec'h!

— Gwell eo gan-in mil gwech mervel
'Vid ober eur pec'het marvel. —

Ar c'hloarek lik, pa he c'hlevaz,
Gand ar gounnar a zridallaz :

He c'hour-glen en deuz diwennet,
Ha gant-hi en deuz hen bannet;

Met he el gwenn hi diwallaz,
Ha gand ar voger e skoaz;

Hag ann itron gez d'en em dec'h;
Ha da brenna 'nn or war he lerc'h.

Ha hen da zastum he c'hour-gleon,
Ken diboel evel eur c'hi klaon;

Hag hen d'ann traon gand ann diri,
Ha daou ha daou ha tri ha tri;

Ha tre e kambr ar vagerez;
Ar bugel enn hi kousket ez

L'enfant y était seul, un bras hors du berceau;

Un de ses petits bras pendant, l'autre ployé sous sa tête;

Son petit cœur découvert... Hélas! pauvre mère, vous allez pleurer!

Et puis le clerc remonta, et il écrivit en noir et en rouge,

Il écrivit tout d'une haleine au seigneur :

« Dépêchez-vous, dépêchez-vous de revenir;

« Dépêchez-vous, seigneur, de revenir au château pour y rétablir l'ordre :

« Votre chien est mort, et votre coursier blanc; mais ce n'est pas cela qui me désole le plus,

« Ce n'est pas cela qui vous désolera le plus vous-même : votre petit enfant, hélas! il est mort!

« La grande truie l'a dévoré pendant que votre femme était au bal,

« Au bal avec le meunier son galant, qui plante un rosier au château. »

V

Quand le baron reçut la lettre, il revenait du combat,

Il revenait vers son pays, au son joyeux des trompettes.

Enn hi he unan ar bugel,
Eur vrec'h e-mez euz he gavel,

He vrec'hig istribil a-grenn,
Hag he vrec'h all dindan he benn;

Hag he galonik dizolo.....
Siouaz! mamm baour, c'hui a oelo!

Ha goude d'ann nec'h e pignaz,
Hag e du ha ru e skrivaz,

Skrivaz kena-ken d'ann otrou :
« Hastit! hastit da zont endrou;

« Hastit, otrou, da zont d'ar ger
Da lakat reiz enn ho maner;

« Lazet ho ki, hag ho marc'h glaz,
Ne ked aze ra d'in-me was,

« Ne ked aze raio d'hoc'h was :
Lazet ho pugelik, siouaz!

« Ar wiz-vraz e deuz hen debret
Keit ha m'oa er bal ho pried,

« Er bal gand he dous miliner
A lant eur rozen er maner. »

V

P' erruaz al lizer gant-han,
Oa o tonet deuz ann emgann,

Oa o tonet trezeg he vrou;
C'hoari-gaer gand ann drompillou.

A mesure qu'il lisait la lettre, sa colère s'enflammait de plus en plus.

Lorsqu'il eut achevé de la lire, il la froissa entre ses mains ;

Et il la déchira avec les dents, et il en foula les morceaux aux pieds de son cheval.

— Vite, en Bretagne! Plus vite donc, écuyer, ou je vous passe ma lance au travers du corps! —

En arrivant au château, il frappa trois coups à la porte de la cour;

Il frappa à la porte de la cour trois coups qui firent tressaillir tout le monde.

Quand le clerc entendit, il courut pour ouvrir :

— Comment donc, clerc maudit, ne t'avais-je pas confié ma femme? —

Et il enfonça dans la bouche ouverte du clerc sa lance dont le fer ressortit par la nuque.

Et de monter les escaliers, et de s'élancer dans la chambre de sa femme,

Et, avant qu'elle pût parler, il la perça de son épée.

VI

— Seigneur prêtre, dites-moi, qu'avez-vous vu au château?

Tra ma oa o lenn al lizer,
Teue ar baron ter-oc'h-ter;

Ha pa oa al lizer lennet,
Tre he zaouarn deuz hen flastret,

Ha gand he zent deuz hen roset,
Ha gand treid he varc'h mac'hellet.

— Prim! trezek Breiz; primoc'h-ta, [floc'h!
Pe me hlanto va goaf enn hoc'h! —

Ann otrou er ger pa erruaz,
Tri zol war ann nor-borz a reaz,

War ann nor-borz a reaz tri zol,
Ken a lakaz da grena 'nn holl.

Ar c'hloareg evel ma klévaz,
Da zigor ann nor a redaz :

— Petra ta, kloarek miliget,
M'boa ked roet d'id karg ma fried! —

Ha planta he c'hoaf enn he vek,
Ma teuaz dre he choug ar bek.

Hag hen d'ann nec'h gand ann diri,
Ha tre e-barz kampr he hini,

Ha kent ma hellaz lavar ger,
Gand he glenv he zreuzaz e-berr.

VI

— Otrou belek, d'in leveret,
Er c'hastel petra peuz gwelet.

— J'ai vu une douleur telle qu'il n'en fut jamais sur la terre ;

J'ai vu mourir une martyre, et son bourreau près d'expirer de regret.

— Seigneur prêtre, dites-moi, au carrefour qu'avez-vous vu?

— J'ai vu une charogne déterrée, en proie aux chiens et aux corbeaux.

— Et qu'avez-vous vu au cimetière, à la clarté de la lune et des étoiles?

— J'ai vu une dame vêtue de blanc, assise sur une tombe nouvelle,

Un bel enfant sur ses genoux, le cœur percé de part en part;

A sa droite, un lévrier fauve; un coursier blanc, à sa gauche:

Le premier la gorge coupée, le second le poitrail percé;

Et ils allongeaient la tête, et ils léchaient ses mains douces;

Et elle les caressait l'un après l'autre, en souriant,

Et l'enfant, comme s'il eût été jaloux, caressait lui-même sa mère;

Tant que la lune se coucha; et je ne vis plus rien;

Mais j'entendis le rossignol de nuit chanter le chant du paradis.

— Me am euz gwelet eur c'hlac'har
Mar zo bet biskoaz war zouar;

Gwelet eur verzerez am euz,
Hag he merzerier 'vont gand keuz.

— Otrou belek, d'in leveret,
Er c'hroaz-hent petra peuz gwelet?

— Eur c'hagn a weliz dizolo,
Ha chas ha brini war he zro.

— Petra peuz gwelet er vered,
Da sklerder al loar, ar stered?

— Eunn itron wenn enn he c'haonze
A weliz war eur be neve,

Eur mabik koant war he barlen,
Toullet treuz-didreuz he gerc'hen,

A goste deou eur c'hi-red gial,
Eur marc'h gwen-kann, a goste all:

Ann eil he c'houzouk kontellet,
Egile treuzet he vruched;

Hag ho fennou a astennent,
Hag he daouarn flour a lippent;

Hag hi a-ioul-vad, tro-e-tro,
A ree allazik d'ezho.

Hag he map, dre van gwarizi,
A ree allazik d'ezhi;

Ken a eaz al loar da guhet,
Ha netra mui n'am euz gwelet;

Nemet klevet ann estik-noz
A gane gwerz arbaradoz.

NOTES

Le baron, dit le poëte populaire, partit pour l'Orient après trois années de mariage, L'histoire nous apprend effectivement qu'en 1259, trois ans après l'époque où eurent lieu les noces de Mathieu de Beauvau et de Jeanne de Rohan, le duc Pierre Mauclerc prit la croix, accompagné d'un grand nombre de seigneurs bretons. La ballade ajoute qu'au bout d'un an, la guerre étant finie, Mathieu revint en Bretagne; et ici encore elle est conforme à l'histoire, qui fait conclure une trêve au commencement de 1241, entre les Sarrasins et les chrétiens, dont la plupart s'embarquèrent immédiatement à Joppé pour revenir en Europe. La même année, nous voyons Mathieu de Beauvau cité, à la requête de l'évêque de Nantes, à comparaître devant l'archevêque de Bourges, pour avoir à se disculper d'*excès* dont il s'est rendu coupable[1]. Ces excès, que l'acte d'assignation ne spécifie point, parce qu'ils étaient, je suppose, assez connus, sont, à n'en pouvoir douter, le meurtre de Jeanne de Rohan et du clerc, son infâme calomniateur.

Mais en admettant le fond de leur tragique histoire, je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de concevoir des doutes sur la réalité des détails. Je trouve en effet, quoiqu'un peu loin de la Bretagne, et même au bout de l'Europe, une ballade où une femme, jalouse de la sœur de son mari, et voulant le brouiller avec elle, tue successivement son cheval, son faucon et son propre enfant, triple meurtre dont elle accuse sa belle-sœur. Le mari hésite d'abord à croire au crime; puis, à la vue d'un couteau sanglant qu'on lui montre caché sous l'oreiller de sa sœur, il l'attache à la queue d'un cheval indompté. Mais le Ciel ne veut pas que l'innocence soit punie : partout où tombe une goutte du sang de la victime pousse une fleur, et, forcée d'avouer son crime, la coupable subit la peine du talion. Alors, dans un tableau final, qui rappelle tout à fait l'espèce de transfiguration de la ballade bretonne, on voit apparaître le cheval, le faucon et l'enfant au berceau, sur un lac formé du sang de la belle-sœur jalouse, et de ce lac sort le bras armé du couteau avec lequel elle a tué son fils. S'il n'y a point ici d'imitation, il y a certainement un admirable lieu commun de poésie populaire[2].

[1] Mandamus quatenus citetis vel citare facietis Bituris coram R. P. archiepiscopo Bituris Matheum de Belvalo, per episcopum Nannetensem super inquisitione *excessuum*. Datum die Veneris post obturam Assumptionis B. M. anno Dom. 1241 (Acta eccles. Nann., ap. D. Morice, Preuves, t. I, col. 221.)

[2] Voir la traduction des *Chants Serviens*, de Wuk, par Madame Voïart, t. I, p. 212.

XXIV

LES TROIS MOINES ROUGES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les templiers ou moines rouges, comme les appellent les Bretons, n'étaient pas plus populaires en Bretagne que dans les autres parties de l'Europe occidentale. En Angleterre, les enfants s'en allaient criant par les rues : « Gardez-vous de la bouche des templiers [1] ! » En France, on dit encore aujourd'hui proverbialement : « Boire comme un templier. » On les accusait d'initiations infâmes, d'adorer une certaine tête horrible, à barbe blanche, avec des yeux étincelants, qu'ils appelaient leur Sauveur [2]. Le peuple prétendait qu'ils oignaient et sacraient cette idole de la graisse d'un enfant nouvellement né d'un templier et d'une vierge, cuit et rôti au feu, et qu'à leur entrée dans l'ordre, ils renonçaient au christianisme et crachaient sur la croix. Tels furent les principaux motifs de leur condamnation.

On voit, aux portes de Quimper, les ruines d'une antique commanderie du Temple. C'est probablement là que se passa le fait consigné dans la ballade suivante. Il y a lieu de croire qu'il arriva sous l'épiscopat d'Alain Morel, évêque de Quimper, de 1290 à 1321.

Je frémis de tous mes membres, je frémis de douleur, en voyant les malheurs qui frappent la terre,

En songeant à l'événement horrible qui vient encore d'arriver aux environs de la ville de Quimper, il y a un an.

ANN TRI MANAC'H RUZ

— IES KERNE —

Krena rann em izeli, krena gand ar c'halc'har,
O welet ar gwalleuriou a sko gand ann douar,

O sonjal d'ann tol heuzuz, zo neve c'hoarvezet
War-dro ar ger a Gemper, eur bloa zo tremenet.

[1] *Concil. Britann.*, p. 360.
[2] Raynald, p. 282 et p. 261.

La petite Catherine Moal cheminait en disant une chanson, quand trois moines, armés de toutes pièces, la joignirent;

Trois moines sur leurs grands chevaux bardés de fer de la tête aux pieds, au milieu du chemin, trois moines rouges.

— Venez avec nous au couvent, venez avec nous, belle jeune fille; là ni or ni argent, en vérité, ne vous manquera.

— Sauf votre grâce, messeigneurs, ce n'est pas moi qui irai avec vous, j'ai peur de vos épées qui pendent à votre côté.

— Venez avec nous, jeune fille, il ne vous arrivera aucun mal.

— Je n'irai pas, messeigneurs; on entend dire de vilaines choses!

— On entend dire assez de vilaines choses aux méchants! Que mille fois maudites soient toutes les mauvaises langues!

Venez avec nous, jeune fille, n'ayez pas peur.

— Non, vraiment! je n'irai point avec vous! j'aimerais mieux être brûlée!

— Venez avec nous au couvent, nous vous mettrons à l'aise.

— Je n'irai point au couvent, j'aime mieux rester dehors;

Sept jeunes filles de la campagne y sont allées, dit-on, sept belles jeunes filles à fiancer, et elles n'en sont point sorties.

Katelik Moal, gand ann hent, o lavar eur c'houplat.
Digouet gant-hi tri manac'h hag hi harneset mad;

Hag hi war no c'hezek braz harneset a bep-tu,
Digouet gant-hi, kreiz ann hent, digouet tri manac'h ru.

— Deut gen-omp d'al lean-di, deut gen-omp, plac'hik koant,
Eno na vanko d'hoc'h-hu nag aour, vad, nag argant.

— Sal-ho-kras, va otrounez, gen-hoc'h na inn ket me,
Aon em euz rag ho kleze, zo 'stribil d'ho koste.

— Deut gen-omp-ni, plac'h iaouank, n'ho pezo droug-ebed,
— Na inn ket, va otrounez, gwall draou a ve klevet!

— Gwall draou awalc'h ve klevet gant ann dud milliget
Mil malloz d'ar gwall deodou, da gement zo er bed!

Deut gen-omp-ni, plac'h iaouank, peuz ker kaout aon ebed.
— Na iun ket fe, gen-hoc'h-hu; gwell ve d'in bout devet!

— Deut gen-omp d'al lean-di, ni ho lakai 'nn ho ez.
— Na inn-ked d'al lean-di, gwell eo d'in chom e mez;

Bet zo bet enn han, glevann, seiz plac'h diwar ar mez.
Seiz plac'h koant da zimizi, ha n'int ked deut e mez.

— S'il y est entré sept jeunes filles, vous serez la huitième! —
Et eux de la jeter à cheval, et de s'enfuir au galop;

De s'enfuir vers leur demeure, de s'enfuir rapidement avec la jeune fille en travers, à cheval, un bandeau sur la bouche.

Et au bout de sept ou huit mois, ou quelque chose de plus, ils furent bien déconcertés en cette commanderie;

Au bout de sept ou huit mois, ou quelque chose de plus :
— Que ferons-nous, mes frères, de cette fille-ci maintenant?

— Mettons-la dans un trou de terre. — Mieux vaudrait sous la croix. — Mieux vaudrait encore qu'elle fût enterrée sous le maître-autel.

— Eh bien! enterrons-la ce soir sous le maître-autel, où personne de sa famille ne la viendra chercher! —

Vers la chute du jour, voilà que tout le ciel se fend! De la pluie, du vent, de la grêle, le tonnerre le plus épouvantable!

Or, un pauvre chevalier, les habits trempés par la pluie, voyageait tard, battu de l'orage;

Il voyageait par là et cherchait quelque part un asile, quand il arriva devant l'église de la commanderie.

— Mar zo bet enn han seiz plac'h, c'hui a vo ann eizved! —
Hag hi d'he zol war ho marc'h, hag hi kuit enn eur red;

Hag hi kuit trezeg ho c'her, hag hi kuit enn eur pred,
Ar plac'h a-dreuz war ar marc'h, he bek d'ezhi mouget.

Hag a-benn seiz pe eiz miz, pe 'nn dra benuag goude,
Hi a oe souezet braz barz ann abati-ze;

Hag a-benn seiz pe eiz-miz pe 'nn dra bennag goude :
— Petra raimp-ni, va breudeur, deuz ar plac'h-ma breme?

— Boutomp hi 'nn eunn toull douar. — Gwell ve dindan ar groaz.
— Gwell ve c'hoaz mar ve laket dindan ann oter vraz.

— Na damp henoaz d'he lakat dindan ann oter vraz
Elec'h na zeuio nikun diouz he c'herent d'he c'hlask. —

Tro mare sarraz ann de, ann env holl da frailla!
Glao hag avel ha grizil, ha tanfoeltr ar gwalla!

Hogen eur paourkez marc'heg, ha glebet he zillad,
Oa o vale divezad, ar glao oc'h he bilat;

O vale dre-ze o klask enn tu bennag eunn ti,
Hag hen dont da zigouezet, gand iliz 'nn abatti.

Et lui de regarder par le trou de la serrure, et de voir briller dans l'église une petite lumière;

Et les trois moines, à gauche, qui creusaient sous le maître-autel; et la jeune fille sur le côté, ses petits pieds nus attachés.

La pauvre jeune fille se lamentait, et demandait grâce :
— Laissez-moi ma vie, messeigneurs! au nom de Dieu!

Messeigneurs, au nom de Dieu! laissez-moi ma vie! Je me promènerai la nuit et me cacherai le jour. —

Et la lumière s'éteignit, et il restait à la porte sans bouger, stupéfait.

Quand il entendit la jeune fille se plaindre au fond de son tombeau :
— Je voudrais pour ma créature l'huile du baptême;

Puis, l'extrême-onction pour moi-même, et je mourrai contente et de grand cœur après.

— Monseigneur l'évêque de Cornouaille, éveillez-vous, éveillez-vous; vous êtes là dans votre lit, couché sur la plume molle;

Vous êtes là dans votre lit, sur la plume bien molle, et il y a une jeune fille qui gémit au fond d'un trou de terre dure,

---

Hag hen monet da zellet etre toull ann alc'houe,
Ha gwelet eur goulouig a oa c'houeet aze;

Hag ann tri manac'h a-gleiz, o toulla 'nn oter vraz,
Hag ar plac'h war he c'hoste, staget hi zreidik-noaz.

Ar plac'hik paour a glemme, goulenne fors true :
— Losket gen-in, va buhe, otrounez, han Doue!

Otrounez enn han Doue, losket d'in va buhe,
Me a valo deuz ann noz ha guho deuz ann de. —

Ken a varvaz ar goulou, eur boutadik goude,
Hag hen da jom toull ann or, heb fichal, spontet tre.

Ken a glevaz ar plac'hig, enn he be o tamant :
— Me garfe d'am c'hrouadur oleo ar vadiant;

Ha goude ar groaz-n-oen evid-onn ma unan,
Ha mervel a rinn laouen a galon vad breman.

— Otrou eskop a Gerne, dihunet, dihunet ;
C'hui zo aze 'nn ho kwele war ar blun blod kousket;

C'hui zo aze 'nn ho kwele, war ar blun blod meurbed,
Hag eur plac'hig o tamant 'nn eun toull douar kaled,

Demandant pour sa créature l'huile du baptême, et l'extrême-onction pour elle-même. —

On creusa sous le maître-autel par ordre du seigneur comte (de Quimper), et on retira la pauvre fille, au moment où l'évêque arrivait;

On retira la pauvre jeune fille de sa fosse profonde, avec son petit enfant, endormi sur son sein.

Elle avait rongé ses deux bras, elle avait déchiré sa poitrine, elle avait déchiré sa blanche poitrine jusqu'à son cœur.

Et le seigneur évêque, quand il vit cela, se jeta à deux genoux, en pleurant, sur la tombe;

Il passa trois jours et trois nuits les genoux dans la terre froide, vêtu d'une robe de crin et nu-pieds.

Et au bout de la troisième nuit, tous les moines étant là, l'enfant vint à bouger entre les deux flambeaux funèbres;

Il ouvrit les yeux, il marcha droit, tout droit aux trois moines rouges : — Ce sont ceux-ci ! —

Ils ont été brûlés vifs, et leurs cendres jetées au vent; leur corps a été puni à cause de leur crime.

O c'houlenn d'he c'hrouadur oleo ar vadiant,
Ha goude ar groaz-n-oen evit hi he unan. —

Toullet oa ann oter vraz, dre urz ann otrou kont,
Ha tennet mez ar plac'h paour, ann eskop o tigont;

Ha tennet ar plac'hik paour emez deuz ann toull don,
Gant-hi he mabik bihan, kousket war he c'halon.

Debret e doa he diou-vrec'h, didammet he diou-vron,
Didammet he diou-vron wenn bete poul he c'halon.

Hag ann otrou ann eskop, pa welaz kement se,
N'em strinkaz war he zaoulin, da oela war ar be.

Teir noz, tri de, e chomaz etouez ann douar ien,
Gwisket gant-han eur ze reun hag he dreid dierc'hen.

Hag a-benn ann deirved noz, ann holl venec'h eno,
Teuz da fichal ar bugel, etre ann diou c'houlo,

Da zigor he zaoulagad, da gerzet war eunn dro,
Kerzet d'ann tri manac'h ru : — Ann tri ma 'nn hani-eo! —

Enn tan ema int bet devet, hag enn avel gwentet;
Ho c'horf laket da zamant, enn abek d'ho zorfed.

NOTES

Le peuple croit voir encore, la nuit, les moines rouges : ils sont vêtus de manteaux blancs et portent une grande croix écarlate sur la poitrine; ils montent des squelettes de chevaux enveloppés dans des draps mortuaires. Ils poursuivaient, dit-on, jadis les voyageurs, s'attaquant de préférence aux petits garçons et aux jeunes filles, qu'ils enlevaient et conduisaient Dieu sait où, car ils ne les ramenaient point. On raconte qu'une pauvre femme attardée, passant près d'un cimetière, ayant vu un cheval noir, couvert d'un linceul, qui broutait l'herbe des tombeaux, puis tout à coup une forme gigantesque avec une figure verte et des yeux clairs venir à elle, fit le signe de la croix; qu'à l'instant ombre et cheval disparurent dans des tourbillons de flammes, et que, depuis ce jour, les moines rouges (car c'en était un) ont cessé d'être redoutables en perdant le pouvoir de nuire.

C'est peut être une allégorie de leur épouvantable fin.

JEANNE-LA-FLAMME

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Depuis la fin du douzième siecle, la Bretagne avait cessé d'être gouvernée par des chefs de nom et de race bretonne. Deux partis la divisaient ; l'un français, qui travaillait pour établir la suprématie de la France; 'autre anglo-normand, qui combattait pour faire prévaloir les intérêts de l'Angleterre. En l'année 1341, la famille de Blois représentait le premier, et celle de Montfort le second. Les de Blois eurent d'abord l'avantage : Jean de Montfort, troisième du nom, reconnu par les Etats pour légitime duc de Bretagne, assiégé dans la ville de Nantes, fut pris par le frère du roi de France et conduit prisonnier à Paris. Mais la captivité du duc ne devait pas abattre pour longtemps le courage de son parti ; une femme, qu'on a justement surnommée la Clorinde du moyen âge, le releva. Prenant entre ses bras son fils encore enfant, et se présentant avec lui au milieu de ses barons consternés : « Montfort est pris, leur dit Jeanne de Flandre, mais rien n'est perdu, ce n'était qu'un homme; voici mon fils, qui sera, s'il plaît à Dieu, son restorier, et vous fera du bien assez. » Puis elle s'enferma dans Hennebont, que Charles de Blois attaqua vainement; elle fit lever le siége aux Français et rétablit les affaires de son mari.

L'incroyable audace dont cette femme extraordinaire donna des preuves au siége d'Hennebont, en allant elle-même mettre le feu au camp ennemi, l'a fait surnommer par le peuple Jeanne-la-Flamme. C'est ce qu'atteste le récit suivant de cette héroïque expédition.

I

— Qu'est-ce qui gravit la montagne? c'est un troupeau de moutons noirs, je crois.

— Ce n'est point un troupeau de moutons noirs; une armée, je ne dis pas,

---

JANNEDIK-FLAMM

— IES KERNE —

1

— Petra a ia gad ar mene?

Eur rumm meod du gredann e;
— Eur rumm meod du n-ed eo ket;
Soudarded, ne lavarann ket,

Une armée française qui vient mettre le siége devant Hennebont. —

II

Tandis que la duchesse faisait processionnellement le tour de la ville, toutes les cloches étaient en branle;

Tandis qu'elle chevauchait sur son palefroi blanc, avec son enfant sur ses genoux;

Partout sur son passage les habitants d'Hennebont poussaient des cris de joie :

— Dieu aide le fils et la mère; et qu'il confonde les Français! —

Comme la procession finissait, on ouït les Français crier :

— C'est maintenant que nous allons prendre tout vivants, dans leur gîte, la biche et son faon!

Nous avons des chaînes d'or pour les attacher l'un à l'autre. —

Jeanne-la-Flamme leur répondit alors du haut des tours :

— Ce n'est pas la biche qui sera prise; le méchant *loup*[1], je ne dis pas.

S'il a froid cette nuit, on lui chauffera son trou. —

Soudardet a vro-C'hall o tont
Da lakat seziz war Henbont. —

II

Pa oa ann dukez war vale,
Ar c'hleier e ker a vralle;

Pa oa war he falafrez gwenn,
Gat hi he map war he barlen;

Pa oa ann dukez o wale
Ar re Henbont holl a ioue :

— Doue skor ar mab hag ar vamm,
Ha ro d'ar C'hallaoued estlamm! —

Pa oa ar bale achuet,
Ar re Bro-C'hall a oa klevet :

— Paket vo breman enn ho c'heo,
Ann heiez hag he c'harvik beo,

Karkaniou aour zo evit he,
D'ho staga 'nn eil deuz egile. —

Jannedik-flamm a responte,
Demeuz beg ann toural, neuze :

— Ne ked ann heiez vo paket,
Ar c'hoz-bleiz ne lavarann ket.

Ma en deuz henoaz anoued,
He doull d'ezhan a vo tommet. —

[1] Charles de Blois. Il y a dans le breton un jeu de mots intraduisible, qui roule sur la ressemblance du nom commun *bleiz* (loup), et du nom propre *Blois*.

En achevant ces mots, elle descendit furieuse.

Et elle se revêtit d'un corset de fer, et elle se coiffa d'un casque noir,

Et elle s'arma d'une épée d'acier tranchant, et elle choisit trois cents soldats,

Et, un tison rouge à la main, elle sortit de la ville par un des angles.

III

Or, les Français chantaient gaiement, assis en ce moment à table;

Réunis dans leurs tentes fermées, les Français chantaient dans la nuit,

Lorsque l'on entendit au loin déchanter une voix singulière :

« Plus d'un qui rit ce soir, pleurera avant qu'il soit jour;

« Plus d'un qui mange du pain blanc, mangera de la terre noire et froide.

« Plus d'un qui verse du vin rouge, versera bientôt du sang gras;

« Plus d'un qui fera de la cendre, fait maintenant le fanfaron. »

Plus d'un penchait la tête sur la table, ivre-mort,

On ket peurlavaret he ger,
Pa ea deut d'ann traon, hag hi ter;
Hag eur c'horfkenn-houarn a wiskaz,
Hag eunn tok-houarn du a lakaz;
Hag eur glenv dir lemm a dapaz.
Ha tri chant den a zibabaz,
Hag, eur skod-tan ru enn he dorn,
A ez mez ar ger dre eur c'horn,

III

Re Bro-C'hall laouen a gane,
Ouz ann dol azeet neuze;
Gwasket enn ho zinellou kiouz,
Re Bro-C'hall a gane enn nouz.
'Vel ma glevet, pell ac'hano,
Eur vouez espar o tiskano :
« Meur a hini a c'hoarz henoaz,
A oelo kent ha benn arc'hoaz;
« Meur a hini zebr bara gwenn,
A zebro douar du ha ien.
« Meur a hini a skuill gwin ru,
A zkuillo bremaik goad dru.
« Meur a hini a rei ludu,
A c'hoari 'vad he zen doc'htu. »
Meur a hini stoue he dal
War bordig ann dol, meo dal,

Quand retentit ce cri de détresse : — Le feu ! Amis, le feu ! le feu !

Le feu ! le feu ! Amis, fuyons ! c'est Jeanne-la-Flamme qui l'a allumé ! —

Jeanne-la-Flamme est la plus intrépide qu'il y ait sur la terre, vraiment !

Jeanne-la-Flamme avait mis le feu aux quatre coins du camp ;

Et le vent avait propagé l'incendie et illuminé la nuit noire ;

Et les tentes étaient brûlées, et les Français grillés,

Et trois mille d'entre eux mis en cendre, et il n'en échappa que cent.

IV

Or, Jeanne-la-Flamme souriait le lendemain, à sa fenêtre,

En jetant ses regards sur la campagne, et en voyant le camp détruit,

Et la fumée qui s'élevait des tentes toutes réduites en petits monceaux de cendre ;

Jeanne-la-Flamme souriait :

— Quelle belle écobue ! mon Dieu !

Ha pa oa losket eur glemvan :
— Ann tan ! potred, ann tan ! ann tan !

Ann tan ! ann tan ! tec'homp, potred !
Jannedik-flamm deuz han laket ! —

Jannedik-flamm zo ann teran
A zo enn douar, a gredann ;

Laket e doa Jannedik-flamm
Ann tan e pevar korn ar c'hamp ;

Ken a oa ar flammou gwentet,
Hag ann noz du sklerijennet ;

Kouls hag ann dinellou devet,
Kouls hag ar C'halloued rostet,

Ha tri mil anhe luduet,
Ha nemet kant ne oa chomet.

IV

Ha Jannedik-flamm a c'hoarze,
Toull he fenestr, ar mintin-ze,

War ar mez pe defa sellet,
O welet ar c'hamp distrujet,

Ha mouged euz ann dinellou,
Luduet holl e bernigou.

Ha Jannedik-flamm a c hoarze :
— Pebez maradek, ma Doue !

Mon Dieu! quelle belle écobue! pour un grain nous en aurons dix!

Les anciens disaient vrai : « Il n'est rien tel que des os de Gaulois;

Que des os de Gaulois, broyés, pour faire pousser la moisson. »

NOTES

La haine du nom français éclate horriblement dans ce chant. L'exclamation de la duchesse à la vue des Français brûlés dans leurs tentes, est le cri de la bête fauve, longtemps traquée, qui se retourne contre le chasseur et le déchire avec joie. Froissart, le conteur des chevaliers, n'a rien d'aussi rudement accentué. Chose extraordinaire! le poëte rustique met dans la bouche de Jeanne de Flandre, princesse de race étrangère, des imprécations contre les étrangers qui lui disputent la Bretagne. Nous en verrons bientôt un autre maudire le parti des Anglais, auquel Jeanne appartenait. Qu'en conclure, sinon que l'ennemi, soit Français soit Anglais, était également odieux au peuple breton, et que, s'il se mêlait aux querelles de l'un ou de l'autre, c'était par besoin de représailles contre celui-ci ou contre celui-là, et non par sympathie pour aucun des deux? Un sentiment de nationalité lui parlait au cœur : ne pouvant échapper au premier sans tomber au pouvoir du second, placé comme il l'était entre la France et l'Angleterre, il comprenait instinctivement que la chute d'un des deux rivaux lui faciliterait les moyens de se défaire ensuite de l'autre, et qu'il devait travailler de toutes ses forces à accélérer cette chute.

Ma Doue! pebez maradek!
Evid eur greun ni hor bo dek!
Gwir a laret amzer gwech-all :

« N'euz netra kouls hag eskern gall,
Kouls hag eskern Gall burzunet,
Da lakat da zevel ann ed. »

LA BATAILLE DES TRENTE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

On connaît la cause de la bataille des Trente. Malgré la trêve conclue entre les Français du parti de Charles de Blois et les Anglo-Normands attachés à Montfort, des aventuriers étrangers, auxiliaires de ce dernier, ayant à leur tête un chef de bande appelé Bembrough, ravageaient le pays de Bretagne. « Bembrough avait pris Ploermel, dit un poëte français du temps, et menait les Bretons au gré de son caprice, quand un jour, le troisième de mars de l'année 1350, le bon seigneur de Beaumanoir, commandant de Josselin pour Charles de Blois, se rendit vers les Anglais et leur demanda raison. Or, il fut témoin d'un spectacle qui lui fit grand' pitié ; il vit de pauvres paysans, les fers aux pieds et aux mains; tous enchaînés deux par deux, trois par trois, comme vaches et bœufs que l'on mène au marché. Beaumanoir vit cela, et son cœur soupira. « Chevalier d'Angleterre, dit-il à Bembrough, vous êtes bien coupable en tourmentant ainsi ceux qui sèment le blé, et qui nous procurent la viande et le vin; je vous le dis comme je le pense, s'il n'y avait pas de laboureurs, ce serait à nous, nobles, à travailler la terre, à manier le fléau et la houe, à endurer la pauvreté. Laissez-les donc vivre en paix, car ils ont souffert trop longtemps. — Parlons d'autre chose, Beaumanoir, répondit Bembrough; les Anglais domineront, les Anglais régneront partout. »

Beaumanoir repartit : « Toutes vos bravades n'aboutiront à rien; ceux qui parlent le plus agissent le moins bien. Mais, si vous le voulez, prenons jour pour nous battre; on verra bien, par le résultat de la bataille, qui de nous a tort ou raison. — J'y consens, » dit Bembrough.

Ainsi fut jurée la bataille. »

Écoutons maintenant un poëte populaire breton du temps.

I

Le mois de mars, avec ses marteaux, vient frapper à nos portes; les bois sont courbés par la pluie qui tombe à torrents, et les toits craquent sous la grêle.

STOURM ANN TREGONT

— LES KERNE —

I

Ar miz meurs, gand he vorzoliou,
A zeu da skei war hon noriou;
Ar gwe a bleg gant glao a-buill;
Ann doen a strakl gand ar grizil.

Mais ce ne sont pas les seuls marteaux de mars qui frappent à nos portes; ce n'est pas la grêle seulement qui fait craquer les toits;

Ce n'est pas seulement la grêle; ce n'est pas la pluie tombant à torrents qui frappe; pire que les vents et la pluie, ce sont les Anglais détestables!

II

— Seigneur saint Kado, notre patron, donnez-nous force et courage, afin qu'aujourd'hui nous vainquions les ennemis de la Bretagne.

Si nous revenons du combat, nous vous ferons présent d'une ceinture et d'une cotte d'or, et d'une épée, et d'un manteau bleu comme le ciel;

Et tout le monde dira, en vous regardant, ô seigneur saint Kado béni :

« Au paradis, comme sur terre, saint Kado n'a pas son pareil! »

III

— Dis-moi, dis-moi, combien sont-ils, mon jeune écuyer?

— Combien ils sont? je vais vous le dire : un, deux, trois, quatre, cinq, six;

Hogen ne ked he vorzoliou
Hebken, a sko war hon noriou;
Ne d-eo ked ar grizil hebken
A lak da strakal ann doen;

Ne d-eo ket hebken ar grizil;
Ne ked ar glao a zarc'h a-buill;
Gwasoc'h eged avel ha glao
Ar Zaozon fall ann hini-eo!

II

— Otrou sant Kado, hor paeron,
Roit-hu d'eompt-ni nerz ha kalon.
Ma c'honeimp, hiriou ann deiz,
War enebourien euz a Vreiz.

Mar deomp-ni d'ar ger war hor c'hiz,
Ni a roi d'hoc'h-hu eur gouriz,
Hag eur jupen aour, hag eur c'hlenv,
Hag eur vantel c'hlaz liou ann nenv;

Ma laro ann dud, o sellet,
Otrou sant Kado benniget :
« Kouls er baroz hag enn douar,
Sant Kado n'en deuz ked he bar! —

III

— Lavar d'i-me, lavar d'i-me,
Pet zo anhe, va floc'hik-me?
— Pet zo anhe leverinn d'hec'h :
Unan, daou, tri, pevar, pemp, c'houec'h ;

Combien ils sont; je vais vous le dire : combien ils sont, seigneur : cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze et quinze.

Quinze! et d'autres encore avec eux : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze et quinze.

— S'ils sont trente comme nous, en avant! amis, et courage! Droit aux chevaux avec les fauchards! Ils ne mangeront plus notre seigle en herbe! —

Les coups tombaient aussi rapides que des marteaux sur des enclumes; aussi gonflé coulait le sang que le ruisseau après l'ondée;

Aussi délabrées étaient les armures que les haillons du mendiant; aussi sauvages étaient les cris des chevaliers dans la mêlée, que la voix de la grande mer.

IV

La tête-de-blaireau (Bembrough) disait alors à Tinteniac, qui s'approchait :

— Tiens, un coup de ma bonne lance, Tinteniac, et dis-moi si c'est un roseau vide.

— Ce qui sera vide dans un moment, c'est ton crâne, mon

Pet zo anhe leverinn d'hec'h :
Pet zo anhe, otrou : pemp, c'houec'h,
Seiz, eiz, nao, dek, unnek, daouzek,
Trizek, pevarzek ha pemzek.

Pemzek! ha lod all c'hoaz war lerc'h :
Unan, daou, tri, pevar, pemp, c'houec'h,
Seiz, eiz, nao, dek, unnek, daouzek,
Trizek, pevarzek ha pemzek.

— Mar d-int tregont kouls evel-d-omp,
Arog! potred, ha bec'h war-n-omp!
Prim d'ho c'hezek gand ar skoursal!
Na zebfont ken glaz hor segal! —

Ker buhan a gouee ann toliou
Ha morzoliou war anneoiou;
Ker koevet a rede ar goad
Hag ar waz goude ar barrat

Ha ken didammet ann harnez
Eget pillennou ar paourkez;
Ha klemm ar varc'heien er c'hloaz,
Ker rust eget mouez ar mor braz.

IV

Pennbroc'h a lavare neuze
Da Dinteniak, pa dostae;
— Dall tol ma goaf mad, Tinteniak;
Daoust hag eo hen eur gorsen wak?

— Pez a vo gwag, e-berr amzer :
Pouden da benn, va mignon kaer;

bel ami; plus d'un corbeau y grattera et becquètera ta cervelle. —

Il n'avait pas fini de parler, qu'il lui avait donné un coup de maillet tel, qu'il écrasa, comme un escargot, son casque et sa tête à la fois.

Keranrais, en voyant cela, se mit à rire *à grince-cœur :*
— S'ils restaient tous, comme celui-ci, ils conquerraient le pays!

— Combien y en a-t-il de morts, bon écuyer?
— La poussière et le sang m'empêchent de rien distinguer.
— Combien y en a-t-il de morts, jeune écuyer?
— En voilà cinq, six, sept, bien morts. —

V

Depuis le petit point du jour, ils combattirent jusqu'à midi; depuis midi jusqu'à la nuit, ils combattirent les Anglais.

Et le seigneur Robert (de Beaumanoir) cria :
— J'ai soif! oh! j'ai grand soif! —
Lorsque du Bois lui lança ces mots :
— Si tu as soif, ami, bois ton sang!

Et Robert, quand il l'entendit, détourna la face de honte, et il tomba sur les Anglais, et il en tua cinq.

Meur a vran a skrapai enn han
Ha bekai boeden anezhan. —

Oa ked he gomz peurlavaret,
Eunn tol morzol d'ean en deuz roet,
Ken a flastraz, 'vel eur melc'honen,
Ha dok-houarn kelkouls hag he benn.

Ha Kerarreiz, dal' m'her gwelaz,
A skrign he galon a c'hoarzaz :
— Mar chomfent holl, evel heman,
Gonid e rafent ar vro-man. —

— Ped anhe zo maro, floc'h mad?
— Ne welann netra gand poultr ha goad.
— Ped anhe zo maro, floc'hik? [mik. —
— Setu pemp, c'houec'h, seiz, maro-

V

Adalek goulouig ann de,
En em gannont bete kreiste;
Adalek kreiste bete noz,
En em gannont eneb ar Zaoz.

Ha 'nn otrou Robart lavaraz ;
— Sec'hed am euz, ia, sec'het braz!
Ken a droc'haz out-han Ar-C'hoad :
— Mar 't euz sec'hed, potr, ev da woad!

Ha Robart, pa'n deuz he glevet,
Gand ar vez tec'hi en deuz gret,
Ha war ar Zaozon e ma kouet,
Ha pemp anhe en deuz lazet.

— Dis-moi, dis-moi, mon écuyer, combien en reste-t-il encore?

— Seigneur, je vais vous le dire : un, deux, trois, quatre, cinq, six.

— Ceux-ci auront la vie sauve, mais ils payeront cent sous d'or, cent sous d'or brillant chacun, pour les charges de ce pays.

VI

Il n'eût pas été l'ami des Bretons, celui qui n'eût point applaudi dans la ville de Josselin, en voyant revenir les nôtres, des fleurs de genêts à leurs casques;

Il n'eût pas été l'ami des Bretons, ni des saints de Bretagne non plus, celui qui n'eût pas béni saint Kado, patron des guerriers du pays;

Celui qui n'eût point admiré, qui n'eût point applaudi, qui n'eût point béni, et qui n'eût point chanté :
« Au paradis comme sur terre, saint Kado n'a pas son pareil ! »

NOTES

On peut lire dans Froissart (t. III, p. 54) une narration remarquable de ce fait d'armes célèbre. Les combattants, dit-il, « se maintinrent d'une part et d'autre aussi bien que tous fussent Rolands et Oliviers, » et il ajoute : « Depuis, je vis seoir à la table du roi Charles de France un chevalier breton qui été y avoit, messire Yvain Charuel; mais il avoit le

---

— Lavar d'i-me, lavar d'i-me,
Pet zo anhe c'hoaz, va floc'h-me?
— Otrou, lavaret a rinn d'hec'h :
— Unan, daou, tri, pevar, pemp, c'houec'h.

— Ar re-man a vo losket beo,
Ha kant gwenneg aour a baeo,
Kant gwenneg aour-flamm, peb unan,
Abeg da vijou ar vro-man. —

VI

Kar d'ar Vretoned na vize,
E ker Joslin neb na ioue,
O welet hor re 'tont endrou,
Bleun banal ouz ho zok-houarnou;

Na vize kar d'ar Vretoned,
Na d'ar zent a Vreiz keneubed,
Neb na veule ket sant Kado,
Paeron brezelourien ar vro;

Neb n'estlamme, neb na ioue,
Neb na veule, neb na gane :
« Kouls er baroz hag enn douar,
Sant Kado n'en deuz ked he bar ! »

viaire (visage) si détaillé et découpé qu'il montroit bien que la besogne fut bien combattue.

Il y a quelques différences entre le récit du chanteur breton et le récit du poëte français. Le trouvère assure que Bembrough fut blessé à mort par Alain de Keranrais et achevé par Geoffroi du Bois [1]; selon lui encore, ce fut Jean de Beamanoir que Bembrough défia, et non Tinteniac, comme le veut le poëte populaire, qui donne à tort le nom de *Robert* au premier.

La substitution du nom de Tinteniac, bas-breton, à celui de Beaumanoir, haut-breton, par un poëte de basse Bretagne, s'explique aisément. Au reste, selon le trouvère,

Tinteniac le bon était tout le premier,
Celui de Beaumanoir que l'on doit renommer,
Et toujours pour ce fait ouïrons de lui parler.

Le chanteur populaire, tout en citant le mot fameux de Geoffroi du Bois, omet une circonstance touchante, celle du jeûne de Beaumanoir, à l'occasion de la semaine sainte :

Grande fut la bataille et longuement dura :
Et le chapple (carnage) horrible et deçà et delà ;
La chaleur fut moult grand', chacun si tressua (sua);
De sueur et de sang la terre rosoya.
A ce bon samedi Beaumanoir si jeuna:
Grand soif eut le baron, à boire demanda :
Messire Geoffroy du Bois tantôt répondu a :
— *Bois ton sang, Beaumanoir, la soif te passera,*
Ce jour aurons honneur, chacun si gagnera
Vaillante renommée, ja blâmé ne sera. —
Beaumanoir le vaillant adonc s'évertua,
Tel deuil eut et telle ire que la soif lui passa ;
Et d'un côté et d'autre le chapple commença;
Morts furent ou blessés, guères n'en échappa.

D'après le récit populaire, les Bretons revinrent du combat le casque orné de rameaux de genêts fleuris; la prairie où la bataille eut lieu courait effectivement, selon le poëte français,

Le long d'une génetaie qui était verte et belle.

[1] *La bataille des Trente*, édition de Crapelet.

XXVII

L'HERMINE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La ballade allégorique connue sous le nom de *Chanson à danser de l'Hermine* est un des plus singuliers monuments nationaux de la poésie armoricaine. Trois animaux y figurent ; un loup, un taureau et une hermine. Le loup, Guillaume, poursuit Jean, le taureau; Catherine, l'hermine, spectatrice du combat, les excite du bord de son trou et fait des vœux pour qu'ils s'entre-tuent. Guillaume le Loup, c'est le parti français de Charles de Blois (comme on l'a vu plus haut, le nom de ce prince signifie *loup* en breton) ; Jean le Taureau, c'est le parti anglais de Jean de Montfort, c'est *John Bull ;* l'Hermine enfin, c'est le peuple breton.

J'avais recueilli la pièce de la bouche de petits enfants, qui la chantaient, en dansant, aux faubourgs de Châteauneuf-du-Faou, et je n'y attachais pas grande importance, lorsque le comte de Blois de la Calande, avec la sagacité qui lui était particulière, me donna l'explication qu'on vient de lire.

Voici les feuilles du chêne qui s'ouvrent avant celles du hêtre; voici le loup qui guette le taureau...

— Oh çà, kiss! kiss! oh çà, kiss! kiss! —

Voici le loup qui guette le taureau : sur dix hommes il en mourra neuf.

ANN ERMINIK

— IES KERNE —

Ann deliou 'zigor enn dero
Kent evid digeri er fao;
Bleiz a c'hed ann taro....
— Osa! skes! skes!

Osa! skes! skes! —
Bleiz a c'hed ann tazo :
Deuz dek mervel a rai nao,

Jean le Taureau et Guillaume le Loup sont deux terribles ennemis, sur ma foi! Voilà Guillot qui guette, du rivage,
— Oh çà, kiss! kiss! Oh çà, kiss! kiss!
Qui guette Jeannot arrivant à la nage.

— Si c'est de la chair fraîche de taureau que vous cherchez; aujourd'hui vous n'en aurez pas : des cornes longues et aiguës,
— Oh çà, kiss! kiss!
Pour vous éventrer, si vous voulez.

Catherine la fine, l'Hermine, riait, le nez hors de son petit trou :
— Voyez avec quelle grâce
— Oh çà, kiss! kiss!
Guillaume fait la cabriole!

Guillaume fait la cabriole, le pauvret! sur la pointe de cornes dures : et moi qui croyais que tes dents...
— Oh çà, kiss! kiss!
Que tes dents valaient mieux que ses cornes. —

Jeannot monte, Jeannot descend :
— Courage donc! allons, Guillaume, cours après! tu l'atteindras sans peine :
— Oh çà, kiss! kiss!
Il est épuisé, il boite, et tu es si leste!

Iann ann tarv, ha Guillaou ar bleiz
A zo daou gillen, war va feiz :
Laou enn od zo' c'hedal,
— Osa! skes! skes! (*bis*)
Iannig o tont o neuial.

— Mar bevin fresk eo a glasket;
Evid ann de na pezo ket :
Med kerniel hir lemmet,
— Osa! skes! skes! (*bis*)
D'ho tivouella, mar keret. —

Katellik fur, ann erminik
A c'hoarze a-rez he zoullik :
— Sellet peger soublik
— Osa! skes! skes! (*bis*)
C'hoari Guillaou penn-toullik,

Guillaou penn-toullig a c'hoari,
Paourik! war vegik kerniel kri.
Me gave d'in oa gwell.....
— Osa! skes! skes! (*bis*)
Gwell da zent 'vid he gerniel. —

Iann ia d'ann traon, Iann ia d'ann nec'h:
— Ai-ta! dao, Guillaou, war he lerc'h!
Difreiz vi evit-han,
Osa! skes! skes! (*bis*)
Skuiz eo, kamm eo; te zo skant

— Oh oui, je l'ai bien épuisé; je vais le mettre à la raison.
— Ao! ao! Jean l'Anglais; gare!
— Oh çà, kiss! kiss!
Le grand diable est à tes trousses!

Dans tous les prés où ils ont passé, ils ont brûlé l'herbe; dans tous les champs qu'ils ont traversés,
— Oh çà, kiss! kiss!
Ne *grainera* ni avoine ni blé.

Il ne bourgeonnera aucun arbre dans les vergers; les (yeux des) fleurs sont éraillées, comme si la pluie les avait frappées; ah! je souhaiterais de tout mon cœur,
— Oh çà, kiss! kiss! oh çà, kiss! kiss!
Ah! je souhaiterais de tout mon cœur qu'ils s'étranglassent l'un l'autre.

NOTES

Dans une légende pieuse que nous citons plus loin, le sentiment national du peuple, victime des querelles des grands, se révèle sous une forme moins satirique et plus chrétienne.

Un pauvre paysan qui se cache est découvert par une troupe de soldats étrangers: « De quel parti es-tu? lui demandent-ils d'un air menaçant; es-tu *Blois* ou *Montfort?*

— Je ne suis ni Blois ni Montfort, répond simplement le pauvre homme, je suis serviteur de madame Marie. Vive Marie! »

Cette attitude du peuple breton se tenant à l'écart, et ne prenant plus activement parti ni pour l'Anglais ni pour le Français, mais contre tous deux à la fois, prouve que, désabusé par l'expérience d'une guerre de vingt-trois ans, dont il paya les frais de son sang et de sa fortune, il ne lui restait plus que la force de maudire ou de prier. Un sentiment parei dut naître à la fin de la guerre. C'est ce qui me porte à faire remonter

---

— Skuizet awalc'h e ma gan-in;
Bremaig he reisionninn!
— Ao! ao! Iann-ar zaoz, tec'h!
— Osa! skes! skes! (*bis*)
Ma ann diaol braz war da lerc'h! —

Prajou ho deuz-int tremenet,
Poazi ar geod hi ho deuz gret;
Parkou deuz-int treuzet,
Osa! skes! skes! (*bis*)
Na c'hreunio na kerc'h nag ed.

Na vronzo gwe el liorzao;
Pikouz ar blun, 'vel gand ar glao.
Me garfe, 'm gwirione,
Osa! skes! skes!
Osa! skes! skes!
Me garfe, 'm gwirione,
'N em dagfent 'nn eil egile!

la date du chant populaire vers l'année 1363, où tout le monde demandait la paix :

De la paix très-grand mestier (besoin)
Avoit *le peuple*, sans nul doute ;
Car pauvres gens chacun déboute
En temps de guerre, chacun le sait.
Pour ce la paix on désirait [1]

[1] *Chronique de Guillaume de Saint-André*, édit. de Charrière, p. 523.

XXVIII

LE BARON DE JAUIOZ

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Louis, baron de Jauioz, en Languedoc, était fils de Randon Ier et de Flore de Cailus; son nom appartient à l'histoire du quatorzième siècle et se lie souvent aux principaux événements de la fin de cette grande époque. Nous le voyons sous les ordres du duc de Berry, son suzerain, combattre et chasser les Anglais de France (1378); nous le retrouvons sous les mêmes drapeaux en Flandre, triomphant des mêmes ennemis. Il prend part à toutes les victoires qu'y remporte le roi de France; il est à Ypres, à Cassel, à Gravelines, au siége de Bourbourg. Quelques années plus tard, il fait son testament à Aigues-Mortes et s'embarque pour la terre sainte. Son sceau, en cire rouge, porte un écusson à trois pals et un chef chargé de trois hydres; pour cimier, deux longues oreilles, et pour légende : S. Loys de Jauioz[1]. S'il faut en croire les poëtes populaires bretons, et si la tradition n'a point substitué un nom à un autre dans leur chanson, il aurait, pendant un voyage qu'il aurait fait dans sa vieillesse en Bretagne, acheté à prix d'or une jeune fille du pays qui serait morte de chagrin en France. Le Gonidec, dont la mémoire sera toujours chère aux amis de la langue bretonne, m'a procuré la meilleure version de la ballade où sont racontés les malheurs de cette jeune fille.

I

Comme j'étais à la rivière à laver, j'entendis soupirer l'oiseau de la Mort :

— Bonne petite Tina, vous ne savez pas? vous êtes vendue au baron de Jauioz.

BARON JAOUIOZ

— IES KERNE —

I

Pa oann er ster gant va dillad,
Me gleve 'nn evn-glot huanat.
— Tinaik mad, ne ouzoc'h ket?
D'ar baron Jaouioz oc'h gwerzet.

[1] *Chartes des Ordres*, v. xv, f. 6933.

— Est-ce vrai, ma mère, ce que j'ai appris? Est-il vrai que je sois vendue au vieux Jauioz?

— Ma pauvre petite, je n'en sais rien; demandez à votre père.

— Mon petit père, dites-moi, est-il vrai que je sois vendue à Louis de Jauioz?

— Ma chère enfant, je n'en sais rien, demandez à votre frère.

— Lannik, mon frère, dites-moi, suis-je vendue à ce seigneur-là?

— Oui! vous êtes vendue au baron, et vous allez partir à l'instant;

— Et vous allez partir sans tarder; le prix de la vente est reçu :

Cinquante écus d'argent blanc, et autant d'or brillant.

— Ma bonne mère, quels habits mettrai-je, s'il vous plaît,

Ma robe rouge ou ma robe de laine blanche, que m'a faite ma sœur Hélène?

Ma robe rouge, ou ma robe blanche et mon petit corset de velours noir?

— Mettez les habits que vous voudrez; cela importe peu ma fille;

Gwir, eo ma mamm, pez 'm euz klevet?
Ha da Jaouioz kouz onn gwerzet?

— Ma merc'hik paour, ne ouzonn ket;
Digant ho tad her goulennet.

— Ma zadik, d'in-me leveret,
Ha da Loeiz Jaouioz onn gwerzet?

— Ma merc'hik ker, ne ouzonn ket;
Digand ho preur her goulennet.

— Ma breur Lannik, d'in leveret,
Ha d'ann otrou-ze m'onn gwerzet?

— Ia! d'ar baron c'hui zo gwerzet,
Ha mont kuit timad a so red;

Ha mont kuit heb-dale zo red;
Ho kwerz a zo digemere :

Hanter kant skoed enn arc'hant gwenn,
Ha kemed-all enn aour melen.

— Ma mammik, d'in-me leveret,
Pe re dillad a vo gwisket?

Va brouz ru, pe va brouz gloan wenn,
Hag e deuz gret va c'hoar Elen?

Va brouzik wenn, pe va brouz ru
Ha va c'horkennik voulouz du?

— Gwisket ann dillad a gerfet,
Va merc'h, kement-se na vern ket :

Il y a un cheval noir à la porte, attendant que la nuit s'ouvre,

Attendant le moment où la nuit s'ouvrira, un cheval tout équipé qui vous attend. —

II

Elle n'était pas loin du hameau, qu'elle entendit sonner les cloches.

Alors elle se mit à pleurer : — Adieu, sainte Anne ;

Adieu, cloches de mon pays; cloches de ma paroisse, adieu ! —

En passant le lac de l'Angoisse, elle vit une bande de morts ;

Elle vit une bande de morts, vêtus de blanc, dans de petites barques ;

Elle vit des morts en foule ; contre sa poitrine ses dents claquaient.

En passant par les vallées du Sang, elle les vit s'élancer à sa suite ;

Son cœur était si plein de douleur, que ses yeux se fermèrent ;

Son cœur était si plein de douleur, qu'elle perdit connaissance.

Eur marc'h du zo e toull ann nor,
O c'hortoz ann noz da zigor,

O c'hortoz da zigor ann noz ;
Eur marc'h sternet oc'h ho kortoz. —

II

Ne oa ked eet pell euz ar ger,
Pa glevaz o son ar c'hleier.

Neuze n'em lakaz da oela :
— Kenavo d'id santez Anna ;

Kenavo d'hoc'h kleier va bro,
Kleier va farez, kenavo ! —

Pa dremenaz lenn ann Anken,
Tud varo welaz, eur vanden ;

Gwelaz tud varo, eur vanden,
E lestrigou, gwisket e gwenn ;

Gwelaz tud varo kena-ken ;
Rez he c'halon strake he dent.

Pa dremenaz traoniou ar Goad,
Ho gwelaz d'he heul o lampat ;

Kemend e devoa kalonad,
Ken a zarraz he daou-lagad :

Kemend e devoa kalonad,
Ken a gollaz he skiand-vad.

III

— Prenez un siége, asseyez-vous, en attendant l'heure du repas. —

Le seigneur était près du feu, aussi noir qu'un corbeau;

La barbe et les cheveux tout blancs, les yeux comme deux tisons.

— Voici une jeune fille que je demande depuis bien longtemps!

Allons, mon enfant, allons, que je vous fasse apprécier une à une mes richesses.

Venez avec moi, ma belle, de chambre en chambre, compter mon or et mon argent.

— J'aimerais mieux être chez ma mère, à compter les copeaux à jeter au feu.

— Descendons au cellier ensemble goûter du vin doux comme miel.

— J'aimerais mieux boire de l'eau de la prairie dont boivent les chevaux de mon père.

— Venez avec moi de boutique en boutique acheter un manteau de fête.

— J'aimerais mieux une jupe de toile si ma mère me l'avait faite.

III

— Tapet eur gador, hag azeet,
O c'hortoz vo dare ar boet. —

Ann otrou oa e tal ann tan,
Hag hen ken du evel eur vran,

He varo hag he vleo gwenn-kann,
He zaou-lagad 'vel daou skod-tan.

— Setu ama eur femelen
E ma onn pell-zo oc'h hi goulenn!

Deomp-ni, va merc'h, war ma brizou,
Deomp-ni da ober va rannou.

A gambr e kambr deut-hu, va c'hoant,
Da gonta 'nn aour hag ann argant.

— Gwell ve d'in bout e ti va mamm,
Da gonta'r skolp da dol enn tan.

— Deut-hu gan-in d'ann traon d'ar zel
Da dauva gwin ker c'houeg ha mel.

— Gwell ve d'in eva dour ar prad
Demeuz a ev ronsed va zad.

— Deut-hu gan-in a stal da stal
Da brena'r pawisk da vragal.

— Gwell ve d'in eur vroz liennet,
Mar va mamm e defe he gret.

— Allons maintenant au vestiaire chercher des festons pour l'orner.

— J'aimerais mieux la tresse blanche que ma sœur Hélène m'ourlait.

— Si j'en juge par vos paroles, j'ai peur que vous ne m'aimiez pas.

Que n'ai-je eu un abcès à la langue, le jour où j'ai été assez fou,

Assez fou pour vous acheter, quand rien ne peut vous consoler ! —

IV

— Chers petits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma voix :

Vous allez au village, et moi je n'y vais pas; vous êtes joyeux, moi bien triste.

Faites mes compliments à tous mes compatriotes, quand vous les verrez;

A la bonne mère qui m'a mise au jour, et au père qui m'a nourrie;

A la bonne mère qui m'a mise au jour, au vieux prêtre qui m'a baptisée.

— Deomp-ni brema d'ar gwiskiri
Klask brodou da lakat enn hi.

— Gwell ve d'in ann nahenen wenn
A c'hourie d'in va c'hoar Elen.

— Hervez ar c'homzou a leret,
Aoun am euz n'am c'haret ket.

Me gar ve bet eur gor em zeod,
Enn amzer e m'onn bet ker sod,

'M onn bet ker sod euz da brena,
Pa n'em frealzez gant netra. —

IV

— Diwar ho nij, evnigou kez;
Me ho ped da zelaou va moez :

C'hui ia d'ar ger, me na eann ket ;
C'hui zo laouen, me glac'haret.

Va gourc'hemennou a refet
D'am holl vroiz, pa ho gwelfet;

D'ar vammik e deuz va ganet,
Ha d'ann tad en deuz va maget;

D'ar vammik e deuz va ganet,
D'ar belek koz neuz va badeet.

Vous direz adieu à tout le monde; et à mon frère que je lui pardonne.

V

Deux ou trois mois après, sa famille était couchée,

Était couchée et reposait doucement, vers minuit.

Ni au dedans ni au dehors, aucun bruit; on entendit à la porte une voix douce :

— Mon père, ma mère, pour l'amour de Dieu, faites prier pour moi;

Priez aussi et prenez le deuil : votre fille est sur les tréteaux funèbres. —

NOTES

Les poëtes bretons ne réussissent jamais mieux que lorsqu'ils peuvent se mettre eux-mêmes à la place de leurs acteurs, et qu'ils ont à peindre quelques-uns des sentiments les plus énergiques de leur race, l'amour du pays, par exemple. Le poëme qu'on vient de lire en est une preuve bien frappante.

L'oiseau de la Mort (un oiseau gris qui chante l'hiver, dans les landes, d'une voix douce et triste et que je crois être l'orfraie) prédit à la jeune fille ses malheurs, comme la corneille noire au berger de Virgile. Elle interroge son père, sa mère, tout le monde; personne n'ose lui répondre. Enfin elle s'adresse à son frère, et la fatale vérité éclate comme la foudre; elle l'apprend d'un cœur résigné. Bientôt elle part sans se plaindre; elle a contenu jusque-là sa douleur. Mais les cloches de la paroisse se font entendre; elle n'y peut plus tenir; son cœur se brise. Le poëte touche ici à une des plus chères affections du paysan breton : ses cloches; ce sont pour lui des sœurs. Leur baptême est une fête pour la paroisse;

Kenavo d'ann holl a larfet,
Ha d'am breur e ma pardonet. —

V

Eunn daou pe dri miz goude-ze,
A oa he zud enn ho gwele,

E n ho gwele, ha kousket dous,
Endro demeuz a hanter-nouz.

Na diabarz na mez, neb trouz :
Toull ann or klevzont eur voez dous :

— Va zad, va mamm, enn han Doue,
Laket pedi evid on-me;

Pedet ive, ha gret va c'hanv :
Edi ho merc'h war ar vaz-kanv. —

chacun se pare de ses plus beaux habits. On chante, on boit, on danse jusqu'au coucher du soleil. Lorsque, durant la révolution, elles furent enlevées pour être jetées en fonte et faire des canons, la consternation fut générale ; on ne voyait au pied des clochers que des femmes et des enfants qui tombaient à genoux, en barrant le passage aux soldats et en criant miséricorde. On aurait dit qu'un grand malheur menaçait le pays. Aussi pleure-t-elle, la pauvre Tina, en entendant sonner, pour la dernière fois, les cloches de son village, et en leur faisant ses adieux. Mais où va-t-elle? que veulent dire ces petites barques pleines de morts, ce *lac de l'Angoisse* et ces *vallées du Sang?* En quel pays l'emporte son cheval noir? En enfer. Ce sont les traits sous lesquels l'auteur de la *Fiancée de Satan*, et l'auteur de la ballade écossaise de Thomas le Rimeur, ont peint les contrées désolées qu'on traverse avant d'arriver au Tartare celtique. N'est-elle donc pas un enfer, la terre étrangère, ce tombeau du cœur et des joies de la patrie?

Comme pendant à l'histoire de Tina, vendue à un riche étranger, dans lequel on peut voir ou ne pas voir le célèbre baron languedocien, jusqu'à plus ample information ; je vais citer l'histoire d'une autre paysanne bretonne, victime de l'étranger anglais.

XXIX

LA FILLEULE DE DU GUESCLIN

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Bertrand du Guesclin, ou *Gwezklen*, selon l'orthographe bretonne, a laissé dans les traditions populaires de la Bretagne un nom presque aussi célèbre que dans l'histoire. Le peuple du pays de Tréguier, au milieu duquel il habita et qui suivait son parti en masse, a conservé le souvenir de ses exploits chevaleresques, et redit encore de vieux chants où on le montre détruisant l'un après l'autre les châteaux anglais perchés, comme des nids de vautours, sur nos rochers et nos montagnes. Deux de ces chants sont particulièrement répandus; l'un a pour sujet la ruine du château de Trogoff, l'autre celle de Pestivien. Du Guesclin assiégea, en 1364, et enleva le premier; il prit aussi le second, qu'il rasa de même de fond en comble. Selon les poëtes populaires, la ruine de Trogoff avait été amenée par l'outrage que le gouverneur du château voulut faire à une jeune paysanne, filleule de du Guesclin; et la destruction de Pestivien par la félonie des Anglais à l'égard d'un des vassaux du connétable. Je dois les deux ballades dont ces événements sont le sujet, l'une, à une femme de la paroisse de Trégourez, l'autre à un vieillard de Mael-Pestivien, mais elles se chantent partout.

I

Le soleil paraît, le jour luit, la rosée brille sur les épines blanches de la haie;

De la haie élevée du grand château de Trogoff, où les Anglais règnent encore;

FILLOREZ ANN AOTROU GWESKLEN

— IES TREGER —

I

Ann heol a bar, ann deiz a darz,
Gliz a luc'h war spern-gwenn ar c'harz

Garz huel Traongof ar ger vraz,
Elec'h zo Saozon o ren c'hoaz.

La rosée brille sur les fleurs de l'épinaie ; à cette vue, le soleil se voile le front;

Car, en vérité, ce n'est pas la rosée du ciel; c'est une rosée de sang;

De sang pur qu'a versé Rogerson, le plus méchant fils d'Anglais qu'il y ait dans la vallée.

II

— Marguerite, ma belle enfant, vous êtes alerte, vous êtes vive;

Vous vous leverez demain de grand matin, pour aller porter du lait aux laboureurs qui travaillent à l'écobue.

— Ma bonne petite mère, si vous m'aimez, ne m'envoyez pas à l'écobue,

A l'écobue ne m'envoyez pas : vous ferez jaser les méchants.

Envoyez-y ma sœur aînée, ou ma petite sœur Franséza;

Bonne petite mère, je vous en prie : Rogerson me guette.

— Vous guettera qui voudra; vous êtes priée : vous irez;

Vous vous lèverez avant le jour : le seigneur sera encore au lit. —

Gliz a luc'h war vleun ar spernen;
Ann heol, pa wel, a guz he benn.

Gliz ann neny ne d-eo ked, a-vad :
Ne d-eo ken nemet gliz ar goad;

Goad glan skuillet gand Rojerson,
Gwasan mab saoz a zo enn traon.

II

— Mac'haridik, va merc'hik koant,
C'houi zo buhan, ha c'houi zo drant,

C'houi zavo warc'hoaz beure-mad,
Da gas lez d'ann dud zo' varat.

— Va mammik mad, ma am c'haret,
D'ar varadek n'am c'haset ket,

N'am c'haset ked d'ar varadek :
C'hui lakai ann dud da zroug-preek.

Laket da vont va c'hoar henan,
Pe va c'hoar vihan Fransezan;

Va mammik mad, ha me ho ped!
Gand Rojerson em onn spiet.

— Be spiet gand neb a garo,
C'houi zo pedet : c'houi a iello;

Sevel a reot kent hag ann de :
Ann otro vo enn he wele. —

III

Marguerite disait à son père et à sa mère, le lendemain matin,

En prenant son pot au lait, Marguerite disait :

— Adieu, mère, adieu, père ; mes yeux ne vous verront plus ;

Adieu, ma sœur aînée ; adieu, ma petite sœur Franséza. —

Or, comme la bonne petite fille allait au champ, le long du bois,

Proprette, légère, pieds nus, son pot au lait sur la tête ;

Rogerson, du haut de la tour du château, la vit venir de loin :

— Éveille-toi, mon page, et lève-toi vite, que nous allions chasser un lièvre,

Chasser un petit lièvre blanc, qui porte un pot au lait sur la tête. —

IV

Quand la jeune fille passa le long des douves, le seigneur était à l'attendre,

---

III

Mac'haridig a lavare
D'he zad ha d'he mamm, er beure;

Enn he foudad lez pa groge,
Mac'haridig a lavare :

— Kenavo, mamm, kenavo, tad,
N'ho kwelo mui va daou-lagad ;

Kenavo d'hoch va c'hoar henan,
Ha d'hoch va c'hoarik Fransezan. —

Hogen, pa oa ar plac'hik mad
O vont d'ar park e-biou ar c'hoat,

Mistr ha mibin ha diarc'henn,
Gand he foudad lez war he fenn;

Rojerson, ouz tour ar c'hastel,
Hi gwelaz o tont euz a bell :

— Dihun, va floc'h, ha sav timad,
Ma iemp-ni da hersal eur c'had,

Da hersal eur c'hadik penn-gwenn,
Gand eur podad lez war he fenn. —

IV

Pa ee ar plac'h e-biou ann doz,
Oa ann otro oc'h he gortoz.

A l'attendre auprès du pont-levis ; si bien qu'elle tressaillit d'épouvante,

D'épouvante en l'apercevant, et renversa son pot au lait.

Voyant cela, la pauvre fille se mit à pleurer amèrement.

— Taisez-vous, ma sœur, ne pleurez pas, on vous trouvera un autre pot au lait ;

Approchez, et allons déjeuner, tandis qu'on le préparera.

—Beau seigneur, je vous remercie ; j'ai déjeuné, bien déjeuné.

— Alors venez au jardin, venez cueillir de belles fleurs,

Venez cueillir une guirlande pour orner votre pot au lait.

-- Je ne porte point de fleurs, je suis en deuil cette année.

— Alors venez aux vergers, venez manger des fraises rouges comme une braise.

— Je n'irai point manger des fraises ; sous les feuilles il y a des couleuvres.

J'entends l'appel des laboureurs de l'écobue : ils disent que je suis paresseuse.

Ils demandent où je suis restée avec mon petit pot au lait caillé.

— Vous allez sortir à l'instant ; quand votre pot au lait sera prêt ;

Oc'h he gortoz e-tal ar pont,
Ken a lammaz-hi gand ar spont,

Gand ar spont p'e deuz hen gwelet,
Hag he fodad lez oa skuillet.

Ar plac'hik paour, dal' ma welaz,
Da oela dru en em lakaz :

— Tevet, ma c'hoar, na oelet ket,
Eur podad all a vo kavet ;

Tostait, ha deomp-ni da leinan,
Keid ha ma vezor d'he ozan.

— Otro kaer, ho trugarekat,
Leinet am euz, ha leinet mad.

— Na deut-hu neuze d'ar jardin,
Deut-hu da gutuill louzou-fin ;

Deut da gutuill eur garlantez,
Da lakat war ho podad lez.

— Na zougann ked a voukedo,
Evid ar bloaz am euz kanvo.

— Deut-hu neuze d'al liorzao,
Deut da zibri sivi ru-glaou.

Da zibrin sivi na inn ket ;
Dindan ann dellio zo aered.

Me glev ar iou er varadek ;
Hi a lavar onn lezirek.

Hi a c'houl pelec'h onn chome
Gand va fodadik lez kaoulet.

— Bremaik, c'houi a ielo 'mez ;
Pa vo pare ho podad lez.

On s'en occupe, Marguerite; venez voir à la laiterie. —

En franchissant le seuil du château, la jeune fille tressaillit;

La pauvre petite devint blanche comme la neige, quand la porte se ferma derrière elle.

— Ma mignonne, n'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun outrage.

— Si vous ne songez pas à m'outrager, pourquoi changez-vous de couleur?

— Si je change de couleur, c'est que l'air du matin est vif.

— Ce n'est point, seigneur, l'air du matin, c'est le mauvais désir qui vous fait pâlir.

— Taisez-vous, petite sotte! venez au fruitier choisir un fruit. —

Quand ils furent dans le fruitier, elle prit une pomme rouge :

— Seigneur Rogerson, donnez-moi, s'il vous plaît, un couteau;

Donnez-moi un couteau pour peler cette pomme.

— Si vous désirez un couteau, allez à la cuisine, et vous en trouverez un;

Il y en a un sur la table de chêne; il a été aiguisé ce matin.

La petite Marguerite dit au vieux cuisinier, en entrant :

Mac'haridig, 'm eer war he lerc'h;
Deomp-ni da welet d'al lez-lec'h. —

Tre'barz ar c'hastel pa int eet,
Ar plac'hig e deuz dridalet.

Ar plac'hik paour ker gwenn hag erc'h.
Pa frammaz ann nor war he lerc'h

— Va c'haredik, na spontet ket,
Me na rinn d'hoch-hu gaou e-bet.

— Ma na gotiet ked ober gaou,
Perag a zeut-hu da zench liou.

— Mar da zench liou eo a eann,
Gand riou ar beure eo a rann.

— Gand arriou, otro, ne d-eo ket,
Gand ar gwall-ioul eo a c'hlazet.

— Sarret ho pek, plac'hik diod!
Deut er frouez-kel da zibab lod. —

Trebarz ar frouez-kel pa int eet,
Eunn aval e deuz dibabet :

— Otro Rojerson, me ho ped,
Eur gontel d'i-me a refet;

Eur gontel a refet d'i-men,
Evit rac'han ma avalen.

— Mar d-eo eur gontel a c'houlet,
It d'ar gegin hag e kefet,

War ann dol zero eo laket;
Vid ar beure 'ma blerimet. —

Mac'haridig a lavare
D'ar c'heginour koz, pa eez tre:

— Cher cuisinier, je vous en prie, délivrez-moi! faites-moi sortir!

— Hélas! ma fille, je ne le puis; le pont du château est levé.

— Si l'homme à la tête frisée comme un lion savait que je suis captive de Rogerson;

Si mon bon parrain savait cela, il ferait couler du sang. —

V

Cependant, Rogerson demandait à son page, à quelque temps de là :

— Où donc reste Marguerite, qu'elle ne revient pas ici?

— Elle était dans la cuisine, il n'y a qu'un moment, en sa petite main blanche un couteau;

Et elle parlait ainsi : « Que ferai-je, Jésus, mon Dieu?

« Mon Dieu, dites-moi, me tuerai-je ou ne me tuerai-je pas?

« A cause de vous, Vierge Marie, je mourrai vierge, sans souillure. »

Maintenant elle est couchée sur la face, dans une mare de sang;

Le grand couteau dans le cœur, et appelant son parrain :

— Plijet gen-hoc'h, keginour kez;
D'am lakat kuit, d'am lakat 'mez!

— Allaz! ma merc'h, ne hallann ket,
Pont ar c'hastel a zo savet!

— Ma c'houfe ar penn-grec'h-leon
E m'onn dalc'het gand Rojerson;

Ma c'houfe va zad-paeron mad,
Hen lakafe da redeg goad. —

V

Ha Rojerson a c'houlenne
Gand he floc'h, eur pennad goude :
— Pelec'h e chom Marc'harit 'ta,
Pa na zeu ked endro ama?

— Er gegin e oa, n'euz ket pell,
Enn he dornik gwenn eur goutel;

Hag hi a gomze evelse :
« Petra rinn, Jezus, ma Doue?

« Ma Doue, d'in-me leveret,
« Pe am lazinn, pe na rinn ket?

« Enn abek d'hoc'h, Gwerc'hez Vari
« Me a varvo gwerc'hez, heb si.

Ma hi breman war he geno,
Goad dindan hi a boulado;

Ar gontel vraz enn he c'halon,
Hag o c'hervel he zad-paeron :

— Le seigneur Guesclin, mon parrain, celui-là me vengera! —

— Mon bon petit page, ne dis mot; viens me la couper par morceaux dans un panier,

Et j'irai la jeter dans la rivière, demain quand chantera l'alouette. —

Or, en revenant de la rivière, il rencontra le parrain de la jeune fille,

Il rencontra le seigneur Guesclin, la face verte comme l'oseille.

— Rogerson, dites-moi, d'où venez-vous avec ce panier?

— Je reviens de la rivière, de noyer quelques petits chats.

— Ce n'est pas le sang de chats noyés, qui coule de votre panier!

Seigneur Anglais, répondez-moi, n'avez-vous pas vu Marguerite?

— Je n'ai pas vu Marguerite depuis le Pardon de Saint-Servet.

— Tu mens, traître, car tu l'as tuée hier soir!

Tu déshonores la noblesse autant que la chevalerie! —

Rogerson, à ces mots, tira son épée :

— Ann otro Gweskien, va faeron,
Hennez a dero evid-on! —

— Va floc'hik mad, na lavar ger;
Deuz d'he drailla d'in 'nn eur paner,

Ha me ielo d'he c'has d'ar ster,
Warc'hoaz da gan ann alc'houider. —

Enn distro demeuz ann dour-red,
He zad-paeron en deuz kavet,

Kavet neuz ann otro Gweskien,
Hag hen ker glaz evel trichen.

— Rojerson d'in-me leveret,
Gand ho paner pelec'h oc'h bet?

— Bet onn bet tu-ma trem 'ar ster,
Da veuin eunn nebeut kisier.

— Ne d-eo ked da veuin kisier,
E ma ar goad deuz ho paner!

Otro ar Saoz, d'in leveret,
Mac'haridig peuz ket gwelet?

— Mac'harid n'am euz ket gwelet
Abaoue pardon sant Servet.

— Gaou a leverez, traitour,
Rag t'ec'h euz hi lazet neihour!

Dizenor d'ann noblanz a rez,
Kerkouls ha d'ar varc'hegaez. —

Rojerson, pa 'n deuz hen klevet,
He gleze en deuz diwennet.

— Tu vas voir, je pense, à l'instant si je déshonore la noblesse;

Tu vas voir à l'instant, vassal, si je suis indigne du nom de chevalier.

Or sus! or sus! pas de quartier!
En garde! si tu as du loisir!

— J'ai eu du loisir, et j'en ai pour jouer au jeu des combats avec des hommes de cœur;

J'ai joué à ce jeu et y jouerai, mais je n'y joue pas avec des assassins de filles;

En quelque endroit que j'en rencontre, je les assomme comme des chiens. —

En achevant ces mots, il éleva sa grande épée;

Et il en frappa un coup sur la tête de l'Anglais, et il le fendit en deux.

VI

Rogerson a été tué : le château de Trogoff est détruit;

Elle est détruite la forteresse de l'oppresseur; bonne leçon pour les Anglais!

Pour les Anglais bonne leçon! bonne nouvelle pour les Bretons!

— Bremaig e weli, me chanz,
Mar rann dizenor d'ann noblanz;

Bremaik, gwaz, e weli ez
Mar 'm onn kuit a varc'hegaez.

Hore! hore! kuit a druez!
En em ward-te! mar 'm oud dibrez!

— Dibrez onn bet, ha dibrez onn
Da c'hoari gant tud a galon;

C'hoari a rinn hag em euz gret,
Na rann gand lazerien merc'hed;

E pelec'h-bennag m' ho c'havann,
Evel koun holl ho dispennann. —

Kerkent evel m'en deuz laret,
He gleze braz neuz gorroet;

Ha war benn ar Saoz en deuz skoet,
Ha daou hanter out-han 'n deuz gret.

VI

Rojerson a zo bet lazet :
Kastel Traongof zo dismantret;

Dismantret eo ker ar mac'her;
Da rei d'ar Zaozon evit skouer;

Da rei evit skouer d'ar Zaozon,
Evit kelo mad d'ar Breton!

NOTES

Il arrive trop souvent, on le sait, dans les poésies traditionnelles, que les noms propres ne s'accordent pas toujours avec ceux de l'histoire écrite. Ainsi l'Anglais auquel dut avoir affaire la filleule ou protégée de du Guesclin, au château de Trogoff, est appelé Thuomelin par les chroniqueurs du temps, tandis que le nom de Roger-son, ou fils de Roger, que lui donne la ballade, paraît désigner l'aventurier Roger, défenseur de Pestivien, fait prisonnier par du Guesclin.

Autre difficulté : le gouverneur du château de Trogoff, après la prise de la place, put se retirer la vie sauve, au dire des chroniqueurs contemporains ; du Guesclin ne le tua donc pas, comme le voudrait la ballade. Quant à l'aventurier Roger, il n'aurait pas péri davantage de la main du héros breton, s'il fallait s'en rapporter à la généalogie des Rohan qui le fait mourir en 1372, huit ans après la destruction de sa forteresse. Mais la justice populaire ne connaît que les exécutions sommaires, et les anachronismes des chanteurs patriotes sont de l'histoire, à certains égards.

La circonstance du suicide héroïque de Marguerite peut passer pour un lieu commun touchant de poésie traditionnelle, car on la trouve dans vingt ballades étrangères à la Bretagne [1]. Cependant, elle a bien un cachet breton, et n'est que la mise en pratique de la devise armoricaine : *Mieux vaut la mort que la souillure*. Par une fortune assez étrange, *la Filleule de du Guesclin*, est devenue en France la fille d'un *pâtissier*, qui ayant porté des gâteaux à son seigneur, et été retenue de force par lui au château, se perce le cœur avec la dague qu'il lui a prêtée pour couper le nœud d'un lacet. Gérard de Nerval raconte l'histoire de l'infortunée pâtissière dans sa *Bohême galante :* ainsi un apologue indien est devenu le conte du *Petit Chaperon rouge*.

[1] De Beaurepaire, *Etude sur la poésie populaire en Normandie*, p. 55. Nigra, *Canzoni popolari del Piemonte*, fasc. V, p. 261 De Puimaygre, *Chants populaires du pays Messin*, p. 94 Rathery, *Les Chants populaires de l'Italie*, p. 22.

XXX

LE VASSAL DE DU GUESCLIN

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

I

Un grand château s'élève au milieu des bois de Maël; tout autour, une eau profonde; à chaque angle, une tour;

Dans la cour d'honneur, un puits rempli d'ossements, et le monceau devient chaque nuit de plus en plus haut.

Sur la barre du puits s'abattent les corbeaux, et ils descendent au fond, pour y chercher pâture, en croassant joyeusement.

Le pont du château facilement tombe, mais encore plus facilement se lève; quiconque entre là ne sort plus.

II

A travers la terre des Anglais, chevauchait un noble écuyer, un jeune voyageur, appelé Jean de Pontorson.

GWAZ AOTROU GWESKLEN

— IES TREGER —

I

Eur c'hastel braz ez euz, e kreizik koado Mal;
Ha dour doun tro-war-dro, ha 'peb korn eunn toural:

Hag er porzlec'h eur puns hag hen leun a eskern,
Hag hueloc'h-huel bemnoz a gresk ar bern.

Ha war sparl ar puns-ze ar vrini a ziskenn,
Hag ho boed a glaskont, o koaga laouen.

Pont ar ger a gouez eaz, hag a zav easoch c'hoaz;
Piou-bennag eza tre na zeu ket mui e-meaz.

II

Jentillan marc'heger dre zouar ar Zozon,
Eur baleer iaouang hanvet Iann Pontorson.

Comme il passait le soir près de leur forteresse, il demanda l'hospitalité au chef des sentinelles.

— Descendez, cavalier, descendez et entrez au château, et mettez à l'écurie votre cheval bai;

Il mangera de l'orge et du foin tout son soûl, tandis que vous souperez à table avec nous. —

Or, tandis qu'il soupait à table avec les hommes d'armes, ils ne parlèrent pas plus que s'ils eussent été muets.

Seulement ils dirent à une jeune fille : — Montez, Biganna, pour faire le lit du seigneur chevalier que voilà. —

Quand vint l'heure de s'aller coucher, le jeune cavalier alla se reposer.

Le seigneur Jean de Pontorson chantait, dans sa chambre, en déposant son cor d'ivoire sur le banc de son lit :

— Biganna, ma gentille sœur, dites-moi une chose : Pourquoi me regardez-vous en soupirant?

— Si vous saviez, cher seigneur; si vous étiez à ma place, vous me regarderiez de même en soupirant;

War ar pardez d'ann noz pa'z ee e-biou ar ger,
Digand ar penn-gedour e c'houlaz digemer.

— Diskennet, marc'heger, diskennet deut enn ti,
Ha laket ho marc'h gel e-barz ar marchosi :

Hag hei ha foen he walc'h a gavo da zibrin,
Keit ha ma viot ouz tol o koanian gan-e-omp-nin. —

Ha tre ma voa ouz tol o koanian gand ann dud,
Na leverzont mui ger, evel pa vizent mud.

Nemed d'eur plac'h iaouang : — it d'al lae, Biganna,
Da zevel ar gwele d'ann aotro marc'hek-ma. —

Hag evel ma oe pred da vonet da gousket,
Ar marc'heger iaouank da gousket e ma eet.

Ann aotro Pontorson enn he gambr a gane.
Gand he gorn olifant war bankig he wele :

— Biganna, va c'hoar dek, livirit eunn dra d'in :
Perag huanadet enn eur zellet ouz-in?

— Ma c'houfec'h, aotro kez; ma vefec'h lec'h onn-me,
C'houi a zellfe ouz-in hag huanadefe;

En soupirant, et vous auriez pitié de moi : dessous votre oreiller, il y a un poignard;

Le sang du troisième homme qu'il a tué n'est pas encore séché; hélas! seigneur chevalier, vous serez le quatrième!

Votre argent, votre or et vos armes, tous vos effets, hormis votre cheval bai, sont sous clef. —

Et lui de glisser la main sous l'oreiller, et de retirer le poignard ; or, il était rouge de sang.

— Biganna, chère sœur, sauve-moi la vie, et je te ferai riche de cinq cents écus de rentes.

— Je vous remercie, seigneur ; dites-moi seulement : Êtes-vous marié, ou ne l'êtes-vous pas?

— Je ne veux, Biganna, vous tromper en aucune sorte : voilà quinze jours que je suis marié.

Mais j'ai trois frères qui valent mieux que moi ; s'il plaisait à votre cœur de choisir entre eux?

— Rien ne plaît à mon cœur, ni homme ni argent, à mon cœur rien ne plaît que vous, mon beau seigneur;

C'houi huanadefe, hag ho pefe true:
Eur c'hour-gleze a zo dindan penn ho kwele;

Ne d-eo ket seac'h ar goad diouc'h boa laz ann tride:
Allaz! aotro marc'hek, c'houi vo ar pevare!

Hoc'h arc'hant hag hoc'h aour, hoc'h armo, hoc'h holl draou,
Nemet ho marc'h fergan, zo dindan ann alveou. —

Hen da ruzan he zourn dindan ar penn-welead,
Ha sacha'r c'hour-gleze hag hen ruz gand ar goad.

— Biganna, va c'hoar gez, salv d'in-me ma buhe,
Ha m'az grai pinvidig a bemp kant skoet leve.

— Ho trugare! aotro; nemed d'in leveret:
Hag hen 'm oc'h dimezet? hag hen ne m' oc'h-hu-ket?

— Ho saouzani 'neb giz, Biganna, ne fell ket;
Tremenet pemzek deiz aboue 'm'onn dimezet.

Hogen tri breur am euz hag he koulsoc'h ha me;
Mar plije d' ho kalon dibab etre re-ze?

— D'am c'halon na blij den, na kennebeud arc'hant,
Na blij tra d'am c'halon, nemed hoc'h, aotro koant;

Suivez-moi; le pont du château ne nous arrêtera pas; il ne nous arrêtera pas, l'homme du guet; il est mon frère de lait. —

En sortant de la cour, le seigneur disait : — Montez, ma sœur, en croupe derrière mon fort coursier;

Et allons à Guingamp trouver mon suzerain, pour savoir s'il était juste que je perdisse la vie;

Allons à Guingamp chercher mon droit seigneur Guesclin, qu'il vienne mettre le siége devant Pestivien. —

III

— Habitants de Guingamp, je vous salue, je vous salue avec respect : et mon seigneur Guesclin, au nom de Dieu! où est-il par ici?

— Si c'est le seigneur Guesclin que vous cherchez, cavalier, vous le trouverez dans la Tour-Plate, dans la salle des barons. —

En entrant dans la salle, Jean de Portorson alla droit au seigneur Guesclin.

— La grâce de Dieu soit avec vous, seigneur, et que Dieu vous protége! et protégez vous-même qui est votre vassal.

Deut-hu gan-in araog; na zalc'ho pont ar ger;
Ar gedour na zalc'ho, dre 'ma d'in breur-mager. —

Ann aotro lavare pa 'z ee'mez ar porz :
— Deut-hu gan-in, ma c'hoar, war lost ma marc'h-emporz;

Na deomp-ni da Wengamp da gaout 'ma aotro-me,
Da c'houzout hag hen voa gwir d'in koll ma buhe.

Deomp da glask da Wengamp ma aotro-reiz Gwesklen,
Ma teuio da lakat seziz war Bestien. —

III

— Gwengampiz, iec'hed d'hoc'h; iec'hed gand aza ,
Nag ann aotro Gwesklen pelec'h 'ma, han Doue!

— Mar d-eo 'nn aotro Gwesklen, marc'heger, a glaskot,
E sall ar varoned enn tour-plad he gefot. —

Iann euz a Bontorson pa eaz tre er zall,
Bet' ann aotro Gwesklen a eaz diraktal :

— Graso Doue, aotro, skoazel Doue gan-e-hoc'h!
Hag ho skoazel gand neb a zo gwaz gwirion d'hoc'h.

— La grâce de Dieu soit avec vous-même, qui parlez si courtoisement; celui que Dieu protége doit protéger les autres.

Mais que vous faut-il donc? dites-le-moi en peu de mots.
— Il me faut quelqu'un qui vienne à bout de Pestivien;

Il y a là des Anglais qui oppriment ceux du pays, étendant leurs ravages à plus de sept lieues à la ronde;

Et quiconque y entre est tué sans pitié; sans cette jeune fille, j'étais tué aussi.

J'étais aussi tué comme tant d'autres; j'ai sur moi le poignard rouge encore; le voici! —

Du Guesclin s'écria : — Par les saints de Bretagne! tant qu'il y aura un Anglais en vie, il n'y aura ni paix ni loi!

Qu'on m'équipe mon cheval, et qu'on m'arme à l'instant; et en route! et voyons si cela peut durer! —

IV

Le gouverneur du château demandait en raillant, du haut des créneaux, au seigneur Guesclin :

— Graso Doue gan-e-hoc'h, pa brezeget leal;
Ann neb hen skoaz Doue a renk skoazan re all;

Na pez' ezom gan-e-hoc'h? distaget ar ger krenn.
— Ezom ann neb a zeui abenn euz Pestien;

Enn han zo potred Zoz, hag a wask tud ar vro,
Hag a laka trubuil ouspenn seiz leo war dro;

Ha kement den ia tre e lazont heb true;
Paneved ar plac'h-ma me oa lazet ive,

Me oa lazet ive evel meur a hini;
M' ar c'hour-gleze gan-in, hag hen ru, sellet-hui! —

Gwesklen euz lavaret : m'entoue sent a Vreiz!
Tra vezo beo eur Soz na vezo peoc'h na reiz!

Ra sternet-c'hui ma marc'h, ha ma sterner timad :
M'az aimp d'ezhi raktal, da c'hout hag hen hell pad! —

IV

Pennarger 'c'houlenne demeuz beg âr c'hrehal
Gand ann aotro Gwesklen, war zigare farsal :

— Est-ce que vous venez au bal, quand vous êtes ainsi équipés, vous et vos soldats?

— Oui, par ma foi! seigneur Anglais, nous venons au bal: mais ce n'est pas pour danser, c'est pour faire danser;

Pour vous faire danser un branle qui ne finira pas de bonne heure; quand nous serons lassés, les démons prendront notre place. —

Au premier assaut, les murailles tombèrent, et le château trembla jusqu'en ses fondements;

Au second assaut, trois des tours s'écroulèrent, et deux cents hommes furent tués, et deux cents autres encore.

Au troisième assaut, les portes furent enfoncées, et les Bretons entrèrent, et le château fut pris.

Le château est maintenant détruit; le sol a été bien aplani; et le laboureur y passe la charrue en chantant :

« Quoique Jean l'Anglais soit un méchant traître, il ne vaincra pas la Bretagne, tant que seront debout les rochers de Maël. »

— Daoust hag hen 'm oc'h-hu deut aman d'eunn abadenn,
Ha-pa 'm oc'h-hu sternet, hag ho tud, evelhenn?

— D'eunn abadenn omp deut, aotro ar Soz, heb gao,
Ne ked da gorolli, da zon ann hini eo;

Da zon eur goroll d'e-hoc'h ha n'achuo abred;
Kerkent ha ma vimp skuiz, arnodo ann diaouled. —

Abenn ar c'hentan stok ar voger zo pilet,
Ha tre-beteg ann doun ar ger e deuz krenet;

Abenn ann eilved stok, dismantret teir zoural,
Ha lazet daou c'hant den ha mui pegement all;

Abenn ann deirved stok, zo pilet ar persier,
Hag ar Vretoned tre, ha kemeret ar ger.

Diskarret eo ar ger; ann douar kompez mad;
Ha kanan ra ann den zo eno oc'h arat :

« Iann ar Zoz, evit-han da vezan ganaz fall,
Na c'honezo war Vreiz tra vezo kerrek Mal! »

NOTES

Je n'ai pu retrouver dans l'histoire le nom obscur de Jean de Pontorson; mais les rapports que lui donne le poëte avec du Guesclin, la protection qu'il lui fait demander au héros breton, comme à son seigneur suzerain, ne permettent pas de douter de sa réalité historique. Du Guesclin était, en effet, capitaine des hommes d'armes de Pontorson, et il possédait, près de cette ville, une terre provenant de la succession de sa mère. Le fait du séjour de Bertrand à Guingamp, et de la prière qu'on vint lui adresser pour qu'il allât détruire le repaire des brigands auxquels le pays de Tréguier était depuis longtemps livré, est de même attesté par les écrivains contemporains[1].

Il ne reste plus aucune trace ni du château de Trogoff ni de celui de Pestivien; quant aux roches celtiques du tertre de Maël, qu'invoque le poëte breton contre la domination étrangère, elles sont toujours debout, elles dominent l'ancien bois de Coatmel et le pays environnant; c'est un amas de pierres énormes superposées, dont le temps n'a pu ébranler la masse, et dont l'œil s'étonne comme d'une œuvre de géants. A quelques pas de là le laboureur, en menant sa charrue, chante encore les vers prophétiques que chantaient ses aïeux.

1 En Guimgamp est venu, en la ville s'est mis,
Et là, fut des bourgeois moult forment conjoïs :
— Aï! sire Bertrand, vous soyez beneiz!
Nous avons bien mestier de vous, ce m'est avis;
Car il y a chastiax de Englois bien remplis,
Qui tous les soirs s'en viennent jusques à nos courtils.
Ils nous vont ravissant vaches, moutons, brebis :
Chastel de Pestien c'est cil qui nous fait pis. —
Dolent en est Bertrand quand il les a ois...,
Quand furent aprestés du tout à leur command,
De Guimgamp sont issus, à la trompe sonnant :
Et furent bien six mille bonnes gens combattant,
A cheval et à pied, arbalestriers devant.

(*Chronique de Bertrand du Guesclin*, par Cuvelier, trouvère du quatorzième siècle, t. I, p. 107.)

XXXI

LE CYGNE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Charles de Blois avait péri à la bataille d'Auray (1364), et Jean de Montfort, son rival, était resté maître de la Bretagne. Mais l'amour de Jean pour les étrangers qui l'avaient aidé à conquérir le pays, l'accueil qu'il leur fit à sa cour, les faveurs dont il les combla au préjudice des hommes nés sur le sol breton, ne tardèrent pas à soulever les passions nationales : mis en demeure par ses barons ou de chasser les Anglais de la Bretagne, ou de quitter lui-même le pays, il choisit le dernier parti, et se retira en Angleterre. Charles V crut voir dans la conduite des barons révoltés une preuve de sympathie pour la France, et voulut en profiter pour changer en pouvoir direct le droit de suzeraineté qu'il avait sur la Bretagne. Il fit donc déclarer le pays réuni à la couronne de France, et y envoya une armée pour faire exécuter l'arrêt de confiscation. Le roi s'était attendu à n'éprouver aucune résistance des Bretons : il connaissait mal cette race, toujours rebelle au joug des conquérants[1], comme s'exprime un vieil auteur. « Se croyant déjà maître de la Bretagne, dit un poëte contemporain, il avait mis sur pied d'élégantes compagnies toutes fraîches de gentils Français élégants, qui se réjouissaient à l'idée de voir les Bretons venir d'eux-mêmes se soumettre. Il pensait avoir sans débat la Bretagne et ses habitants, pour les tondre comme des moutons. Ils avaient souffert tant de maux en défendant la France contre la servitude anglaise! ils étaient si défigurés, si balafrés, si mutilés! Les uns étaient devenus borgnes, les autres estropiés; la peau de leur visage était comme une écorce; leurs habits tombaient en lambeaux; leurs chevaux étaient morts, leur fortune perdue; ils étaient blessés tous, mais plus blessés par devant que par derrière communément. Les Français, au contraire, étaient bien peignés; ils avaient la peau douce et fine, et la barbe taillée en fourche; ils ne savaient pas de rivaux pour danser en salles jonchées ; ils chantaient comme des sirènes ; ils étaient tout couverts de perles et de broderies ; ils étaient mignons et pimpants, et les Bretons, gros, lourds et sots : à l'avis de ceux-ci, cela n'importait guère. Mais quand vint le jour décisif, les Bretons, ayant tenu conseil, commencèrent à aiguiser leurs épées ; chacun cherchait et fer et bois, harnais, dague, cotte d'acier, hache, maillet ou gros bâton à tête ; chacun vendait son bœuf et sa vache pour acheter coursier ou cheval (ils craignaient tant les nouveaux maîtres!) : c'est qu'ils voulaient défendre leur liberté jus-

[1] Semper contumax regibus (cité par d'Argentré, *Histoire de Bretagne*, p. 87).

qu'à la mort! Car la liberté est une chose délectable, elle est belle, elle est bonne, elle est profitable! Ils avaient horreur de la servitude, quand ils voyaient comment elle régnait en France..... Ils aimaient mieux mourir en guerre que de se mettre, eux et leur pays, en servitude, avec leurs descendants [1]. »

Le duc Jean, rappelé d'Angleterre par ses barons, chevaliers, écuyers, bourgeois, bonnes villes et gens de commun état, s'embarqua pour venir se mettre à la tête du parti national. Son retour excita un enthousiasme tel, qu'on vit paysans, bourgeois et nobles se jeter à la mer pour aller au-devant du navire qui le portait, et le vicomte de Rohan, autrefois l'ennemi le plus acharné de sa politique, chose plus incroyable encore, la veuve de Charles de Blois elle-même s'agenouiller sur la grève devant le libérateur du pays! « Le duc, allant à eux, les releva doucement, dit le poëte déjà cité; il les embrassa en soupirant, et, saluant tout le monde, il pleura. » Puis, sans perdre de temps, et suivi désormais d'hommes nés en Bretagne, il marcha à la rencontre de l'armée ennemie (3 août 1379).

Le chant de guerre qu'on va lire, qui m'a été appris par un des compagnons de Tinteniac et de Georges Cadoudal, du village de Kerc'hoant, dans les montagnes d'Arez, fut certainement composé pour cette circonstance.

Un cygne, un cygne d'outre-mer, au sommet de la vieille tour du château d'Armor!

Dinn, dinn, daon! au combat! au combat! Oh! dinn! dinn! daon! Je vais au combat.

Heureuse nouvelle aux Bretons! et malédiction rouge aux Français!

Dinn, dinn, daon! au combat au combat! etc.

Un navire est entré dans le golfe, ses blanches voiles déployées;

ANN ALARC'H

— IES KERNE —

Eunn alarc'h, eunn alarc'h tre-mor,
War lein tour moal kastel Arvor!

Dinn, dinn, daon! dann emgann! dann [emgann!
Oh! dinn, dinn, daon! d'ann emgann a [eann!

Neventi vad d'ar Vretoned!
Ha malloz-ru d'ar C'hallaoued!

Dinn, dinn, daon! d'ann emgann! d'ann [emgann! etc.

Erru eul lestr, e pleg ar mor,
He weliou gwenn gant han digor;

[1] *Chronique du bon roy Jehan*, édit. de M. Charrière, p. 514 et passim.

Le seigneur Jean est de retour, il vient défendre son pays;

Nous défendre contre les Français, qui empiètent sur les Bretons.

Un cri de joie part, qui fait trembler le rivage;

Les montagnes du Laz résonnent; la cavale blanche[1] hennit, et bondit d'allégresse;

Les cloches chantent joyeusement, dans toutes les villes, à cent lieues à la ronde.

L'été revient, le soleil brille; le seigneur Jean est de retour!

Le seigneur Jean est un bon compagnon; il a le pied vif comme l'œil.

Il a sucé le lait d'une Bretonne, un lait plus sain que du vin vieux.

Sa lance, quand il la balance, jette de tels éclairs, qu'elle éblouit tous les regards;

Son épée, quand il la manie, porte de tels coups, qu'il fend en deux homme et cheval.

— Frappe toujours! tiens bon! seigneur duc; frappe dessus! courage! lave-les (dans leur sang)! lave-les!

Quand on hache comme tu haches, on n'a de suzerain que Dieu!

Digouet ann otrou Iann endro,
Digouet eo da ziwall he vro;

D'hon diwall doc'h ar C'hallaoued,
A vac'hom war ar Vretoned.

Ken a losker eur iouaden,
A ra d'ann od eur grenaden;

Ken a zon ar meneiou Laz;
Ha froen ha drid ar gazek c'hlaz;

Ken a gan laouen ar c'hleier,
Kant leo tro-war-dro, e peb ker.

Deut eo ann heol, deut eo ann hañ;
Deut eo endro ann otrou Iann!

Ann otrou Iann a zo potr mad;
Ker prim he droad hag he lagad.

Lez eur Vreizadez a zunoz
Eul lez ken iarc'h evel gwin koz.

Luc'h a dol he c'hoaf pa 'n horell,
Ken a vrumenn ann neb a zell.

Pa c'hoari klenv, ker kre e zarc'h,
Ken a zaou-hanter den ha marc'h. —

— Darc'h ato, dalc'h mad, otrou duk,
Dao war 'nhe! ai-ta! bug-ho! bug!

Neb a drouc'h 'vel a drouc'hez-te,
N'en deuz otrou nemed Doue!

[1] La mer.

Tenons bon, Bretons! tenons bon! ni merci, ni trêve! sang pour sang!

O Notre-Dame de Bretagne! viens au secours de ton pays!

Nous fonderons un service, un service commémoratif!

Le foin est mûr : qui fauchera? Le blé est mûr : qui moissonnera?

Le foin, le blé, qui les emportera? Le roi prétend que ce sera lui;

Il va venir faucher en Bretagne, avec une faux d'argent;

Il va venir faucher nos prairies avec une faux d'argent, et moissonner nos champs avec une faucille d'or.

Voudraient-ils savoir, ces Français, si les Bretons sont des manchots?

Voudrait-il apprendre, le seigneur roi, s'il est homme ou Dieu?

Les loups de la basse Bretagne grincent des dents, en entendant le ban de guerre;

En entendant les cris joyeux, ils hurlent : à l'odeur de l'ennemi, ils hurlent de joie.

On verra bientôt, dans les chemins, le sang couler comme de l'eau;

Si bien que le plumage des canards et des oies blanches qui les passeront à la nage, deviendra rouge comme la braise.

Dalc'homp, Bretoned, dalc'homp mad!
Arzao na true! goad oc'h goad!

Itron Varia Breiz, skoaz da vro!
Fest erbedenner, fest a vo!

Dare' ar foen; piou a falc'ho?
Dare' ann ed; piou a vedo?

Ar foen, ann ed, piou ho fako?
Ar roue gav gant-ha' raio.

Dont a rai a-benn eur gaouad,
Gand eur falc'h arc'hant da falc'hat;

Gand eur falc'h arc'hant er bro-ni,
Ha gand eur fals aour da vedi.

Mar plije gand ar C'hallaoued
Daoust hag int mank ar Vretoned?

Mar plije gand 'nn otrou roue
Daoust hag hen eo den pe Zoue?

Skrigna ra bleizi Breiz-izel,
O klevet embann ar brezel,

O klevet ar iou, a iudont :
Gand c'houez ar C'hallaoued a reont.

Enn henchou, e-berr a welour
O redeg ar goad evel dour,

Ken ici ru-glaou brusk ann houidi,
Hag ar wazi gwenn o neuí.

On verra plus de tronçons de lances éparpillés qu'il n'y a de rameaux sur la terre, après l'ouragan;

Et plus de têtes de morts qu'il n'y en a dans les ossuaires du pays.

Là, où les Français tomberont, ils resteront couchés jusqu'au jour du jugement;

Jusqu'au jour où ils seront jugés et châtiés avec le Traître qui commande l'attaque.

L'égout des arbres sera l'eau bénite qui arrosera son tombeau!

Dinn! dinn! daon! au combat! au combat! Oh! dinn! dinn! daon! Je vais au combat.

NOTES

On voudrait pouvoir en douter, mais la chose n'est pas possible; le chef de l'armée française que l'auteur de ce chant de guerre énergique flétrit du nom de *traître* n'est autre que la fleur des preux, le héros du quatorzième siècle, messire Bertrand du Guesclin! Il dut tout naturellement devenir odieux à ses compatriotes du jour où, les Anglais chassés et le pays restant exposé aux seuls envahissements de la France, il fit, lui Breton, cause commune avec les ennemis de la liberté bretonne, et commanda l'expédition dirigée contre sa patrie. « Le changement des siens à son égard le surprit et lui fut très-pénible, dit un contemporain. En vain essaya-t-il d'y porter remède : dans tous les lieux où il allait, les Bretons lui tournaient le dos. Ses parents mêmes étaient chagrins de le voir, ainsi en révolte, amener Picards ou Genevois pour combattre son vrai seigneur; ce n'était pas très-noble guerre : ses propres soldats le quittaient, pour passer dans l'armée bretonne : tout connétable qu'il

---

Muioc'h a dammou goaf, e sklent,
Eged skoultrou goude barr-went;

Ha muioc'h a bennou-maro,
Eged e karneliou ar vro.

Potred Gall, elec'h m'a koueint,
Beteg deiz ar varn a c'hourvint;

Beteg deiz ar varn hag ar fustl,
Gand ann Trubard a ren ar rustl.

Ann deveradur euz ar gwe,
Rai dour benniget war he ve!

Dinn, dinn, daon! d'ann emgann, d'ann emgann!
Oh! dinn, dinn, daon! d'ann emgann a eann!

était, aucun ne lui restait fidèle [1]. » Ce titre et les autres faveurs dont Charles V l'avait comblé lui firent sacrifier au roi son pays par reconnaissance. « Le roi, poursuit l'auteur que je viens de citer, l'avait aveuglé par ses dons. » Mais du Guesclin ne recueillit pas le fruit de son dévouement à la France. Vaincu en tenant tête à son pays, il se vit soupçonner par Charles V d'infidélité ; juste châtiment de la félonie trop réelle qui fit exclure son image de la salle des états de Bretagne. Un historien de nos jours, a blâmé la sévérité des états. Dans son étude, très-remarquable d'ailleurs, mais trop empreinte des sentiments modernes sur le connétable de France, M. de Carné a trouvé la conduite de du Guesclin « légitimée par la gloire. » La gloire ne légitime rien, mais les regrets du bon connétable lui ont assuré le pardon : ils furent si vifs qu'il en mourut [2]. Charles V, alors, « apprenant l'union, la résolution et l'audace des Bretons, se repentit amèrement, dit un chroniqueur, et, craignant de plus grands désastres pour lui et son royaume, il offrit la paix à leur duc (1381) [3]. »

1
Guesclin partout où il alloit,
Encontre lui Bretons trouvait...
Car alors qu'il fust connestable
Nul près de lui n'estoit estable :
Ainçois le quittoient de tous points,
Kar à lor duc estoient inclins.
(Guillaume de Saint-André, éd. de M. Charrière, p. 524.)

2
Trop grand deuil en son cuer avoit,
En voyant la dissension
Estant entre sa nacion
Et les Françzois que il aimoit
Marri estoit ; plus ne povoit. (Id., *ibid.*)

3 Karolus Francorum rex, audiens unionem, voluntatem et audaciam Britonum..., doluit valde, et timuit ne deteriora sibi et suo regno contingerent. (*Chronicon Briocense ;* ap. D. Morice, Preuves, t. I, col. 55.)

XXXII

LA CEINTURE DE NOCES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Owenn Glendour, noble gallois, qui descendait des anciens chefs bretons de la Cambrie, résolu de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre, avait mis son espoir dans l'appui de la France. Cet espoir, souvent conçu par ses prédécesseurs, mais toujours trompé, se réalisa enfin, grâce à l'intervention fraternelle des Bretons d'Armorique. Une assez grande flotte partit de Brest, sous les ordres de Jean de Rieux, maréchal de Bretagne, et alla rejoindre les Gallois, réunis au nombre de dix mille hommes près de Caermarthen (1405).

Après divers succès qui déterminèrent l'armée anglaise à la retraite, les Bretons d'Armorique revinrent dans leur pays, se vantant d'avoir fait une campagne que de mémoire d'homme aucun roi de France n'avait osé faire [1]. La ballade qu'on va lire regarde cette expédition; c'est l'histoire à la fois railleuse et tragique d'une femme que son inconstance place entre deux maris.

I

Le lendemain de mes fiançailles, je reçus l'ordre de marcher, de marcher à la suite du baron de Rieux; à la suite du seigneur baron, et de passer la mer pour aller soutenir, s'il y avait moyen, la branche des Bretons d'outre-mer.

SEIZEN EURED

— IES KERNE —

I

Antronoz ma oann dimet e oann-me kemennet;
Da heulia baron Riek oa red d'in-me monet;
Da heulia 'nn otrou baron ha da dreuzi ar mor,
O klask harpa, mar geller, bar Bretoned-tre-mor.

[1] Quod non attentaverant facere reges Franciæ ex memoria hominum. (D. Lobineau, t. I Preuves, p. 366.)

— Viens avec moi, mon page, faire un tour à la campagne; il faut que je prenne aujourd'hui congé de ma fiancée; il faut que je prenne congé de ma fiancée ce soir même, ou bien mon cœur se brisera de chagrin dans ma poitrine. —

A mesure qu'il approchait du manoir, il ne faisait que trembler; quand il entra dans la maison, son cœur battait avec violence.

— Approchez, cher sire, approchez-vous du feu; je vais vous préparer une collation.

— Merci, ma vieille tante, je ne veux point collationner, mais seulement parler à votre fille, si vous le permettez. —

Quand la dame l'ouït, elle ôta ses chaussures, et monta sur ses bas sur le banc du lit;

Elle monta sur le banc, et se penchant au bord du lit :

— Réveille-toi, mon Aloïda, et lève-toi; réveille-toi, ma fille, réveille-toi vite, et sors de ton lit; viens parler à ton fiancé qui vient d'arriver. —

A ces mots, la jeune fille s'élança hors du lit, ses cheveux noirs de jais flottants sur ses épaules blanches comme neige :

— Deuz gan-i-me, va floc'hik, war ar mez da vale;
Me a renk-me kimiada gand ma mestrez fete;
Me a renk-me kimiada fenoz gand ma mestrez,
Pe ma c'halon a ranno em c'hreiz gand ann enkrez. —

Dre ma tostae ouz ker nemet krena na re;
Pa caz tre barz ann ti, he galon a bike.
— Tostait, va otrou ker, ha deut etal ann tan;
Me ia da oza d'hoc'h-hu brema souden askoan.

— Sal-ho-kraz, va moerep goz, askoan ne c'houlann ket,
Nemet komza ouz ho merc'h, mar bez d'in otreet. —
Ann itron dal 'm'he glevaz, a dennaz he boutou,
Hag a lammaz war ar bank war zoliou he lerou;

Lammout eure war ar bank war azel ar gwele :
— Dihun, ma merc'h Loida, ha sav euz alese;
Dihun, ma merc'h, dihun mad, ha sav euz da wele;
Da gomz ouz da zen-iaouank zo erruet ame. —

Oa ked ar ger achuet, hi a lammaz buhan,
Diflasket be bleo peur-zu war he diou-skoa gwenn-kann

— Hélas! ma douce chérie, hélas! Aloïda, il faut que je m'embarque, il faut que je vous quitte.

Il faut que j'aille en Angleterre, que je suive l'armée du baron; Dieu seul sait ce que j'ai de chagrin au cœur!

— Au nom du ciel! mon fiancé, ne vous embarquez pas! le vent est changeant, et la mer est traîtresse!

Si vous veniez à mourir, que deviendrais-je? Dans l'impatience de recevoir de vos nouvelles, mon cœur se briserait; j'irais tout le long du rivage, d'une chaumière à l'autre : — Avez-vous entendu parler, mariniers, entendu parler de mon fiancé? —

La jeune fille pleurait; il essaya de la consoler :

— Taisez-vous, taisez-vous, Aloïda, ne pleurez pas sur moi; je vous rapporterai une ceinture d'au delà de la mer, une ceinture de noces de pourpre, étincelante de rubis. —

On eût vu le chevalier assis près du feu, sa bien-aimée sur ses genoux, la tête penchée, les deux bras passés autour de son cou, pleurant en silence, dans l'attente du jour qui devait le séparer d'elle.

Quand l'aurore vint à paraître, le chevalier lui dit : — Le

— Siouaz d'in, va c'haredik, siouaz d'in, Loida,
Me a renk mont war ar mor, ma a renk kimiada.

Me a renk mont da vro-Zaoz da heul ost ar baron,
N'euz nemed Doue a oar mar zo keun em c'halon.
— Han Doue! ma den-iaouank, na eet ket war ann dour;
Ann avel a zo edro hag ar mor zo traitour.

Ma teufe d'hoc'h da vervel, petra ve ac'hanon?
O kaout kelou ouz-hoc'h rannafe ma c'halon;
O vonet gand ann ojou deuz ann eil loj d'e-benn :
— Klevet hoc'h-euz, merdaidi, klevet roud euz ma den? —

Ar plac'h iaouang a oele; hen en deuz he freget :
— Tevet, tevet, Loida, ouz in na oelet ket,
Eur zeien a zasinn d'hoc'h demeuz glaz-aleuret,
Eur zeien eured a vouk hag hi rumenluiet. —

Neb a welze ar marc'hek 'nn he gaonze tal ann tan,
He vuia-karet soublik war benn he c'hlin gant han,
Gant hi e kerc'hen he c'houg he divrec'h, oc'h oela,
Heb laret ger, o c'hortoz ann de da gimiada.

Ha pa baraz ar goulou, ar marc'heg a lare :

coq chante, ma belle, voici le jour. — Impossible : mon doux ami, impossible ; il nous trompe ; c'est la lune qui luit sur la colline.

— Sauf votre grâce, j'aperçois le soleil à travers les fentes de la porte ; il est temps que je vous quitte, il est temps que j'aille m'embarquer. —

Et il s'éloigna ; et sur son passage les pies caquetaient : « Si la mer est traîtresse, les femmes le sont encore plus ! »

II

A la Saint-Jean d'automne, la jeune fille disait :

— J'ai vu au loin sur la mer, du haut des montagnes d'Arez ; j'ai vu au loin sur la mer un navire en danger ; et debout sur l'arrière était celui qui m'aime.

Il tenait à la main une épée ; il était engagé dans un combat terrible ; il était entouré de morts, et sa chemise pleine de sang. C'en est fait de mon pauvre ami ! c'en est fait ! disait-elle. — Et aux prochaines étrennes, elle était fiancée à un autre.

Cependant des nouvelles, d'heureuses nouvelles arrivèrent au pays : La guerre est terminée ! le chevalier est de retour !

— Kana a ra ar c'hillok, ma dous, setu ann de.
— Ne c'hall ! va muia-karet, ne c'hall ! gaou a lavar ;
Nemed al loar war ar roz, nemed al loar a bar. —

— Sal-ho-kraz, me wel ann heol dre volzennou ann nor ;
Pred eo d'i-me kimiada, pred eo d'in mont war vor. —
Hag hen kuit ; ha tre' ma ee gregache ar biked :
« Evid ar mor bout traitour, traitouroc'h ar merc'hed. »

II

Da wel-Iann-dibun-ann-est, ar plac'h a lavare :
— Pell war ar mor e weliz euz beg menez Are,
Pell war ar mor e weliz eul lestr hag hen war var ;
Hini oa war ann aroz hennez hini am c'har.

Gant han eur c'hlenv enn he zorn, hag hen e gwall stourmad ;
Tud varo endro d'ezhan, he roched leun a wad.
Achu eo gand ma den paour ! achu ! e lavare. —
Ha d'ann eginan neve oa dimet adarre.

Ken a oe kaset kelou, kelou mad dre ar vro :
— Achuet eo ar brezel ! deut ar marc'heg endro !

Il est de retour chez lui, le cœur gai et dispos, et, dès ce soir, il part pour aller revoir sa fiancée. —

Comme il approchait, il entendit le son des rotes, et vit rayonner le manoir de l'éclat des lumières :

— *Étrenneurs* joyeux qui courez les campagnes, qu'y a-t-il de bon au manoir d'où vous sortez? qu'est-ce que cette musique que j'entends?

— Ce sont les joueurs de rote, seigneur, qui jouent deux à deux : « Voilà la soupe au lait (des noces) qui passe le seuil de la porte. » Ce sont les joueurs de rote, qui jouent trois à trois : « Voilà la soupe au lait qui entre en la maison! »

III

Or, comme les mendiants, invités à la noce, étaient à table, au manoir, arriva un pauvre truand demandant l'hospitalité.

— Pourriez-vous me donner à manger et à coucher; voici la nuit, je ne sais où aller.

— Sûrement, pauvre cher truand, on vous donnera à coucher, et, de plus, vous souperez à table avec les autres : ap-

---

Deut eo endro d'ar maner, liag hen dreo ha divank;
Mont a ra enn noz genta da ved he blac'h iaouank. —

Dre ma 'tostae ouz ker 'gleve son ar c'houitou,
Luc'ha wele ar maner gand ar goulouennou :
— Eginanerien laouen, ha pa m'oc'h war vale,
Pez a vad e lec'h hoc'h bet? pe son a glevann-me?

— Son ar c'houitourien, otrou, o sini daou ha daou :
« Ema ar zouben dre lez o vont war ann treuzaou. »
Son ar c'houitourien, a-vad, o sini tri a tri :
« Ema ar zouben dre lez o vont tre barz ann ti. » —

III

Pa oa peorien ann cured ouz ann dol er maner,
Erruaz eunn truant kez o c'houlenn digemer.
— Ha me halffe kaout boed ha bout digemeret;
Setu ann abarde-noz, n'ouzonn pelec'h monet.

— Eleal, paour kez truant, digemer e kefot,
Ha kevret gand ar re all ouz ann dol e koaniot;

prochez donc, brave homme; entrez dans la maison; mon mari et moi nous allons vous servir. —

Au tour de danse qui suivit le premier service, la mariée lui demanda : — Qu'avez-vous, mon pauvre homme, que vous ne dansez pas? — Rien du tout, ma dame; si je ne danse pas, c'est que je suis étourdi par la fatigue du chemin. —

Au second tour de danse, la mariée lui demanda encore : — Vous êtes donc toujours fatigué, brave homme, que vous ne dansez pas? — Oui, ma dame, je suis toujours las; je suis las, et de plus j'ai un poids sur le cœur. —

Au troisième tour de danse, souriant d'une façon charmante. elle lui dit : Venez danser avec moi. — C'est un honneur, ma dame, que je ne mérite point; cependant je l'accepte; personne n'aurait l'impolitesse de ne pas accepter. —

Or, tandis qu'ils dansaient, se penchant vers elle, il lui murmura à l'oreille, en riant d'un rire verdâtre : — Qu'avez-vous fait de la bague d'or que vous reçûtes de moi, au seuil de la porte de cette salle même, il y a un an jour pour jour? —

Elle joignit les mains, en élevant les yeux au ciel, et s'écria : — Mon Dieu! jusqu'ici j'avais vécu sans chagrin, je pensais

---

Tostait eta, den mad, ha deut tre barz ann ti,
Va fried kerkent ha me ni ia d'ho servichi. —

Benn ar c'henta diaze, hi e deuz goulennet :
— Petra c'hoarv gen-hoc'h, paour kez, ha pa na zanset ket?
— Netra c'hoarv gan-in, itron, pa na zansann ket-me,
Nemet sabatuet onn gand skuizder o vale. —

Benn ann eilved diaze e c'houlennaz gant han :
— Skuiz em 'oc'h ato, den mad, pa na zanset breman?
— Skuiz em onn ato, a-vad, pa na zansann, itron,
Skuiz em onn, hag ouspenn-ze tenn eo war ma c'halon. —

Benn ann deirved diaze, eun eur c'hoarzin eleal,
Hi a lavaraz d'ezhan : deut gan-in da zansal.
— Houn-nez eo d'in eunn inor ha na zelleann ket,
Hogen na inn d'ho tinac'h, na den seven e-bet. —

Ha tra ma oant gand ar bal, war he zu o stoui,
'Grosmolaz e pleg he skouarn, o c'hoarzin-glaz out hi :
— Pale'ma ar walen aour poa bet digan-i-me,
War dreuzou-dor ar zall-ma, bloa zo, de evid de? —

Hag hi kroaza he daouarn o sellet tre ma 'nn nec'h :
— Bete vreman, ma Doue, am boa bevet dinec'h!

être veuve, et voilà que j'ai deux maris! — Vous pensiez mal, ma belle, vous n'en avez aucun! —

Et il tira un poignard qu'il tenait caché sous sa veste, et il en frappa la dame au cœur si violemment, qu'elle tomba sur ses deux genoux, la tête en avant : — Mon Dieu! dit-elle, mon Dieu! — Et elle mourut.

IV

Dans l'église de l'abbaye de Daoulaz, il y a une statue de la Vierge, portant une ceinture étincelante de rubis, venue d'au delà de la mer. Si tu désires savoir qui lui en a fait don, demande au moine repentant qui est prosterné à ses pieds.

NOTES

Cette façon de dire que le chevalier, trahi dans ses affections terrestres, tourna ses pensées vers le ciel en prenant la Vierge pour dame, est délicate et charmante. La manière dont il apprend son malheur par la rencontre fortuite des joyeux *étrenneurs* n'est pas moins curieuse. On donne le nom d'*étrenneurs* à de pauvres gens qui se réunissent toutes les nuits par troupes, à l'époque de Noël, en plusieurs cantons des montagnes et ailleurs, et vont quêter de village en village, en chantant une vieille chanson dialoguée dont le refrain est : *Eghinanè! eghinanè!* (dans le dialecte vannetais *eghinaneu!*) c'est-à-dire : *des étrennes! des étrennes!* lequel refrain, changé en *Aguilaneuf*, devait faire longtemps le désespoir des étymologistes. Leur quête achevée, les pauvres la chargent sur un vieux cheval qui les suit, et l'apportent chez l'un d'entre eux, où ils se la partagent.

Me venne bout intanvez ha bez d'in daou bried!
— Gwall vennet hoc'h-euz, va dous, n'hoc'h euz hini e-bet! —

Hag hen da denn eur c'hour-glenv deuz didan he jupen,
Ha da skei gand ann itron bete poul he c'herc'hen,
Ken e teuaz da stoui war he daoulin soublik :
— Ma Doue, 'me, ma Doue! — hag hi da vervel-mik.

IV

E Daoulaz zo eur Werc'hez e iliz 'nn abatti
Eur zeien glaz-aleuret rumenluiet gat-hi.
Mar t'euz-te c'hoant da c'houzout piou en deuz he gwestlet,
Goul gand ar manac'h nec'het zo a-is hi stouet.

J'ai écrit sous la dictée du chef de la bande le dialogue traditionnel qu'ils chantent, dans leur tournée, à la porte de chaque maison, et je le donne plus loin, à sa place, parmi les Chants de fêtes de ce recueil.

Mais la fiancée crut-elle véritablement à la mort du chevalier? ne mentait-elle pas, en peignant le combat naval où il devait avoir péri? Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'année même dont il est question, une flotte bretonne battit une flotte anglaise à quelques lieues de Brest. « Le combat fut terrible, dit l'historien célèbre des ducs de Bourgogne, et animé par la vieille haine réciproque des Anglais et des Bretons. » Le chevalier pouvait s'y trouver. Son séjour et celui de ses compagnons de guerre chez les Bretons du pays de Galles expliqueraient aussi pourquoi l'on rencontre dans notre ballade une strophe tout entière d'une chanson nouvellement composée, et très en vogue chez les Gallois à l'époque où il y était. Le héros et l'auteur de la chanson galloise, qui est le barde Davydd-ap-Gwilym, joue un rôle semblable à celui du héros de la ballade bretonne quand ce dernier prend congé de sa maîtresse :

« — Ma charmante, lui dit-il, ô toi qui brilles comme les champs que blanchit le duvet des plantes, j'aperçois la lumière du jour à travers les fentes de ta porte.

— C'est la nouvelle lune, et les étoiles qui scintillent, et la réflexion de leurs rayons sur les piliers.

— Non, ma belle, le soleil luit; il fait grand jour. » Le génie de Shakspeare devait éterniser cette scène dans *Roméo et Juliette :*

'Tis not the lark, it is the nightingale.

« Ce n'est point l'alouette, c'est le rossignol. »

Les colombes du pays de Galles, dit gracieusement M. Magnin, avaient gazouillé à l'oreille du grand poëte anglais les douces paroles du barde cambrien.

XXXIII

AZÉNOR LA PALE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les titres généalogiques des Kermorvan nous apprennent qu'un seigneur de cette famille, nommé Ives, épousa, en l'année 1400, une héritière de la maison de Kergroadez, appelée Azénor [1]; mais ces titres n'entrent dans aucun détail sur leur union. D'après un poëte populaire de Cornouaille, Azénor, qu'il surnomme la *Pâle*, aimait un cadet de famille du manoir de Mezléan, qu'on destinait à l'état ecclésiastique, et elle l'aurait épousé, si ses parents, qui souhaitaient pour elle une plus riche alliance, n'y avaient mis obstacle en la forçant de donner sa main à Ives de Kermorvan. On va voir comment les projets qu'ils fondaient sur ce mariage se réalisèrent.

I

La petite Azénor la Pâle est fiancée, mais elle ne l'est pas à son plus aimé;

La petite Azénor la Pâle est fiancée, mais à son doux clerc elle ne l'est pas.

AZENORIK-C'HLAZ

— IES KERNE —

I

Azenorik-c'hlaz zo dimet,
Ne d-eo ked d'he muia-karet;
Azenorik-c'hlaz zo dimet,
D'he dousik kloarek, ne d-eo ket.

[1] *Réformation de la noblesse de Bretagne*, t. III, p. 68.

II

La petite Azénor était assise auprès de la fontaine, vêtue d'une robe de soie jaune;

Au bord de la fontaine, toute seule, assemblant des fleurs de genêt,

Pour en faire un joli bouquet, un bouquet au clerc de Mezléan.

Elle était assise près de la fontaine, lorsque passa le seigneur Ives,

Le seigneur Ives sur son cheval blanc, tout à coup, au grand galop;

Tout à coup, au grand galop, qui la regarda du coin de l'œil :

— Celle-ci sera ma femme, ou, certes, je n'en aurai point. —

III

Le clerc de Mezléan disait aux gens de son manoir, un jour :

— Où y a-t-il un messager, que j'écrive à ma douce amie?

— Des messagers, on en trouvera, mais ils arriveront trop tard.

II

'Zenorik oa tal ar feunten,
Ha gant-hi eur vroz sei melen;

War lez ar feunten, he unan,
O pakat eno bleun balan,

Da ober eur boukedik koant,
Eur bouked da gloarek Mezlean.

Bout e oa hi tal ar feunten,
Pa dremenaz 'nn otrou Iouen,

'Nn otrou Iouen, war he varc'h glaz,
Kerkent, enn eur redaden vraz;

Kerkent, enn eur redaden vraz,
Hag out-hi dam-zellet a reaz :

— Hou-man a vezo va fried,
Pe n'am bo, 'vit gwir, groeg e-bed! —

III

Kloarek Mezlean a lavare
Da dud he vaner, enn de oe :

— Pelec'h euz eur c'hemengader,
Ma skrifenn d'am dous eul lizer?

— Kemengaderien vo kavet,
Hogen e vint re ziveed.

— Ma petite servante, dites-moi, qu'y a-t-il d'écrit ici?

— Azénor, je n'en sais rien, je n'ai jamais été à l'école;

Azénor, je n'en sais rien; ouvrez la lettre, et vous verrez. -

Elle la posa sur ses genoux, et se mit à lire.

Elle n'en pouvait venir à bout, tant elle avait de larmes aux yeux.

— Si cette lettre dit vrai, il est sur le point de mourir! —

IV

En parlant de la sorte, elle descendit au rez-de-chaussée.

— Qu'y a-t-il de nouveau dans cette maison, que je vois au feu les deux broches?

Que je vois les deux broches au feu, la grande et la petite?

Qu'y a-t-il de nouveau céans, que les ménétriers arrivent?

Que les ménétriers arrivent et les petits pages de Kermorvan.

— Ce soir, il n'y a rien de nouveau céans, mais vos noces ont lieu demain.

— Va matezik, d'în leveret,
Na petra zo ama skrivet?

— Azenor, me na ouzonn ket,
Biskoaz e skol ne onn-me bet;

Azenor, me na ouzonn ket,
Digoret-han, hag e welfet. —

Pe oa laket war he barlen,
'Zenorik a zeuaz d'he lenn.

Ne oa ked evid he lenn mad,
Gand daelou euz he daoulagad.

— Ma lavar gwir al lizer-man,
Ma-hen tost da vervel breman! —

IV

Ne oa ked he c'homz peurlaret,
Pe d'al leur-zi oa diskennet.

— Petra neve zo enn ti-man,
Pa welann 'nn daou ver ouz ann tann?

Pa welann 'nn daou ver ouz ann tan,
'Nn hini braz ha 'nn hini bihan?

Petra neve zo enn ti-man,
Pa erru sonerien aman?

Pa erru sonerien aman,
Ha pachigou a Germorvan.

— Enn ti-man n'euz netra henoaz,
Nemed ho eured zo arc'hoaz.

— Si mes noces ont lieu demain, je m'irai coucher de bonne heure,

Et je ne me lèverai que pour être ensevelie. —

Le lendemain, à son réveil, entra sa petite servante ;

Sa petite servante entra et elle se mit à la fenêtre :

— Je vois sur le chemin une grande poussière qui s'élève, et beaucoup de chevaux qui viennent ici :

Messire Ives est à leur tête, puisse-t-il se casser le cou!

A sa suite, des chevaliers et des écuyers, et une foule de gentilshommes le long du chemin.

Il monte un cheval blanc, qui porte sur le poitrail un harnais doré;

Un harnais doré tout du long, et sur le dos une housse de velours rouge.

— Maudite soit l'heure qui l'amène! maudits soient mon père et ma mère tout les premiers!

Jamais les jeunes gens, en ce monde, ne feront ce que leur cœur désire. —

V

La petite Azénor la Pâle pleurait en allant à l'église ce jour-là.

— Mar d-eo benn-arc'hoaz ma eured,
Mont a rinn a-bred da gousket,

Hag ac'hano ne zavinn ket,
Ken da lienna vinn savet. —

Tronoz beure pa zihunaz,
He matezik-gambr erruaz;

He matezik-gambr erruaz,
Hag er prenestr enem lakaz :

— Me wel ann hent, ha poultr enn han,
Gant kalz ronsed o tont aman:

Ann otrou Iouen 'penn-kentan,
Ra vo torret he c'houg gant-han!

D'he heul, ha flec'h ha marc'heien
Ha kalz tudjentil hed ann hent.

Ha dindan-han 'nn inkane gwenn,
Eur stern aouret war he gerc'hen;

Eur stern alaouret penn-da benn,
Eunn dipr voulouz ru war he gein.

— Malloz d'ann heur e teu aman!
D'am zad, d'am mamm, ar re gentan!

Difennet eo d'ann dud iaouank
Da heulia, er bed-man, ho c'hoant. —

V

Azenorik-c'hlaz a oele
O vont d'ann iliz ann de-se.

La petite Azénor demandait, en passant près de Mezléan :

— Mon mari, s'il vous plaît, j'entrerai un moment dans cette maison.

— Pour aujourd'hui, vous n'entrerez pas; demain, si cela vous fait plaisir. —

La petite Azénor pleurait amèrement, et personne ne la consolait;

Et personne ne la consolait que sa petite servante :

— Taisez-vous, madame, ne pleurez pas; le bon Dieu vous dédommagera. —

La petite Azénor pleurait auprès de l'autel, à midi;

De l'autel à la porte de l'église, on entendait son cœur se fendre.

— Approchez, ma fille, que je vous passe l'anneau au doigt.

— M'approcher me semble bien dur; je n'épouse point celui que j'aime.

— Petite Azénor, vous péchez, vous épousez un homme comme il faut;

Un homme qui a de l'or et de l'argent, et le clerc de Mezléan est pauvre.

— Quand je serais réduite à mendier avec lui mon pain, cela ne regarde personne! —

Azenorig a c'houlenne,
A-biou Mezlean pa dremene :

— Va fried, mar plij gen-hoc'h-hui,
Me iel' eunn tammik tre enn ti.

— Evit fe-te na iefec'h ket;
Arc'hoaz e iefec'h, mar keret. —

Azenorik dru a oele,
Ne gave den he frealze;

Ne gave den he frealze,
'Med he matezig, hi a re :

— Tevet, itron, na oelet ket,
Gand Doue viot digollet. —

Azenorik c'hlaz a oele
E-tal ann oter, da greiz-te;

Adal 'nn oter bet 'ann nor zal,
Oa klevet he c'halon strakal.

— Tostait, ma merc'h, em c'hichen,
Lakfenn war ho pez ar walen.

— Poan zo gan-in tostat aman,
Pa n'am euz ann hini garann.

— Azenorik, pec'hi a ret,
Eunn den a-feson hoc'h euz bet;

Perc'hen enn arc'hant hag enn aour,
Ha kloarek Mezlean a zo paour.

— Pa venn gant han o klask ma boed,
Ze na ra tra da zen e-bed! —

VI

La petite Azénor demandait, en arrivant à Kermorvan :

— Ma belle-mère, dites-moi, où mon lit est-il fait?

— Près de la chambre du chevalier noir; je vais vous y conduire. —

Elle tomba violemment sur ses deux genoux, ses blonds cheveux épars;

Elle tomba à terre, l'âme brisée de douleur. — Mon Dieu! ayez pitié de moi! —

VII

— Madame ma mère, s'il vous plaît, où est allée ma femme?

— Se coucher dans la chambre haute; montez-y et consolez-la. —

Quand il entra dans la chambre de sa femme : — Bonheur à vous, dit-elle, ô veuf!

— Par Notre-Dame et la Trinité! est-ce que vous me prenez pour un veuf?

— Je ne vous prends point pour un veuf, mais dans peu vous le serez.

VI

Azenorig a c'houlennaz
E Kermorvân pa zigoueaz:

— Va mamm-gaer, d'in-me leveret,
Pelec'h e ma va gwele gret.

— Bout ma tal kambr ar marc'hek-du;
Me ia d'hen diskouez d'hoc'h doustu. —

War he daou-lin n'em strinkaz krenn,
Dispafalet he bleo melen;

War ann douar, gant gwir enkrez:
— Ma Doue! ped ouz-in truez! —

VII

— Va mamm itron, ha me ho ped,
Pelec'h e ma oet ma fried.

— Er gambr d'ann nec'h e ma kousket;
Eet-hu di hag he frealzet. —

Pa zeuaz tre' kambr he hini :
— Eur-vad d'hoc'h, intanv, eme-hi.

— Itron Varia hag ann Drinded!
Evid intanv am c'hemeret?

— 'Vid intanv n'ho kemerann ket,
Hogen e berrig e viet,

Voici ma robe de fiancée, qui vaut, je pense, trente écus;

Ce sera pour la petite servante, à qui j'ai donné bien des peines,

Qui portait des lettres perdues... de Mezléan chez nous, mon mari.

Voici un manteau tout neuf que m'a brodé ma mère;

Celui-ci sera pour les prêtres, afin qu'ils prient Dieu pour mon âme.

Quant à ma croix et à mon chapelet, ils seront pour vous, mon mari;

Gardez-les bien, je vous en prie, comme un souvenir de vos noces. —

VIII

— Qu'est-il arrivé au hameau, que les cloches sonnent en tintant?

— Azénor vient de mourir, la tête sur les genoux de son mari. —

Au manoir du Hénan, sur une table ronde, a été écrite cette ballade;

Au manoir du Hénan, près de Pont-Aven, pour être à tout jamais chantée.

Le barde du vieux seigneur l'a composée, et une demoiselle l'a écrite.

Setu aman broz ma eured,
A dal, a gredann, tregont skoed;

Hou-man vo d'ar vatez vihan,
E deuz bet gan-in kalzik poan,

A zouge lizeriou kollet...
A Vezlean d'hon zi, va fried.

Setu eur vantel neve flamm
Zo bet brodet d'in gand va mamm;

Hou-man vo roet d'ar veleien,
Da bedi Doue'vid on-men.

'Vit va c'hroaz ha va chapeled,
Ar re-ze vo d'hoc'h, ma fried;

Miret-ho mad, ha me ho ped,
Ma zalc'hfec'h sonj euz ho eured. —

VIII

— Petra zo digouet er ger-me,
Pa zon ar c'hloc'h war he goste?

— Azenor mervel e deuz gret,
He fenn war barlen he fried. —

Maner Henan, war eunn dol grenn,
E ma bet skrivet ar wers-men;

Maner Henan, 'tal Pond-Aven,
Da vut kanet da virviken.

Barz ann otrou kouz he zavaz,
Hag eunn demezel he skrivaz.

NOTES

J'ai vu la fontaine au bord de laquelle Azénor cueillait des fleurs pour en faire un bouquet à « son doux clerc de Mezléan, » quand le seigneur de Kermorvan passa et flétrit d'un regard son bonheur et ses fleurs d'amour. Mezléan est en ruines; il n'en reste plus qu'un portail, défendu par une galerie à créneaux et à mâchicoulis. Mais on se demande s'il ne faut pas corriger Mezléan par *Kerléan*. C'est la question que me suggère M. Pol de Courcy, à l'obligeance duquel je suis redevable d'une rédaction de la ballade où les noms diffèrent de la mienne. Le seigneur Ives, pour conduire sa femme, de Kergroadez à Kermorvan, devait effectivement passer plutôt devant Kerléan, qui est à une lieue de Kergroadez et précisément sur le chemin de Kergroadez à Kermorvan que devant Mezléan, assez éloigné de là. Une question plus grave se présente: Azénor a-t-elle pu mourir de chagrin le jour même de ses noces, quand elle paraît être la source d'où découlent tous les Kermorvan, maintenus à la réformation de 1669? Il n'est pas jusqu'à l'épilogue qui ne soulève une délicate question historique: l'auteur termine sa ballade en nous apprenant qu'il l'a composée au château du Hénan, et qu'une demoiselle (peut-être une des filles du sire de Guer, à qui devait appartenir alors ce château) l'a écrite sous sa dictée. Voyageait-il dans le pays de Léon lorsque l'événement eut lieu? L'a-t-il appris de quelque matelot léonnais débarqué en Cornouaille? On s'épuiserait en conjectures; mais l'auteur lui-même offrirait matière à bien des suppositions. Son existence est un problème. Comment se trouve-t-il encore en Bretagne, à la fin du moyen âge, un seigneur qui a son barde domestique? Le poëte venait-il de Galles et fuyait-il les persécutions auxquelles les gens de son état se trouvaient en butte à cette époque désastreuse de l'histoire de son pays? Édouard en avait fait emprisonner un grand nombre. Ses successeurs renouvelaient ses ordonnances. « Que ménestrels, bardes, rimeurs et autres vagabonds gallois, disaient-ils, ne soient désormais soufferts de surcharger le païs, comme a été devant; mais soient-ils outrément défendus, sous peine d'emprisonnement d'un an [1]. » Et les cachots ne désemplissaient pas.

« Plus d'asile pour nous, s'écrie un de ces bardes! plus de refuge!
« Plus de voie pour fuir notre lamentable destin [2] ! »

Quelques-uns n'auraient-ils pas alors, comme autrefois leurs pères, cherché un asile en Armorique? Nous n'en avons aucune preuve, mais la chose n'est pas impossible. En tous cas, l'épilogue d'Azénor nous atteste qu'au commencement du quinzième siècle, comme au sixième, comme au dixième [3], on entretenait, à leur égard, en basse Bretagne une ombre de ce qui existait au pays de Galles à la même époque, fait intéressant à noter.

[1] Les *Ordinances de Galles*, n° vi, et *Records. of Carnarvon*, n° v, f. 81 (s. xiv).
[2] Myvyrian, t. I, p. 596.
[3] Voyez plus haut, p. 125 et 129.

XXXIV

LES
JEUNES HOMMES DE PLOUYÉ

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Au siècle de l'union de la Bretagne à la France éclata, en Cornouaille, une insurrection violente des campagnes contre les villes. Un chanoine de Quimper, du temps de la Ligue, est le seul historien qui nous ait transmis le souvenir de cet événement : il assure en avoir « trouvé mémoire en certain livret de vélin et ancien manuscrit ; » ce qui est possible. Mais son amour pour sa ville natale, où les insurgés mirent le feu, et sa haine pour la *paysantaille*, comme il qualifie dédaigneusement les braves habitants des campagnes, ne permettent pas de douter de sa partialité.

« En l'an 1430 ou 1489 (la date lui paraît incertaine), il y eust, dit-il, un grand soulèvement en cet évesché (de Cornouaille) de la populace contre la noblesse et communauté des villes, leur intention et but estant de demeurer libres et affranchiz de toute subjection et tailles et pensions annuelles qu'ils payoient à leurs seigneurs, et de revendiquer la propriété de leurs terres. Ceste commune effrenée et en très-grand nombre prist sa source au terroir de Karahez, sous la conduite de trois frères paysans qu'on dit originaires de Plouyé, dont l'un avait nom Jahan. Or les rustiques, ne voyant aulcune résistance, et que tout le monde s'enfuyait devant eulx, ils pensoient déjà avoir tout gaaigné, et vinrent peu à peu jusques à Kemper-Corantin, qu'ils osèrent bien attaquer, et y entrèrent le mercredi pénultiesme jour de juillet de l'an 1430 (ou 1489). C'est une chose bien asseurée qu'ils la pillèrent et y fisrent beaucoup d'insolences, et cela est assez croïable à ceux qui cognoissent combien une paysantaille qui a l'advantage est cruelle et inexorable ; ils n'espargnèrent pas les habitants, et firent tous les aultres actes d'hostilite qui sont coustumiers à ces barbares. »

D'après un poëte paysan contemporain, dont les chants sont encore populaires à Plouyé et aux environs, ou j'ai recueilli celui qu'on va lire, la cause de l'insurrection fut la détermination prise par la noblesse française des villes de Cornouaille de substituer, à l'égard des colons de ses domaines, la loi féodale de France au régime véritablement libéral de la coutume du pays En basse Bretagne, où *il n'y eut jamais de serfs*, comme M. A. de Courson l'a démontré, le contrat qui liait le propriétaire au colon était tout à l'avantage de celui-ci : c'était le bail à domaine

congéable, que l'Assemblée constituante maintint comme non entaché de féodalité. Le propriétaire, en retenant la propriété du fonds, transportait les édifices et superfices, moyennant une certaine redevance, avec la faculté perpétuelle de congédier le preneur, en lui remboursant les améliorations. La redevance était généralement minime, et le fond baillé très-considérable ; le colon n'était inféodé à personne, et ne devait de services qu'en raison des liens qui l'attachaient à la propriété. Quant au droit de congément, que les seigneurs bretons, fidèles à l'esprit de clan, n'exerçaient jamais, dans le cas où il aurait eu lieu, non pour convertir les domaines en fermes, comme faisaient les Français établis en Bretagne, mais pour donner les terres à d'autres tenanciers, la coutume voulait que l'estimation des édifices, superfices et droits convenanciers, fût faite *aux frais du seigneur*. Or, les étrangers ne se contentaient pas d'user brutalement d'un droit dont la jouissance répugnait aux mœurs des propriétaires indigènes, ils violaient la loi du pays. Ces actes d'arbitraire pesèrent particulièrement sur les montagnards de l'Arez : on ne tint aucun compte à leur égard de la loi ; on oublia trop facilement qu'ils étaient de la race des hardis paysans dont les fourches de fer et les bâtons noueux repoussèrent, au onzième siècle, la tyrannie normande, sous les ordres de Kado le Batailleur et de ses trente fils; on oublia qu'ils chantaient encore le souvenir de la vengeance terrible de leurs aïeux ; on ne prit pas garde que de pareils souvenirs donnent une incroyable audace [1]. Aucun enseignement ne fut tiré de tout cela par les étrangers : aussi reçurent-ils une leçon nouvelle ; leurs vexations mirent les armes à la main des hommes des montagnes, ayant à leur tête les trois domaniers de Plouyé dont parle le chanoine Moreau, et elles les portèrent à la révolte autant que l'opinion erronée où plusieurs sont encore, qu'on n'avait pas le droit de les chasser de l'héritage paternel.

I

Maudit soit le soleil, maudite soit la lune, maudite soit la rosée qui tombe sur la terre !

Maudite soit la terre elle-même, la terre de Plouyé, qui est la cause de querelles terribles,

PAOTRED PLOUIEO

— IES KERNE —

I

Malloz d'ann heol, malloz d'al loar,
Malloz d'ar gliz a gouez d'ann douar !
Malloz d'ann douar, d'ann douar-Plouieou
A zo kiriek da wall-strifou,

[1] *Magnam audaciam imprimere potest pristinæ nobilitatis memoria.* Johannes Fordun.)

La cause de terribles querelles entre le maître et le colon;

Qui répand l'émoi parmi les hommes des campagnes, qui en met plus d'un mal à l'aise;

Qui fait plus d'un père sans fils, plus d'une femme veuve, plus d'un orphelin et d'une orpheline;

Qui jette sur les grands chemins plus d'un enfant qui pleure en suivant sa mère.

Mais maudits soient, par-dessus tout, les nobles hommes des cités qui oppriment le laboureur [1];

Ces gentilshommes nouveaux, ces aventuriers français, nés au coin d'un champ de genêts [2];

Lesquels ne sont pas plus Bretons que n'est colombe la vipère éclose au nid de la colombe.

II

Le dimanche de la Pentecôte, après la grand'messe, parut le coq-de-ville dans le cimetière;

Parut l'Archer de Quimper, debout sur les degrés de la croix, les yeux enflammés de colère,

Les yeux de colère enflammés, comme un vase d'eau bouillante.

A zo da wall-strifou kiriek
Tre ann otrou hag ann tiek;

A lak ar stravil war ar mez,
A lak meur a hini diez,

Meur a zivab, hag intanvez,
Meur a vinour ha minourez,

Meur a gredur war ann henchou
Gad ho mamm, o skuilla daelou.

Malloz ru d'ann dudjentil-ker
A ra bec'h war al labourer;

Tudjentil neo, rederien gall,
Ganet e korn eur park banal;

Pere na zell ket mui ouz Breiz
'Ged ouz koulm aer deut enn he neiz.

II

Disulgwenn, goude 'nn ofern-bred,
Ar c'hillok ker barz ar vered;

War ziri 'r groaz, Arser Kemper,
He zaoulagad o tevi ter,

He zaoulagad ter o tevi,
'Vel eur poudad dour o virvi.

[1] Les bourgeois de Bretagne portaient généralement, au quinzième siècle, le titre de *nobles hommes*. (A. de Courson, *Essai sur l'histoire de Bretagne*, p. 346.)

[2] C'est une façon de dire *enfant naturel*, dans la langue bretonne.

— Écoutez tous, gens de Plouyé, écoutez bien ce qui va être publié :

Que dans le jour et l'an soit faite l'estimation de ce qui appartient en propre à chacun de vous :

Vos édifices et vos fumiers; et qu'elle soit faite à vos frais;

Et allez ailleurs, vous et les vôtres, avec votre argent neuf chercher un perchoir. —

A peine il achevait ces mots, qu'une sédition éclata dans le cimetière;

Vieux et jeunes se soulevèrent; ceux-ci criaient, ceux-là pleuraient;

D'autres tombaient à terre, le cœur brisé par la douleur.

— Adieu, nos pères et nos mères; nous ne viendrons plus désormais nous agenouiller sur vos tombes!

Nous allons errer, exilés par la force, loin des lieux où nous sommes nés,

Où nous avons été nourris sur votre cœur, où nous avons été portés entre vos bras.

Adieu, nos saints et nos saintes; nous ne viendrons plus vous rendre visite;

Adieu, patron de notre paroisse; nous sommes sur le chemin de la misère. —

— Silaouet holl, potred Plouieou,
Silaouet mad ann embannou :

Evid ar bloaz hag ann de krenn,
Ra vo prizet tra peb perc'hen;

Ho tier kerkouls hag ho stu;
Ar mizou diwar ho koust-hu;

Hag it lec'h-all, c'hui hag ho tud,
Gand arc'hant flamm, da glask eur c'hlud. —

Oa ked ar ger peurlavaret,
Savet stravil barz ar vered,

Tud koz ha iaouank da groza,
Darn da wac'ha, darn da oela;

Darn all da goueza d'ann douar,
Mantret ar galon gant glac'har.

— Kenavo, tadou ha mammou,
Na stouimp mui war bo peziou!

Red eo mont breman divroet,
Kuit deuz lec'h em omp bet ganet,

Ha war boul ho kalon maget,
Hag e tre ho ti-vrec'h douget.

Kenavo, sent ha sentezet,
Na zeuimp mui d'ho tarempred;

Kenavo, patron hor parrez,
Ni zo war hend ar baourentez. —

Les jeunes hommes de Plouyé ont dit :
— Taisez-vous, jeunes filles, ne pleurez pas,

Que vous n'ayez vu le sang de chaque laboureur couler sur le seuil de sa porte,

Que vous n'en ayez vu couler la dernière goutte; mais le sang des Français d'abord!

L'archer, en entendant ces mots, sauta vite à bas de la croix;

Il ne savait où chercher un refuge; il allait comme un homme qui a perdu la tête;

Il s'élança dans l'ossuaire, parmi les ossements des Bretons.

Mais écoutez l'espèce de prodige : les ossements s agitent comme des personnes vivantes;

Elles se dressent droit, avec ensemble, autour de l'archer, sur leurs pieds;

Et le voilà écrasé et enseveli sous elles.

III

Les jeunes hommes de Plouyé disaient : — Allons prendre nous-mêmes des informations sur ce qui nous regarde. —

Arrivés à Quimper, ils demandèrent à parler à leurs maîtres :

Potred Plouieou ho deuz laret :
— Tevet, merc'hed, na oelet ket,

Ken na welfet goad peb tiek
War dreuzou he di o redek,

Ken na welfet al lomm divean :
Goad ar C'hallaoued da gentan. —

Ann arser, evel pa glevaz,
Diwar zez ar groaz a lammaz,

N'ouie doare pelec'h tec'het;
'Vel den rag he benn en deuz gret;

Barz ar garnel e ma lammet,
E touez eskern ar Vretoned.

Hogen, klevet eur seurt burzud :
Ann eskern a zrask, evel tud;

Hag a zav sonn, em unanet,
Eneb ann arser war ho zreid;

Ha setu hen peurzispennet,
Ha dindan ho peurzouaret.

III

Potred Plouieou a lavare :
— Deomp-ni da c'hout hon digare. —

E Kemper dal' ma erruzont,
Ho otrounez a c'houlenzont:

— Ouvrez à des habitants de la campagne, qui voudraient parler à leurs maîtres.

— Allez-vous-en, vils paysans, à moins que vous ne teniez à sentir l'odeur de la poudre.

— Nous nous moquons de votre poudre, tout comme de celui à qui vous appartenez. —

Ils parlaient encore, que trente d'entre eux tombèrent morts;

Trente tombèrent, mais trois mille entrèrent; et voilà la ville en feu, et un feu si joyeux!

Si bien que les bourgeois criaient : « Aïe! aïe! aïe! aïe! grâce! grâce! hommes de Plouyé! »

Ils ruinèrent un bon petit nombre de maisons, mais non celle de l'évêque de Quimper,

Non celle de Rosmadec, le seigneur bien-aimé, qui est bon pour les paysans;

Qui est du sang des rois de Bretagne, et qui maintient nos bonnes Coutumes.

Le seigneur évêque disait d'un ton d'autorité, en parcourant les rues de la ville :

— Cessez vos ravages! mes enfants; au nom de Dieu, cessez! cessez!

Hommes de Plouyé, retournez chez vous; la Coutume ne sera plus violée. —

— Digoret d'ann dud diwar' mez,
Ma' gomzint ouz ho otrounez.

— It alese, koz-tieien,
Ma na gerit klevet poultr gwenn.

— Ni a ra fors gant ho poultr gwenn,
Kement a reomp gant ho perc'hen. —

Oa ked ar gomz peurachuet,
Tregont tieg a zo lazet;

Tregont lazet, ha tri mil tre;
Hag aun tan er ger, ha ker ge!

Ken a grier : « ai! aou! ai! aou!
True! true! potred Plouieou! »

Diskarret leizig a dier,
Nemet hini eskop Kemper,

Hini Rosmadek, 'nn otrou kez,
A zo mad d'ann dud diwar mez;

A zo den a wad roueou Breiz,
Hag a zalc'h mad d'hor C'hiziou reiz.

Ann otrou eskob a venne,
Er ruiou ker pa 'dremene :

— Dale d'ann droug, ma bugale!
Enn han Doue! dale! dale!

Potred Plouieou, it war ho kiz,
Na vo ket mui torret ar C'hiz. —

Les hommes de Plouyé ont suivi ses conseils :
— Retournons donc chez nous ! en route ! —

Mais ç'a été pour leur malheur : ils ne sont pas tous arrivés chez eux.

NOTES

Ce dernier couplet, si mélancoliquement discret, cache une triste vérité que le chanoine de Quimper s'est chargé de nous révéler en détail :

« Ils quittent la ville, dit-il, s'acheminant vers Pratanraz (paroisse de Penharz).. où ils font halte et aux environs, où genz de cheval ne pouvoient que bien difficilement et sanz péril les attaquer, et se fiant aussi en leur grande multitude. Et ainsi résolus en ces lieux, qui estoient montagneux, le dimanche quatriesme d'aoust, qui fut quatre jours après leur entrée en la ville de Kemper, ils furent chargez et défaictz, premièrement près du dict Pratanraz ; puis, s'estant ralliez en un grand pré, près la Boixière, sur le chemin du Pont- l'Abbé, s'entrecourageant les unz les aultres, font ferme de rechef avec une forte résolution de vaincre ; mais ils furent de rechef défaictz sanz beaucoup de résistance par leurs adversaires, qui estoient enflez par le bon succès de la première rencontre. Il en fut tant tué en ce pré que, depuis ce temps, le nom de *Prad-ar-mil-Gof*, c'est-à-dire « pré de mille ventres, » lui est demeuré jusqu'à ce jour [1]. »

L'auteur du récit qu'on vient de lire n'est pas sûr, on l'a vu, de la date des événements : le poëte breton les plaçant sous l'épiscopat de Bertrand de Rosmadec, ils doivent remonter, ainsi que le poëme, au commencement et non à la fin du quinzième siècle, car le grand évêque dont il parle, élevé sur le siége de Cornouaille en 1416, mourut en 1446.

Potred Plouieou 'zentaz out-ha :
— Deomp-ni war hor c'hiz, ac'han-ta ! —

Hogen dre wall-chans'deuz int gret :
N'int ked holl d'ar ger erruet.

[1] *Histoire de la Ligue en Bretagne*, par Moreau, p. 19.

Evelyn Stewart Murray

1890

BARZAZ-BREIZ

CHANTS POPULAIRES

DE

LA BRETAGNE

XXXV

LE SIÉGE DE GUINGAMP

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

La Bretagne, en l'année 1488, était tombée dans le plus déplorable état : attaquée au dehors, divisée au dedans, trahie par quelques-uns des siens, réduite à créer une monnaie de cuir marquée d'un point d'or, pour remédier à la ruine de ses finances, et sans autre chef qu'une enfant. Mais toute vaincue et misérable qu'elle était, elle pouvait se relever, car, bien que gouvernée, depuis plusieurs siècles, par des princes de race étrangère, elle n'était pas encore tombée sous l'autorité immédiate des rois de France, et elle les repoussait toujours. A la tête des déserteurs de la cause nationale se trouvait le vicomte de Rohan ; il vint assiéger Guingamp, en qualité de lieutenant général des armées du roi en Bretagne.

« Mais, dit d'Argentré, les habitants de Guingamp firent response que de mettre la ville ny autres villes entre ses mains, ils ne devoient le faire, ne devant ignorer ledit seigneur qu'elles ne fussent à la duchesse, à laquelle, du vivant du feu duc son père et depuis son décès, ils avoient fait serment de les garder ; par ainsi le prioient de les tenir pour excusés de faire autre response jusques à savoir l'intention de la duchesse. »

Rolland Gouiket, ou Gouyquet, commandait dans la ville ; la garnison était peu nombreuse : il arma tous les jeunes gens, les posta dans le fort Saint-Léonard, au faubourg de Tréguier, et le premier assaut des Français fut repoussé vigoureusement. Le lendemain ils revinrent à la charge, battirent le fort en brèche, et s'emparèrent des faubourgs ; Gouiket fit une sortie et les repoussa encore. Le troisième jour, le vicomte de Rohan donne l'assaut à la ville même ; Gouiket est blessé sur la brèche ; on l'emporte ; son héroïque femme le remplace et force les assiégeants à demander une suspension d'armes. Le vicomte de Rohan, profitant du sursis, entra dans la ville par trahison et la livra au pillage. Mais il n'en jouit pas longtemps. Gouiket, à peine guéri de sa blessure, s'étant annoncé avec un renfort considérable, les étrangers prirent l'alarme et abandonnèrent la place.

Cet événement est le sujet d'un chant populaire très-répandu, dont il existe diverses rédactions fort interpolées. J'ai choisi la suivante comme la moins éloignée de l'inspiration primitive.

— Portier, ouvrez cette porte! C'est le sire de Rohan qui est ici, et douze mille hommes avec lui, prêts à mettre le siége devant Guingamp.

— Cette porte ne sera ouverte ni à vous ni à personne, sans un ordre de la duchesse Anne, à qui cette ville appartient.

— Ouvrira-t-on ces portes au prince félon qui est ici avec douze mille hommes, prêts à mettre le siége devant Guingamp?

— Mes portes sont verrouillées, mes murailles crénelées; je rougirais de les écouter; la ville de Guingamp ne sera point prise.

Quand ils passeraient là dix-huit mois, ils ne la prendraient pas; chargez votre canon; çà! du courage! et voyons qui se repentira!

— Il y a ici trente boulets, trente boulets pour le charger; de poudre, nous n'en manquons pas, non plus que de plomb ou d'étain. —

Comme il revenait et montait, il fut blessé d'un coup de feu, d'un coup de feu tiré du camp par un homme appelé Goazgaram.

SEZIZ GWENGAMP

— IES TREGER —

— Porzer, digoret ann nor-man!
Ann otro Rohan zo aman,
Ha daouzek mil soudard gant-han,
Da lakat seziz war Wengamp.

— Ann nor-man na vo digoret
Na d'hoc'h na da zen-all e-bed,
Ken na laro dukez Anna,
A zo mestrez war ar ger-ma.

— Digoret vo ar persier-ma
D'ar prens diwirion zo ama.
Ha daouzek mil soudard gant-han,
Da lakat seziz war Wengamp?

— Va dorio a zo moraillet,
Va mogerio zo krenvaet,
Fe ve gan-in deuz ho c'hlevet:
Gwengamp na vo ket kemeret.

Na pa vent triouec'h miz aze,
Na ve ket kemeret gant-he;
Karget ho kanol; poan ha bec'h!
Ha gwelomp piou en devo nec'h!

— Tregont bolod a zo aman,
Tregont bolod 'vit he gargan;
Poultr na vank, na plomb tamm e-bed,
Na stin da ober ken-neubet. —

Tre m'ed'o tistroi ha pignet,
Gand eunn tenn poultr-gwenn oe tihet.
Gand eunn tenn poultr demeuz ar c'hamp,
Gand eunn den hanvet Goazgaram.

La duchesse Anne dit alors à l'épouse du canonnier : — Seigneur Dieu ! que faire? voilà votre pauvre mari blessé!

— Quand même mon mari serait mort, je saurais bien le remplacer! Son canon, je le chargerai, feu et tonnerre! et nous verrons! —

Comme elle disait ces mots, les murailles furent brisées, les portes enfoncées; la ville était pleine de soldats.

— A vous, soldats, les jolies filles, et à moi l'or et l'argent, tous les trésors de la ville de Guingamp, et de plus, la ville elle-même! —

La duchesse Anne se jeta à deux genoux, en l'entendant parler ainsi : — Notre-Dame de Bon-Secours, je vous en supplie, venez à notre aide! —

La duchesse Anne, en l'entendant, courut à l'église, et se jeta à deux genoux sur la terre froide et nue :

— Voudriez-vous, vierge Marie ! voir votre maison changée en écurie, votre sacristie en cellier, et votre maître-autel en table de cuisine? —

Elle parlait encore, qu'une grande épouvante s'était emparée de la ville : un coup de canon venait d'être tiré, et neuf cents hommes étaient tués;

Dukez Anna a lavare
Da c'hreg ar c'hanolier neuze :
— Otro Doue! petra vo gret?
Setu ho pried paour tihet!

— Na pa ve ma fried maro,
Me rafe ma-eunn enn he dro!
Hag he ganol me he gargo,
Tan ha kurun! ha ni welo! —

Oa ked he ger peurachuet,
Ar mogerio zo bet frezet,
Ann norio a zo bet torret;
Ha leun ar ger a zoudarded.

—D'hoch, soudarded, ar merc'hed koant,
Ha d'in ann aour hag ann argant,
Hag holl tensorio ker Wengamp,
Hag ouspenn ar ger he unan! —

Dukez Anna en em strinkaz
War he daou-lin, pa he glevaz :
— Itron Varia-Gwir-zikour,
Ma plijfe gen-hoc'h, hor sikour! —

Dukez Anna dal' ma glevaz,
Trezeg ann iliz a redaz;
Ha war he daou-lin 'nem stouaz,
Ha war ann douar ien ha noaz :

— Ha c'hui garfe, gwerc'hez Vari,
Gwelet ho ti da varchosi,
Ho sakristiri da gao gwin,
Hoc'h oter vraz da dol kegin? —

Ne oa ket peurlaret he c'her,
Ma teuaz eur spont braz e ker;
Gand eunn tenn kanol oa losket
Ha nao c'hant den a oa lazet;

Et c'était le plus affreux vacarme; et les maisons tremblaient, et toutes les cloches sonnaient tumultueusement, sonnaient d'elles-mêmes dans la ville.

— Page, page, petit page, tu es léger, gaillard et vif; monte vite au haut de la tour plate, pour voir qui met les cloches en branle.

Tu portes une épée au côté; si tu trouves quelqu'un là-haut; si tu trouves quelqu'un qui sonne, plonge-lui ton épée au cœur. —

En montant, il chantait; en descendant, il tremblait. — Je suis monté jusqu'au haut de la tour plate, et je n'ai vu personne;

Et je n'y ai vu personne que la Vierge bénie, que la Vierge et son fils, vraiment; ce sont eux qui mettent les cloches en branle. —

Le prince félon dit alors à ses soldats : — Sellons nos chevaux, et en route! et laissons leurs maisons aux saints! —

NOTES

L'intention du poëte populaire n'est pas douteuse : il a voulu glorifier *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne de Guingamp, en lui attribuant la levée du siége de la ville. A cette légende pieuse qui est l'âme même de la ballade, sont venues se joindre, avec le temps, quelques erreurs de détails. Si le siége fut soutenu pour la duchesse Anne, il ne le fut point par elle en personne, et son portier ou canonnier, comme on appelle le

---

Ha gand ar strak ann heuzusa,
Ha gand ann tier o krena;
Ha gand son-vrell ann holl gleier,
O sini ho unan e ker.

— Pachik, pachik, pachik bihan,
Te zo prim, ha skanv ha buhan,
Ke timad da veg ann tour-plad,
Da c'hout piou zo o vransellat.

Euz da goste zo eur c'hleze,
Mar kaez den-bennag aze,
Mar kaez den bennag o son,
Plant da gleze enn he galon! —

O vont d'al lae, hen a gane,
O tont d'ann traou, hen a grene :
— Beg ann tour-plad ed-onn-me bet,
Ha den e-bet n'em euz gwelet;

Ha den eno n'em euz gwelet,
Nemed ar Werc'hez venniget,
Ar Werc'hez hag he mab, a-vad,
Re ze a zo o vransellat. —

Ar prens diwirion lavare
D'he zoudarded, pa he gleve :
— Sternomp hor c'hezek, ha d'ann hent!
Ha loskomp ho zier gand ar zent. —

capitaine Gouiket, fut blessé d'un coup de pique et non d'un coup de feu. Quant à l'auteur de la blessure, qui aurait été un certain Goazgaram, il nous est tout à fait inconnu ; mais il n'est pas impossible de découvrir le personnage qu'on a voulu désigner sous ce nom. Lors du nouveau siége de Guingamp par le prince de Dombes, en 1591, un vieux cavalier, appelé Coëtgourhant, tua involontairement un des siens d'un coup d'arquebuse, tiré non du camp, comme celui qui blessa Gouiket, mais de la ville, de la fenêtre d'une chambre. M. Pol de Courcy, à qui je dois la connaissance de ce fait intéressant, n'hésite pas à tenir Goazgaram pour Coëtgourant. Il va plus loin, il tient l'assiégeant *félon* (*diwirion* ou *dinoblin*) pour le prince de Dombes, et pense que la ballade, sous la forme actuelle, convient plus au siége de 1591 qu'à celui de 1488. Son opinion est consignée dans une lettre publiée par M. Ropartz à la fin de l'*Histoire de Guingamp*. Outre les raisons qu'il allègue, en voici une tirée de deux couplets inédits dont il m'a fait obligeamment la communication :

« En l'année quatre-vingt-dix, fut mis le siége devant Guingamp, et depuis l'an quatre-vingt-sept, la guerre est descendue en Bretagne.

« A la porte de Saint-Michel étaient les Anglais, les Allemands à la porte de Rennes ; à la porte de la Plomée étaient les Irlandais, et ailleurs les Flamands[1]. »

Si telles furent en effet les positions prises devant la place par les auxiliaires étrangers débarqués à Paimpol, sous les ordres du général Norris, en 1591, on doit aux chanteurs populaires un renseignement précieux, et on leur pardonnera d'avoir brouillé, en les ravivant, deux souvenirs tout à fait distincts.

Ebarz ar blavez dek ha pevar ugent
E leuaz ar seziz war Wengamp,
Hag aba blavez pevar ugent ha seiz
Eo diskennet ar brezel war Vreiz.

War borz Mikel oa ar Zaozon,
Ann Allamanted war borz Roazon ;
War borz ar Bloumen oa ann Irlanted,
Hag eleac'h-all ar Flamanked.

XXXVI

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les fêtes du carnaval étaient prohibées dès le cinquième siècle. Le concile de Tours punit de peines très-sévères, que les divers statuts synodaux de l'Église de Bretagne ont fait revivre, ceux qui prennent part à ses orgies. Les prédicateurs bretons citent, pour en détourner, mille faits épouvantables. Ils racontent qu'un jeune homme ne put parvenir à arracher son masque, et qu'il le porta toute sa vie collé sur son visage; qu'un autre ne put se dépouiller d'une peau de taureau dont il s'était revêtu, fut changé en bête, et revenait la nuit rôder et mugir autour de sa demeure; qu'un troisième fut puni d'une manière plus épouvantable encore. La ballade dont son histoire fait le sujet fut chantée, dit-on, pour la première fois, par un moine qui arrivait de Rosporden, et prêchait un soir dans la cathédrale de Quimper. Il venait de tonner contre les plaisirs du carnaval avec une telle véhémence, et s'était exalté à un tel point qu'il était retombé dans son fauteuil, la tête dans les deux mains, épuisé de lassitude. Tout à coup il se dresse de toute sa hauteur; les lumières s'éteignent comme d'elles-mêmes; la petite lampe du sanctuaire reste seule allumée. La foule, un moment immobile, lève les yeux vers lui, et, au milieu des ténèbres et du silence général, il chante ce qu'on va lire :

Le vingt-septième jour du mois de février de l'année mil quatre cent quatre-vingt-six, pendant les jours gras, est arrivé un grand malheur dans la ville de Rosporden. — Écoutez, chrétiens!

ENED ROSPORDEN

— IES KERNE —

D'ar seizved de war-n-ugent demeuz a viz c'houever
Euz ar bloa mil-pevar-c'hant-pevar-ugent-ha-c'houec'h,
Enn deveziou meur-larje, e ker a Rosporden
A zo c'houarvet eur reuz braz. — Silaouet, kristenien;

Trois jeunes débauchés étaient en une hôtellerie, où le vin qu'ils buvaient à plein pot faisait bouillir leur sang. Quand ils eurent assez bu et assez mangé : — Habillons-nous de peaux de bêtes, et allons courir! —

L'un de ces garçons, le plus chétif des trois, voyant ses camarades s'éloigner, s'en alla droit au cimetière, et plaça sur sa tête, sur sa tête le crâne d'un mort! C'était horrible à voir!

Et dans les trous des deux yeux, il mit deux lumières, et s'élança comme un démon, à travers les rues. Les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes s'éloignaient à son approche.

Ils avaient fait leur tour sans se rencontrer, quand ils arrivèrent tous trois ensemble, dans un coin de cette ville.

Et eux, alors, de hurler, et de bondir, et de railler tous trois. —Seigneur Dieu, où es-tu? Viens t'ébattre avec nous! —

Dieu, fatigué de les voir, frappa un si grand coup, qu'il fit trembler toutes les maisons de la ville; tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

Tri den iaouank dirollet oa enn hostaliri;
Ha gand gwin leiz ar poudou oa ho goad o virvi.
O veza evet awalc'h hag ho c'hofou karget:
— Gwiskomp-ni krec'hen loened ha deomp-ni da redek! —

Ann trede potr anezho, ar potr ann disteran,
O welet he vignoned o pellat diout-han,
A iez raktal d'ar garnel, he benn en deuz laket
He benn barz eur penn-maro; heuzuz oa da welet!

E toullou ann daou-lagad e lakaz diou c'houlou;
Hag e lamme 'vel eunn diaoul, e-kreiz tre ar ruiou.
Ar vugale a dec'he enn eur spont braz ra-z-han,
Hag ann dud reiz ho unan, a rede diraz-han.

Ober a rejont ho zro heb dont da 'n em gaouet,
Enn eur c'horn euz ar ger-ze pa oant ho zri digouet.
Neuze ioual! ha lampat! ha godisal ho zri :
— Otrou Doue, pelec'h oud? Deuz gen-omp da c'hoari. —

Doue skuiz oc'h ho gwelet a skoaz eunn tol pouner,
Ken a roaz eur grenaden d'ann holl dier e ker;
Koventi rez 'nn ho c'halon ann holl vourc'hizien,
Ken na gredjont oa erru divez euz ar bed-men.

Le plus jeune, avant de s'aller coucher, revint porter la tête de mort au cimetière, et il lui dit, en lui tournant le dos :

— Viens donc chez moi, tête de mort; viens-t'en demain souper. —

Alors il prit le chemin de sa maison pour se reposer; il se mit au lit et dormit toute la nuit; le lendemain matin, en se levant, il s'en alla travailler, sans plus songer ni à la veille ni à la fête.

Il saisit sa fourche, et s'en alla travailler, en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

Or, comme tout le monde soupait, vers l'heure où la nuit s'ouvre, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

Le valet se leva aussitôt pour ouvrir; il fut si épouvanté, qu'il tomba à la renverse.

Deux autres personnes s'élancèrent à l'instant pour le relever; elles furent si troublées, qu'elles moururent subitement.

Le mort s'avançait lentement jusqu'au milieu de la maison :
— Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici; allons nous asseoir ensemble à ma table, elle est dressée dans ma tombe. —

Distrei rez ann disteran, arog mont da gousket,
Da zigas ar penn-maro endro barz ar vered;
Hag hen da vont d'he bedi, 'nn eur drei he gein d'ezha :
— Deuz d'am zi ta, penn-maro, deuz arc'hoaz da goania. —

Neuze d'he di da gemer he baouez ez caz,
E saillaz barz he wele hed ann noz e kouskaz.
Tronoz vintin pa zavaz, hen mont da labourat,
Heb koun'bet mui d'ann derc'hent ken-nebeud d'ann ebat.

Hen mont da grog enn he forc'h, hen mont da labourat,
O kana war boez he benn, o kana dizonj vad.
Hogen, pa oa 'nn dud ouz tol, war dro ann noz-digor,
E klevzont unan-bennag a skoe war ann nor.

Ar mevel a zavaz prim evid digor d'ezha,
Kement e oe estlammet, ma teuaz da goueza,
Ha daou zen-all a lammaz raktal 'vit he zevel,
Kemend e oent stravillet ha ma oe red mervel.

Kerza re ann Anaon kreiz ann ti ez dale :
— Setu me deut da goania, da goania gen-oud-de.
Deomp-ni ta, ma mignon kez, ne ket pell ac'hane,
Deomp-ni hon daou d'am zol-me a zo savet em be. —

Hélas! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jetait un cri épouvantable; il n'avait pas achevé, que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait.

NOTES

La tradition donne au moine cité plus haut le nom de Père Morin (*Ann Tad Morin*), et lui attribue la ballade; mais nous pensons que c'est par erreur, car le père Morin a dû mourir vers 1480. Le peuple en a fait un prophète : c'est lui qui prédisait aux Bretons leur union à la France en punition de leurs péchés :

« Quand le ciel est rouge le soir, s'écriait-il un jour, vous dites: La tempête viendra. Eh bien, regardez du côté du pays des Gaulois, l'horizon est en feu. En vérité, en vérité, je vous l'annonce, encore un peu de temps, et l'on verra le roi de France et le duc de Bretagne chevaucher en même selle et sur même cheval! » S'il est l'auteur de la ballade, ce qui supposerait une erreur de quelques années dans la date qu'elle porte, nous le soupçonnerions fort d'avoir embelli l'histoire. Nous avons entendu, il est vrai, raconter aux vieilles gens de Rosporden qu'un jeune homme de cette ville fût trouvé mort, un surlendemain de mardi gras, des suites du carnaval, pendant lequel on l'avait vu parcourir la ville la tête dans le crâne d'un mort; mais ils ne disent mot de l'apparition merveilleuse, qui semble appartenir à une tradition antérieure, également populaire en Allemagne, en Espagne et en France. Mais le caractère de notre don Juan en sabots ne nous paraît pas moins fortement empreint de puissance et d'horreur que le type élégant et poli des scènes allemande, espagnole et française. Leur création appartient à une civilisation avancée; la nôtre, à un peuple dans toute la vigueur de ses mœurs primitives. Chez les uns, ce n'est qu'une statue outragée qui se meut, parle et punit; c'est le mort en personne, chez les autres, qui se rend à une sacrilége invitation pour tirer vengeance de celui qui a osé profaner son crâne, son crâne baptisé.

Ne oa ked he c'her gant-han, siouaz, peurachuet,
Pa iudaz ann den iaouang, enn eur spont garv meurbet;
Ne oa ket he gomz gant-han, he gomz peurlavaret,
Pa gouezaz krenn war he benn ar paourkez diframmet.

XXXVII

GENEVIÈVE DE RUSTÉFAN

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Au milieu de la paroisse de Nizon, près de Pont-aven, en Cornouaille, on voit s'élever le château en ruines de Rustéfan. Il est le sujet de quelques traditions qui ne sont pas sans intérêt. Ainsi le peuple dit qu'anciennement on avait coutume de danser fort tard sur le tertre du château, et que si l'usage a cessé, c'est que les danseurs aperçurent, un soir, la tête chauve d'un vieux prêtre, aux yeux étincelants, s'avançant pour les regarder, à la lucarne du donjon. On ajoute à cela qu'on voit vers minuit, dans la grand'salle, une bière couverte d'un drap mortuaire, dont quatre cierges blancs, comme on en faisait brûler pour les filles nobles, marquent les quatre coins, et qu'on voyait jadis une jeune demoiselle, en robe de satin vert garnie de fleurs d'or, se promener au clair de la lune sur les murailles, chantant quelquefois, et plus souvent pleurant. Quel mystérieux rapport peut-il y avoir entre ces deux vagues figures de prêtre et de jeune fille ? La ballade qu'on va lire nous l'apprendra.

I

Quand le petit Iannik gardait ses moutons, il ne songeait guère à être prêtre.

— Je ne serai, certes, ni prêtre ni moine; j'ai mis mon esprit dans les jeunes filles. —

JENOVEFA RUSTEFAN

— IES TREGER —

I

Pa oa potr Iannik gad he zenvet
N'en doa ket koun da vean beleget.

— Ne vinn, a-vad, belek na manac'h,
Laket em euz ma spered er plac'h. —

Quand un jour sa mère vint lui dire : — Tu es un finaud, mon fils Iann;

Laisse là ces bêtes, et viens à la maison; il faut que tu ailles à l'école à Quimper;

Que tu ailles étudier pour être prêtre, et que tu dises adieu aux jeunes filles. —

II

Les plus belles filles de ce pays-là étaient alors les filles du seigneur du Faou;

Les plus belles filles qui levaient la tête, sur la place, étaient les filles de du Faou.

Elles brillaient près de leurs compagnes, comme la lune près des étoiles.

Chacune d'elles montait une haquenée blanche, quand elles venaient au pardon, à Pont-Aven;

Quand elles venaient au pardon, à Pont-Aven, la terre et le pavé sonnaient;

Chacune d'elles portait une robe de soie verte et des chaînes d'or autour du cou.

La plus jeune est la plus belle; elle aime, dit-on, Iannik de Kerblez.

Pa zeuaz he vamm ha larez d'ean :
— Te a zo eur potr fin, ma mab Iann ;

Lez al loened-ze, ha deuz d'ar ger,
Evit monet da skoul da Gemper;

Vit mont da skoul da vean beleget;
Ha lavar kenavo d'ar merc'hed. —

II

Braoan merc'hed a voa er vro-ze,
Merc'hed otro ann Faou a-neuze ;

Braoan merc'hed a zave ho fenn,
Voa merc'hed ann Faou, war ann dachen.

Hi a dole sked dreist ar merc'hed,
Evel ma ra'l loar dreist ar stered.

Ha gant-he peb a inkane gwenn,
O tont d'ar pardon da Bond-Aven;

O tont d'ar pardon da Bond-Aven,
A grene ann douar hag ar vein;

Gant he peb a vroz c'hlaz a zeien,
Ha karkanio aour war ho c'herc'hen.

Ar iaouankan, hounez ar braoan;
Iannik Kervlez a gar, a glevann.

— J'ai eu pour amis quatre clercs, et tous quatre se sont faits prêtres;

Iannik ar Flécher est le dernier ; il me fend le cœur. —

III

Comme Iannik allait recevoir les Ordres, Geneviève était sur le seuil de sa porte;

Geneviève était sur le seuil de sa porte, et y brodait de la dentelle,

De la dentelle avec du fil d'argent. (Cela couvrirait un calice à merveille).

— Iannik ar Flécher, croyez-moi, n'allez point recevoir les Ordres;

N'allez point recevoir les Ordres, à cause du temps passé.

— Je ne puis retourner à la maison, car je serais appelé parjure.

— Vous ne vous souvenez donc plus de tous les propos qui ont couru sur nous deux?

Vous avez donc perdu l'anneau que je vous donnai en dansant?

— Je n'ai point perdu votre anneau d'or; Dieu me l'a pris.

— Pevar mignon kloarek am euz bet,
Hag ho fevar e ma int beleget;
Iannig ar Flecher, ann divezan,
A laka va c'halon da rannan. —

III

Pa voa Iannig o vont d'ann eurzo,
Jenovefa voa war he zreujo;
Jenovefa voa war he zreujo,
Hag a c'hrouie-hi dentelezo,
Hag ho brode gant neuden argant :
(Da c'holoi eur c'halir e vent koant).

— Iannig ar Flecher, ouz-in sentet ;
Da gemer ann eurzo na it ket;
Da gemer ann eurzo na it ket,
Enn aoek d'ann amzer dremenet.
— Distrei d'ar ger me ne hallann ket,
Pe vinn hanvet ar gaouier touet.
— N'hoc'h euz eta koun euz ann holl draou
A zo bet laret war-n-omp hon daou?
Kollet hoc'h euz eta ar walen
'M euz roet d'hoc'h e-kreiz ann abaden?
— Ho kwalen aour n'am euz ket kollet ;
Doue neuz hi digan-in tennet.

— Iannik ar Flécher, revenez, et je vous donnerai tous mes biens;

Iannik, mon ami, revenez, et je vous suivrai partout;

Et je prendrai des sabots, et m'en irai avec vous travailler.

Si vous n'écoutez pas ma prière, rapportez-moi l'extrême-onction.

— Hélas! je ne puis vous suivre, car je suis enchaîné par Dieu;

Car la main de Dieu me tient, et il faut que j'aille aux Ordres. —

IV

Et, en revenant de Quimper, il repassa par le manoir.

— Bonheur, seigneur de Rustéfan, bonheur à vous tous, grands et petits!

Bonheur et joie à vous, petits et grands, plus que je n'en ai, hélas.

Je suis venu vous prier d'assister à ma messe nouvelle.

— Oui, nous irons à votre messe, et le premier qui mettra à l'offrande sera moi.

— Iannig ar Flecher, distroet endro,
Ha me roio d'hoc'h va holl vado;

Iannik, va mignon, distroet endro,
Ha me ielo d'hoc'h heul e peb bro;

Ha me gemero boteier koat,
Ha me iei gen-hoc'h da labourat.

Ma na zentet ked ouz va goulenn,
Digaset d'i-me ar groaz-n-ouen.

— Sivoaz! hoc'h heulian ne hallann ket,
Rag aberz Doue onn chadennet;

Rag gand dorn Doue em onn dalc'het,
Ha d'ann eurzo eo red d'in monet. —

IV

Hag o tont endro euz a Gemper,
E teuaz adarre d'ar maner.

— Eurvad, otro maner Rustefan,
Eurvad d'hoc'h holl dud, braz ha bihan

Eurvad ha joa d'hoc'h, bihan ha braz,
Muioc'h evit zo gan-in, sivoaz!

Me zo deuet d'ho pedi, d'ann de,
Da zonet d'am oferen neve.

— Ia! d'hoc'h oferen ni a ielo,
Kentan brofo er plad me a vo.

Je mettrai à l'offrande vingt écus, et votre marraine, ma dame, en mettra dix;

Et votre marraine en mettra dix pour vous faire honneur, seigneur prêtre! —

V

Comme j'arrivais près de Penn-al-Lenn, me rendant aussi à la messe,

Je vis une foule de gens courir tout épouvantés.

— Hé! dites-moi donc, vous, bonne vieille, est-ce que la messe est finie?

— La messe a été commencée; mais il n'a pas pu la finir;

Mais il n'a pas pu la finir; il a pleuré sur Geneviève,

Et, en vérité, il a mouillé trois grands livres des larmes de ses yeux.

Et la jeune fille est accourue, et elle s'est précipitée aux genoux du prêtre :

— Au nom de Dieu, Iann, arrêtez! vous êtes la cause, la cause de ma mort! —

Me a brofo er plad ugent skoed,
Hag ho maeronez, va itron, dek;
Hag ho maeronez a brofo dek,
Da rei enor d'hoc'h, otro belek. —

V

Pa oann digouet e-tal Penn-al-lenn,
O vonet ive d'ann oferen,
E weliz kalz a dud o redek,
Hag hi enn eunn estlamm braz meur-
[bed.
— Na c'hui, gregik koz, d'in leveret,
Nag ann oferen zo achuet?
— Ann oferen a zo deraouet,
Hogen he achui n'euz gallet;
He achui n'en deuz ket gallet
Goelan da Jenovefa neuz gret,
Ha tri leor braz en deuz treuzet, 'vad,
Gand ann daero euz he zaoulagad.
Ken a zeuaz ar plac'h o redek,
Ha' gouezaz da zaoulin ar belek.
— Enn han Doue! Iann, distroet endro
C'hui zo kiriok, kiriok d'am maro! —

VI

Messire Jean Flécher est recteur, recteur maintenant au bourg de Nizon;

Et moi, qui ai composé ce chant, je l'ai vu pleurer mainte fois;

Mainte fois je l'ai vu pleurer près de la tombe de Geneviève.

NOTES

Les Flécher habitent toujours la paroisse de Nizon; ce sont de bons et honnêtes paysans. Ils se souviennent d'avoir eu un prêtre dans leur famille, ce qu'atteste d'ailleurs un calice sculpté sur le linteau de la porte de leur maison, mais ils ne connaissent rien de son histoire; ils savent seulement qu'un seigneur du pays contribua à payer son éducation cléricale. Ce seigneur, dont la femme était, selon notre ballade, marraine du jeune clerc Iannik, aura craint les suites de l'amour de sa fille pour le petit paysan, et y aura mis un terme en le faisant entrer dans les Ordres sacrés. Quant à l'héroïne de la ballade, nous manquons de documents qui nous permettent d'indiquer précisément l'époque où elle vivait. Un grand échanson de France de sa famille et de son nom possédait, en 1426, le château des Rustéfan; voilà tout ce que nous apprend le registre de la *Réformation* de la noblesse de Cornouaille. Mais Jean Flécher ne se trouvant pas porté sur la liste des recteurs de cette paroisse, dont nous avons les noms depuis l'an 1500 jusqu'à ce jour, il y a lieu de croire que les événements racontés dans la ballade se sont passés antérieurement. Qu'ils aient été chantés peu d'années après être arrivés, on n'en pourrait douter, puisque le poëte nous assure qu'il a vu le prêtre pleurer près du tombeau de Geneviève. Ce poëte, né en Tréguier, comme l'atteste le dialecte qu'il a suivi, habitait évidemment alors en Cornouaille, et peut-être Nizon même, où la ballade est restée des plus populaires.

VI

Ann otro Iann Flecher zo person,
Person eo breman, e borc'h Nizon;

Ha me am euz savet ar wers-ma,
M' euz hen gwelet meur wech oc'h oela;

Meur wech m'euz hen gwelet oc'h oela;
Tostik-tost da ve Jenovefa.

XXXVIII

NOTRE-DAME DU FOLGOAT

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

« En l'année 1315, dit un vieil auteur, florissait en Bretagne, en simplicité et sainteté de vie, un pauvre innocent nommé Salaün, issu de parents pauvres, dont les noms nous sont inconnus, d'un village d'auprès de Lesneven.

« Ce jeune enfant, croissant en âge, commença, après la mort de ses parents, à chérir les douceurs de la solitude, choisissant pour sa retraite ordinaire un bois, loin d'icelle ville d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine bordée d'un très-beau vert naissant. Là, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur; et de nuit, comme le gracieux rossignol, perché sur l'épine de l'austérité, il chantait *Ave Maria*.

« Il était misérablement vêtu, toujours nu-pieds ; n'avait pour lit, en ce bois, que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tortu près de ladite fontaine. Il allait tous les jours mendier son pauvre pain par la ville de Lesneven ou ès environs, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois petits mots ; car il disait *Ave Maria*, et puis en son langage breton : *Salaün a zebrè bara*, c'est-à-dire « Salaün mangerait du pain. » Il prenait tout ce qu'on lui donnait, revenait bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie.

« Au cœur de l'hiver, il se plongeait dans cette fontaine jusqu'au menton, comme un beau cygne en un étang, et répétait toujours et mille fois *Ave Maria*, ou bien chantait quelque rhythme breton en l'honneur de Marie.

« On rapporte que lorsqu'il grouait à pierre fendre, il montait en son arbre, et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air en chantant : *O Maria !* En cette façon, et non autrement, il échauffait son pauvre corps.

« C'est pourquoi, à cause de cette sienne façon de faire, l'appelait-on *le Fou* (Salaün ar Fol). Et pourtant est-il l'un des plus beaux mignons de la reine des cieux.

« Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent : *Qui vive?* Auxquels il répondit *Je ne suis ni Blois, ni Montfort, je suis le serviteur de madame Marie, et vive Marie!* A ces paroles, les soldats se prirent à rire et le laissèrent

« Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé personne. Enfin il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure. L'on tient que la sainte Vierge, qui ne manque jamais à ceux qui lui sont fidèles, le consola et récréa merveilleusement de ses aimables visites, s'apparaissant devant lui environnée d'une grande clarté, et accompagnée d'une troupe d'anges.

« Notre pauvre simplique, sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, fit résonner l'écho de sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie; après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux qu'il le disputait à la candeur du lis et au vermeil de la rose.

« Il fut trouvé mort non loin de la fontaine, près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu.

« Et l'on vit un beau lis frais et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits sur ses feuilles en lettres d'or ces deux mots : Ave, Maria [1]. »

Les ducs de Bretagne firent bâtir sur le bord de la fontaine du pauvre fou du bois, sous l'invocation de Notre-Dame du Folgoat, une charmante église qui devint bientôt célèbre par un grand nombre de miracles. Celui qui fait le sujet de la ballade suivante nous a paru un des plus touchants. C'est l'histoire d'une jeune fille faussement accusée d'un crime horrible.

La veille du jour où elle va être brûlée vive, elle apparaît en rêve à son père, du fond de la prison où on l'a jetée. Il la voit au lavoir, occupée à blanchir des nappes déjà blanches, symbole de sa parfaite innocence, et elle le prie d'aller en pèlerinage, à son intention, à Notre-Dame du Folgoat.

I

— Santé et joie à vous, mon père!
— Que faites-vous là si matin?

Pourquoi laver ces nappes plus blanches que neige? que faites-vous là, ma fille?

ITROUN VARIA FOLGOAT

— IES LEON —

I

— Iec'hed ha joa gan-e-hoc'h va zad!
— Petra rit aze mintin mad?
Gwalc'hi doalou ker gwenn hag erc'h!
Petra rit-c'houi aze, va merc'h?

[1] Le P. Cyrille Pennec, *Pèlerinage à Notre-Dame du Folgoat.*

— Je suis venue vous prier, mon père, d'aller pour moi au Folgoat;

Et d'y aller à pied, et pieds nus, et sur vos deux genoux, si vous pouvez y tenir.

Vous y trouverez les cendres du cœur que vous avez nourri.

— Qu'avez-vous fait, ma pauvre fille, pour être ainsi réduite en cendres?

— Un petit enfant a été tué, et l'on m'accuse, mon père, de l'avoir fait mourir. —

II

Un jour, le sire de Pouliguen était allé chasser avant dîner.

— Tiens! voici un lièvre écorché, ou un petit enfant étranglé;

On l'a pendu à la branche de cet arbre; il a encore le ruban au cou. —

Et il vint trouver sa femme, en rêvant tristement dans son cœur.

— Voyez! un pauvre enfant tué! au nom du ciel, qui l'a mis au monde?

— Me zo deut d'ho pedi, va zad,
Da vont evid-oun d'ar Folgoat;

Ha mont diarc'hen ha war droad
Ha war ho taoulin, mar gell pad.

Eno e kefot ludu gret
Diouc'h ar galoun hoc'h euz maget.

—Petra, va merc'h paour, hoc'h euz gret,
Pa viot evel-ze luduet?

— Eur bugelik zo bet lazet,
Ha d'in, va zad, eo tamallet. —

II

Eunn deiz ann aotrou Pouligwenn
Oa eat da sersal 'raog he lein.

— Setu ama eur c'had kignet,
Pe eur bugelik gwalennet;

Krouget eo diouc'h skour ar wezen,
E kerc'hen he c'houg ar zeizen. —

Hag hen da gaout he itroun,
O sonjal du enn he galoun.

— Sellit! eur bugel paour lazet!
Piou, han Doue, neuz hen ganet ?—

La dame, sans rien répondre, se rendit aussitôt à la ferme.

— Vous vous portez bien, fermière? Voilà du chanvre qui pousse à merveille.

— Mon chanvre ne pousse guère bien; il s'en va tout avec vos pigeons.

— Où sont allées vos filles, que je ne vois que vous?

— Deux sont à la rivière à laver, et deux autres à préparer le chanvre;

Et deux autres à préparer le chanvre; et les deux dernières à le peigner.

Quant à Marie Fanchonik, ma nièce, elle est au lit malade;

Elle est au lit malade, depuis huit ou neuf jours.

— Ouvrez-moi, ma fermière, que je voie ma filleule.

— Dites-moi, ma filleule, où avez-vous mal?

— C'est entre mon ventre et mon cœur que j'ai mal, ma marraine.

— Levez-vous, levez-vous, ma filleule, et allez vous confesser au Père François;

Confessez-lui votre péché et prenez garde, je vous y engage.

Ann itroun, heb lavarout ger,
Az eaz d'ar vereuri e-berr :

— Mad ar bed gan-e-hoc'h, mereurez
Dont ra ho kanab brao e-mez.

— Va c'hanab brao mez na zeu ket :
Mont a ra holl gand ho koulmed.

— Peleac'h int eat ho merc'hed-c'houi,
Pa na welann nemed hoc'h-c'houi?

— Diou zo er ster gand ann diliad,
Ha diou-all zo o paluc'hat;

Ha diou-all zo o paluc'hat;
Hag ann diou-all zo o kribat.

Mari Fanchonik, va nizez,
Hounez zo er gwele diaez;

Er gwele klanv ez eo chomet,
Eiz pe nao deiz zo tremenet.

— Digorit d'in, va mereurez,
Hag e welin va fillorez.

— Va fillorez, din livirit,
Peleac'h 'ma 'nn droug a zamantit?

— Kreiz-tre va c'hof ha va c'haloun,
Ema va droug, va mamm baeroun.

— Savit, savit, va fillorez,
It d'ann Tad Fransez da govez;

Kovesait mad ho pec'hed
Hag evesait, mar keret.

— Je ne suis point une pécheresse : il y a huit jours que j'ai été confessée.

— Ne me mentez pas; vous avez fait un grand péché :

C'est vous qui êtes allée ce matin au bois; vos sabots sont rougis de sang! —

III

— Mon petit page, dis-moi, qui est-ce qui passe dans la rue?

— Vos métayers de Guigourvez, le bourreau et votre filleule. —

Dur eût été celui qui n'eût pas pleuré, sur la place du Folgoat, quand elle arriva;

Quand arriva la jeune fille de quinze ans, entre deux archers, pour être pendue;

Une pauvre vieille femme, en avant, portait un cierge devant elle;

Et la jeune fille disait en marchant : — Cet enfant-là n'était pas à moi! —

Par derrière venait la dame, demandant instamment grâce pour sa filleule.

— Rendez-moi ma filleule : je vous donnerai son pesant d'argent.

— Evit pec'heurez, n'em ounn ket;
Eiz-teiz zo ounn bet koveset.

— Gevier d'in na livirit ket,
Eur pec'hed braz hoc'h euz c'houi gret;

R'houi zo bet mintin-ma d'ar c'hoat;
Puz co ho poutou gand ar goad! —

III

— Pachik bihan, lavar d'in-me,
Cetra 'za gand ar pae-ze?

— Ho mereurien a Wigourvez,
Ar c'hrouger hag ho filorez. —

Kriz vije neb ha na oelje,
War dachen Folgoat, pa zeue;

Pa zeue ar plac'h pemzek vloa,
E-kreiz daou arser da grouga;

Eur c'hrac'hik koz paour dira-z-hi,
O terc'hel eur goulou d'ezhi;

Hag hi, o vont, a lavare :
— Ne oa ked d'in ar bugel-ze. —

Ann itroun war lerc'h o c'houlenn
Truez d'he fillorez a-grenn :

— Laoskit gan-in va fillorez :
Roi a rinn d'e-hoc'h, arc'hant he fouez

Et, si cela ne vous convient pas, je vous en donnerai le poids de ma haquenée,

Je vous en donnerai le poids de ma haquenée, la jeune fille et moi dessus.

— Votre filleule ne vous sera pas rendue; quiconque a tué, on le tue. —

IV

Comme le sénéchal allait dîner, le bourreau alla la pendre.

Au bout d'un peu de temps, il vint trouver le sénéchal :

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie Fanchonik ne meurt pas;

Quand je lui mets le pied sur l'épaule, elle se détourne vers moi, et rit.

— Prenez-la, jetez-la, menez-la au bûcher.

— Prenons-la, jetons-la, faisons du feu et de la fumée pour la brûler! —

Au bout d'un peu de temps, le bourreau revenait :

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie Fanchonik ne meurt pas;

Elle est dans le feu jusqu'au sein, et elle rit de tout son cœur.

Ha mar na blij d'e-hoc'h kement-ze,
Me roi d'e-hoc'h pouez va inkane,

Me roi d'e-hoc'h pouez va inkane,
Ar plac'h ha me war he c'horre. —

— Ho fillorez n'ho pezo ket,
Neb a lazaz a vez lazet.

IV

P'az ea'r senesal da vernia,
Az eaz ar c'hrouger d'he c'hrouga.

A-benn eunn pennadig goude,
Dont a reaz d'he gaout-he :

— Aotrou senesal, me ho ped,
Mari Fanchonik na vary ket;

Pa daolann va zroad war he skoa,
Distrei da c'hoarzin ouz-in ra.

— Taolit hi ha didaolit hi,
Kasit-hi d'ar fagodiri.

— Taolomp-hi ha didaolomp-hi,
Greomp tan ha moged d'he leski! —

Abenn eur pennadig goude,
Dont a rea 'r c'hrouger adarre :

— Aotrou senesal, me ho ped,
Mari-Fanchonik na varv ket;

Ma enn tan beteg he diou-vron;
C'hoarzin a ra ieiz he c'halon.

— Avant que je croie ce que vous dites, ce chapon-ci aura chanté. —

(Un chapon rôti sur un plat, et tout mangé, hormis les pattes.)

Le sénéchal resta confus : le chapon venait de chanter.

Marie Fanchonik, pardonnez-moi, c'est moi qui ai failli et non vous;

C'est moi qui ai failli et non vous : qui vous préserve de ce feu?

— Notre Dame Marie du Folgoat le balaye de dessous mes pieds;

La Vierge, mère des chrétiens, le balaye d'autour de mon sein.

— Qu'on envoie vite à Guigourvez, qu'on envoie vite chez la fermière;

Qu'on envoie vite chez la fermière, pour savoir qui est la pécheresse. —

Ils passèrent tous à travers les flammes, et aucun d'eux ne sourcilla;

Ils passèrent tous sans sourciller; la servante seule y resta.

— Pa gredinn pez e leveret,
Ar c'habon-ma 'n devo kanet. —

(Eur c'habon rostet war eur plad,
Ha debret nemet he zaoudroad.)

Ar senesal oa souezet :
Ar c'habon en devoa kanet.

— Mari Fanchonik, me ho ped,
Me zo faziet, c'houi n' oc'h ket;

Me zo faziet, c'houi n' oc'h ket :
Petra zo enn tan d'ho miret?

— Ann itroun Varia-Folgoat
Zo' skuba dindan va daoud-droad;

Ar Werc'hez, mamm ar gristenien,
Zo' skuba endro d'am c'herc'hen.

— Red eo kas prim da Wigourvez,
Kas prim da di ar vereurez ;

Kas prim da di ar vereurez,
Da ch'ouzout piou eo pec'heurez. —

Tremenet oant holl dre ann tan,
Ha nikun na lekeaz man ;

Tremenet holl heb lakat man :
Nemed ar vatez he unam.

NOTES

Cette ballade est une des plus populaires de Bretagne; elle se chante dans les dialectes de Léon, de Cornouaille, de Tréguier et de Vannes. Elle n'est pas antérieure au quinzième siècle, car l'église du Folgoat n'a été bâtie qu'à cette époque. Il y a lieu de la croire du milieu du siècle suivant, le P. François, dont elle fait mention, étant probablement Maistre François du Fou, doyen en l'église collégiale du Folgoat, qui comparut à Nantes, le second jour d'octobre de l'an 1539, pour la rédaction des réformations des Coutumes de Bretagne. Le petit manoir du Pouliguen existe encore à quelques lieues du Folgoat. Le bourg de Guigourvez est aussi dans les environs. La cause de l'immense popularité de notre ballade vient sans doute de l'idée sur laquelle elle repose, idée que nous avons déjà vue développée dans *le Frère de lait*, et qui fait le sujet de mille autres chants populaires.

Sous l'empire d'une pareille croyance, l'*épreuve* devenait un moyen naturel de découvrir la vérité; on ne pouvait supposer que la Providence permît la mort de l'innocent.

La légende du coq rôti qui chante sur le plat est un lieu commun de poésie populaire. Elle a primitivement passé d'Espagne en France; on la trouve racontée dans le *Martyrologium hispanicum* de Tormayo Salacar. La voici telle que la répète, à sa manière, un révérend et savant antiquaire français :

« Deux époux se rendaient à Compostelle avec leur fils, dont la beauté frappa la fille de l'hôte (ou une servante de l'auberge) au point de lui inspirer une vive passion. Le jeune homme ayant repoussé cette impudente, la tentatrice tourna bientôt en haine son amour méprisé. Elle introduisit donc un gobelet d'argent dans le paquet de l'adolescent, lorsqu'il allait partir, et le fit poursuivre comme voleur. Sur cette pièce de conviction, le juge eut bientôt établi sa sentence et l'innocent fut pendu sans délai. Le père et la mère, désolés, voulurent au moins voir le cadavre de leur fils, et quand ils arrivèrent à la potence le jeune homme les consola lui-même, assurant que saint Dominique de la Calzada soutenait son corps pour empêcher la strangulation, puis les envoya demander au juge qu'il ne maintînt pas un arrêt si clairement cassé par le ciel. Le magistrat, peu disposé à douter de son bien jugé ou de son bourreau, pensa qu'on se moquait de lui, et comme il allait se mettre à table (ou, selon d'autres, prenait déjà son repas), il répondit sans plus d'enquête : ‹ Votre fils est vivant comme ce coq et cette poule qui sont dans le plat (ou à la broche.) » Les oiseaux, prenant la comparaison à leur avantage, se mirent immédiatement à chanter et à battre des ailes. Il n'en fallait pas moins pour impressionner le juge, qui alors consentit à laisser dépendre son condamné pour admettre un pourvoi trop hautement appuyé, d'autant plus que son dîner se trouvait forcément abrégé par cet accident imprévu. La descendance des deux volailles paya la célébrité de ses ancêtres, car on la plumait pieusement pour répandre parmi les pélerins le gage de la protection accordée par saint Dominique à ses

clients, et les plumes de ces malheureuses bêtes se répandirent ainsi dans toute la chrétienté. »

Le commentateur de l'auteur espagnol continue sur un ton aussi empenné de malice gauloise que de science :

« On n'aura pas de peine à s'expliquer comment ce fait, raconté par les pèlerins de Compostelle à leur retour, aura fini par entrer dans la légende de saint Jacques en Galice. Ce qui semble un peu moins pardonnable, c'est que les Bretons du Folgoët l'aient adjoint également aux annales de leur pèlerinage. Cette prétention est constatée par les *Chants populaires de la Bretagne*. Au fond, la circonstance atténuante peut se plaider par cet endroit, que l'accusé de la Calzada ayant été victime de sa chasteté, l'intervention de la Reine des Vierges aura paru plus que probable dans sa libération, conformément au dicton populaire pour un homme sauvé d'un grand péril : « Il doit une belle chandelle à la sainte Vierge. » D'ailleurs saint Dominique de la Calzada avait bâti un ermitage dédié à la mère de Dieu, et choisi sa sépulture dans le voisinage. On honore encore, dans la même ville, une Notre-Dame de la Plaza, dont le culte remonte sans doute au saint lui-même. Partant de là, il est assez simple que dans un pèlerinage à Notre-Dame (comme celui du Folgoët), on ait célébré volontiers les faveurs obtenues par son intercession, même en d'autres lieux. A la suite des années et de la détermination erronée des circonstances, amenée par des récits qui s'écartent de la source, des patriotes ardents auront adjugé le miracle à leur pays. C'est aussi le cas de rappeler un autre proverbe : *Chacun prêche pour son saint* [1]. »

[1] *Collection des plombs historiques*, t. II, p. 199.

XXXIX

LES LIGUEURS

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Lorsque Louis XII, la veille de son mariage avec Anne de Bretagne, signa le traité d'union du duché à la France (1499), le peuple armoricain, fatigué d'une guerre sans fin, crut voir luire l'aurore d'un avenir meilleur, et, oubliant qu'il avait lutté contre la suzeraineté des rois franks pendant sept siècles, et contre leur autorité immédiate durant trois cents ans, consentit à accepter le roi pour seigneur direct; mais les plus clairvoyants ne se soumirent qu'à regret, et à la mort d'Anne de Bretagne ils songèrent secrètement à recouvrer leur existence nationale. Chose remarquable, l'extinction de la famille ducale étrangère qu'Anne représentait, famille sous laquelle les Bretons avaient conservé leurs vieilles libertés, causa presque autant de chagrin au peuple que l'extinction de la race des chefs de nom et d'origine celtiques. Tomber sous l'autorité directe des rois de France après avoir été gouvernés par des ducs qui, moins dépendants de ces rois que de leurs sujets, ne pouvaient promulguer aucune loi nouvelle, abroger aucune loi ancienne sans le consentement du baronnage de Bretagne, cette sauvegarde armée des intérêts nationaux, parut aux patriotes bretons une calamité réelle que dissimulait seulement le contrat par lequel leurs anciennes franchises leur étaient maintenues. Ils cherchèrent donc l'occasion de secouer le joug de la France : la Ligue la leur offrit ; rattachant leur cause à celle du parti catholique, et prenant pour chef le duc de Mercœur, dont leurs vues nationales servaient les prétentions à la couronne de Bretagne, ils déployèrent le drapeau de l'*Union*.

Le chant du départ des ligueurs cornouaillais de l'armée de Mercœur pour le siége de Craon, défendue par huit à dix mille hommes, tant Anglais que Français, qui furent mis en déroute sous les murs de la ville (mai 1592), est resté dans la mémoire belliqueuse des paysans des montagnes Noires ; il m'a été appris par un vieillard de Mael-Pestivien.

Vers l'heure où le soleil se couche, un bruit s'entendit hier, le bruit d'une barque descendant la rivière, et un cli-

---

AR RE UNADED

— IES KERNE —

Tro mare ar c'huz-heol, oe klevet trouz neihour,
Trouz eur vag a oe klevet o tonet gand ann dour,

quetis d'armes, et des fanfares de clairons, et un roulement de tambours tel, que les rochers en résonnaient au sommet des montagnes.

Et moi d'aller voir ; mais je ne vis rien que Marguerite la Grue, pêchant, immobile sur une patte :

— Marguerite, Margot, qui voles haut et loin, qu'est-il donc arrivé de nouveau en basse Bretagne?

— Il n'est rien arrivé de nouveau en basse Bretagne, si ce n'est la guerre et le trouble aux trois coins du pays ; tous les Bretons se sont levés, paysans et gentilshommes ; et la guerre n'aura point de fin si Dieu ne vient en aide aux hommes. —

On les vit rassemblés pour aller combattre aux frontières de la Bretagne, le jeudi de Pâques, au lever de l'aurore, sur la place de Kergrist-Moëlou, chacun une arquebuse sur l'épaule, chacun un plumet rouge au chef, chacun une épée au côté, le drapeau de la foi en tête.

Avant de partir, ils entrèrent dans l'église pour prendre congé de saint Pierre et du seigneur Christ ; et, en sortant de l'église, ils s'agenouillèrent dans le cimetière :

— Or çà ! haute Cornouaille, voilà vos soldats !

Ha strap, ha son ann drompill hag ann tabolinou,
Ken a zone ar c'herreg war lein ar meneiou.

Ha me monet da welet ; ha ne weliz netra
Nemet Marc'haid ar gerc'heiz, pao-kamm, o pesketa :
— Marc'haid, Marc'haidik, te nij huel ha pell ;
Petra neve zo digouet e-barz e Breiz-izel?

— Netra neve zo digouet e-barz e Breiz-izel,
Nemed e tri c'horn ar vro zo stravill ha brezel,
Savet ann holl Vretoned, plouiziz ha noblanz,
Ha na vo fin d'ar brezel ma na gav ann dud chanz. —

Neb ho gwele dastumet da vont da harzou Breiz,
E tachen Kergrist-Moelou, d'ar iou fask, tarz-ann-deiz,
Peb arkebut war ho skoa, peb blun ru euz ho zok,
Peb kleze euz ho c'hoste, banniel ar feiz a-rok.

Ha-pa oant o vonet kuit hi zo eet d'ann iliz
Evit kimiada sant Per kouls hag ann otrou Krist ;
Hag o tont euz ann iliz 'nem stouont er vered :
— Arsa 'ta, Kerne-huel, setu ho soudarded !

Voilà les soldats du pays, les soldats unis pour défendre la vraie foi contre les huguenots, pour défendre la basse Bretagne contre les Anglais et les Français et tous ceux qui ravagent notre pays pire que l'incendie! —

En quittant le cimetière, ils demandaient en foule : — Où trouverons-nous du drap rouge pour nous croiser présentement? —

Le fils du manoir de Kercourtois repartit en brave : — Prenez exemple sur moi, et vous serez croisés! —

A peine il achevait ces mots, qu'il s'était ouvert une veine du bras, et que son sang jaillissait, et qu'il avait peint une croix rouge sur le devant de son pourpoint blanc; et que tous ils étaient croisés dans un instant.

Comme ils étaient en route et approchaient de Callac, ils entendirent les cloches de Duhot, qui sonnaient la messe, et eux de détourner la tête, et de dire tout d'une voix :

— Adieu, ô cloches de Marie! adieu, ô cloches bien-aimées!

Adieu donc, adieu, ô cloches baptisées, que nous avons tant de fois mises en branle aux jours de fête! Plaise au

---

Setu soudarded ar vro, soudarded unanet
Evid difenn ar gwir feiz rag ann Hugunoded,
Evid difenn Breiz-izel rak bro-Zoz ha Bro-C'hall,
Kemend a wast hor bro-ni, gwas eged ann tangwall.

Hag o tont euz ar vered eleiz a c'houlenne :
— Men a gefimp mezer ru d'en emgroaza breme? —
Ken a droc'haz kalonek potr maner Kergourtez :
— Kemeret skouer digan-in hag e viot kroazet ez! —

Ne oa ked he gomz gant han, he gomz achuet mad,
Oa toullet gwien he vrec'h ken a strinkaz ar goad,
Ha war dal he borpant wenn eur groaz ru a oa gret,
Hag abarz nemeur amzer ho holl e oant kroazet.

Pa oant e kichen Kallak o vonet gand ann hent,
E klevjont kleier Duhot o son ann ofern bred :
Hag hi distroi war ho c'hiz enn eur laret 'nn eur vouez :
— Kenavo kleier Mari! kenavo kleier kez!

Kenavo 'ta, kenavo, kleier kristeniet!
Aliez enn deziou-lid ni hon euz ho prallet!

Seigneur et à la Vierge sainte que nous vous sonnions encore quand la guerre sera finie!

Adieu, sacrées bannières que nous avons portées processionnellement autour de l'église, au pardon de Saint-Servet. Ah! puissions-nous être aussi forts pour défendre notre pays et la vraie foi que nous l'avons été pour vous tenir sur la place, au grand jour!

Que Dieu secoue la gelée! que le blé soit flétri, flétri dans le champ du Français qui trahit les Bretons! Et chantons toujours, tout d'une voix, enfants de la Bretagne :

— « Jamais! non jamais, la génisse ne s'alliera au loup! » —

Ce chant a été composé depuis que nous sommes en route; il a été composé en l'année mil cinq cent quatre-vingt-douze, par un jeune paysan, sur un air facile à chanter. Répétez-le, hommes de Cornouaille, pour réjouir le pays.

NOTES

Les ravages commis en Bretagne par ceux qu'on y regardait toujours comme des étrangers, inspirent au poëte populaire la même aversion pour eux qu'à ses prédécesseurs; elle emprunte un accent nouveau à l'indignation qu'il éprouve en songeant à la violation de la foi jurée, et proteste contre un pacte d'union qui lui paraît impraticable. Ce sentiment d'antipathie pour *le loup*, comme il appelle l'ennemi Français, à l'exemple des poëtes nationaux du quatorzième siècle, n'était point particulier au peuple

---

Ra blijo gand ann Otrou, hag ar Werc'hez santel,
Ma ho prailefimp-ni c'hoaz pa vo fin d'ar brezel!

Kenavo, bannielou sakr, pere hon euz douget,
Oc'h ober tro ann iliz, e pardon Sant-Servet;
Ra vimp ker goest da zifenn hor bro hag ar gwir feiz
Hag em omp bet d'ho terc'hel war ann dachen, enn deiz!

Da hijo Doue ar reo! da vo goenvet ann ed,
Goenvet e douar ar Gall, trubard d'ar Vretoned!
Ra ganomp-ni da viken, enn eur vouez, potred Breiz:
— « Biken! biken n'embaro ann onner hag ar bleiz. » —

Ar ganaouen-ma zo gret aboe 'm omp eet enn hent,
Ebarz ar bloa mil pemp kant daouzek ha poar ugent;
Gret gand eur c'houer iaouank, war eunn ton da gano.
Kanet-hi, potred Kerne, da laouenat ar vro.

des campagnes ; il était celui de toute la basse Bretagne, et même des villes : les Bretons s'obstinaient à ne pas vouloir devenir Français, et traitaient de félons les hommes du pays dévoués au roi ; c'est ce qui était arrivé à Châteaubriand, gouverneur de Brest, quelques années auparavant. La reine de Navarre écrivait alors de basse Bretagne à Henri II : « J'ay veu M. de Chasteaubriand... Il n'a regart ny à son proufist, ny à complaire à nulluy, pour votre service, dont *ceux de la basse Bretaigne le tiennent pour mauvais Breton... ; ceux de Brest... ne sont pas bien confirmés bons Français*. Vous savez de quelle importance le lieu est; il vous plaira y penser : car M. de Chasteaubriand en a souvent la fiebvre de peur, veu qu'il est en dangereuses mains, et gardé par gens mal contents [1]. »

René du Dresnay, seigneur de Kercourtois, chef des Ligueurs de la haute Cornouaille, est un des plus beaux caractères du seizième siècle. A l'époque du siége de Craon, il n'avait guère que vingt-deux ans ; en 1594, il commandait une compagnie de gens d'armes de cent cinquante salades, « qui lui avoit esté donnée de préférence à plusieurs gentilshommes et vieux soldats, lesquels néanmoins n'en furent pas jaloux, dit un contemporain, la voyant bailler à celui qui la méritoit si bien. Car c'estoit un gentilhomme rempli de belles qualités entre la noblesse, et plus parmi les genz de guerre : vaillant de sa personne autant qu'on pouvoit l'estre ; discret, parlant peu mais bien à propos : ne jurant jamais ; ne s'adonnant pas aux femmes, comme la plupart des aultres recherchent si curieusement ; ne manquant de remplir son devoir de bon chrestien, jeusnant le caresme, mesme à la campaigne ; ce qu'il faisoit quand il fut tué, qui fut le jeudi absolu ou le jour de devant (1594). Mais il semble que Dieu le vouloit à lui, le trouvant disposé de jouir de la gloire éternelle. »

Kercourtois eut une de ces morts glorieuses, si communes dans les temps modernes : il périt en gardant le pont de la Houssaie, près de Pontivy, qu'il défendit seul, pendant près d'une heure, contre six ou sept cents arquebusiers ennemis, jusqu'à ce que, tentant un dernier effort pour les chasser au delà, et « s'estant avancé de furie, dit l'historien déjà cité, son cheval eut un des pieds de derrière pris entre deux planches du pont, et tomba sous lui. Dans ce moment accourut un soldat qui lui donna, au défault de la cuirasse, de son espée au travers du corps... Et il trespassa à cheval, sur celui même qui avoit combattu. Son corps fut rendu à Kemper, et enterré aux Cordeliers avec une grande magnificence, et beaucoup de pleurs de toutes sortes de genz, car il estoit fort aimé. »

L'antique usage de l'enlèvement de la bannière paroissiale de Saint-Servet, auquel fait allusion le chantre des Ligueurs, existe encore aujourd'hui. La veille du jour du pardon, qui a lieu tous les ans le 15 mai, et qui attire une foule immense de pèlerins, non-seulement du pays de Cornouaille, de Tréguier et de Vannes, sur la limite desquels est bâtie la chapelle du saint, mais même du pays de Léon. A l'issue des vêpres, au moment où la procession va sortir, où croix et bannières se dressent, où le prêtre, debout sur les degrés de l'autel et tourné vers le peuple, élève

[1] *Lettres inédites de la reine de Navarre.* Lettre XCIX, p. 165 et 166. De la basse Bretagne — Octobre, 1537. Au Roi.

le saint sacrement, les paysans de Vannes et ceux de Léon (car les Trégorois et les Cornouaillais restent neutres) se séparent tout à coup en deux camps, et, brandissant en l'air leurs terribles bâtons à tête, ils s'écrient d'une voix tonnante :

Hij ar reo! io! io!
Hij ar reo! hij ar reo!

« Secoue la gelée! io! io! secoue la gelée! secoue la gelée! »

C'est une prière à Dieu pour qu'il détourne des blés qui poussent les gelées dont ils sont menacés. La procession sort de l'église, et la mêlée s'engage autour de la bannière, dont les deux partis rivaux, qu'on distingue à un morceau d'étoffe rouge ou blanc croisé sur l'épaule gauche, s'efforcent de disputer la possession au vigoureux Cornouaillais qui la porte. Les vainqueurs s'en partagent les lambeaux, et la gelée, dit-on, est pour les vaincus.

L'intervention des gendarmes ne saurait arrêter le désordre; on peut voir, après la bataille, le lit du ruisseau qui sépare les évêchés de Quimper et de Vannes encombré de tronçons de sabres. En 1766, dit un écrivain du dernier siècle, l'évêque de Cornouaille fit défense au recteur de Duhot d'ouvrir la chapelle de Saint-Servet et de célébrer le pardon. Le prêtre voulut obéir; mais les Vannetais, s'étant rendus au presbytère, l'enlevèrent de force, le placèrent sur leurs bâtons, avec lesquels ils avaient formé une espèce de brancard, et le portèrent jusqu'à la chapelle, où ils le forcèrent de chômer la fête patronale. Ainsi, comme le remarque, avec sa justesse d'observation habituelle, M. Alfred de Courcy, dans l'étude la plus piquante qui ait paru sur les Bretons, ainsi la puissance de la tradition est telle en Bretagne qu'elle y triomphe souvent de la religion elle-même.

XI

LA FONTENELLE

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Un des plus fameux partisans qu'eut la Ligue en Bretagne était la Fontenelle.

« Guy Eder de la Fontenelle, juveigneur de la maison de Beaumanoir, dit le chanoine Moreau, nasquit en la paroisse de Botoa, en Cornouaille. Dans le temps qu'il estoit escolier à Paris, au collége de Boncotest, où je le vis en 1587, il monstroit déjà des indices de sa future vie despravée, estant toujours aux mains avec ses compagnons. En 1589, il vendit ses livres et sa robe de classe, et, du provenu de l'argent, acheta une espée et un poignard, se déroba dudit collége, prit le chemin d'Orléans pour aller trouver l'armée de M. le duc du Maine, lors lieutenant général de l'Estat et couronne de France et chef du parti catholique, et retourna en Bretagne. Aagé de quinze à seize ans, il se mit parmi la populace qui estoit sous les armes pour le parti des Ligueurs, qui en fit estat, parce qu'il estoit de bonne maison et du païs, et, le voyant d'un esprit actif, lui obéissoit fort volontiers. Il se fit suivre de quelques domestiques de son frère aisné, et d'autres jeunes seigneurs de la commune, et commença à piller les bourgades, et à prendre prisonniers de quelque parti qu'ils fussent. Il donna plusieurs alarmes à Guingamp, dont le gouverneur tenait pour le roy, encore que la ville fust au seigneur de Mercœur, de la part de sa femme, duchesse de Penthièvre, qui portoit surnom de Bretagne...

« Il fit à la sourdine une course en Léon, jusques à Mesarnou, et enleva la fille de la dame du lieu (Marie de Coadelan, fille de Lancelot le Chevoir et de Renée de Coetlogon), héritière de mère et de père, riche de neuf à dix mille livres de rentes, aagée seulement de huit à neuf ans. »

Ce dernier trait est le sujet d'une des mille chansons populaires dont la Fontenelle est le héros. La suivante a été recueillie, il y a plusieurs années, par le comte de Kergariou, ancien pair de France, dont la rare sagacité avait deviné la mine poétique, si exploitée aujourd'hui, longtemps avant que personne songeât à en tirer parti.

I

La Fontenelle, de la paroisse de Prat, le plus beau fils qui porta jamais habits d'homme, a enlevé une héritière de dessus les genoux de sa nourrice.

— Petite héritière, dites-moi, que cherchez-vous dans ce fossé?

— Je cueille des fleurs d'été pour mon petit frère de lait que j'aime;

Pour mon petit frère de lait que j'aime, je cueille des fleurs d'été, mais j'ai peur, et j'en tremble, de voir arriver La Fontenelle.

— Petite héritière, dites-moi, connaissez-vous La Fontenelle?

—Je ne connais pas La Fontenelle, mais j'en ai ouï parler;

J'en ai ouï parler, j'ai ouï dire que c'est un bien méchant homme, et qu'il enlève les jeunes filles.

— Oui! et surtout les héritières! —

Il la prit dans ses bras, et l'embrassa; puis il la mit en croupe derrière lui, et la mena à Saint-Malo.

FONTANELLA

— IES TREGER —

I

Fontanellan, a barrez Prad,
Pravan map a wiskas dillad,
En deuz lammet eur benn-herez
Diwar barlen he magerez.

— Penn-herezik, d'in leveret,
Petra er c'hleuz-ze a glasket?
— Klasket a ranu boukejo han
D'am breurik mager a garann;

D'am breurik mager a garann,
Klasket a rann boukejo han,
Hogen aon 'm euz, ken a grenann,
Na erruje Fontanellan.

— Penn-herezik, d'in leveret,
Fontanellan a anaveet?
— Fontanellan n'anaveann ket,
Klevet komz anean 'm euz gret,

Klevet komz anean 'm euz gret,
Laret oa gwall botr, 'm euz klevet,
Laret penoz e lamm merc'hed.
— Ia! ha dreist-holl penn-herezed! —

Tre he ziou-vrec'h he c'hemeraz,
Hag he briatat a reaz,
Ha war lost he varc'h he zolaz,
Ha da Zant Malo he c'hasaz.

Il l'a menée à Saint-Malo, où il l'a mise dans un couvent, et quand elle a eu quatorze ans, il l'a prise pour épouse.

II

Ils sont allés habiter le manoir de Coadélan; elle a mis au monde un petit enfant, un enfant aussi beau que le jour, ressemblant à son père La Fontenelle.

Quand arriva une lettre : il fallait se rendre à Paris.

— Je vous laisse ici seule, je pars à l'instant pour Paris.

— La Fontenelle, restez à la maison; je payerai un messager; au nom de Dieu, n'y allez pas; si vous y allez, vous n'en reviendrez plus.

— Ne craignez rien; j'irai moi-même les trouver; ayez bien soin de mon fils, pendant que je serai loin d'ici. —

Fontenelle, en partant, disait aux jeunes gens : — Je donnerai la plus belle bannière du monde à Notre-Dame du Rosaire;

Une bannière et les plus beaux habits, si vous n'oubliez pas La Fontenelle, et si vous avez soin de son petit enfant, jusqu'à ce qu'il revienne à Coadélan. —

Da Zant-Malo neuz hi c'haset,
El lean-di neuz hi laket,
Ha pa oe pevarzek vloa net,
Neuz hi c'hemeret da bried.

II

Da vaner Koadelan int eet;
Eur mab bihan e deuz ganet,
Eur mab ker koant evel ann han,
Henvel d'he dad Fontanellan.

Ken a oa eul lizer digouet :
Da Bariz e oa red monet.
— Ho unan, aman ho loskann,
Da Bariz raktal a eann.

— Fontanellan, chomet er ger;
Pean a rinn eur c'hannader,
Enn han Doue, na et ket di;
Ma et di na ziztroec'h mui.

— Peuz ker da gaout aon e-bet;
Me ia ma unan d'ho c'haouet;
Gret ervad d'am mabik bihan,
Keit e vinn pell deuz ar ger-man. —

Fontanellan a lavare
D'ann dud iaouank, pa ziblase :
— Me rei eur banniel ar c'haeran,
D'ann itron Vari Rozeran;

Banniel ha dilad ar c'haeran,
Ma po sonj ouz Fontanellan;
Ha damant ouz he vab bihan,
Ken na ziztroi da Goadelan. —

III

— Bonjour, roi et reine, me voici venu vous trouver dans votre palais.

— Puisque vous voilà, soyez le bienvenu! vous ne sortirez pas d'ici.

— Je sortirai certes d'ici, seigneur roi, ou nous verrons! Qu'on me selle ma haquenée, que je retourne chez moi.

— A Coadélan vous n'irez point; en prison, je ne dis pas: il y a assez de chaînes dans mon palais, pour enchaîner deux ou trois hommes.

— Page, page, mon petit page, va vite à Coadélan, et dis à la pauvre héritière de ne plus porter de dentelles;

De ne plus porter de dentelles, car son pauvre époux est en peine; toi, rapporte-moi une chemise à mettre, et un drap pour m'ensevelir.

Rapporte-moi une chemise de toile, et un grand drap blanc, et de plus un plateau doré, pour qu'on y expose ma tête aux regards;

Et tiens une poignée de mes cheveux, pour attacher à la porte de Coadélan; afin que les gens, en allant à la messe, disent: Que Dieu fasse grâce au marquis!

III

— Demad, roue ha rouanez,
Deut onn d'ho kaout enn ho palez.
— Pa oc'h deut, deut mad ra viet!
Mez ac'halenn c'houi na iei ket.

— Mez a ac'han me a ielo,
Otro roue, pe ni welo!
Sternet d'in-me ma inkane,
Ma inn-me d'ar ger adarre.

— Da Goadelan c'houi na iei ket;
D'ar prizon, ne lavarann ket;
Chadenno awalc'h zo em zi,
Evit chadennan daou pe dri.

— Pachik, pachik, pachik bihan,
Ke ker skanv trezek Koadelan,
Ha lavar d'ar benn-herez kez
Ma na zougo mui dantelez;

Ma na zougo mui dantelez,
Rag he fried paour zo diaez;
Kas d'in eur roched da wiskan,
Hag eul liser d'am liennan.

Kas d'in, te, eur roched lien,
Hag eul liser vraz lien gwenn,
Hag ouspenn eur plad alaoured,
Da lakat va fenn da zellet;

Dal eur guchen euz ma bleo-man,
Da stagan ouz dor Koadelan
Ma laro re iei d'ann iliz:
True Doue war ar markiz!

— Portez des cheveux tant que vous voudrez; pour des plateaux d'or c'est inutile; sa tête sera jetée sur le pavé, pour servir de boule aux enfants. —

Le petit page disait, en arrivant à Coadélan : — Bonjour, bonjour, héritière; meilleur jour que n'a le pauvre seigneur!

Il demande une chemise à mettre, et un drap pour l'ensevelir, et, de plus, un plateau doré pour qu'on y expose sa tête aux regards. —

IV

Ceux de Paris étaient fort surpris, et se demandaient ce qui pouvait être arrivé, voyant une dame d'un lointain pays menant si grand bruit par les rues.

— Voici l'héritière de Coadélan avec une robe verte et flottante; si elle savait ce que je sais, elle prendrait une robe noire comme de la poix.

— Sire, je vous en conjure, rendez-moi mon mari. — Je ne vous rendrai point votre mari, il y a trois jours qu'il a été roué. —

Quiconque viendrait à Coadélan aurait le cœur navré, aurait le cœur navré de douleur, en voyant le feu mort au foyer;

— Kaset bleo kement ma gerfet;
Evid plado aour na vern ket;
Tol't vo he benn war ar pae,
Da c'hoari boul d'ar vugale. —

Ar pachik bihan lavare,
E Koadelan pa errue :
— Demad, demad d'hoc'h penn-herez,
Gwelloc'h eit zo gan 'nn otro kez!

Eur roched a c'houl da wiskan,
Hag eul liser d'he liennan,
Hag ouspenn eur plad alaouret,
Da lakat he benn da zellet —

IV

Re Bariz a oa souezet,
O c'houzout petra oa digouet,
Gwelet eunn itron a bell vro,
Trouz braz gant hi, dre ar ruio.

— Setu penn-herez Koadelan
Gant hi eur ze c'hlaz ha ledan;
Ma c'houfe pez a ouzonn me,
Eur vroz du-pek a gemerfe.

— Otro roue, ha me ho ped,
Ma fried d'in-me daskoret.
— Ho pried d'hoc'h ne zasinn ket,
Tri de zo e ma bet torret. —

Neb a zeufe da Goadelan,
En defe keun ha nec'hamant,
En defe keun braz o welet
Maro ann tan war ann oaled,

En voyant les orties croître sur le seuil de la porte et au rez-de-chaussée; au rez-de-chaussée et dans la salle, et le méchant monde y faire le beau;

Et les pauvres gens pleurer, en passant, pleurer d'angoisse, hélas! en disant: — Voilà qu'elle est morte, la mère des pauvres! —

NOTES

Le chanoine Moreau assure que ce fut à l'île Tristan que la Fontenelle emmena l'héritière de Coadélan, après l'avoir enlevée. Le poëte la fait conduire à Saint-Malo, en un couvent de religieuses. Plusieurs raisons me feraient préférer le témoignage du poëte. La ville de Saint-Malo avait d'elle-même ouvert ses portes aux Ligueurs, et tenait encore pour eux à l'époque de l'enlèvement de l'héritière. Plus tard, elle les abandonna, se révolta contre son gouverneur, qu'elle soupçonnait de rapports secrets avec les royalistes, et se donna un gouvernement libre.

Il est permis de croire, avec le poëte populaire, que Marie de Coadélan finit par s'attacher à un homme qui l'avait enlevée par force; car la famille de Kergariou possède un acte passé, le 17 février 1602, en son nom et en celui du sieur de la Fontenelle. Après qu'inculpé dans la conspiration de Biron, il eut été roué vif, malgré sa qualité de gentilhomme, moins pour ce nouveau crime que pour ses déportements antérieurs, Marie ne rougit pas de se montrer comme sa veuve pour renoncer à la communauté. Rien n'empêche de penser encore qu'elle ait demandé la grâce de son mari, ou même qu'elle soit morte de chagrin, comme l'auteur paraît le donner à entendre, car, dès 1603, elle n'existait plus.

O welet al lenad kreski
Enn toull ann nor hag el leur-zi
El leur-zi hag enn kreiz ar zal,
Hag ann dud fall eno' vragal;

Hag ann dud paour, enn eur dremen
Oc'h oelan, sivoaz, gand anken,
Oc'h oelan, o komz evelhenn :
— Setu maro mamm ar beorien!

XLI

L'HÉRITIÈRE DE KEROULAZ

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

L'histoire de Marie de Keroulaz, fille unique de François de Keroulaz, chevalier, seigneur de Keroulaz, en bas Léon, et de dame Catherine de Lannuzouarn, nous présente un fond d'aventures tout à fait semblables à celles d'Azénor de Kergroadez. Forcée par sa mère, en 1565, d'épouser François du Chastel, marquis de Mesle, qui fut préféré à deux jeunes seigneurs du pays, Kerthomaz et Salaün, dont elle recevait publiquement les hommages, l'héritière serait morte de chagrin. De Mesle tient dans l'histoire de Bretagne une place fort peu honorable. Dom Morice rapporte que, sous la Ligue, lors de la prise de Quimperlé, dont il était gouverneur, il se sauva presque nu au milieu de la nuit, avec des femmes, passa la rivière et prit la route de son manoir de Châteaugal, où il se tint caché. Nos traditions populaires ajoutent à ce trait de lâcheté plusieurs faits d'avarice sordide : c'en était plus qu'il ne fallait pour éloigner de lui l'héritière.

Mademoiselle Marie de Blois, fille du savant de ce nom, est l'auteur de la découverte de la ballade qu'on va lire. La version que je publie m'a été chantée par une paysanne de la paroisse de Nizon.

I

L'héritière de Keroulaz avait bien du plaisir à jouer aux dés avec les enfants des seigneurs.

PENN-HEREZ KEROULAZ

— IES LEON —

I

Ar benn-herez a Geroulaz
E devoa eunn diduel vraz
Enn eur c'hoari diouz ann dizez,
Gant bugale ann aotrounez.

Cette année, elle n'a point joué, car ses biens ne le lui permettaient pas; elle est orpheline du côté de son père; l'agrément de ses parents serait bon à avoir.

— Aucun de mes parents paternels ne m'a jamais voulu de bien; ils ont toujours souhaité ma mort, pour hériter ensuite de ma fortune. —

II

— L'héritière de Keroulaz est aujourd'hui bien heureuse! Elle porte une robe de satin blanc et des fleurs d'or sur la tête.

Ce ne sont point des souliers à lacets que l'héritière a coutume de mettre, ce sont des souliers de soie et des bas bleus, comme il sied à une héritière de Keroulaz. —

Ainsi parlait-on dans la salle, quand l'héritière entra en danse; car le marquis de Mesle était arrivé avec sa mère et une suite nombreuse.

— Je voudrais être petit pigeon bleu, sur le toit de Keroulaz, pour entendre ce qui se trame entre sa mère et la mienne.

Ce que je vois me fait trembler; ce n'est point sans dessein qu'ils sont venus ici de Cornouaille, quand il y a dans la maison une héritière à marier.

Evid ar bloaz n'e deuz ket gret,
Rag he danvez na aotre ket;
Emzivadez eo aberz tad;
Grad-vad he c'herent a vez mad.

— Va holl gerent a du va zad
N'ho deuz biskoaz karet va mad
Nemet c'hoantaet va maro,
D out war-lerc'h va mado. —

II

— Ar benn-herez a Geroulaz
E deuz hirio plijadur vraz,
O tougen eur zae satin gwenn,
Ha boukedou aour war he fenn.

Ne - eo ket botou lasenet
Boaz ar benn-herez da gaouet:
Boteier seiz ha lerou glaz,
Boaz eur benn-herez Keroulaz. —

Evelse a gomzet er zal,
Pa zeue'r benn-herez er bal;
Rag markiz Melz oa erruet,
Gand he vamm hag heul braz meurbet.

— Me garje beza koulmik c'hlaz,
War ann doen a Geroulaz,
Evit klevet ar gomplidi,
Etre he vamm ha va hini.

Me a gren gant pez a welann;
Ne ked heb sonj int deut aman,
Euz a Gerne, pa zo enn ti,
Eur benn-herez da zimizi.

Avec son bien et son grand nom, ce marquis-là ne me plaît pas; Kerthomaz est celui que j'aime depuis longtemps, celui que j'aimerai toujours. —

Kerthomaz lui-même était tout soucieux, en voyant les personnes qui venaient d'arriver à Keroulaz, car il aimait l'héritière, et disait souvent :

— Je voudrais être rossignol de nuit, dans son jardin, sur un rosier; quand elle viendrait cueillir des fleurs, nous nous y verrions tous les deux.

Je voudrais être sarcelle sur l'étang où elle lave ses robes, pour mouiller mes yeux dans l'eau qui mouillerait ses pieds. —

III

Salaün, lui aussi, arriva le samedi soir, selon sa coutume, au manoir de Keroulaz, monté sur son petit cheval noir.

Comme il frappait à la porte de la cour, l'héritière lui ouvrit; l'héritière, qui sortait pour donner un morceau de pain à un pauvre.

— Petite héritière, dites-moi, où est allée la compagnie?
— Conduire les chiens à l'eau, Salaün; allez les aider.

Gand he vad hag he hanv brudet,
Ar markiz-ze d'in na blij ket;
Hogen Kerdomaz pellik zo
A garann, a girinn ato. —

Nec'het oa ivez Kerdomaz,
Gand ann dud deut da Geroulaz;
Karout eure ar benn-herez,
Hag a lavare aliez :

— Me garje beza estik-noz
Er jardin war eur bodik roz,
Pa zeufe da zastum bleuniaou.
Ni em welfe eno hon daou.

Me garje beza krak-houad
War al lenn a walc'h he dillad,
Evit glibia va daou-lagad.
Gand ann dour a c'hlib he daou-droad.—

III

Na Zalaun a zigouezaz
Da zadorn-noz e Keroulaz,
War he varc'hik du d'ar maner,
'Vel ma oa boazet da ober.

War ann nor borz pa neuz skoet,
Ar benn-herez neuz digoret;
Ar benn-herez, o tont er meaz
O rei eunn tamm boed d'eur paour keaz.

— Penn-herezik, d'in leveret,
Peleac'h eo ho tudjentiled?
— Et int da gas ar chas d'ann dour,
Salaun ke prim d'ho sikour.

— Ce n'est pour faire boire les chiens que je suis venu à Keroulaz, mais bien pour vous faire la cour; soyez plus gentille, héritière. —

IV

L'héritière disait à madame sa mère, ce jour-là : — Depuis que le marquis est ici, mon cœur est brisé.

Madame ma mère, je vous en supplie, ne me donnez pas au marquis de Mesle; donnez-moi plutôt à Pennanrun, ou, si vous aimez mieux, à Salaün;

Donnez-moi plutôt à Kerthomaz; c'est celui-là le plus aimable : il vient souvent en ce manoir; et vous le laissez me faire la cour. —

— Dites-moi, Kerthomaz, êtes-vous allé à Châteaugal?

— Je suis allé à Châteaugal; mais, ma foi, je n'y ai rien vu de bien;

Je n'y ai rien vu de bien; je n'y ai vu qu'une méchante salle enfumée, et des fenêtres à demi brisées, et de grandes portes qui chancellent;

Qu'une méchante salle enfumée, où une vieille femme grisonnante hachait du foin pour ses chapons, faute d'avoine à leur donner.

— Ne d- eo ket evid doura chas
Ez ounn deuet da Geroulaz,
Nemed evid ober al lez;
Ra viot furoc'h, penn-herez. —

IV

Ar benn-herez a lavare
D'he mamm itroun, enn devez-ze :
— Aboe ma ar markiz ama,
Va c'haloun zo deut da ranna.

Va mamm itroun, ha me ho ped,
D'ar markiz Melz n'em roit ket;
Va roit kent da Bennarrun,
Pe, mar kirit, da Zalaun,

Va roit kent da Gerdomaz,
Hen-nez en deuz ar muia gras,
Enn ti-mann e teu aliez,
Hag he lezit d'in ober lez. —

— Kerdomaz, d'in-me leveret,
Da Gastelgall ha c'houi zo bet!
— Da Gastelgall ez ounn-me bet;
Mad, m'en toue, n'em euz gwelet.

Mad, m'en toue, n'em euz gwelet,
Nemed eur goz sal mogedet,
Ha prenestrou hanter torret,
Ha dorojou braz keulusket;

Nemed eur goz sal mogedet,
Enn han eur c'hregik koz louet,
O trailla foen d'he c'haboned;
Mar defe kerc'h na refe ket.

— Vous mentez Kerthomaz, le marquis est fort riche; les portes de son château brillent comme de l'argent, et les fenêtres comme de l'or;

Celle-là sera honorée, que le marquis demandera.

— Cela ne me fera aucun honneur, ma mère; aussi je ne le demande pas.

— Ma fille, changez de pensées, je ne veux que votre bonheur; les paroles sont données; la chose est faite : vous épouserez le marquis. —

La dame de Keroulaz parlait ainsi à l'héritière, parce que la jalousie était au fond de son cœur, et qu'elle aimait Kerthomaz.

— Kerthomaz m'avait donné un anneau d'or et un sceau; je les acceptai le cœur gai, je les rendrai en pleurant.

Tenez, Kerthomaz, votre anneau d'or, votre sceau, vos chaînes d'or; on ne veut pas que je vous épouse; je ne puis garder ce qui vous appartient. —

V

Dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré, à Keroulaz, à voir la pauvre héritière embrasser la porte en sortant.

— Gaou a livirit, Kerdomaz,
Ar markiz zo pinvidik braz;
He zorojou zo arc'hant gwenn;
He brenestrou zo aour melen;

Houn-nez a vezo enoret
A vezo gant-ha goulennet.
— N'em bezo, mamm, enor e-bet,
Nag ivez n'he c'houlennann ket.

— Va merc'h, ankounit ann holl-ze,
Tra kent ho mad na zalc'hann-me;
Roet ar geriou, ann dra zo gret,
D'ar markiz viot dimezet. —

Itroun Keroulaz a gomze,
Ouz ar benn-herez evelse,
Dre m'e doa erez er galoun,
Ha oa Kerdomaz he mignoun.

— Eur walen aour hag eur sined,
Gand Kerdomaz oent d'in roet,
Ho c'hemeriz enn eur gana,
Me ho azroi enn eur oela.

Dall, Kerdomaz, da walen aour,
Da sined, da garkaniou aour,
N'ounn ket lezet d'az kemeret,
Miret da zraou ne dleann ket. —

V

Kriz vije'r galoun na oelze,
E Keroulaz neb a vize,
O welet ar benn-herez keaz,
O poket d'ann nor pa 'z ea meaz.

— Adieu, grande maison de Keroulaz, vous ne me verrez plus; adieu, chers voisins; adieu, pour jamais! —

Les pauvres de la paroisse pleuraient; l'héritière les consolait :

— Taisez-vous, pauvres gens, ne pleurez pas; venez me voir à Châteaugal.

Je ferai l'aumône tous les jours; et, trois fois par semaine, une charité de dix-huit quartiers de froment, et d'orge et d'avoine. —

Le marquis de Mesle dit à sa jeune épouse, en l'entendant parler ainsi :

— Pour cela, vous ne le ferez pas; car mes biens n'y suffiraient point!

— Sans prendre sur vos biens, messire, je ferai l'aumône chaque jour, afin de recueillir des prières pour nos âmes, après notre mort. —

VI

L'héritière demandait, deux mois après, étant à Châteaugal : — Ne trouverai-je pas un messager pour porter une lettre à ma mère? —

— Kenavo, ti braz Keroulaz,
Biken enn hoc'h na rinn eur paz;
Kenavo, va amezeien,
Kenavo breman, da viken. —

Peorien ar barrez a oele,
Ar benn-herez ho frealze :
— Tavit, poerien, na oelet ket,
Da Gastelgall deut d'am gwelet.

Ma a roi aluzen bemdez;
Teir gwech sizun, dre garantez,
Triouec'h palevarz a winiz,
A gerc'h ivez ker kouls hag heiz.

Ar markiz Melz a lavare,
D'he c'hreg nevez pa he c'hleve :
— 'Vit kemend-all na refot ket,
Rag va madou na badfent ket.

— Va aotrou, heb kaout ho re,
Me roio aluzen bemde,
Evit dastumi pedennou,
Goude hor maro, d'hon eneou. —

VI

Ar benn-herez a lavare,
E Kastelgall, daou viz goude:
— Ne gaffenn ked eur c'hannader,
Da zougen d'am mamm eul lizer? —

Un jeune page répondit à la dame :

— Écrivez quand vous voudrez, on trouvera des messagers. —

Elle écrivit donc une lettre, et la remit à un page, avec ordre de la porter incontinent à sa mère, à Keroulaz.

Lorsque la lettre arriva à sa mère, elle s'ébattait dans la salle avec quelques gentilshommes du pays, parmi lesquels était Kerthomaz.

Quand elle eut lu la lettre, elle dit à Kerthomaz :

— Faites seller promptement les chevaux, que nous nous rendions cette nuit à Châteaugal. —

En arrivant à Châteaugal, madame de Keroulaz dit : — N'y a-t-il rien de nouveau ici, que la porte cochère est ainsi tendue?

— L'héritière qui était venue ici est morte cette nuit.

— Si l'héritière est morte, c'est moi qui l'ai tuée!

Elle m'avait dit souvent : Ne me donnez pas au marquis de Mesle; donnez-moi plutôt à Kerthomaz; celui-là est le plus aimable. —

Kerthomaz et la malheureuse mère, frappés d'un coup si cruel, se sont consacrés à Dieu, dans un cloître sombre, pour la vie.

Eur pajik iaouang a gomzaz
Ouz ann itroun pa he c'hlevaz :
— Skrivit lizeriou, pa gerfet,
Kannaderien a vo kavet. —

Koulskoude eul lizer skrivaz,
Ha d'ar paj e-berr he roaz,
Gant gourc'hemenn evit he gaz
Raktal d'he mamm da Geroulaz.

Pa erruaz al lizer gant-hi,
A oa er zal oc'h ebati
Gand lod tudjentil euz ar vro,
Ha Kerdomaz a oa eno.

P'e doe-hi al lizer lennet,
Da Gerdomaz 'deuz lavaret :
— Likit dipra kezek raktal,
Ma 'z aimp fenoz da Gastelgall. —

Itroun Keroulaz c'houlenne,
E Kastelgall pa errue :
— Netra nevez zo enn ti-ma,
Pe' steignet ar perzier giz ma?

— Ar benn-herez oa deut ama
A zo maro enn nozvez-ma.
— Ma eo maro ar benn-herez,
Me a zo he gwir lazerez!

Meur wech e doa d'in lavaret :
D'ar markiz Melz n'em roit ket;
Va roit kent da Gerdomaz;
Hen-nez en deuz ar muia graz. —

Kerdomaz ha 'r vamm dizeuruz,
Skoet gand eunn taol ker truezuz,
Zo en em westlet da Zoue,
Er c'hlaostr du, evid ho buhe.

NOTES

Le statue du marquis de Mesle se voit encore dans le reliquaire de Landelo, à quelques lieues de Carhaix : il était petit, gros et laid; on lui a donné la chevelure bouffante et l'armure d'un seigneur du temps de Louis XIII. Près de là s'élèvent ses trois piliers de justice; plus loin, on aperçoit les ruines de son château : des paysans l'ont acheté et l'occupent aujourd'hui. Il a dû être beau, mais peu fort; sa position sur le sommet d'une montagne, au-dessus d'une rivière, est d'un effet pittoresque; le bâtiment principal a été en partie démoli. Les jardins d'alentour sont incultes et couverts de ronces, de digitales, d'aubépines et de vieux bouquets de buis, peut-être contemporains de l'héritière; les avenues et les bois ont été coupés.

On a oublié dans le pays les malheurs de Marie de Keroulaz, dont la poésie populaire a du reste un peu précipité la fin, car elle eut le temps d'avoir trois enfants de son mariage avec François du Chastel ; on ne se souvient que du marquis, de son avarice et de sa lâcheté. Kerthomaz et Salaün ont dû laisser des souvenirs tout différents.

Un jour je vis passer, sur le chemin de Quimper à Douarnenez, un grand paysan de bonne mine, d'une quarantaine d'années, portant la double veste bleue, les larges braies plissées du canton et de longs cheveux blonds flottants; frappé de son air distingué, je demandai son nom : c'est, me répondit-on, le dernier des Keroulaz.

XLII

LE PAGE DE LOUIS XIII

DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les Bretons que l'ambition et le désir de briller attirèrent à la cour de France, comme autrefois du Guesclin, y apportèrent leurs vieilles préventions, et souvent ils se prirent de querelle avec les courtisans au point d'en venir aux mains. L'aversion qu'ils témoignaient pour les manières recherchées des *gentils Français bien polis*, comme dit Guillaume de Saint-André, auxquels ils semblaient *lourds et grossiers*, était généralement la cause immédiate des démêlés dont nous parlons. La tradition populaire nous a conservé à ce sujet une anecdote intéressante. Elle prouve que les rois de France, dans les altercations entre leurs pages, prenant fait et cause contre les Bretons, lors même que ceux-ci n'avaient pas été les agresseurs et que le sort des armes avait loyalement tranché la question, n'hésitaient pas à jeter dans la balance, pour contre-poids à l'épée du vainqueur, la hache du bourreau. Au reste, depuis la fin du seizième siècle, ils pouvaient alléguer leurs ordonnances contre le duel : *Dura, sed lex.*

Le roi dont il va être question est Louis XIII, et non Louis XI, comme le veulent mal à propos presque toutes les versions du chant, et le héros de la ballade est François de Rosmadec, comte des Chapelles, décapité à Paris, en 1627. Cette rectification est pleinement justifiée par la généalogie de la maison de Rosmadec, et par une variante de la pièce commençant ainsi :

Kont euz ar Japel, breur ar markiz,
A zo bet dibennet e Pariz,
Abalamour d'eunn tol diaviz.

« Le *comte de la Chapelle*, le frère du marquis, a été décapité, à Paris, à cause d'un coup inconsidéré. »

Il était frère, en effet, de Sébastien, marquis de Rosmadec, gouverneur de Quimper.

I

Le petit page du roi a été arrêté, à cause d'un coup qu'il a fait,

A cause d'un coup plein de hardiesse, il est à Paris, dans une dure prison.

Là, il ne voit ni jour ni nuit : il a pour lit une poignée de paille;

Pour nourriture du pain de seigle, et de l'eau de puits pour boisson.

Là, personne ne vient lui rendre visite, excepté les souris et les rats,

Les souris et les rats noirs; voilà sa seule distraction.

II

Or, un jour, par le trou de la serrure, il disait à Penfentenyo :

— Iannik, toi mon meilleur ami, écoute-moi un peu :

Rends-toi au manoir, chez ma sœur, et dis-lui que je suis en danger,

---

FLOC'H LOEIZ TRIZEK

— IES KERNE —

I

Floc'hig ar roue a zo paket,
Abalamour d'eunn tol neuz gret,

Abalamour d'eunn tol hardiz,
E ma er vac'h gri e Pariz.

Eno na wel na noz na de :
Eunn dornad plouz evid gwele;

Ha bara segal evid boed,
Ha dour puns evid he zec'hed.

Eno na zeu den d'he welet,
Med al logod hag ar raed,

Al logod hag ar raed du,
Deuz ar re-ze en deuz didu.

II

Hen lare, dre doull ann alc'hue,
Da Benfeunteuniou, er c'houls-ze.

— Iannik, te va brasa mignon,
Silaou eunn tammig ac'hanon :

Ke d'ar maner bete ma c'hoar,
Ha lavar d'ei em onn war var,

En grand danger de perdre la vie par les ordres du seigneur roi :

Si ma sœur venait me voir, elle consolerait mon cœur. —

Penfentenyo, l'ayant entendu, partit aussitôt pour Quimper.

Il y a cent trente lieues, à peu près, de Paris à Bodigneau ;

Cependant, il les fit, l'enfant de Cornouaille, en deux nuits et demie et un jour.

Quand il entra dans la salle de Bodigneau, elle rayonnait de l'éclat des lumières ;

La dame donnait à souper à la haute noblesse du pays ;

Elle tenait à la main une coupe de madre pleine de vin rouge d'excellente grappe ;

— Gentil page de Cornouaille, quelles nouvelles apportes-tu,

Quand tu es aussi pâle que la feuille du chardon, et aussi essoufflé qu'un chevreuil aux abois ?

— Les nouvelles que j'apporte, madame, vont jeter le trouble dans votre cœur ;

Elles vont vous faire soupirer et faire pleurer vos yeux :

Votre pauvre petit frère est en danger, s'il en fut jamais en ce monde ;

War wir var da goll ma buhe,
Dre gemenn ann otrou ar roue :

Ma zeufe ma c'hoar bet' enn on
Konfort a refe d'am c'halon. —

Penfeunteuniou dal 'm' he glevaz,
E-trezek Kemper e redaz;

Kant leo ha tregont zo, war dro,
Erre Pariz ha Bodinio;

C'hoaz neuz ho gret ar potr Kerne,
E diou noz-hanter hag eunn de.

Pa eaz tre er zall Bodinio,
Oa goulou enn hi tro-war-dro;

Ann itron a oa o koanio
Gand tudjentil vraz euz ar vro.

Hag enn he dorn eunn hanaf mar
Leun a win-ru a wella barr.

— Floc'hik koant demeuz a Gerne,
Pe seurt kelou zo gen-oud-de,

Pa 'm oud ker glaz hag ann askol,
Ken diflak hag eunn iourc'h war gol. —

— Ar c'helou zo gen-in, itron,
Lakai strafill enn ho kalon,

Ho lakai da huanada,
Hag ho taou lagad da oela :

Ho preurik paour a zo war var,
Mar zo bet biskoaz war zouar ;

En grand danger de perdre la vie par les ordres du seigneur roi.

Si vous veniez le voir, madame, vous consoleriez son cœur. —

En entendant prononcer ces paroles, la pauvre dame fut si troublée,

Elle fut si troublée, qu'elle laissa échapper sa coupe,

Et en répandit le vin sur la nappe. (Seigneur Dieu! quel fatal présage!)

— Alerte! palefreniers! alerte! douze chevaux! et partons vite!

Quand j'en devrais crever un à chaque relai, je serai cette nuit à Paris!

Quand j'en devrais crever un à chaque heure, je serai cette nuit près de mon frère. —

III

Le petit page du roi disait, en montant le premier degré de l'échafaud :

— Peu m'importerait de mourir, n'était loin du pays, n'était sans assistance!

War wir var da goll he vuhe,
Dre gemenn ann otrou ar roue.

Ma iefec'h bet' enn han, itron,
C'hui refe konfort d'he galon. —

Kement e oe bet stravillet
Ann itron gez, oc'h he glevet,

Kement e oe bet strafillet,
Ken e loskaz ann hanafed ;

Hag e streaz gwin war ann doal.
Trou-Doue! houman arouez fall!)

— Buhan! potred ar marchosi!

Buhan! daouzek marc'h! ha deomp d'ci!

Pa grefenn unan e peb poz.
Me ielo da Pariz fenoz;

Pa grefenn unan e peb heur,
Fenoz ez inn bete va breur. —

III

Floc'hig ar roue a lare,
War ar c'henta daez pa bigne :

— Ne rann fors da be gouls mervel,
Pan'd divroet, pan'd diskoazel

N'était loin du pays, n'était sans assistance, n'était une sœur que j'ai en basse Bretagne!

Elle demandera chaque nuit son frère, elle demandera son petit frère à chaque heure. —

Le petit page du roi disait, en montant le second degré de l'échafaud :

— Je voudrais, avant de mourir, avoir des nouvelles de mon pays,

Avoir des nouvelles de ma sœur, de ma chère petite sœur! sait-elle? —

Le petit page du roi disait, en montant sur la plate-forme de l'échafaud :

— J'entends résonner le pavé des rues ; c'est ma sœur et sa suite qui viennent!

C'est ma sœur qui vient me voir! au nom du ciel, attendez un peu! —

Le prévôt répondit au page, quand il l'entendit

— Avant qu'elle soit arrivée, votre tête aura été coupée. —

En ce moment-là même, la dame de Bodigneau demandait aux Parisiens :

— Pourquoi cette multitude d'hommes et de femmes réunis?

Pan'd divroet, pan'd diskoazel,
Pan'd eur c'hoar meuz e Breiz izel.

Hi vo bep noz o c'hervel breur,
O c'hervel breurig e peb heur. —

Floc'hig ar roue a lare,
War ann eilved daez pa bigne:

— Me garfe, kent hag ar maro,
Klevet kelou demeuz va bro;

Klevet kelou demeuz va c'hoar,
Va c'hoarik kez; daoust hag hi oar?

Floc'hig ar roue a lavare,
War leinig ar groug pa bigne:

— Me glev ar ruiou o krena,
Gand heul va c'hoar o tont ama!

Va c'hoar zo erru d'am gwelet,
Enn hano Doue! gortoet! —

Ar penn-arser, neuz respontet
D'ar floc'hik, pan'deuz hen klevet :

— Kent ha ma vezo erruet,
C'hui a vezo bet dibennet. —

Itron Bodinio a-neuze
Gand re Bariz a c'houlenne :

— Petra foul zo 'touez ar wazed;
Kement ma zo 'touez ar merc'hed?

— Louis Treize, Louis le traître fait décapiter un pauvre page. —

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'elle aperçut son frère;

Elle aperçut son frère agenouillé, la tête penchée sur le billot de mort.

Et de s'élancer au galop de son cheval, en criant :

— Mon frère! mon frère! laissez-le donc!

Laissez-le-moi, archers, je vous donnerai cent écus d'or;

Je vous donnerai, comme un denier, deux cents marcs d'argent de Tréguier! —

Quand elle arriva près de l'échaufaud, la tête coupée de son frère tombait,

Et le sang jaillit sur son voile qu'il rougit du haut jusqu'au bas.

IV

— Je vous salue, roi et reine, puisque vous voilà réunis dans votre palais :

Quel crime a-t-il commis, que vous l'avez décapité?

— Il a joué de l'épée sans l'agrément du roi; il a tué le plus beau de ses pages.

— Loeiz trizek, Loeiz ann traitour
A laka dibenn eur floc'h paour. —

Oa ked ar ger peurlavaret
Evel m'e deuz he breur gwelet;

Gwelet he breur kez daoulinet,
He benn war ar c'hef-laz soublet.

Hag hi ha douch, enn eur hopa :
— Va breur! va breur! losket-han 'ta!

Losket-han gan-in, arserien,
Me rei d'hoch kant skoed aour melen;

Me rei d'hoc'h, evel eunn diner,
Daou c'hant mark argant Landreger. —

Gand ar groug dal' ma tigoueaz,
Penn he breur troc'het a goueaz,

Ken a strinkaz goad war he lenn
Hag hen ruiaz a-benn-da-benn.

IV

— Iec'hed d'hoc'h, roue ha rouanez.
Pa m'oc'h ho taou enn ho palez.

Pe seurt torfed en deuz hen gret,
Pe ma bet gen-hoc'h dibennet?

— C'hoari kleze heb grad ar roue;
Laza kaeran floc'h eu devoue.

— On ne tire pas ainsi l'épée, je suppose, sans avoir de bonnes raisons.

— Il a eu ses raisons, c'est clair, comme l'assassin a les siennes.

— Des assassins! nous ne le sommes pas, sire, pas plus qu'aucun gentilhomme de Bretagne;

Pas plus qu'aucun gentilhomme loyal; quant à ceux de France, je ne dis pas;

Car je le sais bien, fils de loup ; vous aimez mieux tirer du sang que d'en donner.

— Tenez votre langue, ma chère dame, si vous avez envie de retourner chez vous.

— Je me soucie de rester ici tout comme de m'en retourner, quand mon malheureux frère est mort.

Mais dut le roi cruel y trouver à redire; ses raisons, je veux les connaître et je le connaîtrai !

— Si ce sont ses raisons que vous voulez connaître, écoutez-moi, je vais vous répondre :

Il s'est emporté et a cherché querelle à mon page favori,

Et tout de suite, épée contre épée, pour avoir entendu le dicton bien connu,

Ce vieux dicton, cette vérité : « Il n'est d'hommes en Bretagne que des pourceaux sauvages. »

— Ar c'hleze na ziwenner ked
Me chans, heb kaout abeg e-bed.

— Abeg en deuz bet, a dra skler,
Evel m'en deveuz al lazer.

— Lazerien, otrou, n'em omp ket,
Ne denjentil Breiz kenneubet,

Na denjentil gwirion e-bed;
Ar C'hallaoued, ne larann ket;

Rak me oar awalc'h, mab ar blei,
Gwell gen-hoc'h kaout goad eged rei.

— Sarret ho pek, va itron ger,
Mar peuz c'hoant da zistroi d'ar ger.

— Ne rann fors chom pe mont endro,
O veza ma breur kez maro,

Bea droug gand roue agaro,
Ile abeg fell d'in, m'hen gouio!

— Mar gout he abeg a fell d'hoc'h,
Silaouet ha me laro d'hoc'h :

Mont a reaz da vuanekat,
Ha klask trouz d'am floc'h en deuz great,

Ha kleze oc'h kleze timad,
O klevet al lavar anat,

Al lavar koz, ar wirione :
« N'euz tud e Breiz, nemet moc'h-gwe. »

— Si c'est là une vérité, j'en sais une autre, moi :

« Tout roi de France qu'il est, Louis n'est qu'un méchant railleur. »

Mais tu verras prochainement si c'est à tort ou à raison que tu railles ;

Quand j'aurai fait voir à mes compatriotes mon voile ensanglanté,

Alors, tu verras si la Bretagne est véritablement peuplée de pourceaux sauvages. —

V

Or, deux ou trois semaines après, arriva un messager :

Il arrivait du pays des Normands, apportant des lettres scellées,

Des lettres scellées d'un sceau rouge, à remettre au roi au long nez tout de suite.

Quand le roi les eut lues, il roula des yeux noirs,

Il roula des yeux aussi noirs que ceux d'un chat sauvage pris au piége.

— Malédiction rouge ! Si j'avais su, la *Laie* ne m'eût pas échappé !

Je perds plus de dix mille écus et de dix mille hommes à cause d'un seul. —

— Mar d-eo hounez eur wirione,
Eur wirione-all ouzonn-me :

« Evit-han da vout roue bro-C'hall,
Ne d-eo Loeiz med eur goaper fall. »

Hogen prestig e weli-te,
Ma well pe was e wapez-te;

Pa 'm bo diskoet, benn eur gaouad,
D'am broiz va lenn leun a wad,

A-benn neuze e ouezi reiz
Ma bez, e gwir, moc'h-gwe, e Breiz ! —

V

Eunt. diou pe deir zun goude-ze,
Eur c'hannadour a zigoueze,

'Zigoueze deuz bro Normaned,
Gant-han lizeriou siellet,

Lizeriou siellet e ru,
Da roi d'ar roue fri-braz doc'htu;

Ar roue pa en deuz ho lennet
Sellet ken du en deveuz gret,

Sellet ken du evel eur c'haz
'Vel eur c'haz-gwe tihet el las.

— Malloz ru ! m'am bije gouiet,
Ar Wiz na vize ket kuitet !

Ouspenn dek mil skoed a gollann,
Ha dek mil den war benn unan ! —

NOTES

Le dernier couplet fait allusion au siége si sanglant et si coûteux de la Rochelle. Commencé le 12 octobre de l'année où fut décapité François de Rosmadec, il a pu faire dire sans exagération au poëte populaire que Louis XIII y perdit plus de dix mille écus et de dix mille hommes; seulement ce ne fut point, comme il le prétend, en représaille de la condamnation du jeune page breton. Il n'est pas plus exact en assurant que la nouvelle de son échec vint au roi de chez les Normands; mais il est possible qu'une autre version de la ballade portât *Roc'helled* (les Rochellois) au lieu de *Normaned*. Elle manque aussi d'exactitude quand elle dit que ce fut la sœur du condamné qui accourut à Paris pour demander sa grâce; la version dont j'ai cité le début et dont je dois communication à Brizeux, fait honneur de ce dévouement à la belle-sœur du jeune page, à Renée de Kerhoent, dame de Bodigneau. Du reste, les belles-sœurs ont quelquefois de vrais cœurs de sœur; l'une d'elles l'a prouvé admirablement de nos jours[1].

Le fief de Bodigneau passa, en 1680, dans la famille de Penfentenyo ou *Cheffontaines*, originaire du Léon, celle-là même où le beau-frère de la dame de Bodigneau trouva l'ami qu'il chargea de son message; mais ce dernier n'était ni page du roi, ni Cornouaillais, quoique l'auteur de la ballade le prétende.

En replaçant celle-ci à sa vraie date, il faut nécessairement rapporter à une époque antérieure plusieurs traits caractéristiques qu'elle contient, tels que le voile sanglant, le hanap de madre et le marc d'argent de Tréguier, qui accusent une poésie évidemment beaucoup plus ancienne que le dix-septième siècle.

[1] Lire, dans les *Mémoires d'un prisonnier d'Etat*, le journal émouvant de madame Pauline Andryane.

XLIII

LE MARQUIS DE GUÉRAND

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

Louis-François de Guérand était fils de Claude de Névet et de Jean du Parc, chevalier, seigneur de Locmaria, marquis de Guérand. Son père, qui avait pris part au siége de la Rochelle et aux guerres d'Allemagne, et présidé par élection les états généraux de Bretagne, n'existait plus en 1670.

Possesseur du marquisat à cette époque, riche, violent et livré à lui-même, le jeune Louis était la terreur de la paroisse et désolait sa mère, dont les larmes et les prières ne pouvaient rien sur lui : on dit que, lorsqu'il sortait, la bonne dame courait elle-même sonner la cloche du château pour donner l'alarme au canton.

C'étaient chaque jour de nouvelles violences de la part de son fils, et des récriminations nouvelles du côté des habitants du pays : les choses en vinrent au point qu'elle se vit forcée de lui faire quitter la Bretagne; voici à quelle occasion.

I

— Bonjour et joie dans cette maison; où est Annaïk par ici?

— Elle est couchée et dort d'un doux sommeil; prenez garde; ne faites pas de bruit!

Elle repose doucement; prenez garde, ne l'éveillez pas! —

MARKIZ GWERAND

— IES LEON —

— Deiz-mad ha joa barz ar ger-ma;
Peleac'h eo Annaik drema?

— Enn he gwele 'ma kousket dous,
Evesait; na rit ket trouz!
Enn he gwele e ma kousket,
Evesait n'he dihunet ket! —

Aussitôt le clerc de Garlan monta l'escalier,

Monta lestement l'escalier, et vint s'asseoir sur le banc du lit de la jeune fille.

— Lève-toi, Annaïk Kalvez, que nous allions ensemble à l'Aire-Neuve!

— A l'Aire-Neuve, je n'irai point, car il y a là un méchant homme;

Le plus méchant gentilhomme du monde, qui me poursuit partout.

— Quand il y aurait là cent messieurs, ils ne te feraient aucun mal;

Quand il y aurait là cent messieurs, nous irons à l'Aire-Neuve;

Nous irons à l'Aire-Neuve, et nous danserons tout comme eux. —

Elle a mis sa petite robe de laine, et elle a suivi son ami.

II

Le marquis de Guérand demandait à l'hôtelier, ce jour-là :

— Hôtelier, hôtelier, dites-moi, n'avez-vous pas vu le clerc?

— Seigneur marquis, excusez-moi, je ne sais qui vous demandez.

— Vous excuser! oh! certes, non! Je demande le clerc de Garlan!

Kloarek Garlan dal'ma glevaz,
War-laez gand ann diri bignaz,

War laez, ha ker skanv, a bignaz,
War skanv he gwele 'nem lakaz

— Sav alese, Naik Kalvez,
Ra 'z aimp hon daou d'al leur nevez.

— D'al leur nevez me n'az inn ket,
Rag eno zo eunn den displed;

Gwasa denjentil zo er bed,
Hag hen ato' kas va c'haouet.

— Na pa vez kant aotrou eno,
N'az pezo droug e-bet gant-ho;

Na pa vez kant aotrou eno,
D'al leur nevez ni a lelo!

Ni a ielo d'al leur neve,
Ha ni zanso kerkouls hag he. —

He brozik gloan e deuz leket,
Ha da heul he mignon eo eet.

II

Markiz Gwerand a c'houlenne
Gant ann hostiz, ann deiz a oe :

— Hostiz, hostiz, d'in leveret,
N'hoc'h euz ked ar c'hloarek gwelet?

— Aotrou markiz, em zigaret,
Ne c'houzonn piou a c'houlennet.

— Ho tigarezi! me n'her grann
Kloarek Garlan a c'houlennann!

— Il est allé là-bas passer la journée, jeune fille gentille au bras;

Ils sont allés là-bas à l'Aire-Neuve; joyeux et beau couple, ma foi!

A son chapeau il a une plume de paon et une chaîne au cou;

Et au cou une chaîne qui retombe sur sa poitrine.

Elle porte un petit corset brodé, avec un velours orné d'argent;

Elle porte son corset de noces; ils sont fiancés, je crois. —

III

Le marquis de Guérand, hors de lui, sauta vite sur son cheval rouge;

Sur son cheval il sauta vite, et se rendit à l'Aire-Neuve.

— Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous disputions ces gages[1].

Clerc, mets bas ton pourpoint, que nous nous donnions un croc-en-jambe ou deux.

— Sauf votre grâce, marquis, je n'en ferai rien, car vous êtes gentilhomme, et moi je ne le suis point;

— Eat eo du-ze, evid ann ae,
Eur plac'hik koant hed he goste;

Eat-int du-ze d'al leur neve,
Koant ha drant ho daou, war va fe!

Gant han d'he dok eur blun paven,
Ha diouc'h he gerc'hen eur chaden;

Ha diouc'h he gerc'hen eur chaden,
Zo kouezet holl war he varlen.

Gant-hi eur c'horkennik brodet,
Hag eur voulouzen arc'hantet;

Gant-hi he c'horkennig eured,
Dimezet ez int, me a gred.

III

Markiz Gwerand, enkrezet braz,
Raktal war he varc'h ruz lampaz;

War he varc'h raktal e lampaz;
Ha d'al leur nevez ez eaz.

— Kloarek, diwisk da borpansou,
Evit gourenn war ar gwestlou.

Kloarek, diwisk da borpansou,
Ha ni reio eur pek pe zaou.

— Sal-ho-kras, markiz, ne rinn ket.
C'houi zo aotrou, me n'em ounn ket;

[1] Les Aires-Neuves sont toujours accompagnées de luttes. V. les *Chansons de fêtes*.

Car vous êtes le fils de madame de Guérand, et moi le fils d'un paysan.

— Quoique le fils d'un paysan, tu as le choix des jolies filles.

— Seigneur marquis, excusez-moi, ce n'est pas moi qui l'ai choisie;

Marquis de Guérand, excusez-moi, c'est Dieu qui me l'a donnée. —

Annaïk Kalvez tremblait, en les entendant parler ainsi :

— Tais-toi, mon ami; allons-nous-en; celui-ci nous fera de la peine et du chagrin.

— Avant de partir, dis-moi, clerc : sais-tu jouer de l'épée?

— Jamais je n'ai porté d'épée : jouer du bâton, je ne dis pas.

— Et en jouerais-tu avec moi? Tu es, m'assure-t-on, un terrible homme!

— Seigneur gentilhomme, mon bâton ne vaut pas votre épée affilée et nue.

Seigneur gentilhomme, je n'en ferai rien, car vous saliriez votre épée.

— Si je salis mon épée, je la laverai dans ton sang! —

Annaïk, voyant couler le sang de son doux clerc,

C'houi zo mab ann itroun Gwerand,
Ha me zo mab eur plouezant.

— Evid oud mab eur plouezant,
Te c'heuz dibab ar merc'hed koant.

— Aotrou markiz, em zigaret,
Ne ket me meuz hi dibabet;

Markiz Gwerand, em zigaret,
Gand Doue eo bet d'in roet. —

Annaik Kalvez a grene,
Oc'h ho c'hlevout o komz giz-ze.

— Tavit, va mignon, deomp d'ar ger,
Heman a rei d'eomp poan ha nec'h.

— Araok, kloarek, lavar d'in-me :
Na te oar c'hoari ar c'hleze?

— Biskoaz kleze n'em euz douget
C'hoari penn-baz, lavarann ket.

— Na te c'hoarife gan-in-me :
Eur paotr ter, a glevann oud-de.

— Aotrou denjentil, va fenn-baz
Na dal ho kleze lemm ha noaz.

Aotrou denjentil na rinn ket,
Ho kleze a vez saotret

— Mar d-eo va c'hleze saotret,
Ebarz da wad a vo gwalc'het. —

Naik p'e deuz gwelet redek,
Redek goad he mignon kloarek;

Annaïk, en grand émoi, sauta aux cheveux du marquis,

Sauta aux cheveux du marquis, et le traîna tout autour de l'Aire-Neuve.

— Fuis loin d'ici, traître de marquis ; tu as tué mon pauvre clerc ! —

IV

Annaïk Kalvez s'en revenait à la maison, les yeux remplis de larmes.

— Ma bonne mère, si vous m'aimez, vous me ferez mon lit ;

Vous me ferez mon lit bien doux, car mon pauvre cœur va bien mal.

— Vous avez trop dansé, ma fille ; c'est ce qui rend votre cœur malade.

— Je n'ai point trop dansé, ma mère : c'est le méchant marquis qui l'a tué !

Le traître de marquis de Guérand a tué mon pauvre clerc !

Vous direz au fossoyeur, quand il ira le prendre chez lui :

« Ne jette point de terre dans sa fosse, car dans peu ma fille l'y suivra. »

Annaik, enn eur stravil braz,
Da vleo ar markiz a zaillaz.

Da vleo ar markiz a zaillaz,
Hag endro dal leur he stlejaz.

— Tec'h tu-ze, markiz traitour,
Te c'heuz lazet va c'hloarek paour !

IV

Naik Kalvez o tont endro,
Leun he daoulagad a zaero.

— Va mammik ma em ckeh ,za'et.ar
Va gwele d'in-me a refet ;

Va gwele d'in-me refet aez ;
Rag va c'halounik zo diaez.

— Ho kaloun a zo diaezet,
Va merc'h, dre m' hoc'h euz re zanset,

— Va mamm, n'em euz ket re zanset.
Markiz fall en deuz hen lazet !

Markiz Gwerand, ann traitour,
En deuz lazet va c'hloarek paour !

C'houi a lavaro d'ar c'hleuzier,
Pa zeuio d'he gerc'hat d'ar ger :

« Na daol tamm douar war he vez :
E berr va merc'h a iei ivez. »

Puisque nous n'avons point dormi dans la même couche, nous dormirons dans le même tombeau ;

Puisque nous n'avons point été mariés en ce monde, nous nous marierons devant Dieu. —

NOTES

Voilà ce qui se chantait en Bretagne, tandis que le jeune marquis, « sortant de l'Académie, » dansait devant Louis XIV ces passe-pieds merveilleux qui ravissaient madame de Sévigné, « ces passe-pieds bas bretons, au prix desquels les violons et passe-pieds de la cour faisaient, dit-elle, mal au cœur [1]. » Un paysan nommé Tugdual Salaün, de la paroisse de Plouber, qui assistait à la fatale Aire-Neuve, composa la chanson. Elle passa de Tréguier en Cornouaille et de Cornouaille en Léon, dont j'ai suivi le dialecte. Il paraît que le jeune clerc ne mourut pas sous le coup, comme semble l'indiquer l'auteur, car le marquis ne fut condamné qu'à l'amende civile, conformément à la Coutume de Bretagne. Cependant la bonne dame de Névet ne se regarda point comme libérée envers les parents du défunt ; elle fit à la mère du jeune homme une pension annuelle et prit chez elle son second enfant, qu'elle se chargea d'élever et qu'elle établit avantageusement. Quant au marquis, sur ses vieux jours il devint aussi régulier dans ses mœurs qu'il avait été débauché. On montrait encore, il y a peu d'années, les ruines d'un hôpital fondé par lui pour les pauvres de sa paroisse ; la tradition raconte que l'on voyait briller, chaque soir, bien avant dans la nuit, une petite lumière à une des fenêtres, et que si le voyageur surpris venait à en demander la cause, on lui répondait : « C'est le marquis de Guérand qui veille ; il prie Dieu de lui *pardonner sa jeunesse.* » Dans une ballade intéressante sur le même personnage, publiée par M. Gabriel Milin, il est en effet question de cet hôpital : le marquis meurt en demandant pardon à sa femme, et, après lui avoir indiqué sept ou huit legs étrangement réparateurs, il ajoute : « Ma chère femme, si vous voulez exécuter ma volonté, un nouvel hospice sera bâti où il y aura dorénavant douze pauvres, avec un bon prêtre pour les instruire et tout ce qui leur sera nécessaire [2]. »

Pa n'omp bet kousket er gwelead,
Ni gousko hon daou er toullad ;

Pa n'omp bet eureujet er bed,
Dirak Doue vimp eureujet. —

[1] V. ses *Lettres*, éd. de M. Blaise, XII, ann. 1671.
[2] *Maro Markiz Gwerand.* (Bulletin de la Société académique de Brest, 1865.)

XLIV

ÉLÉGIE DE MONSIEUR DE NÉVET

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Le nom des Névet est aussi adoré du peuple des campagnes que celui des Guérand est impopulaire. Dans ses amours comme dans ses haines, le paysan breton est toujours mû par un sentiment remarquable de justice et d'impartialité. Jamais il ne lui est arrivé d'embrasser dans un anathème général une famille entière, à cause du crime d'un des membres de cette famille. Ainsi, le fils coupable du marquis de Guérand peut être maudit, mais la mère est bénie, et l'aïeul est depuis deux siècles l'objet de la vénération des habitants des campagnes. L'herbe a reverdi sous les larmes du pauvre autour de sa tombe; la pierre qui la recouvre s'est usée sous les genoux des habitants de la paroisse; son oraison funèbre a été composée par un mendiant, et la voici telle qu'on la chante encore aujourd'hui.

I

— Mon pauvre homme, qu'est-il arrivé, quand vous revenez si consterné?

Quand vous êtes vert comme du raisin; mon pauvre cher homme, dites-moi;

Quand vous êtes pâle comme la mort; que vous est-il arrivé?

MARONAD ANN AOTROU NEVET

— IES KERNE —

I

— Ma den paour petra zo digouet,
Pa zeut d'ar ger ker stravillet?

Pa 'z oc'h ker glaz evit rejin,
Ma denik paour, leveret d'in;

Pa 'z oc'h ker glaz hag ar maro;
Petra zo digouet war ho tro?

— Vous saurez assez tôt ce qui est arrivé;

Vous saurez assez tôt ce que j'ai vu;

Depuis la maison jusqu'au bourg une procession s'avance, au son de la cloche :

Monsieur le recteur en tête; devant lui une bière drapée de blanc,

Que traînent deux grands bœufs, couverts de harnais d'argent.

Derrière, une multitude immense, la tête inclinée par une grande affliction.

II

Saint-Jean, le valet, frappait à la porte du recteur, cette nuit-là.

— Levez-vous, levez-vous, monsieur le recteur! Le seigneur de Névet est malade;

Portez avec vous l'extrême-onction, le vieux seigneur souffre beaucoup.

— Me voici, monsieur de Névet; vous souffrez beaucoup, me dit-on?

J'ai apporté l'extrême-onction pour vous soulager, si je puis.

— Abred awalac'h e klefet
Ann doare deuz pez zo digouet;

Abred awalac'h e klefet
Ann doare deuz pez meuz gwelet.

'Zalek ann ti beteg ar vorc'h,
Heul braz o vont, dre zon ar c'hloc'h :

Ann otrou person penn-kentan,
Eunn arc'h lienet wenn ra-z-han,

Daou ejen braz oc'h hi dougen,
Sternou arc'hant diouc'h ho c'herc'hen.

Ha kalz a dud o tont war lerc'h,
Stouet ho fenn gand kalz a nec'h. —

II

Sant-Iann, ar mervel, a skoe
War dor ar person, enn noz-ze.

— Savet, savet, otrou person!
Ann otrou Nevet a zo klaon;

Kaset gen-hoc'h ar groaz-nouen,
War ann otrou koz a zo tenn.

— Setu me deut, otrou Nevet
Tenn eo war 'n hoc'h am euz klevet?

Ar groaz-nouen zo gan-i-me
D'ho konforti, mar gallann-me.

— Je n'ai aucun soulagement à attendre à l'égard de mon corps en ce monde;

Je n'en attends aucun à l'égard de mon corps; à l'égard de mon âme, je ne dis pas. —

Après avoir été confessé, il dit au prêtre :

— Ouvrez aux deux battants la porte de ma chambre, que je voie tous les gens de ma maison,

Ma femme et mes enfants tout autour de mon lit;

Mes enfants, mes métayers et mes serviteurs aussi;

Que je puisse, en leur présence, recevoir Notre-Seigneur avant de quitter ce monde. —

La dame et ses enfants, et tous ceux qui étaient là, pleuraient;

Et lui, si calme, les consolait et leur parlait si doucement!

— Taisez-vous! taisez-vous! ne pleurez pas; c'est Dieu le maître, ô ma chère femme!

Oh! taisez-vous, mes petits enfants! La sainte Vierge vous gardera!

Mes métayers, ne pleurez pas; vous le savez, gens de la campagne,

Quand le blé est mûr, on le moissonne; quand l'âge vient, il faut mourir!

— N'em euz konfort bet da gaouet
Enn tu ma c'horf e-barz ar bed;

Enn tu ma c'horf me n'am euz ket,
Enn tu ma ene, larann ket. —

Goude ma oa bet koveset,
D'ar beleg en deuz lavaret :

— Digoret frank dor ar gambr-man,
Ma welinn holl dud ma zi-man,

Ma friet ha ma bugale
Tro-war-dro demeuz ma gwele;

Ma bugale, ma merourien
Kerkouls ha ma servichourien;

Ma hellinn, 'nn ho zouez, kemeret
Hon Otrou 'barz mont diouc'h ar bed. —

Ann itron hag he vugale,
Ha kemend oa eno, oele;

Hag hen ker reiz ho frealze,
Ha ker sioulig a gomze!

— Tevet, tevet, na oelet ket,
Doue eo ar mestr, ma fried!

Ho! tevet, ma bugaligo,
Ar Werchez sakr ho tiwallo!

Ma merourien, na oelet ket;
Tud diwar mez, gouzout a ret,

Pa ve hao ann ed, ve medet;
Pa zeu ann oad mervel zo red!

Taisez-vous, bons habitants des campagnes; taisez-vous, chers pauvres de ma paroisse;

Comme j'ai pris soin de vous, mes fils prendront soin de vous.

Ils vous aimeront comme moi; ils feront le bien de notre pays.

Ne pleurez pas, ô bons chrétiens! nous nous retrouverons bientôt! —

III

Le jeudi au matin, le seigneur de Carné demandait, en revenant de la fête de nuit,

En revenant chez lui, sur son cheval blanc, vêtu d'un habit galonné,

D'un habit de velours d'un rouge de feu, galonné d'argent tout du long;

Le jeudi matin, le seigneur de Carné, en s'en revenant, demandait :

— Pourquoi, messieurs, les Névet ne sont-ils pas venus à la fête?

Pourquoi, dites-le-moi, quand ils avaient été invités?

— Le vieux seigneur, à ce qu'on dit, est au lit, malade.

— Si le seigneur est au lit, malade, allons savoir de ses nouvelles. —

Tevet, tud vad diwar ar mez,
Tevet, peorien kez ma farrez;

'Vel em euz bet sonj ac'hanoc'h,
Ma fotred defint sonj ouz hoc'h.

Evel-d-on-me hi ho karo,
Hag ober a rint mad hor bro.

Na oelet ket, kristenien vad,
Ni 'n em gavo 'benn eur boutad! —

III

D'ar iou vintin, otrou Karne
Tont deuz ar fest noz, c'houlenne,

O tont d'ar ger, war he varc'h gwenn,
Bordet he jupen penn-da-benn,

He jupen voulouz ru glaou-tan
Bordet penn-da-benn gand arc'hant:

D'ar iou vintin, otrou Karne
O tont endro a c'houlenne:

— Daoust perag, va zudjentiled,
Ne ked deut d'ar fest re Nevet?

Daoust perag, d'i-me leveret,
Pe oant bet pedet da zonet?

— Ann otrou koz, 'vel ma glevann,
Zo enn he wele chomet klan.

— Mar ma 'nn otrou, er gwele klan,
Deomp da glask kannad anean. —

Comme ils arrivaient au manoir, ils entendirent les cloches sonner.

La porte de la cour était toute grande ouverte, et le manoir était désert.

— Si vous êtes venu pour lui rendre visite, vous le trouverez dans le cimetière du bourg.

C'est hier qu'on a allumé le feu de la mort, et qu'on a vidé toutes les cruches;

Monsieur le recteur l'a levé et l'a porté avec honneur dans la chapelle;

Madame et ses enfants l'ont enseveli dans sa bière neuve.

Voici encore toutes fraîches les traces de la charrette qui l'a porté en terre. —

Et eux de presser leurs chevaux et d'arriver au cimetière.

Quand il furent arrivés au cimetière, leur cœur se fendit de douleur en voyant ce qui s'y passait,

En voyant le fossoyeur le descendre dans la tombe froide pour jamais;

La dame, derrière, vêtue de noir, sur ses deux genoux sanglotant;

Et ses enfants poussant des cris lamentables, en s'arrachant les cheveux de la tête;

Pe oant o tigout gand ann ger,
Hi a gleve son ar c'hleier.

Digoret frank ar perzier,
Ha den e-bed barz ar maner.

— Mar'm oc'h deuet d'he zarempret,
E bered ar vorc'h he gaffet.

Bet ma bet dec'h tan ar maro,
Ha skarzet mad ann holl boudo;

Ann otrou person d'he zevel
Ha d'he zougen kaer d'ar chapel;

He itron hag he vugale,
D'he lienat enn arc'h neve.

Setu fresk, aman, roudou c'harr
A zo eet d'he gas d'ann douar. —

Hag hi da douch war ho ronsed,
Ha da zigout gand ar vered.

Pa oant digouet gand ar vered,
Ranne ho c'halon o welet,

Welet ar c'hleuier he zisken
Enn toull douar kriz da viken;

'Nn itron warlerc'h, gwisket e du,
War he daou-lin, oc'h oela dru;

Hag he bugale ioual ken,
Hag sachat bleo deuz ho fenn.

Et dix mille personnes en faisant autant, principalement les pauvres gens.

L'un d'eux, nommé Malgan, est l'auteur de ce chant de mort;

Il a composé ce chant en l'honneur du seigneur de Névet,

Du seigneur de Névet béni, qui était le soutien des Bretons.

NOTES

On ne saurait faire d'un homme un plus bel éloge. Les historiens de Bretagne parlent de lui dans les mêmes termes que les poëtes populaires. Un d'eux, après être entré dans de grands détails sur l'origine de la famille Névet, conclut ainsi : « C'est une maison illustre, dont les seigneurs, de père en fils, ont témoigné notoirement un zèle héroïcque et une passion inviolable à conserver les droits et immunitez de la Bretagne. » Le même éloge convient aux Carné : « Cette dernière famille, dit Guy le Borgne, est assez connue pour estre une pépinière féconde de seigneurs braves, galands et généreux[1]. » L'élégie qu'on vient de lire est une pièce à l'appui du jugement qu'a porté l'illustre auteur de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, sur les bons rapports qui ont toujours existé entre l'aristocratie bretonne et les habitants de nos campagnes.

« Les gens du peuple en basse Bretagne n'ont jamais cessé, dit-il, de reconnaître dans les nobles de leur pays des enfants de la terre natale; ils ne les ont point haïs de cette haine violente que l'on portait ailleurs à des seigneurs issus de race étrangère; et sous les titres féodaux de baron et de chevalier, le paysan breton retrouvait encore les *tiern* et les *machtiern* du temps de son indépendance; il leur obéissait avec zèle, dans le bien comme dans le mal, par le même instinct de dévouement qu'avaient pour leurs chefs de tribus les Gallois et les montagnards d'Écosse[2]. »

Dek mil den ober kemend-all,
Hag ann dud paour dreist ar re-all.

Unan aneo, hanvet Malgan,
En deuz gret ar maronad-man,

En deveuz ar wers-man savet
Enn enor d'ann otrou Nevet,

D'ann otrou Nevet benniget,
A oa kendalc'h ar Vretoned.

[1] *Armorial breton*, p. 43.
[2] Augustin Thierry, t. III, p. 80. Cf. Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 19 et 20.

XLV

L'ORPHELINE DE LANNION

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

« Il y a trois sortes de personnes, dit un ancien proverbe breton, qui n'arriveront point au paradis, tout droit, par le grand chemin ; c'est à savoir : les tailleurs (sauf votre respect), dont il faut neuf pour faire un homme, qui passent leurs journées assis, et qui ont les mains blanches ; les sorciers, qui jettent des sorts, soufflent le mauvais vent, et ont fait pacte avec le diable; les maltôtiers (les percepteurs des contributions), qui ressemblent aux mouches aveugles, lesquelles sucent le sang des bêtes. »

Le maltôtier est d'ordinaire querelleur, bavard, bel esprit, beau parleur; il est même facétieux, et assaisonne volontiers de gros sel ses vexations légales. On rapporte qu'un cabaretier arrivait un jour à la foire avec deux barriques de cidre dans sa charrette; le maltôtier se présente et exige le droit : l'autre résiste. « Comment, malheureux, lui dit l'employé, vous osez murmurer! Saint Matthieu n'était-il pas chef des maltôtiers? Ne le voyait-on pas, en Judée, percevoir de chacun la taxe sur le vin et le *tabac* tous les jours de l'année? » Au nom de saint Matthieu, le paysan resta confondu.

Mais toutes les histoires de maltôtiers ne sont pas aussi comiques; il en est d'affreuses. En voici une que j'ai entendu chanter à des laveuses de Lannion, où l'événement s'est passé.

En cette année mil six cent quatre vingt-treize, est arrivé un malheur dans la petite ville de Lannion;

EMZIVADEZ LANNION

— IES TREGER —

Er bloavez-ma mil c'houec'h kant pevar-ugent-trizek,
Er gerig a Lannion zo eur gwalleur c'houarvet;

Dans la petite ville de Lannion, en une hôtellerie, à Perinaïk Mignon qui y était servante.

— Donnez-nous à souper, hôtesse : tripes fraîches, viande rôtie, et bon vin à boire! —

Quand chacun d'eux eut bu et mangé tout son soûl :
— Voici de l'argent, hôtesse, comptez blancs et deniers;

Voici de l'argent, hôtesse, comptez blancs et deniers; votre servante et une lanterne pour nous reconduire chez nous! —

Quand ils furent un peu loin sur le grand chemin, ils se mirent à se parler bas, en regardant la jeune fille :

— Belle enfant, vos dents, votre front et vos joues sont blancs comme l'écume des flots, sur la rive.

— Maltôtiers, je vous prie, laissez-moi comme je suis; laissez-moi comme Dieu m'a faite;

Quand je serais cent fois plus belle; oui, cent fois plus belle encore; je ne serais pour vous, messieurs, je ne serais ni mieux ni pire.

— A en juger par vos gentilles paroles, mon enfant, l'on dirait que vous êtes allée à l'école de ceux de Bégar, ou d'habiles clercs;

Er gerig a Lannion enn eunn hostaliri,
Da Berinaik Mignon a oe matez enn hi.

— Aozet d'omp-ni, hostizez, peb tra evit koanian
Stlipo fresk, ha kik rostet, ha gwin mad da evan! —

P'ho doe debret hag evet peb hini leiz he ler :
— Setu arc'hant, hostizez, kontet blank ha diner;

Setu arc'hant, hostizez, kontet blank ha diner;
Ho matez gand eul letern, da zont d'hon c'has d'ar ger! —

Pa oant-hi war ann hent braz eur pennadik mad eet,
Eur gomz kuz warbenn ar plac'h tre-n-he oa bet laret.

— Plac'hik koant, ho tentigo, ho tal hag ho tiou-jod,
A zo gwenn evel eon ar c'hoummo, war ann od.

— Maltoterien, me ho ped, em lezet evel on,
Evel laket gand Doue, laket gand Doue on;

Ha pa venn kant gwech braoc'h, ia, kant gwech braoc'h c'hoaz,
Na venn 'vid hoc'h, otronez, na venn na well na was.

— Hervez ho komzo mignon, va merc'hik, me a gred,
Em hoc'h bet gand re Vegar, pe gand kloer desket ;

A en juger par vos gentilles paroles, mon enfant, l'on dirait que vous êtes allée apprendre à parler avec les moines en leur couvent.

— Je ne suis allée ni au couvent de Bégar apprendre à parler, ni ailleurs, croyez-moi, avec les clercs;

Mais chez moi, au foyer de mon père, j'ai eu, messieurs, bien des bonnes pensées.

— Jetez là votre lanterne, et éteignez-en la lumière; voici une bourse pleine; elle est à vous, si vous le voulez.

— Je ne suis point de ces filles que l'on voit par les rues des villes, à qui l'on donne douze blancs et dix-huit deniers!

J'ai pour frère un prêtre de la ville de Lannion; s'il entendait ce que vous dites, son cœur se briserait.

Je vous en prie, messieurs, faites-moi la grâce de me précipiter au fond de la mer, plutôt que de me faire un pareil affront!

Je vous en prie, messieurs, plutôt que de me faire un pareil chagrin, enterrez-moi toute vive. —

Périna avait une maîtresse pleine de bonté, qui resta sur le foyer à attendre sa servante;

Hervez ho komzo mignon, va merc'hik, me a gret,
D'ar govant o tiski preek gand menec'h em hoc'h bet.
— D'ar govant o tiski preeg e Begar n'em on bet,
Na ken nebeut e leac'h all, avad, gand kloarek 'bed;
Hogen, ebarz em zi-me ha war oaled va zad,
Em euz gret, va otronez, bep seurt mennozio mad.
— Tolet aze ho letern, ha c'houeet ho koulo;
Setu'r ialc'h leun a arc'hant, ma hoc'h euz c'hoant, he po.
— Ne ket me eo'r femelen, a ve dre ruio ker,
O kemeret daouzek blank ha c'hoaz triouec'h tiner!
Me meuz da vreur ur beleg er ger a Lannion;
Mar klefe pez a leret, rannafe he galon.
Me ho ped, maltoterien, pezet ar vadelez,
D'am zeurel e-kreiz ar mor kent eit kement c'hloez!
Me ho ped, ma otronez, kent eit kement c'hlac'har,
Kemeret ar vadelez, d'am lakat beo enn douar. —
Perinan doe eur vestrez karget a vadelez
A jomaz war ann oaled da c'hortoz he matez,

Elle resta sur le foyer, sans se coucher, jusqu'à ce que sonnèrent deux heures, deux heures avant le jour.

— Levez-vous donc, être insouciant ! levez-vous donc, sénéchal, pour aller secourir une jeune fille qui nage dans son sang. —

On la trouva morte près de la croix de Saint-Joseph ; sa lanterne était auprès d'elle, et la lumière vivait toujours.

NOTES

L'auberge où servait la pauvre fille se nommait l'hôtellerie du *Pélican blanc*. Elle était orpheline ; sa maîtresse lui tenait lieu de mère ; son frère était vicaire dans la ville. Ce fut lui qui conduisit le cortége funèbre ; toute la ville de Lannion assistait à l'enterrement : des jeunes demoiselles des premières familles, vêtues de blanc, tenaient les cordons du poêle. Périnaïk fut regardée comme une martyre. Le sénéchal fit arrêter les deux coupables, qu'on trouva ivres et endormis, le lendemain ; ils furent condamnés à être pendus. L'un sifflait en se rendant au lieu du supplice, et demandait un biniou pour faire danser la foule ; l'autre, moins audacieux, pleurait, et le peuple lui jetait des pierres ; il se cramponna si fortement avec le pied au pilier de la potence, que le bourreau dut le lui couper d'un coup de hache.

Longtemps après l'assassinat de Périnaïk, on voyait, dit-on, trembler à minuit une petite lumière près de la croix de Saint-Joseph. Une nuit, on vit la lumière paraître comme à l'ordinaire, et puis grandir, grandir encore, prendre une forme humaine, une tête, des bras, un corps vêtu d'une robe lumineuse, deux ailes, et s'envoler au ciel.

Le temps où la jeune fille eût cessé de vivre, si elle fût restée sur la terre, était arrivé.

A jomaz war ann oaled, heb kemeret paouez,
Ken a zonaz ann diou heur, diou heur kent hag ann dez.

— Savet ta, tra dibreder, savet ta, senesal,
Da vont da zikour eur plac'h, enn he goad o neunial. —

E kichen kroaz Sant-Josef oa bet kavet maro ;
He letern enn he c'hichen, ha beo he goulo.

XLVI

MORT DE PONTCALEC

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les fils de ces hommes qui au seizième siècle prirent les armes pour affranchir leur pays de la souveraineté étrangère devaient, au dix-huitième, se lever deux fois pour la même cause. La conspiration de Cellamare eut un plus grand caractère de simplicité dans ses motifs et de précision dans son objet que la Ligue; elle fut purement nationale. Se fondant sur la violation de leurs franchises par le Régent, dont le but était de détruire toute résistance parlementaire, les Bretons déclarèrent nul l'acte de leur union à la France, et envoyèrent au roi d'Espagne, Philippe V, des plénipotentiaires chargés d'entamer des négociations ayant pour base l'indépendance absolue de la Bretagne. La plus grande partie de la noblesse et les populations rurales se liguèrent contre la France; la bourgeoisie seule resta en dehors du mouvement national. Elle était, dit M. Rio, entièrement dévouée au Régent et déjà presque toute étrangère au pays; les mots de *droit* et de *liberté* n'étaient inscrits que sur le gonfanon des gentilshommes[1].

La conspiration échoua, comme on sait. Quatre des principaux chefs, savoir : Pontcalec, du Couëdic, Montlouis et Talhouet-le-Moine, furent pris et traités avec le plus dur mépris des formes judiciaires; le Régent, désespérant d'obtenir un arrêt de mort de leurs juges naturels, les livra à une cour martiale; un étranger, un Savoyard, la présidait. Mais le peuple, indigné, réforma le jugement, et il fallut toutes les horreurs de 93 pour faire oublier aux Bretons les tribunaux extraordinaires et les dragonnades de 1720. L'élégie du jeune Clément de Guer-Malestroit, marquis de Pontcalec, décapité à Nantes, à l'âge de vingt et un ans, sur la place du Bouffay, avec les trois braves gentilshommes que nous avons nommés, témoigne de l'esprit de la conjuration et de la sympathie populaire qui adoucit leurs derniers instants.

[1] *Histoire d'un collége breton sous l'Empire*, p. 10.

I

Un chant nouveau a été composé, il a été fait sur le marquis de Pontcalec;

— Toi qui l'as trahi, sois maudit! sois maudit! Toi qui l'as trahi, sois maudit! —

Sur le jeune marquis de Pontcalec, si beau, si gai, si plein de cœur!

— Toi qui l'as trahi, sois maudit! sois maudit! etc.

Il aimait les Bretons, car il était né d'eux;

— Toi qui l'as trahi, sois maudit! sois maudit! etc.

Car il était né d'eux, et avait été élevé au milieu d'eux.

Il aimait les Bretons, mais non pas les bourgeois;

Mais non pas les bourgeois qui sont tous du parti français;

Qui sont toujours cherchant à nuire à ceux qui n'ont ni biens ni rentes,

A ceux qui n'ont que la peine de leurs deux bras, jour et nuit, pour nourrir leurs mères.

MARO PONTKALEK

— IES KERNE —

I

Eur werzeen neve zo savet;
War markiz Pontkalek eo gret;

— Traitour! ah!
Malloz d'id!
Malloz d'id 'ta!
Traitour! ah!
Malloz d'id! ah!

War markiz iaouank Pontkalek,
Ker koant, ken drant, ker kalonek!
— Traitour! ah! etc.

Mignon a oa d'ar Vretoned,
Abalamour aneo oa deuet;
— Traitour! ah! etc.

Abalamour aneo oa deuet,
Hag etre-z-ho oa bet maget.

Mignon a oa d'ar Vretoned,
D'ar vourc'hizien ne larann ket;

D'ar vourc'hizien ne larann ket,
A zo a-du ar C'hallaoued;

A zo atao' kas gwaska re
N'ho deuz na madou na leve,

Nemet poan ho diou-vrec'h, noz-de,
Evit maga ho mammou d'he.

Il avait formé le projet de nous décharger de notre faix;

Grand sujet de dépit pour les bourgeois qui cherchaient l'occasion de le faire décapiter.

— Seigneur marquis, cachez-vous vite, cette occasion, ils l'ont trouvée! —

II

Voilà longtemps qu'il est perdu; on a beau le chercher, on ne le trouve pas.

Un gueux de la ville, qui mendiait son pain, est celui qui l'a dénoncé;

Un paysan ne l'eût pas trahi, quand on lui eût offert cinq cents écus.

C'était la fête de Notre-Dame des moissons, jour pour jour; les dragons étaient en campagne[1] :

— Dites-moi, dragons, n'êtes-vous pas en quête du marquis?

— Nous sommes en quête du marquis; sais-tu comment il est vêtu?

— Il est vêtu à la mode de la campagne: surtout bleu orné de broderies;

Laket en devoa enn he benn
Dizamma d'eomp-ni hor horden;

Gwarizi-tag d'ar vourc'hizien,
O klask ann tu eid h-n dibenn.

— Otrou markiz, et da guhet,
Ann tu a zo gant he kavet! —

II

Pellik zo ema dianket;
Evit he glask n'he gaver ket.

Eur paour euz ker, o klask he voed,
Hennez en deuz hen diskuliet.

Eur c'houer n'her defe ket gret,
Pa vije roet d'ean pemp kant skoed.

Gwel Maria 'nn est, de evid de,
Ann dragoned oa war vale :

— Leret-hu d'i-me, dragoned,
O klask ar markiz em'oc'h bet?

— O klask ar markiz em omp bet;
Daoust penoz ema-hen gwisket?

— Er c'hiz diwar 'mez 'ma gwisket;
Glaz he vorled hag hen bordet;

[1] Le Régent avait fait venir des dragons des Cévennes.

Soubreveste bleue et pourpoint blanc; guêtres de cuir et braies de toile;

Petit chapeau de paille tissu de fils rouges; sur ses épaules, de longs cheveux noirs;

Ceinture de cuir avec deux pistolets espagnols à deux coups.

Ses habits sont de grosse étoffe, mais dessous il en a de dorés.

Si vous voulez me donner trois écus, je vous le ferai trouver.

— Nous ne te donnerons pas même trois sous; des coups de sabre, c'est différent;

Nous ne te donnerons pas même trois sous, et tu nous feras trouver Pontcalec.

— Chers dragons, au nom de Dieu, ne me faites point de mal:

Ne me faites point de mal, je vais vous mettre tout de suite sur ses traces :

Il est là-bas, dans la salle du presbytère, à table, avec le recteur de Lignol.

III

— Seigneur marquis, fuyez! fuyez! voici les dragons qu arrivent!

Glaz he jak, ha gwenn he jupenn;
Bodrou-ler, ha bragou lien;

Eunn tokik plouz neudennet-ru;
War he skoa, eur pennad bleo-du;

Eur gouriz-ler; diou bistolenn,
Hag hi a Vro-Spagn, a-zaou denn :

Gat-han dillad pillou-huan,
Gad unan alaouret didan.

Mar fell d'hoc'h-hu roi d'in tri skoet,
Me a rei d'hoc'h-hu he gaouet.

— Tri gwennek zo-ken na rimp het,
Toliou sabren, ne laromp ket;

Ne rimp ket zo-ken pemp gwennek,
Ha te rei d'omp kaout Pontkalek.

— Dragoned ker, enn han Doue!
Na et ked d'ober droug d'i-me :

Na et ked d'ober droug d'i-me;
Ho hencha raktal e rinn-me :

Ma hen du-ze, er zal, ouz tol,
O leina gad person Lignol.

III

— Otrou markiz, tec'het, tec'het!
Me wel erru ann dragoned;

Voici les dragons qui arrivent : armures brillantes, habits rouges.

—Je ne puis croire qu'un dragon ose porter la main sur moi ;

Je ne puis croire que l'usage soit venu que les dragons portent la main sur les marquis ! —

Il n'avait pas fini de parler, qu'ils avaient envahi la salle.

Et lui de saisir ses pistolets :

— Si quelqu'un s'approche, je tire ! —

Voyant cela, le vieux recteur se jeta aux genoux du marquis :

— Au nom de Dieu, votre Sauveur, ne tirez pas, mon cher seigneur !

A ce nom de notre Sauveur, qui a souffert patiemment ;

A ce nom de notre Sauveur, ses larmes coulèrent malgré lui ;

Contre sa poitrine ses dents claquèrent ; mais, se redressant, il s'écria : « Partons ! »

Comme il traversait la paroisse de Lignol, les pauvres paysans disaient,

Ils disaient, les habitants de Lignol : — C'est grand péché de garrotter le marquis ! —

Comme il passait près de Berné, arriva une bande d'enfants :

Me wel ann dragoned erru;
Sternou lugernuz, dillad ru.

— Me na gredann ked em c'halon,
E krogfe enn on eunn dragon;

Na gredann ket ve deut ar c'hiz
Ma krog ann dragon er markiz. —

Oa ked he gomz peur-achuet,
Tre-barz ar zal ho deuz lammet.

Hag hen da beg 'nn he bistolenn :
— Neb a dost ouz-in 'n defo 'nn tenn !

Ar person koz dal' m'her gwelaz,
Dirag ar markiz 'nem strinkaz :

— Enn hano Doue, ho Salver,
Na dennet ket, ma otrou ker ! —

Pa glevaz hano hor Salver
En deuz gouzanvet gand dousder;

Hano hor Salver pa glevaz,
Daoust d'he spered hen a oelaz;

Rez he galon strakaz he zent;
Ken a droc'haz, sonn : « Deomp d'ann hent ! »

A-dreuz parrez Lignol pa ee,
Ar gouer paour a lavare :

Laret a ree al Lignoliz :
— Pec'hed eo eren ar markiz ! —

Pa ee ebiou parrez Berne,
Digouet eur frapad bugale

— Bonjour, bonjour, monsieur le marquis : nous allons au bourg, au catéchisme.

— Adieu, mes bons petits enfants, je ne vous verrai plus jamais !

— Et où allez-vous donc, seigneur? est-ce que vous ne reviendrez pas bientôt?

— Je n'en sais rien, Dieu seul le sait : pauvres petits, je suis en danger. —

Il eût voulu les caresser, mais ses mains étaient enchaînées.

Dur eût été le cœur qui ne se fût pas ému; les dragons eux-mêmes pleuraient;

Et cependant les gens de guerre ont des cœurs durs dans leurs poitrines.

Quand il arriva à Nantes, il fut jugé et condamné,

Condamné, non pas par ses pairs, mais par des gens tombés de derrière les carrosses [1].

Ils demandèrent à Pontcalec : — Seigneur marquis, qu'avez-vous fait?

— J'ai fait mon devoir ; faites votre métier ! [2] —

— Mad-d'hoc'h ! mad-d'hoc'h ! otrou markiz;
Ni ia d'ar vorc'h, d'ar c'hatekiz.

— Kenavo, bugaligou vad;
N'ho kwelo mui ma daoulagad.

— Da belec'h et eta, otrou;
Ha dont na reot souden endrou?

— Me na ouzon ked, Doue 'r goar;
Bugale baour, me zo war var. —

Ho cherisa en defe gret,
Paneved he zaouarn creet.

Kriz vije 'r galon na ranne;
Re 'nn dragoned zo-ken a ree :

Potred-a-vrezel, koulskoude,
Ho deuz kalonou kri enn he.

Ha-pa oa digouet e Naoned,
E oa barnet ha kondaonet;

Kondaonet, naren gand tud-par,
Nemet tud koet doc'h lost ar c'harr.

Da Bontkalek deuz int laret :
— Otrou markiz, petra peuz gret?

— Pez a oa dleet d'in da ober;
Ha gret-hu ive ho micher. —

[1] C'est le nom breton des parvenus; à la lettre : *de la queue des carrosses*.
[2] Talmont devait plus tard faire la même réponse au tribunal révolutionnaire

IV

Le premier dimanche de Pâques, de cette année, un message est arrivé à Berné.

— Bonne santé à vous tous, en ce bourg; où est le recteur par ici?

— Il est à dire la grand'messe, voilà qu'il va commencer le prône. —

Comme il montait en chaire, on lui remit une lettre dans son livre :

Il ne pouvait la lire, tant ses yeux se remplissaient de larmes.

— Qu'est-il arrivé de nouveau, que le recteur pleure ainsi?

— Je pleure, mes enfants, pour une chose qui vous fera pleurer vous-mêmes :

Il est mort, chers pauvres, celui qui vous nourrissait, qui vous vêtissait, qui vous soutenait;

Il est mort celui qui vous aimait, habitants de Berné, comme je vous aime;

Il est mort celui qui aimait son pays, et qui l'a aimé jusqu'à mourir pour lui;

IV

D'ar sul kenta pask, hevlene,
Oa kaset kannad da Verne.

— Iec'hed mad d'hoc'h holl, er ger-ma;
Pale 'ma ar person drema?

— Ma o laret he oferen,
Ma o vonet gand ar bregen. —

Pa oa o vonet d'ar gador,
Oa roed d'ean eul lier el leor:

Ne oa ket goest evid he lenn,
Gad ann daelou demeuz he benn:

— Petra zo c'hoarvet a neve,
Pa oel ar person er c'hiz-ze?

— Goela a rann, ma bugale,
War pez a refac'h-c'hui ive.

Maro, poerien, neb ho mage,
Neb ho kwiske, neb ho harpe:

Maro ann hini ho kare,
Berneviz, kouls evel on-me,

Maro neb a gare he vro,
Hag her grez beteg ar maro;

Il est mort à vingt-deux ans, comme meurent les martyrs et les saints.

Mon Dieu, ayez pitié de son âme! le seigneur est mort! ma voix meurt!

— Toi qui l'as trahi, sois maudit! sois maudit! Toi qui l'as trahi, sois maudit!

NOTES

Les traditions d'honneur, nous en avons ici la preuve, se transmettent de père en fils : Pontcalec descendait en ligne directe de ce fier Jean de Malestroit, chef de l'opposition à l'union de la Bretagne à la France, qui refusa le bâton de maréchal que la duchesse Anne lui offrit, pour vaincre une obstination qu'elle admirait tout en la blâmant. Son père, comme ses aïeux, était resté fidèle à la cause nationale, et selon la magnifique expression de Louis XIV, « ceux-ci n'avaient retiré d'autre récompense de leurs glorieuses actions que la gloire de les avoir faites » : il fut digne d'eux.

La lettre où l'on apprenait au recteur de Berné la mort du jeune Breton et celle de ses amis a été conservée ; elle est écrite par un des religieux qui assistèrent les condamnés. Même au moment de l'exécution, l'humeur enjouée du jeune marquis ne se démentit pas un instant ; elle contrastait singulièrement avec la gravité de ses compagnons plus âgés. « Après avoir confessé M. du Couëdic, dit le religieux, je me retirai en le saluant. Voulant me rendre le salut : « Où est, dit-il, mon chapeau? — Hé! qu'avons-nous besoin de chapeaux? répondit M. de Pontcalec, on nous ôtera bientôt le moule des chapeaux! » En voyant entrer M. de Montlouis, il s'écria : « Ah! voilà un bien honnête homme qu'on fait mourir. » Et il vint l'embrasser en disant : « Quelle injustice! » La seule plainte qu'il proféra lui fut arrachée par le sentiment de la dignité humaine; quand le bourreau lia les mains de ses compagnons : « Lier les mains à des gentilshommes! s'écria-t-il, les condamner à mort sans qu'ils aient jamais tiré l'épée contre l'État! voilà donc cette Chambre royale qu'on disait agir avec tant de douceur! Quelle douceur! On disait que M. de Montlouis avait sa grâce; pourquoi donc lui lier les mains comme à nous? » L'exécuteur, en arrivant à lui, fut si ému, qu'il crut devoir « lui adresser une espèce de compliment ou d'excuse. » M. de Pontcalec lui dit : « J'irai tranquillement à l'échafaud sans avoir les mains liées. » Il alla pour en faire autant à M. du Couëdic,

---

Maro da zaou vloa war-n-ugent,
Vel ar verzerien hag ar zent;

Doue, ho pet out-han truez!
Marv e 'nn otrou ! marv e ma mouez!

— Traitour! ha!
Malloz d'id!
Malloz d'id-'ta!
Traitour! ah!
Malloz d'id! ah!

mais l'ayant trouvé assez serré, il ne le toucha pas. Ce fut alors que ce Monsieur s'écria pour la première fois : « Après vingt-huit ans de services, voilà donc ma récompense ! J'ai de moi-même exposé ma tête mille fois pour le roi, et il me la fait couper aujourd'hui sur un échafaud ! »

Pendant que les condamnés marchaient au supplice, le courage et la jeunesse de Pontcalec faisaient pleurer la foule. « Comme nous allions vers le Bouffay, continue le moine, les gémissements et les cris du peuple me donnèrent occasion de lui dire : « On plaint votre sort, et on ne « plaignit pas celui de Jésus-Christ. — Ah ! quelle différence entre lui et « moi ! » Et il répéta plusieurs fois avec de bien pieux sentiments : « *Pater, fiat voluntas tua.* » La vue de l'échafaud ne lui ôta rien de sa fermeté. Malgré les instances de son confesseur, qui aurait voulu lui faire détourner les yeux, il regardait toujours l'instrument de mort, et disait : « Quel spectacle ! mon père, quel spectacle ! » Il devait y monter le dernier. Arrivés au pied de l'échafaud, les quatre amis se dirent au revoir et s'embrassèrent. Montlouis reçut le premier le coup de la mort ; avant de mourir, il s'agenouilla auprès du poteau et récita tout haut une prière à la sainte Vierge. « Le son de sa voix était fort, » remarque le moine. Quand l'exécuteur vint inviter M. de Talhouet à monter à son tour, poursuit le même religieux, il me dit d'un air qui marquait également la tendresse et la franchise : « Allons, mon père ! » puis aux assistants : « Priez Dieu pour moi ! » J'en vis plusieurs ôter leurs chapeaux et répondre en se mettant à genoux : « Oui, nous le ferons. » Comme je descendais de l'échafaud, on m'avertit que j'avais le visage et la chape tout couverts de sang. »

Le tour de Pontcalec étant venu, il dit à son confesseur : « Je pardonne de bon cœur à tous ceux qui me font mourir. » Puis il ajouta en souriant : « Voilà un compliment bien triste » En penchant la tête sur le billot fatal, il répéta plusieurs fois : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Je l'entendis aussi, continue le religieux, prononcer à haute voix *Jesus, Maria*. Ses dernières paroles furent celle-ci : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ! »

Après l'exécution, le bourreau, escorté par une troupe d'archers à cheval (car on avait déployé un grand appareil militaire, dans la crainte d'un soulèvement), emmena dans une charrette les quatre corps décapités ; l'autorité supérieure ordonna qu'ils fussent secrètement enterrés, sans son de cloche ni chant d'église. « On fit donc entrer la nuit même, dit le moine, quatre femmes dans le bas-chœur de notre chapelle pour ensevelir les corps, et quatre hommes pour faire quatre fosses ; ils les creusèrent sur une même ligne au haut de la nef, pendant que les religieux récitaient matines et laudes. Après qu'ils eurent fini, le Père supérieur fit les quatre enterrements, en récitant avec les autres religieux, mais sans chanter, la prière de l'Église pour l'inhumation des morts. » La messe des morts fut dite avec des ornements blancs. Le Régent avait réglé lui-même le cérémonial de l'enterrement.

Cette grande page d'histoire a été écrite d'une manière digne du sujet par M. Arthur de la Borderie à l'aide de tous les documents contemporains.

XLVII

LE COMBAT DE SAINT-CAST

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Au mois de septembre 1758, les Anglais firent une descente à Saint-Cast, au nord de la Bretagne. Cette expédition se liait à un vaste plan dont l'objet principal était d'assurer à l'Angleterre la navigation de la Manche, et d'opérer une diversion en faveur des armées d'Allemagne, ses alliées, en alarmant la France et en l'obligeant à employer des troupes considérables à la défense de ses côtes. La défaite du général Bligh et des huit mille hommes qu'il commandait, dont trois mille furent tués ou pris par le général Morel d'Aubigny, de la noble famille normande de ce nom, fit abandonner le système d'invasion [1].

Le combat de Saint-Cast donna lieu à un événement peut-être unique dans les annales de la guerre. « Une compagnie de bas Bretons des environs de Tréguier et de Saint-Pol-de-Léon, dit le petit-fils d'un témoin oculaire [2], marchait pour combattre un détachement de montagnards gallois de l'armée anglaise, qui s'avançait à quelque distance du lieu du combat en chantant un air national, quand tout à coup les Bretons de l'armée française s'arrêtèrent stupéfaits : cet air était un de ceux qui tous les jours retentissaient dans les bruyères de la Bretagne. Électrisés par des accents qui parlaient à leur cœur, ils cédèrent à l'enthousiasme, et entonnèrent le refrain patriotique; les Gallois, à leur tour, restèrent immobiles. Les officiers des deux troupes commandèrent le feu; mais c'était dans la même langue, et leurs soldats semblaient pétrifiés. Cette hésitation ne dura pourtant qu'un moment; l'émotion l'emporta bientôt sur la discipline : les armes tombèrent des mains, et les descendants des vieux Celtes renouvelèrent sur le champ de bataille les liens de fraternité qui unissaient jadis leurs pères.

« Sans oser garantir ce fait, ajoute M. de Saint-Pern, nous déclarons qu'il nous a été raconté par plusieurs personnes dont l'opinion peut faire autorité, et qu'il est traditionnel dans le pays. » Le chant qu'on va lire le confirme.

[1] Smolett, *History of England*, p. 675 et 682.
[2] *Combat de Saint-Cast*, par M. de Saint-Pern Couelan, député de Dinan 1836,, p. 50 et 51.

I

Les Bretons et les Anglais sont voisins, mais n'en sont pas moins ennemis ; ils ont été mis au monde pour se combattre à tout jamais.

Comme je dormais, l'autre nuit, un son de trompe retentit, retentit dans le bois de la Salle : « Saxons ! Saxons ! maudits Saxons ! »

Le lendemain, en me levant, je vis les Anglais arriver, je vis arriver leurs soldats : harnois dorés et habits rouges.

Quand ils furent rangés sur la grève, j'aperçus les Français allant à leur rencontre, d'Aubigny à leur tête, l'épée nue à la main.

— En avant ! cria d'Aubigny ; il ne nous en échappera aucun ! Courage ! allons, mes braves enfants, en avant ! suivez-moi ! et ferme !

Les Français répondirent tout d'une voix à son appel : — Suivons d'Aubigny pied à pied ; il est gentilhomme et bon compagnon. —

EMGANN SANT-KAST

— IES KERNE —

I

Breiz ha Bro-Zaoz enebourien,
Evit-ho bout amezeien,
A zo bet laket er bed-men
D'en emfibla da virviken.

Pa oann kousket, enn nozvez all,
E kleviz son ar c'horn-buhal,
Son ar c'horn-bual, e koat-Sal :
— « Ho ! Saozon ! Saozon ! Saozon fall ! »

Ha dal' ma saviz antronoz,
Gweliz oc'h erruout ar Saoz ;
Gweliz he zoudarded erru :
Sternou alaouret, dillad ru.

War ann od ha pa oant ledet,
Gweliz o tont ar C'hallaoued,
D'Aubigny gant-he 'r penn kenta,
He glenv noaz enn he zorn gant-ha.

— Arog ! a lare D'Aubigny,
Na dec'ho nekun ouz omp-ni !
Ai ta ! va fotred dec'htu !
Arog d'am heul ! ha pegomp du ! —

Ar C'halloued a respontaz
Holl war eunn dro, pa he glevaz :
— Deomp gand D'Aubigny troad-oc'h-troad ;
Denjentil eo kouls ha potr mad ! —

Quand d'Aubigny en vint aux mains, il n'y eut personne, grand ou petit, qui n'ouvrît de grands yeux en le voyant verser le sang.

Ses cheveux, son visage et ses habits étaient tout couverts de sang, de sang qu'il tirait aux Anglais, en leur perçant le cœur.

On le voyait, sur le champ de bataille, le cœur calme, la tête haute, pas plus ému par les boulets que s'ils eussent été des bouchons.

II

Alors, les hommes de la basse Bretagne venaient au combat, en chantant : « Celui qui a vaincu trois fois, celui-là vaincra « toujours !

« A Camaret, dans ces temps-ci, les Anglais ont fait une « descente ; ils se pavanaient sur la mer, sous leurs blanches « voiles gonflées ;

« Ils sont tombés sur le rivage, abattus par nos balles, « comme des ramiers ; de quatre mille qui débarquèrent, il « n'en est pas retourné un seul dans son pays.

« A Guidel, ils sont descendus, à Guidel, en terre de Van-

Pe oa D'Aubigny enn emgann,
Ne oa den, na braz na bihan,
Na zigore he zaoulagad
Oc'h he welet o leuskel goad.

He vleo, he zremm, hag he zillad
Ne oant penn-da-benn nemed goad
Distrinket demeuz ar Zaozon,
Drema treuze d'he ar galon.

Hen a welet, war ann dachen,
Reiz he galon, huel he benn,
Heb muia van d'ar bolodou
Evel pa vizent bet stoufou.

II

Potred Breiz-izel a gane,
O tont war ann dachen, neuze :
— « Neb en deuz gonecet teir gwech,
« A c'honeo n'euz fors pet kwech !

« E Kamared, enn amzer-hon
« E oa diskennet ar Zaozon ;
« Bragal a reent, war ar mor,
« Gant ho gweliou gwenn-kann digor ;

« Gant tennou kouezjont war ann od,
« Evel ma vijent kudonod ;
« Deuz pevar mil e oant eno,
« Na zistroaz hini d'he vro.

« E Gwidel e oent diskennet,
« E Gwidel e douar Gwenned ;

« nes; à Guidel, ils sont enterrés, comme ils l'ont été à Ca-
« maret.

« Au pays de Léon, en face de l'île Verte, jadis ils descen-
« dirent aussi; ils répandirent tant de sang, que la mer bleue
« en devint rouge.

« Il n'y a pas en Bretagne une butte, pas un tertre qui ne
« soient faits de leurs ossements, que les chiens et les cor-
« beaux se sont disputés, que la pluie et les vents ont blan-
« chis. » —

Les archers d'Angleterre, en entendant ces chants, restèrent immobiles d'étonnement; si belles étaient la mélodie et les paroles, qu'ils semblaient fascinés par elles.

— Archers d'Angleterre, dites-moi, vous êtes donc las, que vous vous arrêtez?

— Si nous nous arrêtons, nous ne sommes point las; nous sommes Bretons comme ceux-ci. —

Ils n'avaient pas fini de parler : — Nous sommes trahis! fuyons, soldats! —

Et les Anglais de s'enfuir au plus vite vers leurs vaisseaux; mais il n'en échappa que trois.

III

En cette année mil sept cent cinquante-huit, le second

« E Gwidel int bet douaret,
« Evel ma oent e Kamaret.

« E bro Leon, rag enez-c'hlaz,
« Gwech-all, e oent diskennet c'hoaz;
« Kemend a wad defant losket
« Ken a oa ar mor glaz ruiet.

« N'euz, e Breiz, na boden, na bern
« E-lec'h na gaver ho eskern;
« Koun ha brini oc'h ho sachat,
« Glao hag avel oc'h ho c'hannat. » —

Arserien bro-Zaoz pa glevzont,
Gand estlamm arzao a rezont;
Ker kaer ann ton hag ar c'homzaou,
Ken e oant bamet o selaou.

— Arserien Bro-Zaoz, leveret,
Skuiz oc'h eta, pa ehaned? »
— Ne d-omp ked skuiz, pa ehanomp,
Kouls ha re-hont, Bretoned omp! —

Oa ked ho c'homz peur lavaret :
— Gwerzet omp! tec'homp kuit, po [tred! —
Hag ar Zaozon prim d'ho listri;
Hogen na dec'haz nemet tri.

III

Er bloavez-ma mil-ha-seiz-kant
Hag eiz ouspenn hag hanter-kant,

lundi du mois de la *paille blanche* les Anglais ont été vaincus dans ce pays.

En cette année, comme devant, ils ont été mis au pas.

Toujours, comme grêle dans la mer, fondent les Anglais en Bretagne.

NOTES

Si l'on en croyait le poëte populaire, ce seraient les Bretons d'Armorique qui auraient marché au combat en chantant, et l'air ainsi que les paroles de leur chant qui auraient fait tomber les armes des mains de leurs frères les Gallois. On choisira entre la tradition recueillie par M. de Saint-Pern et celle de l'auteur breton. Mais ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que l'air du *Combat de Saint-Cast* est populaire à la fois en Bretagne et dans le pays de Galles[1]. Les anciennes défaites des Anglais, dont le souvenir est rappelé par le poëte, se rapportent aux années 1486, 1694 et 1746. Il paraîtrait, d'après lui, que les officiers anglais de la compagnie des archers gallois auraient attribué à la trahison, et non au patriotisme réveillé par l'identité de langage et d'airs nationaux, le refus de marcher de leurs soldats. Faut-il croire que cette détermination décida les ennemis à fuir? Cela n'est guère probable; mais l'armée française et la marée montante concoururent bien certainement à les empêcher de regagner leurs vaisseaux, et la plupart furent faits prisonniers. On ne dit pas si les Cambriens furent du nombre; dans cette hypothèse, leurs frères d'Armorique auront certainement adouci leur captivité : les Gallois devaient eux-mêmes, trente-cinq ans plus tard, adoucir celle des Bretons prisonniers des Anglais.

Il y a plusieurs versions du *Combat de Saint-Cast :* l'une d'elles m'a été procurée par M. Joseph de Calan, arrière-neveu d'un officier breton qui était à la bataille. Je ne doute pas qu'elle ait été chantée par quelque soldat cornouaillais témoin de l'affaire. Elle le fut aussi en français par divers témoins, et inspira un sarcasme très-vif au procureur général La Chalotais, à propos du duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, où ce duc n'avait pas eu l'avantage de se faire aimer. Le duc d'Aiguillon ayant assisté à la bataille de Saint-Cast du haut d'un moulin dont il avait fait son observatoire, La Chalotais s'écria : « L'armée française s'est couverte de gloire, et le duc d'Aiguillon de farine. »

D'ann eil lun a viz gwengolo,
Oa trec'het ar Zaozon er vro.
Er bloavez-ma, evel agent,
Ema int bet laket enn ho hent.
Evel eur bar grizil er mor,
Ar Zaozon, bepred, enn Arvor.

[1] Cet air est le même que celui du *Siége de Guingamp*. Voyez les *Mélodies originales* à la fin de ce volume.

XLVIII

IANNIK SKOLAN

ARGUMENT

L'histoire de Iannik Skolan se divise en deux parties : dans l'une, le chanteur populaire nous apprend comment son héros fut pendu pour avoir assassiné une jeune fille, sa cousine, nommée Moriset ; dans l'autre, il nous le montre venant, après sa mort, demander la *merci de l'âme* c'est-à-dire le pardon de ses crimes, à sa mère, qui a refusé de le lui accorder et de le bénir. Selon les idées bretonnes, le bonheur éternel dépend de ce pardon ; celui que le prêtre dispense au nom de Dieu ne suffirait pas. Aussi le saint patron ou parrain du jeune homme croit-il devoir l'accompagner pour joindre ses prières aux siennes.

La première moitié de la ballade se chante dans la paroisse de Melrand, au pays de Vannes, où l'événement a eu lieu, vers la fin du dernier siècle ; on y a élevé une croix de pierre à l'endroit même où la victime a perdu la vie. La seconde, populaire en Tréguier et en Cornouaille, est inconnue en Vannes. Un seul paysan, auquel les trois dialectes sont familiers, a pu me les chanter réunies ; c'est sa version que je suivis dans les précédentes éditions de ce recueil ; j'en donne une autre aujourd'hui que je dois en partie à M. de Penguern, en partie à un fermier de M. du Laz de Pratulo, et en partie à une mendiante de Lokéfret. M. Gabriel Milin, dans le *Bulletin de la Société académique de Brest* pour 1864, en a publié une variante curieuse dont j'ai également profité.

I

LE CRIME

— DIALECTE DU BAS VANNES —

I

Comme le jour se couchait, la mendiante vint chez nous. Quand la mendiante entre quelque part, elle a un sourire pour tout le monde :

— Que Dieu vous bénisse en cette maison, vous, chère femme, et vous, enfants; me voici venue encore une fois pour me promener ; vous vous portez bien, ici?

— Las! commère, cela ne va pas mal; mais le pauvre homme n'est pas bien ; et, si sa maladie dure trop longtemps, je serai forcée d'aller mendier mon pain.

Mais prenez un escabeau, en ce coin-là, ma commère, et asseyez-vous ; oui, asseyez-vous là, ma commère, et contez-moi quelque belle nouvelle.

— Il y a des belles nouvelles assez ; je pense, ma commère, que vous en avez ouï parler ; n'avez-vous pas entendu parler, ma commère, de ce qui est arrivé aux environs du bourg? —

IANNIK SKOLAN

I

AR GWALL-DAOL

— IES GWENNED IZEL —

I

Tro mare e sarre enn de,
Teue enn druferch du-me.
Pe za enn druferch enn ti,
Doc'h enn holl defe jolori :

— Doue d'ho pennigai enn ti-me,
C'hui, groueg'h, ha c'hui, bugale ;
Deut on eur wech hoah de vale ;
Mad er bed gen hoc'h tro-zreme'

— Allaz! me c'homer, ne c'huitan ;
Nemeit enn oac'h peur e zou klan ;
Ha mar bad re bell he glenued,
Dao vo d'eing mont de glask me boed

Tapet ur skabel, korn enn ti,
Me c'homer, euit azei;
Azeet anze, me c'homer,
Ha kontet d'i-men eunn dra gaer.

— Traeu gaer awalc'h e zou digouet,
Me zonj, me c'homer, peuz kleuet,
Ne peuz ket kleuet, me c'homer,
Pez zou digouet endro d'er ger? —

Alors le cher maître de maison dit : — Donnez à cette femme un peu de lait ; un peu de lait et une crêpe, que vous lui mettrez sur les genoux.

— C'est Iannik Skolan qui a été pris et pendu ; court pendu sur la place de Vannes ; il avait commis assez de crimes.

—Je ne sais rien du tout, ma commère ; je ne puis sortir d'ici, je ne puis aller nulle part, car j'ai mes enfants à soigner.

— Il avait commis assez de crimes depuis qu'il était au monde ; il avait commis assez de crimes, avant de tuer Morised.

II

En gardant les bêtes de son père, elle ne pensait qu'à bien ; elle n'avait pleuré qu'une fois, en voyant son mouton emporté par le loup ;

Rien qu'une seule fois elle n'avait pleuré ; voici qu'elle a pleuré deux fois maintenant ; elle avait pleuré et fait une chanson que l'on chante dans le canton :

« — Hélas ! hélas ! mon pauvre mouton aux petites cornes blanches ! hélas ! hélas ! mon pauvre mouton à petite tête blanche ! hélas ! hélas ! hélas ! mon pauvre petit mouton, qui était une si bonne petite bête ! » —

Neuze e larez enn oac'h keh :
—Reit d'er c'hrouek-ze eur banac'h leh,
Eur banac'h leh hag eur grampouen,
E vou laket ar hi barlen.

— Iannik Skolan zou bet tapet,
Zou bet tapet zou bet krouget,
Krouget berr ar dachen Gwenned ;
Torfedeu 'walc'h en defa groet.

— Me c'homer, ne glevon netra,
N'hallon ket mont mez enn ti-ma,
N'hallon mont neblec'h de vale,
Ged pridiri me bugale

— Torfedeu 'walc'h en defa groet,
Diboe e oe deut ar er bed ;
Torfedeu 'walc'h en defa groet,
Kentoc'h de lahein Morised.

II

Pe ziwalle loned hi zad,
Ne doa d'ei sonj nemeid de vad ;
Ne doa goelet meid eur wec'h 'nei
Gwelet hi daon mont ged er blei ;

Nemeid eur wec'h ne doa goelet ;
Setu diou bremen e deuz groet ;
Goelet e doa ha groet eur zon
E ve kanet dre er c'hanton :

— « Kaon ! kaon ! d'am daonik gwenn-[gornik !
Kaon ! kaon ! d'am daonik penn-gwennik !
Kaon ! siouah ! kaon, kaon ! d'am danvad,
Hag a oe eul lonik ker mad ! —

Iannik Skolan s'en revenait chez lui, son bâton crochu à la main : — Petite Morised, vous chantez bien gaiement ; vous me donnerez un petit baiser.

— Je ne vous donnerai point de baiser ; vous êtes un méchant garçon, s'il en est au monde. —

Et elle de s'enfuir bien vite ; mais, hélas ! il n'y avait aucun village près de là.

Et lui de la poursuivre et de la frapper jusqu'à trois fois ;

Si bien qu'elle tomba baignée dans son sang, les yeux fermés.

III

Il y avait sept ou huit jours que son père n'était revenu à la maison ; vers onze heures ou midi son père arriva.

— Pauvres enfants, dites-moi, qu'avez-vous donc, quand vous êtes si tristes ? Et votre sœur, où est-elle allée?

— Vous l'apprendrez assez tôt !

Vous apprendrez assez tôt ce qui est arrivé à notre sœur Morised ; elle est là-bas, près de la prairie, nageant dans son sang.

C'est le tisserand qui l'a tuée ! Depuis votre départ, il cherchait à la porter au péché ; c'est Iannik Skolan qui l'a tuée !

Iannik Skolan oe tont d'er ger,
Get-hon enn dorn he grok pouelier :
— Morisetik, c'hui a gan ge,
Eur bouchig e refet d'eing-me.

— Eur bouch d'hoc'h-hu me ne rinn ket !
Eur potr fall oc'h mar zou er bed. —
Hag hi kuit doc'htu e redek ;
Allaz ! ne oe tost ker er-bed.

Ha hon ar hi lerc'h a lammez,
Ha skoi get-hi teir gwech a rez ;
Ken hi file 'nn he foulad goed,
Sarret get-hi hi deulaged.

III

Seih pe eih te oa tremenet,
Hi zad d'er ger ne oe ket bet,
Ar dro uennek heur pe greiz-te,
Hi zad d'er ger a zigouee.

— Bugale beur, d'eing-me laret,
Petra peuz 'ta ken glac'haret :
Nag ho c'hoer men e ma hi oet?
— Abred awalec'h e klefet !

Abred awalec'h e klefet
Doare doc'h hon c'hoer Morised ;
E ma hi tu-hont tal er prad
Hag hi e neunial enn hi goad.

Er gwiader neuz hi lahet !
Diboe m'oc'h ac'han diblaset,
Oe kas hi dougen d'er pec'hed ;
Iannik Skolan neuz hi lahet !

Il cherchait à la porter au péché, et il n'a pu y réussir; c'était une fille de Dieu, elle n'a pas voulu perdre son âme. —

IV

Comme on portait la petite Morised en terre, son sang coulait de la charrette; vieux et jeunes pleuraient; son père suivait en sanglotant.

Si vous voulez voir Morised, vous la trouverez sur le grand chemin de Melrand; on a élevé une croix neuve dans le lieu où elle a perdu la vie.

II

LA MERCI DE L'AME

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

Iannik Skolan et son parrain sont allés tous deux demander le pardon, demander la *merci des âmes*, demander le pardon des péchés.

Iannik Skolan disait, en entrant chez sa mère :

— Bonne nuit et joie en cette maison; est-ce qu'on y est couché?

Oe kas hi dougen d'er pec'hed,
Ha pedal n'en deuz ket gallet;
Hi a oe ur plac'h diged Doue,
Felle ket d'ei koll hi ene.

IV

E Kas Morisetik d'enn doar,
Divere hi goed doc'h er c'harr,
Tud koh ha ieuang e oelein;
Hi zad, arlec'h, e hirvoudein.

Mar peuz c'hoant de wel't Morised,
Ar heut braz Melrand hi c'hefet;
Sauet zou bet ur groez neue,
Lec'h e deuz kollet hi buhe.

II

TRUEZ ANN ENE

— IES TREGER —

Iannik Skolan hag he baeron
Zo eet ho daou da c'houl pardon,
Da c'houl truc d'ann eneo,
Da c'houl pardon d'ar bec'hejo.

Iannik Skolan a c'houlenne,
Enn ti he vamm pa enderue :
— Noz vad ha joa, tud ann ti-man,
Hag ed eur da gousket enn han?

Tous vous êtes ici couchés, il n'est resté que moi, moi seul je suis resté ici, pour attiser le feu.

— Et par où êtes-vous entré ? J'avais fermé mes portes ; mes portes, je les avais fermées à clef, et mes fenêtres au verrou.

— Si vous aviez fermé vos portes à clef, je sais les ouvrir depuis longtemps. Allumez la chandelle, soufflez le feu, et vous verrez deux au lieu d'un. —

Quand la chandelle fut allumée, elle fut saisie d'épouvante, en voyant deux personnes dans la maison, causant avec elle à minuit.

— Calmez-vous, ma mère, n'ayez pas peur; c'est moi le fils que vous avez mis au monde, qui suis venu encore une fois pour vous voir : j'ai perdu la bénédiction de ma mère.

— Je doute que celui-ci soit mon fils; je l'avais mis dans un linceul blanc; et le voilà qui vient vêtu de noir me voir; serait-il donc en peine?

Ton cheval est noir, tu es tout noir toi-même; son crin est si rude, qu'il piquerait; je sens une odeur de cornes brûlées; j'ai maudit mon fils Skolan.

— Je suis venu ici sur le cheval du diable; je m'en vais avec lui en enfer; je m'en vais brûler en enfer, si vous ne consentez à me pardonner.

Eet oc'h holl aman da gousket,
Nemet ma unan onn chomet;
Me a zo chomet ma unan
Aman, evit pakan ann tan.

— Na dre belec'h oc'h-hu deuet?
Ma dorojo em boa prennet;
Prennet em boa ma dorojo,
Ha moraillet ma frenecho.

— Mar poa prennet ho torojo,
Me voar ann doare a bell-zo.
Enaouet goulo, c'houezet tan,
Ha welfec'h daou e-lec'h unan. —

Ar goulo pan oa enaouet,
Meurbed ema hi bet spontet,
O welet daou war al leur-zi,
Da hanter-noz o komz out-hi.

— Tevet, va mamm, na spontet ket;
Me eo ar mab hec'h euz ganet,
Zo deut eur wech c'hoaz d'ho kwelet:
Bennoz va mamm am euz kollet.

Mar d-eo va mab ez eo he-men;
M'em boa he lianet e gwenn
Hag hen deut e du d'am gwelet;
Evit doare ez eo poaniet?

Du eo da varc'h, du oud ive;
Ker garv he reunen ma pikfe;
C'houez karno rostet a glevann.
Va malloz gand va mab Skolan.

— War marc'h ann diaoul onn deut aman
Gant-han d'ann ifern ez eann;
Me ia d'ann ifern da leskin,
Ma na geret ma fardonin.

— Comment pourrais-je te pardonner? Grande est l'offense que tu m'as faite : tu as mis le feu dans ma boulangerie, et brûlé dix-huit de mes bêtes à cornes.

— Hélas! ma mère, je sais que je l'ai fait par méchanceté et par malheur; mais, puisque Dieu me fait miséricorde, ma mère, pardonnez-moi aussi!

— Comment pourrais-je te pardonner? grande est l'offense que tu m'as faite : tu as mis le feu dans sept tas de blé, brûlé sept églises et sept prêtres!

— Ma mère, je sais bien que je l'ai fait par méchanceté et par malheur; mais puisque Dieu me fait miséricorde, ma mère, pardonnez-moi aussi.

— Comment pourrais-je te pardonner? Grande est l'offense que tu m'as faite : tu as outragé trois de tes sœurs, tu as tué ma nièce Morised!

— Ma mère, je sais que je l'ai tuée, hélas! par méchanceté et par malheur; mais puisque Dieu me fait miséricorde, ma mère, pardonnez-moi aussi!

— Comment pourrais-je te pardonner? Grande est l'offense que tu m'as faite : tu m'as perdu mon petit livre, ma consolation dans ce monde.

— Ma pauvre chère mère, pardonnez-moi; votre petit

— Penoz oufenn az pardonin?
Braz eo ann droug a t'euz gret d'in :
Laket t'euz ann tan em zi forn,
Ha devet triouec'h loen-korn.

Va mamm, me voar ervad am euz,
Siouaz! dre wall-ioul, ha dre reuz;
Hogen, pa'm euz truc Doue,
Va mamm, ho pet ouz in truc!

Penoz oufenn az pardonin?
Braz eo ann droug a t'euz gret d'in:
Laket ann tan e seiz bern ed,
Seiz iliz, seiz belek devet!

— Va mamm, me voar ervad am euz,
Siouaz! dre wall-ioul ha dre reuz;
Hogen, pa'm euz truc Doue,
Va mamm, ho pet ouz in truc!

— Penoz oufenn az pardonin?
Braz eo ann droug a t'euz gret d'in
Gwalla teir euz da c'hoarezed,
Lahan va nizez Morised!

— Va mamm, me voar ervad am euz,
Siouaz! dre wall-ioul ha dre reuz,
Hogen, pa'm euz truc Doue,
Va mamm, ho pet ouz in truc

— Penoz oufenn az pardonin?
Braz eo ann droug a t'euz gret d'in:
Kollet t'euz d'in va leor bihan,
Va flijadur war ar bed-man.

— Va mammik paour, em pardonnet;
Ho leor bihan n'eo ket kollet;

livre n'est pas perdu; il est à trente brasses au fond de la mer, gardé par un poisson doré.

Il ne lui est arrivé aucun mal, mais seulement à trois de ses feuilles; l'une a souffert par l'eau, l'autre par le sang, l'autre par les larmes de mes yeux. —

Alors son parrain, qui l'accompagnait, se mit à parler pour lui. — Tu es une mère d'un cœur bien dur, quand tu ne pardonnes pas à ton fils!

Comment, mère cruelle et dénaturée, tu ne pardonneras pas à ta créature! Si ton fils va en enfer, tu l'y suivras en chair et en os.

— Mais avant que je te pardonne, dis-moi quelque chose de ce que tu as vu depuis que tu as quitté ce monde.

— Ma mère, ma mère, si vous m'en croyez, vous ne ferez point la buée le vendredi; qui fait la lessive le vendredi, cuit dans l'eau le sang de notre Sauveur;

Vous n'enlèverez point le coq à la poule, ni Jean le Rougegorge à sa compagne; le chant du coq monte jusqu'au ciel, il chante quand chantent les apôtres;

Quand chante le coq à minuit, les anges chantent au paradis; quand chante le coq lorsque jaillit le jour, chantent tous les saints et les anges.

Ma barz ar mor tregont goured,
Eur pesk alaouret d'he viret.

N'euz erruet droug ebet gant-han
'Met gant teir feillen anean;
Unan dre zour, un all dre wad,
Un-all dre zaero 'm daou-lagad. —

Neuze he baeron, oa gant-han,
E deuaz da gomz evit han.
— Te zo eur vamm kri a galon,
Da lezel da vap heb pardon!

Penoz, mamm gri ha dinatur,
Bardonfez ket da grouadur!
Ma ia da vugel d'ann ifern,
Te iei ive kig hag eskern.

— C'hoaz kent evit m'az pardoninn,
Eunn dra bennag e larfez d'in
Demeuz ar pez a t'euz gwelet
Aboe m'oud eet diwar ar bed.

— Va mamm, va mamm, ma em c'hre-
Koue d'ar gwener na refec'h ket; [det,
Neb a verv lijo d'ar gwener,
Paredi ra goad hor Salver;

Lamfet ket 'r c'houk digand ar iar
Na Iann ar-boc'hig digand par;
Ar c'hilog a gan enn uc'hel,
A gan pa gan ann ebestel;

Pa gan ar c'houk da hanter-noz,
Kan ann elez er baradoz;
Pa gan ar c'houk, pa strink ann de,
E kanont holl, sent hag ele.

Mais surtout je vous conseille une chose, et retenez la bien : bouclez le porc, ou sans quoi il ravagera le champ de seigle.

Bandez bien votre jeune taureau, ou il vous donnera du mal ; et entravez bien votre poulain folâtre, ou il se noiera dans l'étang. —

Le lendemain matin, en se levant, elle trouva percée la pierre du foyer ; elle la trouva percée : il l'avait creusée avec ses genoux ;

Et parmi les charbons, elle vit des gouttes de sang qu'il avait répandues avec ses larmes sur les cendres et sur le feu qu'elles avaient éteint.

— Je sens une odeur de thym et de laurier : j'ai béni mon fils Skolan. Son cheval est tout blanc, il est tout blanc lui-même ; la crinière de sa monture est aussi brillante que le soleil.

Mon fils Skolan, dis-moi, où vas-tu donc avec ton parrain ?

— Je vais en paradis avec lui, grâce à la bénédiction que m'a donnée ma mère.

NOTES

Autant était simple, précise et claire la première partie de l'histoire de Iannik Skolan, autant cette seconde partie est fantastique, vague et obscure. Nous n'osons même nous flatter d'en avoir saisi tous les traits. Nous ne devinons pas à quoi peuvent faire allusion ce petit livre qui a été jeté dans la mer, cette buée du vendredi, ce coq enlevé à la poule, et ce rouge-gorge. Nous savons seulement qu'un livre, surtout certain livre, est, pour une famille de paysans bretons, un objet du plus grand prix ; qu'il faut, disent-ils, éviter de se souiller le vendredi, qui

---

Dreist peb tra d'hec'h e kelennann,
Ha dalc'het konv euz ann dra-man :
Minellet ann hoc'h, pe hend-all
Turiellan rei ar park segal.

Mouchet mad ho kole bihan,
Pe hend-all e po poan gant han ;
Ha heudet mad ho marc'h divank,
Pe en em veunzin rei er stank. —

Antronoz-beure, pa zavaz,
Men ann oaled toull a gavaz :
Hi a gavaz toull ann oaled :
Gand penn he c'hlin oa bet toullet ;

Ha lommo goad etoez ar glaou
En doa skuillet gand he zaeraou,
War al ludu ha war ann tan
Hag a oa bet mouget gan-han.

— C'houez tin ha lore a glevann :
Va bennoz gant va mab Skolan ;
Gwenn eo he varc'h, gwenn eo ive,
Ker splann hag ann heol eo he voue.

Va mab Skolan, lavar d'i-me,
Ma iz 'ta gand da baeron-te?
— D'ar baradoz ez ann gant-han,
Gand bennoz va mamm a gavann.

est un jour saint, par aucune action impure; enfin, que le coq a toujours été pour eux le symbole de la vigilance. Il était l'oiseau du Mercure gaulois; il est maintenant l'oiseau de saint Pierre, comme Jean le Rouge-gorge est l'oiseau de saint Jean, et l'objet d'un respect particulier : il passe en effet pour avoir calmé les douleurs du Christ, à la couronne duquel il aurait arraché une épine, sur le Calvaire : une goutte du sang divin tombée sur sa gorge l'a rougie.

Quant à la moralité de la pièce, elle est facile à saisir.

Je ne doute pas que la seconde partie ne soit infiniment plus ancienne que la première et n'y ait été ajoutée : l'identité du nom du meurtrier de la jeune paysanne de Melrand avec celui d'un personnage célèbre d'une époque très-reculée aura produit la confusion. Je le trouve dans un dialogue populaire gallois composé antérieurement au douzième siècle, et copié de l'an 1104 à l'an 1159. Mais, le croirait-on? ce personnage n'est autre que saint Colomban lui-même, qu'on appelle en gallois *Yscolan :* c'est donc du saint irlandais que le pénitent de la ballade bretonne a reçu le nom au baptême, c'est lui son parrain, lui qui l'accompagne et le défend au tribunal de sa mère. Or, la ballade offre des idées et des vers presque entiers du dialogue cambrien. Ici, un des interlocuteurs dit à l'autre :

« Ton cheval est noir, noire est ta cape, ta tête est noire, tu es tout noir toi-même, oui, tout noir; es-tu Yscolan? » — L'autre répond :

« C'est moi Yscolan, le savant, à l'esprit prompt, l'Écossais. Malheur au néant qui brave le Seigneur! »

Le premier continue, en confessant trois des crimes dont s'accuse le pénitent breton : « J'ai brûlé une église et volé les vaches du couvent, et noyé le livre sacré. J'ai une rude pénitence à faire! »

Et il finit sa confession en demandant l'absolution :

« O créateur des créatures! ô le plus grand des miséricordieux! Pardonne-moi ma faute. »

J'ai fait remarquer ailleurs que le pénitent du dialogue gallois est le barde Merlin. Mais je ne puis voir en lui, avec M. Milin, le Skolan de la ballade bretonne, qu'il appelle *Es-kolm-wenn*, d'après ses variantes, car le dernier nom est précisément celui que les Irlandais donnent à leur *Colombe blanche*, au grand saint dont les Cambriens ont fait un des trois confesseurs de Merlin. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la situation est la même et que la coïncidence est due au culte et aux traditions semblables des Bretons du pays de Galles et des Armoricains. Voici le vieux texte gallois :

— Du dy varch, du dy capan
Du dy pen, du du hunan;
Ia du; a e ti Yscolan?

— Mi Yscolan, yscolheic,
Yscawin y puill, Iscodic :
Guae ni baut a gaut Guledic.

— O loski egluys, a lludd buch yscol
A llyfr rod i voddi;
Vy penyd ys trum genny!

Creadir y creadureu,
Portidon muyaf,
Kyrrau di imi vyn geu!

(Extrait du *Livre noir de Caermarthen*, fol. 40. Cf. l'édition du *Myvyrian*, t. I, p. 131.)

LE PARDON DE SAINT-FIACRE

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Sur le devant de l'ossuaire du Faouet, parmi les petits reliquaires qu'on y voit rangés, il en est un plus vieux que les autres, blanchi par la pluie et sans croix, sur lequel on lit ces mots, grossièrement gravés : CI-GIT LA TÊTE DE LOUIS RAUSEHAULET.

Loéiz ou Louis Rozaoulet, ou Raoualet, selon la prononciation de la haute Cornouaille, avait été fiancé dès sa naissance à une petite fille nommée Marianna, née, au village de Kerli, le même jour que lui. Leurs mères les avaient couchés dans le même berceau, coutume charmante commune à la Bretagne et à la Hongrie; aux fêtes, ils étaient toujours assis en face l'un de l'autre, à table, comme deux nouveaux mariés. Les vieux parents riaient en les voyant tout petits s'embrasser, et personne ne doutait qu'ils s'épousassent un jour.

Un matin de la fête de Saint Fiacre, quelques jeunes gens de la paroisse vinrent engager Louis à les accompagner au pardon. Sa mère y consentit. Cette fête est célèbre dans le pays; saint Fiacre est le patron des jardiniers bretons. La bénédiction du bouquet qui lui est offert, la veille de la fête, y attire une foule de pèlerins. Ce fut aussi le désir d'assister à cette cérémonie qui conduisit Louis au pardon. Un poëte populaire va continuer l'histoire.

I

Approchez tous, jeunes gens, et vous vieillards aussi; et vous entendrez un chant nouvellement composé sur un tout jeune homme de la paroisse de Langonet, qui a perdu la vie de la main de ses compagnons.

PARDON SAINT-FIAKR

— IES KERNE —

I

Tostait holl, tud iaouang, ha c'hui re goz ive,
Hag e klefot eur gentel zo savet a neve,
War-benn eunn den iaouank-flamm a barrez Langonet,
En deuz kollet he vuhe dre zorn he vignoned.

— Venez avec nous, venez, petit Louis Rozaoulet, et nous irons au pardon de Saint-Fiacre, au Faouet.

— Passez votre chemin, mes amis, passez, je n'irai point : je me prépare à faire mes pâques avec le recteur de Langonet.

— Bonjour à vous, père Maurice, et à vous, Marie Fraoé ; laissez votre fils venir faire un tour avec nous ; laissez-le venir avec nous au pardon, s'il vous plaît ; nous verrons offrir le bouquet au recteur du Faouet.

— Allez donc, jeunes gens, et emmenez-le avec vous, mais qu'avant le coucher du soleil il soit de retour ici.

— Oh ! ne craignez rien, père Maurice, ne vous craignez pas ; le soleil ne sera pas couché, que nous serons de retour. —

Après la messe et le sermon : — Voulez-vous venir avec nous à Kerli, petit Louis, souper chez ma marraine, qui nous a invités, lundi.

— Allez-y seuls, allez, je n'y vais point ;

Allez-y seuls, allez, je n'y vais point, car je serais tard à la maison, et je serais grondé. —

Ils ont tant fait, qu'il s'est rendu ; le petit Louis Rozaoulet les a suivis à Kerli.

— —

— Deuz gen-omp-ni, va mignon, deuz, Loeizik Rozaoulet,
Ha ni ielo da bardon Sant-Fiakr ar Faouet.
— Tremenet, va mignoned, tremenet ne d- inn ket ;
Me zo oc'h ober ma fask gant person Langonet.

— Iec'hed mad d'hoc'h, tad Moriz, ha d'hoc'h, Mari Fraoc :
Lezet ho mab gen-omp-ni da ober eur bale ;
Lezet-han dont gen-omp-ni d'ar pardon, ni ho ped,
Ni welo rei ar bouked da berson ar Faouet.

— Tremenet ta tud iaouank, gen-hoc'h a vo lezet,
Nemet rog ar c'huz-heol d'ar ger ra vo digouet.
— Tevet, tevet, tad Moriz, tevet, ne chiffet ket,
Kent a vo kuhet ann heol, vemp d'ar ger erruet. —

Pe oa achu ar bregen hag ann oferen bred :
— Deut-hu gen-omp-ni, Loeizik, da Gerli ar F. ouet,
Da goania, ti mamm-baeron, dilun e oamp pedet.
— Baleit-hu ho unan, baleit ne d- ann ket ;

Baleit-hu ho unan, baleit ne d- ann ket ;
Rag dived e venn er ger, hag e venn skandalet. —
Kement deuz gret war-n-ean, kemend m'en deuz sentet ;
Gant-he Loeizik Rozaoulet da Gerli ema oet.

II

Au coin de la table, à Kerli, pleurait Louis Rozaoulet : — Seigneur Dieu! venez à mon aide! qu'ai-je fait? Seigneur Dieu! venez à mon aide! qu'ai-je fait? J'espérais être de bonne heure à la maison, et me voilà tard!

— Taisez-vous, petit Louis, taisez-vous donc; ne pleurez pas; nous sommes trois hommes avec vous; il ne vous arrivera aucun mal. — Louis Rozaoulet pleurait au coin de la table, bien triste : — Seigneur Dieu, mon Jésus! qu'ai-je fait? —

Et en s'en revenant ils trouvèrent, près de la croix du chemin, Marianna, qui courait à perdre haleine; elle avait perdu tous les siens, et était restée seule. — Arrêtez, chère petite, ne courez pas si fort. —

Auprès de la croix de Penfel, ils trouvèrent Marianna de Langonet, qui aimait le petit Louis, et qui en était très-aimée; ils avaient été couchés tout enfants dans le même berceau, et s'étaient bien souvent trouvés en face l'un de l'autre, à table.

La jeune fille, en les voyant, trembla de tous ses membres, et s'élança en criant vers la croix, qu'elle embrassa, tout en

---

II

E korn ann dol e Kerli oele Loeiz Raoualet :
— 'Trou Doue, em zikouret, petra em euz me gret?
'Trou Doue, em zikouret, petra em euz me gret?
Sonj 'm boa bout abred er ger, ha setu me dived!

— Tevet, tevet 'ta, Loeizik, tevet, na oelet ket;
Tri fotr omp-ni gen-oud-de, na pezo droug e-bed. —
Loeizik Raoualet oele' korn ann dol, trist meurbet :
— Otrou Doue, va Jezuz! petra em euz me gret? —

Euz ac'hano, d'ann distro, etal kroazig ann hent,
E kefjont Marianna a rede kena-ken;
Kollet gat-hi he holl dud, ha chomet hi unan.
— Arzet, va maouezik kez, na et ket ker buhan. —

Tal kroaz Penfel e kefjont Marianna Langonet,
A oa mignon da Loeizik, hag hen oa d'ei meurbet
Barz eunn hevelep kavel, iaouankig oant laket,
Hag ouz ann dol, tal-oc'h-tal, aliez e oant bet.

Ar plac'hik, pa ho gwelaz, a grenaz spontet braz,
Hag e lammaz o ioual diraktal gand ar groaz,

pleurs, de ses deux pauvres petits bras. — Mon pauvre petit Louis à mon secours! hélas! je suis perdue!

— Quelle horreur! Mes amis, ce serait un péché, un très-grand péché. Cela ne sera pas! Laissez-la passer son chemin sans lui faire de mal ni d'outrage, ou le seigneur Dieu vous punira.

— Qui diable te pique, petit champion des jeunes filles? — Et eux de le saisir par l'habit, et elle de s'enfuir, et eux de le poursuivre comme trois loups affamés. — C'est ici, cher petit ami, ici que tu mourras! —

— Si vous voulez me conduire au bourg de Skeul, à la porte de mon père, je vous pardonnerai tout de bon cœur. — Dites adieu à votre mère et à qui vous voudrez, car jamais morceau de pain de votre vie vous ne mangerez au bourg de Skeul.

— Puisqu'il faut donc que je meure, mes amis, ôtez la *couronne de sainte Barbe* qui est ici cachée dans la doublure de mes habits[1], et s'il plaît à Dieu, je mourrai ensuite. —

Et quand ils l'eurent tué, ils le traînèrent par les pieds, ils

---

Ha gad he diou-vrec'hik paour, reuzeudik, he strizaz:
— Loeizik paour, deuz d'am zikour, me zo kollet, siouaz!

— M'en argarz! va mignoned, kement ze ve pec'hed,
Kement-ze ve pec'hed braz, kement ze na vo ket;
Lezet hi mont gand he hent, heb droug na gaou e-bed,
Pe gand ann otrou Doue e viot kastihet.

— Petra, han Diaoul, beg enn oud, potr bihan ar merc'hed? —
Hag he krog enn he jupen, hag hi da ziredet;
Hag he da vont war he lerc'h giz tri blei diboellet:
— Aman, ma mignonik kez, aman co e varfet!

— Mar ker't me c'has da vorc'h Skeul, da doull dor ti ma zad,
Me a zistolo peb tra d'hoc'h-hu a galon-vad.
— Laret kenavo d'ho mamm ha da gement gerfet,
Rag birviken tamm bara e borc'h Skeul na zebfet.

— Arsa-ta, va mignoned, pe mervel e red d'e,
Tennet *kurun santez Barb*, a zo kuhet em ze;
Tennet kurun santez Barb, a zo kuhet em ze,
Ha mar pli se gand Doue, e varvinn goudeze. —

Ha pa oe lahet gat-he, hi ho deuzhen stlenjet,
Stlenjet dre he dreidigou da ster vraz ar Faouet,

[1] Amulette contre la mort. La chapelle de Sainte-Barbe est proche.

le traînèrent par ses petits pieds à la grande rivière du Faouet, et arrivés à l'eau, ils l'y jetèrent.

III

Le vieux Maurice et sa femme pleuraient amèrement, cherchant partout leur petit fils Louis.

— Taisez-vous, Maurice, ne pleurez pas, dans peu votre enfant sera retrouvé. —

Quiconque eût été là eût eu le cœur navré, en voyant Louis Rozaoulet couché sur le dos dans la prairie ; en voyant le pauvre enfant mort, ses cheveux blonds épars sur ses yeux ;

Quiconque eût été là eût eu le cœur navré, en voyant le pauvre enfant sur le dos dans la prairie ; il n'y avait là ni père, ni mère, ni parent, ni ami qui vînt le relever, hormis le recteur de Langonet.

Le recteur de Langonet disait en pleurant amèrement : — Adieu, mon bon petit Louis ; tu vas aller en terre. Je t'attendais aujourd'hui dans l'église de Langonet, mais voilà que tu seras enterré dans le cimetière du Faouet. —

Stlenjet dre he dreidigou da ster vraz ar Faouet,
Ha pe oant digouet d'ann dour, kreiz ho deuz hen tolet.

III

Moris koz hag he hini a oele gad glac'har,
O kas kaout ho mab Loeizik lec'h bennag war ann douar :
— Tevet, Moris Raoualet, tevet, na oelet ket,
Benn eur pennadig amzer, ho mab a vo kavet, —

Kement vije bet eno dije bet kalonad,
O welet Loeiz Raoualet war he gein kreiz ar prad,
O welet ar bugel paour maro, e-barz ar prad,
Dispaket he vleo melen e kreiz he zaou-lagad ;

Kement vije bet eno dije bet kalonad,
O welet ar bugel paour, war he gein barz ar prad.
N'oa eno na tad na mamm, na kar na mignon-bed,
Hag a zeuje d'he zevel, 'met person Langonet.

Person Langonet lare, o oela gad glac'har :
— Kenavo, va Loeizik mad ; mont a rez d'ann douar.
Me oa hiou ouz da c'hortoz enn iliz Langonet,
Ha breman e vi laket e bered ar Faouet. —

Je vous en prie, habitants de Langonet, quand vous viendrez au Faouet, allez dire un *Pater* sur la tombe de Louis Rozaoulet; allez dire un *Pater* sur la tombe de Louis Rozaoulet, qui a perdu la vie par la main de ses compagnons. —

NOTES

La tradition, dont nous allons reprendre le fil, ajoute que le vieux Maurice, ne voyant pas reparaître son fils, le soir du pardon, passa la nuit dans une grande angoisse. De temps en temps, il croyait entendre frapper à la porte, et se levait sur son séant pour écouter; mais son fils ne revenait pas. Il dit à sa femme : « Marie, dès que le jour viendra, je mettrai le bât sur le cheval, j'emmènerai avec moi le chien, et j'irai voir ce qu'est devenu Loéizik. J'ai grand'peur qu'il ne lui soit arrivé malheur ! »

Le lendemain, il monta à cheval, se fit suivre de son chien, et prit le chemin du Faouet. A la croix de Penfel, le cheval se cabra et refusa d'avancer; le chien lui-même s'était arrêté et flairait la terre en aboyant. Dans ce moment, l'aube, qui commençait à blanchir, laissa voir des traces de sang.

Comme le malheureux vieillard, guidé par son chien, suivait ces traces dans un émoi impossible à peindre, il rencontra le recteur de Langonet, accompagné de deux paysans qui portaient le corps de son fils.

D'après une version différente de celle du poëte, les compagnons de Loéizik le cachèrent d'abord sous un tas de feuilles; puis, ayant trouvé sur le chemin la mule égarée d'un saulnier, ils s'en emparèrent, lièrent sur son dos l'infortuné jeune homme et la laissèrent aller.

L'animal, par un instinct naturel aux bêtes de somme des paludiers, gagna la rivière, s'y débarrassa de son fardeau et revint chez son maître. Quand celui-ci apprit l'histoire du pauvre enfant assassiné, il mena sa mule à la foire et la vendit; mais le soir elle était de retour, conduite par un guide invisible. Il la vendit une seconde fois, elle reparut de nouveau; une troisième, elle revint encore : de sorte que, recevant toujours le prix de sa mule et ne la perdant jamais, il devint très-riche, et, regardant la chose comme une faveur du ciel, il se mit à trafiquer sans remords de la bête; et, le jour du marché, frappant dans la main de l'acheteur, il murmurait entre ses dents :

« Soyez en repos, mon hôte; avant que la nuit soit close, ma mule sera à ma porte. »

Me ho ped, Langonediz, pa zeufet dar Faouet,
Mont da laret eur *Pater* war be Loeiz Raoualet;
Mont da laret eur *Pater* war be Loeiz Raoualet,
En deuz kollet he vuhe dre zorn he vignoned. —

L

LA CHANSON DU PILOTE

— DIALECTE DE LA HAUTE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

On sait quel enthousiasme excita en France la guerre d'Amérique; il ne fut pas moins vif en Bretagne. Le sort de trois millions d'hommes que l'Angleterre, leur patrie adoptive, traitait comme des esclaves, toucha les populations bretonnes. Toutes les classes de la société voulurent prendre part à l'expédition destinée à la délivrance des Américains; à aucune époque on ne vit le pays mettre sur pied un plus grand nombre d'auxiliaires et de volontaires. Le premier combat fut livré, au mois de janvier 1780, à la hauteur de l'île d'Ouessant, entre la frégate française *la Surveillante*, armée par un équipage breton, capitaine du Couëdic de Kergoaler, et la frégate anglaise *le Quebec*, capitaine Farmer; il dura quatre heures et demie.

« A peine les Bretons avaient mis le pied sur la frégate anglaise, dit M. de la Landelle, ancien officier de marine et auteur d'une intéressante histoire de du Dugay-Trouin, qu'une double catastrophe termina le combat : un incendie se déclare à bord du *Quebec*, une voie d'eau à bord de *la Surveillante*. Les Français regagnent leur navire et courent aux pompes, les Anglais cessent d'être des ennemis; du Couëdic ne songe plus qu'à les sauver. Un canot lui reste; il le met à la mer pour aller recueillir l'équipage de la frégate incendiée. Heure sublime! cet équipage lui-même unit ses forces à celle des Français pour sauver *la Surveillante;* vainqueurs et vaincus sont désormais des frères. Rentré au port, du Couëdic mourant ne voulut pas voir dans les Anglais des captifs, mais des naufragés; ils ne furent point traités en prisonniers de guerre. » Écoutons maintenant la chanson du pilote de *la Surveillante*.

A Sainte-Anne je suis allé, car je vais m'embarque..

— A Sainte-Anne, à Sainte-Anne, qui va prier à Sainte-Anne, sainte Anne ne l'oublie pas.

KANAOUEN AL LEVIER

— IES KERNE-HUEL —

Da Zantez Anna e m'onn bet,
Rak war vor e ma red monet.
— Da Zantez Anna,
Da Zantez Anna,
Da Zantez Anna,
Neb ia Anna
N'ankoua.

Adieu, hommes de Kervignac; je reviendrai bientôt.
— A Sainte-Anne, etc.

C'est moi qui suis second pilote à bord de *la Surveillante*, la belle frégate.
— A Sainte-Anne, etc.

Elle est doublée en cuivre jaune, plus brillant qu'or ou qu'argent blanc;

Aussi pimpante qu'une demoiselle qui va danser.

N'est-il pas charmant de danser? un canonnier pour musicien!

— Canonniers, sonnez bien votre air, que nous dansions, moi et ma dame.

Sonnez, sonneurs, sonnez gaiement, que nous y allions rondement ma belle et moi! —

Le Mang n'avait pas fini de parler, que le canon gronda.

Un navire anglais s'approche qui nous lance une bordée terrible;

Le navire portait pavillon rouge, et avait seize canons de chaque côté.

— S'ils ont trente-deux canons, nous en avons trente-deux nous-mêmes. —

Kenavo d'hoc'h, Kervignagiz,
Dont a rinn souden war ma c'hiz.
— Da Zantez Anna, etc.

Me eo a zo ar potr-levier
Ar *Zurveillantez*, al lestr kaer.
Da zantez Anna, etc.

Hag hen fretet gand kocor melen,
Splannoc'h hag aour pe argant gwenn.

Ken drant evid eunn demezal
Hag a ia da ober eur bal.

Na kaeret eunn dra hen ober?
Eur c'hanolier da vombarder!

— Kanolerien, sonet ho son,
Ma imp d'ei, me ha ma itron.

Sonet, sonerien, sonet ge,
Ma imp d'ei bloc'h ma dous ha me! —

Oa ked komz Er Mank peurlaret,
Ar c'hanol en deuz tregornet.

Eul lestr zoz a zo erruet,
Eur gwall-vordad d'eomp n'euz strinket;

Al lestr gant han eur banniel ru,
Ha c'houezek kanol a-bep tu.

— Ma eo daou ha tregont ho deuz,
Daou ganol ha tregont hon euz.

Nous lui avons lâché notre bordée; il a craqué jusqu'à la quille.

— Mon petit timon, fais bien ton devoir, ne sois point rebelle au timonier.

En avant, mon bon petit timon, en avant; nous voici bord à bord, aux prises. —

Les boulets tonnent; les boulets tonnent, tonnent coup sur coup!

Les flancs des deux navires suent; la mer bout tout autour.

Les flancs des navires s'ouvrent; les mâts tombent dans la mer.

Il y a plus de poulies sur le pont que de glands dans les bois après un orage.

Nous avons reçu quatorze boulets à fleur d'eau; nous en avons rendu à fleur d'eau quatorze.

Nous tirons depuis cinq heures, et le canonnier n'est pas lassé.

Le canonnier n'est pas lassé, le timonier pas davantage.

Le capitaine, je ne dis pas; le capitaine est si mal mené!

Il est blessé au flanc, et blessé à la joue, et blessé au front d'un coup de feu.

Et pourtant il est toujours sur le gaillard d'arrière debout, dirigeant la manœuvre.

Hor bordad hon euz-ni losket;
Beteg ar c'hein en deuz straket.

— Sturik mad, gra mad da vicher,
Na vez ked amzent d'ar sturier.

Va sturik mad, deomp-ni a-rog;
Setu ni hon daou krog-oc'h-krog.

Tregorna ra ar volodao;
Ar volodao atao, atao!

C'houezi ra kovou al listri;
Ar mor tro-war-dro o virvi.

Kovou al listri a zigor;
Ken a gouez ar gwernou er mor.

Ker stank gwelodiennou er strad
Ha mez er c'hoad goude barad.

Pouarzek bolod rez hon euz bet;
Pouarzek rez hon euz dakoret.

Aboe pemp heur eo a denner,
Ha ne ket skuiz ar c'hanolier.

Ne d- eo ket skuiz ar c'hanolier;
Ken-nebeud ne d- eo al levier.

Ar c'habitan ne larann ket;
Ar c'habitan zo gwall-ozet!

Tiet er c'hov, tiet er jod,
Tiet enn tal gand eur bolod.

Koulskoude e ma 'tao a-rog,
Enn he zao, o reno ar c'hrog.

Il ne cesse pas de faire son devoir, quoique son sang coule.

Son sang coule à grands flots! Kergoaler est un homme, s'il en est!

A bord, personne ne se repose, quoique nous soyons tous dangereusement blessés.

Nous sommes tous blessés, excepté un : je ne le nomme pas dans cette chanson.

Cinq pieds d'eau dans la cale; cinq pieds d'eau; autant de sang!

— Cher commandant, viens, viens et vois! La drisse a été coupée; le pavillon est tombé!

N'entends-tu pas l'Anglais qui dit : Ils ont amené pavillon.

— Amener! amener! oh! je n'en ferai rien, tant que j'aurai du sang dans les veines! —

Le Mang entend, il est monté vite dans les haubans d'artimon;

Au milieu des balles, la tête haute, il a déployé un mouchoir blanc.

Oh! nous n'avons point amené; nous avons rehissé le pavillon.

Le Breton n'amène jamais; Jeannot l'Anglais, je ne dis pas!

Na ehan tamm oc'h ober mad,
Evit-han da redeg he wad.

He wad a red a boulado!
Kergoualer zo eunn den mar zo!

War al lestr n'ehan den e-bed,
Evid-omp holl bout gwall-diet.

Fiet omp holl nemed unan:
N'her hanvann ked er zonen-man.

Pemb troatad dour e don ar c'hal,
Pemb troatad dour, goad kement-all!

— Kabitan ker, deuz, deuz ha sell!
Troc'het ann dris; kouet ar sinel!

Klevez ked ar Soz o laret:
— Ho zinel ho deuz diskennet.

— Diskenn! diskenn! oh! na rinn ke
Keit a vo goad em wazied! —

Er Mang a glev, ha' ma pignet
War ar wern-volosk, enn eur red;

Kreiz ar bolodou, sonn he benn,
A zisplegaz eur mouchouer gwenn.

Oh! ni n'hon euz ked diskennet;
Sevel ar sinel hon euz gret.

Ar Breton na ziskenn nepred;
Iannig-ar-Soz ne larann ked

Le capitaine anglais a été tué; il est mort comme un homme.

Il est mort comme un homme; il a été brûlé dans sa chemise ensanglantée.

Le navire des Anglais a été brûlé par nous; et ils se sont sauvés tout nus, à la nage, vers nous.

Les habitants de Brest poussaient des cris de joie en voyant rentrer nos navires[1],

Tous les habitants poussaient des cris de joie, tous, excepté les pauvres mères.

Quel honneur pour nous, ô Bretons! nous avons vaincu les Anglais!

Quel honneur pour nous, hommes de Kervignac, le Mang a été mandé à Paris.

Le Mang a été mandé à Paris, et on l'a fait asseoir à la table du roi;

A la table du roi, avec les princes, qui font cas des Bretons.

Et il a reçu une médaille d'or, et il est fait officier.

Mille bénédictions de Dieu au roi! au roi mille bénédictions de Dieu!

Ar c'habitan soz zo lazet;
'Vel eunn den mervel en deuz gret.

'Vel eunn den mervel en deuz gret;
Tanet enn he roched goadet.

Tanet lestr ar Zozon gen-omp;
Hi noaz, o neuial daved-omp.

Ann dud euz a Vrest a ioue;
O welet hor listri mont tre.

Ann holl dud a Vrest a ioue,
Nemed ar mammou paour na re.

Pebez enor, d'e-omp, Bretoned,
Ar Zozon a zo bet trec'het!

Pebez enor, Kervignagiz,
Galvet eo Er Mank da Bariz.

Da Bariz e ma bet galvet,
Hag ouz tol ar roue azet;

Tol ar roue, gand ar brensed
A ra stad ouz ar Vretoned.

Bet en deuz eur vedalen aour,
Ha laket eo da ovisour

Mil bennoz Doue d'ar roue!
D'ar roue mil bennoz Doue.

[1] *La surveillante* et le cotre *l'Expédition*, qui la remorquait, après avoir soutenu lui-même un beau combat contre le cotre anglais *le Rambler*.

Dieu ne regarde pas à la condition; le roi n'y regarde pas non plus.

Nobles et peuple, chantons tous, en Bretagne, les louanges du roi;

Les louanges du roi et de sainte Anne, la bonne marraine de ce pays.

— A Sainte-Anne, à Saint-Anne, qui va prier à Sainte-Anne, sainte Anne ne l'oublie pas.

NOTES

« Dans cette pièce, qui est vraiment belle, a dit un critique français, et dont quelques strophes rappellent un chant justement célèbre, le *Combat de la frégate la Sérieuse*, par Alfred de Vigny, on est heureux de trouver le vieux patriotisme breton complétement rallié au sentiment de la grande unité française. »

Kergoaler mourut à Brest, le 17 janvier 1780, des suites de ses blessures. Les états de Bretagne lui firent élever un monument, et son nom fut cité avec éloge dans l'oraison funèbre des officiers, soldats et matelots bretons, prononcée solennellement devant les états assemblés. Ce que dit le poëte populaire relativement au brave timonier le Mang, né à Kervignac, près d'Hennebont, est parfaitement exact. Voici comment l'abbé de Boisbilly, qui prononça l'oraison funèbre, raconte l'événement :

« Les bornes que vous m'avez tracées, messieurs, m'interdisent ici les détails; elles m'imposent le même silence sur ceux de nos compatriotes qui, témoins de la mort des héros et compagnons de leurs dangers, partagent ici avec eux les honneurs mêmes qu'ils leur rendent. Vos regards réunis préviennent mes pensées, et dérogent pour moi à la loi rigoureuse qui me défend de les exprimer. Si je pouvais moi-même y déroger combien aurais-je à vous rappeler, dans tous les grades militaires, de noms qui vous sont chers? Je vous indiquerais des noms trop peu connus et bien dignes de l'être; je vous rappellerais surtout les honneurs accordés par le souverain à un homme qui semblait né pour obéir, et que son intrépidité a montré digne de commander. Il voit le pavillon abattu par les coups de l'ennemi; il le relève, le soutient seul, malgré tous les dangers, et, dans un vaisseau où il occupait le dernier rang, devient la colonne de l'honneur. »

Doue ouz ar stad na zell ked,
Ar roue na zell kenneubed.

Tudjentil ha tud ar ploue,
Meulomp holl, e Breiz, ar roue.

Ar roue ha santez Anna.
Mamm-baeronez vad ar vro-ma.

— Da Zantez Anna,
Da Zantez Anna,
Da Zantez Annna,
Neb ia, Anna
N'ankoua.

C'est à M. de Blois, de Morlaix, neveu de l'abbé de Boisbilly, que je dois la communication de ce discours, encore inédit. La ballade, qui a dû passer du pays de Vannes en Cornouaille, m'a été apprise par un vieux pêcheur de l'île de Groix. M. Imbert, de Quimperlé, neveu du brave le Mang lui-même, a eu aussi l'obligeance de me communiquer des détails précieux, non moins honorables et tout à fait inconnus, sur son oncle. Quand la Convention publia le décret qui ordonnait à toutes les personnes décorées sous l'ancien régime de remettre entre les mains du gouvernement leurs distinctions honorifiques, l'héroïque Breton se rendit devant le Comité de salut public, avec sa médaille et un marteau. « — Citoyens, dit-il, vous m'avez demandé ma médaille; mais c'est sans doute l'or que vous voulez : le voilà ! » Et broyant la pièce sous son marteau, il la jeta aux pieds des conventionnels. « Quant à l'*honneur*, il m'appartient, personne ne me l'enlèvera ! » En prononçant ces mots, il sortit, laissant le Comité stupéfait de la sublime audace de son action.

Le Mang est mort vice-amiral sous un gouvernement plus soucieux de récompenser le mérite que n'était le régime odieux et jaloux de la Terreur.

LI

LES LABOUREURS

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

La classe des paysans bretons, qui nous intéressent spécialement ici, se divise en pauvres, fermiers, domaniers et propriétaires. Le pauvre (nous en avons déjà parlé) n'est point, en Bretagne, le rebut de la société; il est aimé, estimé, honoré de tous. On sait que ses haillons peuvent se changer un jour en vêtements de gloire. Il habite une cabane couverte en genêts; il n'a qu'un verger ou courtil, dans lequel croît le chanvre dont il s'habille et l'herbe dont se nourrit sa vache, qui partage avec lui son toit; il mendie, devenu vieux, et travaille lorsqu'il est jeune. Le fermier, comme partout ailleurs, laboure les terres de son maître; le domanier en a l'usufruit, mais non pas la propriété; les édifices seuls lui appartiennent, et lui peuvent être remboursés par congément. Quelquefois il achète son domaine, qu'il ne croit jamais payer trop cher, si c'est le lieu de sa naissance, et il entre dans la classe des propriétaires, classe peu nombreuse, plus indépendante, et qui forme, dans la chaîne sociale, l'anneau qui lie le paysan au bourgeois.

Il est triste de songer qu'à une époque où l'on parle tant d'améliorer le sort du peuple, on ait encore si peu fait dans l'intérêt des classes pauvres des campagnes bretonnes; elles sont peu à craindre, il est vrai, car elles sont chrétiennes, et, tandis qu'ailleurs le paysan incrédule maudit la terre qu'il travaille et le maître qu'il faut payer, l'agriculteur breton, levant les yeux au ciel et voyant briller l'immortelle aurore, chante la touchante complainte que voici :

Approchez tous, Bretons, pour écouter un chant qui a été nouvellement composé sur la vie du laboureur;

AL LABOURERIEN

— IES LEON —

Tostavit holl, Bretoned, da glevet eur gentel:
War buhez al labourer eo bet great n'euz ket pell,

une vie dure et pénible ; repos ni jour ni nuit ! mais il la prend en patience, pour mériter le paradis.

Le laboureur travaille sous tous les temps, aussi bien sous le froid que sous le chaud du jour ; qu'il neige, qu'il grêle, qu'il tonne, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il gèle, qu'il glace, vous le trouverez dans son champ, travaillant, courbé en deux plis.

Le laboureur est vêtu le plus souvent de toile ; il n'est pas beau sur la semaine, comme les bourgeois ; ses habits sont chiffonnés, tout souillés par la terre ; les gens de la ville, qui pourtant ont besoin de lui, crachent de dégoût à sa vue.

Il y a une grande différence entre l'état du pauvre laboureur et l'état des habitants des villes : ceux-ci se nourrissent de viande, de poisson, de pain blanc, chaque jour ; le laboureur, lui, de bouillie, de pain sec et d'eau chaude.

Le laboureur doit payer, payer en tout temps, payer au roi, par an, trois ou quatre sortes d'impôts ; puis, quand il lui faut payer son maître, si l'argent n'est pas prêt, on fait bon marché de son bien ; ici le chagrin !

Il a, en outre, à payer divers droits au recteur ; la coutume le veut, c'est juste ; à donner leur quête aux prêtres, l'aumône

---

Eur vuhez kriz ha poaniuz ; paouez na deiz na noz !
Hag a ren a galoun-vad, da vont d'ar baradoz.

Al labourer a labour, n'euz fors e pe amzer,
Kouls dindan ar ienien ha dindan ann domder ;
Pa vez erc'h, grizil, kurun, avel, glao, skourn, kazarc'h,
Enn he bark, o labourat, daoubleget, hen gwellac'h.

Al labourer zo gwisket peurvuia gant lien ;
Na vez ket treset bemdeiz, evel ar vourc'hisien,
He zillad zo truillennet, gand ann douar saotret,
Re ker, a renk he gavout, a skop ouz he welet.

Dishenvel meurbed eo stad ar paourkeaz labourer,
Dishenvel diouc'h stad ann dud pere a chom e ker :
Re-ma ho deuz kik, pesked, ha bara gwenn bepret ;
Al labourer tammou iod, bara seac'h, dour bervet.

Al labourer renk pea, pea e peb amzer,
Pea tellou d'ar roue, peb bloaz, teir pe beder ;
Ha pa renk pea he vestr, ma n'eo prest ann arc'hant
Foar a reer gand he zanvez ; aman ann nec'hamant !

Da bea c'hoaz en deveuz obidou d'ar person,
Evel ma'z eo ar c'hustum, kement-se zo gwirion ;

aux pauvres; et, pour qu'ils ne lui manquent point, leurs gages à ses serviteurs.

Après tout cela, le laboureur sera accusé, il sera grugé avidement par les hommes de loi, dépouillé de son peu de bien; et, en voyant piller sa fortune, il n'aura rien à dire

Et s'il vient à compter son argent quelquefois, l'argent qu'il a amassé avec tant de peine, les citadins rient et le huent, et, s'ils le peuvent, ils le lui prennent en se moquant de lui.

Enfin, quelque part qu'il aille, on dit du mal du laboureur; bien des gens le méprisent; et pourtant, si l'on voulait bien y réfléchir, c'est le bras du laboureur qui fait vivre le monde entier.

Telle est notre vie, hélas! notre très-dure vie; notre sort est misérable, notre étoile funeste, notre état bien pénible; repos ni jour ni nuit! mais prenons-le en patience pour mériter le paradis.

NOTES

De cette peinture naïve que le paysan breton a faite de ses misères, au dix-septième siècle, et qui est toujours vraie. on ne peut s'empêcher

---

Rei ho c'hest d'ar veleien, aluzen d'ar beorien;
Hag, evit na fazıint ket, gwir d'he zervicherien.

Al labourer, goude-ze, a vezo tamallet;
Gand ann dud euz al lezen e vezo piz skarzet;
Euz he nebeud a vadou e vezo dibourc'het
Hag, he zanvez o vont kuit, n'euz ger da lavaret.

Ha mar c'hoarv d'ezhan konta he arc'hant a-wechou,
Arc'hant en deuz dastumet gant kemend a boaniou,
C'hoarzin a ra ar geriz oc'h hual anezhan,
Ha, mar geller, he gigner, oc'h ober goab out-han.

Enn divez al labourer, baleet leac'h ma karo,
E vezo drouk-prezeget, kalz tud hen disprizo;
Ha koulskoude, ma teufe da zonjal ann dud-ma:
Diwar breac'h al labourer m'ar bed-holl o veva.

Setu hor buhez, siouaz! hor buhez kriz meurbed;
Hor stad a zo truezuz. hor stereden kaled;
Hor stad zo poaniuz meurbed; paouez na deiz na nozl
Renomp-hi a galoun-vad da vont d'ar baradoz.

de rapprocher le célèbre tableau qu'a tracé la Bruyère du paysan français, à la même époque : quoique reproduit bien souvent, il a ici sa place marquée :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds ils montrent une face humaine : et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tannières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Quand le grand moraliste représente ainsi, non sans compassion, cette espèce d'*animaux* de son pays, comment aurait-il peint ceux du même genre répandus dans les campagnes bretonnes? Et cependant il se fut trompé; là où il n'eût plus vu même des hommes, il y avait des chrétiens, et ils lui eussent offert le type de la plus admirable résignation. Le paysan breton porte cette vertu partout ; elle se montre dans toutes les circonstances de sa vie. Sa chaumière est-elle la proie des flammes? il ne pleure point, il n'éclate point en cris, il ne maudit personne ; il incline la tête et dit tristement comme Job : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Puis, quand il ne reste plus de sa cabane que les quatre murs, il va mendier de porte en porte, en chantant parfois lui-même son malheur, quelque argent pour la rebâtir. Cette résignation le suit jusqu'au lit de mort; il quitte sans regret une vie misérable qu'il a prise en patience pour mériter le ciel.

LII

LE PRÊTRE EXILÉ

— DIALECTE DE VANNES —

ARGUMENT

C'est une sorte de royauté que le sacerdoce en Bretagne; on dirait que les descendants des Celtes ont conservé aux prêtres catholiques la vénération que leurs pères avaient pour les druides. Mais, à ce sentiment, le christianisme en joint un autre que lui seul pouvait inspirer: l'attachement réciproque des fidèles et du prêtre. Si, en effet, ceux-là aiment leur pasteur comme un père (l'expression n'est pas trop forte), celui-ci leur dévoue sa vie et reporte sur eux la tendresse qu'il eût vouée à des enfants selon la chair. Cet attachement mutuel éclata surtout pendant la révolution. Nous allons tout à l'heure entendre les paysans bretons nous dire qu'ils « se sont levés pour défendre leur pays et leurs prêtres; » écoutons d'abord le prêtre lui-même.

Parmi les ecclésiastiques bretons que le refus de serment à une constitution qui était un attentat à la liberté de conscience, jeta sur les côtes d'Angleterre, d'Espagne ou de Portugal, se trouvait l'abbé Nourri, recteur de la paroisse de Bignan, dans l'évêché de Vannes; il composa, sur son exil et les malheurs de son pays, une élégie touchante qu'il adressa à ses paroissiens. Son chant n'est point, il est vrai, tout à fait conçu dans la forme ordinaire des poésies populaires; mais, comme il jouit d'une extrême popularité, je ne puis l'exclure de ce recueil.

Il m'a été chanté par une vieille femme de Bignan.

Écoutez un recteur de l'évêché de Vannes, exilé pour la foi, loin du royaume: son corps est loin de vous, mais sa pensée comme son cœur ne vous ont pas quittés.

AR BELEK FORBANNET

— IES GWENNED —

Cheleuet ur person a eskopti Gwenned,
Pell doh er roanteleah eit er fe forbannet:
Pell eu a gorf doh hoc'h, mes he impinion
A zou perpet gen-hoc'h kerklous 'el he galon.

Depuis l'instant cruel où des ordres impitoyables m'ont éloigné de vous, je vous ai toujours devant les yeux, et je pleure jour et nuit en songeant à vos peines.

O jour plein de douleur! ô jour plein de deuil, qui m'a séparé de vous, mes enfants! O désolant adieu! Tant que je vivrai, je me souviendrai de toi; je ne t'oublierai jamais!

Semblable à Jérémie ou aux malheureux Juifs, pendant leur longue captivité à Babylone, chaque jour, en songeant à toutes vos peines, je mêle mes larmes aux flots de la mer.

Assis sur un rocher, seul au bord du rivage, je pleure amèrement, et j'inonde mes joues, j'inonde, hélas! mes joues de larmes, en pensant à vous, qui êtes par delà les mers.

O bon peuple béni! où est ce temps heureux où vous me trouviez chaque jour pour vous parler de Dieu, pour décharger vos cœurs, et pour vous soutenir par la communion!

Ah! mes chers enfants, dans quel état êtes-vous? Vous me cherchez tous les jours, et vous ne me trouvez plus; moi, je

---

A oude enn amzer kri ha diskonfortuz
Ma on pellet doh hoc'h dre urzeu trueuz,
Dirak men deu-leged perpet holl hou kwelan,
Hag ar hou poenieu de ha noz e ouilan.

O de lan a c'hlac'har, o de lan a driste!
En dez me distaget doh hoc'h, mem bugale;
O kimiad glac'haruz! Keit ha me veveinn
M'em bou sonj aneoud; biken ne t'ankoueinn!

Aval doh Jeremi pe doh er geh Juived,
Er ger a Vabilon pel amzer sklavehet,
Bamde, enn ur zonjal e holl hou poenieu
Get houlenneu er mor e kaijan men dareu.

Ar ur roc'h azeet, me unon, tal enn od,
E ouilan get glac'har, ha gluban men deu-chod,
A gluban men deu-chod, siouah! get men dareu
Enn ur zonj anehoc'h em oc'h trez er morieu.

O tud vad benniget! men ema oet arze
Enn amzer euruz hont ha me c'havec'h bamde,
Eit kleuet konz Doue, ha diskarg hou kalon,
Hag eit hou konfortein dre er gomunion!

Ha mem bugale geh! e pe stad e oc'h-hui?
Hui em goulen bamde ha n'em c'havet ket mui;

vous cherche aussi, mais, hélas ! vous n'avez plus de père, et je n'ai plus d'enfants !

Chères petites brebis, qu'allez-vous devenir? Qui vous assistera, qui vous portera secours? O Jésus, bon Pasteur, ne les oubliez pas, et tendez-leur, en tout temps, la main.

Esprits heureux, saints et saintes; et vous, reine du ciel, ne les quittez jamais; donnez-leur aide en leurs devoirs et consolation dans leurs maux.

O terre de basse Bretagne! ô mon pays désolé ! dans quelle mer d'affliction as-tu été précipité? Autrefois tu étais beau, tu étais joyeux et gai; maintenant, hélas! te voilà navré de douleur!

Une troupe de traîtres, sans foi ni loi, t'a ébranlé et bouleversé; ils t'ont ravi toutes les joies du cœur: ils ont chassé évêques, moines et prêtres.

Évêques, prêtres, moines, ont été chassés; les religieuses ont abandonné le pays; plus de messe, plus de sacrements; les ronces croissent dans nos églises!

M' hou koulan a me zu; mes, oh! peh un drue!
N'hec'h ouez ket mui a dad, na me a vugale!

O keh devedigeu! petra vou a anehoc'h?
Piue hou konfortai, piue rei sikour d'hoc'h?
O Jezuz! bugul mad, hou pet sonj anehe,
Hag astennet ho torn e bep amzer d'ehe.

Isprideu euruz, o sent ha sentezed,
Ha hui, rouanez enn nean, chomet get he berpet!
Reit hu d'ehe sikour enn hou oberieu,
Ha reit konfort d'ehe e holl hou zrebileu.

O doar a Vreih-izel, o mem bro glac'haret!
E pe mor a gloe e oud-de bet tolet?
Gwech-arall e ouez brao, joiuz, ha leuen;
Bermen te zou mantret, siouah! ged enn anken!

Ur vanden treitourion hemp fe hag hemp lezen,
E dez de zorblet ha laket peb-eil-benn;
Lammet hou dez gen-id holl joieu de galon;
Forbannet eskobed, menec'h ha beleion.

Eskobed, beleion ha menec'h, forbannet;
Ged el leanezed er vro holl diiezet;
Tamm oferen bet mui, na tamm sakramanteu,
Hag enn drein e kreskein ebarh hun ilizieu!

Les nappes d'autel, la croix et le calice ont été profanés, et les cloches volées dans toutes les paroisses; l'église est veuve et dépouillée de ses biens; le cher Jésus a été exilé du tabernacle;

L'église est profanée; elle est changée en écurie, et le maître-autel en table à manger; les vrais chrétiens, les honnêtes gens pleurent; partout, partout les méchants les oppriment!

O mon Dieu! vous êtes irrité par nos péchés; c'est nous qui sommes les auteurs de tous les maux qui nous accablent. Quand nous vous sommes fidèles, vous nous êtes fidèle; nous nous sommes éloignés de vous, vous vous éloignez de nous.

Dans votre colère pourtant, vous êtes plein de miséricorde, et de l'abîme de nos afflictions vous faites sortir le bonheur. Pitié! mon Dieu! nous sommes vos enfants; pardonnez-nous le mal que nous avons fait!

A tout le royaume, à l'Église désolée, rendez, mon Dieu, rendez bien vite vos bontés. Ayez pitié de nous, ô Dieu d'amour! Rendez-nous la paix, rendez-nous la foi!

Licherieu enn oter, kroez ha kaliz sotret,
Ha get-he ar c'hlehier e pep parrez leret;
Enn iliz e begin, a he madeu forhet;
Ag enn armel santel keh Jezuz forbannet;

Sotret e enn iliz; laket de varchosi,
Kouls 'el enn oter-vraz de ur dol a zibri;
Er gwir grechenion, enn dud vad e ouilein,
Hag ar re fall bep le, bep le oc'h ho goanein!

O men Doue, fachet oc'h a-c'hoz d'hun pec'hedeu!
Ni unan zou kiriek de holl hun poenieu;
Pa vemp fidel d'e-hoc'h, e vec'h fidel d'e-omp,
Pelleit omp-ni doh hoc'h, ha hui bella doh omp,

Enn hou gourdrouz, neoah, leun oc'h a vadeleah,
Hag e-kreih hon anken hui genik d'imp er peah.
True! men Doue! true! ni zou hou pugale,
Deuz enn droug hun ez groet distolet d'imp arze!

D'er roanteleah holl, d'enn iliz glac'haret,
Dakoret, o men Doue, hou madeleah, abred.
Hou pet true doh omp, o Doue a garante,
Dakoret d'imp er peah, dakoret d'imp er fe.

Quand serons-nous, pasteurs et troupeau, tous réunis, pour chanter vos louanges? Quand viendra le jour qui sèchera nos larmes, et où nous pourrons chanter votre gloire au milieu de nos temples?

O jour de félicité! ô jour plein de douceur! je songe à toi à toute heure, à tout moment; ô Dieu de bonté! hâtez l'instant où je pourrai revoir mes enfants!

Va, chant de tristesse, consolation de mon cœur, va, et dis à mon peuple combien est grande ma douleur. Portez-le sur vos ailes, bons anges, et dites-leur bien que jour et nuit je pense à eux.

Tourterelle, rossignol de nuit, quand revient le temps nouveau, vous allez chanter à la porte de mes enfants. Ah! que ne puis-je y voler comme vous! Que ne puis-je voler, par delà la mer, jusqu'à mon pays, comme vous!

Ah! dites-leur au moins, comme je le ferais; chantez-leur de toutes vos forces: — Conservez bien la foi; conservez votre loi; — et faites-leur vous répondre: — Oui! nous conserverons la foi! plutôt souffrir mille morts que d'oublier notre Dieu! —

Pe gourz e vehemp-ni, bugulion ha deved,
Eit hou melein, men Doue, el a-gent, dastumet?
Pe gourz e tei enn de de sehein hun dareu,
Ha de ganein gloer d'hoc'h enn hun ilizieu?

O de a eurusted! o de lan a zouzter!
Me sonj a zou gen-id peb heur ha peb amzer.
O Doue a vadeleah hastet enn termen-ze,
Eit ma hellinn-me hoah gwelet mem bugale!

Ke, kanen hirvouduz, konfort a me spired,
Ke, ha lar de me fobl, holl me glac'har kalet.
Douget-hi, eled mad, ha leret mad d'ehe,
E ma ha de ha noz holl me sonjeu get-he.

Turhunel, estik-noz, ged enn amzer neue,
E iehet de ganein doh dor mem bugale;
Ha perak ne hallan neinjal eue gen-hoc'h,
Eit monet, dreist er mor, bed hon bro, aval hoc'h?

Ah! groeit aoel em lec'h, kanet a bouiz hou penn:
— Dalc'het mad doh er Fe, dalc'het doh hou lezen!
Ha groeit d'ehe reskont: — Ni zalc'ho doh er Fe!
Kentoc'h meruel mil gwech eid ankoucat hun Doue! —

NOTES

Le jour où le recteur de Bignan reparut dans son bourg fut pour le pays un jour de fête. Les cloches que l'on avait sauvées de la fonte furent mises en branle; on accourait du plus loin qu'on apprenait la nouvelle. Chacun le voulait voir, toucher sa soutane, lui baiser les mains; on s'agenouillait sur son passage, on lui demandait sa bénédiction, comme à un évêque. Le bon recteur, attendri jusqu'aux larmes, s'avançait suivi de la foule; son front était pâle, ses joues amaigries, ses cheveux avaient blanchi dans l'exil. On eût dit un de ces premiers prêtres chrétiens sortant des catacombes.

Le lendemain, il chanta la messe. L'église avait été dépavée, les saints décapités; les murs étaient revêtus d'un enduit verdâtre et le sol couvert de débris, mais tous les fronts étaient joyeux. Tandis que le prêtre officiait, le vent venait par les vitraux brisés agiter sa chevelure blanche; il portait de vieux ornements, mais il avait le front rayonnant comme ses paroissiens. Ceux-ci revoyaient leur père et leur consolateur; il retrouvait son Dieu, sa patrie, ses enfants.

Mgr Le Joubioux, dont les poésies bretonnes sont aujourd'hui l'honneur du dialecte vannetais, a consacré une intéressante notice à la mémoire du saint recteur; il termine par cette pathétique apostrophe aux paroissiens de l'abbé Nourri, à l'élégie duquel il emprunte avec bonheur une citation :

« Habitants de Bignan, où est votre pasteur et votre père? Hélas! *Son corps est loin de vous, mais sa pensée comme son cœur ne vous ont pas quittés!* »

LIII

LES BLEUS

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les Bretons, dont la royauté absolue avait opprimé les pères, dans sa force, comme indépendants, voulurent la défendre, comme royalistes, dans sa faiblesse, sans lui rien demander, sans rien recevoir d'elle. Leurs frères des montagnes du pays de Galles et de l'Ecosse, eux aussi, victimes d'une monarchie toute-puissante qui s'incorpora violemment les peuples libres de l'Angleterre, n'avaient pas servi autrement les Stuarts malheureux. Conservateurs armés de l'ordre fondé par le temps, la défense de la liberté religieuse, de la liberté civile et de l'institution monarchique, contre les parodies sanglantes de ces trois grandes choses, devint l'objet qu'ils poursuivirent à travers les échafauds et les baïonnettes de la Terreur. La tyrannie révolutionnaire ne les trouva pas plus disposés à courber la tête que ne les avait trouvés la tyrannie des rois; ils marchèrent le front levé au-devant des maîtres nouveaux, en hommes dont le cri de guerre était depuis douze cents ans ; « On ne meurt jamais trop tôt, quand on meurt pour la liberté! » A ce cri des anciens bardes, répété et prolongé par tous les échos de la Bretagne, la poésie nationale s'éveilla ; elle entonna ses vieux chants de guerre, en saluant de chants nouveaux l'étendard de l'indépendance. Fille du peuple, elle n'eut guère qu'un thème : les malheurs et les espérances du peuple. Elle fit des héros de ces paysans que les conventionnels traitaient d'animaux à face humaine, qu'ils ordonnaient de traquer et de tuer comme des bêtes fauves, ou d'échanger contre leurs bœufs, et qui les jetaient dans la stupeur par des paroles telles que celles-ci : « Guillotinez-nous donc bien vite pour que nous ressuscitions dans trois jours [1] ! »

Mais laissons les poëtes populaires nous tracer encore le tableau de cette lamentable époque; le *Prêtre exilé* vient de la peindre à sa manière; écoutons un jeune paysan qui s'est fait soldat.

[1] Rapport de Camille Desmoulins, *Histoire des Brissotins*, p. 60.

J'entends les chiens qui hurlent! voilà les soldats ennemis, fuyons vers les bois! chassons devant nous nos troupeaux!

Aurons-nous toujours à souffrir, hommes de Cornouaille, toujours à souffrir les brigands qui oppriment les laboureurs?

Ils ont déshonoré nos belles jeunes filles, tué la mère et l'enfant et l'homme; ils ont tué jusqu'aux pauvres malades à cause de leurs mains blanches[1].

Ils ont incendié les maisons des pauvres; ils ont démoli les manoirs; ils ont brûlé les blés, brûlé les foins, dans les champs et dans les prairies.

Ils ont coupé les arbres fruitiers de nos vergers, et ils en ont fait du feu; si bien qu'il n'y aura plus ni pommes, ni cidre d'ici à neuf ou dix ans.

Ils ont volé nos bœufs et nos vaches et nos génisses, hélas! et ils les ont conduits pêle-mêle, avec les propriétaires, dans les grandes villes, au boucher.

AR RE C'HLAZ

— IES KERNE —

Ar chas a glevann oc'h harzal! setu ar zoudarded C'hall!
Tec'homp kuit trezeg ar c'hoajou! kasomp a-rog hor chatal!

Daoust hag hen, potred Kerne, e c'houzanvimp da viken,
E c'houzanvimp ar vac'herien a wask al labourerien?

Gwallet gant-he hor merc'hed koant; lazet mamm ha mab ha den;
Lazet zoken ann dud klan paour, balamour d'ho daouarn gwenn.

Tanet gant he ti ar beorien; diskaret ar maneriou;
Devet ann ed, devet ar foen, er parkou hag er prajou.

Troc'het ar gwe el liorzou, ha laket da ober tan;
Ken na vo avalou na zist, da nao pe zek vloaz ac'han.

Laeret hor zaout, hon ounnered hag hon ejenned, siouaz!
Ha kaset mesk gand ho ferc'hen, d'ar c'higer d'ar c'heriou braz.

[1] On reconnaissait à ce signe les personnes des classes supérieures.

Ils ont volé jusqu'aux vases sacrés des églises, abattu jusqu'à nos clochers, détruit jusqu'à nos ossuaires, et dispersé les reliques.

Ils ont ravagé les belles vallées de la basse Bretagne, jadis si grasses et si vertes! tellement qu'on n'y entend plus la voix ni de l'homme, ni des troupeaux.

Encore si nos yeux pouvaient verser des larmes en toute liberté! mais quand il voit couler les larmes, l'homme des villes fait couler le sang.

Encore si nous pouvions trouver une croix ou nous mettre sur nos deux genoux, pour demander à Dieu la force qui nous manque!

Mais votre croix sainte, ô mon Dieu! a été abattue partout, et la croix de la bascule [1] a été dressée à sa place.

Chaque jour on voit vos prêtres, comme vous sur le Calvaire, comme vous incliner la tête en pardonnant à la terre.

Ceux d'entre eux qui ont pu s'enfuir se cachent dans les bois; là, ils disent la messe, la nuit, parmi les rochers; en bateau, parfois, sur mer.

Laeret zoken traou ann iliz; pilet zoken hon touriou;
Straojet zoken ar garneliou, ha skignet ar relegou.

Gwastet traoniou kaer Breiz-izel, ken dru ha ker glaz gwech-all;
Ken na glever mui tro-war-dro mouez den kennebeut chatal.

C'hoaz ma ve roet skuilla, hor gwalc'h, daelou dru d'hon daoulagad,
Nemet pa wel skuilla daelou, ann den ker a skuill ar goad.

C'hoaz ma ve roet kaout eur groaz, e pelec'h e taoulinfemp,
Evit goulenn digand Doue ann nerz pini a vank d'emp!

Met ho kroaz santel, ma Doue, zo bet pilet e peb-lec'h;
Ha kroaz ar *gwinterellerez* a zo savet enn he lec'h.

Bemde 'weler ho peleien evel-d-hoc'h war ar C'halvar,
Evel-d-hoc'h o stoui ho fenn o pardoni d'ann douar.

Re ho deuz gallet tec'het kuit, ea da guhet er c'hoajou;
Eno oferniont deuz ann noz; e bag, war vor, a-wechou.

[1] La guillotine.

D'autres, traversant l'Océan, se sont expatriés sans ressources, aimant mieux servir Dieu que l'homme;

Aimant mieux manger tranquillement du pain d'avoine en pays étranger que de manger du pain de froment, le pain du démon, avec des remords.

Dans leurs maisons, les jureurs vivent du bien des pauvres gens; après avoir vendu Dieu, comme Judas, pour de l'or.

Quiconque ne veut pas aller trouver le jureur est sûr de perdre la vie, qu'il soit noble ou paysan.

Nobles et hommes d'église, hommes des champs, au front haut, tous les Bretons sont persécutés parce qu'ils sont chrétiens.

Tu peux maintenant, proie de l'enfer, livrer ton cœur à la joie, quand tu as fait pleurer nos anges dans le ciel.

Quand tu as substitué la loi des démons à la loi de Dieu, quand tu as tué les prêtres, les nobles et le roi.

Quand tu as tué la reine, et fait rouler à terre sa tête, avec la tête blonde d'Élisabeth, la sainte dame, sa sœur;

Quand tu as jeté dans un cachot infect le fils du roi, pauvre enfant, et quand tu l'y retiens captif dans la boue et la fange à pourrir et à mourir.

Darn ho deuz treuzet ar mor braz, divroet ha dizouten,
Gwell gant-he senti ouz Doue, evit senti ouz ann den;

Gwell gant-he dibri dianken, er broiou pell, bara kerc'h,
Evit dibri bara gwiniz, bara ann diaoul, gand ann nec'h.

Enn ho ziez, ann touerien a zebr danvez ann dud paour,
Goude beza gwerzet Doue, evel Judaz, evid aour.

Piou-bennag na fell ket d'ezhan mont da glevet ann touer,
Zo war var da goll he vuhe; bet denjentil pe gouer.

Tudjentil, ha tud a iliz, tud diwar mez, sonn ho fenn,
Ann holl Vretoned a waner balamour ma int kristen!

Breman hallez, boed ann ifern, rei da galon-te d'ar joa,
Pe 'teuz laket hon elez-ni e-barz ann ne da c'hoela!

Pe 'teuz laket lezen ann diaoul e-lec'h gwir lezen Doue,
Pe 'teuz lazet ar veleien, ann dudjentil, ar roue!

Pe 'teuz lazet ar rouanez, pe 'teuz stlapet d'ann douar
He fenn gand penn flour Elesbed, ann itron zantel, he c'hoar;

Pe 'teuz tolet er c'hao hudur mab ar roue, hen bugel,
Hag hen dalc'hez e-barz ar fank da vreigna ha da vervel.

Voile ton front, soleil béni, à la vue de crimes dignes des esprits de l'enfer!

Adieu! Jésus et Marie; vos statues ont été brisées; elles ont servi aux Bleus à paver les rues des villes.

Adieu! fonts du baptême, où nous avons trouvé jadis la force de souffrir la mort plutôt que le joug des méchants.

Adieu! cloches saintes, qui chantiez sur nos têtes; nous ne vous entendrons plus nous appeler à l'église les dimanches et les jours de fêtes.

Adieu! cloches de nos paroisses, hélas! on a enlevé le baptême à vos fronts; les hommes des villes, hélas! vous ont fondu pour faire des sous.

Adieu! ô jeunes gens qu'on appelle à l'armée, où l'on perd à la fois l'âme et la vie.

— Au revoir, mon fils, au revoir dans la vallée de Josaphat: quand tu seras hors de la Bretagne, qui protégera ton père?

Quand les hommes des villes envahiront ma demeure, on m'entendra dire: « Si mon fils était ici, il me défendrait. »

Kuz da benn, heol benniget, enn eur welet torfejou
Pere na dlefe beza gret nemed gand droukspercjou!

Kenavo, Jezuz ha Mari, dispennet ho taolennou,
Ha laket d'ober paveiou, gand ar re c'hlaz, er c'heriou.

Kenavo, fons ar vadiant, e lec'h e gefjomp gwech-all
Nerz evit gouzanv ar maro kent evid ieo ann dud-fall.

Kenavo, kleier benniget, a gane war hor pennou,
N'ho klevimp mui enn hor gervel, sul na gwel, d'ann ilizou.

N'ho klevimp mui o kana ge; siouaz! divadez ho penn!
Teuzet, siouaz! gand ar geriz evid ober gwenneien!

Kenavo, Bretoned iaouang, e c'halver d'ann armeou,
E-lec'h ma goller enn eunn tol ar feiz hag ar vuheiou.

— Kenavo, ma map, kenavo d'ann draoniennou Jozafat!
Pa vei mez deuz a Vreiz-izel piou a zifenno da dad!

Pa lammo re ker gand ma zi, me vo klevet o laret:
« Ma vize bet ma mab er ger, en defe ma diwallet! »

— Viens dans les bras de ta vieille mère qui t'a porté, mon enfant; viens sur le sein qui t'a nourri, mon pauvre cher fils, avant que je meure.

Quand tu reviendras à la maison, je m'en serai allée de ce monde; viens ici, viens que je t'embrasse pour la dernière fois.

— Ne pleurez pas, ma mère; ne pleurez pas, mon père : je ne vous quitterai pas; je resterai pour vous défendre, pour défendre la basse Bretagne.

Il est bien douloureux d'être opprimé, mais d'être opprimé n'est pas honteux; il n'y a de honte qu'à se soumettre à des brigands comme des lâches et des coupables.

S'il faut combattre, je combattrai; je combattrai pour le pays; s'il faut mourir, je mourrai; libre et joyeux à la fois,

Je n'ai pas peur des balles : elles ne tueront pas mon âme; si mon corps tombe sur la terre, mon âme s'élèvera au ciel.

En avant, enfants de la Bretagne! mon cœur s enflamme; la force de mes deux bras croît; vive la religion!

Vive qui aime son pays! vive le jeune fils du roi! et que les Bleus s'en aillent savoir s'il y a un Dieu!

— Deuz etre diou vrec'h da vamm goz euz da zouget, ma bugel,
Deuz war galon euz da vaget, ma mabik paour, kent mervel!

Pa zistroi endro d'ar ger, vinn eet kuit deuz ar bed man;
Deuz aman, deuz m'az priatinn, evid ar wech divezan.

— Tevet, ma mamm, tevet, ma zad, ne inn ked d'ho tilezel;
Chom a rinn evid ho tifenn, evid difenn Breiz-izel.

Reuzeudik braz eo bout gwanet; bout gwanet ne ket mezuz;
Nemet plega d'ar skraberien, evel tud lent ha kabluz!

Mar d- eo red monet d'ann emgann, emgann a rinn 'vid ar vro;
Mar d- eo red mervel, e varvinn; kuit ha laouen war eunn dro,

M'euz ked aon rog ar bolodou; na lazint ket ma ene;
Pa gouezo ma c'horf d'ann douar, ma ene savo d'ann nc.

Arog! potred vad Breiz-izel! entana ra va c'halon;
Kreski a ra nerz va diou-vrec'h; bevet ar relijion!

Bevet ann neb a gar he vro! bevet mabig ar roue!
Ha ra ielo ar botred c'hlaz da c'hout hag hen zo Doue.

Vie pour vie! amis, tuer ou être tué; il a fallu que Dieu mourût pour qu'il vainquît le monde.

Viens te mettre à notre tête, Tinténiac, vrai Breton d'à tout jamais; toi qui n'as jamais détourné la face devant la gueule du canon.

Venez vous mettre à notre tête, gentilshommes, sang royal du pays; et Dieu sera glorifié par tous les chrétiens du monde.

A la fin, la bonne loi reviendra en Bretagne avec Dieu sur ses autels, avec le roi sur son trône;

Alors les vallées de la Cornouaille deviendront vertes de nouveau; alors les cœurs s'ouvriront avec les fleurs du blé et des arbres.

Alors, la croix de notre Sauveur Jésus s'élèvera rayonnante sur le monde; à ses pieds de beaux lis en fleur engraissés du sang des Bretons.

NOTES

On attribue généralement cette pièce à un jeune montagnard appelé Guillou Arvern, de Kervlézek, près Gourin, que la persécution força de renoncer à l'état ecclésiastique, et jeta dans les rangs des défenseurs armés de la liberté religieuse et nationale. Il est l'auteur des meilleurs chants qu'on ait faits pour soutenir le courage de son parti, et ses vers, qu'il chantait lui-même en allant se battre, sont dignes des vieux bardes guerriers de la Bretagne, dont il était l'imitateur et le représentant moderne.

Buhe evit buhe! tud vad; laza pe beza lazet!
Red e oa da Zoue mervel evid gonid war ar bed.

Deuz er penn gan-e-omp, Tinteniak, gwir Vreton a holl-viskoaz,
Te pini rog beg ar c'hanol, morse da benn na droaz.

Deut er penn gan-e-omp, tudjentil, goad roeal demeuz ar vro;
Ha Doue a vezo meulet gand kement kristen ma zo.

Hag enn divez e teui endro e Breiz al lezen gwirion,
Kouls ha Doue war he oter, hag ar roue war he dron;

Hag a-neuze traoniou Kerne e teuio glaz adarre,
Hag ar galon a zigoro gant bleun ann ed hag ar gwe.

Neuze, kroaz Jezuz, hor Salver, a zavo splann war ar bed;
E-c'harz he zreid liliou kaer dru gand goad ar Vretoned.

Lorsque les *Blancs* campaient, il charmait la veillée militaire par ses récits, ou menait leurs danses nocturnes autour du feu du bivac. La vaste cour du château de Trégarantec retentit plus d'une fois de ses chants; personne ne pouvait clore l'œil dans la maison quand il avait commencé; on y voyait les lumières se rallumer, et les dames quitter leurs lits et venir se mettre aux fenêtres pour l'écouter. Sa voix était magnifique et sa mémoire imperturbable; il savait par cœur une foule de chansons sur les combats livrés autrefois dans le pays, et l'on m'a dit souvent : « Ah! si Guillou Arvern vivait encore, il vous chanterait ce chant de guerre. » La facilité avec laquelle il improvisait était prodigieuse : « Il paria une fois, me disait un ancien chouan, qu'il chanterait « une chanson à danser de sa façon, dont le premier couplet commen- « cerait au lever de la lune et dont le dernier finirait au chant du coq; « tous les danseurs étaient rendus qu'il chantait encore : la *vertu* du « chant était en lui; sa haute taille, sa force extraordinaire, ses longs « cheveux noirs qui s'échappaient de dessous son chapeau quand il se « battait, ses yeux qui brillaient, la nuit, comme deux vers luisants, le « faisaient prendre par les *Bleus* pour... pour *ce qu'il n'était pas*, assuré- « ment, car c'était lui qui nous disait tous les jours la prière du soir. « Cependant il était, je crois, un peu sorcier, mais pas trop, car si le « roi est revenu, ainsi qu'il l'a prédit, tous les cœurs des Bretons ne se « sont pas rouverts. »

Nous trouverons tout à l'heure un poëte populaire sous l'impression du même sentiment de désenchantement[1], que j'ai vu partagé par tous les chouans que j'ai connus.

[1] V. *Le temps passé*, p. 403.

LES CHOUANS

— DIALECTE DU BAS VANNES —

ARGUMENT

La Bretagne, obéissant aux plus nobles instincts du cœur de l'homme, l'amour de l'autel et du foyer, avait cent mille hommes sous les armes, et, suivant ses vieilles hermines nationales couchées parmi les fleurs de lis de France, elle commençait cette guerre que Napoléon a nommé la *Guerre des Géants*. Les principaux événements étaient chantés, selon l'usage, dans des ballades populaires : il en est un qui l'a été par plusieurs poëtes du temps; c'est la mort glorieuse du général Tinténiac.

« A Coatlogon (juillet 1795), dit un témoin oculaire, Champeaux, à la tête de trois mille hommes, surprend les chouans; l'action s'engage, et ceux-ci remportent une complète victoire, due aux promptes dispositions de Georges... Mais cet avantage leur coûta cher : ils perdirent leur général qui tomba mort dans les bras de Julien Cadoudal[1]. »

Les vieillards et les jeunes filles et les petits garçons et tous ceux qui sont incapables d'aller se battre, diront, dans leurs maisons, avant de se coucher, un *Pater* et un *Ave* pour les chouans.

Les chouans sont des hommes de bien, ce sont de vrais chrétiens; ils se sont levés pour défendre notre pays et nos

---

AR CHOUANTED

— IES GWENNEDIZEL —

Er re goh hag er merc'hed hag er botred vihan,
Ha re pere n'int ket goest de vonet d'en emgann,
A laro enn ho zier, abarh mont de gousket,
Ur *pater* hag eunn *ave* euit er chouanted.

Er chouanted zou tud vad, hi zou gwir grechenion,
Sauet de zifenn hon bro klouz el hun beleion;

[1] Notice sur Georges Cadoudal, p. 24.

prêtres; s'ils frappent à votre porte, je vous en prie, ouvrez-leur; Dieu de même, mes braves gens, vous ouvrira un jour.

Julien aux cheveux roux [1] disait à sa vieille mère, un matin : — Je m'en vais, moi, rejoindre Tinténiac, car il me plaît d'aller. — Tes deux frères m'ont abandonnée, et toi tu m'abandonnes aussi! mais, s'il te plaît d'aller, va-t'en à la garde de Dieu! —

Comme les chouans arrivaient de chaque partie de la Bretagne, de Tréguier, de Cornouaille, et surtout de Vannes, les *Bleus* venant du côté de la France les joignirent, au manoir de Coatlogon, au nombre de trois mille.

— Voici l'heure qui sonne, voici l'heure sonnée, où nous en viendrons encore une fois aux mains, avec ces misérables soldats : du courage, enfants de la Bretagne! du courage, et voyons! Si le diable est pour eux, Dieu est pour nous! —

Quand ils en vinrent aux prises, il (Julien) frappait comme un homme : chacun d'eux avait un bon fusil; lui, il n'avait que son bâton, son bâton et son chapelet de Sainte Anne, et quiconque l'approchait était abattu à ses pieds.

Mar skoont ar tal hou tour, m'hou ped, digouret d'e:
Doue else, me zud vad, digorai d'hoc'h, eunn de.

Julian bleu-ru a lare d'he vamm goh ur mitin :
— Me ia me ged Tinteniak, pe monet a blij d'ein.
— De deu vreur dez me losket, ha te me lo-k eue!
Mes mar plij d'id de vonet, ra de renai Doue! —

Pe zeie er chouanted, ez a bob korn a Vreih,
A Dreger hag a Gerne, hag a Wenned ileih,
Er re c'hlaz digouch get-he, e maner Koatlogen,
Ez a gosteeu Bro-c'hall, tri mil enn ur vanden.

— Chetu enn heur e sonein, chetu enn heur sonet,
Me emgafemp, eur wech c'hoah, ged er c'hoh soudarded.
Bec'h ar-n-hoc'h, potred a Vreih, bec'h ar-n-hoc'h, ha gwelemp!
Mar m'ann Diol enn-tu get-he, ma Doue enn tu gen-emp! —

Ha pe oant deit de grogein, hen darc'he el un oac'h:
Get he bop a vuzul vad, get hen meit he benn-bah,
He benn-bah, hag he chaplet ez a Zantez-Anna,
Ha kemed e dosteie, a oa pilet get ha.

[1] Julien Cadoudal.

Et tout percé était son chapeau, et percée sa veste, et une partie de sa chevelure avait été coupée d'un coup de sabre, et le sang coulait de son flanc ouvert, et il ne cessait de frapper, et de plus il chantait.

Et je cessai de le voir, et puis je le revis, il s'était retiré à l'écart sous un chêne, et il pleurait amèrement, la tête inclinée, le pauvre monsieur de Tinténiac en travers sur ses genoux.

Et quand le combat finit, vers le soir, les chouans s'approchèrent, jeunes et vieux, et ils ôtaient leurs chapeaux et ils disaient ainsi : — Voilà que nous avons gagné la victoire, et il est mort, hélas! —

NOTES

Le beau chant qu'on vient de lire, par un hasard assez extraordinaire, ne dit pas un mot de Georges, et ne consacre que deux couplets à la mort de Tinténiac. Cependant la victoire des *Blancs* était l'œuvre du premier, qui, ayant fait porter rapidement une colonne sur les derrières de l'armée républicaine, y jeta le désordre et la mit en fuite [1]. D'un autre côté, les détails de la mort de Tinténiac, frappé d'une balle en pleine poitrine, au moment où il s'élançait sur un *Bleu* qui le couchait en joue [2], étaient poétiques, importants, de nature à inspirer le poëte populaire, et il semble étonnant qu'il les ait oubliés. Julien Cadoudal, le héros de la pièce, l'est, au reste, lui-même en cette circonstance; car, si l'auteur

---

Ha toullet ker oa he dok, ha toullet he jupen,
Ha loud hag he vleu troc'het ged eunn tol a zabren,
Hag er goed a zivere demeuz toull he goste;
Ha n'arzaoue e tarc'hout, hag oc'hpenn e kane.

Ken n'hen gwelez ket mui tamm, hag hen gwelez endro,
Hag hen tennet a goste didan ur ween dero,
E ouilein leih he galon, chouket get hon he benn,
Enn eutreu Tinteniak por a-drez ar he varlen.

Ha p'achiue enn emgann ar dro enn nozeoh,
Chouanted a zidoste, re ieuang ha re goh,
Hag a denne hou zokeu, hag a lare else:
— Chetu ma goneit gen-emp, ha hon, siouah! marue! —

[1] Notice sur Cadoudal.
[2] *Ibid.*

nous le montre pleurant sur le corps de son général, il ne nous apprend point qu'il l'a défendu au péril de sa vie, et qu'il a vengé sa mort[1]. Ces anomalies nous portent à croire que notre chant est incomplet. Il passe, près des uns, pour l'œuvre d'un jeune meunier de la paroisse de Ploémeur, qui servait dans les rangs des *Blancs*, et périt dans un des combats qui suivirent celui de Coatlogon ; près des autres, pour avoir été composé par l'auteur du chant précédent sur les *Bleus*. En ce dernier cas, il aurait changé de dialecte. Il est aussi populaire en Vannes que sur les frontières de la Cornouaille ; je l'ai entendu chanter dans les deux évêchés.

Le critique bienveillant et distingué qui a le mieux jugé ce recueil, sous tous les rapports, le regrettable M. Ch. Magnin, a vu avec un sentiment pénible l'éditeur y donner place à des poésies relatives à la révolution. Après avoir bien voulu dire, avec trop d'indulgence : « La première chose qui nous paraît mériter l'éloge dans le *romancero* breton c'est le goût délicat de l'éditeur et sa judicieuse discrétion, » il ajoute, un peu sévèrement peut-être : « Nous ne voudrions rien retrancher du recueil, si ce n'est trois ou quatre morceaux récents qui rappellent péniblement nos troubles civils. Ces pièces (*le Prêtre exilé*, *les Bleus*, *les Chouans*) n'offrent, à mon avis, ni assez d'intérêt historique, ni assez de mérite littéraire pour faire pardonner les fâcheux souvenirs qu'ils réveillent... Nous n'aurions perdu à leur suppression que quatre ou cinq belles strophes[2]. »

Nous y aurions perdu davantage, selon des juges moins susceptibles, parmi lesquels je citerai Augustin Thierry et le comte de Montalembert : l'un a vu dans ces morceaux une page d'histoire très-précieuse, comme document populaire, l'autre leur trouve un souffle admirable.

[1] *Notice*, p. 25.
[2] *Journal des Savants*, mai 1847, p. 260.

LV

UNE BONNE LEÇON

— DIALECTE DE LA HAUTE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La pièce qu'on va lire est l'œuvre du paysan poëte dont j'ai parlé dans l'introduction de ce recueil. Selon la coutume des chanteurs rustiques, il a décrit l'événement qu'il chante avec la plus rigoureuse exactitude. Nous avons précédemment tiré de la méthode qu'il suit un argument par induction concernant celle des auteurs populaires : nous n'y reviendrons pas; mais, avant d'entrer en matière, nous croyons devoir demander grâce pour certains traits de sa ballade, qui ne manqueront pas de blesser le sens délicat des personnes inaccoutumées à ce genre de poésie véritablement *réaliste*. Le poëte, s'il en était besoin, trouverait une excuse dans son intention. Il avait une haute leçon de morale à donner; il l'a fait de la manière la plus propre à frapper son rustique auditoire: il attire d'abord à lui la foule, il la captive par des plaisanteries grossières; puis, lorsqu'il la tient en son pouvoir, il prend par degrés un ton sérieux, et finit par l'écraser sous le poids d'une religieuse terreur. S'il y a de l'art en cela, le barde en sabots ne s'en est pas douté. Voici le fait qui a donné lieu à la pièce.

Un vieillard très-enclin à l'ivrognerie, après avoir passé la nuit à boire, vint le matin travailler au champ. Plaisanté par ses camarades dont son état d'ivresse excitait les lazzi, et d'ailleurs incapable de prendre part à leurs travaux, il quitta bientôt son ouvrage. Mais en revenant chez lui, s'étant, à ce qu'il paraît, arrêté pour se reposer, en traversant un bois, il fut frappé d'apoplexie. Sa femme et ses enfants, ne le voyant pas reparaître, crurent qu'il était allé chercher de l'ouvrage hors de la commune, et ne s'inquiétaient pas de ce qu'il était devenu, quand deux jeunes gens d'un village voisin, qui passaient par le bois, un mois après l'événement, trouvèrent le corps du malheureux paysan à demi dévoré des loups. Sa mort fut regardée par le peuple comme une punition du ciel; le clergé lui refusa la sépulture ecclésiastique, et le chanteur Loéiz Kam, écho de l'opinion, composa la ballade suivante.

I

Écoutez, Bretons, je vous prie, ce qui vient d'arriver;

Ce qui est arrivé à Iann Marek, dans la paroisse de Nizon, vers le temps de Noël.

Nous défrichions, ce matin-là, non loin du manoir, le champ neuf.

— Iann Marek, où êtes-vous allé, que vous arrivez si tard?

Où êtes-vous allé cette nuit, boire du cidre nouveau, ainsi?

— Feu et flamme! j'ai passé cette nuit où Dieu l'a voulu pour mon bien?

Et un autre lui disait : — Vous êtes un peu ivre, Iann!

— Il est vrai que j'ai bu un pot de cidre, feu et flamme! qu'il était bon!

Comme le meilleur vin-de-feu; et qu'il m'a fait de bien au cœur!

— Vous vous en allez, lui disait Loéiz Kam, vous vous en allez, pauvre Iann, à la fleur de l'âge! —

EUR GENTEL VAD

— IES KERNE HUEL —

I

Klevet, Bretoned, me ho ped,
Ar pez zo neve erruet;

Zo erruet da Iann Marek
Parrez Nizon, tro Nedelek,

Troc'ho monted, er mintin-ze,
Tal er maner, oamp, er park ne :

— Iann Marek, pelec'h oc'h -hu bet,
Pa zigoueet ken divæt?

Pelec'h oc'h-hu bet enn nouz-me,
Da evo sistr dous, eun giz-ze?

— Tankerru! bet onn enn nouz-me,
Lec'h neuz groet Dou ma mad d'i-me. —

Nag unan all a lare d'ean :
— But oc'h -hu eunn tammik meo, Iann.

— But em euz evet eur poudad ;
Tankerru! hen-nez a oa mad;

Evel gwin-ar-dan ar gwellon!
Hag en deuz groet vad d'am c'halon! —

M'oc'h 'ont kuit, a lare Loeiz-kam,
M'oc'h 'ont kuit, Iann baour, iaouank-
[flamm! —

Il avait beau lever sa houe, c'était sa tête qui frappait la terre.

— Que me sert de rester ici plus longtemps? je vais prendre quelque nourriture. —

Et il disait en cheminant, en s'en allant chez lui, il murmurait entre ses dents :

— Ce cidre nouveau était si bon! j'en aurais bu dix pots!

II

— Votre père n'est pas de retour?

— Il n'est pas de retour; il sera parti pour Quimper,

Pour Quimper ou pour Alger; il disait qu'il avait envie d'y aller. —

Quatre semaines s'étaient écoulées, et il n'était pas encore de retour chez lui;

Iann Marek n'avait pas reparu chez lui, quand arriva le jour de Noël.

Le jour de Noël, vers le soir, vinrent à la chaumière des jeunes gens du village de Saint-Maudé.

— Bonne santé, gens du logis, vous avez de la toile à vendre ici?

— Il n'y en a plus à vendre ici; elle a été toute vendue cette année. —

Kaer en defa sevel he var,
Stoke he benn gad ann douar.

— Petra rinn ken da jomm ama?
Me ia da glask eunn tamm bara. —

Hag e lare, benn gad ann hent,
'Vont d'er ger lare tre he zent :

— Ar sistr dous-ze a oa ker mad!
M em befe evet dek poudad!

II

— Ne ket digouet ho tad er ger?
— Ne ket digouet; oet da Gemper;

Da Gemper, pe trezek Aljer,
Hen lare 'n defa c'hoant d'ober. —

Pider zun a oa tremenet,
Ne oa ket c'hoaz er ger digouet;

Oa ket bet er ger Iann Marek;
Ken a zeuez de Nedelek.

De Nedelek, d'ann aberde,
Teuez d'ann ti potred Sant-Vode.

— Iec'hed-mad d'hoc'h, tud ann ti-ma
Peuz lien da werzo dre-ma?

— Neuz tamm mui da werzo ama;
Gwerzet ma bet er blavez-ma. —

Et ils sortirent de la chaumière, et s'en revinrent en folâtrant.

Arrivés à l'entrée du bois :
— Regarde donc! des traces de lièvre parmi la neige!

— Ce ne sont point les traces d'un lièvre; les traces d'un renard, je ne dis pas.

Et ils suivirent les traces :
— Voici toujours un vieux chapeau!

Il est blanchi par la gelée; je crois que c'est le chapeau de Iann Marek.

— Est-ce là le chapeau de votre père, Loranz?
— Le chapeau de mon père? non, vraiment!

Et ils revinrent au bois tous deux, et ils trouvèrent des braies,

Des braies, plus loin, au milieu du bois, déchirées et tachées de sang.

— Ce sont ses braies! c'était son chapeau! —
Et Loéiz Pilorsi courait devant.

(Or, un vieux corbeau croassait, au haut d'un arbre, au coin du bois.)

Et Loéiz de pousser un cri d'épouvante :
— Mon Dieu! le voilà! —

Hag he e-mez deuz a Lonch-dall,
Hag he d'er ger enn eur vragal.

Pe oant o vont e-barz er c'hoad :
— Sell 'ta 'touez ann erc'h roudou 'r [c'had!

— Roudou 'r c'had re-ze ne d- int ket;
Roudou louarn ne larann ket. —

Hag he mont da heul er roudao;
— Chetu aman eunn tok kouz tao!

Hag hen gwenn-kann gad er reo;
Tok Iann Marek, a gredann, eo.

— Na tok ho tad he-man, Lorans?
— Tok ma zad ne ma ket, me chans. —

Hag he d'er c'hoad endro ho daou,
Ken defant kaet eur bragou;

Eur bragou, pelloc'h, kreiz er c'hoad,
Hag hen roget hag out-han goad.

— He vragou, re-man, hag he dok! —
Ha Loeiz Pilorsi lamme rog.

(Hag eur vran gouz o c'hoagat,
E beg eur weenn, e korn ar c'hoad.)

Ha Loeiz da ioual spontet-tre :
— Ma Doue! chetu ma ame!

III

Iann Marek était couché dans la neige, la face contre terre;

Ses deux mains jointes sur sa tête; ses cheveux blancs épars sur ses yeux.

Son ventre et sa poitrine, jusqu'aux creux de son cœur, avaient été dévorés par les loups;

Son front seul avait été respecté, par la vertu du baptême.

Il y eut un feu allumé dans le bois, pendant toute la nuit; sa pauvre vieille femme se tenait auprès,

Sur ses deux genoux, pleurant; et ses enfants tout autour.

Ils passèrent la nuit à le garder : le maire de Nizon arriva le lendemain matin;

Et le vieux fossoyeur vint le chercher avec un cheval et une bière.

Et il le porta au cimetière, sans son de cloche et sans prêtre,

Sans son de cloche et sans prêtre, et sans croix, et sans eau bénite;

Et il le jeta dans le trou froid, le chapeau sur la tête.

III

Touez ann erc'h e oa Iann Marek,
Hag hen kouet eno war he vek;

He zaou zorn e pleg ar he benn;
Ar he zaoulagad he vleo gwenn.

Debret he gouf hag he ziou-vron,
Gad er vleizi, rez he galon;

Nemed he dal n'en doa damant,
Abalamour d'ar vadiant.

Tan oa bet er c'hoad pad ann nouz;
Enn he gicheu he c'hroegik kouz,

Ar he daoulin, enn eur oelo;
Hag he vugale tro-var-dro.

Bet oant d'he ziwal hed ann nouz :
Ha maer Nizon d'ann antronouz;

Hag ar c'hleuier kouz d'he gerc'het
Gad eur gazeg hag eunn arched.

Hag he zigasez d'er vered,
Heb son kleier na belek 'bed,

Heb son kleier na belek 'bed,
Hag heb kroaz na dour benniget;

Hag hen tolez barz ann toull ien,
He dok gat-han klok war he benn.

Loéiz Gwivar, surnommé le boiteux, a composé ce chant;
Ce chant, il l'a composé, en bonne leçon pour chacun.

NOTES

Après avoir étudié dans cette rude ballade la manière dont composent les poëtes populaires bretons, il sera curieux de rechercher un jour quelles altérations aura subies et quels développements aura éprouvés l'œuvre du chanteur, en passant de bouche en bouche. Déjà l'histoire du malheureux ivrogne est enveloppée de nuages merveilleux. Sa femme l'a entendu gémir, au milieu d'une nuit d'orage, à la porte de sa chaumière. Une jeune fille en revenant le soir, avec sa vache, l'a vu à travers le feuillage, assis sur l'herbe, le dos tourné; de temps en temps, il joignait ses deux mains sur sa tête, comme un homme au désespoir, et s'écriait d'une voix déchirante : « Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! » Enfin on voit trembler, la nuit, une petite lumière au lieu où il est mort. Mais sans doute l'imagination populaire ne se contentera pas de cela : elle ajoutera à la ballade des strophes de sa façon; elle dira comment le bâton et les sabots du mort sont restés au bord du champ où il travaillait, et comment les voleurs redoutaient d'y toucher; comment tout le monde craignait de passer près du bois lorsque le solei était couché, et comment les propriétaires de ce bois n'osaient plus en ratisser les feuilles, de peur de ratisser les os de l'infortuné paysan : traits plus ou moins frappants que le chanteur a négligés, n'ayant d'autre but que de donner au peuple des campagnes une leçon de morale.

Loeiz Gwivar, Loeiz-kam lezanvet
En deveu ar werz-man savet;
Savet en deveuz ar werz-man :
Eur gentel vad da bep unan.

LVI

LES FLEURS DE MAI

— DIALECTE DE LA HAUTE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Un poétique et gracieux usage existe sur la limite de la Cornouaille et du pays de Vannes : on sème de fleurs la couche des jeunes filles qui meurent au mois de mai. Ces prémices du printemps sont regardées comme un présage d'éternel bonheur pour celles qui peuvent en jouir, et il n'est pas une jeune malade dont les vœux ne hâtent le retour de la saison des fleurs, si les fleurs sont près d'éclore, ou l'instant de sa délivrance, si elles doivent bientôt se flétrir.

On chante en Cornouaille une élégie composée sur ce doux et triste sujet par deux sœurs paysannes, auteurs d'une chanson qu'on lira plus tard, *les Hirondelles*.

I

Qui aurait vu Jeff sur la grève, les yeux brillants et les joues roses ;

Qui aurait vu Jeff au Pardon aurait eu le cœur réjoui.

Mais qui l'aurait vue sur son lit eût pleuré de pitié pour elle ;

Pour la pauvre fille malade, aussi pâle qu'un lis d'été.

BLEUNIOU MAE

— IES KERNE HUEL —

Neb a wele Jeff ar ann ot,
Drant he lagad, ru he diou chot;

Neb a wele Jeff er Pardon,
A deue joa enn he galon.

Neb he gwele ar he gwele,
Gant true out hi a oele.

Gand true deuz ar plac'hik klan;
Ker gwenn evel eul lilien han.

Elle disait à ses compagnes assises sur le banc de son lit :

— Mes compagnes, si vous m'aimez, au nom de Dieu, ne pleurez pas;

Vous savez bien, il faut mourir : Dieu lui-même est mort, mort en croix. —

II

Comme j'allais puiser de l'eau à la fontaine, le rossignol de nuit chantait d'une voix douce :

— « Voilà le mois de mai qui passe, et les fleurs des haies avec lui;

Heureuses les jeunes personnes qui meurent au printemps!

Comme la rose quitte la branche du rosier, la jeunesse quitte la vie.

Celles qui mourront avant huit jours, on les couvrira de fleurs nouvelles,

Et, du milieu de ces fleurs, elles s'élèveront vers le ciel, comme le passe-vole du calice des roses. — »

III

Jeffik, Jeffik, vous ne savez pas ce que le rossignol a dit :

Hi lare d'he mignonezed
War bankig he gwele chouket :

— Mignonezed, ma em c'haret,
Enn han Doue, na oelet ked ;

C'hui oar a-vad, mervel zo red :
Doue war ar groaz en deuz gret. —

II

P'az iz d'ar feunten da vid dour :
Ann estik-noz a gane flour :

— Ma ar miz mae o vont e biou,
Gad ar bleuniou war ar c'hleuniou;

Euruz eo ann dud iaouank-ze
Hag a varv enn amzer neve !

Evel ar rozen deuz ar brank,
E tisparti ann dud iaouank;

Re 'nhe a rei arog eiz-te,
E vo roet d'he bleuniou neve;

Hag int deuz a-greiz, d'ar baroz,
'Vel bivik-doue, deuz ar roz. —

III

— Jeffik, Jeffik, ne ouzoc'h ked
Pez en deuz ann estik laret :

« Voilà le mois de mai qui passe, et les fleurs des haies avec lui. »

Quand la pauvre fille entendit cela, elle mit ses deux mains en croix :

— Je vais dire un *Ave Maria* en votre honneur, dame Marie ;

Pour qu'il plaise à Dieu, votre fils, d'avoir pitié de moi ;

Pour que j'aille, sans tarder, attendre mes compagnes dans le paradis. —

Sa prière était à peine finie, qu'elle pencha la tête ;

Elle pencha la tête et puis ferma les yeux.

En ce moment, on entendit le rossignol qui chantait encore au courtil :

« Heureuses les jeunes personnes qui meurent au printemps !

« Heureuses les jeunes personnes que l'on couvre de fleurs nouvelles ! »

NOTES

Les Bretons Gallois du midi ont conservé, comme ceux de quelques cantons de la basse Bretagne, l'usage de semer de fleurs le lit des jeunes filles qui meurent dans le mois de mai ; cet usage doit donc remonter au cercueil des vierges celtiques. Un barde moderne y fait allusion :

« Son lit funèbre, blanc comme la neige de la montagne, fut jonché

Ma ar miz mae o vont e biou,
« Gad ar bleuniou war ar c'hleuniou. »

Ar plac'hik dal' m' e deuz klevet,
He daouarn e kroaz 'deuz laket :

— Me laro eunn *Ave Maria*
Enn ho enor, itron Varia,

Ma plijo gad ho mab Doue,
Da gaout dioun-me true ;

Ma 'z inn, bremaik, da c'hortoz
Va mignonezed er baroz. —

Oa ked he *Ave* achuet
Stoui he fenn hi e deuz gret ;

Stoui he fenn hi e deuz gret,
He daoulagad e deuz sarret.

Neuze oe klevet ann estik,
O kana c'hoaz el liorzik :

« Euruz eo ann dud iaouank-ze
« Hag a varv enn amzer-neve !

« Euruz eo ann dud iaouank-ze
« A ve roet d'he bleuniou neve ! »

de fleurs suaves : ces témoignages de sincère amour, arrosés de larmes, l'accompagnèrent dans la tombe. »

Chaque année, au retour du printemps, les amies de celle qui *a vécu ce que vivent les roses* lui portent de nouvelles guirlandes. Shakspeare, auquel les traditions et les coutumes celtiques fournirent plus d'un vers charmant, a enchâssé ce dernier trait, comme un joyau, dans son drame sur le Gallois *Cymbeline*. Arviragus dit à Imogène.

« Tant que dureront les beaux jours et tant que je vivrai, je viendrai fidèle, parfumer ta tombe des plus belles fleurs de l'été : la fleur qui ressemble à ce qu'était ton visage, la pâle primevère, ne te manquera pas ; ni la jacinthe, azurée comme étaient tes veines, ni la feuille de l'églantier fleuri, moins embaumé que n'était ta suave haleine. »

On a rapproché, non sans raison, *les Fleurs de mai* de la *Chute des feuilles* de Millevoie, et trouvé la fraîche et douce cantilène bretonne dans le même ton. Il en naît tous les ans des milliers du même genre, et une jeune couturière de la paroisse de Guidel, où la coutume persiste plus que partout ailleurs, m'a dit avoir entendu chanter au dernier Pardon de Notre-Dame des Fleurs, — celui-là même où Jeff était si gaie, — quelque chose de comparable à l'élégie de la pauvre enfant. Par malheur, ces ballades modernes sont presque aussi insaisissables que les notes du rossignol et le parfum des fleurs nouvelles.

LVII

LE TEMPS PASSÉ

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Les regrets que nourrissent encore les plus énergiques des Bretons modernes, principalement parmi le peuple des montagnes, ne se traduisent plus guère aujourd'hui qu'en rustiques effusions ; l'esprit national qui portait les pères à la révolte ne fait plus insurger les fils, mais il les maintient dans une sorte d'opposition contre le présent. Il ne s'est pas encore allié chez les paysans, comme chez les Bretons des classes supérieures, aux idées larges et élevées qu'ont partout éveillées les progrès de la haute civilisation. Le flambeau de ces idées n'éclaire pas encore d'un jour vrai, pour les montagnards, les ruines d'un passé qu'ils apprécient moins bien que leurs compatriotes instruits, en les aimant autant : grâce aux bienfaits d'une instruction donnée avec intelligence, discernement et patriotisme, et adaptée à leur idiome, à leurs croyances, à leurs mœurs, ils pourront bientôt allier eux-mêmes les lumières aux sentiments. En attendant cette union désirable, ils conservent une partie des idées nationales de leurs ancêtres, moins toutefois l'espoir de les réaliser. Les hommes qui ont assez vécu pour assister aux dernières luttes des libertés bretonnes contre l'autorité royale ; ceux qui ont défendu leurs autels et leur foyer contre la tyrannie révolutionnaire ; ceux qui ont résisté au despotisme impérial ; ceux dont les ministres de la Restauration ont payé les sacrifices par l'ingratitude, et la fidélité par la défiance, en arrachant de leurs mains des armes rougies d'un sang versé pour la royauté : toute cette masse de mécontents, trompée dans ses espérances, et qu'impatiente le joug nouveau de la loi générale, entretient dans le cœur du paysan des montagnes, par les récits traditionnels, par les conversations journalières et par les chants nationaux, le vieil esprit patriotique.

J'ai eu occasion de voir moi-même, dans ma jeunesse, quel enthousiasme donne au peuple, comme le remarque un ancien auteur, le souvenir de l'indépendance primitive.

C'était la veille de la fête de Notre-Dame du Porzou, si vénérée dans les Montagnes Noires. Plusieurs des pèlerins, accourus à grandes journées de toutes les parties de la basse Bretagne, se trouvaient réunis, à table, dans une métairie, au fond de la vallée, où ils devaient passer la nuit. J'y fus conduit par un jeune paysan de mes amis, neveu des métayers. La conversation roulait sur le temps passé, la dureté des impôts, la misère présente, et elle était fort animée.

Le souper fini, les pèlerins quittèrent la table; douze d'entre eux sortirent, et, passant la rivière, ils gravirent la montagne opposée, au sommet de laquelle s'élève la chapelle patronale, et allèrent danser aux chansons, suivant la coutume, sur le tertre, jusqu'à la nuit. Le lieu et l'heure eussent été choisis à dessein qu'ils n'auraient pas mieux convenu aux sentiments sous l'impression desquels les avait laissés leur conversation. Derrière eux, la chapelle aux murailles blanches, avec son cimetière sombre, ses tombes au milieu des herbes, ses mille petites croix en bois noir, ses grands ormeaux pleins de mystère et d'ombre, son reliquaire isolé, aux ogives festonnées de lierre, dont les vertes draperies, légèrement soulevées par le vent, laissaient entrevoir les os vénérés des ancêtres; au fond de la vallée, le pont, au parapet duquel s'adossaient des mendiants assis dans la poussière, étalant à l'œil des passants leurs plaies, ou leurs membres difformes; la rivière, comme eux, plaintive, baignant d'un côté la montagne, de l'autre des prairies bordées d'un sentier serpentant, comme un long ruban de satin jaune, au milieu du gazon; au loin, pieds nus, le bâton à la main, dans les costumes les plus variés de couleur et de forme, des pèlerins harassés de fatigue, se découvrant le front et s'agenouillant aussitôt qu'ils voyaient les murs blancs de la sainte chapelle apparaître à travers les arbres; pour horizon enfin, la chaîne arrondie des Montagnes Noires, dont le soleil couchant dorait le pic le plus élevé, couronné de bois sombres, en colorant au loin, de ses derniers rayons, les eaux fuyantes de la rivière.

Ce soleil près de disparaître, image d'un autre soleil disparu; cette terre sacrée qu'ils foulaient, ces tombes des aïeux morts le fer à la main, cette nature triste et sublime parlait-elle au cœur des montagnards, ou leur émotion venait-elle seulement de la conversation animée à laquelle ils avaient pris part? Je ne sais, mais elle était forte; et, comme toutes les grandes passions des races primitives, elle se traduisit instinctivement en une de ces chansons de danse improvisée, véritables *ballades*, malheureusement trop rares aujourd'hui.

Un maître meunier, qu'on me dit être le plus célèbre chanteur de noces des montagnes, menait le branle et la chanson; pour collaborateurs, il avait le premier valet de son moulin, sept laboureurs, et trois *pillaouer* ou chiffonniers ambulants. Sa méthode de composition me donna une idée exacte de celle des improvisateurs bretons. Le premier vers de chaque distique de la ballade une fois trouvé, il le répétait à plusieurs reprises; ses compagnons, le répétant de même, lui laissaient le temps de trouver le second, qu'ils reprenaient pareillement après lui. Quand un distique était achevé, il commençait généralement le suivant par les derniers mots, souvent par le dernier vers de ce distique, de manière que les couplets s'engrenaient les uns dans les autres. La voix ou l'inspiration venant à manquer au principal chanteur, son voisin de droite poursuivait; à celui-ci succédait le troisième; puis le quatrième continuait, et tous les autres ainsi de suite, à tour de rôle, jusqu'au premier, auquel la chaîne recommençait.

Comparant les Bretons trompés dans leurs espérances à un père devenu fou qui berce en chantant son enfant mort depuis longtemps, le maître meunier des montagnes débuta de la sorte :

PREMIER MEUNIER.

Bretons, faisons une chanson sur les hommes de la basse Bretagne.

— Venez entendre, entendre, ô peuple; venez entendre entendre chanter. —

Les hommes de la basse Bretagne ont fait un joli berceau, un berceau finement travaillé;
Venez entendre, etc.

Un beau berceau d'ivoire, orné de clous d'or et d'argent.

De clous d'or et d'argent orné, et ils le balancent maintenant le cœur triste;

Maintenant, en le balançant, les larmes coulent de leurs yeux;

Les larmes coulent, des larmes amères : celui qui est dedans est mort!

Il est mort, mort depuis longtemps; et ils le bercent toujours en chantant.

Et ils le bercent, ils le bercent toujours, car ils ont perdu la raison.

La raison, ils l'ont perdue; ils ont perdu les joies du monde.

ANN AMZER DREMENET

— IES KERNE —

KENTA MELINER.

Bretoned, savomp eur gentel
Diwarbenn potred Breiz-izel.

—Deut da glevet, da glevet, gwitibunan;
Deut da glevet, da glevet ar c'han. —

Potred Breiz-izel ho deuz gret
Eur c'havel koant hag hen treset.
— Deut da glevet, etc.

Eur c'havel kaer karn olifant,
War-n-han tachou aour hag arc'hant.

Tachou aour hag arc'hant war-n-han,
A luskellont gand nec'h breman.

Ha breman, oc'h he luskellat,
Daelou ver euz ho daoulagad.

Daelou a ver, daelou c'houero :
Neb a zo enn han zo maro!

Zo maro, zo maro pell-zo,
Hag hi luskel, o kana 'to,

Hag hi luskel, luskel ato,
Kollet ar skiand-vad gant-ho.

Ar skiand-vad ho deuz kollet;
Kollet ho deuz joaiou ar bed.

Le monde n'a plus pour les Bretons que regrets et peines de cœur;

Que regrets et peines d'esprit lorsqu'ils pensent au temps passé.

SECOND MEUNIER.

Dans le vieux temps on ne voyait pas se promener ici certains oiseaux;

Certains oiseaux verts du fisc[1]; la tête haute, la bouche grande ouverte.

Le pays ne devait d'impôt, ni pour le sel, ni pour le tabac.

Sel et tabac coûtent bien cher, ils coûtaient moitié moins jadis.

Jadis on ne voyait point sur la place les maltôtiers accourir,

Accourir, comme des mouches, à l'odeur du cidre aux barriques.

Toute barrique paye aujourd'hui l'impôt, hormis celle des ménétriers[2].

PREMIER PILLAOUER.

On n'envoyait pas autrefois nos jeunes gens dans les pays étrangers;

N'euz er bed evid ar Breton
Nemed nec'h ha poaniou kalon;

Nemed nec'h ha poaniou spered
Pa zonj d'ann amzer dremenet.

EIL MELINER.

Enn amzer goz, na welec'h ket,
O vale dreman laboused;

Koz-laboused c'hlaz ar gwiriou[1]
Sonn ho fenn ha braz ho c'henou.

Ne oa er vro gwiriou nikun,
Na war hoalen, na war vutun.

Butun hag hoalen a goust ker,
Na gouste, gwechall, ann hanter.

Gwechall na welec'h d'ann dachen
O redeg ar valtoterien;

O redeg, evel ar c'helien,
Ouc'h c'houez ar zist d'ar varriken.

Gwir a zo war bep barriken,
Med war hini ar zonerien.

KENTA PILLAOUER.

Na gasec'h ked, amzer gwechall,
Hon tud iaouank d'ar broiou-all,

[1] Les agents du fisc, dont l'uniforme est vert.
[2] Les ménétriers bretons ont pour siéges des barriques *vides*.

Dans les pays étrangers — entendez-le! — pour mourir, hélas! loin de la basse Bretagne.

PREMIER LABOUREUR.

En basse Bretagne, dans les manoirs, il y avait des hommes de bien qui soutenaient le pays;

Maintenant on y voit assis, au haut bout de la table, l'ancien gardeur de vaches du manoir.

Au manoir, quand venait un pauvre, on ne le laissait pas longtemps à la porte;

La bonne dame allant au grand coffre, lui versait de la farine d'avoine plein sa besace;

Elle donnait du pain à ceux qui avaient faim, et des remèdes à ceux qui étaient malades.

Pain et remèdes aujourd'hui manquent; les pauvres s'éloignent du manoir;

Tête basse, s'éloignent les pauvres, par la peur du chien qui est à la porte;

Par la peur du chien qui s'élance sur les paysans comme sur leurs mères.

SECOND LABOUREUR.

L'année où ma mère devint veuve, fut pour ma mère une mauvaise année.

D'ar broiou-all, — ho! — da vervel;
Pell, siouaz! euz a Vreiz-izel!

KENTA LABOURER.

E Breiz-izel er maneriou
Oa tud vad o difenn ar vrou;

Brema, penn-ann-dol, e weler,
Neb a vire saout ar maner,

Er maner, pa oa eunn den paour,
N'hel loskec'h ket pell toull ann nour;

Ann itron vad, o vont d'ann arc'h,
Diskarge bleud kerc'h leiz he zarc'h;

Boed a rea d'ann neb en doa naon,
Ha louzou d'ann neb a oa klaon.

Boet na louzou mui na roer,
Re baour a dec'h ouz ar maner;

Penn-izel, a dec'h ann dud paour,
Gand aoun ar c'hi e toull ann nour;

Gand aoun ar c'hi pini a lamm
Gand ar c'houer ha gand he vamm.

EIL LABOURER.

Ar bloaz oe ma mamm intanvez,
oe d'am mamm eur gwall vleavez.

Elle avait neuf enfants, et n'avait pas de pain à leur donner.

Celui qui a, celui-là donnera; je vais le trouver, dit-elle;

Je vais trouver l'étranger : que Dieu le garde en bonne santé!

—Bonne santé à vous, maître de ce manoir, je suis venue ici pour savoir une chose;

Pour savoir si vous auriez la bonté de donner du pain à mes enfants,

Du pain à mes neuf petits enfants, monsieur, qui n'ont pas mangé depuis trois jours.—

L'étranger répondit à ma pauvre mère quand il l'entendit :

— Va-t'en du seuil de ma porte, ou je lâche sur toi mon chien.—

Le chien lui fit peur, elle sortit et s'en allait pleurant le long du grand chemin.

La pauvre veuve pleurait: — Que donnerai-je à mes enfants?

A mes enfants que donnerai-je, quand ils me diront : « Mère, j'ai faim! »

Elle ne voyait pas bien son chemin, tant elle avait de larmes dans les yeux.

Be'z e doa nao a vugale,
Ha n'e doa bara da rei d'he.

Ann neb en deuz hennez a rei,
Mont a rann d'he gavout, emei;

Da gavout ann den divroet :
Doue r'hen dalc'ho e iec'hed!

— Iec'hed d'hoc'h, otrou ann ti-ma,
Deut onn aman da c'hout eunn dra;

Da c'hout hag hen d'hoc'h a blijfe
Rei eunn tamm boed d'am bugale;

Boed d'am nao a vugaligou
N'euz-int bet, tri dez-zo, otrou. —

Ann divroad a respontaz
D'am mamm baour kent ha m'he c'hlevaz :

— Kers alese, deuz treuz va zi,
Pe me losko war-n-out va c'hi. —

Gand aoun ar c'hi, kuit a eaz,
O c'hoela a-hed ann hent braz.

Ann intanvez baour a oele :
— Petra roinn-me d'am bugale?

D'am bugale petra roinn-me
Pa lerint : « mamm, naoun am euz-me!»

Na wele ked he hent ervad,
Gand ann daelou enn he lagad.

A mi-chemin de chez elle, elle rencontra le seigneur comte;

Le seigneur comte du manoir de Pratuloh, allant chasser la biche au bois du Loh;

Allant au bois du Loh chasser la biche, monté sur son cheval bai.

— Ma bonne chère femme, dites-moi, pourquoi donc, pourquoi pleurez-vous?

— Je pleure à cause de mes enfants, je n'ai pas de pain à leur donner.

— Ma petite femme, ne pleurez pas; voici de l'argent, allez en acheter. —

Que Dieu bénisse le seigneur comte! Voilà des hommes, sur ma parole!

Quand je devrais aller à la mort, j'irai pour lui, quandil voudra.

TROISIÈME LABOUREUR.

Voilà des hommes qui ont bon cœur : ceux-là écoutent les gens de toute condition;

Ceux-là écoutent les gens de toute condition; ceux-là sont bons pour tout le monde.

QUATRIÈME LABOUREUR.

Ceux-là sont bons pour les malheureux laboureurs: ce n'est pas eux qui les chasseraient;

Enn hanter-hent pa oe digouet,
Ann otrou kont e deuz kavet;

Otrou kont maner Pratuloc'h,
O vont da heizal da Goatloc'h;

O vont da Goatloc'h da heizal,
Hag heu pignet war he varc'h gcal.

— Va c'hregik vad, d'in leveret,
Perak 'ta, perag a oelet?

— Goela rann war ma bugale,
N'am euz ket bara da roi d'he. —

— Va c'hregik, ne ket red goela;
Dalit argant; it da brena. —

Bennoz Doue d'ann otrou kont!
Seurt-se a zo tud, me respont!

Pa ve red d'in mont d'ar maro,
Me ici evit-han, pa garo.

TRIDE LABOURER.

Seurt-se zo tud a galon-vad,
Pere a glev ouz a peb stad;

Pere a glev ouz a bep stad,
Pere d'ann holl dud a zo mad.

PEVARE LABOURER.

Zo mad d'al labourerien gez,
Ha n'ho lakafe ked e mez;

Qui les chasseraient comme les nouveaux maîtres, pour accroître leur fortune;

Leur fortune; sans penser que celui qui l'accroît de la sorte, la diminue certainement pour l'autre monde.

CINQUIÈME LABOUREUR.

Ce ne sont pas ceux-là qui font vendre le lit d'un fermier avec ses meubles.

SECOND PILLAOUER.

Ce ne sont pas ceux-là qui font payer deux écus d'amende à une femme qui cherche son pain;

Deux écus pour ce que sa vache a mangé d'herbe dans le lieu où sa bête a toujours pâturé.

TROISIÈME PILLAOUER.

Ce ne sont pas ceux-là qui défendent de chasser; quand ils vont au bois ils mandent tout le monde.

SIXIÈME LABOUREUR.

Ce ne sont pas ceux-là qui nieraient ce qu'ils doivent; leur parole vaut un contrat.

Ce ne sont pas ceux-là qui sont malades de ladrerie; ce sont les nouveaux gentilshommes.

SEPTIÈME LABOUREUR.

Les gentilshommes nouveaux sont durs; les anciens étaient meilleurs maîtres.

E mez vel ar vistri neve,
Gand c'hoant da griski ho leve;

Ho leve; heb sonjal neb ra,
Er bed all, zur, he nebeuta.

PEMVED LABOURER.

Nez ked seurt-se lak da werza
Gwele eur merour gand he dra.

EIL PILLAOUER.

Ne ked seurt-se a lak pea
Daou skoed d'eur c'hreg o klask bara;
Daou skoed evid pez a buraz
He bioc'h lec'h eaz a-holl-viskoaz.

TRIDE PILLAOUER.

Ne ked seurt-se 'zifenn sersal;
Pa eont d'ar c'hoad, hi c'halv re all.

C'HOUERVED LABOURER.

Ne ked seurt-se nac'hfe eunn dle;
Eur skrid, avad, a dall ho le.

N'int-ho ked klan gand al lorgnez;
Nemed ann dud entil nevez.

SEIZVED LABOURER.

Ann dudjentil nevez zo kri;
Gwell a oa re goz da vistri.

Les anciens, s'ils ont la tête chaude, aiment les paysans de tout leur cœur.

Mais les anciens, malheureusement pour le monde! ne sont plus aussi nombreux qu'ils l'ont été.

Plus nombreux sont les mangeurs, que les hommes bons pour les pauvres.

TROISIÈME PILLAOUER.

Les pauvres seront toujours pauvres; ceux des villes les mangeront toujours.

PREMIER MEUNIER.

Toujours! pourtant on avait dit : « La plus mauvaise terre rapportera le meilleur blé[1];

« Le meilleur blé, quand reviendront les vieux rois, pour gouverner le pays. »

Les vieux rois sont revenus, le vieux temps ne l'est pas.

Le vieux temps ne reviendra plus; on nous a trompés, malheureux!

Malheureux, on nous a trompés! Le blé est mauvais dans la terre mauvaise.

De mal en pis va le monde; il devient de plus en plus dur; celui qui ne voit pas cela est fou.

Re goz, evit-ho da vout ter,
A gar, a galon, ar c'houer.

Hogen re goz, siouaz d'ar bed!
N'int ket mui ker stank ha ma int bet.

Stankoc'h e gaver debrerien
Evid ann dud mad d'ar beorien.

TRIDE PILLAOUER.

Ar beorien a vo paour ato,
Ha re ker ato ho debro.

KENTA MELINER.

Ato! koulskoude oe laret.
« Falla douar ar gwella ed;

« Ar gwella ed, pa deui endro
« Ar roueou goz, da rena 'r vro. »

Ar roueou goz zo distroet,
Ann amzer goz ne deuz ket gret.

Ann amzer goz na deui ket mui;
Trubardet omp, siouaz d'e-omp-ni!

Siouaz d'e-omp! trubardet omp bet!
Enn douar fall, 'ma fall ann ed.

Gwas-oc'h-gwas, kriz-oc'h-kriz ar bed
Diskiant eo neb n'her gwel ket.

[1] Prédiction de Gwenc'hlan, voir plus haut, p. 24.

Il est fou celui qui a cru que les corbeaux deviendraient colombes;

Qui a cru que la fleur du lis sortira jamais de la racine de la fougère;

Qui a cru que l'or brillant tombe du haut des arbres [1].

Du haut des arbres il ne tombe rien que des feuilles sèches;

Il ne tombe que des feuilles sèches qui font place à des feuilles nouvelles;

Que des feuilles jaunes comme l'or, pour faire le lit des pauvres gens.

Chers pauvres, consolez-vous, vous aurez un jour des lits de plume;

Vous aurez, au lieu de lits de branches, des lits d'ivoire dans l'autre monde.

SECOND MEUNIER.

Ce chant a été composé la veille de la fête de la Vierge, après souper.

Il a été composé par douze hommes, dansant sur le tertre de la chapelle :

Trois font métier de chercher des chiffons, sept sèment le seigle, deux le moulent menu.

— Et voilà faite, voilà faite, ô peuple; et voilà faite, voilà faite la chanson. —

Diskiant neb eaz da gredi
E teui da c'houlmed ar brini;

Da gredi e vleunio biken
Liliou war gouriou raden;

Neb a eaz da gredi a goue,
Ann aour melen deuz beg ar gwe.

Deuz beg ar gwe na goue netra,
Nemed ann deliou sec'h na ra;

Nemed ann deliou sec'h na goue,
Da ober lec'h d'ar re neve.

Nemed ann deliou melen aour,
Da ober gwele d'ann dud paour.

En em gonfortet, peorien geiz,
Gweleou plun ho po eunn deiz;

C'houi po, elec'h gwele gwial,
Gwele olifant er bed-all.

EIL MELINER.

Savet eo bet ar gentel-man
Da c'houel Maria, goude koan;

Savet eo bet gand daouzek den,
Enn eur zansal war ann dachen :

Tri glask pillou, seiz had segal,
He vala flour a ra 'nn daou all.

— Ha setu gret, setu gret, gwitibunan;
Ha setu gret, setu gret ar c'han —

[1] Merlin, voir plus haut, p. 74.

NOTES

Ainsi chantaient les montagnards, se tenant par la main, et décrivant perpétuellement un demi-cercle de gauche à droite et de droite à gauche, en élevant et baissant à la fois leurs bras en cadence, et sautant à la ritournelle.

J'ai déjà fait observer dans l'introduction de ce recueil que la plupart des chants populaires se composent de cette manière, en collaboration. Une conversation a ému les esprits; quelqu'un dit : « Faisons une chanson ! » et l'on se met à l'œuvre. Le tissu, résultat de l'impression de tous, a naturellement de l'unité, mais il est varié : chacun y brode sa fleur, selon sa fantaisie, son humeur et sa profession. Ces nuances de caractère se distinguent facilement dans la pièce qu'on vient de lire, une des plus caractéristiques de la poésie bretonne moderne, a-t-on dit avec beaucoup de justesse, où les tristesses populaires se révèlent d'une manière tantôt sublime et tantôt naïve, mais toujours frappante [1].

Le pillaouer, qui court le monde sur sa méchante haquenée, sait combien est amer le pain de l'étranger, et il accuse la loi d'envoyer les enfants des montagnes mourir loin du pays natal. Il fréquente les villes; il va y vendre ses chiffons; il sait ce qu'ils lui ont coûté de peines à recueillir et combien on les lui a payés ; et il accuse les bourgeois. Il a ouï dire en voyageant qu'un spéculateur étranger, Anglais ou Allemand, attiré dans les Montagnes Noires par l'appât des terres en friche, a fait verbaliser sans pitié contre la vache du pauvre, errante au milieu des bruyères, ou contre le chien du paysan à la poursuite d'un sanglier qui dévastait les champs des laboureurs voisins; et il accuse encore.

Le domanier, chassé de l'héritage de ses pères, dont il se croyait propriétaire incommutable parce qu'il le possède de temps immémorial, et que les anciens chefs de clan ne songeaient pas à l'en bannir; celui qu'on va en expulser, ou qui a vu le nouveau maître venir, la loi française en main, ordonner de sortir à un de ses parents; le fermier ruiné, au terme du payement, par son propriétaire, auquel les traditions de la famille et du pays n'ont pas encore appris la maxime bretonne : « Qui n'est que juste est dur; » le fils au cœur reconnaissant de la veuve brutalisée par l'impitoyable acquéreur ; le garçon meunier, homme positif et rieur, qui ne regrette le vieux temps que parce qu'on avait alors le sel, le tabac et le cidre à meilleur marché, qui prend toute chose par la pointe, nargue les *oiseaux verts*, se moque des maltôtiers, et vient, fidèle à son métier et à son caractère, terminer la pièce par un compte; enfin le maître meunier, ce chorégraphe rustique, si supérieur de toute manière à ses compagnons, lui aussi regrettant avec eux le passé, avec eux pleurant sur le présent, mais plein d'une résignation sublime et mettant son espoir ailleurs : — tous ces gens victimes de la légalité qui tue, maudissent et bénissent tour à tour la main blanche ouverte ou fermée.

Un jour viendra, sans doute, où les esprits se calmeront. Alors la loi sera moins rigoureuse, l'homme des villes moins exigeant, l'étranger

[1] *Les Celtes au XIX[e] siècle*, par M. Ch. de Gaulle, p. 20. Paris, Aubry, éd., 1865.

naturalisé moins dur, l'habitant des campagnes lui-même plus pénétré du sentiment de ses devoirs. Tout cœur qui bat pour son pays doit souhaiter cet heureux progrès. Le temps seul pourra le réaliser complétement, mais il est du devoir de l'homme de lui venir en aide. Des efforts généreux, couronnés du succès, ont déjà été tentés. Les anciens propriétaires du sol se sont crus obligés de donner l'exemple. Un d'eux, celui-là même dont la chanson qu'on vient de lire fait un si juste éloge, arrêta par son influence une sédition moins légitime dans ses motifs, mais qui aurait pu devenir aussi déplorable dans ses suites que celle dont l'explosion ensanglanta, il y a quatre siècles, la paroisse de Plouyé [1]. Cette anecdote est curieuse, même au point de vue de l'histoire; on me permettra de la citer.

Comme au quinzième siècle, un habitant des villes, voulant exercer son droit de congément, éprouva la résistance la plus vive de la part de ses domaniers.

Le jour où l'expropriation devait avoir lieu, le comte du Laz, se promenant de grand matin dans la campagne, vit passer au bout de ses avenues cinq ou six cents paysans des montagnes, armés de leurs bâtons noueux.

— Et où allez-vous donc ainsi, mes amis, à cette heure? leur demanda-t-il en les abordant.

— Comment, vous ne le savez pas? répondit le chef de la bande; mais c'est par vos ordres que nous sommes sur pied!

— Par mes ordres! Que voulez-vous dire?

— Oui, monsieur le comte, par vos ordres! nous nous rendons au bourg de Spezet; on y va sonner le tocsin pour appeler tous les hommes du pays, et mettre à la raison le notaire Déjars, qui a juré, comme vous savez, la ruine de ses domaniers.

— Ah! je comprends! dit M. du Laz, aussi étonné de l'audace avec laquelle on avait abusé de l'autorité de son nom que surpris du profond mystère dont les paysans, qui, d'ordinaire, n'avaient pas de secrets pour lui, avaient enveloppé leur projet.

— Mes amis, continua-t-il, vous êtes toujours disposés à m'obéir, n'est-il pas vrai?

— Toujours! crièrent avec force les montagnards.

— Vous savez que je ne vous veux que du bien?

— Nous le savons.

— Hé bien, retournez tous tranquillement chez vous, jusqu'à nouvel ordre de moi. —

Puis prenant à part deux des chefs de la bande :

— Toi, dit-il au premier, va trouver l'adjoint; qu'il se mette en planton au passage du gué, et qu'il arrête tous les montagnards qui vont y arriver pour se rendre à Spezet.. Et toi, poursuivit-il en s'adressant à l'autre, cours vite donner ordre au bedeau de cacher la clef du clocher, afin que personne n'y monte et qu'on ne sonne pas le tocsin. —

Chacun se hâta d'obéir.

Cependant les paysans les plus voisins du bourg y étaient déjà rendus au nombre d'une centaine, attendant impatiemment le signal du tocsin

[1] V. plus haut, p. 251.

et l'arrivée de leurs camarades. Mais le tocsin ne sonnait pas; le bedeau avait disparu avec la clef de la tour, et aucun des chefs du complot n'arrivait. Tout à coup d'affreux hurlements s'élevèrent du milieu de la foule : le notaire, son fils et les hommes de loi paraissaient à l'entrée du bourg, escortés par une brigade de gendarmerie à cheval, le sabre au poing. Dans le tumulte général, une femme du peuple, qui demande aujourd'hui l'aumône, s'avançant au-devant de M. Déjars, lui présenta sa tabatière ouverte. Soit prudence, soit déférence, le notaire n'osa la repousser. Alors, montrant du doigt la douve du chemin : « Aussi vrai, s'écria la paysanne, que tu mets la main dans la tabatière d'une Bretonne, si tu chasses ton domanier de la maison de sa mère, tes os blanchiront au fond de cette douve jusqu'au jour du dernier jugement! » Comme la menace n'ébranlait pas le notaire, les paysans voulurent le vaincre par la pitié : une seconde femme en haillons, décoiffée, les cheveux épars, suivie de quatre petits enfants à demi nus, vint se jeter à ses genoux, criant miséricorde. Mais il demeura impassible; et les gendarmes, qui avançaient toujours, allaient fouler aux pieds de leurs chevaux les enfants et la mère, quand les montagnards, indignés, poussant un nouveau cri de fureur, et en agitant dans l'air leurs terribles *penn-baz*, se ruèrent sur eux avec rage. En vain les agents de l'autorité voulurent résister; leurs chevaux s'emportèrent, leurs sabres furent brisés, eux-mêmes démontés et repoussés, les hommes de loi mis en fuite, et le notaire emmené prisonnier avec son fils dans une maison voisine, où on le força de signer sur l'heure une renonciation à son projet de congément. Il jugea prudent de céder à la violence, et la foule se dissipa, satisfaite et calmée.

Le soir, quelques-uns des paysans qui revenaient du bourg se rendirent au château.

— Hé bien, tout est fini, dirent-ils triomphants à M. du Laz; nous avons gagné la partie : nous avons bien su le forcer à se désister : il a signé, son fils aussi. Voilà le contrat! —

Pour toute réponse, M. du Laz alla prendre le Code civil, et leur traduisit en breton l'article 1113 de la loi : *La violence est une cause de nullité de contrat.*

Les montagnards restèrent confondus, et prièrent le bon gentilhomme d'intercéder pour eux auprès de la justice.

— J'essayerai, leur répondit-il; mais le cas est grave : vous êtes coupables, et méritez d'être punis. —

Quatre des principaux chefs du complot furent en effet mis en prison pour faire comprendre la loi; les autres furent acquittés

Quelques mois après, M. du Laz, étant allé à la ville un jour de marché, vit venir à lui un vieillard dont la belle tête blanche et l'air vénérable inspiraient le respect.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, lui dit le vieillard en le saluant; cependant j'ai une dette sacrée qu'il me tardait de vous payer : je vous dois la conservation de ma fortune et peut-être la vie, sans votre ingénieuse et puissante intervention, j'étais ruiné ou tué par mes domaniers. Je suis le notaire Déjars.

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur, répondit simplement le

comte du Laz : il m'obligeait à défendre la propriété et les propriétaires. —

Puisse une aussi belle conduite trouver beaucoup d'imitateurs!

Le temps, en fiançant la Bretagne à la France, a fait perdre aux aînés des fils de l'Armorique le noble privilége de verser leur sang pour leur pays natal; mais il leur reste encore un beau rôle à remplir : qu'ils soutiennent, en les éclairant, leurs frères des classes populaires; qu'ils les rendent meilleurs en les rendant heureux.

Si les révolutions les ont dépouillés de quelques vains titres, ils en acquerront de réels à l'estime des honnêtes gens.

DEUXIÈME PARTIE

CHANTS DE FÊTES

ET

CHANTS D'AMOUR

I

LES CHANTS DES NOCES

ARGUMENT

C'est, en général, un tailleur qui est le *bazvalan*, ou messager d'amour du jeune homme, près des parents de la jeune fille; il a souvent pour caducée, dans l'exercice de ses fonctions, une branche de genêt fleuri, symbole d'amour et d'union; de là vient le nom qu'on lui donne[1]. Tout bazvalan doit allier à une grande éloquence un fonds de bonne humeur et d'inépuisable gaieté. Il doit savoir l'histoire de la famille de son client de manière à pouvoir citer, au besoin, quelques traits honorables. Il doit pouvoir dire combien ses étables contiennent de chevaux, ses pâturages de bêtes à cornes, ses greniers et ses granges de boisseaux de blé; il doit savoir l'art de mettre en relief ses moindres avantages personnels, et avoir des réponses toutes prêtes à opposer aux objections qu'on pourra lui faire. Il possédait chez les anciens Bretons un caractère si respectable, qu'il passait sans danger d'un camp dans un autre au moyen de sa baguette fleurie; la science de mener à bien une ambassade d'amour était même alors tellement appréciée, qu'on la regardait comme indispensable à un jeune homme bien élevé[2].

Lorsque le bazvalan se présente quelque part, et qu'il souhaite le bonjour du seuil de la porte, si on tarde à le faire entrer, si les tisons se trouvent debout dans la cheminée lorsqu'il paraît, ou si la maîtresse du logis, prenant avec lenteur une crêpe, l'approche du feu du bout des doigts en lui tournant le dos, c'est d'un mauvais augure, et il n'a qu'à s'en retourner. Il doit également revenir sur ses pas s'il rencontre en chemin une pie ou un corbeau. Mais si quelque tourterelle a roucoulé dans le taillis, à son passage; si, lorsqu'il arrive, avant qu'il ait fini de parler, on lui crie joyeusemsnt : *Entrez!* si chacun lui fait fête; si l'on s'empresse de couvrir, en son honneur, la table de la nappe blanche des grands jours, tout va bien.

Après s'être assis un moment, il adresse à voix basse quelques paroles à la mère, qui sort pour délibérer avec lui; puis elle revient exposer les choses à sa fille déjà prévenue, et l'accord est fait.

Dans un mois auront lieu les noces; en attendant, les marchands ne cessent de vendre aux prétendus, les tailleurs de coudre dans les granges, les menuisiers de raboter dans l'aire, les laveuses de blanchir le linge, les servantes de cirer les lits, les tables, les armoires, et de fourbir les vases de cuivre, de manière à les faire briller comme de l'or.

Quand les garçons et filles d'honneur ont été choisis, on se rend chez le

[1] *Baz*, baguette, *balan*, de genêt.

[2] *Cambrian register*, t. III, p. 59.

recteur, un samedi au soir; les fiançailles ont lieu, puis le souper d'usage, et le lendemain, à la grand'messe, les publications, suivies bientôt des invitations aux noces, qui se font en vers. Cet office appartient encore au bazvalan. Accompagné d'un des plus proches parents du futur, il fait le tour du pays, ayant toujours soin d'arriver, dans les bonnes maisons, au moment où l'on se met à table. Pour annoncer sa présence, il frappe trois coups à la porte, et entonne le salut ordinaire ; « Bonheur et joie en ce logis; voici le messager des noces. » Lorsqu'il a été introduit, il explique le motif de sa visite, indique les noms des prétendus, le lieu et le jour de la fête, et prend place à table.

Le jour marqué, au lever du soleil, la cour de la fiancée se remplit d'une foule joyeuse à cheval, qui vient la chercher pour la conduire à l'église. Le fiancé est à leur tête, le garçon d'honneur à ses côtés. A un signal convenu, son bazvalan descend de cheval, monte les degrés du perron, et déclame à la porte de la future, sur un thème invariable, mais arbitrairement modulé, un chant improvisé, auquel doit répondre un autre chanteur de la maison, qui fait près de la jeune fille, comme le bazvalan près du jeune homme, l'office d'avocat, et que l'on nomme *breutaer*. L'un et l'autre ont droit, pour présent de noces, à une ceinture de laine rouge et à une paire de bas blancs marqués d'un coin jaune.

Comme je viens de le dire, le thème et la forme de leurs chants sont toujours les mêmes; j'en ai eu la preuve plusieurs fois à différentes noces. Un manuscrit du seizième siècle, possédé par un riche paysan de Trégourez, m'en a également donné la certitude; la version en prose française qu'a publiée Cambry dans son *Finistère*, si bien traduite en vers par Brizeux, et que Souvestre a reproduite, atteste le même fait. Seulement Cambry, en analysant une partie du dialogue qu'il ne traduit pas, nous révèle un détail curieux relatif aux deux poëtes rivaux, et tombé en désuétude. Selon lui, dès le début, le *demandeur* (il donne ce nom à l'avocat du jeune homme) se pose en personnage important; il ne raconte que des exploits : « C'est moi, dit-il, par exemple, c'est moi qui suis Samson et qui ai tué les Philistins; » et il brode sur ce canevas. L'avocat de la jeune fille répond : « La science est au-dessus de la force des armes: c'est moi qui reçus de Dieu la loi sur le mont Sinaï. Je suis Moïse; c'est moi qui ai rétabli les Livres saints perdus à la prise de Jérusalem; c'est moi qui ai fait les vers qu'on prête à Théocrite. J'étais Virgile près d'Auguste [1], » etc. Au premier moment, cette assimilation du poëte à des personnages de l'antiquité paraît bizarre; mais on s'en étonne encore bien plus en entendant Taliésin, qui croyait à la métempsycose, tenir le même langage, et dire sérieusement : « C'est moi qui ai donné à Moïse la force de passer l'eau du Jourdain; j'ai vu détruire Sodome et Gomorrhe. J'ai été le porte-étendard d'Alexandre. Je sais le nom des étoiles du couchant à l'aurore [2]... Le savoir vaut mieux que la force [3]. » Le poëte populaire ne parodie-t-il pas le barde?

Maintenant écoutons-le parler de son protégé.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 167.
[2] Myvyrian, t. I, p. 20.
[3] *Ibid.*, p. 34.

I

LA DEMANDE EN MARIAGE

— DIALECTE DE LA HAUTE CORNOUAILLE —

LE BAZVALAN.

Au nom du Père tout-puissant, du Fils et de l'Esprit-Saint, bénédiction dans cette maison, et joie plus que je n'en ai.

LE BREUTAER[1].

Et qu'as-tu donc, mon ami, que ton cœur n'est pas joyeux?

LE BAZVALAN.

J'avais une petite colombe dans mon colombier avec mon pigeon, et voilà que l'épervier est accouru, aussi prompt qu'un coup de vent, et il a effrayé ma petite colombe, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

LE BREUTAER.

Je te trouve bien requinqué pour un homme si affligé; tu as peigné tes blonds cheveux, comme si tu te rendais à la danse.

AR GOULENN

— IES KERNE-HUEL —

AR BAZVALAN.

Enn han ann Tad holl-galloudek,
Ar Mab hag ar Spered-Meulet,
Bennoz ha joa barz ann ti-me
Muioc'h evit zo gan-i-me.

AR BREUTAER.

Na petra 'teuz'ta, ma mignon,
Pa ned- eo joauz da galon?

AR BAZVALAN.

Eur goulming emboa em c'houldri,
Hag eur gudon em boa gat hi,
Ha setu digouet ar sparfel,
Ker prim hag eur barrad avel,
Ha ma c'houlmig en deuz spontet.
N'ouier doare pelec'h ma ost.

AR BREUTAER.

Meurbed da gavann kempennet
Evit bea ker glac'haret;
Kribet e teuz da vleo melen,
'Vel ma iefez d'ann abaden.

[1] Avocat, plaideur, défenseur.

LE BAZVALAN.

Mon ami, ne me raillez pas; n'avez-vous pas vu ma petite colombe blanche? Je n'aurai de bonheur au monde que je n'aie retrouvé ma petite colombe.

LE BREUTAER.

Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

LE BAZVALAN.

Jeune homme, tu dis un mensonge; les gens du dehors l'ont vue voler du côté de ta cour, et descendre dans ton verger.

LE BREUTAER.

Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

LE BAZVALAN.

Mon pigeon blanc sera trouvé mort, si sa compagne ne revient pas; il mourra, mon pauvre pigeon : je vais voir à travers la porte.

LE BREUTAER.

Halte-là! l'ami, on ne passe pas; je vais voir moi-même.

(Il entre dans la maison, et revient un moment après.)

Je suis allé dans mon courtil, mon ami, et je n'y ai point trouvé de colombe, mais quantité de fleurs, des lilas et des

---

AR BAZVALAN.

Ma mignon, n'em godi-et ket;
Ma c'houlmik wenn p'euz ket gwelet?
N'em bo, a-vad, plijadur 'bed,
Ken n'am bo ma c'houlmik kavet.

AR BREUTAER.

Da goulmik, n'em euz ket gwelet,
Na da gudon wenn ken-neubed.

AR BAZVALAN.

Den iaouang, eur gaou a lerez,
Gwelet e bet gand re oa mez,
Hag o nijal trezek da bors,
Hag o tiskenn barz da liors.

AR BREUTAER.

Da goulmik n'em euz ket gwelet,
Na da gudon wenn ken-neubed.

AR BAZVALAN.

Ma c'hudon vo kavet maro,
Ma na zeu ked he far endro;
Mervel a rei ma c'hudon baour :
Me ia da welet dre ann nour.

AR BREUTAER.

Harz! ma mignon, na iaffec'h ket,
Me ia ma unan da welet.

D'am liorz, ma mignon, onn bet
Na koulmik 'bed n'em euz kavet

églantines, et surtout une gentille petite rose qui fleurit au coin du hallier; je vais vous la chercher, si vous le voulez, pour rendre joyeux votre esprit.

(Il entre une seconde fois dans la maison, puis revient en tenant une petite fille par la main.)

LE BAZVALAN.

Charmante fleur vraiment! gentille et comme il faut pour rendre un cœur joyeux! si mon pigeon était une goutte de rosée, il se laisserait tomber sur elle. (Après une pause:)

Je vais monter au grenier, peut-être y est-elle entrée en volant.

LE BREUTAER.

Restez, bel ami; un moment, j'y vais moi-même.

(Il revient avec la maîtresse de maison.)

Je suis monté au grenier, et je n'y ai point trouvé de colombe, je n'y ai trouvé que cet épi abandonné après la moisson.

Mets-le à ton chapeau, si tu veux, pour te consoler.

LE BAZVALAN.

Autant l'épi a de grains, autant de petits aura ma colombe blanche sous ses ailes, dans son nid, elle au milieu, tout doucement. (Après une pause:)

Je vais voir au champ.

Nemed eur frapad boukedou,
Bleuniou lila ha rozennou,
Ha dreist-holl eur rozennik gaer,
Savet e kornig ar voger;

Me ia d'he c'hlask d'hoc'h mar keret,
Da lakat laouen ho spered.

AR BAZVALAN.

Braoik fe! koant hag a feson
Da lakat laouen eur galon!
Ma ve ma c'hudon ar c'hlizin,
Teufe da gouea war-n-ezhin.

Me ia da bignat d'ar c'hreunial;
Marse ma eet di, o nijal.

AR BREUTAER.

Chomet, mignon kaer, gortoet,
Me ia ma unan da welet.

D'ar c'hreunial d'al lae onn bet,
Na koulm e-bed n'em euz kavet,
Nemed ann damoezennik-man,
Hi chomet warlec'h he unan:
Lak-hi deuz da dok mar kerez,
Da gaout frealzidigez.

AR BAZVALAN.

Kemend a c'hreun zo enn damoen,
Kelliez evn gand ma c'houlm wenn,
Dindan he eskel, enn he neiz,
Hag hi ker goustadik e kreiz.

Mont a rann d'ar park da welet.

LE BREUTAER.

Arrêtez, mon ami, vous n'irez point; vous saliriez vos beaux souliers; j'y vais moi-même pour vous.

(Il revient avec la grand'mère.)

Je ne trouve de colombe en aucune façon; je n'ai trouvé qu'une pomme, que cette pomme ridée depuis longtemps, sous l'arbre, parmi les feuilles; mettez-la dans votre pochette, et donnez-la à manger à votre pigeon, et il ne gémira plus.

LE BAZVALAN.

Merci, mon ami; pour être ridé, un bon fruit ne perd pas son parfum; mais je n'ai que faire de votre pomme, de votre fleur ni de votre épi; c'est ma petite colombe que je veux; je vais moi-même la chercher.

LE BREUTAER.

Seigneur Dieu! que celui-ci est fin! Viens donc, mon ami, viens avec moi; ta petite colombe n'est pas perdue : c'est moi-même qui l'ai gardée, dans ma chambre, en une cage d'ivoire, dont les barreaux sont d'or et d'argent; elle est là toute gaie, toute gentille, toute belle, et magnifiquement parée.

(Le Bazvalan est introduit; il s'assoit un moment à table, puis va prendre le fiancé. Aussitôt que celui-ci paraît, le père de famille lui remet une sangle de cheval qu'il passe à la ceinture de sa future. Tandis qu'il boucle et qu'il délie la sangle, le Breutaer chante :)

AR BREUTAER.

Harz, ma mignon, na iaffec'h ket,
Sotra refec'h ho potou ler;
Me ia ma unan enn ho lec'h.

Ne gavann koulmik mod e-bed
Nemed eunn aval 'meuz kavet,
'Nn aval-ma, krizet a bell-zo,
Dindan ar ween, 'touez ann delio.
Enn ho jakotik likit hi,
Da rei d'ho kudon da zibri,
Ha neuze na oelo ket mui.

AR BAZVALAN.

Ma mignon, ho trugarekat;
'Vit ma krizet, eunn aval mad
Ne d- eo ket kollet he c'houez-vad;
Met n'em euz c'hoant deuz aval'bed,
Deuz bleun na deuz tamoen e-bed,
Ma c'houlmik renkann da gaouet,
Me ia ma unan d'he c'herc'het.

AR BREUTAER.

Trou Doue! he-man zo potr fin!
Deuz 'ta, ma mignon, deuz gan-in;
Da goulmik wenn ne ket kollet,
Me ma un em euz hi miret,
Em c'hambr, enn eur gaoud olifant,
Ar biri a aour hag arc'hant.
Hag hi dreoig enn hi meurbed,
Ker probik, ker brao, ker fichet.

II

LA CEINTURE

J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse.

— Écoutez ! — Fais ce que tu fais; couvre quand tu bâtis maison; fais ce que tu fais, fais ce que tu fais, fais-le bien.—

Elle ne songeait qu'à bien, qu'à s'ébattre dans la prairie;

— Écoutez! — Fais ce que tu fais, etc.

Qu'à paître l'herbe verte et qu'à s'abreuver au ruisseau.

Mais par le chemin a passé un jeune cavalier si beau!

Si beau, si bien fait et si vif! les habits brillants d'or et d'argent.

Et la cavale, en le voyant, est restée immobile d'étonnement;

Et elle s'est approchée doucement, et elle a allongé le cou à la barrière;

Et le cavalier l'a caressée, et il a approché sa tête de la sienne;

Et puis après il l'a baisée, et elle en a été bien aise;

Et puis après il l'a bridée, et puis après il l'a sanglée.

— Écoutez ! — Fais ce que tu fais, etc.

AR GOURIZ

Gwelet em euz enn eur flouren
Eur gazek vihan, hi laouen.

—Oh! — Gra, pa ri tra,
To, pa ri ti;
Gra, pa ri;
Gra, pa ri,
Pa ri tra,

Ne oa sonj d' ei nemed da vad,
Nemed da vragal barz ar prad,

— Oh! — Gra, pa ri tra, etc.

Nemed da buri ar ieod glaz,
Ha da eva dour deuz ar waz.

Ken a zeuaz benn gand ann hent
Eur marc'hek iaouank, hag hen ken!

Hag hen ken ampart ha ken drant!
He zillad a aour hag arc'hant.

Hag ar gazek dal' m'he welaz,
Enn he sao souet a jomaz;

Ha goustadig a dostaaz,
Hag he fenn d'ar gleud astennaz;

Hag ar marc'heg he likaouaz,
Hag he vek d'he bek a lakaz;

Ha goudeze he briataz,
Hag hi 'n em gavaz enn he eaz,

Ha goude 'n deuz he c'habestret,
Ha goude en deuz he senklet.

— Oh! — Gra, pa ri tra, etc.

NOTES

Après cette cérémonie vraiment primitive, le poète appelle sur la fiancée la bénédiction de Dieu, de la sainte Vierge, des anges, de tous les aïeux, de génération en génération jusqu'au grand-père, aux pieds duquel elle sanglote agenouillée. La fille d'honneur la relève; le breutaer lui met la main dans celle de son fiancé, leur fait échanger leurs anneaux, et se jurer d'être unis sur la terre comme le doigt l'est à la bague, afin de l'être dans le ciel. Il récite ensuite à haute voix le *Pater*, l'*Ave*, le *De profundis*. Peu d'instants après, la fiancée paraît sur le seuil de la porte, conduite par le garçon d'honneur, les bras entourés d'autant de galons d'argent qu'elle reçoit de mille livres en dot. Le fiancé vient après avec la fille d'honneur; les parents les suivent; le bazvalan va prendre le cheval du futur, l'amène au bas du perron, et le lui tient par la bride tandis qu'il monte; le breutaer prend la fiancée dans ses bras, et la fait asseoir derrière son futur. Les valets amènent ainsi successivement leur cheval à chacune des personnes de la maison; puis les barrières s'ouvrent, et tout le monde part au galop pour l'église du bourg. Le premier rendu à un but fixé doit gagner un mouton, le second des rubans.

En certains cantons, quand le recteur quitte l'autel pour se rendre à la sacristie, les époux et les parents l'y suivent; le garçon d'honneur porte au bras un panier couvert d'une serviette blanche. Le prêtre en tire un pain blanc, sur lequel il fait le signe de la croix avec la pointe d'un couteau, en coupe un morceau, le rompt et le partage entre les époux. Ensuite il prend dans le même panier une bouteille de vin, en verse dans un hanap d'argent un bon coup au mari, qui boit, et passe le hanap à sa femme.

C'est un reste des cérémonies religieuses du moyen âge. Un missel de l'église de Léon, imprimé en 1526, les contient toutes. Sous le titre de *Ordo ad sponsam benedicendam*, on y lit les instructions suivantes, rédigées en latin et en breton :

« Après avoir aspergé d'eau bénite et encensé l'époux et l'épouse, le prêtre dira : *Autronez, great eo gan eomp ann embannou teir guez an tud man; ha hoaz en greomp, eguyt mar deuz den a gouffe ampechemant na galhe an eyl caffout eguile e dimiziff, en lavaro.* » Ce qui signifie : « Seigneurs, nous avons fait trois fois les publications de ces gens-ci, mais nous le faisons de nouveau afin que s'il y a quelqu'un connaissant un empêchement de nature à mettre obstacle à ce que l'un épouse l'autre, il le dise. » Les assistants ayant répondu : *Ne gouzomp nemet mat*, « Nous ne savons rien que de bien, » le prêtre prendra la main droite de l'épouse et la placera dans celle de l'époux en leur adressant ces paroles : *Huy, N. ha huy N. a diogan an eil de guile delchell compainunez leal en sacramant a priadelez, e yechet hag e clefvet, bete ann marv, evel ma zeu gant Doe gourchemmennet ha gant an ylis ordonnet.* « Vous, *un tel*, et vous, *une telle*, promettez de vous tenir l'un à l'autre fidèle compagnie dans le sacrement de mariage, en santé et en maladie, jusqu'à la mort, comme il a été commandé par Dieu et ordonné par l'Église. »

« Alors le prêtre remettra l'anneau nuptial à l'époux, qui le passera au

doigt de l'épouse en répétant ces mots après l'officiant : *Gant an besou man ez demeza dit, hag am corff ez henoriff, hag am madou ez vezo queffrann, hag enebarz evel ma zeo custum an bro.* « Par cet anneau je m'unis à toi, et de mon corps je t'honorerai, et à mes biens tu auras part, et un douaire selon la coutume du pays. Au nom du Père [1], » etc.

Après la messe avait lieu le partage du pain et du vin entre les époux tel que le prêtre le fait encore aujourd'hui.

Au sortir de l'église, les gens de la noce sont salués par cent coups de fusil, et regagnent, au son des bombardes, des biniou et du tambourin, la demeure de la mariée, où les attend le gala. Les chambres sont pavoisées de draps blancs ornés de bouquets et de guirlandes; des tables sans nombre sont dressées au dedans et au dehors. La mariée est placée, au bout de l'une d'elles, sous une niche de verdure et de fleurs; on la prendrait pour une sainte dans ses habits de fête. Au moment de se mettre à table, un vieillard récite le *Benedicite;* chaque service est précédé d'un air de biniou et suivi de danses. Au dessert, les convives ne se lèvent plus, et passent la nuit à table.

On aura remarqué le rôle que joue le poëte populaire dans la cérémonie nuptiale; nous avons vu que les anciens bardes figuraient dans les mariages : c'était sans doute un des attributs de leur caractère sacerdotal primitif; les lois galloises leur donnent une part double dans les présents de noces. Au quatorzième siècle, ils bénissaient encore des unions. Dafydd ab Gwylim nous apprend qu'il fut marié par son ami le barde Madoc Penvraz. Ces usages sont maintenant tombés en désuétude chez les Gallois; mais la cérémonie principale, la lutte poétique des bardes, y avait encore lieu, il y a cent ans. Au moment où la suite du fiancé arrivait au galop à la demeure de la future, dans l'intention de l'enlever, les gens de la maison se hâtaient de fermer la porte; alors un barde, se détachant du cortége, improvisait, comme en Armorique, un chant auquel répondait un autre barde du logis, qui ne tardait pas à être vaincu, et à voir le seuil de la demeure forcé par la puissance des vers de son antagoniste [2].

On chante, aux repas de noces, une chanson très en vogue, que nous avons retenue.

[1] Édition d'Ives Quillévéré (Bibliothèque de M. Pol de Courcy).
Cf. le cérémonial du mariage en France au moyen âge, extrait d'un ms français du XVe siècle (*Magasin pittoresque*, année 1839 p. 155).

[2] *Cambrian register*, III, p. 59.

II

LA CHANSON DE TABLE

— O Notre-Dame de Plévin! le soir et le matin, et le matin quand je me lève, je vois la cheminée de ma douce;

Je vois s'élever la fumée de la cheminée de ma douce belle qui me fait bien du chagrin. Il faut que j'aille jusque chez elle pour lui parler encore une fois. —

Loïzaik Alan chantait en conduisant ses vaches, ce matin-là; en menant ses vaches au champ neuf, Loïzaïk Alan chantait gaiement.

Elle avait relevé sa coifte blanche : son œil est bleu, ses cheveux blonds, sa joue rose comme la fleur de l'érable; elle dédaigne tous ses galants.

Elle était montée sur l'échalier pour ouvrir la barrière à ses bêtes, quand elle vit Piarik, son amoureux, qui cheminait dans la vallée.

SON ANN DAOL

— O itron Varia Blevin!
Deuz ann noz ha deuz ar mintin,
Ha deuz ar mintin pa zavann,
Siminal ma dous a welann;

Moged siminal ma dous koant
A ra d'i-me kalzig a boan.
Red eo d'in mont beteg he zi.
Evit komz eur wech c'hoaz out-hi. —

Loizaig Alan a gane
'Vont gand he saoud, ar mintin-ze;
'Vont gand he saoud d'ar park neve,
Loizaig Alan gane ge.

Tronset gant-hi he joblinen :
Glaz he lagad, he bleo melen,
He chod ru evel bleun skao-grac'h;
He galanted a zistol rac'h.

War ar bazen e oa pignet
Da zigor ar gleud d'he loened,
Pa welaz Piarik, he mignon,
Tont gand ann hent trezeg ann traon.

PIARIK.

Ma douce belle, j'allais chez vous pour vous demander en mariage; faites-moi une réponse favorable, comme celle que fit autrefois votre mère à votre père.

LOIZAIK.

Je vous ferai une réponse, jeune homme, puisque vous me la demandez d'une manière si polie et si gentille; je ne veux point vous mentir du tout : c'est jeudi le jour de mes noces.

J'ai au village, sur la place, des ouvriers qui font des tables et des escabeaux pour donner aux gens de la noce jeudi prochain;

Jeudi est le jour de mes noces; vous êtes arrivé trop tard; un autre a semé dans mon courtil la fleur d'amour.

PIARIK.

C'est moi qui l'y avais semée, et vous l'en avez arrachée, et maintenant elle est flétrie; mais mon cœur ne l'est pas.

Je vous aime pourtant toujours; nuit et jour je ne pense qu'à vous: votre haleine, par le trou de la serrure, vient me réveiller quand je dors.

J'ai passé cinquante nuits à votre porte, et vous n'en saviez rien, tellement battu de la pluie et du vent, que l'eau dégout tait de mes habits.

PIARIK.

Ma dousik koant, pa eann d'ho ti
Vit ho koulenn da zimizi,
Roet-hu d'in-me eur respont vad,
'Vel reaz gwechall ho mamm d'ho tad.

LOIZAIK.

Respont a rinn d'hoc'h den iaouank,
Pa c'houlet ker soubl ha ker koant;
Ne fell d'in laret gaou e-bed,
A-benn diriou eo ma eured.

Tro ma c'her-ma, war ann dachen,
A zo gan-in mecherourien
Oc'h ober soliou, skabellou,
Da rei d'am zud a-benn diriou;

A-benn diriou eo ma eured;
Re ziveed em oc'h digouet,
Hag unan all en deuz hadet
Em liorz bleun ar garanted.

PIARIK.

Gan-in-me hadet e oa bet,
Ha c'hui hoc'h euz hen displantet;
Ha setu hen breman sec'het,
Hogen ma c'halon ne ma ket;

Ho karout a rann koulskoude,
Enn hoc'h e sonjann noz ha de,
Ho alan, dre doull ann alc'houe,
A zeu d'am dihun em gwele.

Hanter kant nozvez em onu bet,
Toullig ho tour, ne ouiec'h ket,
Ar glao, ann avel o m' filat,
Ken vere dour deuz ma dillad.

J'ai usé trois paires de souliers, ma douce, à vous faire la cour ; voici la quatrième, et je n'ai point encore votre dernier mot.

LOIZAIK.

Si vous voulez avoir mon dernier mot, écoutez-moi bien, le voici : trois sentiers conduisent chez vous, prenez-en un et ne revenez plus. —

Et Piarik de s'en revenir aussi triste que la mort :
— Je pensais cueillir du bouleau, et n'ai eu que du coudrier.

NOTES

Dans quelques cantons de Cornouaille, si une jeune fille agrée le jeune homme qui lui fait la cour, elle lui offre une branche de bouleau ; si elle le refuse, un rameau de coudrier ; le même usage existe en Galles [1].

Autrefois le coudrier était le symbole de la défaite par l'épée [2].

Le jour de la noce, à minuit, on déshabille la mariée et on la couche ; son mari se place auprès d'elle ; on leur sert une soupe au lait symbolique dont les tranches de pain sont liées par un fil des plus incommodes, et qu'ils mangent avec des cuillers percées, aux francs éclats de rire des témoins ; quelquefois on remplit le lit nuptial de petits enfants, doux anges qui doivent voiler leurs amours.

Pendant cette joyeuse et naïve scène, biniou et bombarde jouent l'air de *la soupe au lait*, dont les jeunes gens et les jeunes filles chantent les paroles, en partie reproduites dans une ballade qu'on a pu lire plus haut [3], et que Brizeux a imitées avec son bonheur ordinaire :

> Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
> Le lait et son bassin plus jaune que de l'or.

Tri re voutou em euz uzet
Va dous, oc'h ho tarampredet ;
Setu me gand ar pevare,
C'hoaz n'ouzonn ket ma digare.

LOIZAIK.

Mar gout ho tigare fell d'hoc'h,
Silaouet mad, m'hel laro d'hoc'h :
Teir gwenojen a gas d'ho ti ;
Kemert unan hep distroi mui. —

Ha Piarik da zistroi endro
Ker kabluz evel ar maro :
— Bezo am boa sonj da gaouet,
Ha padal kelvez am euz bet. —

[1] Owen, *Welsh Dict.*, t. I, p. 153,
[2] V. p. 14. Son nom (kolvez) signifie *arbre de la perte* (de *kol*, perte, corrompu en *kel* chez les Bretons, et de *gwez*, arbre, en construction *wez* ou *vez*).
[3] La Ceinture de noces, v. p. 258.

Près du lit des époux chantons la soupe blanche.
La voilà sur le feu qui bout dans son bassin,
Comme les flots de joie et d'amour dans leur sein,
La voilà sur le feu qui déborde et s'épanche.

Chantons, etc.

Bien! le lait jusqu'aux bords dans les écuelles fume,
Dans un seul vase offrons leur part aux deux époux,
Pour qu'ils boivent toujours, ainsi que ce lait doux,
Dans un vase commun le miel et l'amertume.

Chantons, etc.

Assez! les mariés ont bu la soupe blanche.
L'épouse rougissante est pleine d'embarras;
Elle voudrait cacher sa tête sous son bras;
L'époux attire à lui cette fleur qui se penche.

Chantons la soupe blanche, amis, chantons encor
Le lait et son bassin plus jaune que de l'or [1].

Au moyen âge, les imposantes cérémonies de l'Eglise se continuaient le soir, à la maison. Le recteur de la paroisse venait alors bénir le lit nuptial : « Les époux, dit le cérémonial déjà cité, étant assis ou même couchés » (*sedentes vel jacentes in lecto suo*), le prêtre les encensait en prononçant ces mots : « Seigneur, bénissez ce lit et ceux qui s'y trouvent; bénissez ces chers enfants comme vous avez béni Tobie et Sara ; daignez les bénir ainsi, Seigneur; afin qu'en votre nom ils vivent et vieillissent, et multiplient longtemps, par le Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

[1] *Les Bretons*, ch. XIV.

IV

LE CHANT DES PAUVRES

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

Le lendemain de la noce est le jour des pauvres : il en arrive par centaines, la cour et l'aire en sont remplies. Ils se sont revêtus non pas de leurs beaux habits, mais de leurs haillons les plus blancs Ils mangent es restes du festin de la veille; la nouvelle mariée, la jupe retroussée, sert elle-même les femmes, et son mari les hommes. Au second service, celui-ci offre le bras à la mendiante la plus respectable, la jeune femme donne le sien au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux.

Il faut voir de quel air se trémoussent ces pauvres gens ! les uns sont nu-pieds, les merveilleux portent des sabots; il y en a nu-tête, d'autres ont des chapeaux tellement percés, que leurs cheveux s'échappent par les crevasses; tous les haillons volent au vent; mainte ouverture trahit la misère, mais laisse voir battre le cœur; les pieds s'agitent dans la fange, mais l'âme est dans le ciel. On commence en général par une ronde en l'honneur de l'épousée.

J'ai entendu chanter à cette occasion une naïve légende allégorique qui est un appel délicat à la charité.

Saint Pierre disait à Jésus : Irez-vous en basse Bretagne, mon Dieu?

— Pierre, je n'irai point en basse Bretagne; les hommes n'y sont pas estropiés, Pierre, et l'eau y est légère. —

Saint Jean disait à la Vierge :

— Irez-vous en basse Bretagne, chère dame?

KENTEL AR BEORIEN

— IES LEON —

Sant Per da Jezuz lavare :
— Da Vreiz-izel it, va Doue?
— Per, da Vreiz-izel me ne dann :
Tud divac'han, Per, ha dour skan. —
Sant Iann lavare d'ar Werc'hez :
— Da Vreiz-izel it, itron gez?

— En basse Bretagne, j'irai demain; un grand ami m'a invitée. —

Le lendemain, dans la paroisse de Plouigneau, on entendit des chants et des cris de joie, on entendit le ménétrier sonner chez un digne chef de famille;

Chez un riche chef de famille qui était bon pour les misérables, et dont les biens allaient croissant à mesure qu'il faisait l'aumône.

Or, il avait un fils unique, un vaillant garçon de dix-huit ans, et il donnait en son honneur un banquet; un superbe banquet de noces où il avait invité tous ses parents, et aussi les pauvres, qui sont les amis des saints.

Comme ils étaient à table très-avant dans la nuit, voici venir une pauvre femme en retard, les habits en lambeaux, pieds nus, et un petit enfant suspendu à son sein.

— Quoique vous arriviez bien tard, pauvre chère femme, soyez la bienvenue. —
Et il la prit par la main, et la conduisit près du feu.

Près du feu, pour se réconforter aussi bien que son petit enfant. Et l'enfant souriait aux gens de la maison; mais elle ne voulait pas manger.

— Da Vreiz-izel ez ann warc'hoaz;
Pedet ounn gand va mignon braz. —

Antronoz, e Parrez Plouigneou,
Oa klevet ar c'han hag ar iou;
Oa klevet ar soner o son,
E ti eunn ozac'h afeson;

E ti eunn ozac'h pinvidik
Hag hen mad ouc'h peb reuzeudik;
Seul-vui roe aluzennou,
Seul-vui e kreske he vadou.

Hag eur mab hep-ken en devoa,
Eur paotr dibill a dric'houec'h vloa;
Hag enn he benn en doa laket
Da ober gant ha eur banked.

Eur banked kaer hag eunn eured;
He holl gerent en doa pedet,
Pedet en doa he holl gerent,
Hag ar beorien ho c'har ar zent.

Pa oant ouc'h taol divezad-mad,
Erru eur baourez divezad;
Hag hi truillek ha diarc'hen.
Gant hi he mab ouz he c'herc'hen.

— 'Vid hoc'h da veza divezad,
Paourez gez, bezit deuet mad. —
Dre ann dorn e oe kemeret
Da dal ann tan e oe kaset.

Da dal ann tan da repui,
He mabik kerkouls evel-t-hi;
Hag a c'hoarze ouc'h tud ann ti;
Nemet na brize ket dibri.

— Mangez et buvez à votre aise ; c'est avec plaisir qu'on vous sert.

— Je n'ai ni faim ni soif, mais une grande amitié pour vous ;

Mais une tendre amitié pour vous qui m'avez invitée de bon cœur, qui m'avez invitée tendrement à venir aux noces de votre fils.

Mon cœur ne se sent pas de joie de voir toute votre compagnie ; il ne se sent pas de joie, mon fils Jésus, de voir des gens si charitables !

Personne ne nous reconnaît hors celui qui a fait l'aumône.

Mille fois bénie soit cette maison ! A vous revoir en paradis ! —

Ce chant a été fait au ciel, dans le palais de la Trinité, sous un buisson chargé de roses qui embaument le paradis.

NOTES

La nuit venue, les pauvres, avant de quitter les époux, leur souhaitent toute sorte de prospérités, toute sorte de grâces de Dieu, autant d'enfants qu'il y a de grillons dans le foyer de la cheminée, d'années que les patriarches, et le paradis après leur mort. Puis le plus âgé prend la parole, et, agenouillé au milieu de l'aire à battre, et s'appuyant sur son bâton, il commence de longues prières pour les trépassés de la famille, qu'on n'oublie jamais dans les fêtes. Les prières achevées, les pauvres se lèvent et se retirent en continuant de prier. Le murmure monotone de leurs voix se fait entendre encore quelque temps au dehors, à mesure qu'ils s'éloignent, et meurt insensiblement dans les bois, tandis que les époux, dont ils ont sanctifié l'union par leur présence, commencent une vie nouvelle sous les auspices de la Charité.

— Dibrit hag evit a gerfet,
Dira-z-hoc'h, gand grad, eo laket.
— Me n'am euz na naoun na sec'hed,
Nemed eur garantez barfed.

Nemed eur garantez wirion,
Pa-z-ounn pedet a wir galon,
Pa-z-ounn pedet a galon vad,
Da zonet da eured ho map.

Mil vad a ra d'am c'halon gez
Gwelet hoc'h holl gompainunez ;
Mil vad a ra d'am mab Jezuz,
Gwelet tud ker karantezuz.

Ne d-omp gand hini anavet,
Med hini neuz aluzennet.
War ann ti-ma kant mil bennoz !
Kenavezo d'ar baradoz ! —

Ar gentel-ma zo bet savet
Enn nenv, e palez ann Drindet,
Dindan eur bod boukedon roz
A dol c'houez vad er baradoz.

V

CHANT DE LA FÊTE DE L'ARMOIRE

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

Les cérémonies des noces sont à peu près les mêmes en Tréguier qu'en Cornouaille. Les mœurs sont plus graves en Léon; ici, le jour le plus gai des noces est le troisième, où l'on porte chez le mari l'armoire de la jeune femme. Cette armoire est en noyer; elle est luisante à s'y mirer; les ferrures sont de cuivre et brillent comme de l'or; quatre bouquets en relèvent les quatre coins. Elle est placée sur une charrette traînée par des chevaux dont la crinière est tressée et ornée de rubans.

Mais lorsque les parents de la mariée veulent faire entrer le meuble dans la demeure du mari, les gens de la maison le repoussent, et une longue lutte s'établit entre eux. Enfin on fait la paix; la maîtresse du logis couvre l'armoire d'une nappe blanche, y pose deux piles de crêpes, un broc de vin et un hanap d'argent. Le plus vénérable des parents du mari remplit la coupe, la présente au plus âgé des parents de l'épousée, puis l'invite à manger : l'autre trempe ses lèvres dans la coupe, et la lui repasse, en lui offrant pareillement des crêpes. Chacun des parents des deux côtés les imite; et l'armoire est placée, au milieu des bravos, dans le lieu le plus apparent de la demeure.

On chante moins en Léon qu'ailleurs; la fête de l'armoire souffre cependant exception. Il y a une chanson que j'ai entendue au banquet qui suit la cérémonie que je viens de décrire : c'est un dialogue entre une veuve et un jeune homme qui la demande en mariage.

LE JEUNE HOMME.

Écoutez, ma douce veuve, je viens vous faire ma cour; voici le temps de prendre un parti.

SON FEST ANN ARVEL

— IES LÉON —

ANN DEN IAOUANK.

Selaouit, va dous intanvez,
Deut-ounn d'ho ti d'ober al lez;
Breman digouezet ann amzer
Da zilezel pe da ober.

LA VEUVE.

Pour cette année, je ne me marierai point, ni ne quitterai jamais mon deuil; il faut que je parte pour le cloître où Dieu m'attend.

LE JEUNE HOMME.

Pour le cloître, vous ne partirez point, en vérité; mais pour mon village, je ne dis pas; la rose et toutes les fines fleurs sont nées pour les jardins.

LA VEUVE.

La rose est née pour le jardin et l'if pour le cimetière; j'ai choisi pour époux celui qui a créé le monde.

LE JEUNE HOMME.

Tenez, tenez, ma douce belle, tenez mon anneau d'argent; passez-le à votre doigt, où je vous l'y passerai moi-même.

LA VEUVE.

A mon doigt, jamais je ne passerai d'autre anneau que celui de Dieu; c'est lui qui a reçu ma foi.

LE JEUNE HOMME.

Vous voulez donc, vous voulez donc me faire mourir sans retard!

ANN INTANVEZ.

Er bloavez-ma na zimezinn,
Na biken va c'hanv na dorrinn;
D'ar govant eo red d'in monet
Leac'h ounn gand Doue gortozet.

ANN DEN IAOUANK.

D'ar govant c'houi na ielo ket,
D'am c'hear-ma ne lavarann ket;
Ar rozen hag al louzou fin
Zo mad da lakat er jardin.

ANN INTANVEZ.

Ar rozen zo mad d'ar jardin,
D'ar vered ar wezen ivin;
Kemeret am euz da bried
Ann hini neuz krouet ar bed.

ANN DEN IAOUANK.

Dalit, dalit, va dousik koant;
Dalit va gwalennig arc'hant;
Likit-hi war ho tourn breman,
Pe m'he lakai d'e-hoc'h va unan.

ANN INTANVEZ.

Biken gwalen na gemerinn,
Na biken d'am biz na likinn,
Nemed gwalen diouz dorn Doue
Pehini en deuz bet va fe.

ANN DEN IAOUANK.

C'hoant hoc'h euz eta d'am lakat,
D'am lakat da vervel timad?

LA VEUVE.

Jeune homme, je vous tiendrai compte du temps que vous perdez à me faire la cour;

Du temps que vous avez perdu dans l'espoir de l'anneau des noces :

Je prierai Dieu, nuit et jour, pour que nous nous trouvions réunis dans le paradis.

NOTES

Singulier motif de chanson de noces ! Que signifie cette veuve? Aurait-on voulu faire songer à la nouvelle mariée qu'elle pourra bien un jour porter le mantelet noir et la coiffe passée au safran ? A-t-on eu l'idée d'inspirer aux époux de graves et saintes réflexions au moment où ils entrent en ménage; de leur montrer que la vie de l'homme, comme l'a dit un Bazvalan, « est toujours entremêlée de joies et de peines; que le mariage est un vaisseau qui vogue, exposé à toutes sortes de tempêtes, bien qu'au sortir du port la mer soit calme et belle ? »

N'avons-nous pas dans ce dernier dialogue une scène perdue des anciens jeux poétiques des noces, la suite de celles qui se jouent ailleurs le matin du premier jour ? Nous sommes porté à le croire; et c'est pourquoi nous l'avons inséré dans notre recueil, quoique nous n'en possédions plus sans doute qu'un fragment.

ANN INTANVEZ.

Den iaouank, me ho tigollo
Diouz ar pred kollet war va zro;
Diouz ar pred hoc'h euz-hu kollet,
O c'hedal gwalen ann eured;
Me bedo Doue deiz ha noz.
Ma em givimp er baradoz.

II

CHANT DE LA FÊTE DE JUIN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La fête du mois de juin est une des fêtes les plus anciennes de la Bretagne, malheureusement elle ne se célèbre plus guère que dans quelques cantons du pays de Vannes et dans quelques hameaux des montagnes de la Cornouaille, où chaque année elle renaît avec les feuilles.

C'est près d'un dolmen qu'on se réunit et qu'on danse. Elle doit être un débris des cérémonies religieuses qui se célébraient, chez les anciens Bretons, au solstice d'été.

Des vieillards nous ont appris que, de leur temps, on n'était admis à la fête qu'à l'âge de seize ans; une fois marié, on perdait le droit d'y assister.

Les garçons avaient coutume de porter à leurs chapeaux des épis verts, et les jeunes filles, dans leur sein, des fleurs qu'elles déposaient, en arrivant, sur la pierre du dolmen. Ces bouquets y restaient des semaines entières aussi frais, dit-on, que le matin où ils avaient été cueillis si les amants étaient fidèles, mais se flétrissaient dès l'instant où ils cessaient de l'être.

On se souvient que les monuments celtiques servaient de moyen d'épreuve, et qu'on les appelle « pierres de la vérité. » Un concile tenu à Nantes, en 658, défend d'y déposer aucune offrande, et ordonne aux évêques de les détruire de fond en comble [1].

La fête de juin a lieu chaque samedi de ce mois, à quatre heures de l'après-midi.

En arrivant au lieu de l'assemblée, on voit circuler dans la foule un jeune homme plus beau, plus grand, plus endimanché que les autres, qui porte un nœud de rubans bleu, vert et blanc à la boutonnière : c'est le patron de la fête; les couleurs de ses rubans, chose très-remarquable, étaient celles des druides, des bardes et des augures cambriens, pour lesquels elles étaient, comme dans la pièce qu'on va lire, l'emblème de la paix, de la sincérité et de la candeur [2].

Celui qui présidait la fête précédente a transmis son titre et sa charge au patron de la fête nouvelle, en lui accrochant par surprise, à la boutonnière, le nœud de rubans qu'il portait. Le nouveau patron se procurera de la même manière un successeur. En attendant, il choisit une

[1] Lapides quos in ruinosis locis et silvestribus dæmonum ludificationibus decepti venerantur ubi et vota vovent et deferunt, funditus effodiantur. (Concil. Nannet., ap. D. Morice *Preuves de l'histoire de Bretagne*, t. I, col 229.)

[2] William Owen's, *Bardism*, p. 37, 39, 42.

commère, au doigt de laquelle il passe une bague d'argent, puis ils ouvrent tous deux la danse, aux applaudissements de la foule.

Les paysans ont conservé un vague mais précieux souvenir de l'origine païenne de cette fête :

« J'ai entendu les anciens raconter, me disait un cultivateur des environs de la Feuillée, qu'autrefois, avant de venir danser, garçons et jeunes filles se réunissaient dans l'église de la paroisse, et qu'on y chantait vêpres. Les vêpres finies, on se rendait processionnellement, clergé en tête, au lieu convenu. Mais alors ce n'était pas comme aujourd'hui : le patron de la fête ne se contentait pas de porter des rubans bleus, verts et blancs à la boutonnière, il était habillé de ces couleurs de la tête aux pieds; au lieu de notre costume brun des montagnes, il prenait, comme dans la plaine, la veste bleue et la braie blanche, avec la guêtre verte de certains cantons. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les prêtres portaient les mêmes couleurs; on va même jusqu'à prétendre que le recteur ouvrait la danse, et que le curé (le vicaire) jouait de la musique : il est vrai qu'il en jouait, dit-on, sur un instrument d'ivoire, ayant des cordes d'or; mais je ne puis croire cela, car jamais aucun curé n'a fait le métier de sonneur (de ménétrier), excepté dans les contes. »

Je cite ces paroles vraiment curieuses, par ce que la vérité s'y trahit sous l'expression naïve et la tournure bizarre des idées Un barde aurait donc mené autrefois les danses sacrées de la fête au son de la harpe. Elles n'offrent plus rien de particulier aujourd'hui que la ronde finale autour du dolmen; les paroles et l'air se sont conservés. C'est une églogue, un débat amoureux entre le patron et la patronne de la dernière fête, qu'interrompt tout à coup gaiement le patron de la fête nouvelle.

L'ANCIEN PATRON.

Bonjour à vous, ma belle commère, bonjour à vous; c'est un amour sincère qui m'amène ici.

L'ANCIENNE PATRONNE.

Ne pensez pas, jeune homme, que je sois votre fiancée, pour une bague d'argent que j'ai reçue de vous.

SON FEST MIZ EVEN

— IES KERNE —

ANN TAD-PAERON KOZ.

De-mad d'hoc'h, komerez koant, de-mad d'hoc'h a larann;
Gand kalzig a garantez onn deut hirio aman.

AR VAMM-BAERON.

Na vennet ked, den iaouang, em onn dimezet d'hoc'h,
Evid eur walen argand am euz bet digen-hoc'h,

Reprenez votre bague d'argent et emportez-la; je n'ai plus d'amour ni pour vous ni pour elle.

Il a été un temps, mais ce temps est passé pour moi, où, pour un sourire, je donnais mon cœur.

Mais voilà que le temps me vient chercher querelle, me sourira qui voudra, je ne rirai plus.

L'ANCIEN PATRON.

Autrefois, quand j'étais jeune homme, je portais trois rubans, un vert, un bleu, et un troisième, qui était blanc.

Le vert, je le portais en l'honneur de ma commère; car je l'aimais dans mon cœur, et bien sincèrement.

Le blanc, je le portais à la face du soleil et de l'aurore, en signe de l'amour pur qui était entre elle et moi.

Le bleu, je le portais, car je voulais toujours vivre en paix avec elle; et quand je le regarde, je pousse des soupirs.

Hélas! hélas! je suis abandonné maintenant par elle, comme le vieux colombier par la petite colombe volage.

Dalet ho kwalen argant ha gen-hoc'h kaset-hi,
N'em euz mui a garantez na 'vid hoc'h na 'vit hi.

Bez' em euz bet ann amzer a zo d'in tremenet,
Neb a vousc'hoarze d'in-me me he gare meurbed.

Hogen deut eo ann amzer rendaela ouz-in,
C'hoarzo d'in neb a garo, evid-on na c'hoarzinn.

ANN TAD-PAERON KOZ.

Gwech-all, pa oann den iaouank, me zouge teir zeien,
Unan wer hag unan c'hlaz hag eben a oa gwenn.

Ann hini wer a zougenn 'nn inor d'am c'homerez,
Oc'h he c'harout em c'halon, hag e peb gwirionez.

Ann hini wenn a zougenn, rag heol ha goulou de,
E merk d ar c'hlan-garantez oa etre hi ha me.

Ann hini c'hlaz a zougenn da gaout peuc'h atao;
Ha pa zellann me out-hi tennann huanadennao,

Dilezet em onn, siouaz! siouaz! breman gant-hi,
'Vel gard ar goulmik skanbenn e ma ar c'hoz kouldri.

LE NOUVEAU PATRON A LA NOUVELLE PATRONNE.

Voici le temps nouveau de retour avec le mois de juin, le temps où les jeunes gens s'en vont partout se promener ensemble.

Les fleurs sont ouvertes aujourd'hui dans les prés, et les cœurs des jeunes gens aussi, en tous les coins du monde.

Voici que les aubépines fleurissent et répandent une douce odeur, et que les petits oiseaux s'accouplent.

Venez avec moi, douce belle, vous promener dans les bois; nous entendrons le vent frémir dans les feuilles,

Et l'eau du ruisseau murmurer entre les petits cailloux, et les oiseaux chanter gaiement à la cime des arbres;

Chanter chacun sa chansonnette, chacun à sa manière; ils charmeront notre esprit et réjouiront notre cœur.

NOTES

Au coucher du soleil, filles et garçons reviennent par les bois et les prés, en se tenant par le petit doigt, et l'on répète en chœur les dernières strophes de la chanson.

Il semble qu'à ce moment l'odeur des aubépines qui bordent la route est plus suave, le frémissement du vent dans le feuillage plus doux, le bruissement du ruisseau du bois plus harmonieux, et le chant des oiseaux plus gai.

ANN TAD-PAERON-ALL D'AR VAMM-BAERON-ALL.

Erru ann amzer neve endro gand miz even,
Hag e teu ann dud iaouank da vale 'peb tachen.

Ar bleuniou barz ar prajou hirio zo digoret,
Kalonou ann dud iaouang ive' peb korn ar bed.

Setu ar bleun er spern-gwenn, ha gant-han c'houez ker mad,
Hag al labouzed bihan a zeu d'en em barat.

Deut-hu gan-in, dousik-koant, da vale d'ar c'hoajou,
Ni a glevo ann avel kreno 'touez ann deliou,

Hag ann dour oc'h hiboudo etouez ar veinigo,
Hag ann holl cined ker kaer beg ar gwe o kano;

Peb hini enn he zonik, peb hinienn he don :
A rei frealz d'hor spered, levenez d'hor c'halon.

III

LA CHANSON DE L'AIRE NEUVE

— DIALECTE DE HAUTE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

L'aire neuve est par excellence la fête de l'agriculture. Lorsque la surface de l'aire n'est plus unie, et que les cailloux et les crevasses défendent au rouleau qui doit y recueillir le blé de glisser aisément, le laboureur fait publier une aire neuve. La veille du jour indiqué, quelques heures avant minuit, on voit des charettes, chargées de terre glaise et de barriques d'eau, se diriger en silence vers son habitation, et chercher derrière les arbres une position telle, qu'elles puissent, au coup de minuit, s'élancer dans l'aire, et gagner des rubans qui sont destinés aux premiers rendus.

Dès que l'aurore se lève, chaque cultivateur vient, à tour de rôle, déposer sur l'aire la terre dont sa charette est pleine; puis on y verse de l'eau, et l'on fait galoper en cercle, parmi le mortier que produit ce mélange, des chevaux dont les crins sont ornés de rubans aux couleurs éclatantes. Il est des cantons où l'on dresse une table au centre de l'aire; sur cette table on place un fauteuil; on enlève la plus belle jeune fille de l'assemblée; on l'y fait asseoir, et on ne la délivre que sur la promesse de quelque gracieuse rançon.

Huit jours après, quand l'aire, suffisamment foulée par les pieds des chevaux, est séchée, on y danse pour l'aplanir, et la fête recommence. Quelquefois des jeunes filles, portant sur la tête des vases remplis de lait ou de fleurs, ouvrent ces danses par une ronde ; puis le biniou sonne, la bombarde y mêle ses notes plus sonores, et les chaînes des danseurs ne tardent pas à se mouvoir. Ces chaînes s'allongent insensiblement, se déploient, se croisent, au gré des instruments, s'enlacent, se replient sur elles-mêmes, se fuient, reviennent, se fuient encore, se déroulent et s'élancent avec une mesure parfaite.

Vers le soir, on se rend, au son de la musique, dans le verger voisin, pour assister aux luttes. Le fils aîné du paysan qui donne l'aire neuve marche en tête en élevant triomphalement une croix que domine un chapeau neuf orné de velours, de brillants et de chenille, et d'où flottent au vent des rubans et des ceintures de laine de mille couleurs : ce sont les prix; souvent on y ajoute un mouton. La croix est plantée au milieu du verger, le mouton est couché à ses pieds; on forme une enceinte au moyen de pieux et de cordes; les juges du combat s'y placent; la foule reste à l'extérieur. Si quelques personnes osent franchir l'enceinte, le fouet d'un jeune garçon, aux yeux bandés, comme la Justice, ou la poêle noire qu'il promène circulairement avec l'impartialité d'un aveugle, les force vite à reculer.

Un premier champion se présente : il a les cheveux noués sur le derrière de la tête, un simple caleçon et les pieds nus. Les enfants de douze

à quinze ans luttent d'abord, puis les jeunes gens, et enfin les hommes. Le lutteur, en entrant en lice, s'empare de l'un des prix, fait le tour de l'enceinte en le tenant élevé, et si personne ne se présente pour le lui disputer, il lui appartient. Mais on ne tarde pas à répondre au défi : les lutteurs s'approchent; ils commencent par se frapper dans la main en preuve de bonne amitié; ils s'adressent quelques mots à voix basse, font le signe de la croix, puis ils se saisissent mutuellement, ils se pressent, ils s'épient, ils essayent de se donner le croc-en-jambe, ils s'enlacent parfois et tombent ensemble : mais pour qu'il y ait victoire proclamée, il faut que l'un des deux champions renverse l'autre sur le dos. Alors un des juges s'élance, prend le vainqueur dans ses bras, et le montre à la foule qui le salue de ses bravos. J'ai vu, dans ces moments de triomphe, des mères franchir l'enceinte des luttes et offrir elles-mêmes leurs fils aux applaudissements du peuple.

Les lutteurs de Bretagne ont toujours été célèbres. Ils étaient autrefois entretenus aux frais de l'État; le connétable de Richemont, duc de Bretagne, en menait à sa suite lors de son voyage à Tours, et les fit jouter devant la cour de Charles VII.

Les seigneurs avaient aussi leurs lutteurs, qu'ils faisaient combattre les uns contre les autres dans les grandes cérémonies. Du Guesclin, dans sa jeunesse, ne dédaigna pas de se mesurer avec eux, à Rennes.

Les luttes terminées, on revient danser.

Il est rare que l'aire neuve ne fournisse pas aux poëtes bretons le sujet d'une chanson nouvelle; nous en avons vu un exemple aussi triste que dramatique dans la ballade du marquis de Guérand. Nous allons en donner une autre, mais d'une nature moins tragique; elle se chante en haute Cornouaille, et, si j'en juge par le refrain, elle a dû être faite à Nizon.

Les miens étaient allés à l'aire neuve; et moi d'aller aussi avec eux, à la fête!

— Sonne, cloche de Nizon, sonne, sonne; sonne, cloche de Nizon, sonne, sonne!

Ils étaient allés à une aire neuve, au manoir; ce n'est pas moi qui serais resté à la maison!

— Sonne, cloche de Nizon, etc.

SON AL LEUR-NEVEZ

— IES KERNE HUEL —

Ma zud oa oet d'al leur-neve;
Ha me d'ho heul d'ar fest ive!
— Son, kloc'h Nizon,
Son, son,
Son kloc'h Nizon

Son, son!
D'al leur-ne eant oet d'ar maner,
Fe vie bet gan-in chom er ger!
— Son, kloc'h Nizon, etc.

Les jeunes garçons n'y manquaient point, — sachez-le, — ni les jolies filles non plus.

Mon cœur bondissait d'entendre les ménétriers sonner.

Alors je vis danser une jeune fille. Elle était aussi éveillée qu'une tourterelle;

Ses yeux brillaient comme des gouttes de rosée sur une fleur d'épine blanche, à l'aurore,

Et ils étaient bleus comme la fleur du lin; ses dents aussi belles que des pierres fines;

Son air vif et joyeux; et elle de me regarder,

Et moi de la regarder, et moi d'aller, un peu après, l'inviter,

L'inviter pour un jabadao, et nous voilà en danse!

Comme nous dansions, je pressai sa petite main blanche;

Et elle de sourire, de sourire aussi doucement qu'un ange du paradis;

Et moi de lui sourire; et je n'aime plus qu'elle.

J'irai la voir, ce soir, et lui porterai un velours et une croix,

Un velours noir avec sa croix, que j'ai achetés à la foire de Saint-Nicolas,

---

Potred cno na vanke ket, [neubed.
Na merc'ked koant, — ho! — ken-

Bridal a ree ma c'halon
O kleout ar zonerien son.

Pa weliz eur plac'h o tansal,
Ken drant evel eunn durzunal;

He daoulagad evel glizin
War ar bleun spern-gwenn, da vintin,

Hag he ker glaz evel bleun-lin;
He dent ker kaer evel mein-fin;

He neuz ken drant ha ker laouen:
Hag hi mont da zellet ouz-en,

Ha me mont da zellet out-hi.
Ha me mont goude d'hi fedi,

D'hi fedi'vid eur jabadaou,
Ha ni war ann dachen hon daou!

Trema oamp gand ann abaden,
Me waske war hi dornik gwenn;

Hag hi c'hoarzin, c'hoarzin ken dous,
Hag eunn el euz ar baradouz;

Ha me mont da c'hoarzin out-hi;
Ha ne garann mui nemet-hi.

Me ielo d'hi gwelet henoaz,
Eur voulouz gan-in, hag eur groaz;

Eur voulouzen du hag he c'hroaz,
Prenet e foar Sant-Nikolaz,

De Saint-Nicolas, notre grand patron; cela fera bien sur son petit cou nu;

Et de plus je lui porterai une bague d'argent pour mettre à son joli petit doigt,

Pour passer à son doigt, afin qu'elle pense à moi quelquefois.

En m'en revenant de chez ma douce le vieux tailleur m'a rencontré;

J'ai rencontré le tailleur, et il a fait cette chanson.

— Sonne, cloche de Nizon, sonne, sonne!

NOTES

Saint Nicolas, patron des enfants dans toute la France, l'est en Bretagne des amoureux : ceux-ci lui font mille neuvaines pour qu'il les exauce ; ils lui enfoncent aussi, par dévotion, des épingles sans nombre dans les pieds, et ils ont l'habitude d'en remplir sa fontaine le jour de sa fête.

Le bon saint n'accepterait d'eux aucun présent plus considérable, car il sait, disent de vieilles rimes bretonnes, « que leur bourse est aussi vide d'argent que leur cœur plein d'amour. » D'ailleurs, leur épingle a bien quelque valeur : sans elle, comme le remarque naïvement un poëte populaire, le jeune homme ne peut souvent fumer sa pipe, le seul bien qu'il ait en ce monde ; et, quant à la jeune fille, l'épingle qu'elle offre ferme sa collerette.

La chanson qu'on vient de lire n'est autre chose qu'une satire, quoiqu'elle n'ait pas l'air d'en être une ; le vieux tailleur fait narguer par le jeune fou, coureur d'aires neuves, la cloche grave de la paroisse, qui l'appelle peut-être au catéchisme. Mais les traits malicieux de l'auteur sont trop légers pour faire de profondes blessures.

Sant-Nicolaz, hor patron braz,
A vo brao war hi gougik noaz

Hag ouspen, eur walen argant
Da lakat war he bezik koant,

Da lakat war-n-han da vezou,
Ma zonjo enn on wechigou.

O tont endro a di ma dous,
Digouet gan-e 'r c'hemener kouz ;

Ar c'hemener em euz kavet,
Hag ar zon-man en deuz savet.

— Son, kloc'h Nizon,
Son, son!

IV

LA CHANSON DE FÊTE

DES PETITS PATRES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Comme l'âge mûr et la jeunesse, l'enfance a sa fête en Basse-Bretagne; elle se célèbre, principalement dans les montagnes, à la fin de l'automne, et se nomme la *Fête des petits Pâtres*.

Les parents amènent leurs enfants des deux sexes, de neuf à douze ans, au lieu du rendez-vous, qui est, en général, la lande la plus vaste de la paroisse, celle où les petits pâtres mènent d'ordinaire leurs troupeaux. Chacun porte avec soi du beurre, des vases de lait, des fruits, des crêpes, des gâteaux, tout ce qui peut flatter davantage le goût des enfants; on étend une nappe blanche sur la bruyère, et on leur sert une belle collation. A la fin du repas, quelque vieillard leur chante une chanson morale que j'ai entendu attribuer à saint Hervé, patron des bergers et des chanteurs bretons, mais qui a été sans doute bien remaniée, rajeunie et allongée depuis son temps. Ensuite, les enfants dansent jusqu'au coucher du soleil sous les yeux de leurs parents, avec lesquels ils reviennent alors en répétant eux-mêmes un autre chant intitulé *Hol aika* ou l'*Appel des Pâtres*. La première pièce est tellement répandue, que les nourrices des châteaux, même dans la partie de la Bretagne où l'on parle français, apprennent aux enfants à dire, après leurs prières, quelques-uns des enseignements qu'elle contient : je la fais suivre de l'*Hollaïka* : mais l'écho des montagnes leur manque à toutes les deux

---

Approchez, mes enfants; venez entendre un chant nouveau qui a été fait pour vous. Mettez bien votre peine afin de le retenir.

KENTEL FEST AR VUGALE

— IES KERNE —

Didostait ama, bugale,
Da glevet eur gentel neve

A zo bet savet evid hoc'h :
Kemeret poan d'he ziski bloc'h.

Quand vous vous éveillez dans votre lit, offrez votre cœur au bon Dieu; faites le signe de la croix, et dites avec foi, espérance et amour :

Dites : « Mon Dieu, je vous donne mon corps, mon cœur et « mon âme : faites que je sois un honnête homme, mon Dieu, « ou que je meure avant le temps. »

Le *bénédicité*, avant le repas, et les *grâces*, après, dites-les : peut-être n'aurez-vous pas toujours à manger, si vous oubliez de les réciter.

Ils les récitent bien, les petits oiseaux perchés dans les bois sur les branches, pour un grain de blé, pour un petit ver; oui, pour une goutte de rosée, une toute petite goutte.

Quand vous allez garder vos troupeaux, prenez une gaule de saule; et quand il est temps de les ramener, le soir, ramenez-les, de peur du loup.

Ne jurez jamais contre eux : s'il faut gronder, dites-leur : « Allez, allez, bêtes méchantes, ne volez pas l'herbe du recteur !

« Pâture à renard, pâture à cormoran, votre ventre n'est jamais plein !

« Ah ! si je peux vous attraper, je vous vendrai chèrement mes pas. »

Pa zihunet enn ho kwele,
Roet ho kalon da Zoue,
Gret sin-ar-groaz, laret goude
Gant fe, ha spi ha karante :

Laret : « Me ro d'hoc'h, ma Doue,
« Ma c'halon, ma c'horf, ma ene :
« Gret ma vinn den mad, ma Doue,
« Pe mervel kent ma teui ann de. »

Benedicite, kent ar pred,
Ha grasou, goude, leveret;
Marteze ne po boed bepred,
Ma n'hoc'h euz koun deuz ho laret.

Laret a ra ann evnigou,
Kludet er c'hoad war ar brankou,
'Vid eur greun ed, 'vid eur prenvik,
Ia, 'vid eul lomm gliz, eul lommik.

Ha pa eet da warn ho loened,
Kemeret eur wialen red ;
Ha pa eo pred noz d'ho distrei,
Distroit-he gand aon rag ar blei.

Na wall-bedet morse gat-he :
Mar d-eo red gourdrouz, leret d'he :
« Boit-hu ! boit-hu ! loen divergon,
Na laeret ked ieod ar person !

« Boed al louarn, boed ar morvran,
Da gorf-te ne ve morse lan
Ah ! mar gellann erru gen-hoc'h.
Me werzo ker ma fazou d'hoc'h. »

Quand vous voyez voler un corbeau, pensez que le démon est aussi noir, aussi méchant; quand vous voyez une petite colombe blanche, pensez que votre ange est aussi doux, aussi blanc.

Pensez que Dieu vous regarde comme le soleil du haut du ciel; pensez que Dieu vous fait fleurir comme le soleil les roses sauvages de Comana.

Quand vous parlez aux personnes de votre maison, dites : *Mon frère, ma sœur ;* dites : *Vous.* Parlez-vous les uns aux autres avec civilité et amitié.

Portez, enfants, honneur et respect à la noblesse et aux gentilshommes; respectez les gens d'Église, répondez-leur bien poliment.

Ne passez par aucun bourg, par aucun village où sera notre Sauveur Jésus, sans l'adorer de tout votre cœur, et vous gagnerez vingt jours d'*indulgences.*

Quand vous rencontrerez le saint Sacrement, suivez-le pas à pas : vous aurez été vraiment ce jour-là dans la compagnie du roi des hommes et des anges.

A la Fête-Dieu, ceux qui seront bien sages seront choisis pour jeter des fleurs sur ses pas, en attendant qu'ils en jettent devant lui, au ciel.

Pa welet eur vran o nijal,
Sonjet enn diaoul ken du, ker fall;
Ha pa welet eur goulmig wenn,
Sonjet enn el ker mad, ker gwenn.

Sonjet a zell ouz hoc'h Doue
Evel ann heol deuz lein ann ne;
Sonjet ho laka da vleunia
'Vel ann heol roz-gwe Komana.

Ha pa gomzet oc'h tud ho ti,
Laret : *ma breur, ma c'hoar;* ha, *c'hui.*
Komzet ann eil ouz egile
Gand honestiz ha karante.

Enoret, bugale, doujet
Ann noblanz, ann dudjentiled;
Enoret ann dud a iliz,
Komzet out-ho gand honestiz,

Na dremenet na borc'h na ker
Lec'h a vo Jezuz, hor Salver,
Heb he adori a galon,
Hag ugent de po a bardon.

Ar Zakramant, pa he gefet,
Heuliet-han kammed-ha-kamme
Gand roue ar zent hag ann ele,
Vijec'h bet e gwir enn de-se.

Da c'houel ar Zakramant meulet,
Ar re vo fur a vo laket
Da dol't bleuniou kaer dirag hen,
O c'hortoz ma tol'int enn nen.

Le soir, avant de vous mettre au lit, récitez toujours vos prières, afin qu'un ange blanc vienne du ciel pour vous garder jusqu'à l'aurore.

Voilà, mes enfants, le vrai moyen de vivre en bons chrétiens. Mettez donc mon chant en pratique, et vous mènerez une sainte vie.

Enn noz, abarz mont da gousket,
Laret ho pedennou bepred,
Ma teui eunn el gwenn deuz ann ne,
D'ho tiwall ken na zeui ann de.

Setu, bugale, ann dro-vad
Da veva e kristenien vad.
Sentet eta diouc'h ma c'hentel,
Ha c'hui rei eur vuhe zantel.

V

L'APPEL DES PATRES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

Dimanche matin, en me levant, pour aller conduire mes vaches dans les champs, j'entendis ma douce chanter, et je la reconnus à sa voix; j'entendis ma douce chanter, chanter gaiement sur la montagne, et moi de faire une chanson pour chanter avec elle aussi.

— La première fois que j'ai vu la petite Marguerite, ma gentille amie, elle faisait ses premières pâques, dans l'église de la paroisse, dans l'église de Fouesnant, avec les enfants de son âge : elle avait douze ans alors, et j'avais douze ans aussi.

Comme la fleur jaune du genêt, ou comme la petite églantine, comme l'églantine au milieu du buisson de lande,

---

ANN HOLLAIKA

— IES KERNE —

Disul vintin a-ba zaviz mont da gas ma zaoud er mez,
Me gleve va dous o kana hag he anaiz diouc'h he moez,
Me gleve va dous o kana, kana ge war er menez,
Ma me mont da zevel eur zon da gana gant-hi ivez.

— Ar c'henta gwech em euz gwelet Mac'haidik koant, va mestrez,
Oa oc'h ober he fask kenta ebarz iliz ar parrez,
Ekreiz tre barz iliz Fouesnant etouez ar vugale:
D'ar pred-ze e doa daouzek vloaz, ha me daouzek vloaz ive.

Evel ar bleun melen balan, pe 'vel ar rozennik-gwez,
'Vel ar rozen gwez 'touez al lan, oa etre-z-ho, va mestrez:

ma belle brillait parmi eux; pendant tout le temps de la messe je ne fis que la regarder; plus je la regardais, plus elle me plaisait!

J'ai dans le courtil de ma mère un pommier chargé de fruits, à ses pieds un gazon vert et un bosquet à l'entour; quand viendra ma douce belle, ma plus aimée pour me voir, nous irons, ma douce et moi, nous mettre à l'ombre dessous.

Et la pomme la plus rouge, je la cueillerai pour elle, et je lui ferai un bouquet où je mettrai un souci dont j'aime la fleur; un souci tout flétri, car je suis bien affligé, car je n'ai point encore eu d'elle un baiser d'amour sincère.

— Taisez-vous, ne chantez plus, mon ami, taisez-vous bien vite: les gens qui vont à la messe nous écoutent dans la vallée. Une autre fois, quand nous viendrons à la lande, et que nous serons tous deux seuls, un petit baiser d'amour sincère je vous donnerai... un, ou deux. —

NOTES

Ce qui a fait donner à cette chanson le nom de *Hollaïka*, c'est qu'avant de la commencer, les petits pâtres, montés sur des arbres, se jettent par trois fois ce mot, d'une montagne à l'autre, en gardant leurs troupeaux. Le garçon prend le premier la parole de la sorte, sur un ton lent, monotone et prolongé :

Hollaïka! hollaïka! hollaïka!

Tra oann bet gand ann oteren met sellet out-hi na renn;
Seul vui-oc'h-vui out-qi zellenr, seul vui-oc'h-vui plije d'en.

Me 'm euz eur ween e liorz va mamm a zo karget avalou,
Hag eunn dachennik c'hlaz dindan, hag eur voden tro-war-drou:
Pa zeuio va dousik-koantik, va muia-karet d'am zi,
Ni a ielo da zisheolia, va dous ha me, dindan hi.

Ann aval ruan a dapinn, hag eur boked rinn 'vit hi,
Hag eur rozinil a garann e likinn ivez enn hi,
Eur rozinilik gwall c'hoenvet, abalamour d'am enkrez,
Rag n'em euz ket bet c'hoaz gant-hi eur bouch a wir garantez.

— Tavit gand ho son, va mignon, tavit prim, gand ho komzaou;
Ann dud o vont d'ann oferen zo enn traon ouz hor silaou.
Eur wech-all pa zeufiemp d'al lann, ha vemp hon unan hon daou,
Eur bouchig a wir garantez a roinn d'hoc'h, unan, pe zaou. —

Et y ajoutant le nom de la jeune fille qu'il veut appeler, — le nom de *Tina*, par exemple, au cas où elle aurait pour patron saint Corentin ; — il lui crie :

Tinaïk-la!
Deuz ama!

« Petite Tina! viens ici! »

Si elle ne veut pas l'écouter, elle répond sur le même ton mélancolique :

N'inn ket, da!

« Non, je n'irai pas! »

Si au contraire elle veut bien l'entendre, elle chante moins lentement :

Me ia! ia!

« Oui! j'y vais! »

Et aussitôt son jeune compagnon entonne la chanson qu'on vient de lire, jusqu'à la dernière strophe que la petite fille chante seule avec telle variante qui lui plaît.

Brizeux a rendu à ravir cette situation dans la *chanson de Loïk* :

Oh! sur un air plaintif et tendre
Qu'il est doux au loin de s'entendre,
Sans même avoir
L'heur de se voir!

De la montagne à la vallée,
La voix par la voix appelée,
Semble un soupir,
Mêlé d'ennuis et de plaisir.

VI

LA TOURNÉE DE L'AGUILANEUF
OU DES ÉTRENNES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Quand chaque condition comme chaque âge a ses plaisirs, dans les campagnes bretonnes, les pauvres gens pourraient-ils ne pas avoir les leurs? Ils les ont, et leur fête est celle du Dieu né dans l'étable. J'ai eu occasion de dire précédemment qu'ils vont par bandes, le lendemain de Noël, de village en village, précédés par un vieux cheval, orné de rubans et de lauriers, pour chercher leurs étrennes. Ils les demandent dans un chant dont le thème ne varie guère, mais que les chanteurs modifient au gré de leur inspiration. Faisant halte devant chaque porte un peu riche, le chef de la troupe entreprend avec un des habitants de la maison une joyeuse lutte en vers, qui se termine toujours, après une longue résistance, à son plus grand profit. J'ai recueilli, en Spezet, de la bouche même des montagnards de l'Arez, le dialogue suivant, où l'on trouvera un modèle de ce badinage rustique.

In nomine Patris et Filii, Dieu vous bénisse en cette maison!

— Des étrennes! des étrennes!

C'est celle-ci une maison belle et haute! et comme on la voit de loin!

— Des étrennes! des étrennes!

TROAD ANN EGINANE

— IES KERNE —

In nom'ne Patris et Fili,
Doue d'ho pennigo enn ti!
— Eginane! Eginane!

Heman eunn ti kaer hag huel!
Hag he weleur demeuz a bell!
— Eginane! Eginane!

Encore on la verrait de plus loin sans les grands arbres qui l'entourent.

— Des étrennes! des étrennes!

Nous sommes venus à votre porte chercher de la viande pour *tromper* l'eau.

— Des étrennes! etc.

— Vous êtes arrivés de bien bonne heure; le porc est encore sur ses pieds.

— Nous sommes dix-huit bons gaillards; nous le tiendrons pendant qu'on le saignera.

— Mon chien dort au bout du tas de paille, allez le tuer, vils bouchers.

— Nous ne sommes pas des malfaiteurs pour tuer celui qui vous défend.

— Si vous êtes les *Étrenneurs* où sont donc les ménétriers?

— En sautant par-dessus le ruisseau, le sac du biniou s'est crevé.

— Ma viande est au grenier, là-haut, et où est l'échelle on ne sait.

— Le chat n'a pas besoin d'échelle pour attraper souris ou rats.

— La ménagère est à Saint-Divy, et elle a emporté la clef,

C'hoaz he weleur a belloc'h c'hoaz,
Paneved enn he dro koat braz.
— Eginane! Eginane!

Ni zo deuet da doull ho tour
Da gerc'ha' kik da drompa 'nn dour.
— Eginane! etc.

— Abredik mad em' oc'h deuet,
Ma c'hoaz ar penn moc'h war he dreid.

— Ni zo triouec'h a botred vad
Hag hen dalc'ho da doll he wad.

— Ma c'hi gousk e penn ar bern plouz,
Et d'hen laza, kigerien louz.

— Ne ket ni eo torfetourien
Evit laza neb ho tifenn.

— Mar d-oc'h-hu Eginanerien,
Pelec'h e ma ar zonerien?

— Enn eur lammet a-dreuz ar waz,
Ema bet kreouet ar zac'h braz.

— Ma c'hik zo d'al lae, er zolier,
Ha pelec'h ma 'r skeul na c'houier.

— Ne ket red kaout skeul d'ar c'haz,
Evit pakat logod pe raz.

— Oet eo ar c'hroueg da Zant-Divi
Ha oet ann alc'houeou gat-hi;

La clef de la viande, la clef du lait, la clef de tout ce qu'il y a dans la maison.

— Nous avons amené un serrurier qui est un maître en son état.

— Avant que vous entriez dans la maison le verglas vous pendra au nez.

— Au nom de Dieu, parlez poliment; la nuit est noire et le vent froid;

Le vent souffle du côté du Relec; ni vache, ni jument n'errent plus çà et là.

Pour Dieu, hâtez-vous, bonnes gens, il nous reste sept lieues à faire.

— Si vous êtes bien embouchés, parlons peu, mais parlons bien.

Avant d'entrer dans cette maison, dénouez-moi les nœuds que voici :

Dites-le-moi, là, rondement : qui porte sa chair sur sa peau?

— C'est le vieux guéret retourné par le soc qui porte sa chair sur sa peau.

— Qui va le premier au marché avec des larmes dans les yeux?

— C'est, je le sais fort bien, la tête du grand chemin, dont les yeux brillent de rosée.

Alc'houe ar c'hik, alc'houe al lez,
Alc'houe pez zo enn tiegez.

— Gen-omp zo deut eunn alc'houeer,
Hag hen eur maill enn he vicher.

— Abarz ma teufec'h 'barz ann ti,
Skorno ar glao euz beg ho fri.

— Enn han Doue komzet seven;
Ann noz zo du, ann avel ien.

Ma ann avel diwar Relek,
Pa na vresk na bioc'h na kazek.

Enn han Doue, hastet, tud ker,
Ni neuz c'hoaz seiz leo da ober.

— Mar d-oc'h potred hag ho deuz beg,
Komzomp nebeud ha komzomp c'huek.

Abarz dont tre 'barz ann ti-man,
Diskolmet skolmou zo aman;

Distaget d'in enn eur ger krenn :
Piou zoug he gik war he groc'hen?

— Ann havrek koz warlerc'h ann denn,
A zoug he gik war he groc'hen.

— Piou a ia kenta d'ar marc'had,
Ann daelou enn he zaou lagad?

— Penn ann hent meur eo, me oar'vad,
Ar glouiz war he zaou-lagad.

— Puisque vous savez tant de choses, combien de plumes a la poule?

— La poule a autant de plumes que la lune d'étoiles autour d'elle.

— Dites-moi, de par votre étrenne, quelle vertu possède la pleine lune.

— La pleine lune vers le temps de Noël met du lin dans chaque sillon.

— Puisque vous avez si bon nez, qui furète et furète toujours dans la maison?

Quelle est la dame devenue servante, et qui a perdu fleurs et perles?

— Celle-là est un balai (de genêt) dépouillé de ses fleurs dorées.

— J'ai dans mon courtil un petit arbre dont l'écorce vaut mieux que la tige?

— Son écorce fait du linge blanc, celui-là est un plant de chanvre.

— J'ai un autre arbre auprès de l'étang, avec un petit nid sur chaque branche;

Et un petit œuf dans chaque nid, et cent mille sont éclos le même jour.

Si vous pouvez dire ce que c'est, votre demande sera bien reçue.

— Pa d-oc'h-hu potred hag a oar,
Leret pet pluen zo er iar.

— Kemet a blun a zo er iar
Ma zo stered endro d'al loar.

— Leret d'in, dre hoc'h eginan,
Pe seurt galloud zo el loar-gan.

— Al loar-gan, war dro Nedelek,
A laka linn e peb havrek.

— Pa d-oc'h potred hag ho deuz fri,
Piou zo furch difurch dre ann ti?

Piou ann itron oet da vatez,
Kollet gat-hi bleun ha perlez?

— Hounez a zo eur valaen,
Kollet gant-hi he bleun melen.

— M'em beuz eur weenig em liorz
Gwelloc'h he rusken hag he c'horz?

— He rusken a ra lien gwenn;
Hounez a zo eur ganaben.

— M'em beuz eur ween all tal ar stank,
Hag eunn neizik zo war bep brank,

Hag eur viik zo e peb neiz,
Ha kant mil doet enn eunn deiz;

Mar d-oc'h 'vit laret petra hi,
C'hui po grad-vad ha kefridi.

— Je vais vous le dire à pleine bouche : pour celui-là, c'est un chêne, c'est un chêne tout chargé de glands.

— J'ai encore, étrenneurs, une maisonnette couverte en chaume, avec un petit seuil de pierre,

Et elle a plus de cent mille chambres où il y a plus de cent mille demoiselles;

Si vous savez dire ce qu'elles font, votre demande sera bienvenue.

— Notre demande sera donc bienvenue et nous allons entrer chez vous :

Ces demoiseles-là sont vos abeilles qui veulent qu'on nous donne notre étrenne.

Je vois la lumière qui court à travers la maison, et la ménagère qui tient un couteau ;

Qui tient un couteau à la main, et je pense qu'elle va au charnier.

— Nous ne vous donnerons pas un seul morceau de viande, tant que vous ne nous aurez pas apporté l'Herbe d'or.

— Quand viendra la moisson, quand viendront les foins, nous vous apporterons l'Herbe d'or.

— Nous ne vous donnerons pas un seul morceau de viande tant que le recteur ne sera pas avec vous.

— Me laro d'hoc'h enn eur begad :
Hounez zo eur ween dero 'vad,

Hounez a zo eur ween dero
Nemet mez razarc'h dioc'h he zro.

— Eunn tiik plouz, eur saoik mein,
Am beuz c'hoaz, Eginanerien,

Hag enn han oc'hpenn kant mil kel,
Hag enn ho kant mil demezel.

Mar d-oc'h 'vit gout petra reont-hi,
C'hui po grad-vad ha kefridi.

— Gand ho krad-vad ha kefridi,
Ni ielo tre 'barz enn ho ti;

Ar re-ze a zo ho kwenan,
A c'houl rei d'e-omp hon eginan.

Me wel ar goulou dre ann ti,
Hag ar c'hroueg eur gontel gat-hi.

Gat-hi eur gontel enn he dorn ;
Ha me gav d'in ia d'ar c'helorn.

— Ni na roimp tamm kig ebed d'hoc'h,
Ma n'ema 'nn aour ieoten gen-hoc'h.

— Pa zeui ann eost, pa zeui ar foen,
Ni gaso d'hoc'h ann aour ieoten.

— Ni na roimp tamm kig ebed d'hoc'h,
Ma n'ema ar person gen-hoc'h.

— Quoique le recteur soit un homme excellent, c'est au nom de Dieu que nous vous prions.

— Approchez donc, fils de sorcière, venez ici avec votre sac.

Approche aussi, toi, cheval de la viande, que nous te chargions comme il faut.

Avant que tu arrives chez toi ton dos sera cuit dans la saumure.

— Poussons un cri de joie maintenant que nous avons reçu notre étrenne;

Que nous avons reçu du lard d'un pied de long et en sus du seigle et de l'avoine.

Un cri de joie en l'honneur de la mère et du père, et des enfants de la famille !

Que vos garçons respirent la santé ! que vos filles sentent la lavande !

Année de scarabées, année de rosée, année d'avoine et de froment pour vous !

Dans votre courtil du chanvre gai, lorsque viendra le mois de mai !

En mai la fleur, en juin le grain, et en juillet la galette blanche !

En juillet la galette blanche, et nous alors à votre service !

— Evit han da veza den tre,
Ni a c'houlenn enn han Doue.

— Didostait 'ta 'ma, mab ar wrac'h,
Didostait ama gad ho sac'h;

Didosta ive, marc'h ar c'hik,
Ma vezi sammet manevik.

Abarz ma tigouezi d'az ti,
Ve broud da gein gad ann ili.

— Loskomp eur iouc'haden breman,
Pa deuzomp bet hon eginan;

Pa deuzomp bet eunn troatad gwenn,
Ha kerc'h ha segal c'hoaz oc'hpenn.

Eur iouc'haden d'ar vamm, d'ann tad,
Ha da vugale ann tiad !

C'houez ar iec'hed gad ho potred !
C'houez al lavan gad ho merc'hed !

Bloavez c'huilled, bloavez glouiz,
Bloavez kerc'h ha bloavez gwiniz !

Ebarz ho liorz kanab gae
Abenn ma teuio ar miz mae !

Mae e bleun, even e greunen,
Hag e gouere ar wastel wenn !

Hag e gouere ar wastel wenn,
Ha ni neuze'nn ho kourc'hemenn !

Bons compagnons, continuons notre tournée jusqu'au jour.

Mais nous ne trouverons jamais, ni maison pareille à celle-ci, ni pareille étrenne.

— Des étrennes! des étrennes!

NOTES

On sent que l'agrément de ce débat poétique, où la bonne humeur pourrait facilement dégénérer en farce, est surtout dans le tact des interlocuteurs ; ils justifient bien le mot du poëte breton :

Chez nous des laboureurs rustiques, point de rustres!

S'il fallait en croire Noël du Fail, conseiller au parlement de Rennes, l'*Aguilaneuf* aurait pris un caractère différent dans la Bretagne française au seizième siècle, et se serait fort ressenti du voisinage de l'esprit gaulois. Pour ce Rabelais de l'Ouest, les gens qui voulaient, le premier jour de l'an, comme est l'ancienne coutume, remarque-t-il, aller à l'*Aguilaneuf*, étaient de véritables truands. Au jour dit, « ils s'équipoient honnestement de bons bastons de pommier, fourches, vouges, et quelques vieilles espées rouillées, avecques une forte arbaleste de passe. Devant tous marchoit un compagnon avec un tambourin de suisse ; un autre sonnoit du fiffre, ainsi qu'il disoit, ayant sa rapière sous le bras, en faisant du bon compagnon, disant qu'il ne la portoit pour faire mal, mais pour piquer les limax. » Un troisième « portoit une grande et large poche pour mettre les andouilles et autres émoluments de la queste... » et aussi la bourse. Un quatrième portait la broche pour le lard. Et « ainsi bien enharnachés et bien échauffés, ils marchoient longuement, » chantant une chanson que le chef de la troupe « leur apprenoit, comme de sa façon, pour ce que très-bon estoit rimasseur, et estoit voluntiers apellé à tous jeux qui se faisoient. » Leur cri était : « Ha ! Dieu te gard, or ça, compain, donne-nous Aguilaneuf ! »

Tels sont les curieux détails que fournit sur eux le facétieux seigneur de la Hérissaye, dans le sixième chapitre de ses *Propos rustiques*, où il raconte comment les Vindellois furent punis pour avoir battu quelqu'un en allant à l'Aguilaneuf, et comment ils laissèrent, pour mieux courir, « tabourin, broches, poches, lard, pièces de bœuf salé, jambons, oreilles, pieds, andouilles, saucisses... etc., les pauvres *aguilanneuf*, pensant d'asseurance estre morts. » Leur joyeuse confrérie n'existait pas seulement en Basse et Haute Bretagne, mais dans un grand nombre de provinces de France, et même en Ecosse; elle s'est plus ou moins conservée çà et là jusqu'à nos jours, et l'ancien *Comité de la langue, de l'histoire et des arts*

Na deomp-ni endro da vale,
Potred vad, ken na zeui ann de.

Nemed enn ti evel heman,
Ne gavimp ket koulz egiran.
—Eginane! eginane!

a reçu une cinquantaine de leurs chants. Mais le caractère de la plupart est une jovialité triviale. Ceux du Limousin et du Poitou sont les moins burlesques, ils rappellent par la tenue, sinon par la poésie, la pièce bretonne. La chanson limousine fait explosion à la manière des troubadours : « Arrivés! nous sommes arrivés! (*Arribas! som arribas!*) s'écrient les chanteurs devant chaque porte, et ils continuent dans leur patois, que M. le baron d'Aigueperse a traduit ainsi : « Le guillaneu nous faut donner, gentil seigneur, le guillaneu donnez-le-nous, à nous compagnons. » Le *guillaneu* qu'ils demandent consiste, disent-ils, en pommes, poires, châtaignes, noix et noisettes, en argent blanc et en sous. Une fois satisfaits, ils forment mille vœux pour leur bienfaiteur, sans oublier ni son bouvier, qui fournit de blé le grenier, ni son porcher, qui garnit le charnier de lard.

En Poitou, et aussi dans la Saintonge et l'Angoumois, leur chanson commence à peu près à la façon bretonne :

> Messieurs et mesdames de cette maison,
> Ouvrez-nous la porte, nous vous saluerons.
> Notre guillaneu nous vous le demandons.
>
> Guiettez dans la nappe, guiettez tout au long,
> Donnez-nous la miche et gardez l'grison.
> Notre guillaneu nous vous le demandons, etc.

M. Bugeaud vient de publier six morceaux sur le même thème ; le mieux tourné est l'œuvre d'un jovial curé poitevin, et conçu dans l'esprit indiqué par Noël du Fail. Le gentilhomme breton assure que « les sorciers de Rétiers (en Bretagne) cherchoient du trèfle à quatre feuilles pour aller à l'Aguilaneuf. » Ce simple merveilleux devait sans doute rendre leur tournée plus fructueuse. Comme on l'a vu, on demande encore aujourd'hui la fameuse *Herbe d'or* aux *Étrenneurs*, dans le dialogue breton, mais il n'y est pas question du *Gui*. Une mauvaise étymologie l'aura fait introduire, avec les druides et leur prétendu cri pour expliquer une coutume où il n'a rien à voir. Le mot celtique *eginan*, (pluriel *eu*, *e*, *ai*, *ou* et *o*, selon les différents dialectes), qu'on retrouve par toute la France sous les formes de *guillanné*, *guilanneu*, *guilloneou*, *guilloné*, *hoguinano*, *la guillona*, etc., en Espagne de *aguinaldo* et en Écosse de *hogmanay*, se retrouve aussi dans le gallois *eginyn* et *eginad*, l'irlandais *eigean* et le gaël-écossais *eigin*. Sa racine semble être *eg*, force, pousse, germe, et ce n'est qu'avec le temps qu'il a pris la signification de *prémices*, d'*étrenne*.

Mon opinion, déjà ancienne à cet égard, a reçu la consécration de la plus grande autorité philologique de l'Europe, l'illustre Jacob Grimm, qui m'écrivait le 5 août 1856 : « Vos recherches ont mis en pleine lumière que votre *éginané* ne peut avoir rien de commun avec le gui celtique. » Je vois avec plaisir son jugement adopté par mon savant confrère M. le comte Jaubert[1].

[1] *Glossaire du centre de la France*, 2e édit., 1864, p. 354

VII

LE LÉPREUX

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

La lèpre parut en Bretagne vers la fin du douzième siècle; tous ceux qu'elle frappait étaient retranchés de la compagnie des hommes; on les renfermait dans des villes particulières: ils avaient leurs prêtres, leurs églises, leur cimetière, et formaient au milieu du monde une société à part, dont la douleur était le partage, et l'horreur la sauvegarde. Plus tard, quand le mal devint moins commun, on permit aux malades d'habiter à la porte des villes, d'y faire le commerce de fil ou de chanvre et le métier de cordier: mais on leur assigna des demeures à l'écart.

Dès que les premiers symptômes du mal se manifestaient, on se rendait processionnellement chez le lépreux, comme s'il eût été réellement mort.

Un ecclésiastique, en surplis et en étole, lui adressait quelques paroles de consolation, l'exhortait à se résigner à la volonté de Dieu, le dépouillait de ses vêtements pour le revêtir d'une casaque noire, l'aspergeait d'eau bénite et le conduisait à l'église.

Le chœur était tendu de noir comme pour les enterrements; le prêtre, revêtu d'ornements de même couleur, montait à l'autel; le malade entendait la messe à genoux, la tête couverte du drap mortuaire, à la lueur des cierges funèbres.

Après l'office, le prêtre l'aspergeait de nouveau d'eau bénite, chantait le *Libera* et le menait à la demeure qu'on lui destinait, qui avait pour meubles un lit, un bahut, une table, une chaise, une cruche et une petite lampe. On donnait en outre au malade un capuchon, une robe, une housse, un barillet, un entonnoir, des cliquettes, une ceinture de cuir et une baguette de bouleau.

Arrivé au seuil de la porte, le prêtre, en présence du peuple, l'exhortait encore à la patience, le consolait de nouveau, l'engageait à ne jamais sortir sans avoir son capuchon noir sur la tête et sa croix rouge sur l'épaule; à n'entrer ni dans les églises, ni dans les maisons particulières, ni dans les tavernes pour acheter du vin; à n'aller ni au moulin ni au four banal, à ne laver ni ses mains ni ses vêtements dans les fontaines ou dans le courant des ruisseaux, à ne paraître ni aux fêtes, ni aux pardons, ni aux autres assemblées publiques; à ne toucher aux denrées dans les marchés qu'avec le bout de sa baguette et sans parler, à ne répondre que sous le vent, à ne point errer le soir dans les chemins creux, à ne point caresser les enfants... à ne leur rien offrir — cruelle

défense pour plus d'un! — puis il lui jetait sur les pieds une pelletée de terre, le bénissait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et revenait avec la foule.

Si le malade se mariait et avait des enfants, ils n'étaient point baptisés sur les fonts sacrés, et l'eau qui avait coulé sur leur tête était jetée comme impure; s'il mourait, on l'enterrait dans sa demeure [1].

En Bretagne, on donnait à ces malheureux le nom de kakous, qu'y portent encore aujourd'hui les cordiers et les tonneliers, gens pour lesquels le peuple a conservé une sorte d'aversion et de mépris héréditaires.

Les kakous sont le sujet de plusieurs chansons populaires, toutes antérieures au quinzième siècle, époque où le fléau cessa de régner en Bretagne. M. Prosper Proux m'en a procuré une assez curieuse que je regrette de ne pouvoir publier ici, n'ayant pu en contrôler le texte par aucune version différente de la sienne.

Le sujet de cette pièce est un jeune paysan, si beau, que lorsqu'il passe le dimanche pour aller à la messe, ses cheveux blonds flottants sur ses épaules, on entend plus d'une jolie fille soupirer doucement. Le cœur de l'une d'elles, appelée Marie, est pris; celui du jeune paysan ne tarde pas à répondre à l'amour de Marie; mais, par malheur, elle a la lèpre; et lorsqu'elle se présente chez le père de son amoureux, et qu'elle dit: « Donnez-moi un siége pour m'asseoir, et un linge pour m'essuyer le front, car votre fils m'a promis de me prendre pour femme, » le vieillard assis au coin du feu lui répond d'un ton railleur: « Soit dit sans vous fâcher, la belle, vous vous abusez: vous n'aurez point mon fils, ni vous, ni aucune fille de lépreux comme vous! » Marie sort en pleurant et jure de se venger. En effet, elle se fend un doigt, et avec son sang elle donne la lèpre à quatorze personnes de la famille qui l'a repoussée, et son jeune amoureux en meurt.

La pièce suivante est moins tragique; elle nous a conservé les touchantes et poétiques doléances d'un pauvre *kloarek* atteint de la lèpre, et qui se voit délaissé par la jeune fille qu'il aime.

LE JEUNE HOMME.

Créateur du ciel et de la terre! mon cœur est accablé de douleur; je passe mes jours et mes nuits à songer à ma douce belle, à mon amour.

AR C'HAKOUS

— IES TREGER —

ANN DEN IAOUANC

Krouer ann nenv hag ann douar!
Mantret va c'halon gant glac'har.
O kounan enn noz hag enn de
D'am dousik koant, d'am c'harante.

[1] V. Sauvageau, *Coutumes de Bretagne*, t. II, l. III, c. XCVIII, et Ogée, *Dict. géograph. de Bretagne*, t. I, Introduction.

La maladie, hélas! me tient cloué sur mon grabat; si ma douce belle venait, elle me consolerait bientôt.

Comme l'étoile du matin, après une nuit d'angoisse, si ma douce me venait voir, elle me soulagerait.

Si elle touchait du bout des lèvres les bords du vase de ma tisane, en buvant après elle je serais guéri à l'instant.

Le cœur que tu m'avais donné, ma bien-aimée, à garder, je ne l'ai perdu, ni distrait, ni mis à nul mauvais usage;

Le cœur que tu m'avais donné, ô ma douce belle, à garder, je l'ai mêlé avec le mien; quel est le tien? quel est le mien?

LA JEUNE FILLE.

Qui est-ce qui me parle de la sorte, à moi, qui suis aussi noire qu'un corbeau.

LE JEUNE HOMME.

Quand vous seriez plus noire qu'une mûre, vous seriez blanche pour qui vous aime.

LA JEUNE FILLE.

Jeune homme, vous en avez menti! je ne vous ai point donné mon cœur; je ne veux plus de vous, vous êtes lépreux, je le sais bien!

Me zo war va gwele chomet,
Dalc'het, sioaz! gand ar c'hlenved;
Ma ve va dousik a deufe,
E berr-amzer am frealzfe.

Evel gand ar werelaouen,
Goude eunn nozvez a anken;
Mar deufe ma dous d'am gwelet,
E venn gant hi dizoaniet.

Ma lakafe beg he geno
War bordik skudel va louzo,
Da evan goude pa iefenn
Gwelleet raktal e vizenn.

Ar galon az poa d'in roet,
Va muian karet, da viret,
N'em euz kollet na distroet,
Na laket da uz fall e-bed;

Ar galon az poa d'in roet,
O va dousik koant, da viret,
Em euz mesket gand va hini;
Pini da hini, va hini?

AR PLAC'H

Piou a gomz ouz-in evel-se.
Ha me ken du hag eur vran ve?

ANN DEN IAOUAK

Pa vec'h ken du hag ar mouar,
Gwenn-kann oc'h d'ann hini ho kar!

AR PLAC'H

Den iaouang, eur gaou a leret!
Va c'halon d'hac'h, n'em euz roet;
N'em euz ker mui ac'hanoc'h,
Eur c'hakous a ouzonn-me oc'h!

LE JEUNE HOMME.

A une pomme au bout de l'arbre ressemble le cœur de la femme; la pomme est belle à voir, mais elle cache un ver dans son sein.

A une feuille sur la branche ressemble la beauté de la jeune fille; la feuille tombe à terre; ainsi déchoit la beauté.

A la fleur bleue du bord de l'étang ressemble l'amour de la jeune fille;

La petite fleur tourne parfois; la petite fleur tourne et retourne;

La petite fleur tourne parfois, l'amour de la jeune fille tourne toujours.

L'eau entraînera la fleur, et l'oubli la mémoire du traître.

Je suis un pauvre jeune clerc; je suis fils de Iann Kaour; j'ai passé trois ans à l'école, mais maintenant je n'y retournerai plus.

Dans un peu de temps je m'en irai encore, je m'en irai encore loin du pays; dans un peu de temps je serai mort, et m'en irai en purgatoire.

ANN DEN IAOUANK

'Vel eunn aval e beg ar ween
E ma kalon ar femelen;
Kaer ve ann aval da welet,
Ilag eur prenv e kreiz zo kuet.

Evel eunn delien war ar brank,
E ma gened ar plac'h iaouank;
Ann delien gouez war ann douar,
Ar c'hened ive a ziskar.

'Vel ar bleun glaz diouz lez ar stank,
Ma karante ar plac'h iaouank;
Ar bleunig a dro wechigo,
Ar bleunig a dro, a zistro;

Ar bleunig a dro wechigo,
Karante ar plac'h tro ato.
Ar bleun a ielo gand ann dour
Ha gand ann ankoun ann traitour.

Me a zo eur c'hloaregik paour,
Me a zo mab da Iann Kaour;
Beann onn bet tri bloa o studi,
Hogen breman na inn ket mui.

Benn eur pennad me iei endro,
Me iei endro kouit deuz ar vro;
Benn eur pennadik vinn maro,
Ha d'ar purkator me ielo.

VIII

LA MEUNIÈRE DE PONTARO

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Hévin, baron de Kymerc'h, était, en l'année 1420, seigneur du château de ce nom et propriétaire du moulin de Pontaro, charmante chaumière à demi perdue dans un bouquet d'aunes et de saules, au fond d'un vallon, sur les limites de la paroisse de Bannalec, en Cornouaille. La chanson satirique qu'on va lire, et qui est, de toutes nos chansons d'amour un peu anciennes, presque la seule à laquelle on puisse assigner une date, parle expressément de ce baron. Elle a pour sujet un meunier de Pontaro, qui enleva méchamment la belle d'un petit tailleur contrefait, la conduisit dans le moulin et l'y retint sous la protection de son seigneur.

A Bannalec il y a un beau pardon, où l'on vole les jolies filles.

Ah! mon moulin tournera,
Diga-diga-di,
Ah! mon moulin va,
Diga-diga-da.

C'est là qu'on voit les jeunes gens sur de grands chevaux harnachés,

MELINEREZ PONTARO

— IES KERNE —

E Bannalek zo 'r pardon kaer
Lec'h ia'r merc'hed koant gad al laer.

Ha! ma meil a drei,
Diga-diga-di,
Ha! ma meil a ia
Diga-diga-da.

Eno e weler ar botred,
Gat he kezek braz ha sternet,

Avec des plumes à leurs chapeaux, pour séduire les jeunes filles.

Gwillaouik le bossu est bien affligé; sa jolie Fantik, il l'a perdue.

— Petit tailleur, consolez-vous, votre jolie Fantik se retrouvera.

Elle est là-bas au moulin de Pontaro, en compagnie du jeune baron.

— Toc, toc, toc! écoute, meunier, ramène-moi ma douce Fantik!

— Je n'ai vu votre douce Fanchon qu'une seule fois, au moulin du baron,

Qu'une fois, ici près du pont, avec une petite rose sur le cœur,

Et une coiffe plus blanche que neige, que vous ne lui avez pas donnée,

Et un corset de velours noir, galonné d'argent blanc;

Elle avait au bras une corbeille, pleine de fruits, si dorés et si beaux!

De fruits du jardin du manoir, ô tailleur! avec de fines fleurs par-dessus.

Et elle se mirait dans la rivière, et vraiment elle n'était ni laide ni à dédaigner!

Hag ho zokou a zo bluniet,
Evit dirollo ar merc'hed.

Gwillaouik kromm zo glac'haret,
Hi Fantik koant en deuz kollet.

— Kemenerik, 'nem gonfortet,
Ho Fantik koant a vo kaet.

Ma du-ze e meil Pontaro,
Ar baron iaouang ar hi zro.

— Tok, tok, tok ! — oh! — meliner,
Digas ma dous Fantik d'ar ger!

— N'em euz gwelet ho tous Fanchon,
Med eur wech e meil ar baron ;

Eur wech ama e-tal ar pont,
Eur rozennig ar he c'halon,

Gat hi eur c'hoef ker gwenn hag erc'h
A n'hi fa ket bet digan-hec'h,

Eur c'horf voulouz du 'nn hi c'herc'hen,
Hag hen bordet gad argant gwenn;

Gat hi deuz hi brec'h eur paner
Frezou ker melen ha ker kaer!

Frezou deuz jardin ar maner,
Bleuniou fin ar 'nn he, kemener:

En em zell a re barz ar ster;
Ne oa vil, enn dail, na dister!

Et elle ne faisait que chanter : — Je voudrais être meunière ;

Je voudrais bien être meunière, meunière du jeune baron.—

— Meunier, ne vous moquez pas de moi ; rendez-moi ma jolie Fantik.

— Quand vous me donneriez cinq cents écus, vous n'auriez point votre Fantik,

Vous n'aurez point votre Fanchon ; elle restera dans le moulin du baron ;

Votre Fantik point vous n'aurez : je lui ai mis au doigt mon anneau ;

Elle restera dans le moulin du seigneur Hévin qui est un parfait chrétien d'homme ! —

Comme les garçons meuniers sont gais ! ils ne faisaient plus que chanter ;

Ils chantaient et sifflaient toujours :
— Des crêpes et du beurre, c'est bon !

Des crêpes et du beurre, c'est bon, et un peu du sac de chacun ;

Et un peu du sac de chacun ; mais les jolies filles surtout !

Ah! mon moulin tournera,
Diga-diga-di,
Ah! mon moulin va,
Diga-diga-da.

Hag a gane ken aliez :
— Me garfe but milinerez,

Me garfe but, a greiz kalon,
Milinerez meil ar baron. —

— Miliner, n'em godiset ket :
Ma Fantik koant d'in daskoret.

— Ha pa rofec'h d'in pemp kant skoed,
Ho tous Fantik n'ho pezo ket,

N'ho pezo ked ho tous Fanchon,
Chom a rei e meil ar baron ;

Ho tous Fantik n'ho pezo ket,
Rag e ma gan-in gwalennet ;

Chom a rei gad 'nn otrou Iouenn
A zo eur c'hristen mad a zen.—

Milinerien zo potred ge!
Ne reant mui nemed kana 'nhe ;

Hi a lare 'nn eur c'huitellat :
— Krampouez hag aman a zo mad !

Krampouez hag aman a zo mad !
Ha nebeudig euz peb sac'had,

Ha nebeudig euz peb sac'had ;
Hag ar merc'hed kempenn a-vad !

Ha ma mil a drei,
Diga-diga-di,
Ha ma mil a ia,
Diga-diga-da.

IX

LE MAL DU PAYS

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Un jeune paysan des montagnes d'Arez, embarqué comme matelot à bord d'un bâtiment de guerre, fut atteint du mal du pays, et l'on fut contraint de le laisser à quelques lieues de Bordeaux, où il mourut de chagrin et de misère, sur la paille, dans une étable.

Cet amour pour le lieu natal est un des sentiments qui inspirent le plus, chaque jour, nos poëtes populaires. Il n'est pas de conscrit qui ne fasse composer sa chanson d'adieu en quittant la Bretagne : il y en a des milliers sur ce sujet ; toutes sont pleines de cœur, mais non de poésie. Le matelot des montagnes fit lui-même la sienne ; c'est un de ses camarades de bord qui l'a conservée et répandue dans le pays.

Je tiens ces détails d'un paysan de la paroisse de la Feuillée, sous la dictée duquel je l'ai écrite ; il l'avait apprise lui-même d'un vieux garçon meunier, ami d'enfance du matelot, qui, s'il vivait encore, aurait plus de cent soixante-dix ans.

Les ancres sont levées ; voici le *flik-flok ;* le vent devient plus fort ; nous filons rapidement ; les voiles s'enflent ; la terre s'éloigne ; hélas ! mon cœur ne fait que soupirer.

Adieu à quiconque m'aime, dans ma paroisse et aux environs ; adieu, pauvre chérie, Linaïk, adieu ! je te fais

---

ANN DROUG-HIRNEZ

— IES KERNE —

Ann eoriou zo savet, setu ar flik-ha-flok;
Krenvat ra ann avel, mont a reomp kaer a-rog;
Stegna reeur ar gweliou, ann douar a bella :
Va c'halon, siouaz d'in! ne ra med huanada,

Kenavo neb am c'har em parrez tro war-dro;
Kenavo, dousik paour, Linaik, kenavo,

ces adieux en te quittant; peut-être, hélas! est-ce pour toujours.

Comme un petit oiseau enlevé dans le bois par un épervier d'auprès de sa compagne, dans la saison des nids, je n'ai guère le temps de songer à l'étendue de mon malheur, si vite on m'enlève à qui m'aime!

Comme un petit agneau éloigné de sa mère, je ne cesse de pleurer et de pousser des gémissements, les yeux toujours tournés vers le lieu où tu es restée, ô ma très-douce amie!

Bientôt mes yeux ne verront plus que la mer, qui tremble sous moi, qui bondit qui s'entrouvre, et qui, lorsque je pense que tout est fini pour moi, et que je suis au fond de l'abîme, me lance vers le ciel.

Quand j'entrai dans le vaisseau, mon étonnement fut grand de voir une espèce de château balancé sur la mer bleue; quatre-vingts canons, quarante sur chaque bord, tachetés de blanc et peints en noir;

Le rivage comme un cercle, à l'entour, loin de moi, séparant en deux la grande mer et le ciel; et l'extrémité des mâts,

---

Ar c'himiad ma rann d'id, ken evid da guitat,
Marteze, siouaz-d'in, da viken, evit mad.

'Vel eunn evnik lammet gand eur sparfel, er c'hoad,
Deuz a gichen he far pa oant d'en em barat,
Meuz ket kalz a amzer da zonjal d'am glac'har,
Ker buhan am lammer digand ann neb am c'har.

Evel eunn oan a zen, pelleet deuz he vamm,
N'ehanann da oela, da deurl klemmou estlamm;
Ma daou-lagad bepred troet trezeg ar plas
Elec'h oud-de chomet, va mignonezik vraz.

Pelloc'h va daou-lagad na weljont nemet mor,
A gren azindan on, a lamm hag a zigor;
Ha pa'z ann da zonjal ma achuet gan-e,
Ha me e gweled mor, em strinka ra d'ann ne.

Pa zeuiz tre el lestr va estlamm a oa braz
Gwelet eur seurt kastel o vralla war mor glaz;
Pevar-ugent kanol, daou-ugent a bep tu,
Ho c'horf briziet enn gwenn livet gand livach

Ann od evel eur c'helc'h, endro, pell diouz-en,
O ranna enn daou du ar mor braz hag ann nen.

plus élevée au-dessus de l'eau que ne l'est le bout de la tour la plus haute du sol du cimetière.

Vous avez vu sur la colline, autour de la fougère verte, des fils sans nombre croisés en long et en travers; il y a plus de cordages autour d'un mât qu'il n'y a de fils autour d'un pied de fougère.

Hélas! les Bretons sont pleins de tristesse! Ma tête tourne; je ne puis penser plus longtemps; mon cœur s'ouvre; c'est en vain que je fais cette chanson; peut-être, hélas! ne me l'entendrez-vous jamais chanter!

NOTES

Hélas! les Bretons sont pleins de tristesse!

« Loin de leur patrie, — disent MM. Benoiston de Châteauneuf et Villermé, dans un écrit aussi impartial que judicieux sur la Bretagne, — loin de leur patrie les Bretons n'existent qu'à moitié. Souvent ils meurent du regret de ne plus la voir. On raconte que l'ancienne Compagnie des Indes, frappée des pertes nombreuses qu'éprouvaient les équipages de ses vaisseaux presque tous composés de matelots nés en Bretagne, et qui, transportés sur les bords du Gange, y pleuraient la patrie absente et mouraient de douleur, prit le parti d'embarquer sur chacun de ses navires un joueur de *biniou*. Le son de cet instrument chéri du Breton, en lui rendant les airs et les danses de son pays, adoucissait la longueur de son exil et diminuait l'amertume de ses regrets [1]. »

Ha begig ar gwernou, huelloc'h deuz ann dour
Ha n'eo deuz ar vered beg ann huella tour.

Gwel't hoc'h euz war ar roz endro d'ar raden glaz,
Ho deuz koulmou awalc'h koulz a-hed hag e kroaz,
Endro d'eur wern ez euz liesoc'h a funen
Evid a neuden zo endro d'ar radenen.

Allaz! ar Vretoned zo leun a velkoni!
Meveli ra va fenn, ne hallann sonjal mui.
Va c'halon a zigor; 'nn aner rann ar zon-ma;
Marteze, siouaz-d'in! n'em c'hlefot he c'hana!

[1] *Rapport d'un voyage fait dans les cinq départements de la Bretagne, en* 1840 *et en* 1841, par MM. Benoiston de Châteauneuf et Villermé, membres de l'Académie des sciences morales et politiques.

X

LE PAUVRE CLERC

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Le lieu où a été rêvée cette douce chanson lui donne un prix de plus. Dans l'épilogue de la version la plus complète, le poëte nous apprend qu'il l'a composée en traversant la grève de Saint-Michel, près de Lannion. Tout le monde sait combien la grève en question est dangereuse. Mais une croix la domine, et tant que le signe du Salut étend ses deux bras au-dessus des eaux qui montent, la plage est sûre : *La croix nous voit*, disait un jeune paysan à Émile Souvestre ; nous pouvons passer. Et l'auteur des *Derniers Bretons* fait remarquer cette idée vraiment chrétienne qui avertit les hommes que là où la croix a disparu Dieu est absent, et qu'il n'y a plus à compter sur lui Pour être plus profane, l'idée du *Pauvre clerc* trégorrois n'est pas moins émouvante ; on en va juger.

J'ai perdu mes sabots et déchiré mes pauvres pieds à suivre ma douce dans les champs, dans les bois ; la pluie, le grésil et la glace ne sont point un obstacle à l'amour.

Ma douce est jeune comme moi ; elle n'a pas encore dix-sept ans ; elle est fraîche et jolie ; ses regards sont pleins de feu, ses paroles charmantes ; c'est une prison où j'ai enfermé mon cœur.

AR C'HLOAREK PAOUR

— IES TREGER —

Va boto-koad'm euz kollet, roget va zreidigo,
O vont da heul va douzik d'ar parko, d'ar c'hoajo ;
Pa ve ar glao, ar grizil, ann erc'h war ann douar,
Kement-ze ne ked eunn harz da zaou zen a 'n em gar.

Va dousik a zo eur plac'h iaouank-flamm evel-d-en,
Ne deuz ket c'hoaz seiztek vloa, eur plac'h koant ha ru-benn ;
He sellio zo leun a dan, hag he c'homzo mignon ;
Meuz kemeret eur prizon da lakat va c'halon.

Je ne saurais à quoi la comparer; sera-ce à la petite rose blanche, qu'on appelle rose-Marie? petite perle des jeunes filles, fleur de lis entre les fleurs qui s'ouvrent aujourd'hui et qui se fermeront demain.

En vous faisant la cour, ma douce, j'ai ressemblé au rossignol perché sur le rameau d'aubépine ; quand il veut s'endormir, les épines le piquent, alors il s'élève à la cime de l'arbre et se met à chanter.

Je suis comme le rossignol ; ou bien encore comme une âme dans les flammes du purgatoire, qui attend sa délivrance ; le terme est arrivé et le jour venu où j'entrerai dans votre maison, en compagnie des Bazvalan.

Mon étoile est fatale, mon état est contre nature ; je n'ai eu dans ce monde que des peines à endurer ; je n'ai ni parents, ni amis, hélas ! ni père, ni mère ; nul chrétien sur la terre qui me veuille du bien !

Il n'y a personne qui ait eu autant à souffrir à votre sujet que moi depuis ma naissance ; aussi je vous supplie à deux genoux, et au nom de Dieu, d'avoir p tié de votre clerc!

Ne c'houfenn me da betra he hevelebeket,
Mar d-eo d'ar rozennik-gwenn zo roz-Mari hanvet?
Perlezennig ar merc'hed, bleun lili ar bleunio,
Hirio ma o tigorin ha warc'hoaz e serro.

Me a zo bet, va dousik, oc'h ho tarempredet,
Evel ma ve ann estik war ar spern-gwenn kludet;
Pa fell d'ean paouean teu ann drein d'he bikan,
Neuze sav war beg ar brank hag e teu da ganan.

Me zo evel ann estik; pe 'vel ann anaon
E kreiz tan ar purkator o c'hortoz he levon;
Achuet eo ann termen hag ann devez deuet
Ma ienn-me 'tre barz ho ti, gand ar Vazvalaned.

Va stereden zo kaled, va stad zo dinatur,
N'em euz bet war ar bed-ma nemed displijadur,
N'em euz na kar na mignon, sioaz! na mamm na tad,
Na kristen war ann douar hag a garfe va mad.

Ne deuz den barz ar bed-ma abaou' ed onn deuet,
A zo bet diwar ho penn, kel liez tamallet;
Rak-se war benn va daou lin, hag enn hano Doue,
Ho p·dann-me da gaout ouz ho kloarek true!

Cette chansonnette a été composée en suivant la grève, au retour du pardon de Saint-Michel, où était mon amie. Quand la mer que je vois monter m'engloutirait, peu m'importerait, si je n'étais pas écouté.

Ar zonik man oa savet enn eur dont, gand ann trez,
Euz a bardon Sant Mikel, lec'h ma oa ma mestrez
welann o tont ar mor, ne raffenn man e-bed
Da vezan beuzet enn han, ma n'am silaouer ket.

XI

LES MIROIRS D'ARGENT

— DIALECTE DU BAS-VANNES —

ARGUMENT

C'est l'usage en Basse-Bretagne de consteller de petits miroirs encadrés d'argent les coiffes des nouvelles mariées. La crainte de ne jamais les voir briller pour elle tourmentait la jeune Marguerite : voici le testament coquet et triste dont elle fit part à sa mère, en souriant à travers ses larmes, et même en menaçant un peu. La *Jeune fille* du Pays Messin, dans le recueil de M. de Puymaigre, la *Jeune Piémontaise* de M. Nigra, la *Pernette* de Lyon et la *Fanfarneto* de Provence ne sont pas si sombres que la petite Bretonne ; celle-ci a plû pourtant davantage.

Écoutez tous, écoutez ! Voici une nouvelle chansonnette.

Elle a été faite sur Marguerite de Kerglujar, la plus gentille fille qui fût au monde.

Et sa mère lui disait :

— Chère Marguerite, comme vous êtes jolie!

— Eh! que me sert d'être si jolie, puisque vous ne me mariez pas?

Quand la pomme est rouge, il faut qu'on la cueille sans retard !

MELLEZOUROU ARC'HANT

— IES GWENNED-IZEL —

Seleuet holl, ho! seleuet!
Ur zonik neue zou sauet.

Ar Varc'haid doc'h Kerglujar,
Probikan plac'h oa oar enn doar.

Hag he mamm a lare d'ehi :

— Mac'haid geh, koantik oc'h-hui!

— Ha petra vern d'eing bout ken brao,
Pe n'em zimeet ked atao?

Pe ve deit ann avalen ru,
Red eu he gutuillein doc'htu!

La pomme tombe de l'arbre et se gâte, si on ne la cueille pas.

— Mon enfant, consolez-vous, dans un an je vous marierai.

— Et si je meurs avant un an?... Vous aurez bien du chagrin après?

Si je meurs avant un an, mettez-moi dans une tombe nouvelle.

Placez trois bouquets sur ma tombe, un de rose et deux de laurier.

Quand les jeunes clercs sortiront du cimetière, ils prendront chacun un bouquet,

Et ils se diront l'un à l'autre : — Voici la tombe d'une jeune fille

Qui est morte du désir de porter les miroirs d'argent. —

Creusez plutôt ma fosse ou bord du grand chemin; cloche pour moi ne sonnera ;

Cloche pour moi ne sonnera sur terre; prêtre ne viendra me chercher. —

Koei ra doc'h er ween ann aval:
Ma n'hen kutuiller, ia da fall.

— Me merc'hik, en em gonfortet,
Abenn ur ble ė vec'h dimet.

— Ha mar varvann arog ur ble?...
Hui po glac'har vraz goude-ze!

Ma varvann-me arog ur ble,
Me laket enn ur be neue.

Laket tri bouked ar me be,
Unan a roz, daou a lore.

Pe zeui ar gloer ag er vered
E kemerint bep ur bouked,

Hag e larint 'nn eil d'egile :
— Setu ur plac'h ieuang ame

Hag a zou marue enn hi c'hoant,
De zougenn mirouereu argant. —

Ar ann hent braz kent me laket,
Kloc'h aveid on ne zono ket;

Kloc'h ar enn doar ne zono ket,
Belek d'am c'herc'het ne zeui ket. —

XII

LA CROIX DU CHEMIN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La croix dont il va être question est celle du bord de la route de Quimperlé à Riec. Le jeune Kloarek, auteur de la chanson qui en parle, était de cette dernière paroisse, et renonça à la robe noire pour reprendre, comme on dit, l'habit blanchi de farine ; son père en effet était meunier du marquis de Pontcalec et avait son moulin sur un cours d'eau, non loin du manoir seigneurial : il rimait force *zones* en piquant sa meule, et peut-être faut-il lui attribuer la belle élégie de son seigneur. Quoi qu'il en soit, la pièce suivante est digne du même poëte, j'allais dire du chantre de Laure.

Un petit oiseau chante au grand bois ; jaunes sont ses petites ailes, son cœur rouge, sa tête bleue, un petit oiseau chante à la cime du grand arbre.

Il est descendu de bien bonne heure sur le bord de notre foyer, comme je disais mes prières ;

— Bon petit oiseau, que cherchez-vous ? —

Il m'a tenu autant de doux propos qu'il y a de roses dans le buisson. — Prenez une compagne, mon ami, qui réjouisse votre cœur. —

KROAZ ANN HENT

— IES KERNE —

Evnig a gan er c'hoad huel,
Ha melenig he ziou askel;
He galonik ru, he benn glaz;
Evnig a gan beg ar ween vraz.

Abredik mad eo diskennet
War lezen treuzou hon oaled,

Keit ha ma oann gant ma fater :
— Evnik mad, petra a glasker? —

Kemend a c'heriou neuz laret,
M'ez euz rozennou er boched :
— Kemeret ebun dous, va mignon,
A lakai laouen ho kalon. —

J'ai vu près de la croix du chemin, lundi, une jeune fille belle comme les saints; dimanche j'irai à la messe, et je la reverrai sur la place.

Ses yeux sont plus clairs que l'eau dans un verre; ses dents blanches et pures, plus brillantes que des perles;

Et ses mains et ses joues fraîches, sont plus blanches que le lait dans le vase noir; oui, si vous la voyiez, doux ami, elle charmerait votre cœur.

Quand j'aurais autant de mille écus qu'en a le marquis de Pontcalec; quand j'aurais une mine d'or, sans la jeune fille, je serais pauvre.

Quand même il croîtrait au seuil de ma porte, au lieu de fougère verte, des fleurs d'or; quand j'en aurais plein mon courtil, peu m'importerait sans ma douce.

Chaque chose a sa loi nécessaire: l'eau coule de la fontaine; l'eau descend au creux du vallon; le feu s'élève et monte au ciel;

La colombe demande un petit nid bien clos, le corps la tombe, l'âme le paradis, et moi votre cœur, chère amie.

J'irai tous les lundis matin, sur mes deux genoux, à la croix du chemin; j'irai à la croix nouvelle, en l'honneur de ma bien-aimée.

Gwelet em euz tal kroaz ann hent,
Dilun, eur plac'h evel ar zent;
Me iei disul d'ann oferen,
Hag he gwelinn war ann dachen.

Ma he daou-lagad enn he fenn
Skleroc'h eged dour er weren,
Hag he dentigou net ha gwenn,
Zo kaeroc'h eget perlezen.

He daou-zorn hag he diou-chod ru,
Gwennoc'h eged lez er pod du;
Ia! mar he gwelfec'h, va mignon,
Laouen a zeufe ho kalon.

P'am befe kemend a vil skoed,
Hag en deuz markiz Pontkalek;
Ha p'am befe eur vein-gleuz aour,
Ma n'em euz ar plac'h me zo paour.

Na pa zafje war dreuz hon nour,
E-lec'h radeu glaz, bleuniou aour;
Na pa zafjent leiz ma liorz,
Ma m'em euz ma dous, ne rann forz.

Kement tra deuz he lezen red;
Ann dour deuz ar feunten a red,
Ann dour ia d'ann traon, d'ann izel,
Ann tan d'ann nenv ha d'ann uc'hel;

Ar goulm a c'houl eunn neizik klouz,
Ar c'horf maro a c'houl ar fouz,
Hag ann ene ar baradouz.
Ha me ho kalonik, va dous.

Me a ielo peb lun vintin,
Da groaz ann hent, war ma dgoulin;
Me a ielo d'ar groaz neve.
Abalamour d'am c'harante.

XIII

LA RUPTURE

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

Avec autant de fraîcheur et de chasteté dans l'expression que les trois cantilènes précédentes, celle du jeune paysan léonard qui chante ses illusions trompées a plus de gravité et de philosophie : s'il ne sait ni lire ni écrire, selon son propre aveu, il ne tardera pas à s'instruire en devenant kloarek ou *clerc d'école*, comme on disait autrefois en France, et plus tard clerc d'église; mais a-t-il lieu de regretter une ignorance qui lu inspire des accents dont la grâce rustique charme le goût le plus délicat?

Si je savais lire et écrire comme je sais rimer, je ferais une chanson nouvelle, une chanson, et dans peu de temps.

Voici venir ma petite amie, elle se dirige vers notre maison ; si j'en puis trouver l'occasion, je lui parlerai.

— Vous me paraissez changée, ma jolie petite amie, bien changée, depuis la dernière fois que je vous vis au pardon du mois de juin.

— Et quand cela serait, jeune homme, et quand je serais changée! j'ai eu une grosse fièvre depuis le pardon du Folgoat.

ANN DROUK-RANS

— IES LÉON —

Ma oufenn-me lenn ha skriva, evel a ouzounn rimel,
Me a refe eur zon nevez, eur zon, ha na venn ket pell.

Me wel erru, va mestrezik, dont a ra trezek hon ti;
Mar gellann-me kaout ann tu, me a brezego out-hi.

— Drouklivet, va mestrezik koant, drouklivet-braz ho kavann,
Aboe m'ho kweliz er pardon, e miz even divezan.

— Ha pa venn-me 'ta, den iaouang, ha pa venn-me drouklivet!
Ann derzien vraz zo bet gan-in, abaoe pardon Folgoet.

— Venez avec moi, ma douce, entrons ensemble dans le courtil, je vous y ferai voir une rose parmi les herbes fleuries ;

Elle brillait là si gaie et si belle sur sa tige! jeudi matin, quand je la trouvai, elle était fraîche comme vos joues.

Je vous avais dit, mon amie, de bien fermer la porte de votre cœur, afin que personne n'y entrât, au milieu des fleurs et des fruits ;

Et vous ne m'avez pas écouté, et vous l'avez laissée ouverte ; et voilà que la fleur est flétrie, que votre beauté est détruite.

L'amour et la jeunesse sont les plus belles choses de ce monde; elles fleurissent et se fanent l'une comme l'autre bien vite.

Le temps où nous nous sommes aimés n'a pas duré bien longtemps ; il a passé, jeune fille, comme un coup de vent.

— Deuit-c'houi gan-in, va dousik, deuit tre el liors gan-in,
Me ziskouezo d'e-hoc'h eur rozen eno touez all louzou fin;

Ker gae ha ker brao oa eno, hag hi savet war ar bod!
Diziou beure pa he c'haviz oe ker ruz hag ho tiouchod.

D'e-hoc'h e liviriz serra mad tor ho kaloun, va mestrez,
Na vize eat ann dud e-barz, 'touez al louzou hag ar frez;

Ha n'hoc'h euz ket sentet ouz-in, hag hoc'h euz hen digoret,
Ha setu gwenvet ar vleuzven, kollet gan-e-hoc'h ho kened.

Ar garantez, ar iaouankiz, kaera traou zo er bed-man;
Bleuzvi a reont ha koenvi ann eil hag eben buhan.

Amzer omp bet o 'n em garout ne deuz ket padet gwall bell;
Tremen e deuz great, plac'h iaouang, evel eur barrad avel.

XIV

LES HIRONDELLES

— DIALECTE DE HAUTE-CORNOUAILLE —

ARGUMENT

On attribue cette discrète élégie à deux jeunes paysannes, deux sœurs. Toutes deux pourtant, si on les interroge, se défendent d'abord vivement de l'avoir composée; puis, si on continue de les presser, elles s'en font honneur l'une à l'autre, et, si on insiste davantage, elles finissent par avouer en rougissant qu'elles l'ont faite ensemble. Certes, à l'occasion d'un si doux aveu poétique, remarque M. Magnin avec son tact habituel, une telle collaboration, vraie ou supposée, est un délicat subterfuge de pudeur et de modestie. On ne saurait trop admirer leur œuvre, ajoute un éminent poëte anglais; elle semble une espèce de reproche délicat fait à un fils de famille qui va chercher des plaisirs, et peut-être former des liens loin du pays natal[1].

Il y a un petit sentier qui conduit du manoir à mon village,

Un sentier blanc sur le bord duquel on trouve un buisson d'aubépine,

Un buisson chargé de fleurs qui plaisent à l'enfant du manoir.

Je voudrais être fleur d'aubépine, qu'il me cueillît de sa main blanche,

---

AR GWENNILIED

— IES KERNE-HUEL —

Tre ma c'herig hag ar maner,
Eur wenojenig a gaver;

A gaver eur weno en wenn
A zo enn hi eur ween spern-gwenn;

Hag hi karget a voukedou
Hag a blij da vab ann otrou.

Me garfe but bleun e spern-gwenn,
Ha but tapet gand he zorn gwenn,

[1] Le Dr Milmann, *Quarterly Review*, June, 1845, p. 37.

Qu'il me cueillît de sa petite main blanche, plus blanche que la fleur d'aubépine.

Je voudrais être fleur d'aubépine, pour qu'il me plaçât sur son cœur.

Il s'éloigne de nous, quand l'hiver entre dans la maison;

Il s'en va vers la France, comme l'hirondelle qui s'envole.

Quand revient le temps nouveau, il revient aussi vers nous;

Quand les bluets naissent dans les prés, et que l'avoine fleurit dans les champs;

Quand chantent les pinsons et les petits linots;

Il revient avec les fêtes; il revient à nos pardons.

Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison,

Et voir les hirondelles voltiger par ici, toujours;

Je voudrais les voir voltiger toujours au bout de notre cheminée.

NOTES

Presque tous les *zones* qu'on vient de lire ont eu une bonne fortune à laquelle, certes, leurs obscurs auteurs étaient loin de prétendre : comme les anciens lais bretons imités par Marie de France, ils ont fait le tour de l'Europe. Aux traducteurs allemands, anglais et suédois de nos *Liebeslieder*, ainsi qu'on les nomme dans le Nord, sont venus se joindre plusieurs poëtes français de talent, dont l'un couronné par

---

But tapet gand he zornik gwenn,
Gwennoc'h evit bleun e spern-gwenn;

Me garfe but bleun e spern-gwenn,
Ha but laket ar he varlen.

Mont a ra kuit digen omp-ni,
Pa za ar goan tre barz ann ti;

Mont a ra kuit trezek Bro-c'hall,
'Vel ar gwennili o nijal.

Pa zistro ann amzer neve,
Distroi ra dreman adarre;

Pa zav ar bleun ial er prajou,
Hag ar bleun kerc'h barz ar parkou;

Ha pa gan ar pinterigou,
Kerkouls hag al linerigou;

Dont a ra da heul ar festou,
Dont a ra c'hoaz d'hon pardoniou.

Me garfe gwel't e peb amzer
Bleumou ha festou barz ar ger,

Ha gwelet ar gwennilied
O nijal tro zreman bepred;

Me garfe ho gwelet nijal
Bepred e beg hon chiminal.

l'Académie française pour un heureux rapprochement entre les antiques pastorales de la Grèce et les pastorales sans art, mais plus sincères, de l'Armorique[1]; les *Hirondelles* ont particulièrement exercé ces poëtes: depuis longtemps chantées par madame Sabatier sur un air de mademoiselle Loïsa Puget, auquel je préfère toutefois la mélodie originale, elles ont trouvé récemment dans madame Auguste Penquer leur Marie de France[2] Ai-je besoin de dire que l'habile artiste a conservé à la chanson bretonne ce cachet de timide réserve qui est le caractère même de la race? Mais je ne puis m'empêcher de réclamer, avec tous les égards dus aux dames, contre l'origine et les traits que lui a prêtés lady Georgina Fullerton : pour en rehausser la valeur, elle l'a attribuée aux paysannes des environs de Rome qui en font, dit-elle, retentir la campagne; pour lui donner un air méridional, elle a changé le manoir en palais, l'enfant du manoir en fils du maître du palais, la fleur d'aubépine en fleur d'oranger, les bluets en anémones et les avoines en amandiers. Qu'on juge de ses embellissements : « Il y a un petit sentier qui conduit du palais au village, un sentier blanc sur le bord duquel on trouve un oranger chargé de fleurs qui plaisent au fils du maître du palais. Je voudrais être fleur d'oranger pour qu'il me cueil ıt de sa main blanche, » etc. Ceci est assurément plus noble, et fort bien placé dans la bouche d'une virtuose italienne chantant dans le palais d'un pacha de Constantinople; mais pourquoi dépouiller les pauvres Bretonnes au profit des paysannes d'Albano? Le Midi est assez riche par lui-même; on est d'ailleurs trop disposé à lui faire honneur de tout ce qu'il y a de beau pour que l'Ouest ne défende pas ses droits, quand il en a.

[1] RUSTIQUES, par M. Louis Maignen. — *Chants bretons*, 2e partie, p. 111. 1860.
[2] *Révélations poétiques*, p. 93. 1865.

TROISIÈME PARTIE

LÉGENDES

ET

CHANTS RELIGIEUX

LÉGENDE DE SAINT RONAN

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

La tradition de l'église de Léon s'accorde avec celle de l'église de Cornouaille pour faire naître Ronan en Irlande, où il aurait, par humilité, quitté un siége épiscopal. Elles le font passer en Armorique sous le règne du roi Gradlon, à la fin du cinquième siècle. Un bréviaire léonnais imprimé en 1516, et un bréviaire de Quimper reproduit par Bollandus, donnent sa légende abrégée, que les bénédictins ont transcrite presque en entier, d'après de très-anciens manuscrits latins, dans le trente-huitième volume de leur précieux recueil des *Blancs-Manteaux*. Quand on compare avec elle la légende bretonne du saint, on reste convaincu de leur commune origine populaire. Mais celle-ci, comme on va le voir, doit au courant traditionnel où elle n'a jamais cessé de se retremper une fraîcheur et une saveur qui indiquent la source même.

Le bienheureux seigneur Ronan reçut le jour dans l'île d'Irlande, au pays des Saxons, au delà de la mer bleue, de chefs de famille puissants.

Un jour qu'il était en prière, il vit une clarté et un bel ange vêtu de blanc, qui lui parla ainsi :

— Ronan, Ronan, quitte ce lieu ; Dieu t'ordonne, pour sauver ton âme, d'aller habiter dans la terre de Cornouaille. —

BUHEZ SANT RONAN

— IES KERNE —

Ann otrou Ronan benniget
Enez Iverni a oa ganet,
Bro-zaoz, enn tu-all d'ar mor glaz,
Demeuz a bentieien vraz.

Eur wech ma oa enn he beden,
En doa gwelet eur sklerijen

Hag eunn el kaer gwisket e gwenn,
A gomzaz out-han evelhenn :

— Ronan, Ronan, kerz alese;
Gourc'hemennet eo gand Doue,
Evit savetei da ene,
Mont da chom e douar Kerne. —

Ronan obéit à l'ange, et vint demeurer en Bretagne, non loin du rivage, d'abord dans une vallée de Léon, puis dans la Forêt Sacrée du pays de Cornouaille.

Il y avait deux ou trois ans ou davantage qu'il faisait en ces lieux pénitence, lorsque, étant un soir sur le seuil de sa porte, à deux genoux devant la mer,

Un loup bondit dans la forêt, avec un mouton en travers dans la gueule, et à sa poursuite, un homme haletant et pleurant de douleur.

Ronan eut pitié de cet homme, et pria Dieu pour lui :

— Seigneur Dieu, je vous prie, faites que le mouton ne soit pas étranglé ! —

Sa prière n'était pas finie, que le mouton avait été déposé, sans aucun mal, sur le seuil de la porte, aux pieds de Ronan et du pauvre propriétaire.

Depuis ce jour, le cher homme venait souvent le voir : il venait avec grand plaisir l'entendre parler de Dieu.

Mais il avait une épouse, une méchante femme, nommée Kéban, qui prit en haine Ronan, au sujet de son mari.

Un jour elle vint le trouver, et l'accabla d'injures :

— Vous avez ensorcelé les gens de ma maison, mon mari aussi bien que mes enfants :

Ronan oud ann el a zentaz,
Ha da chom e Breiz e teuaz,
Kent e traon Leon, ha goude,
E Koat Nevet, e bro Kerne.

Daou pe dri bloa oa pe ouspenn,
M'oa eno ober pinijen,
Pa oa eur pardae toull he zor,
War he zaoulin, dirag ar mor;

Ken a lammaz eur bleiz er c'hoad,
Adreuz enn he veg eunn danvad;
Ha war he lerc'h eunn den, timad,
Hag a oele, gand kalonad;

Ha Ronan gant true out han,
A bedaz Doue evit-han :
— Otrou Doue, ha me ho ped;
Grit na vo ann danvad taget ! —

Ne oa ked he beden laret,
Pa oa ann danvad digaset,
Heb droug e-bed, war dreuz ann nour,
Dirag Ronan hag ann oac'h paour

Ac'hano da zont ann den kez,
Deue d'he welet aliez;
Gant plijadur braz e teue
Evit klevet komzou Doue.

Hogen eur c'hreg a oa gant-han,
Hag hi gwall-bez, hanvet Keban,
Hag hi a zeuaz d'argarzi,
Ronan enn abeg d'he hini.

Eunn deiz a oa bet d'he gaouet
Ha trouz d'ean hi devoa gret :
— Chalmet hoc'h euz tud ma zi-me,
Ma goaz kouls ha ma bugale.

Ils ne font tous que vous rendre visite, et mon ménage en souffre. Si vous ne faites pas plus attention à mes paroles, vous aurez beau japer, je vous châtierai! —

Alors elle forma le projet d'opprimer le saint homme de Dieu, et elle alla trouver le roi Gradlon, de l'autre côté de la montagne :

— Seigneur roi, je viens vous demander justice : ma petite fille a été étranglée; c'est Ronan qui en a fait le coup, dans la Forêt Sacrée; je l'ai vu se changer en loup. —

Sur cette accusation, Ronan fut conduit à la ville de Quimper, et jeté dans un cachot profond, par ordre du seigneur roi Gradlon.

On le tira de là, on l'attacha à un arbre, et on lâcha sur lui deux chiens sauvages affamés.

Sans s'émouvoir et sans avoir peur, il fit un signe de croix sur son cœur, et les chiens reculèrent tout d'un coup, en hurlant lamentablement, comme s'ils eussent mis le pied dans le feu.

Quand Gradlon vit cela, il dit à l'homme de Dieu :
— Que voulez-vous que je vous donne, puisque Dieu est avec vous?

Ne reont med ho tarempred holl,
Ha ma danvez a ia da goll.
Ma na zentet ouz-in muioc'h,
Kaer po chilpat, me rei gen-hoc'h! —

Enn he fenn e lakaz neuze,
Da c'hoana den santel Doue.
Hag hi mont da gaout ar Roue,
Gradlon, enn-tu-all d'ar mene:

— Otrou Roue, ha me ho ped;
Ma flac'hik-me zo bet taget :
Ronan Koad Neved deuz her gret;
O vont da vleiz meuz hen gwelet —

Evel ma oa bet tamallet
Ronan da Gemper oa kaset,
Ha tolet ebarz eur c'hao don,
Aberz otrou roue Gradlon.

Mez ac'hane pa oa tennet,
Dioc'h eur wezen e oe staget,
Ha daou gi gwez ha diboellet
War-n-ezhan timad oa losket.

Hag hen heb man na kaout aon,
A reaz eur groaz war he galon;
Ken a dec'haz ar chas raktal
Evel dioc'h ann tan, oc'h harzal.

Gradlon pa welaz kement-se,
A lavaraz d'ann den Doue :
— Na petra vad a rinn-me d'hoc'h
P'e ma Doue enn tu gen-hoc'h?

— Je ne vous demande rien que la grâce de la femme Kéban; son petit enfant n'était pas mort, elle l'avait enfermé tout vivant dans un coffre. —

On apporta le coffre, et on y trouva l'enfant : il était couché sur le côté, et était mort : saint Ronan le ressuscita.

Le seigneur Gradlon et ses gens, stupéfaits de ce miracle, se jetèrent aux genoux de saint Ronan pour lui demander pardon.

Et il revint à la forêt, et y resta jusqu'à sa mort, faisant pénitence, une pierre dure pour oreiller;

Pour vêtement, la peau d'une génisse tachetée, une branche tordue pour ceinture; pour boisson, l'eau noire de la mare; pour nourriture, du pain cuit sous la cendre.

Lorsque sa dernière heure fut venue, et qu'il eut quitté ce monde, deux buffles blancs sauvages furent attelés à une charrette, et trois évêques menèrent le deuil;

Arrivés sur le bord d'un lavoir, ils trouvèrent Kéban, décoiffée, qui faisait la buée le vendredi, sans égard pour le sang de Jésus, notre Sauveur.

Et elle de lever son battoir, et d'en frapper un des buffles à la corne, si bien que le buffle bondit épouvanté, et eut la corne arrachée du coup.

— Netra vad me na c'houlennan,
Nemed true d'ar c'hreg Keban;
He bugelik ne ket maro,
Gant-hi enn arc'h oe klozet beo. —

Ann arc'h a oa bet digaset,
Ar bug 1 enn hi oe kavet,
Hag hen war he goste maro;
Ha sant Ronan he lakaz beo.

Ann otrou Gradlon hag he dud,
Souezet-braz gand ar burzud,
'N em strinkaz dirak sant Ronan,
O c'houlenn trugarez out-han.

Hag hen e mez, d'ar c'hoad endro,
Da chom di beteg he varo;
Eno oc'h ober pinijen
Eur men kaled dindan he benn;

Gant-han krogen eunn ounnar vriz,
Eur skoultrik gweet da c'houriz,
Ha da eva dour ar poull du,
Ha bara poazet el ludu.

Pa zeuaz he dremen divea,
Pa eaz kuit deuz ar bed-ma,
Daou ejen gwez kaen dioc'h ar-charr,
Tri eskob d'he gas d'ann douar.

Hag hi digouezet gand ar ster,
Ha kaout Keban diskabel-kaer,
Oc'h ober liziou d'ar gwener,
Daoust da wad Jezuz, hor Salver;

Hag hi sevel he golvaz prenn,
Ha darc'ha gant korn eunn ejenn,
Ken a zilammaz gwall-spontet,
He gorn gand ann tol diframmet.

— Retourne, charogne, retourne à ton trou! va pourrir avec les chiens morts! on ne te verra plus, à cette heure, te moquer de nous. —

Elle avait encore la bouche ouverte, que la terre l'engloutit parmi des flammes et de la fumée, au lieu qu'on nomme *la tombe de Kéban.*

Le convoi poursuivait sa marche, lorsque les deux buffles s'arrêtèrent tout court, sans vouloir avancer ni reculer.

C'est là qu'on enterra le saint — c'était sans doute sa volonté — là, dans le bois vert, au sommet de la montagne, face à face avec la grande mer.

NOTES

La légende latine, tout en donnant aussi pour plus grande ennemie au saint ermite cette *Kéban*, qu'elle qualifie justement de *mulier malefica* et représente pour ainsi dire comme la reine de la Forêt Sacrée, ne lui fait point pousser la haine contre le chrétien mort jusqu'au paroxysme de la fureur et de l'impiété. Mais pour errer très-probablement quant au fait, la légende rustique n'en est pas moins, je crois, dans le vrai par l'idée, et elle me semble peindre au vif la résistance opiniâtre, désespérée, furieuse d'un certain paganisme sauvage contre la foi nouvelle qui triomphe. De même, l'histoire des deux buffles et des trois personnages menant le deuil du saint est racontée différemment par le légendaire latin, qui a confondu les funérailles de Ronan avec la translation de ses reliques faite depuis le neuvième siècle. Mais la narration monacale offre un souffle presque épique que n'a point le rustique récit, et elle mérite d'être mise en regard de l'esquisse populaire, assez maigre et même insuffisante en cet endroit.

Chassé par son humilité du pays de Cornouaille, comme il l'avait été prmitivement de sa patrie, puis des côtes du Léon, et caché sur ses vieux jours soit dans la forêt de Loudéac, soit dans celle de la Noüé, Ronan y mourut, et les trois comtes de Rennes, de Vannes et de Cornouaille, aux

---

— Ke, map-gaign, ke d'az toull endro!
Ke da vreina gand chas maro!
Ne vei ket kavet brema mui
Oc'h ober goab ac'hanomp-ni. —

N'oa ked he genou peur-sarret,
Pa oa gand ann douar lonket
Etouez moged ha flammou-tan,
E lec'h ma c'helver *Bez-Keban.*

Mont a eure ato ar c'harr,
O kas sant Ronan d'ann douar;
Pa chomaz sonn ann daou ejen,
Heb kerzet mui na rog na dreu.

Eno e oe laket ar sant,
Evel ma kreder oa he c'hoant;
E penn-ann-nec'h euz ar c'hoad glaz,
Eeunn-hag-eeunn dirag ar mor-braz.

territoires de qui elles confinaient, prétendirent posséder son corps. Pour terminer le différent, ils consultèrent un vieillard vénérable, qui leur donna ce conseil : « Faites chercher dans la forêt deux buffles sauvages, attelez-les à un char, placez-y le corps du saint et laissez-les aller; le lieu où ils s'arrêteront sera celui qu'il a choisi pour sa sépulture. » Les deux buffles trouvés et mis de force sous le joug, le comte de Rennes, sur l'avis du vieillard, s'approcha pour enlever le corps de terre, mais malgré l'aide de ses guerriers, il n'en put venir à bout. Après lui le comte de Vannes tenta l'aventure avec aussi peu de succès. Restait le comte de Cornouaille, et il hésitait à renouveller l'expérience, car ayant été blessé au bras droit dans une bataille, il était demeuré perclus. Cependant il finit par céder aux instances qu'on lui fit de toutes parts, et, pour lui prouver sa faveur, non-seulement le saint se laissa enlever facilement de terre et placer sur le char, mais il rendit au bras du comte la vigueur qu'il avait perdue. Aussitôt les buffles sauvages se mirent en marche avec l'ensemble et la douceur de deux bonnes bêtes de labour, et, après avoir parcouru une grande étendue de pays, ils arrivèrent en Cornouaille, dans une vallée, à un mille de l'oratoire de Ronan, et s'y arrêtèrent avec leur précieux fardeau. Voyant cela, le comte, transporté de joie, fit don au bienheureux à perpétuité de toute la terre comprise entre la vallée et l'oratoire, plus d'autant à un mille à la ronde ; et la donation faite, les deux buffles reprirent leur marche jusqu'à la porte de l'oratoire, devant lequel ils s'arrêtèrent de nouveau pour se reposer enfin.

Avec le temps, une église, d'abord en bois, puis en pierre, remplaça l'humble chapelle où les reliques du saint avaient été placées. Tous les sept ans, le second dimanche de juillet, elles en sortent portées en triomphe à la tête d'une longue file de pèlerins, qui décrivent autour de l'ancienne Forêt Sacrée un circuit de trois lieues, en suivant les limites de la terre autrefois donnée à saint Ronan après sa mort. Cette procession s'appelle *Ann Droveni*, c'est-à-dire le *tour de l'Asile*, en mémoire du droit d'asile dont y jouissaient les malheureux. De grandes indulgences y ont été attachées. De son côté, l'imagination populaire s'est plu à l'orner de merveilles. J'ai entendu chanter par un aveugle, pendant une des stations, le couplet que voici, qui, pour être moderne, n'en a pas moins son prix :

« Un jour que le temps était défavorable et qu'il empêchait la procession de sortir, on vit les reliques du saint, les croix et les bannières se mettre en marche toutes seules, au son des cloches sonnant d'elles-mêmes. »

SAINT EFFLAMM ET LE ROI ARTHUR

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

L'église de Tréguier n'a pas de saint plus populaire qu'Efflamm, et en le donnant pour patron à un hôpital de Morlaix, on n'en pouvait choisir aucun qui fût aussi agréable aux malades de la contrée, si ce n'est sainte Enora, sa femme, la patronne des nourrices bretonnes. Les services que l'un et l'autre ont rendu au pays de Tréguier, pendant leur vie, et les consolations qu'ils ne cessent de procurer à ses plus humbles habitants depuis leur mort, voilà tout ce qu'il y a de certain dans ce qui les regarde.

A leur légende, que l'austère bénédictin dom Denis Briant traitait d'extravagante et où il ne voyait « qu'un monument de l'esprit de fable du quatorzième siècle, » au lieu d'y voir un monument de poésie charmante, la tradition a associé le héros breton par excellence, le fameux roi Arthur, dont nul pays plus longtemps que celui de Tréguier n'a chéri la mémoire et attendu le retour.

I

Un roi d'Irlande avait une fille à marier : c'était la plus belle des princesses ; elle se nommait Enora.

Beaucoup l'avaient demandée, et elle avait refusé tous les partis, à l'exception du grand seigneur Efflamm, fils d'un roi étranger, et qui était jeune et beau.

SANT EFFLAMM HAG AR ROUE ARZUR

— IES TREGER —

I

Eur brenin euz a Iverni,
En doa eur verc'h da zimizi,
Euz ar brensezed ar vraoan,
Hag hi he hano Enoran.

Gand leiz e oa bet goulennet,
Hag holl e oant bet distolet,
Nemed ann otro braz Efflamm,
Mab d'eur brenin all, ha drant-flamm.

Mais il avait formé le projet d'aller faire pénitence en un ermitage, au fond de quelque bois, et de quitter sa chère femme.

Au milieu de la nuit même des noces, comme tout le monde était couché et dormait d'un profond sommeil, il se leva d'auprès d'elle, et sortit de la chambre sans faire de bruit;

Et il sortit du palais sans éveiller personne, et s'éloigna rapidement sans autre compagnon que son lévrier;

Et il vint au rivage, et chercha un vaisseau; mais il avait beau regarder de tout côté, il n'en voyait aucun, car la nuit était noire.

Quand la lune se leva dans le ciel, il aperçut auprès de lui un petit coffre percé, perdu et ballotté par les flots.

Il l'attira à lui et y monta incontinent; et le jour n'était pas levé, qu'il était sur le point d'arriver en Bretagne.

La Bretagne était alors ravagée par des animaux sauvages et des dragons qui désolaient tout le canton, et surtout le pays de Lannion.

Beaucoup d'entre eux avaient été tués par le chef suprême des Bretons, Arthur, qui n'a pas encore trouvé son pareil depuis qu'il est sur la terre.

Met laket e doa enn he benn
Monet da ober pinijen,
Enn eur minic'hi, enn eur c'hoad,
Ha mont kuit digand he c'hroueg vad.

Deiz ann eured, e-kreiz ann noz,
Ann holl er gwele kousket kloz,
Deuz he c'hichen e oa lammet,
Ha mez deuz ar gampr, didrouz net;

Ha mez deuz ar palez eaz,
Na den e-bed na zihunaz;
Ha pell deuz ar gev skanv ha feul,
Nemed he gi-red enn he heul;

Hag hen digouezet gand ann treaz,
Ha klask eul lestr bennag a reaz:
Kaer en doa sellet a bep-tu,
Wele nikun gand ann noz du.

Ken a zavaz al loar enn nen,
Hag e welaz enn he gichen
Eunn arc'hik toull hag hi kollet,
Hag hi tolet ha distolet.

Efflamm a grogaz enn ezhi,
Hag a bignaz kerkent enn hi,
Ha n'oa ket c'hoaz savet ann deiz,
Pa oa tostik-tost ouz a Vreiz.

Breiz neuze a oa trubuillet
Gand loened gwez ha dragoned,
Hag a wall-gase ar c'hanton
Ha, dreist ann holl, bro Lannion.

Kalz aneo a oa bet lazet,
Gand penn-tiern ar Vretoned
Arzur, a n'euz kavet he bar,
Abaoe 'ma war ann douar.

Quand saint Efflamm prit terre, il vit le roi qui combattait, son cheval, à ses côtés, étranglé, renversé sur le dos, rendant le sang par les naseaux ;

Devant lui face à face un animal sauvage avec un œil rouge au milieu du front, des écailles vertes autour des épaules, et la taille d'un taureau de deux ans;

La queue tordue comme une vis de fer, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et armée, dans toute son étendue, de défenses blanches et aiguës, comme celles du sanglier.

Il y avait trois jours qu'ils combattaient ainsi sans pouvoir se vaincre l'un l'autre; et le roi allait s'évanouir, lorsque arriva Efflamm.

Quand le roi Arthur vit saint Efflamm, il lui dit :
— Voudriez-vous, seigneur pèlerin, me donner une goutte d'eau?

— Avec l'aide du Seigneur, Dieu béni, je vous trouverai de l'eau. —
Et lui de frapper du bout de son bourdon, par trois fois, la roche verte à son sommet,

Si bien qu'une source jaillit à l'instant du sommet du rocher, qui désaltéra Arthur et lui rendit force et santé.

Pa zouareaz sant Efflamm,
Ar roue welaz oc'h emgann,
He varc'h taget enn he gichen,
Goad deuz he fri, ha war he gein;

Eul loen gwez gant hen tal-oc'h-tal,
Eul lagad ru e-kreiz he dal,
Skanto glaz endro d'he ziou skoa,
Kemend hag eur c'hole daou vloa;

He lost evel eur vins houarn,
He vek digor rez he ziou-skouarn,
Skilfo enn han gwenn ha lemmet
Evel ann hoc'h gwez, hed-ha-hed.

Tri deiz oant enn kann evel-se,
Heb bea'nn eil 'vid egile;

Hag ar roue mont da fatan,
Pa zigoueaz Efflamm gant-han.

Ar roue Arzur lavaraz
Da zant Efflamm, dal' m' he welaz:
— Plije d'hoc'h, otro pirchindour,
Digas d'i-me eul lommik dour?

— Mar plij d'ann Otro benniget,
Dour awalc'h a vezo kavet. —
Hag hen da skei gant penn he vaz,
Dre deir gwech, war beg ar roc'h-c'hlaz.

Ken a zilammaz eur vammen
Dioc'h beg ar garrek, rag-ann-nen,
A dorraz d'Arzur he zec'hed,
Hag a roaz d'ean nerz ha iec'hed

Et lui de fondre de nouveau sur le dragon, et de lui enfoncer son épée dans la gueule, si bien, que le monstre jeta un cri et roula dans la mer, la tête la première.

Le roi, après l'avoir tué, dit à l'homme de Dieu :

— Suivez-moi, je vous prie, au palais d'Arthur; je veux faire votre bonheur.

— Sauf votre grâce, seigneur, je ne vous suivrai point; je désire me faire ermite. Si vous le permettez, je passerai toute ma vie sur cette colline. —

II

Enora fut bien surprise, le lendemain matin à son réveil, demandant ce qui était arrivé et ce qu'était devenu son mari.

Comme l'eau coule dans les ruisseaux, les larmes coulaient de ses yeux, délaissée qu'elle était, hélas! par son ami et son époux.

Elle pleura pendant toute la journée, sans trouver de consolation à son âme; la nuit elle pleura sans que l'on pût la consoler.

Enfin elle s'endormit de lassitude, et eut un songe. Elle vit son mari debout près d'elle, aussi beau que le blond soleil,

---

Hag hen d'ann dragon adarre,
Ha planta 'nn he vek he gleze;
Ken a loskaz eur skrijaden,
Ha 'kouezaz er mor war he benn.

Ar roue pa'n deuz hen lazet,
D'ann den Doue en deuz laret :
— Deut, m'ho ped, da balez Arzur,
M'ho lakai enn ho plijadur.

— Sal-ho-kraz, otro, na inn ket,
D'al lean am euz sonj monet.
Mar plij gan-e-hoc'h, me a jomo
Er roz-man, keid ha ma vinn beo. —

II

Enoran oa souezet braz,
Tronoz-beure, pa zihunaz,
O c'houzout petra oa digouet,
Na pelec'h oa eet he fried.

Evel ma red dour er gwazio,
E ro he daou-lagad daelo,
Dre ma oa, siouaz d'ei! losket,
Gand he mignon, hag he fried.

Goelan devoa gret pad ann de,
Heb kavout frealz d'he ene.
Goelan goude koan devoa gret,
Heb gallout bean diboanniet.

Ken a goueaz kousket skuiz tre,
Hag a zeuaz d'ei eunn hunvre :
Gwelet he goaz enn he c'hichen
Ker kaer evel ann heol melen,

Et il lui disait : — Suivez-moi, si vous voulez ne pas perdre votre âme ; suivez-moi sans retard dans la solitude pour travailler à votre salut. —

Et elle de répliquer dans son sommeil : — Je vous suivrai, mon ami, où vous voudrez ; je me ferai religieuse pour travailler à mon salut. —

Les vieillards ont dit comment les anges la portèrent, endormie dans leurs bras, par delà la grande mer, et la déposèrent sur le seuil de l'ermitage de son mari.

Quand elle se réveilla au seuil de l'ermitage de son mari, elle frappa trois coups à la porte :

— Je suis votre douce et votre femme, que Dieu a amenée ici. —

Et lui de la reconnaître à sa voix, et de se lever bien vite, et de sortir ; et, avec de belles paroles sur Dieu, il mit sa main dans sa main.

Puis il lui éleva une petite cabane près de la sienne, à gauche, au bord de la fontaine, couverte de genêts verts, à l'abri, derrière la roche verte.

Ils restèrent là longtemps ; enfin, le bruit des miracles qu'ils faisaient se répandit dans le pays, et on venait chaque jour les visiter.

Hag e lare : — Deut-hu gan-e,
Mar fell d'hoc'h miret ho ene ;
Deut, heb dale' bed, war ar mez,
Da ober ho silvidigez. —

Hag hi, dre hun, da lavaret :
— Mont a rinn gan-e-hoc'h, va fried ;
Lec'h a gerfet, da leanez,
Da ober va zilvidigez. —

Ar re goz ho deuz lavaret
Penoz e oa hi bet douget,
Hag hi kousket, dreist ar mor braz,
Gand ann elez, da zor he goaz.

Toull dor he goaz pa zihunaz,
Tri zol war ann nor a reaz :

— Me zo ho tous hag ho pried
A zo gant Doue digaset. —

Hag hen d'he anaout dioc'h he mouez,
Ha da zevel kerkent, ha mez ;
Hag he zorn 'nn he dorn e lake,
Gand komzo kaer demeuz Doue.

Goude 'savaz eul lojik d'ei,
Tal he hini, a goste klei,
Tal ar feunteun, gand balan glaz
Enn eur wasked, dren ar roc'h c'hlaz.

Pellik meur e jomzont eno,
Ken a ieaz brud dre ar vro
Euz ar burzudo devoant gret,
Ha oant bemde darempredet.

Une nuit, les hommes qui étaient sur la mer virent le ciel s'ouvrir; et ils entendirent des concerts qui les ravirent de bonheur.

Le lendemain matin, une pauvre femme qui avait perdu son lait vint trouver Enora, portant son petit enfant sur le point de mourir.

Elle avait beau appeler à la porte, Enora ne venait point ouvrir; alors elle regarda par un petit trou, et vit la dame étendue morte,

Aussi belle que le blond soleil, et toute la cabane éclairée; et près d'elle à genoux, un petit garçon vêtu de blanc.

Et elle de courir pour avertir le bienheureux Efflamm; mais la porte de l'ermitage était grande ouverte, et il était mort comme sa femme.

Afin qu'on n'oublie point ces choses, qui n'ont jamais été consignées dans aucun livre, on les a mises en vers, pour être chantées dans les églises.

NOTES

Les églises dont il est ici question sont probablement celle de Plestin, où l'on voit le tombeau d'Efflamm, monument du seizième siècle qui en a remplacé un autre du dixième, et celle de Perroz-Guirec, au portail de laquelle un sculpteur des premières années du douzième siècle, peut-être même du onzième, selon les meilleures autorités[1], a re-

---

Eunn noz ann dud oa war ar mor
A welaz ann envo digor,
Hag e klefzont meuleudio,
Ken a oant bamet o selao.

Hag antronoz eur baourez-gez,
Hag hi kollet gant hi he lez,
He bugel o vont da zemplan
A zeuaz da gaout Enoran.

Kaer e doa gervel toull ann nor
Na deue gour evid digor,
Ken a welaz tre eunn toullik
Ann itron stouet maro-mik,

Hi ker kaer hag ann heol melen;
Hag al loj leun a sklerijen;
Hag eur potrik gwisket e gwenn,
War he zaou-lin enn he c'hichen.

Hag hi da ziblas, enn eur red
Da gavout Efflamm benniget :
Digor kaer oa dor ar mini,
Hag hen maro 'vel he hini.

Ann traou-man ma n'ankounac'hor,
Ne ma int bet biskoaz e neb leor,
Lekeat int bet e gwerzo,
Da vean kanet enn ilizo.

[1] Ch. de la Monneraye. *Essai sur l'histoire de l'architecture religieuse en Bretagne*, p. 123.

présenté la victoire que le roi Arthur remporta sur le dragon de la grève de Saint-Michel, grâce à l'intervention du saint : on figurait ainsi au dehors ce qu'on chantait au dedans, devant la châsse du patron de l'église, pendant la messe, le jour de sa fête, après l'épître, coutume très-usitée au onzième et au douzième siècle.

Le bas-relief de Perroz montre Efflamm s'avançant et plongeant sa crosse dans la gueule du monstre, tandis que le roi, fatigué, se tient derrière lui, tenant à la main une épée qui semble prête à lui échapper.

Moins sincère que le poëte breton, le rédacteur de la légende latine prétend que la vie du saint a été écrite après sa mort, et même qu'on en a trouvé la *lettre* dans son tombeau. Cette découverte aurait été faite par un pieux ermite qui balayait par dévotion et ornait tous les dimanches la grotte où priait le bienheureux : des gouttes de sang jaillirent un jour de terre devant lui à l'endroit où se trouvait le corps d'Efflamm et le lui indiquèrent [1]. C'est de là qu'il fut transporté dans l'église de Plestin par l'évêque de Tréguier, le 6 novembre de l'an 999, dit-on, avec une pompe digne d'un saint et d'un fils de roi.

La célèbre croix de la grève, que la mer recouvre à chaque marée et dont on lui attribue l'érection, peut très-bien être un monument de sa foi et de sa sollicitude pour le salut des voyageurs.

On voit dans le sable, après les tempêtes, des débris de chênes et de bouleaux, reste de la grande forêt où il habitait. Les arbres de cette forêt étaient encore en telle vénération du temps où fut écrite sa légende latine, que l'auteur assure qu'on n'aurait pas osé en couper un seul, ni même en ramasser à terre une branche pourrie [2]. Selon lui, c'est au saint qu'il faudrait attribuer le culte dont elle est l'objet et les merveilles qui s'y passent ; mais Lucain, par sa description de la fameuse forêt druidique de Marseille, et les conciles des Gaules, par leurs anathèmes contre tous les bois sacrés, nous apprennent à quoi nous en tenir.

[1] Porte-feuille des Blancs-Manteaux, Bibl. imp., n° 38, fol. 709.
[2] *Ibidem*.

III

LA TOUR D'ARMOR

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

On ne sait absolument rien d'historique sur Azénor, sinon qu'elle eut pour père Audren, chef des Bretons Armoricains, fondateur supposé de la ville de Châtel-Audren, mort vers l'an 464, et pour fils Budok, que la tradition populaire a canonisé, comme sa mère. L'ancien bréviaire de Léon, dans l'office qu'il lui a consacré, fait naître le saint d'un comte de Goélo. Il est très-vénéré en basse Bretagne, particulièrement sur les côtes : on y célèbre tous les ans sa fête avec une grande solennité; les mariniers, dont il est le patron, chantent sa légende, dans la tempête, et en se rendant au Pardon. Cette légende doit être très ancienne, car elle a la forme rhythmique de certaines pièces de Lywarc'h-hen, barde gallois du sixième siècle, forme que n'offre, à ma connaissance, aucun autre poëme armoricain.

La strophe, qui est de quatre vers octo-syllabiques, rimant deux par deux, présente régulièrement à la fin du premier vers deux pieds de surérogation sans rime. Tout dans la pièce, costumes, mœurs et usages, la langue même, çà et là, offre un caractère d'antiquité parfaitement en harmonie avec cette forme singulière.

I

— Qui d'entre vous, hommes de mer, a vu, au haut de la tour qui s'élève au bord du rivage, au haut de la tour ronde du château d'Armor, madame Azénor agenouillée?

TOUR ANN ARVOR

— IES KERNE —

I

— Piou ac'hanoc'h-hu a welaz, — mordud,
E-beg ann tour, e-ribl ann treaz;
E-beg tour krenn kastel Arvor
Daoulinet itron Azenor?

— Nous avons vu madame agenouillée, seigneur, à la fenêtre de la tour; ses joues étaient pâles, sa robe noire, et son cœur calme cependant. —

II

Un jour d'été, arrivèrent des ambassadeurs du plus noble sang de la Bretagne; harnais d'argent, habits jaunes; chevaux gris aux larges narines rouges.

La sentinelle, dès qu'elle les vit venir, alla trouver le roi.

— En voici douze qui montent, les portes leur seront-elles ouvertes?

— Que les portes leur soient ouvertes, sentinelle; qu'ils soient gracieusement reçus; que la table soit à l'instant dressée : quant à recevoir, il faut recevoir bien.

— Nous venons de la part du fils de notre roi, seigneur, demander votre fille en mariage, demander, avec révérence, en mariage votre fille Azénor.

— Ann itron hon euz-ni gwelet, — otrou, —
E prenestr ann tour daoulinet
Drouglivet he chod, du he zae,
Sioul he c'halon koulskoude. —

II

Arru kannadourien eun deiz, — enn hanv, —
Huela goad demeuz a Vreiz,
Sternou arc'hant, dillad melen;
Kezek glaz, frank ha ruz ho froen.

Ar gedour aba ho gwelaz, — o tont, —
Da gaout ar roue a eaz :
— Setu daouzeg o tont d'al lae,
Digoret vo ar persier d'he?

— Ra vo ar persier digoret, — gedour, —
Ra vint seder digemeret;
Ra vo savet ann dol timad;
Pa zigemer, digemer mad.

— A-berz mab hor roue 'm omp deut, — otrou, —
Da c'houlenn ho merc'h da bried,
Da c'houlenn ho merc'h gand enor,
Da bried ho merc'h Azenor.

— Ma fille lui sera accordée avec plaisir; il est grand et beau, me dit-on; belle et grande est aussi ma fille, douce comme un oiseau, blanche comme du lait. —

L'évêque d'Is célébra joyeusement les noces, et elles durèrent quinze jours, quinze jours de festins et de danses; les joueurs de harpe à leur poste.

— Maintenant, ma gentille épouse, voulez-vous que nous retournions chez moi?

— Cela m'est égal, mon jeune époux, partout où vous irez, j'irai avec plaisir. —

Quand sa belle-mère la vit arriver, elle étrangla, elle étouffa d'envie :

— Maintenant tout le monde va s'enorgueillir de ce bec jaune-ci !

Les clefs nouvelles on les aime, — voilà; — les vieilles clefs on les dédaigne, et cependant le plus souvent les vieilles clefs sont les plus commodes. —

Huit mois ne s'étaient pas écoulés, je crois, qu'elle dit à son beau-fils :

— Losket awalc'h a vo gant-han, — va merc'h, —
Potr huel ha koant, a glevann;
Koant hag huel va merc'h ivez,
Kun evel evn, gwenn evel lez. —

Eskob Is eured a lidaz, — laouen —
Ha pemzek deiz krenn a badaz;
Pemzek deiz banvez ha koroll;
Ann delenourien enn ho roll.

— Da eo gan-hec'h va greg ioliz, — breman, —
Ma 'z aimp-ni d'ar ger war hor c'hiz?
— Ne rann forz, va fried nevez,
Lec'h a iefec'h me iei ivez. —

He mamm-gaer evel m'he gwelaz — arru —
Gand ann erez-tag a vougaz;
— Ober a rai ann holl breman
Fouge gand ar beg melen-man!

Ann alc'houez nevez a garer, — setu! —
Ann alc'houez goz a zisprizer,
Ha koulskoude peur-liesa
Ann alc'houez goz zo ann esa. —

Ne oa ked eiz miz achuet, — me gret, —
D'he lez-vab e deuz lavaret:

— Aimeriez-vous, fils de la Bretagne, à défendre la lune du loup [1]?

Prenez garde, si vous m'en croyez, tenez, si cela ne vous est pas encore arrivé, cela vous arrivera; prenez garde à votre réputation, seigneur, préservez votre nid du coucou.

— Si votre conseil est loyal, madame, on va l'emprisonner sur l'heure; l'emprisonner dans la tour ronde, et dans trois jours elle sera brûlée vive. —

III

Quand le vieux roi apprit la nouvelle, il versa d'abondantes larmes, et arrachant ses cheveux blancs : — Malheur à moi! malheur à moi! j'ai trop vécu! —

Le vieux roi demandait — pauvre roi! — aux mariniers alors :

— Mariniers, ne me cachez rien : ma fille est-elle brûlée?

— Da ve gen-hoc'h-hu, potr a Vreiz
Diwall al loar demeuz ar bleiz?

Leket evez, ma em c'hredet, — sellet, —
Oher a reot mar n'hec'h euz gret;
Leket evez d'ho prud, otrou,
Miret ho nelz deuz ar goukou.

— Ma e-leal am c'helennet, — itron —
Bremaig hi a vo bac'het;
E-barz ann tour krenn vo laket,
Hag a-benn tride vo devet.

III

Ar roue koz dal 'm'a glevaz — ar vrud —
Leiz he galon goela 'reaz
Ha sachat deuz bleo gwenn he benn :
— Goa me! goa me! dre ma onn hen! —

Ar roue koz a c'houlenne — paour-kez! —
Gand ar verdaidi neuze :
— Merdaidi, na nac'het ket :
Daoust hag ema va merc'h devet?

[1] A passer la nuit à la *belle étoile*, à être mis à la porte.

— Votre fille n'est pas brûlée encore, seigneur; elle sera brûlée demain : elle est toujours au haut de la tour, je l'ai entendue chanter hier au soir.

Hier au soir, je l'ai entendue chanter, seigneur, chanter, d'une voix tranquille, — sachez-le, — d'une voix veloutée : « Ayez, ayez pitié, pitié d'eux, ô mon Dieu! »

IV

Azénor, ce jour-là, se rendait au bûcher, aussi sans souci qu'un agneau; en robe blanche et pieds nus; ses cheveux blonds flottants sur ses épaules.

Azénor allant au bûcher, — pauvrette, — petits et grands, tous répétaient : C'est un crime, un grand crime, de brûler une femme prête d'accoucher! —

Tous sanglotaient, grands et petits, sur son passage, excepté sa belle-mère :

— Ce n'est point un crime, disait-elle, mais une bonne action, d'étouffer la vipère et sa portée.

— Ho merc'h ne d-eo ket devet c'hoaz, — otrou —
Devet a vo a-benn warc'hoaz;
Ma hi ato e beg ann tour,
O kana he c'hleviz neizour.

O kana he c'hleviz neizour, — otrou —
Kana sioul, — oh! — kana flour :
« Ho pezet, ho pezet true,
True out-ho, o va Doue! »

IV

Azenor o vonet d'ann tan, — ann deiz —
Ken dibreder evel eunn oan,
Gwenn he dillad, ha diarc'henn
Flak war he skoa he bleo melen.

Azenor o vonet d'ann tan — paourez —
Holl a lare braz ha bihan :
Pec'hed eo, zur, pec'hed marvel
Devi eur c'hreg tost da c'henel! —

Holl hirvoude braz ha bihan, — enn hent —
Nemed he mamm-gaer he unan:
— Ne d-eo ket pec'hed nemet mad,
Mouga ann aer gand he c'hofad.

Soufflez, joyeux chauffeurs, soufflez, que le feu prenne rouge et vif! — Soufflons, enfants, soufflons bien, que ce feu prenne comme il faut! —

Ils avaient beau souffler et s'essouffler et souffler, le feu ne prenait pas sous elle; souffler et s'essouffler, s'essouffler et souffler, le feu ne venait point à prendre.

Quand le chef des juges vit la difficulté, il demeura tout stupéfait :

— Elle a ensorcelé le feu sans doute; puisqu'elle ne brûle pas, il faut la noyer. —

V

— Qu'as-tu vu, marin, sur la mer?

— Une barque sans rames et sans voiles; et sur l'arrière, pour pilote, un ange debout les ailes étendues.

J'ai vu, seigneur, au loin sur la mer, une barque, et dans cette barque, une femme avec son enfant, son enfant nou-

---

Plantet c'houez, tanourien seder, — plantet.—
Ma pego ann tan ruz ha ter!
— Plantomp c'houez, potred, d'ann tiz-vad,
Ma pego ann tan-ma ervad! —

Kaer en devoant c'houea ha c'houei — c'houea, —
Na bege ann tan dindan hi;
C'houei, c'houea, c'houea, c'houei,
Na zeue ann tan da begi.

Ar penn-barnour dal' ma welaz — ar bec'h —
Souezet a-grenn a jomaz:
— Boemet, me chans, ann tan gant-hi;
Pa na zev ket, red' he beuzi!

V

— Petra war vor hec'h euz gwelet? — merdead,
— Eur vag heb roenv na gwel e-bet;
Ha war ann aroz, da sturier,
Eunn eal he eskell digor-kaer.

Eur vag war vor a weliz pell, — otrou; —
Eur c'hreg enn hi gant he bugel,

veau-né suspendu à son sein blanc, comme une colombe au bord d'une conque marine.

Elle baisait et rebaisait son petit dos nu, et lui chantait d'une voix si douce : — Dors, dors, mon petit enfant, dors donc, mon pauvre petit!

Si ton père te voyait, mon fils, comme il serait fier de toi! mais hélas! il ne te verra jamais; ton père, pauvre enfant, est perdu. —

VI

Le château d'Armor est, en vérité, dans un effroi tel que n'en eut jamais nul château; la consternation règne au château: la belle-mère va mourir.

— Je vois l'enfer à mes côtés ouvert, beau-fils; au nom de Dieu, venez à mon secours! venez à mon secours, je suis damnée! votre sainte épouse, je l'ai deshonorée! —

He bugelik deuz he bronn wenn,
'Vel eur goulm ouc'h ribl eur gregen.

Deuz he geinik noaz a boke, — boke —
Ha d'ezha ker kaer a gane:
— Toutouik-lalla, va mabik;
Toutouik-lalla 'ta, paourik.

Mar ve da dad ha da welfe, — va mab, —
Gen-oud-de fouge en defe!
Mes siouaz! n'az kwelo nepred,
Da dad, paourik, a zo kollet. —

VI

Kastel Arvor zo saouzanet — a-vad —
Ma eo bet biskoaz kastel bet,
Stravil braz a zo er c'hastel:
Ar vamm-gaer zo' vont da vervel.

— Ann ifern em c'harz zo digor, — lez-vab, —
Enn han Doue! deut hu d'am skor!
Deut-hu d'am skor me zo daonet!
Ho pried c'hlan am euz gwallet! —

Elle n'avait pas fermé la bouche, que voilà qu'on en vit sortir en rampant un serpent armé d'un dard et sifflant, qui la piqua et l'étouffa.

Aussitôt son beau-fils de sortir et de partir; il partit pour les pays étrangers; il parcourut la terre et les mers, cherchant des nouvelles d'Azénor.

Il avait cherché sa femme au levant; il l'avait cherchée au couchant, il l'avait cherchée au midi; maintenant il la cherchait au nord.

Tant qu'il prit terre aux environs de la grande île [1]. Un petit garçon se trouvait sur le rivage, s'amusant, au bord de l'eau courante, à ramasser des coquillages dans un pan de sa robe.

Ses cheveux étaient blonds, ses yeux bleus, bleus comme la mer, bleus comme ceux d'Azénor, vraiment; si bien qu'en le voyant, le cœur du fils de la Bretagne se mit à soupirer profondément.

— Qui est ton père, mon enfant, qui est-ce?

— Je n'en ai point d'autre que Dieu; voilà trois ans qu'il

Ne oa ked he genou sarret — setu —
Setu o tont eunn aer flemmet
O c'houibanat, stlejaz e meaz
Hag he flemmaz hag he mougaz.

Hag he lez-vab e-meaz raktal, — ha kuit —
Ha kuit trezeg ar broiou-all;
Hag hen war zouar ha war vor,
O klask kelou deuz Azenor.

Klasket en doa war-zu zav-heol — he c'hreg; —
Klasket en doa war-zu c'huz-heol;
Klasket en doa war-zu c'hreiz-te,
Er c'holern ivez he c'hlaske.

Pa zouare enn enez vraz, — wra-dro, —
Eur potrik eno war ann treaz,
Hag hen o c'hoari tal ar red,
O tastum kregin 'nn he roched.

Melen he vleo, glaz he lagad, — glaz-mor, —
Henvel ouz Azenor, a-vad;
Ken a lak kalon mab a Vreiz
Da huanada enn he greiz.

— Piou èo da dad, va bugel-me, — piou eo? —
— N'am euz hini nemed Doue;

[1] L'île de Bretagne, ou l'Islande, selon les légendaires latins.

est perdu celui qui l'était : ma mère pleure quand elle pense à cela.

— Et qui est ta mère, et où est-elle, mon petit enfant?

— C'est laveuse qu'elle est, seigneur; elle est là-bas avec les nappes.

— Allons donc la trouver tous deux. —

Et lui de prendre l'enfant par la main, et celui-ci lui servait de guide; et ils se dirigèrent vers le lavoir; or, en marchant, le sang bouillait dans la main du fils au contact de la main du père.

— Chère petite mère, lève-toi et regarde : voici mon père! il est retrouvé! voici mon père qui était perdu; Dieu soit mille fois béni! —

Et ils bénirent mille fois Dieu qui est si bon, qui rend le père à ses enfants; et ils revinrent joyeux en Bretagne.

Que la Trinité protége les navigateurs!

NOTES

Le nom du fils de sainte Azénor (Budok, puis *Buzok* et aujourd'hui *Beuzek*) signifie le *noyé :* son nom à elle-même veut dire *honneur retrouvé :* à la lettre, *re-honneur*.

Kollet tri bloa zo neb a oue;
Va mamm a oel o koun da ze.

— Na piou da vamm, na pelec'h eo? — mabik. —
— Kannerez, otrou, 'nn hani eo,
Ma hi du-ze gand ann doaliou.
— Na deomp-ni d'he c'havout hon daou. —

Ha da beg e dorn ar bugel — a-rok —
Hag he da zont trem'ar stivel;
Hag o tont e verve ar goad,
E dorn ar mab ouz dorn ann tad.

— Va mammik kez, sav alese, — ha sell : —
Setu va zad ! askavet e!
Setu va zad a oa kollet;
Ra vezo Doue kanmeulet ! —

Kanmeulet gant-ho oe Doue, — ker mad, —
A zas ann tad d'ar vugale;
Distroi reont laouen da Vreiz.
Bennoz ann Drinded gand ann treiz!

Les légendes latines diffèrent en quelques points de cette ravissante version populaire, où l'on sent passer un vrai souffle bardique.

Ainsi, ce n'est pas dans un bateau sans rames et sans voile que la princesse de Léon est livrée à la merci des vagues, mais dans un tonneau [1]. Il fallait le talent charmant du bon père Albert le Grand pour poétiser cet étrange véhicule : « Ayant échoué, dit-il, sur une grève d'Irlande, les riverains allaient y donner du guimbelet (le mettre en perce), croyant que ce fust un tonneau de vin, que les houles et marées auraient poussé au rivage, il s'y trouva une belle jeune femme, qui tenait un petit enfant de deux jours, lequel, de son sourire, et par ses gestes enfantins, sembloit courtoisement saluer. »

Les artistes bretons, comme les légendaires et les poëtes, ont été heureusement inspirés par Azénor : on voit dans la chapelle du Tertre à Châtel-Audren, petite ville dont on attribue, je l'ai déjà dit, la fondation au père de la sainte, un curieux lambris du quinzième siècle, qui le dispute naïveté aux doux récits de son histoire. Elle est représentée affaissée dans un tonneau au-dessus duquel voltige un ange portant une banderole où mon savant ami, M. Pol de Courcy, a lu : *Audita est oratio tua.*

[1] Blancs-Manteaux, n° 38, fol. 716.

IV

LE DÉPART DE L'AME

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

Le moment solennel où l'âme quitte le corps pour aller rendre compte à Dieu de ses vertus ou de ses crimes a souvent été le sujet des méditations du philosophe et des rêveries du poëte. Il devait surtout frapper l'imagination d'un peuple dans le cœur duquel la religion tient une grande place. Aussi, peu de sujets ont été plus souvent traités, et avec plus de bonheur, par les poëtes populaires bretons; peu de sujets leur plaisent davantage. Ils aiment, en leur naïve et touchante simplicité, à se représenter l'âme arrivant au tribunal de Dieu, chargée de ses œuvres bonnes ou mauvaises, comme une pauvre fermière qui vient, au terme, payer son maître; ils voient l'archange saint Michel, l'intendant du Seigneur, prenant en main, pour peser leurs mérites, ses balances d'or; ils tremblent que le poids n'y soit pas. Mais voici la scène qui, selon eux, précède ce jugement; elle se passe entre le ciel et la terre.

Venez entendre chanter le départ de l'âme bienheureuse au moment où elle quitte sa demeure.

Elle abaisse un peu son regard, son regard vers la terre, pour parler à son pauvre corps, qui est au lit malade.

KIMIAD ANN ENE

— LES KERNE —

Didostait da glevet kana ann disparti
A ra ann ene mad pa ea mez deuz ann ti.

Hen a ra eur zellig, eur zellik ouz ann traon,
Da gomz ouz he gorf paour zo war he wele klaon.

L'AME.

Hélas! mon corps, voici l'heure dernière venue; il faut que je te quitte et que je quitte ce monde.

J'entends les coups du petit marteau de la Mort : ta tête tourne; tes lèvres sont froides comme glace.

Ton visage est horrible; tes yeux sont verdâtres; hélas! mon pauvre corps, il faut que je te quitte.

LE CORPS.

Si mon visage est horrible, si mes yeux sont verdâtres, vous dites vrai, il faut que vous me quittiez.

Vous ne reconnaissez plus, vous méprisez votre pauvre ami; hélas! je suis si défiguré.

La ressemblance est mère de l'amour; puisque vous n'en avez plus avec moi, laissez-moi à l'écart.

L'AME.

Non, cher ami, je ne vous méprise pas; de tous les commandements vous n'avez violé aucun;

ANN ENE.

Siouaz! deut eo, va c'horf, ann termen diveza;
Red eo d'in az kuitat, ha kuitat ar bed-ma.

Klevet a rann toliou morzolig ann Ankou
Mevelet eo da benn, ien-sklas da vuzellou.

Ken euzuz eo da zremm, ker glaz da zaoulagad;
Siouaz d'id-de! va c'horf, red eo d'in az kuitat.

AR C'HORF.

Mar d-eo euzuz ma dremm, ha glaz ma daoulagad,
Gwir a lavaret-hu, red eo d'hoc'h ma c'huitat.

Dispriz ha dizanao e kavit ho mignon;
Karget a ziou fall, siouaz! evel ma 'z onn.

Ann heveledigez zo mamm ar garante;
Pa n' he c'havit gan-in, em lezet a goste.

ANN ENE.

Sal-ho-kraz, mignon ker, me n'ho tisprizann ket
Euz ar c'hourc'hemennou n'hoc'h euz hini torret,

Mais Dieu veut (bénissons sa bonté), Dieu veut mettre un terme à mon autorité et à votre sujétion.

Nous voilà désunis par la mort sans pitié ; me voilà toute seule entre ciel et la terre,

Entre le ciel et la terre, comme la petite colombe bleue qui s'envola de l'arche pour aller voir si l'orage durait encore.

LE CORPS.

Oui; mais la petite colombe bleue revint à l'arche, et vous ne reviendrez pas vers moi.

L'AME.

Je reviendrai, vraiment, je te le jure ; je me retrouverai avec toi au jour du jugement;

Je me retrouverai avec toi, aussi vrai que je vais maintenant paraître au jugement particulier, ce qui me fait hélas! trembler!

Aie confiance, ami ; après le vent du nord-ouest, la mer devient calme ; je viendrai te donner la main ;

Et quand même tu serais aussi lourd que du fer, lorsque j'aurai été dans le ciel, je t'attirerai vers moi comme un aimant.

Hogen Doue a ven, meulomp he drugarez,
Lakat fin d'am c'halloud ha d'ho sujedigez.

Setu ni disparet gand ar maro digar,
Setu me unanik tre 'n nenv hag ann douar,

Tre 'n nenv hag ann douar evel ar goulmik c'hlaz
A eaz mez euz ann arc'h da c'hout ha glao oa c'hoaz.

AR C'HORF.

Hogen ar goulmik c'hlaz endro oa distroet
D'ann arc'h lec'h ma oa kent, ha c'hui na reot ket.

ANN ENE.

Ober a rinn a-vad, toui a rann-me d'id,
Benn ar varn diveza-me'nem gavo gen-id.

M'e nem gavo gen-id, ker gwir ma' z ann breman
Dirag ar varn genta, siouaz! ken a grenann!

Bez fisianz, va mignon ; mor-blen goude gwalorn;
Dont a rinn-me neuze da begi enn da zorn ;

Pa vefez 'vel houarn, pa vinn me bet enn nen,
Evel eur meanik-tenn me az tenno gan-en.

LE CORPS.

Quand je serai, chère âme, étendu dans la tombe et détruit en terre par la corruption;

Quand je n'aurai ni doigt, ni main, ni pied, ni bras, ce sera vainement que vous essayerez de m'élever à vous.

L'AME.

Celui qui a créé le monde, sans modèle ni matière, a le pouvoir de te rendre ta première forme;

Celui qui t'a connu lorsque tu n'étais pas, pourra bien te trouver où tu ne seras pas.

Nous nous reverrons alors, aussi vrai que je me rends maintenant devant le terrible tribunal; aussi vrai, hélas! que j'en tremble!

Aussi vrai que j'en tremble, hélas! aussi faible, aussi frêle que la feuille emportée par un coup de vent. —

Mais Dieu entend l'âme; Dieu lui répond bien vite : — Courage, pauvre âme, tu ne seras pas longtemps en peine;

Tu m'as servi pendant que tu étais au monde; maintenant tu vas avoir part à mes félicités. —

AR C'HORF.

Pa vinn-me, ene kez, enn eur bez astennet
Ha dre vreignadurez enn douar dispennet;

Pa n'am bezo na biz, na dorn, na troad, na brec'h;
Divezad a vo d'e-hoc'h fallout ma c'has ouz krec'h.

ANN ENE.

Neb a grouaz a bed, heb skouer na danvez,
En deveuz ar c'halloud d'az ober a nevez.

Neb az anaveze, enn amzer na oaz ket,
A hello da gavout e-lec'h na vezi ket.

Ni 'n em gavo ker gwir, ker gwir ma 'z ann breman,
Dirag ar varn c'haro, siouaz! ken a grenann!

Ken a grenann, siouaz! ken ven ha ken dister
Hag ann dellien lammet gand eur barrad-amzer. —

Doue glev anezhan, Doue respont buhan;
— Ai ta, ene paour, ne vi ked pell e poan;

Te peuz ma zervichet dre 'm out bet war ar bed,
Ha breman te po lod eveuz ma joausded. —

Et l'âme, toujours s'élevant, de jeter encore un regard vers en bas, et de voir son pauvre corps couché sur les tréteaux funèbres.

L'AME.

Bonjour, mon pauvre corps, bonjour, je retourne la tête, par grand'pitié pour toi.

LE CORPS.

Cessez, chère âme, cessez de m'adresser des paroles dorées; poussière et corruption sont indignes de pitié.

L'AME.

Sauve ta grâce, ô mon corps, tu en es vraiment digne, digne comme le vase de terre qui a renfermé des parfums.

LE CORPS.

Adieu donc, ô ma vie, adieu, puisqu'il le faut; que Dieu vous mène aux lieux où vous souhaitez d'aller.

Vous serez toujours éveillée; mais, hélas! je dormirai! ne m'oubliez pas, et hâtez l'heure du retour.

Mais comment êtes-vous, dites-moi? Vous paraissez si gaie de me quitter, et moi je suis si triste!

Hen d'ober, o pignat, eur zell c'hoaz ouz ann traon,
Ha gwelet he gorf paour stegnet war ar vaz-kaon.

ANN ENE.

— Demad-d'id-de, va c'horf, demad a larann d'id,
Distroi a rann endro, gand kalz truez ouz-id.

AR C'HORF.

— Tevet, o ene kez, gand komzou alaouret,
Poultr ha breignadurez n'euz keer truez ebed.

ANN ENE.

— Sal-ho-kraz, o va c'horf, dellezout a rez 'vad
Kerkouls hag ar podpri oe enn han louzou-mad. —

AR C'HORF.

Kenavo 'ta, buhez, kenavo pa 'z eo red!
Doue d'ho c'has d'al lec'h m'hoc'h euz c'hoant da vonet

C'hui vo dihun bepred, me, siouaz! a gousko!
N'am ankounac'hit ked, hag hastit ann distro.

Na penoz a rit-hu, livirit-hu d'i-me?
Ken drant ouz ma c'huitat, ken digonfort onn-me!

L'AME.

J'ai échangé des ronces contre des roses, et du fiel très-amer contre du miel très-doux. —

Alors, gaie et vive comme une alouette, l'âme monte, monte, monte encore vers le ciel.

Une fois arrivée, elle frappe à la porte, et demande à entrer à monseigneur saint Pierre.

L'AME.

O vous, seigneur saint Pierre, vous qui êtes si bon, vous me recevrez, n'est-ce pas, dans le paradis de Jésus?

SAINT PIERRE.

Oui, tu seras reçue dans le paradis de Jésus, car lorsque tu étais au monde, tu l'as reçu chez toi. —

L'âme, au moment d'entrer, détourne encore la tête, et voit son pauvre corps, comme une taupinée.

L'AME.

Au revoir, mon corps, et merci! Au revoir, au revoir, dans la vallée de Josaphat.

ANN ENE.

– Eskemma drein garo gand rozennou 'm euz gret
Ha gand mel meurbed dous, eur vestl c'huero meurbed. —

Neuze, laouen ha skanv evel eunn alc'hueder;
Ann ene zav, e sav, e sav e-bar ann er.

Hag evel m'eo digouet, skoei a ra war ann nor,
Ha d'ann otrou Sant Per hi a c'houlenn digor.

ANN ENE.

Oh! c'hui, otrou Sant Per, a 'zo karantezuz,
C'hui am digemero e baradoz Jezuz?

SANT-PER.

E baradoz Jezuz e vi digemeret,
Rag tra ma oaz er bed he zigemer c'heuz gret. —

Hag enn eur vonet tre hen a zistro endro,
Hag a wel he gorf paour 'vel eur bern douar-go.

ANN ENE.

Kenavo d'id, va c'horf, ha da drugarekat;
Kenavo, kenavo da draonien Jozafat.

J'entends des concerts, tels que je n'en entendis jamais; les nuages fuient, le jour brille!

Me voilà fleurissant comme un rosier au bord du ruisseau de la Vie, dans le jardin du paradis.

NOTES

Les paysans bretons, se figurent que l'âme monte au ciel sous la forme d'un oiseau. Comme je suivais un jour de l'œil une alouette qui s'élevait en chantant dans les airs, un vieux laboureur trégorrois qui charruait à quelques pas de moi, s'arrêta; et, s'appuyant sur la fourche de son instrument aratoire, il me regardait en silence.

— Elle chante bien gaiement, n'est-ce pas? me dit-il enfin; mais je parie que vous ne comprenez pas sa chanson? — Je l'avouai.

— Eh bien, continua-t-il, voici ce qu'elle chante :

Per, digor ann nor d'in;
Birviken na bec'hinn,
Na bec'hinn, na bec'hinn! —

« Saint Pierre, ouvre moi la porte; je ne pécherai plus jamais, plus jamais, plus jamais! »

— Nous allons voir si on lui ouvre, — continua le paysan.

Au bout de quelques minutes, comme l'oiseau descendait, il s'écria :

— Non! elle a trop péché. Voyez comme elle est de mauvaise humeur! l'entendez-vous, la méchante, l'endurcie?

Pec'hinn! pec'hinn! pec'hinn! —

« Je pécherai! je pécherai! je pécherai! »

Le *depart de l'âme* a conservé l'accent naïf de ceux qui partagent cette singulière croyance, et quelques autres marques d'une origine toute populaire; je me borne à citer, parce qu'il demande explication, le *Petit marteau de la mort*, nom d'un ver qui s'engendre dans le bois, et y fait un léger bruit qu'on regarde comme l'annonce de la mort de quelqu'un. Un bénédictin de Quimperlé, nommé Guillaume Aline, qui vivait en 1476, a fait disparaître, y voyant des superstitions, ces prétendues taches dans une version qu'il a remaniée et embellie à sa manière.

Me glev eur veuleudi 'vel na gleviz he far,
Tiz zo war ar c'hoummoul, ar goulou-de a bar!

Setu me o vleunia evel eur boudik roz
A-hed gwaz ar Vuhez e liorz ar baroz.

V

LE CHANT DES TRÉPASSÉS

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

ARGUMENT

C'est le *mois noir* (novembre) que l'Église a choisi pour songer aux morts et prier pour eux. Le soir de la Toussaint, le cimetière est envahi par la foule, qui vient s'agenouiller tête nue sur l'herbe mouillée, près de la tombe de ses parents défunts, remplir d'eau bénite le creux de leur pierre funèbre, et dans quelques localités, y faire des libations de lait. Cependant l'office commence et se prolonge; les cloches ne cessent de tinter durant toute la nuit, et parfois, à l'issue des vêpres, le recteur, suivi de son clergé, fait processionnellement, à la lueur des flambeaux, le tour du cimetière en bénissant chaque tombe. Dans aucun ménage, cette nuit, la nappe n'est ôtée de dessus la table ni le souper desservi, car les âmes viendront en prendre leur part; on se garde bien aussi d'éteindre le feu du foyer: elles doivent s'y chauffer comme durant leur vie.

Lorsque l'office du soir est terminé, que chacun a regagné sa demeure, qu'on a quitté la table pour l'abandonner aux morts, et qu'on se met au lit, on entend retentir à la porte des chants lugubres mêlés au bruit du vent. Ces chants sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, bonne santé à vous, gens de cette maison; bonne santé nous vous souhaitons: nous venons vous mettre en prière.

KANAOUEN ANN ANAON

— IES KERNE —

Han Tad ar Mab ar Spered-glan,
Iec'hed mad d'hoc'h, tud ann ti-man,
Iec'hed mar d'hoc'h war boez hor penn
Deut omp d'ho lakat er bedeu.

Quand la Mort frappe à la porte, tous les cœurs sont frappés d'effroi ; quand à la porte se présente la Mort, qui la Mort doit-elle emporter?

Mais, vous, ne soyez pas surpris si nous sommes venus à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie pour vous éveiller, si vous dormez ;

Vous éveiller, gens de cette maison ; vous éveiller, grands et petits ; s'il est encore, hélas! de la pitié dans le monde, au nom de Dieu! secourez-nous.

Frères, parents, amis, au nom de Dieu! écoutez-nous! au nom de Dieu! priez! priez! car les enfants, eux, ne prient pas.

Ceux que nous avons nourris nous ont depuis longtemps oubliés ; ceux que nous avons aimés nous ont sans pitié délaissés.

Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de plume bien doux, et moi, votre père, et moi, votre mère, dans les flammes du purgatoire.

Vous reposez là mollement, les pauvres morts sont bien mal ; vous dormez là d'un doux sommeil, les pauvres morts sont dans la souffrance.

Un drap blanc et cinq planches, un bourrelet de paille sous la tête et cinq pieds de terre par-dessus, voilà les seuls biens de ce monde qu'on emporte au tombeau.

Pa sko ar Maro war ann nor,
Stok er c'halonou ar c'hren-mor ;
Da doull ann nor pa zeu 'r maro,
Piou gand ar maro a ielo?

Hogen, na vec'h ket souezet.
Da doull ho tor mar d-omp digouet:
Jezuz en deuz hon digaset,
D'ho tihuna mar d-oc'h kousket ;

D'ho tihuna, tud ann ti-man,
D'ho tihuna, braz ha bihan :
Mar 'z euz, siouaz, truez er bed,
Enn han Doue! hor zikouret.

Breudeur, kerent ha mignoned,
Enn han Doue! hor zilaouet !
Enn han Doue pedet! pedet!
Rag ar vugale na reont ket.

Gand ar re hon euz-ni maget,
Ed omp pell-zo ankounac'het,
Gand ar re hon euz-ni karet,
Hep truez, ez omp dilezet.

Ma map, ma merc'h, c'hui zo kousket
War ar plun dous ha blod meurbed,
Ha me ho tad, ha me ho mamm,
Er purkator e-kreiz ar flamm.

C'hui zo er gwele kousket aez,
Ann anaon paour zo diaez,
C'hui zo er gwele kousket mad,
Ann anaon paour zo divad.

Eul linser wenn ha pemp planken,
Eunn dorchen blouz dindan ho penn,
Pemp troated douar war c'horre,
Setu madou ar bed er be.

Nous sommes dans le feu et l'angoisse; feu sur nos têtes, feu sous nos pieds, feu en haut et feu en bas; priez pour les trépassés!

Jadis, quand nous étions au monde, nous avions parents et amis; aujourd'hui, que nous sommes morts, nous n'avons plus de parents ni d'amis.

Au nom de Dieu! secourez-nous! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son lait, une seule goutte sur les pauvres trépassés.

Sautez vite hors de votre lit, jetez-vous sur vos deux genoux; à moins que vous ne soyez malades ou appelés déjà par la mort.

NOTES

En entendant ces voix lamentables, tout le monde se lève dans les chaumières; tout le monde se jette à genoux, et l'on prie en commun pour les trépassés, sans oublier de faire une abondante aumône aux pauvres qui sont à la porte et qui les représentent. Ceux-ci alors poursuivent leur promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas funèbres et au murmure du vent dans les feuilles flétries, moins pressées, dit-on, sur la terre au *mois noir*, que ne le sont les âmes, cette nuit, dans les airs.

Ni zo enn tan hag enn anken;
Tan dindan-omp, tan war hor penn,
Ha tan war lac, ha tan d'ann traon;
Pedet evid ann anaon!

Gwechall pa oamp e-barz ar bed,
Ni boa kerent ha mignoned;
Hogen breman, p'ed omp marvet,
Kerent, mignoned, n'hon euz ket.

Enn han Doue, hor zikouret!
Pedet ar Werc'hez benniget
Da skuilla eul lomm euz he lez,
Eul lomm war ann anaon kez.

Euz ho kwele prim dilammet,
War ho taou-lin en em strinket,
Nemet kouet e vec'h er c'hlenved,
Pe gand ar maro kent galvet.

VI

L'ENFER

— DIALECTE DE LÉON —

ARGUMENT

Pour trouver la société chrétienne telle qu'elle existait autrefois, une réunion d'hommes à natures énergiques, à organisation puissante, à imagination de feu; pour trouver un prêtre que la foule comprenne, qu'elle aime, et qui soit de force à lutter corps à corps avec elle, à la terrasser, il n'est pas nécessaire de remonter le cours du temps et d'aller jusqu'au moyen âge; on n'a qu'à venir en Basse-Bretagne. Les cantiques qu'y chante le peuple sont en harmonie avec ses mœurs, ses mâles croyances et les doctrines qu'on lui prêche : il a un secret penchant pour les sujets qui traitent des vérités les plus effrayantes de la religion, comme s'il avait gardé l'esprit dont les druides remplissaient ses ancêtres au fond de la forêt sacrée; le cantique de l'enfer, l'un des plus anciens et peut-être le plus populaire de tous ceux que nous possédons, me paraît en être une preuve. On l'attribue tantôt au père Morin, qui vivait au quinzième siècle, tantôt au père Maunoir, jésuite du dix-septième; toutefois il ne se retrouve pas dans la collection des cantiques de ce dernier, mais dans un recueil du père Martin, imprimé en 1650, où il diffère beaucoup de la version orale que nous publions : la langue en est moins pure, l'allure moins franche, l'ensemble moins empreint de rudesse. J'ai donc cru devoir suivre la version traditionnelle.

Descendons tous, chrétiens, en enfer, pour voir quel supplice effroyable endurent les âmes damnées que la justice de Dieu tient enchaînées au milieu des flammes, pour avoir abusé de ses grâces en ce monde.

ANN IFERN

— IES LÉON —

Diskennomp holl, kristenien, enn ifern da welet
Ar wanerez estlammuz euz ann eneou daonet
Pe re zo dre wir Doue dalc'het e-barz ann tan,
O veza gret gwallzispign euz he c'hraz er bed-man.

L'enfer est un abîme profond plein de ténèbres, où ne luit jamais la plus petite clarté; les portes ont été fermées et verrouillées par Dieu, et il ne les ouvrira jamais; la clef en est perdue!

Un four rougi à blanc ici-bas n'est que fumée, au prix du feu de l'enfer, du feu qui dévore les âmes damnées; mieux vaudrait brûler, en ce four, jusqu'à la fin du monde, que d'être, pendant une heure, tourmenté en enfer.

Ils hurlent à tue-tête, comme des chiens enragés; ils ne savent où fuir; partout des flammes! des flammes sur leur tête, des flammes sous leurs pieds, des flammes de tous côtés, qui les dévoreront à jamais.

Le fils s'élance sur son père, et la fille sur sa mère, et ils les traînent par les cheveux, au milieu des flammes, avec mille malédictions :

— Soyez maudite, femme perdue, qui nous avez mis au monde; soyez maudit, homme insouciant, qui êtes la cause de notre damnation. —

Ce sera Satan qui leur préparera à manger, et les ordures des monstres de l'enfer, ramassées dans les ruisseaux de feu,

---

Ann ifern zo eunn toull don leun a devalijen,
Elec'h na weler morse bihana sklerijen,
Ann noriou zo bet sarret ha prennet gand Doue,
Ha n'ho digoro biken; kollet eo ann alc'houel

Eur forn c'horet er bed-ma ne d-eo nemed moged,
E-kever tan ann ifern, tan eneou daonet,
Gwell e ve devi enn hi ac'han da fin ar bed
Eget beza enn ifern e-pad eunn heur gwanet.

Iudal reont a-boez penn, evel chas kounnaret;
Ne ouzont pelec'h tec'het, peb-lec'h ez-int losket;
Ann tan zo war ho gorre, ann tan zo dindan ho,
Ann tan zo a bep kostez hag ho devo ato.

Ar mab a lamm gand he dad, hag ar verc'h gand he mamm,
D'ho stleja, gand mil malloz, dre ho bleo, kreiz ar flamm.
— Malloz d'hoc'h, greg diaket, hag hoc'h euz hon ganet;
Malloz d'hoc'h, tad didalvez, kiriok oc'h omp daonet! —

Ho magadurez a vo da viken gand Satan
Kaezour ann dragoned, etouez ar gwaziou tan;

qu'il leur servira; et pour boisson, ils auront leurs larmes, mêlées de mille et mille immondices et de sang de crapaud.

Et leur peau sera écorchée et leur chair déchirée par la dent des serpents et des démons; et leur chair et leurs os seront jetés au feu, pour alimenter la fournaise immense de l'enfer.

Après qu'ils auront été laissés quelque temps dans les flammes, ils seront plongés, par Satan, dans un lac de glace; et du lac de glace replongés dans les flammes, et des flammes dans l'eau, comme la barre de fer en forge.

Alors ils se mettront à pleurer, à pleurer amèrement :

— Ayez pitié, mon Dieu, ayez pitié de nous! —

Mais ce sera en vain qu'ils pleureront, car tant que Dieu durera, dureront leurs tourments et leurs maux.

Le feu qui les brûlera en enfer sera si vif que leur moelle bouillira dans leurs os; plus ils demanderont grâce, plus ils seront tourmentés; ils auront beau hurler, ils brûleront éternellement.

Ce feu-là, c'est la colère de Dieu qui l'entretient; et il ne pourrait l'éteindre, quand même il le voudrait; jamais

---

Hag ho evach ho daelou, hag a vezo mesket
Gand mil ha mil seurt viltanz ha goad ann touseged.

Ha kignet vo ho c'hroc'hen, hag ho c'hig difreuzet,
Gand beg ann aered-wiber, ha gand dent ann diaouled,
Hag enn tan e vo ruillet ho c'hig hag ho eskern,
Evit ma tevo kreoc'h forn vraz euz ann ifern.

Goude ma vezint losket eur boutadig enn tan,
E vint tolet enn eul lenn leun a skorn gand Satan,
Ha deuz al lenn barz ann tan adarre vint tolet
Ha deuz ann tan barz ann dour, 'vel al loc'h-houarn goeliet.

Neuze teuint da oela, da oela gand enkrez :
— Ho pet ouz omp, ma Doue, ho pet ouz omp truez! —
Hogen enn aner oelint; rag 'tra bado Doue
E pado ho ankeniou hag ho enkrez ive.

Ken ter a vezo ann tan ho lesko enn ifern,
Ma teui ar mel da virvi, penn-da-benn d' ho eskern,
Seul-vui c'houlennint truez, seul-vui e vint gwanet;
Kaer ho devezo iudal, lesket e vint bepret.

Ann tan-ze a zo c'houezet dre vuanegez Doue,
Ha n'helfe ked hen laza zoken pa her c'harfe;

il ne jettera de fumée, et jamais il ne consumera; il les brûlera éternellement, sans jamais les détruire.

NOTES

L'imagination de Michel-Ange est-elle allée plus loin? pour que rien ne manque à la réalité du tableau, certains passages poussent l'horreur jusqu'au dégoût, comme ces mystérieux recoins du *Jugement dernier* du grand maître italien. Qu'on se rappelle maintenant que ce cantique est chanté fréquemment par des chrétiens de tout âge en Bretagne. Quel trouble, quel terreur profonde ne doit-il pas jeter dans l'âme des enfants, des jeunes filles et des vieillards! Mais, comme je l'ai remarqué, le paysan breton ne hait pas les peintures sombres; la tournure de son esprit l'y invite au contraire, et son calme intérieur n'en est point troublé. J'ai dit aussi précédemment que la pièce était fort interpolée dans les versions imprimées : croirait-on, par exemple, que les éditeurs ont reculé devant la *clef perdue* de l'enfer, ce trait digne de Dante, et qu'ils l'ont remplacée par le mot banal *éternité*. J'ignore si c'est le résultat d'un scrupule théologique, mais il n'a point été partagé par un prélat romain de nos jours, chez qui la science s'unit à la critique et à une connaissance profonde de la langue et de l'esprit du peuple breton. En mettant le cantique dans le dialecte de Vannes, Monseigneur Le Joubioux a eu garde de lui faire subir aucune mutilation.

Biken na dolo moged, ha biken na devo,
Heb ehana d'ho leski biken n'ho distrujo.

LE PARADIS

— DIALECTE DE TRÉGUIER —

ARGUMENT

Autant le cantique de l'Enfer est terrible, autant celui du Paradis est charmant. On l'attribue généralement à Michel le Nobletz de Kerodern, missionnaire breton du seizième siècle, mais les poëtes populaires le réclament pour saint Hervé, leur patron, et la légende latine du saint paraît leur donner raison. Il est dit en effet dans cette légende, rédigée vers le onzième siècle, que saint Hervé composa sur le Paradis un cantique breton, dont les vers pour avoir passé dans la bouche du vulgaire n'en sont pas moins vénérables et authentiques[1]. Ce qu'on peut croire, c'est que l'œuvre du bienheureux barde, telle que nous l'avons, a reçu sa forme moderne du dernier apôtre des Armoricains, et une nouvelle vogue, grâce aux Missions : un curé de Plougonven, M. Kernau, la fit imprimer, en 1816, pour y être distribuée. Mais je ne croirai jamais qu'on doive en chercher le modèle dans les collections imprimées. Outre qu'on en trouve autant de variantes qu'il y en a eu d'éditions, ces variantes qui s'accordent plus ou moins, quant au fond, avec les versions orales, en diffèrent notablement par certains détails; elles ont perdu des strophes entières, des ornements pleins de grâce et de poésie que celles-ci offrent encore; enfin elles ont subi, sous le rapport du langage, des altérations nombreuses. Je n'ai donc pas hésité à suivre encore ici la version traditionnelle.

Jésus! combien est grand le bonheur des âmes, quand elles sont devant Dieu, et dans son amour!

Je trouve le temps court, et légères les peines, en songeant nuit et jour à la gloire du Paradis.

AR BARADOZ

— IES TREGER —

Jezuz! peger braz eo
Pijadur ann eneo,
Pa 'zint dirag Doue,
Hag enn he garante!

Berr gavann ann amzer,
Hag ar poanio dister,
O sonjal deiz ha noz,
E gloar ar baradoz.

[1] Quamvis sit *vulgariter* editum, est venerabiliter *authenticum* (Blancs-Manteaux n° 38, fol. 837. Cf. *La légende celtique*, 3e partie, saint Hervé.

Quand je lève les yeux vers le ciel, vers le ciel ma patrie, je voudrais y voler comme une petite colombe blanche.

Quand viendra l'heure de la mort, alors je quitterai cette chair douloureuse, l'ennemie de Jésus.

J'attends avec joie le dernier passage, j'ai hâte de voir Jésus, mon véritable époux.

Aussitôt que mes chaînes seront brisées, je m'élèverai dans les airs comme une alouette.

Je passerai la lune pour aller à la gloire, je foulerai aux pieds le soleil et les étoiles.

Quand je serai loin de la terre, cette vallée de larmes, alors je jetterai un regard à mon pays de Basse-Bretagne :

Alors je dirai : — Adieu, à toi, mon pays, adieu, à toi, monde de souffrances et à tes douloureux fardeaux ;

Adieu, pauvreté, adieu, affliction, adieu, troubles, adieu, péchés !

Je ne craindrai plus les ruses du malin esprit ; maintenant que l'heure de ma mort est passée, je ne me perdrai plus.

Pa zellann enn envo,
Hag entreze va bro,
Nijal di a garenn,
Evel eur goulmig wenn.

Pa vo pred ar maro,
Neuze me gimiado
Ouz ar c'hig ankeniuz,
Enebour da Jezuz.

Gand joa e c'hortoann
Ann tremen divezan;
Hast am euz da welet
Jezuz, va gwir bried.

Kerkent ha ma vezo
Torret va chadenno,
M'en em zavo enn er
Evel eunn alc'houeder.

Tremen a rinn al loar
Evit monet d'ar c'hloar
Dreist ann heol, ar stered,
Me a vezo douget.

Pa vinn pell diouz ann douar,
Traonien leun a c'hlac'har,
Neuze me rai eur zell
Ouz va bro Breiz-izel.

Neuze me lavaro :
— Kenavo d'id, va bro,
Kenavo, bed doaniuz,
Gand da veac'hiou poaniuz ;

Kenavo, paourentez,
Kenavo, goanerez,
Kenavo, trubuillo,
Kenavo, pec'hejo !

Pelloc'h ne zoujinn ket
Ardo ann drouk-spered;
Biken me n'em golo
Goude pred ar maro.

Comme un vaisseau perdu, mon corps, m'a conduit ici, malgré le vent, la pluie et le brouillard glacé;

O trépas, tu es le portier qui m'ouvre le château contre les écueils duquel les flots ont brisé mon navire. —

De quelque côté que je me tournerai, tout ce que je verrai remplira mes yeux et mon cœur de mille félicités :

Je verrai les portes du paradis ouvertes pour m'attendre, et les saints et les saintes prêts à me recevoir.

Je serai reçu dans le palais de la Trinité au milieu d'honneurs et d'harmonies;

Et là, en vérité, je verrai Dieu le Père avec son Fils et l'Esprit saint.

Je verrai Jésus, d'un air plein de bonté, placer sur mon front une belle couronne.

— Vos corps heureux, dira Jésus, étaient des trésors cachés en une terre bénie.

Vous êtes en ma cour comme des pieds de rosiers blancs, de lis, ou d'aubépines, dans l'angle d'un jardin;

Vous êtes dans mon paradis comme des rosiers qui perdent leur fleur dans la saison, et fleurissent de nouveau. —

Evel eur vag gollet,
Va c'horf deuz va c'haset
Ama, dre ann avel,
Ar glao har ar riel.

Maro, te ann treizer
A ziger d'in ar ger,
Pa vruzun gand ann her
Va lestr oud he rec'hier. —

Abep-tu pa zellinn,
Kement tra a welinn
A rai d'am daoulagad,
Ha d'am c'halon mil vad :

Perc'her ar baradoz
D.gor ouz va gortoz,
Ar zent, ar sentezed,
Tost d'am digemeret.

Me vo digemeret
E palez ann Drinded,
E-kreiz ann enorio
Hag ar meuleudio;

Hag eno, evit mad,
Welinn Doue ann Tad
Gand he Vab benniget
Hag ar Spered meulet.

Me a welo Jezuz,
Enn eur c'hiz dudiuz,
O lakat war va fenn
Ar gaera kurunen :

— Ho korfou evuruz,
A lavaro Jezuz,
Oa tensorio kuzet
Enn douar benniget.

Evel grizio roz-gwenn,
Pe lili pe spern-gwenn,
E kornig eul liorz,
Em' oc'h e-kreiz va forz;

C'houi zo em baradoz
Evel bokedo roz
A zivleun d'ar mare,
Hag a vleun adarre. —

Pour de légères souffrances, pour de courtes angoisses, nous serons bien payés par Dieu, notre véritable père.

Elle sera belle à voir, la Vierge bénie, avec les douze étoiles qui forment sa couronne.

Nous verrons aussi les légions des archanges, qui chantent les louanges de Dieu, chacun une harpe à la main;

Nous verrons encore, pleins de gloire et de grâce, nos pères, nos mères, nos frères, les hommes de notre pays;

Des vierges de tout âge, des saintes de toute condition, des femmes, des veuves couronnées par Dieu.

Des chœurs de petits anges, portés sur leurs petites ailes, si gentils et si roses, voltigeront au-dessus de nos têtes;

Voltigeront au-dessus de nos têtes, comme un essaim d'abeilles harmonieuses et embaumées dans un champ de fleurs.

O bonheur sans pareil! en pensant à vous, je vous aime! vous consolez mon cœur dans les peines de cette vie!

Evit poanio dister
Evid ankenio berr,
Ni vezo paet mad
Gand Doue, hor gwir dad.

Kaer a vezo gwelet
Ar Werc'hez benniget,
Gand daouzek stereden
A ra he c'hurunen.

Gwelet a rimp ouspenn
Gant-ho peb a delen,
Aele hag arc'haele
Holl o veuli Doue;

Gwelet a raimp-ni c'hoaz
Leun a c'hloar, leun a c'hraz,
Hon tado, hor mammo;
Hor breudeur, tud hor bro.

Gwerc'hezed a bep oad,
Sentezed a bep stad,
Gragez, intanvezed,
Gand Doue kurunet.

Ann holl eledigo
War ho eskeligo
Ker mignon, ker ru-benn,
A nijo dreist hor penn;

A nijo dreist hor penn,
Evel eunn hed gwenen,
Enn eur parkad bleunio,
Son ha c'houez-vad gant-ho.

Eurusded heb he far!
O sonjal me ho kar;
C'hui a ro d'in dizoan
E poanio ar bed-man!

NOTES

Le cantique du Paradis m'a été chanté, dans mon enfance, par une mendiante assise au pied d'une croix, au bord d'un chemin. La pauvre femme pleurait en le chantant. Dieu me donnait en elle une image touchante de la piété des Bretons. Leur façon de comprendre le bonheur du ciel se distingue avec une délicate originalité de la manière vulgaire, et rappelle celle d'Orcagna, quand il peint le ciel des mères et des enfants. Elle a été remarquée d'un philosophe chrétien de nos jours, auquel l'Idée de Dieu a inspiré les pages les plus éloquentes, et d'un critique d'une tout autre école, dont le cœur s'attendrit, malgré lui, aux réminiscences qui lui viennent de son enfance et de son pays, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois, dit-il délicieusement, toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur.

APPENDICE

COMPLAINTE DE LA DAME DE NIZON

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

Il n'y a pas longtemps, par une froide matinée de janvier, s'arrêtaient à ma porte deux pauvres paysannes des montagnes; c'étaient de ces filles de l'Arèz qui vont tous les ans quêter au loin du chanvre qu'elles emportent chez elles pour le filer, au coin du feu, pendant les longues veillées d'hiver. Debout, devant chaque maison, leur baguette blanche à la main et leur besace en toile sur l'épaule, elles annoncent leur arrivée par des complaintes, seules fleurs dont elles puissent orner le seuil qui les reçoit en cette dure saison. Aucune n'ignore que parmi leurs chants de bienvenue, ceux-là me plaisent entre tous qui gardent le parfum du passé; et cependant elles chantaient une complainte nouvelle. Mais les couplets, — elles le voyaient bien, — tombaient comme des larmes sur mon cœur.

Hélas! hélas! elle est morte la dame du Plessix-Nizon! Je vois comme un nuage noir qui cache entièrement le soleil.

— O notre bonne petite mère, quand vous n'êtes plus, qui apaisera notre faim? Qui nous donnera des vêtements et des remèdes? Qui guérira nos plaies?

KLEMVAN ITRON NIZON

— IES KERNE —

Allaz! allaz! maro itron
Maner ar Genkiz-a-Nizon!
Me wel evel ar c'hoummoul du
A guz ann heol a bep tu.

—Hor mammik paour, pa n'em oc'h mui,
Piou dorro pelloc'h hon naon-ni?
Piou roi d'e-omp dillad ha louzou?
Piou bareo hor gouliou?

Depuis la ville de Quimperlé jusqu'à Nizon, nous pleurions; agenouillés au bord du chemin, pendant quatre lieues nous avons pleuré.

Nous avons pleuré, en suivant la charrette qui vous a conduite à la terre; nous avons pleuré près de votre tombe, nous pleurerons pendant toute notre vie.

Quel deuil, hélas! au manoir! Quel deuil au pays, chère dame! Adieu, notre mère douce et bonne, pourquoi nous avez-vous quittés? —

— Pauvres, pauvres chéris! vos pleurs sont au-dessus de toutes les louanges; mais il ne faut pas pleurer quand notre mère est dans le bonheur;

Quand elle est avec la sainte Vierge, avec Jésus et les apôtres, avec le saints et les saintes, avec ses deux filles, et son époux.

Le prêtre qui était près de son lit parlait pour elle d'une voix douce:

« Saints et saintes du ciel, venez recevoir mon âme;

« Oh! venez, afin que je puisse pour tout de bon aimer, avec vous, Dieu notre père, dans le Paradis, pendant l'éternité. »

C'est à ces mots qu'elle a passé.

Adal ar ger a Gemperle
Bete Nizon ni a oele,
E bordig ann hent daoulinet
Hed pedeir leo hon euz goelet;

Goelet hon euz da heul ar c'harr
Zo bet ouz ho kas d'ann douar;
Goelet hon euz etal ho pez
Goela raimp epad hor buhez.

Pebez kaon, siouaz, er maner!
Pebez kaon er vro, itron ger!
Kenavo, hor mamm dous ha mad;
Perag oc'h-hu deud d'hor c'huitat? —

— Peorien, peorien geiz, ho taelou
Zo dreist ann holl meuleudiou;
Koulskoude ne ket red goela
Pa 'ma hor mamm ebarz ar joa.

Pa' ma gand ar Werc'hez santel,
Gand Jezuz hag ann Ebestel
Gand ar Zent hag ar Sentezed,
Gand he diou verc'h, gand he fried.

Ar beleg etal he gwele
Gand eur vouez dous a lavare:
« Sent ha sentezed euz ann ne,
Deud da zigemer va ene;

Deut 'ta, ma hellinn evid mad
Karout, gan-e-hoc'h, Doue hon Tad,
Er Baradoz da virviken. »
Neuze e teuaz da dremenn.

Elle a passé doucement, comme en souriant, notre chère mère, comme si elle eût vu la porte du Paradis ouverte devant elle.

C'était la fête de Notre-Dame du Carmel, une belle fête pour mourir! C'était le soir du vendredi, ce grand jour où mourut le Sauveur.

Cessez donc, chers pauvres, cessez de gémir; ne pleurez pas, si vous l'aimez; le blé était mûr, les anges l'ont coupé.

Le vieil arbre est tombé, le Maître a emporté son bien; mais beaucoup de jeunes rejetons restent après lui très-serrés.

Les petits oiseaux pourront encore faire leurs nids sous les feuilles vertes, et chanter les louanges de Dieu qui ne laisse ni l'oiseau, ni l'homme dans le besoin.

Disons le *De Profundis* près de la tombe de la dame du Plessix, et qu'on écrive sur sa pierre : ICI REPOSE LA MÈRE DES PAUVRES. —

L'auteur de cette complainte est un prêtre autrefois vicaire de la paroisse de Riec, qui aimait et aimera toujours la dame qui n'est plus.

Tant qu'il vivra il dira chaque matin un *Memento* pour sa vieille mère; puisse-t-il aller la rejoindre dans le Paradis!

Tremenn e deuz gret gand dousder,
Evel o c'hoarzin, hor mamm ger;
Evel m'e defe gwelet dor
Ar Baradoz d'ezhi digor.

Edo gouel Maria-Garmel
Gouel dudiuz evit mervel,
Edo abardaez ar gwener,
Deiz braz ma varvaz ar Zalver.

Tavit 'ta, peorien geiz, tavit,
Na oelit ket, ma he c'harit:
Mad da vedi a oa ann ed
Ann elez ho deuz hen medet.

Ar wezen goz a zo pilet,
He dra gand ar Mestr a zo et,
Koulskoude meur a blant iaouank
A jomm war he lerc'h stank-ha-stank.

Ann evnigou a hello c'hoaz
Neizia dindan ann deliou glaz,
Ha kana meuleudi Doue
Na losk evn na den dibourve. —

Leveromp ann *De profundis*
Etal bez itron ar Genkiz,
Ha ra vo skrivet war he men :
AMAN EMA MAMM AR BEORIEN.

Ar wers zo gret gand eur belek,
Bet kure e parrez Riek,
Hag a gare, hag a garo
Da viken ann itron varo.

Endra ma jommo e buhez
E lavaro peb mintinvez
Eur *Memento* 'vid he vamm goz;
Ma 'z ai gant hi d'ar Baradoz!

NOTES

Ne méritait-elle pas d'être ainsi chantée, de l'être par un prêtre et par les pauvres gens de la Bretagne, celle dont la tendresse, au moment suprême, s'épuisa dans ce cri suppliant : « Mes enfants, si vous avez souvenir de ma mémoire, n'abandonnez jamais les pauvres ; secourez les affligés, les malades ; ayez compassion de la veuve et des petits orphelins; mes chers enfants, pensez aux peines des laboureurs ; regardez le ciel plutôt que la terre, l'éternité plutôt que le temps. »

Son élégie n'avait-elle pas droit à une place parmi les chants dont elle a recueilli la fleur?

L'auteur, l'ancien vicaire de Riec, le bon et vénérable curé d'Eskibien, M. Stanguénec, qui a prêté son cœur aux malheureux pour pleurer ma mère et la leur, me pardonnera d'avoir trahi sa reconnaissance : j'ai voulu lui prouver la mienne.

ÉPILOGUE

Arrivé à la fin de cette publication, une réflexion me frappe qui m'impose un dernier devoir. Si les chants qu'on vient de lire offrent quelque intérêt poétique ou historique, ils ne sont ni moins précieux ni moins instructifs, au point de vue philosophique et moral. Ils retracent, en effet, le tableau fidèle des mœurs, des idées, des croyances, des opinions, des goûts, des plaisirs et des peines du peuple breton, aux différentes époques de sa vie. Il s'y peint d'après nature, avec ses vertus et ses vices, sans s'inquiéter de certaines difformités qu'il n'aperçoit pas, et que l'art apprend à dissimuler par la manière de les éclairer. Le portrait n'est qu'ébauché, sans doute, mais il est frappant de vérité.

L'homme y paraît sous trois aspects qui correspondent aux trois catégories du Romancero de la Bretagne, savoir : aux poésies mythologiques, héroïques, historiques et aux ballades; aux chansons de fêtes et d'amour; aux légendes et aux chants religieux.

Les premières nous l'ont montré enfant, puis adolescent, puis parvenant à l'âge mûr; les autres nous ont initié à sa vie domestique, les dernières à sa vie religieuse.

Résumons les traits saillants d'un caractère et d'une physionomie remarquables.

On se souvient de cet enfant, debout près d'un vieillard austère qui lui répète sa leçon : c'est l'Armoricain au début de l'existence sociale, et qu'un druide instruit. Or, l'homme est un être enseigné : la semence morale déposée dans son âme n'y meurt point; elle s'y développe, elle fructifie, et l'on peut encore, après bien des

siècles, juger de la semence par les fruits. L'expérience le prouve, et le sujet qui nous occupe confirme les observations de l'expérience.

L'enseignement que le prêtre païen donne à son élève est sérieux, grave, sombre, et, avant tout, religieux. A peine celui-ci est né, qu'il voit autour de son berceau la Mort, la Douleur et la Nécessité, divinités terribles qu'on lui dit d'adorer : soumis à la loi du destin, il les adore[1]; mais si le maître lui montre la souffrance comme le lot de l'humanité ici-bas, il fait en même temps briller à ses yeux un royaume enchanté « plein de fruits d'or, de fleurs et de petits enfants qui rient; » et le cœur du jeune néophyte, fermé pour la terre, s'ouvre avec l'espérance pour un monde meilleur.

La même voie fleurie le mène à l'amour du merveilleux; son instituteur donne un aliment à ce penchant naturel à l'homme en l'entretenant d'un monde mitoyen, peuplé d'esprits mystérieux des deux sexes, les uns nains, composant des breuvages magiques; les autres naines, dansant avec des fleurs dans les cheveux et des robes blanches, autour des fontaines, à la clarté de la lune. Frappé par ces fraîches images, l'enfant croira aux esprits, aux sorciers, aux fées, à l'influence des astres; il sera superstitieux et crédule.

Passant à un autre ordre d'idées, le maître apprend à son élève qu'un jour des vaisseaux étrangers descendirent sur les rivages de la patrie, et qu'ils la dévastèrent; que les prêtres, pères et chefs du peuple, furent égorgés, hormis un petit nombre qu'on voyait errer, fugitifs, avec des épées brisées, des robes ensanglantées, des béquilles. Et, devant ce tableau plus saisissant que celui devant lequel fit serment le jeune Annibal, l'enfant va jurer haine à mort aux étrangers, et protester qu'il défendra éternellement contre eux le culte de ses pères, les lois de son pays et son indépendance. De là naît dans son cœur, comme un doux fruit sur une tige amère, cet amour du sol natal et de la liberté, cet esprit de résistance opiniâtre, ce dévouement aux chefs nationaux, et cet instinct conservateur qu'il ne perdra jamais.

La suite des siècles nous l'a fait voir mettant en pratique les divers enseignements du maître.

Un prince, ennemi et chrétien, le prend, l'enchaîne, lui crève les yeux, et il chante : « Je n'ai pas peur d'être tué; j'ai assez vécu; peu importe ce qui arrivera, ce qui doit être sera: il faut que tous meurent trois fois avant de se reposer pour jamais[2]. » Puis il poursuit d'imprécations l'étranger, oppresseur de son culte et tyran de son pays. C'est le barbare aux passions effrénées, inspiré par une

[1] *Les séries*, page 2 et suiv.
[2] *La prophétie de Gwenc'hlan*, page 20 et suiv.

haine aveugle que la raison ne peut ni blâmer ni absoudre. Ses vices ont le même caractère d'énergie sauvage que ses vertus. Chose étrange! ils ont un mobile semblable, ils sont sacrés comme elles. Les sens grossiers qu'il a reçus de la nature, le ciel froid et pluvieux sous lequel il couche, la vie guerrière et rude qu'il mène, le dénûment presque complet où il se trouve des choses les plus nécessaires au bien-être, la rareté des occasions qu'il a de se distraire des soucis de sa misérable existence, tout le pousse à chercher les moyens les plus violents pour assouvir ses penchants brutaux : le pillage, l'ivresse et la danse les lui fournissent. Il pille donc, il danse et il boit[1]; et, en satisfaisant ainsi d'un même coup ses trois vices, l'amour du gain, l'amour des liqueurs fermentées et l'amour de la danse, il croit sérieusement s'acquitter d'un double devoir envers ses dieux et son pays; car, d'une part, c'est le territoire ennemi qu'il ravage ; c'est le vin de l'étranger qu'il boit, et il le boit (chose horrible à dire!) mêlé au sang de l'étranger lui-même; d'autre part, les rondes auxquelles il se livre sont saintes ; et ces rondes, ce vin, ce sang, il les offre en holocauste au Dieu-soleil qui le bénit et lui sourit.

Pour qu'il puisse distinguer un jour le bien du mal, il faudra qu'un autre soleil l'éclaire, qu'un enseignement nouveau modifie celui qu'il a reçu, qu'une nouvelle loi vienne régler ses nobles instincts et mettre un frein à ses passions mauvaises.

Cette loi, il la subit, et le premier cri qui s'échappe au jour de la bataille, de son cœur où la foi du Christ commence de germer, est un défi jeté à la mort, du milieu des eaux sanglantes du baptême, une hymne où la résignation chrétienne triomphe déjà du fatalisme païen[2]. Le même sentiment éclate en ses paroles, quand la peste désole sa patrie : « La peste est au bout de ma maison, lorsque Dieu voudra, elle entrera, dit-il ; lorsqu'elle entrera, je sortirai[3]. » Toutefois, le christianisme pratique n'a pas encore pénétré dans ses mœurs ; les Hébreux étaient moins éloignés de la doctrine évangélique; ils disaient : « œil pour œil, et dent pour dent ; » lui, le disciple des druides, il s'écrie, tout chrétien qu'il semble : « Cœur pour œil, et tête pour bras[4]. »

Ce langage atroce, justifié à ses yeux par l'amour du pays, il le tient et le traduit en actions pendant toute son enfance et pendant toute sa jeunesse. « Il voudrait, dit-il, écraser le cœur du roi ennemi entre la terre et son talon » ; et, bravant une mort certaine, il marche seul contre mille ; il suspend en trophée, au pommeau de la

[1] *Le vin des Gaulois et la danse du glaive*, page 45
[2] *La marche d'Arthur*, page 51.
[3] *La peste d'Elliant*, page 53.
[4] Page 50.

selle de son cheval, comme à la porte de sa maison, la tête de l'étranger vaincu; il rit (et serait blâmé de ne pas rire), il rit de bonheur en voyant l'herbe rougie du sang des oppresseurs de sa nation; il se couche parmi leurs cadavres comme un lion rassasié au milieu d'un troupeau de daims égorgés, et il se délasse en les regardant [1]. Mais quel changement soudain s'est opéré en lui? Voilà que ces mêmes yeux qu'un spectacle aussi effroyable a charmés versent des larmes de reconnaissance et de piété! Le barbare tombe à genoux devant le Dieu qu'il a invoqué, et auquel il doit la victoire; il lui élève des autels comme au soutien de son pays, comme à son protecteur, et la religion remporte sur lui un nouveau triomphe. Elle l'a rendu modeste au milieu du succès, elle lui inspirera la résignation dans les fers, elle le consolera, elle lui donnera l'espoir; et un jour que tout le monde l'aura oublié, que personne ne le reconnaîtra plus sous la casaque de plomb dont l'étranger l'aura chargé; un jour que sa barbe, devenue grise, descendra jusqu'à sa ceinture, et qu'il ressemblera à un chêne mort depuis sept ans, alors la foi passera sous les traits de la sainte patronne du pays; elle le regardera, elle le reconnaîtra, elle pleurera, elle coupera ses chaînes, et lui, poussant son cri de guerre, il appellera son pays aux armes [2].— *Aux armes!* — répondent les guerriers. Et pour tribut, il offre aux ennemis la tête du gouverneur chargé de percevoir la taxe [3]; il les moissonne comme le blé dans les champs, il les bat comme la paille sur l'aire; et, toujours dévoué, il chante en l'honneur de ses chefs nationaux un chant de triomphe qui s'étend depuis le mont Saint-Michel jusqu'aux vallées d'Elorn [4]. Mais malheur au fils de ses princes que les étrangers, tout vaincus qu'ils sont, emmènent prisonnier au delà des mers! L'infortuné meurt de chagrin loin du pays natal; et la nuit, lorsque les âmes des martyrs du dévouement à la patrie viennent, à la clarté de la lune, sous la forme d'oiseaux blancs et noirs, avec une tache rouge au front, se percher sur un chêne au bord de la mer, et chanter, il ne chante pas: « Chantez, petits oiseaux, dit-il d'une voix douce et triste, vous n'êtes pas morts loin de la Bretagne [5]! »

Malheur bientôt au peuple lui-même! ses chefs de race disparaissent, sa jeunesse commence, rude, à l'école de princes étrangers. Les envahisseurs qu'ils attirent près d'eux lui fournissent l'occasion de montrer cruellement qu'il n'a rien perdu de son amour pour la patrie, de sa première audace, de son esprit d'indépendance,

[1] *Lez-Breiz.*
[2] *Ibid.*, pages 104 et 105.
[3] *Le tribut de Noménoë*, page 118.
[4] *Alain-le-Renard.* p. 121.
[5] *Bran*, p. 128.

de sa haine pour la tyrannie, et que, s'il engendre encore des fils, c'est pour tuer les oppresseurs[1]. Plus il avance dans la vie, et plus se renouvellent ces terribles et sanglantes épreuves imposées à son patriotisme; quelquefois la religion vient, comme par le passé, en modérer les fanatiques écarts, et donner à sa foi guerrière un caractère touchant de naïveté. Au moment d'aller combattre, il s'agenouille avec une confiance aveugle, mais charmante, devant la statue du patron des hommes de guerre du pays, et il le tente en lui promettant des présents et des louanges si le bon saint veut bien donner la victoire à ses armes. Vainqueur, il accomplit fidèlement son vœu, et pousse la reconnaissance jusqu'à appeler ennemi de la patrie et de Dieu quiconque ne bénit pas le patron des guerriers bretons, quiconque ne le proclame pas le premier d'entre tous les saints de la terre et du ciel. Mais, par une anomalie bizarre qui tient aux vices de son enfance orageuse et brutale, la vue du sang versé et des têtes broyées continue à le faire rire *à grince-cœur*, — le rire du loup; — il insulte à l'ennemi mort, à l'exemple des héros d'Homère; et si un de ses compatriotes, si même un de ses chefs ose avoir soif, le malheureux! après avoir jeûné et s'être battu tout un jour, il lui lance comme un coup d'épée, ces mots terribles : *Bois ton sang*[2]. On dirait souvent que la victoire remportée, ou qu'il attend, réveille au fond de sa mémoire les imprécations païennes qu'il vomissait jadis contre les étrangers : tandis que ceux-ci chantent joyeusement à table au milieu de la nuit, il croit ouïr une voix mystérieuse murmurant lugubrement au loin : « Plus d'un qui verse du vin rouge, versera bientôt du sang gras ; plus d'un fera de la cendre, qui fait maintenant le fanfaron. » Et quand l'événement a réalisé la prédiction, le lendemain, au lever du jour, accoudé à une fenêtre, et voyant les ennemis et leurs tentes consumés par les flammes qu'il a allumées, il s'écrie avec une joie féroce : « Nous aurons une belle récolte. Les anciens disaient vrai : « Rien n'est tel que des os d'ennemis broyés pour faire pousser le blé[3]. » Sans frein dans ses amours comme il l'est dans ses haines, alors même qu'il maudit les étrangers qui l'attaquent, il bénit ceux d'entre eux qui se sont faits Bretons pour le défendre; il les sert fidèlement par le même esprit de dévouement qu'il avait pour ses anciens chefs de clan, dût-il les chasser, s'il les voit violer la loi du pays, et les rappeler, s'il a de nouveau besoin d'eux[4]. Toujours un mobile unique le dirige : le plus ardent patriotisme. Mais comme si le cœur de l'homme ne suffisait pas à célébrer les espérances de

[1] *Le Faucon*, page 152.
[2] *La bataille des Trente*
[3] *Jeanne-la-Flamme*.
[4] *Le Cygne*.

la patrie, espérances souvent déçues, jamais abandonnées, au premier rayon qu'il voit luire, il appelle à son aide les oiseaux du ciel, la voix des montagnes, les hennissements joyeux de la *blanche cavale* (la mer), le carillon des cloches, le soleil de l'été, et jusqu'aux loups des bois qu'il croit entendre hurler et grincer des dents de bonheur en sentant venir les ennemis dont l'égoût des arbres, en guise d'eau bénite, arrosera la tombe. Toujours aussi, toujours il s'arme de constance, d'opiniâtreté, de haine implacable; toujours sa foi nationale s'unit à sa foi religieuse : « Tenons bon, Bretons! tenons bon! Ni merci ni trêve! Sang pour sang! O Notre-Dame de Bretagne, viens au secours de ton pays! » Cependant, on le voit, le guerrier s'humanise; il ne veut plus de *sang* pour des *larmes*, comme autrefois, il demande du sang pour du sang. Désormais nous sentirons son cœur battre de plus en plus humain. Son âge héroïque est près de finir, son âge historique va commencer.

La première phase est marquée par une éclatante action qui tient à l'un et à l'autre, et qui nous le montre invariable dans son amour des lois, son indépendance, sa bravoure, son attachement aux fils des anciens chefs de race, et aussi dans son antipathie violente pour les étrangers. Ceux-ci, « vipères écloses au nid de la colombe, » sont venus habiter ses villes; ils l'oppriment, ils violent ses coutumes nationales; les ombres de ses ancêtres en frémissent d'indignation, leurs ossements gardés dans les reliquaires du pays retrouvent, pour un instant, la vie par miracle; ils s'avancent, comme une armée, au-devant du ministre des iniquités étrangères, et dans leur sublime fureur ils mettent en pièces l'ennemi de leur petit-fils. Mais lui, formé par l'âge, veut agir avec modération, et, s'il est possible, prévenir la guerre. On ne l'écoute pas, on l'insulte, on veut le tuer; alors sa fierté naturelle se révolte, il appelle, comme jadis ses pères, l'incendie à son aide, et va mettre le feu aux villes des violateurs de ses lois. Un seul homme conserve assez d'influence sur lui pour l'arrêter, c'est un évêque de sa race, de sa langue, « du sang des vieux rois de Bretagne, et qui maintient les bonnes coutumes du pays; » au premier mot du prêtre, il jette la torche qu'il tenait à la main, et se laisse égorger [1].

Il est opprimé de la même manière à la cour des rois, quand le sort l'y conduit; mais en lui déniant justice, les rois ne rendent que plus suave le parfum de ses vertus modestes, comme le pied brutal, en écrasant la fleur des bois, lui fait exhaler ses plus douces senteurs. Agenouillé sur l'échafaud : « Peu lui importerait, dit-il, de mourir, n'était loin de la patrie! » Mais si sa tête tombe, si son sang rougit le voile de cette patrie bien-aimée accourue,

[1] *Les jeunes hommes de Plouyé*, page 232.

sous les traits d'une sœur, pour le délivrer, le voile sanglant exposé aux regards de ses compatriotes, comme autrefois la vue de la robe des onze druides fugitifs, produira, il l'espère du moins, le même effet sur eux [1] !

Cependant plus de haines nationales; elles s'effacent de jour en jour à mesure que la religion épure et adoucit ses mœurs. La religion lui a même fait déjà contracter volontairement une alliance honorable qu'il repoussait forcée. Il en goûte les fruits, pendant cent ans de paix, sous la sauvegarde d'un pacte solennel qui lui maintient sa constitution particulière et ses chères libertés nationales. Leur conservation est en effet l'invariable objet de sa sollicitude; il les a fait respecter pendant mille ans de tous ses princes, il veut les défendre jusqu'à la mort contre ses nouveaux maîtres, car il a toujours eu horreur de la servitude, en voyant de quelle manière elle régnait chez ses voisins. Du reste, si sa défiance naturelle s'alarme du moindre danger, ce n'est pas sans raison : l'union est depuis longtemps consommée, et, victime des querelles religieuses de la nation à laquelle son sort est uni, il faut qu'il se lève pour défendre ses autels et ses foyers contre ses terribles alliés « qui ravagent la Bretagne, pire qu'un incendie ; » il crie à la trahison, il appelle contre eux la vengeance du ciel; il chante en allant les combattre : « Jamais, non jamais, la génisse ne s'alliera au loup [2]. »

Bientôt nouvelle violation du pacte d'union et nouvelles plaintes de sa part; mais on ne tient plus aucun compte de ses réclamations, car on est le plus fort. Il résiste : on l'accuse de pousser le patriotisme jusqu'à la fureur ; on le traite comme un rebelle ; on le livre à une cour martiale; on l'interroge avec dédain, on veut qu'il avoue lâchement qu'il a commis un crime; il répond aux juges vendus : « J'ai fait mon devoir, faites votre métier. » Puis il porte sur l'échafaud sa tête rayonnante, et meurt pour son pays et pour la liberté, « comme savent mourir les martyrs et les saints [3]. »

Fidèle à sa nouvelle patrie, il la servait pourtant depuis deux siècles avec courage et dévouement ; « il avait exposé sa tète mille fois pour le roi, » il ne demandait ni places, ni argent, ni honneurs ; il n'exigeait qu'une seule chose : le respect de ses libertés solennellement garanties. Mais la fidélité à la foi jurée et la reconnaissance sont-elles toujours les vertus des princes ? Elles continuèrent à être les siennes. Rien ne put corrompre sa loyauté, rien ne rebuta son abnégation, rien ne lassa ses sacrifices. Moins d'un siècle après, un jour que le roi de France avait *daigné* le faire asseoir à sa table pour

[1] Pages 303 et 305.
[2] *Les ligueurs.*
[3] *Mort de Pontcalec.*

avoir relevé le drapeau national au milieu des balles ennemies, on l'entendit chanter dans la vieille langue de ses bardes : « Le roi nous estime ! Mille bénédictions de Dieu au roi ! Nobles et peuple, en Bretagne, chantons tous les louanges du roi ! » Et, unissant au nom du prince le nom étonné de la patronne de la Bretagne, il s'écriait d'un accent enthousiaste qui confondait dans un même culte Dieu, le pays et la royauté : « Chantons les louanges du roi et de sainte Anne, notre bonne marraine [1]. »

Il allait être le héros et le martyr de ce culte nouveau. Après avoir longtemps souffert par la royauté, il allait avoir à souffrir pour elle un nouveau surcroît d'oppression. Sa foi sincère, son patriotisme, son esprit d'indépendance, son dévouement à toute épreuve aux fils de ses anciens chefs nationaux, sa fidélité aux rois, défenseurs naturels, sinon constants, de sa religion, de son pays et de sa liberté, brillèrent d'un nouvel éclat au milieu des persécutions d'une époque d'odieuse mémoire. Son cœur alors laissa échapper ce chant sublime, qu'il mit en action pendant douze ans, et dont l'histoire tiendra compte comme d'une révélation précieuse :

« Il est douloureux d'être opprimé, mais ce n'est pas honteux ; i n'y a de honte qu'à se soumettre à des brigands comme des lâches et des coupables.

« S'il faut combattre, nous combattrons ; nous combattrons pour le pays ; s'il faut mourir, nous mourrons libres et joyeux à la fois.

« Je n'ai pas peur des balles : elles ne tueront pas mon âme ; si mon corps tombe sur la terre, mon âme s'élèvera au ciel.

« En avant, enfants de la Bretagne ! nos cœurs s'enflamment ; la force de nos deux bras croît. Vive la religion !

« Vive qui aime son pays ! vive le jeune fils du roi ! et que les Bleus s'en aillent savoir s'il y a un Dieu !

« Vie pour vie ! amis ; tuer ou être tué ! il a fallu que Dieu mourût pour qu'il vainquît le monde.

« Venez vous mettre à notre tête, gentilshommes, sang royal du pays ; et Dieu sera glorifié par tous les chrétiens de la terre [2]. »

Dieu l'a été en effet ; peut-on en dire autant de la royauté ? Du reste, elle a fourni aux Bretons l'occasion de mettre en pratique leur plus belle vertu, la résignation ; et l'histoire leur adressera l'éloge qu'adressait Louis XIV à leurs ancêtres : « Ils n'ont retiré de leurs généreuses actions d'autre récompense que la gloire de les avoir faites. » Aujourd'hui qu'ils ont tout perdu, leur existence nationale, leurs institutions, leurs libertés, si larges et si nombreuses, que leur pays était le seul de France, selon la remarque de M. Thiers, qui n'eût rien à gagner à la Révolution ; aujourd'hui qu'ils balancent en

[1] *La chanson du pilote*, page 360.
[2] *Les Bleus*

pleurant le berceau de l'humaine espérance morte, pour me servir de leur sublime et mélancolique image, ils demeurent indifférents à tous les changements politiques : ils savent qu'ils n'en profiteront pas : « les pauvres seront toujours pauvres, disent-ils ; les vieux rois ont pu revenir, le vieux temps ne reviendra pas ; le blé est toujours mauvais dans la terre mauvaise : bien fou est celui qui croit que la fougère portera jamais des fleurs de lis, ou que l'or tombe du haut des arbres. Du haut des arbres il ne tombe rien que des feuilles sèches, que des feuilles jaunies pour faire le lit des pauvres gens. » Et ils ajoutent, en élevant leurs yeux au ciel : « Chers pauvres, consolez-vous, vous aurez un jour, au lieu de lits de branches, des lits d'ivoire et de plumes, dans un monde meilleur [1]. »

Telle est la conclusion de tous leurs discours ; ils la reproduisent sous mille formes ; ils ne passent guère de jour sans la répéter, ou sans chanter ces autres paroles si poignantes et si belles : « Hélas ! les cœurs bretons sont remplis de tristesse !... Notre sort est misérable ; notre étoile, funeste ; notre état, bien pénible : repos ni jour ni nuit ! mais prenons-le en patience pour mériter le paradis. »

Le paradis ! voilà en effet le but de leurs désirs, comme de ceux du chrétien ; voilà le mot magique qui leur enseigne la patience, la confiance en Dieu, la pitié pour les misères d'autrui, l'obéissance à toute loi juste, fût-elle dure, l'espoir d'une récompense éternelle. Ce mot, qui est pour eux toute la religion, calme leur douleur, et l'on dirait, à la sérénité de leurs regards, qu'il lui prête des charmes.

La religion seule embellit quelque peu leur vie de chaque jour : elle les rend gais, d'une gaieté calme et tempérée ; elle les rend bons et sociables ; elle vient, comme un ami grave et honoré qui partage les goûts de la famille, s'asseoir à leur foyer ; elle prend les enfants sur ses genoux, et, joignant leurs petites mains, elle leur enseigne à prier ainsi :

« Mon Dieu, faites-moi la grâce d'être un honnête homme, ou faites que je meure avant l'âge [2] ! »

Elle leur prêche le respect pour les gens d'Église, pour les propriétaires, pour toutes les personnes d'une condition supérieure ; l'amitié pour toutes celles de leur rang. Elle leur inspire la confiance en Dieu, et leur promet une belle récompense dès ici-bas, et une plus belle encore dans l'autre vie.

« Pensez, chers petits, leur dit-elle, que Dieu vous regarde, comme le soleil, du haut du ciel ; pensez qu'il vous fait fleurir, comme le soleil, les roses sauvages des montagnes... Quand viendra

[1] *Le temps passé*, page 404.
[2] *La chanson des petits pâtres.*

la Fête-Dieu, ceux d'entre vous qui auront été bien sages seront choisis pour jeter des fleurs sur les pas du Sauveur, en attendant qu'ils en jettent devant lui au ciel. »

Bientôt la religion les conduit pour faire leurs *premières pâques*, dans l'église de la paroisse, avec de petites filles de leur âge, qui seront leurs femmes un jour. Elle sanctifia d'abord leurs jeux par sa présence: si, lorsqu'ils ont grandi, elle se tient à l'écart et ne se mêle plus à leurs bruyants plaisirs, la réserve des jeunes garçons, la modestie des jeunes filles, la retenue et la candeur de tous font deviner qu'elle n'est pas loin. Mais elle revient le soir de la fête avec eux; et les fêtes nouvelles, les fêtes graves de l'âge mûr, auxquelles celle-là n'est qu'un acheminement, elle les préside et leur donne sa consécration divine : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » dit-elle en franchissant le seuil de la porte des fiancés. Plus tard, le même seuil la revoit, mais agenouillée comme une veuve, avec le mantelet noir et la coiffe passée au safran: elle y reparaît pour inspirer à celui qui reste la confiance et la résignation; elle lui donne la force de dire ; « La rose est née pour le jardin; l'if, pour le cimetière : je prierai Dieu jour et nuit, afin que nous nous retrouvions dans le paradis. »

Toujours cette pensée consolante d'immortalité! L'imagination du peuple la revêt sans doute, avec trop de complaisance, de mille formes merveilleuses que la religion et la raison proscrivent comme superstitieuses; qu'importe, si elle le rend meilleur en le rendant heureux? Sa foi est crédule, à coup sûr, mais elle est sincère, elle est inébranlable, elle est pratique, et fait la règle de ses mœurs. D'ailleurs, aucune de ses croyances ne peut avoir de conséquences fâcheuses; aucune ne ravale la dignité de l'homme; toutes, au contraire, sont de nature à élever l'esprit et le cœur. Les saints dont il accueille les yeux fermés tous les miracles sont les héros à la fois de sa religion et de sa patrie; c'est lui-même qui les a canonisés pour la plupart : ils lui ont été bons et secourables pendant leur vie; il espère en eux après leur mort. L'un défend ses fils sur le champ de bataille; l'autre, ses frères dans la tempête. Les âmes dont il peuple l'air, et dont la voix gémit par la bouche des vents de la nuit, sont celles de son père, de sa mère, de ses amis en peine, qui demandent qu'il les délivre par ses aumônes et ses prières.

N'y a-t-il pas un vif aiguillon pour la sensibilité, pour la reconnaissance, pour l'amitié, pour le dévouement, pour la pitié, pour tous les sentiments les plus nobles du cœur, dans l'accomplissement même superstitieux des devoirs envers les parents et les amis qui ne sont plus? N'est-ce pas un bonheur que de les pleurer? N'est-ce pas s'oublier soi-même que les oublier? Ah! l'on ferait un bien cruel et bien triste usage de la raison en l'employant à

détruire ces douces croyances qui entretiennent l'amour de Dieu, le culte des bienfaiteurs de la patrie, et le souvenir trois fois saint de ceux qui ont dévoué leur vie au salut ou au bien-être de l'humanité !

De même, la forme souvent bizarre que le peuple breton donne aux croyances les plus terribles de sa religion ne doit pas rebuter : il voit la justice divine à son point de vue ; on peut la voir à un autre ; mais qu'on l'environne de symboles différents, ou qu'on l'en dépouille tout à fait, c'est toujours la vérité, la vérité qui mène au ciel.

Si pour peindre les images sombres de la foi chrétienne, il pousse jusqu'à l'horreur l'exagération poétique, il épuise, pour peindre le terme de ses espérances célestes, le trésor de la plus tendre imagination.

Dans son enfance païenne, il faisait du ciel un grand jardin plein de fruits d'or, de fleurs brillantes et de petits enfants rieurs [1] ; dans sa jeunesse, une île verte éclairée par l'aurore, où de jeunes garçons et de belles jeunes filles se livrent au plaisir de la danse, qu'il aimera toujours, à l'ombre de bosquets de pommiers dont les fruits promettent la liqueur qu'il aimera longtemps [2] ; maintenant, ses sens, moins grossiers, permettent à son esprit de rêver des plaisirs plus purs : « Les nuages fuient, le jour brille. » Vive et gaie comme une alouette, son âme monte vers le ciel. Quelque amer qu'ait été pour lui tout ce qu'il quitte, il ne peut s'empêcher de jeter trois fois à la dérobée « un petit regard vers en bas [3]. » On dirait que son aversion pour tout changement, que son instinct de l'habitude le suit au delà du tombeau ; on dirait que la résignation est devenue tellement sa nature, qu'au moment de partir il hésite à échanger sa misérable vie contre le bonheur même. Il regarde son corps, il lui fait les plus touchants adieux ; il honore en lui, « un vase de terre qui a contenu des parfums. » Il regarde avec amour son pays de Basse-Bretagne, où cependant il n'a trouvé le plus souvent que gêne, pauvreté, misère et peines d'esprit. Il prend congé de lui presque à regret : son amour ardent pour le sol natal diminue presque la joie qu'il éprouve en montant vers la vraie patrie. Au moment où il va y être reçu, il détourne encore furtivement la tête vers sa chère Bretagne. Pour lui donner la force de se vaincre une dernière fois, il faut que Dieu lui crie : « Courage ! » Alors, il reprend son essor, « et foulant aux pieds le soleil et les étoiles, » il entre enfin au ciel. « Son corps, comme un vaisseau perdu, l'a jeté au port, à travers les vents, la pluie et la tempête ; son vaisseau s'est brisé contre les rochers du château de la Vie, dont la mort lui ouvre les portes. » Les saints et les saintes s'avancent

[1] *Les séries.*
[2] *Le frère de lait.*
[3] *Le départ de l'âme.*

pour le recevoir; on le conduit devant le trône de la Trinité. Jésus le couronne et lui dit : « Vous êtes semblable au rosier qui perd ses fleurs l'hiver, et refleurit l'été. » Immortel rosier, il s'élève « au bord du ruisseau de la Vie dans le jardin du paradis; » désormais il fleurit toujours, et « de petits anges au teint frais et rose voltigent au-dessus de sa tête, comme un essaim d'abeilles harmonieuses et embaumées dans un champ de fleurs. »

Devant ce gracieux tableau dont la religion lui a fourni les couleurs et que son cœur a peint, il répète son exclamation habituelle :

« O bonheur sans pareil! en pensant à vous, je vous aime! Vous consolez mon cœur dans les peines de cette vie! »

Ainsi, retranché dans ses mœurs nationales comme dans sa presqu'île; défendu par sa langue et par son caractère; dévoué à son Dieu et à sa patrie jusqu'au martyre; fidèle aux souvenirs et aux traditions du passé jusqu'à la superstition; *coutumier* jusqu'à la routine, qui perpétue le mal, à la vérité, mais qui rend le bien éternel, sans rendre le mieux impossible; enfin, de plus en plus humain, moral, honnête et sociable, à mesure que la religion et que l'éducation l'éclairent et le perfectionnent, toujours le même par le cœur, depuis douze siècles, toujours le front calme et serein, il s'avance d'un pas ferme et sûr au milieu des tombeaux, pleins d'échos, de ses pères, vers un point rayonnant du ciel que lui monttenr au loin l'Espérance et la Foi.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

CHANTS MYTHOLOGIQUES, HÉROÏQUES, HISTORIQUES ET BALLADES.

DEUXIÈME PARTIE.

CHANTS DE FÊTES ET CHANTS D'AMOUR.

TROISIÈME PARTIE.

LÉGENDES ET CHANTS RELIGIEUX.

APPENDICE.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



CHANTS POPULAIRES

DE LA BRETAGNE

MUSIQUE

LES SÉRIES

(AR RANNOU)
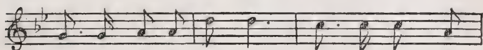
Allegro.



Da-ik, mab gwenn Drouiz; o - re; Da-ik, pe-tra



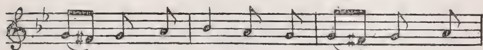
fell d'id - de? pe-tra ga - ninn - me d'id - de?



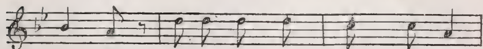
— Kan d'in euz a eur rann, Ken a ouf - enn



bre - man. — Heb rann ar Red heb ken: An-



- kou, tad ann An ken; Ne - tra kent - ne



tra ken. — Da-ik, mab gwenn Drouiz; o - re;



Da-ik, petra fell d'id - de? pe-tra ganinn-me d'id - de?



— Kan d'in euz a zaou rann, Ken a ouf - enn bre - man.

LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN.
(DIOUGAN GWENC'HLAN)

Maestoso.

Pa guz ann heol, pa goenv ar

mor, Me oar ka-na war dreuz ma dor. Pa

guz ann heol, pa goenv ar mor; me

oar ka-na war dreuz ma dor.

LE SEIGNEUR NANN ET LA FÉE
(AOTROU NANN HAG AR GORRIGAN.)

Andantino.

Ann ao-trou Nann hag he bri-

-et, ia-ouankik-flamm oent di-me-zet,

ia ouan-kik-flamm dis-par- -ti-et.

L'ENFANT SUPPOSÉ

(AR BUGEL LAEC'HIET.)

Andantino

Ma - ri goant a zo keu - zi -

- et he Lo - ik ker e deuz kol - let;

gand ar Gor - ri - gan e ma eet.

LES NAINS

(AR C'HORRED.)

Scherzando.

Pas - kou - hir, ar c'he - me - ner...

Ai! aou ta! ai! aou ta! ai! aou ta! ai!

aou ta! Zo eet da o - ber al laer,

A - bar - dae - noz di - gwe - - ner.

SUBMERSION DE LA VILLE D'IS
(LIVADEN GERIZ.)

Andante.

Ha gle - vaz - te, ha gle - vaz - te Pez

a la va - raz den Dou - e D'ar

rou - e Grad - lon enn Is be?

LE VIN DES GAULOIS
(GWIN AR C'HALLAOUED.)

Allegretto

Gwell eo gwin gwenn bar Na mou - ar;

Gwell eo gwin gwenn bar. Tan! tan! dir! oh! dir!

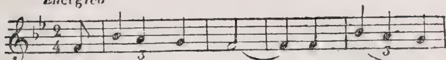
tan! tan! dir! ha tan! Tann! tann! tir ha

tonn! tonn! tann! tir ha tir ha tann!

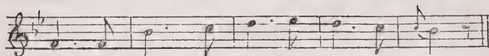
LA MARCHE D'ARTHUR

(BALE ARZUR)

Energico





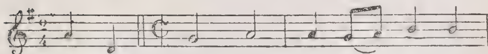


LA PESTE D'ELLIANT.

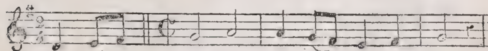
(BOSEN ELLIANT.)

Maestoso.









MERLIN AU BERCEAU

(MARZIN ENN HE GAVEL)

Andantino



Bre-ma tri-zek miz ha teir zun, Bre-



-ma tri-zek miz ha teir zun E oann din-dan ar



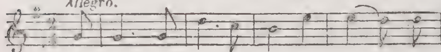
c'hoad e hun Oh! hun e-ta, va ma-bik, va ma-bik;



Hun e-ta, tou-tou ik lal-la

MERLIN-DEVIN-MERLIN-BARDE
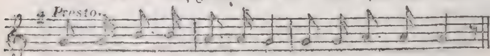
(MARZIN-DIVINOUR-MARZIN-BARZ)



Mar-zin Mar-zin, pe lec'h it-hu, Ken



bèu-re-ze, gand ho ki du. Iou! iou! ou!



Iou! iou! ou! iou! ou! iou! ou! Iou! iou! ou! iou! ou!
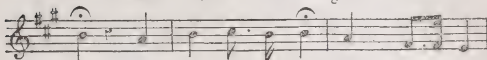
CONVERSION DE MERLIN.

(DISTRO MARZIN)

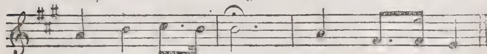
Andante.



Ka - do o vont gand ar c'hoat



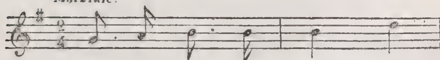
don, Gant han he gloc' hik sklint o son



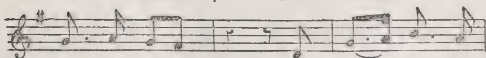
Gant han he gloc'hik sklint o son.

LEZ-BREIZ.

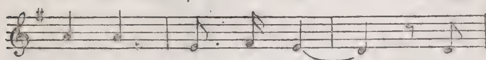
Marziale.



Pa oa potr Lez - Breiz e



ti he vamm, En de voe bet



eur pe - dez est - lamm, En -



- de - voe bet eur pe - dez est - lamm.

LE TRIBUT DE NOMÉNOÉ.

(DROUK KINNIG NEUMENOIOU)

Andante

Ann aour ieo - ten a zo falc'h - et; Bru

ff

men - ni rak - tal en deuz gret.— Ar - gad! — Bru

men - ni rak - tal en deuz gret.

ALAIN-LE-RENARD.

(ALAN AL LOUARN)

Allegro ma non troppo.

Al Lou - arn bar - veg a glip, glip, glip, glip,

glip er c'hoad; glip, glip, glip, glip er c'hoad; Goa

- ko - ni - kled a - rall - vro! Lemm dremm he zaou - la -

- gad! Goa ko - ni - kled a -

- rall - vro! Lemm dremm he zaou - la - gad.

BRAN.
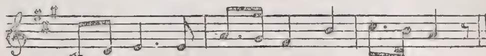
Religioso.



Mar - c'hek Bran - a ——— zo



bet - ti - zet; Rag e Kad Ker - loan

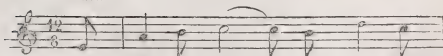


e ma bet, Rag e Kad Kerloan e ma bet.

LE FAUCON..

(AR FALC'HON.)

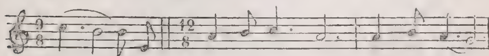
Andante.



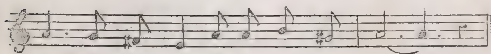
Ta - get ar - tar gand ar fal



c'hon; gand ar goue - rez la - zet ar



c'hon; La - zet ar c'hon, gwas - ket ann dud.



Ann - dud paour e - vel lo - e - ned mud.

HÉLOISE ET ABAILARD.

(LOIZA HAG ABALARD)

Andantino.

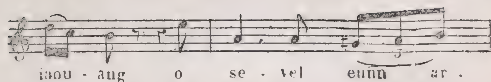
Ne oann ne - met daou - zek vloa pa
gui - tiz ti ma zad, pa gui - tiz
ti ma zad, Pa oann oet
gand ma c'hloa - rek, La la lan
la la ri la Pa oann oet gand ma
c'hloa - rek, ma A - ba - lard - ik mad.

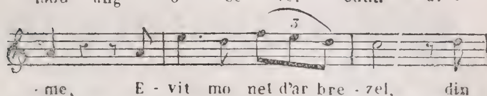
LE RETOUR D'ANGLETERRE.

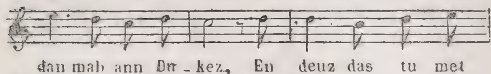
(DISTRO EUZ A VRO-ZAOZ.)

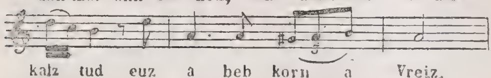
Andante

E tre par rez Poul - der - gat ha
par - rez Plou - a - re, Ez euz tud - jen - til
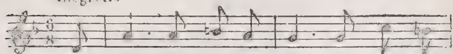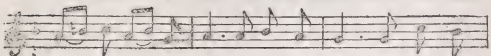








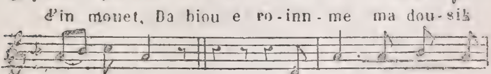
L'EPOUSE DU CROISÉ.

(GREG AR C'HROAZOUR.)

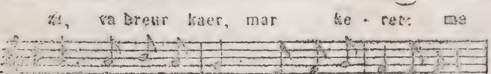
Allegretto
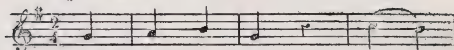










LE ROSSIGNOL.

(ANN EOSTIK.)

Allegro vivace.
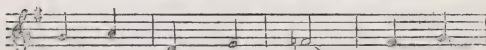


Greg iaou - ang a Zant - -



- Ma - lo, deac'h. Greg iaou - ang a



Zant - - Ma - lo, deac'h, D'he fe - nestr



a oe - le, d'ann neac'h. — D'he



fe - - nestr a oe le, d'ann neac'h.

LA FIANCÉE DE SATAN.

(AR PLAC'H DIMEZET GAND SATAN.)

Maestoso.



Se la ouit holl, bi - han ha - braz, 'r barz



ba-de, er eur weck c'hoaz. Ar barz baleer eur wec'h c'hoaz

LE FRÈRE DE LAIT.

(AR BREUR MAGER.)

Andante

Bra oan merc'h di - jen - til a

oa dre - ma tro - war - dro, eur

pla c'hik tri - ouec'h vloa, Gwen - no - la - ik he

ha no, eur pla c'hik tri - ouec'h

vloa, Gwen - no la - ik he ha no.

LE CLERC DE ROHAN.

(KLOAREK ROHAN.)

Maestoso

Merc'hik koantig euz a Ro - han; Allaz Merc'hik koan-

-tig eur a Rohan Ne oa merc'hnemet hi u-nan

LES TROIS MOINES ROUGES.

(ANN TRI MANAC'H RUZ)

Andante.



Kre - na rann em' i - ze li,



kre - na gand ar c'hla - c'har, o we let



ar gwall - eu - riou a sko gand ann dou -



- ar, O son - jal d'ann tol heu - zuz zo



ne - ve c'hoar - ve - zet War - dro ar



ger a Gem per, eur bloa zo tre - me - net.

LE COMBAT DES TRENTE.

(STOURM ANN TREGONT.)

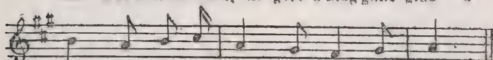
Energico.



Ar miz meurs gand he vor - zo - liou, A zeù da



skei war hon no-riou; Ar gwe a bleggant glao a-



buill; Ann doen a strakl gand ar gri - zil

JEANNE-LA-FLAMME se chante sur le même air.
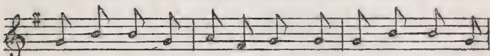
L'HERMINE.

(ANN ERMINIK.)

Allegro.



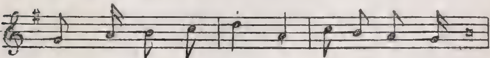
Ann de-liou zi-gor enn de-ro kent



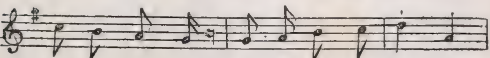
e-vid di ge-ri er fao; Ann de-liou zi-gor



enn de-ro Kent e-vid di ge-ri er fao.



Bleiz a c'hed ann ta-ro... o-sa skes! skes!



o-sa skes! skes! Bleiz a c'hed ann ta-ro:



Deuz dek mer-vel a rai nao.

LE BARON DE JAUIOZ

(BARON JAOUIOZ)

Andante.



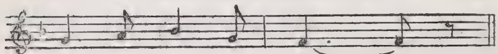
Pa oann er ster gant va dil - lad; Pa



oann er ster gant va dil - lad; Me -



gle-ve'nn evn glod hu - a - nat; me - gle - - ve'nn



evn glod hu - a - nat.

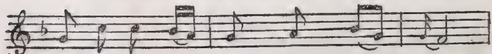
LA FILLEULE DE DUGUESCLIN.

(FILLOREZ AOTROU GWESKLEN)
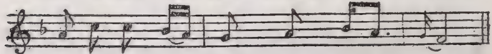
Allegro ma non troppo.



Ann heol a bar, ann deiz a darz;



Gliz a luc'h war spern gwenn ar c'harz,



Gliz a luc'h war spern gwenn ar c'harz..

LE VASSAL DE DUGUESCLIN
(GWAZ AOTROU GWESKLEN)

Maestoso

Eur c'hastel braz ez euz e kreiz-ik koa do

Mal; Ha dour doun trowar dro, ha pebkorn eunn tou-

ral Ha dour doun trowar dro ha pebkorneunntoural

LE CYGNE
(ANN ALARC'H)

Tempo di marcia.

Eunn a-larc'h, eunn a larc'h tre

-mor, Eunn a-larc'h, eunn a larc'h tre

mor, War lein tour moal kas tel Ar vor!

Dinn, dinn, daon! d'ann em-gann! d'ann em gann!

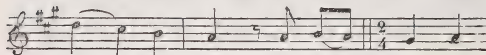
oh! Dinn, dinn, daon! d'ann em gann! eann

LA CEINTURE DE NOCES

(SEIZEN EURED.)















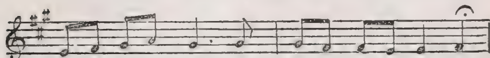
AZENOR-LA-PALE

(AZENORIK C'HLAZ)

Andante Triste



A - ze - no rik c'hlaz zo - di - met;



Ne deo ket d'he mu - ia - ka - ret, oh!



Né - deo Ket d'he mu - ia - ka - ret
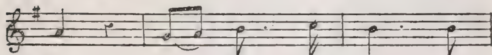
LES JEUNES HOMMES DE PLOUYÉ

(PAOTRED PLOUIEO)

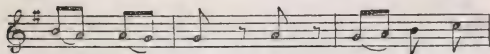
Allegro
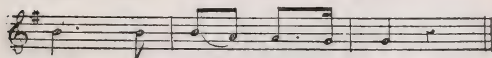


Mal loz d'ann heol, mal loz d'al



loar, Mal - loz d'ar gliz a



gouez d'ann douar ho! Mal loz d'ar

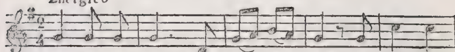


gliz a gouez d'ann douar!

LE SIEGE DE GUINGAMP

(SEZIZ GWENGAMP)

Energico



Por-zer, di - go - ret ann norman! Ann o tro



Ro - han zo a man, Ha daouzek mil soudard gant



han, Da la kat se - ziz war wengamp.
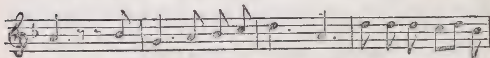
LE CARNAVAL DE ROSPORDEN.

(ENED ROSPORDEN)
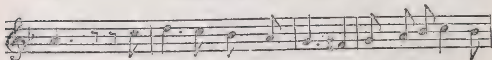
Andante triste.



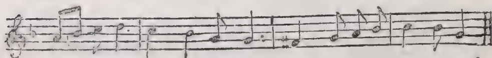
D'ai seiz-ved de war-nu-gent demeuza viz c'houe-



ver euz ar bloa mil pe-var c'hant pe var u gent ha



c'houec'h Enn de ve ziou meurlar - je e Ker a Rospor-



den a zo c'houarveteur reuz braz Si-la-ouet, Kristenien!

GENEVIÈVE DE RUSTÉFAN.

(JENOVEFA RUSTEFAN)

Andante.

Pa oa potr I - an - nik gad

he zen - ved N'en doa ket koun

da vean be - le - - get. N'en

doa ket koun da vean be - le - get; N'en

doa ket koun da vean be - le get.

NOTRE DAME DU FOLGOAT.

(ITROUN VARIA FOLGOAT.)

Andante.
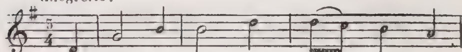
lec'hedhajoagan ehoc'h va zad Petra rit a-ze min-

-tin mad? A! ah! Petra rit a-ze min-tin mad?

LES LIGUEURS.

(AR RE UNANED)

Allegretto.
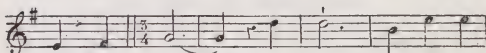


Tro - ma - re ar c'huz - he - ol, oe



kle - vet trouz neih - our; Trouz



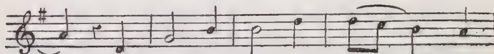
eur vag a - oe kle - vet o to - net



gand ann Dour, Ha strap, ha son ann



drom - pill hag ann ta - bo - li - - nou,



· - Ken a zo - ne ar c'her reg war
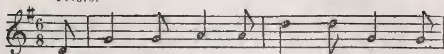


lein ar me - ne - - iou.

LA FONTENELLE.

(FONTANELLA)

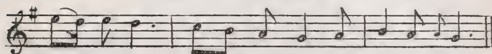
Triste.



Fon - ta - nel - lan a bar - rez Prad Bra -



- van map a wis az dil - lad En deuz lammet eur



benn - he - rez Di war bar - len he ma - ge - rez.

L'HÉRITIÈRE DE KEROULAZ.

(PENN - HEREZ KEROULAZ)

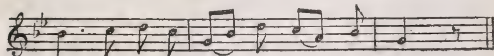
Andante.



Ar benn-he - rez a Ge - rou - laz e de voa



eunn didu-el vraz enn eur c'hoa - ri - diouz ann di -



- zęz Gand bu - ga - le ann ao - trou - nez.

LE MARQUIS DE GUERAND.

(MARKIZ GWERAND)
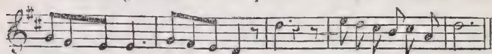
se chante sur l'air du BARON DE JAUIOZ Page XVI

LE PAGE DE LOUIS XIII

(FLOC'H LOEIZ TRIZEK.)



Floc'hig ar roue a zo paket A - ba-la-mour d'eunn



tol neuz gret __ Rekedak ta la La ri la ri la ri la

L'ÉLÉGIE DE MONSIEUR DE NEVET

(MARONAD ANN AOTROU NEVET)

se chante sur le même air que LE SEIGNEUR NANN Page II

L'ORPHELINE DE LANNION.

(EMZIVADEZ LANNION)

Religioso



Er bloa-vez ma mil c'houec'h kant pe - var



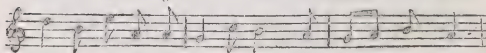
u-gent tri - zek Er bloa - vez ma mil c'houec'h



Kant pe -var u - gent tri-zek Er ge-rig a Lanni-



- on zo eur gvvall - eur c'houar - vet Er -



ge rig a Lan-ni - on zo eur gvvall - eur c'houarvet.

MORT DE PONTCALEK

(MARO PONTKALEK)

Scherzando











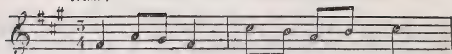
LE COMBAT DE S^T. CAST.

(EMGANN S^T KAST)

se chante sur l'air du SIÈGE DE GUINGAMP. Page XX.

IANNIK SKOLAN

Triste.
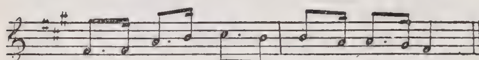


Tro ma le e sar - re enn de



Teu - e enn dru - fe - - reh du - me.



Pe - za enn dru - fe - reh enn ti



Doc'h enn holl de - fe jo - lo - ri.

LE PARDON DE ST FIACRE.

(PARDON ST. FIAKR.)

Triste



Tos - tait holl, tud ia - ouang



ha c'hui re goz i - ve. Hag .

e klefot eür gentel zo sa-vet a ne - ve war

henn eunn den ia ourank flamm a bar- rez Langonet En

deuz kollet he vuhe dre zorn he vi - gno - ned.

LA CHANSON DU PILOTE

(KANAOUEN AL LEVIER.)

Allegretto

Ke - na - vo d'hoc'h, Ker - vig - na -

giz, ke - na - vo d'hoc'h, Ker - vig - na -

- giz; Dont a rinn sou - den war ma c'hiz. Da zan -
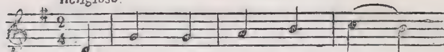
-tez - An - na, Da - zan - tez - An - na, Da zan -

-tez - An - na Neb ' ia An - na n'an- kou - a..

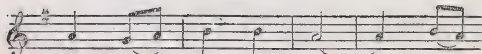
LES LABOUREURS.

(AL LABOUREKIEN.)

Religioso.



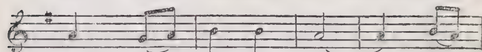
Tos - tav - it holl, Bre - to - -



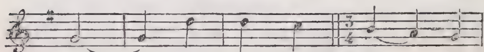
- ned, da gle vet eur gen -



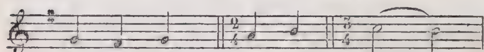
- tel; War bu - hez, al la - bou -



- rer eo bet great n'euz ket
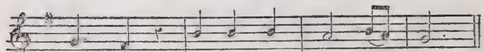


pell, Eur vu - hez kriz ha



poaniuz; paouez na deiz na



noz! hag a - reu a - - ga -



- loun - - vad, da vont d'ar Ba - ra - doz.

LE PRÊTRE EXILÉ.

(AR BELEK FORBANNET.)

se chante sur l'air de L'ÉPOUSE DU CROISÉ Page XI

LES BLEUS.

(AR RE C'HLAZ.)

Tempo di marcia.

Ar chas a gle - vann oc'h harzal! Se -

- tu ar zoudar - ded c'hall! Ar chas a

gle - vann oc'h har - zal! se - tu ar

zou - dar - ded c'hall! Tec'homp kuit tre - zeg

ar c'hoa - jou! Ka somp a - rog hor cha -

- tal! Tec'homp kuit tre - zeg ar c'hoa -

- jou! Ka somp a - rog hor cha - tal.

LES CHOUANS.

(AR CHOUANTED.)

Religioso.

Er re goh hag er mer - c'hed hag

er botred vi - han, Ha re pe - re n'int

ket goest de vo - net d'en em - gann, A -

la - ro enn ho zi - er, a - barh mont de gous-

- ket, Ur pa - ter hag eunn,

a - ve e uit er chou - an - ted.

UNE BONNE LECON

(EUR GENTEL VAD.)

se chante sur l'air de **LA FIANCÉE DE SATAN** Page XII.

LES FLEURS DE MAI.

(BLEUNIOU MAE)

se chante sur l'air **DU ROSSIGNOL** Page XII.

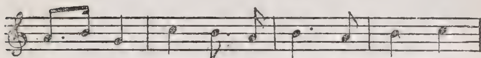
LE TEMPS PASSÉ.

(ANN AMZER DREMENET)

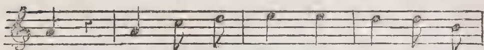
Scherzando.



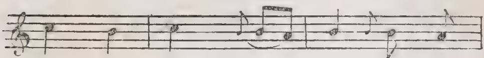
Bre - to - ned, sa vomp eur gen -
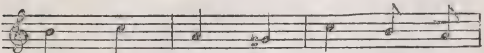


- tel; oge! Bre - to - ned sa - vomp eur gen -



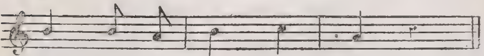
- tel Di - war - benn po - tred Breiz - i - zel.



Deut da gle - vet, da gle vet



gwi - ti - bu - nan; Deut da gle -



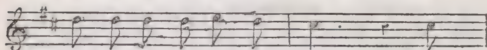
- vet, da gle - vet ar c'han.

LA DEMANDE EN MARIAGE.

(AR GOULENN.)

Religioso.


Enn han ann Tad holl gal lou dek Ar


mab hag ar Spe-red meu - let Enn


han ann Tad holl gal - lou - dek Ar


mal hag ar Spered meu - let Bennoz ha


joa barz ann ti - me Muioc'h e -


-vit zo gan - i - me Ben - noz ha


joa barz ann ti - me muioc'h e -


-vit zo gan - i - me.

LA CEINTURE
(AR GOURIZ)

Energico.

Gwe - let em euz enn eur flou - ren
Eur ga-zek vi-han, hi la ouen ho! Gra, pa-ri tra,
to, pa ri ti, gra, pa ri gra, pa ri, pa-ri-tra.

LA CHANSON DE TABLE.
(SON ANN DAOL)

Andântino.

O itron Vari. - a-Blevin Deuz ann noz ha deuz
ar min - tin O Itron Va - ri a - Ble - vin
Deuz aun noz ha deuz ar mintin Ha deuz ar mintin pa za-vann
Si-minal ma dous a welann Ha deuz ar min - tin
pa - za-vann si-mi-nal ma dous a we - lann.

LE CHANT DES PAUVRES.

(KENTEL AR BEORIEN)

Andantino.

Sant Per da Je - zuz la va -
- re: Eo ta la ri ta la ri ta la - ri
la. Sant Per da Je zuz la va -
- re: Da vreiz iz - el it ma Doue?

CHANT DE LA FÊTE DE L'ARMOIRE.

(SOUN FEST ANN ARVEL)

Andantino. triste.

Se - la - ouit va dous in - tan
vez, Deut onn d'ho ti d'o ber al lez; Breman;
eo digouet-ann am - zer Da zi - le - zel pe da o -
ber, Da zi - le - zel pe da o - ber.

CHANT DE LA FÊTE DE JUIN.

(SON FEST AR MIZ EVEN)

Allegro.

De mad d'hoc'h hu, ko - me - rez

de - mad d'hoc'h a la rann, De mad d'hoc'h hu ko -

- me - rez, de mad d'hoc'h a la rann: Gand kalzig a ga-

- ran - tez ta la ri ta la la Gand kalzig a ga-

- ran - tez onn deut hi - rio a - man

LA CHANSON DE L'AIRE NEUVE.

(SON AL LEUR NEVEZ)

Animato.

Ma zud oa oet d'al leur ne - ve hame d'ho

heul d'ar fest i - ve. Son kloc'h Ni - zon, son,

son, son kloc'h Ni - zon, son, son!

LA CHANSON DE FÊTE DES PETITS PÂTRES
(KENTEL FEST AR VUGALE)

Andantino.

Di - dos-tait a - ma. bu - ga - le Da

glevet eur gen - tel ne ve A zo bet sa-vet

e - vid hoc'h: Ke-me-ret poan dhe zis - ki -bloc'h..

L'APPEL DES PÂTRES.
(HOLLAIKA)

Allegretto..

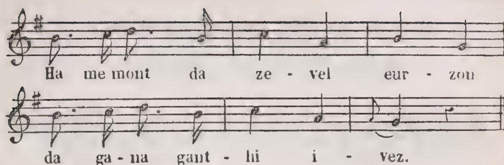
Di-sul vin - tin a - ba za - viz

mont da gas ma zaout er mez; Me gle-ve va

dous o kan - a, hag he anaiz diouz he

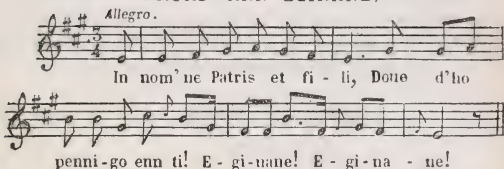
moez; Me gle - ve va dous o kan - a,

Ka - na ge war ar - me - nez.



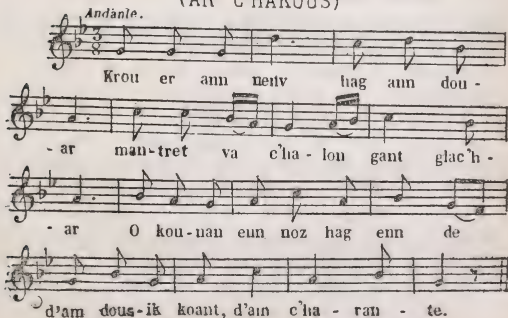
LA TOURNÉE DE L'AGUILANEUF

(TROAD ANN EGINANE)



LE LÉPREUX.

(AR C'HAKOUS)



LA MEUNIERE DE PONTARO

(MELINEREZ PONTARO)

Animato.

E Ban - na - lek zo

'r par - don kaer Lec'h ia'r mer -

- c'hed koant gad - al laer. Ha ma

meil a drei. Di - ga, di - ga -

- di: Ha ma meil a la,

Di - ga di - - ga - da.

LE MAL DU PAYS.

(ANN DROUG HIRNEZ.

se chante sur l'air de L'ÉPOUSE DU CROISÉ Page XI.

LE PAUVRE CLERC.

(AR C'HLOAREK PAOUR)

se chante sur l'air DES LABOUREURS Page XXVIII.

LES MIROIRS D'ARGENT

(MELLEZOUROU ARC'HANT)

Triste.

Se-leu-et holl, ho! Se-leu-et; o-ge! Se-leu-et holl, ho! Se-leu-et! Ur zo-nik ne-ue zou sa uet Ti ra la la ti-ra la la Ti-ra la la ti-ra la la

LA CROIX DU CHEMIN.

(KROAZ ANN HENT)

Allegro.

Ev-nig a gan er c'hoad hu-el. Ha me le nig he ziou as-kel; He ga-lo-nik ru, he benn glaz; Ev-ig a gan bag, ar ween vraz.

LA RUPTURE.

(ANN DROUKRANS)

Ma ouffenn me lenn ha skri - va

E vel a ou zounn ri - mel E - vel a - ou

zounn ri - mel Me a re - fe eur zon

ne - vez; oh! la la ri

la la ri la la! Me a re fe

eur zon ne - vez, eur zon, ha né venn ket pell..

LES HIRONDELLES.

(AR GWENNILIED)

se chante sur l'air DU ROSSIGNOL Page XII.

LA LÉGENDE DE S^T^ RONAN.

(BUHEZ SANT RONAN)

Maestoso.

Am o-trou Ro-nan be-ni-get E-nez I-ver-ni oa-ga-net Bro-zaoz enn tu all d'ar mor glaz de meuz a benn-ti-ei-en vraz.

S^T^ EFFLAMM ET LE ROI ARTHUR

(SANT EFFLAMM HAG AR ROUE ARZUR)

Andante.

Eur bre-nin euz a I ver-ni En doa eur verc'h da zi-mi-zi, Euz ar bren-se-zed ar vrao-an Hag hi he ie-no E-no-ran

LA TOUR D'ARMOR

(TOUR ANN ARVOR)

Andantino.

Piou ach - a - noc'h - hu a wel - az, mor - dud, E beg ann tour e - ribl ann treaz, E beg tour kren kas - tel Ar - vor, Ar - vor, Daou - li - net i - tron A - ze - nor?

LE DEPART DE L'AME.

(KIMIAD ANN ENE)

Di - dos - tait da gle - vet Ka - na ann dis - par - ti a ra ann e - ne mad pa ea mez deuz ann ti a ra ann e - ne mad pa ea mez deuz ann ti

LE CHANT DES TRÉPASSÉS.

(KANAOUEN ANN ANAON)

Maestoso.

Han tad ar mab ar spered glan! Iec'hed

mad d'hoc'h tud ann ti-man, Iec'hed mad d'hoc'h war boez

hor penn: Deud omp d'ho la kat er be - den

L'ENFER.

(ANN IFERN)

Dis - ken-nomp holl, Kris - te - nien, enn

i - fern da we - let Ar wa-nerez est - lammuz euz

ann e-neou dao - net Pe - re zo dre wir Dou - e dal -

- c'het e - barz ann tan, o - ve - za gret gwall

zis - pign euz he c'hraz er bed - man.

LE PARADIS.

(AR BARADOZ.)

Maestoso.

Je - zuz! pe - ger braz eo

Pli - ja - dur ann e - neo, Pa -

z'int di - rak Dou - e Hag emn he

ga - ran - te; Pa z'int di - rak Dou -

- e Hag emn he ga - ran - te.

APPENDICE.

LA COMPLAINTE DE LA DAME DE NIZON.

(KLEMVAN ITRON NIZON)

se chante sur l'air de LA PESTE D'ELLIANT Page V





